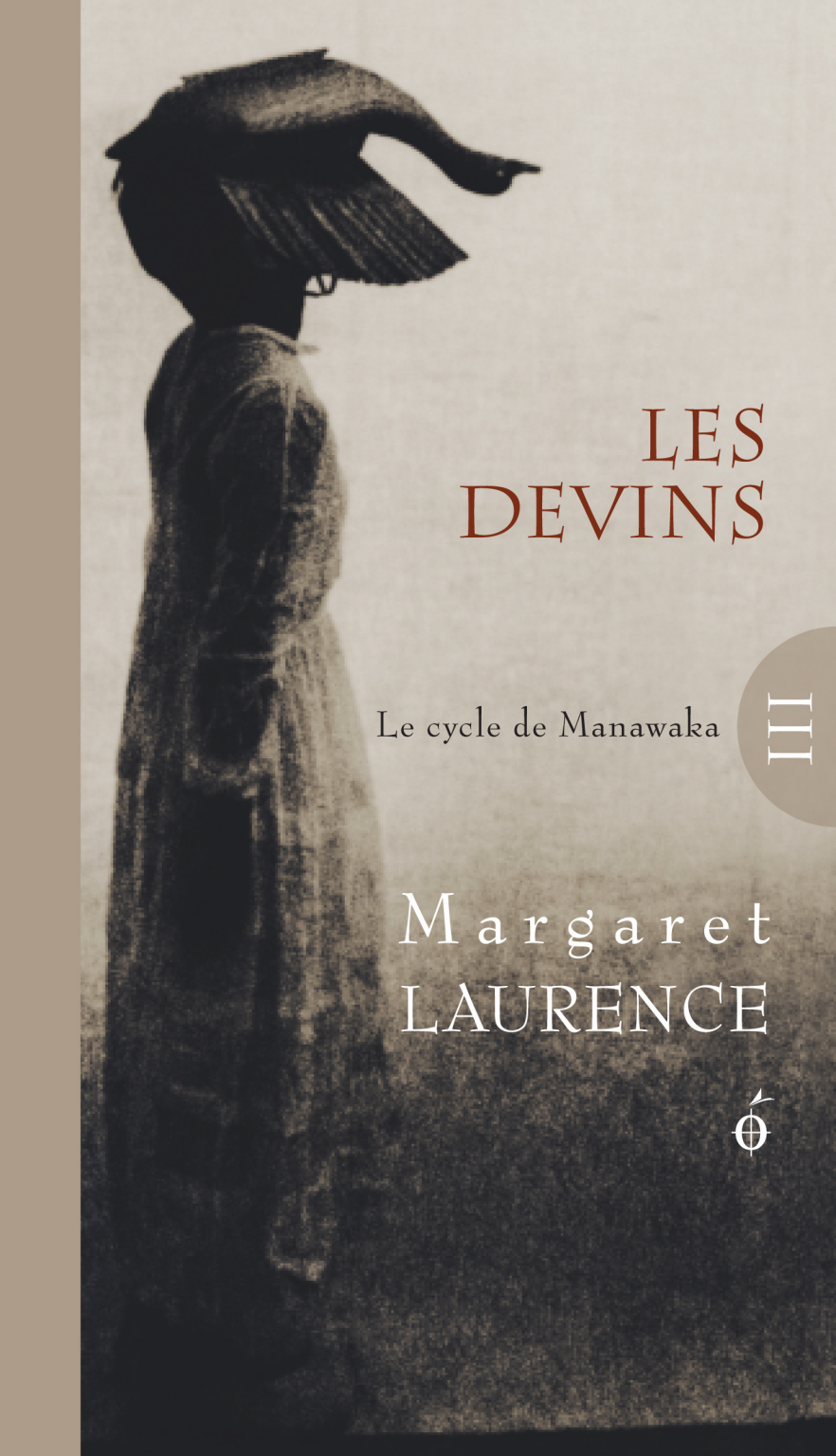




LES DEVINS

Le cycle de Manawaka

III

M a r g a r e t
LAURENCE



Margaret Laurence

Les Devins

Le cycle de Manawaka

Traduit de l'anglais (Canada)
par Sophie Bastide-Foltz

Alto

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Nous remercions le gouvernement du Canada
de son soutien financier pour nos activités de traduction
dans le cadre du Programme national de traduction
pour l'édition du livre.

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement
du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada
pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Titre original : *The Diviners*.
Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre.
© 1974 by New End.
© Éditions Gallimard pour la traduction française, 2010.

Illustration de la couverture : Bodil Frenberg
www.bodilfrenberg.net

ISBN : 978-2-923550-31-2

© Éditions Alto, 2012
Pour la présente édition.

www.margaret-laurence.com

*Pour les gens d'Elmcot
ceux du passé, du présent et de l'avenir
et pour la maison
avec amour et gratitude*

mais ils eurent une existence autrefois
et quittèrent un lieu qu'ils avaient habité

AL PURDY

« Roblin Mills Circa 1842 »

La devineresse

Christine Eddie

En 1962, Margaret Laurence quitte son mari et Vancouver pour s'installer en Angleterre avec ses enfants, à Londres d'abord, puis à une trentaine de kilomètres de la capitale, dans un pavillon qu'elle baptise Elmcot. C'est là qu'elle écrit l'essentiel du cycle de Manawaka, quatre romans et un recueil de nouvelles qui, parmi la quinzaine de livres qu'elle a publiés, sont considérés comme les joyaux de son œuvre. Cinq livres dont les personnages centraux sont des femmes fortes et lucides, toutes de Manawaka, un nom fictif que l'écrivaine donne à Neepawa, la petite ville du Manitoba où elle est née et a grandi.

Dans *L'ange de pierre* (1964), Hagar Shipley, avec ses quatre-vingt-dix ans plus ou moins bien assumés, pourrait être la grand-mère de l'auteure. Par contre, Rachel Cameron (*Une divine plaisanterie*, 1966), sa sœur Stacey (*Ta maison est en feu*, 1969) et Vanessa MacLeod (*Un oiseau dans la maison*, 1970) sont de la génération de Margaret Laurence. Tout comme Morag Gunn, l'héroïne des *Devins* (1974).

Une rumeur bruyante a rapidement circulé au sujet de Morag et de Margaret. *Les Devins* serait, de l'ensemble du cycle de Manawaka, le livre le plus autobiographique de Margaret Laurence. De fait, le personnage de Morag Gunn est romancière et il se trouve qu'il a

exactement l'âge de son auteure au moment de la parution des *Devins*: quarante-sept ans. Morag aussi a eu un mari, une fille et une enfance manitobaine. Mêmes ancêtres écossais, même besoin de sortir du Manitoba rural et d'un giron puritain pour chercher ailleurs la possibilité de s'épanouir. Deux parcours littéraires jumeaux: comme Margaret, Morag se réfugie très jeune dans l'écriture et travaille d'abord comme journaliste avant de publier cinq romans et d'être injustement accusée d'écrire *des livres cochons*... Les similitudes se terrent jusque dans les petits détails: Morag est myope (*Vous n'avez pas remarqué que, pour les myopes, la vie est pleine d'embûches?*), elle fume trop, son signe du zodiaque est le cancer, le son de la cornemuse la rend nostalgique, c'est *une anxieuse professionnelle*... Ce pourrait être Margaret. On l'aime déjà.

Quand le roman commence, la narratrice s'est installée au Canada à son retour d'Angleterre, dans une vieille ferme près de laquelle coule une rivière. Quand le roman paraît, Margaret Laurence a quitté Elmcot pour s'établir à Lakefield, en Ontario, au bord de la rivière Otonabee, où elle résidera pendant les (difficiles) treize dernières années de sa vie. Deux trajectoires étroitement parallèles, à défaut d'être identiques.

Dans *Les Devins*, la réalité et la fiction s'entremêlent dans un jeu de miroirs parfois éblouissant. Ainsi, Margaret Laurence, qui a quitté Neepawa pour la grande ville, écrit l'histoire de Morag Gunn, qui a quitté Manawaka pour la grande ville, laquelle écrit, à

son tour, l'histoire de Lilac Stonehouse *qui quitte son village de bûcherons pour la grande ville*. C'est la pièce dans la pièce, le film dans le film, le roman dans le roman. Ce n'est pas anodin. Pour Morag Gunn, un écrivain est *quelqu'un qui invente des tas de trucs*. Et pourtant, non sans cette ambiguïté propre à l'écriture, avec la conviction que la fiction est plus vraie que la réalité. Ou que réalité et fiction ne font qu'un.

Pas anodin, non plus, que Margaret Laurence ait choisi de coiffer son roman d'un titre qui évoque les oracles, les visionnaires, ceux qui cherchent justement à départager le vrai du faux. *Les Devins* est avant tout l'histoire d'une longue quête de vérité dans laquelle n'apparaît qu'un seul « vrai » devin : Royland, le voisin de Morag, possède le don de trouver l'eau souterraine avec son rameau de saule. Mais les rares apparitions de Royland en font un simple figurant et le pluriel du titre suggère que d'autres devins sont en cause. On songe alors à Christie Logan, le père adoptif de Morag, qui fouille le dépotoir municipal pour découvrir ce que cache l'hypocrisie du village (*Tu sais bien qu'y a des gens qu'ont le don de double vue ? continue Christie. Eh bien moi, tu vois, c'est dans les ordures que j'sais lire.*). La devineresse avérée du livre, toutefois, c'est incontestablement Morag elle-même, qui, comme Margaret, tout entière tournée vers l'écriture, plonge dans son inconscient à la recherche de personnages, de leur histoire, de leurs secrets, de leur avenir. *Les tours de magie de Morag étaient d'un autre ordre*. L'écrivain serait un sourcier

qui tente de capter la vérité, armé de sa seule intuition.

Morag-Margaret nous entraîne donc dans une nouvelle saga manawakienne dont la structure donne le vertige tant elle est ambitieuse. Car *Les Devins* est un livre gigogne. Conversations, voix intérieure et narration s'enchaînent avec une aisance admirable, ainsi que nous y a habitués Margaret Laurence dans ses précédents romans. La voix intérieure elle-même se projette parfois dans un imaginaire fantaisiste, ce qui donne des passages très drôles, comme ces conversations fictives de Morag avec la botaniste du XIX^e siècle Catharine Parr Traill. Le présent et le passé de Morag défilent ainsi en alternance, entrecoupés de fabulations, et Laurence choisit, de surcroît, d'y intercaler un peu de l'Histoire, celle des ancêtres écossais de Morag et celle des Métis du Manitoba.

Comme si cette haute voltige littéraire n'était pas déjà assez difficile à pratiquer, *Les Devins* contient aussi des allusions aux quatre livres qui l'ont précédé, et voilà que Rachel Cameron, Stacey Cameron et Vanessa MacLeod apparaissent ici en caméos. Voilà aussi qu'une poignée d'indices jette un nouvel éclairage sur *L'ange de pierre*... qu'on a aussitôt envie de relire. *Les Devins* clôt donc parfaitement un cycle exceptionnel de cinq livres.

Pourtant, après *Les Devins*, Margaret Laurence, la bien-nommée *Grand Old Lady* des lettres canadiennes-anglaises, n'écrira plus de fiction, sinon pour les enfants. On ne peut

qu'être attristé devant ce silence littéraire qui fut certainement exacerbé par les cabales de fondamentalistes chrétiens contre ses livres, et tout particulièrement contre *Les Devins*. Des censeurs surgis de la région même où elle avait choisi de vivre et qui, entre 1976 et 1984, ont empoisonné la vie d'une écrivaine dont l'œuvre s'attache précisément à décrire l'étroitesse étouffante de certains milieux. Devineresse, Margaret Laurence?

Oui. Devineresse et virtuose. Car *Les Devins* relève de la prouesse avec ses allées et venues entre la fiction et la réalité, entre le souvenir et le rêve, entre le Canada anglais et la Grande-Bretagne, entre l'histoire et l'Histoire et entre les cinq livres qui forment le cycle de Manawaka. Alors, bien sûr, dès la première phrase du roman, on devine qu'il faudra suivre le courant, que la lecture sera un voyage. Inoubliable. Car, en effet, *la rivière coulait dans les deux sens...*

I

RIVIÈRE D'HIER
ET D'AUJOURD'HUI

La rivière coulait dans les deux sens. Le courant allait du nord au sud, mais c'est du sud que venait le vent la plupart du temps, plissant l'eau vert bronze dans la direction opposée. Depuis des années que Morag observait la rivière, cette apparente contradiction, une impossibilité rendue possible, la fascinait encore.

Les brumes de l'aube s'étaient levées, et des hirondelles s'élançaient en essaims dans l'air matinal, brossant l'eau de leurs ailes, puis remontaient par voltes et pirouettes. Morag les suivait des yeux, essayant de ne pas penser, hélas sans le moindre succès.

Pique était partie. Pendant la nuit, probablement. Elle avait laissé un mot sur la table de la cuisine, qui servait aussi de bureau à Morag, et glissé la feuille de papier dans la machine à écrire où Morag ne manquerait pas de la trouver.

Ne te mets surtout pas dans tous tes états, Ma. Je serai prudente. Je mets le cap à l'ouest. Seule, du moins pour l'instant. Si Gord appelle, dis-lui que je me suis noyée et que je flotte dans la rivière, couronnée d'algues et de vairons morts, comme Ophélie.

Bon, pour ce qui est de l'écriture, accordons-lui qu'elle a du style. Pas très original, peut-être, mais bon. Seigneur, ça n'a rien de drôle. Pique n'a que dix-huit ans. Si on lui pressait le nez, il en sortirait encore du

lait. Ce n'est pas vrai, j'exagère. Si seulement il n'y avait pas eu la fois où elle avait fugué, et que ça avait si mal tourné. Cela ne se reproduirait plus, non, pas comme l'autre fois. Morag en était sûre. Pas suffisamment, sans doute.

J'ai bien assez de boulot en train pour me faire du mauvais sang au sujet de Pique. J'ai au moins ça, un travail, qui me permet de ne pas penser à ma vie. Une chance. À quarante-sept ans, le tableau n'est pas si mauvais. Si je n'avais pas été écrivain, j'aurais pu être une ratée de première, à l'heure qu'il est. Ne crachons pas dans la soupe.

Morag relut la lettre de Pique, fit du café et s'assit, restant là à regarder la rivière qui coulait tranquille, ridée en surface par la brise en une succession de plis dont le soleil accentuait le dessin. Bien entendu, la rivière n'était absolument pas ridée, ni plissée — mots impropres, impliquant quelque chose de non fluide comme la peau, quelque chose qui ne dure pas, travaillé par l'âge. Livrée à elle-même, la rivière continuerait sans doute à couler ainsi durant des millions d'années. Mais cela, on ne le laisserait pas faire. Il fut un temps où Morag pensait que rien ne pouvait être pire que de tuer quelqu'un. À présent, massacrer une rivière lui paraissait encore plus monstrueux. Pas étonnant que les enfants aient le sentiment d'être les enfants de l'Apocalypse.

Pas de canot aujourd'hui. Si, un. Royland était sorti, pour pêcher le brochet. Soixante-quatorze ans cette année, Royland. Des yeux en piteux état, mais trop têtus pour porter des

lunettes. Un miracle qu'il puisse encore aller travailler. Faut dire que son travail ne dépend pas de l'état de ses yeux. Sa vision à lui est d'un autre ordre. Il est sourcier, devin. Morag avait toujours l'impression qu'elle allait apprendre de lui quelque chose de capital, qui expliquerait tout. Mais les choses gardaient leur mystère, le travail de Royland comme le sien, les générations, et aussi la rivière.

Sur l'autre rive, les saules en bouquets penchaient, vert argent, au-dessus de l'eau, tandis que derrière eux les érables et les chênes frémissaient, le vent ne venant que très faiblement troubler leur majestueuse tranquillité vert sombre. Il y avait davantage d'ormes morts cette année, os desséchés, squelettes gris. Des ormes, il n'y en aurait bientôt plus.

Les hirondelles piquaient et reviraient au-dessus de l'eau, traînées de plumes bleu-noir et de gorges claires. Quels mots pourraient dire cette couleur? Une sorte de rose pêche, mais cela paraissait banal, et puis c'était inexact.

J'ai longtemps pensé que les mots pouvaient tout. Magie, Sortilèges. Des miracles, même. Mais non, juste de temps à autre.

La maison semblait trop calme. Rance. La cuisine avait cette odeur de lait sur et de pain moisi qui rappelait son enfance à Morag et dont elle avait horreur. Il n'y avait pourtant ici ni lait sur ni pain moisi — ce devait être dans sa tête, ça pouvait venir du vide des lieux. Jusqu'à ces derniers temps la maison était pleine, non seulement Pique, mais Okay

Smith et Maudie flanqués de leur changeante mais toujours nombreuse tribu. Morag, toute l'année où les Smith avaient vécu ici, s'était vue sans cesse déchirée entre l'affection et la fureur — comment pouvait-on espérer travailler dans pareille maison de fous, et voilà qu'elle les nourrissait tous plus ou moins, et pas un traître sou ne rentrerait si elle ne se remettait pas devant sa machine à écrire. Bien entendu, à présent, elle aurait aimé que quelques-uns d'entre eux fussent là de nouveau. C'est vrai qu'ils vivaient sur l'autre rive, maintenant qu'ils avaient une maison à eux, et ils venaient souvent la voir, alors c'était peut-être suffisant.

Quelque chose à propos du départ de Pique, hormis le fait même qu'elle soit partie, la tracassait encore. Que Pique ait mis le cap à l'ouest? Oui. Morag s'en réjouissait, mais ça l'intriguait aussi. Qu'en penserait le père de Pique, s'il l'apprenait? Bon, il ne le saurait pas et n'avait pas vraiment le droit de porter de jugement, de toute façon. Pique irait-elle à Manawaka? Si oui, y trouverait-elle quoi que ce soit qui ait un sens pour elle? Morag se leva, fouilla dans toute la maison, trouva enfin ce qu'elle cherchait.

Ces photographies du passé n'ont jamais voulu se perdre. Ce qui est d'autant plus curieux qu'au cours des années elle avait tout fait pour, du moins le pensait-elle. Elle les avait maltraitées, reléguées dans des valises rarement ouvertes, ou dans des tiroirs de commode remplis de vieux sous-vêtements, négligeant de les ranger dans quelque chose qui ressemblât à un album. Elles étaient four-

rées en vrac dans une vieille enveloppe de papier kraft en lambeaux que Christie lui avait donnée un jour, quand elle était gamine, et qui disait *McVitie & Pearl, Avocats & Notaires, Manawaka, Manitoba*. Christie avait dû la trouver au Dépotoir, comme on l'appelait. L'épais papier brun puait légèrement quand Christie le lui avait tendu : une vague odeur de merde mêlée à ces relents sucreteux qu'ont les fruits gâtés. Il avait dit que Morag pouvait l'avoir pour y mettre ses photographies, et elle l'avait prise, non sans dédain, parce qu'elle n'avait pas d'autre enveloppe résistante pour les quelques précieuses photos qu'elle possédait alors. Ne se rendant pas compte que si elle s'en était débarrassée, à ce moment-là, son cerveau se serait révélé une enveloppe bien assez résistante pour les préserver.

Je les ai gardées, bien sûr, parce que quelque chose en moi ne veut pas les perdre, ou bien n'ose pas. Peut-être qu'elles sont mes totems, ou qu'elles abritent une partie de mon âme. Ouais, peut-être bien qu'elles sont exactement ce qu'elles ont l'air d'être — un fatras de vieilles photos que je traînerai encore avec moi quand j'aurai un pied dans la tombe, auxquelles je me cramponnerai quand j'entrerais, ou quand on me poussera, dans la Maison de retraite de l'Armée du salut, ou bien là où la mort me trouvera, quel que soit le lieu.

Morag les classa dans l'ordre chronologique. Comme s'il y avait vraiment un ordre chronologique, ou même un ordre quelconque. Elle ne savait pas très bien si les gens,

sur ces photos, étaient des personnages de légende dont elle aurait rêvé, ou s'ils étaient aussi réels que ceux qu'elle connaissait à présent.

Je garde ces photographies non pour ce qu'elles révèlent, mais pour ce qui demeure caché en elles.

PHOTO

L'homme et la femme se tiennent un peu raides derrière le portail. C'est un portail de ferme, très large, en fer, presque noir, vieux, comme le montre son gauchissement. L'homme ne touche pas la femme, mais ils se tiennent côte à côte. Elle est jeune, vêtue d'une robe de cotonnade imprimée (impossible d'en discerner le motif) qui semble trop large pour sa fine ossature. En regardant de plus près, on peut remarquer que son corps frêle, presque maigre, épaissit à l'endroit du ventre. Ses cheveux sont courts et flous, peut-être bien blonds. L'homme penche un peu la tête et sourit d'un air gêné à celui qui a saisi cet instant et se tient de l'autre côté du portail, lui-même hors champ, insaisissable. On lui donne la trentaine. Il est grand et plutôt costaud, étroit de carrure, mais solidement bâti. Ses cheveux sont noirs, indisciplinés, comme s'il venait tout juste de les coiffer avec ses doigts. Plus loin en arrière-plan, au bout de l'allée, on peut voir les vagues contours d'une maison à un étage en forme de boîte carrée, dont le manque d'harmonie est racheté, dans une certaine mesure, sur sa façade, par une véranda et une volée

de marches. Des sapins se dressent hauts et noirs près de la maison. Plus loin encore on distingue l'ombre d'une bâtisse qui pourrait être une grange. Il s'agit de Colon Gunn et de sa femme Louisa, debout, là, pour toujours, dans le milieu des années vingt, souriant de leur sourire timide, tenant bien droites leurs personnes d'un sépia maintenant défraîchi, pleins d'espoirs, leur maison sépia et leur ferme sépia à la présence bien affirmée derrière eux, dans l'attente de ce que demain apportera, ne sachant rien du temps qu'il fera sous le ciel, ou dans les âmes.

Morag Gunn est là sur cette photographie, tapie derrière la vilaine robe-tablier bon marché de Louisa, tapie dans la chair de sa mère, invisible. Morag est enterrée vivante, premier enterrement, petit poisson encore, miraculeusement reliée à la vie, accrochée à l'existence par un simple fil.

PHOTO

La fillette est assise sur les marches du perron de la maison. Elle a perdu ses rondeurs de bébé, bien qu'elle soit déjà robuste, à l'âge de deux ans environ. Ses cheveux sont aussi raides et noirs que ceux de son père. Elle a l'air grave, mais pas triste. Disons songeuse. Elle porte une robe de cotonnade à manches bouffantes ceinturée à la taille par un nœud, qu'elle ou quelqu'un d'autre a pudiquement tirée en avant par-dessus ses genoux. Un corniaud est assis à côté d'elle, l'air épanoui, langue pendante.

Le chien, comme la photo n'en laisse rien deviner, s'appelle Snap, diminutif de Snapdragon. Il suit Morag partout dans la cour, il a toujours un œil sur elle. C'est un chien d'un naturel doux, facile, qui n'a jamais montré les dents à qui que ce soit, malgré son nom¹. Il les montrerait à des voleurs ou à des brigands s'il y en avait, mais il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu. La mère de Morag laisse Snap dormir dans la chambre de sa fille pour lui tenir compagnie. Il y en a qui n'auraient pas permis qu'un chien dorme au pied du lit, mais la mère de Morag n'y voit pas d'inconvénient, parce qu'elle sait que Morag veut que Snap soit là pour se sentir protégée. La mère de Morag n'est pas du genre à crier après ses enfants. Ni à se plaindre. Comme Prin.

Tout cela est insensé, bien sûr, et totalement faux. Ou bien est-ce vrai ? Peut-être, peut-être pas. Je me revois en train de me le raconter, chez Prin et Christie.

PHOTO

La fillette, trois ans, est debout derrière le portail au gros treillis de fil de fer, l'œil aux aguets. La personne qui tient l'appareil photo est de l'autre côté de la clôture. L'enfant rit, pose, fait le clown, joue pour un spectateur unique, l'homme qui prend la photo.

1. *Snapdragon* signifie «gueule-de-loup», mais *to snap* veut également dire «montrer les dents». (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Ce que la photo ne dit pas, c'est qu'après l'avoir prise, le père de Morag lui demande si elle aimerait qu'il l'aide à escalader la clôture. Son père est toujours prêt à l'aider. Il a toujours le temps. Si bien qu'il vient vers elle, la soulève, la hisse sur l'arête du portail et la maintient pour qu'elle ne tombe pas. Elle s'accroche à son épaule et met son visage contre son cou. C'est chaud, ça sent bon. Ça sent le propre. Une odeur de savon et d'herbe fraîche. Pas de fumier. Il ne sent jamais le crottin, même si c'est un fermier. Le père de Morag la fait descendre et ils rentrent dans leur maison. Qui est immense, pleine de recoins, d'endroits à explorer. Il y a même une salle à manger, avec du mobilier de bonne qualité, un buffet et une grande table ronde. Les Gunn déjeunent dans leur salle à manger tous les dimanches, sans exception. Il y a un placard sous l'escalier de l'entrée, où Morag se glisse quand elle veut jouer à la chasse au trésor. Il est très profond et juste assez haut pour qu'elle puisse s'y tenir debout. Dedans il y a des piles de livres qui appartenaient à Alisdair Gunn, le grand-père de Morag, venu ici il y a très, très longtemps bâtir la maison et exploiter la ferme, quand il n'y avait probablement rien encore, dans ces parages, que de l'herbe à bison et des Indiens. Ce sont des livres avec des reliures en cuir, qui sentent le harnais, mais en plus agréable, et des noms estampés en lettres dorées. Il y a aussi des vases, dans ce placard, et des assiettes peintes de chrysanthèmes orange et de pensées violettes, ainsi que des vieilles robes, longues, avec de la dentelle aux manches, en velours bleu et en

soie prune, fragiles, froufrouantes. Des fourmis et des araignées ont élu domicile dans ce placard, mais Morag n'en a pas peur, n'a peur de rien dans cette maison. C'est un lieu sûr. À l'abri du malheur.

Je ne me souviens pas quand j'ai inventé celle-là. Si, pourtant, je me le rappelle, très clairement. À l'époque où je regardais cette photo et que je savais ce qu'elle cachait. J'ai dû imaginer ça beaucoup plus tard, très, très longtemps après qu'un terrible malheur est arrivé.

PHOTO

La fillette se penche par la fenêtre, une fenêtre du haut. Elle sourit en direction de la personne qui tient l'appareil, en bas. Son visage est calme, serein. Ses cheveux raides et noirs, coupés au carré, lui arrivent juste au niveau des lobes d'oreilles.

Ce que la photo ne dit pas, c'est que Morag se penche par la fenêtre de sa chambre, une chambre pour elle toute seule, ni trop petite ni trop grande. Il y a une commode blanche avec un rideau froncé couleur vert pré en bas, lequel cache un pot de chambre blanc (nettoyé chaque jour) pour son usage si elle en a besoin la nuit. Ce qui est bien, parce que comme ça elle n'est pas obligée d'aller dehors, derrière la maison, l'hiver en pleine nuit. Il y a aussi un lit peint en blanc, avec un bel édredon à fleurs vertes et roses sur fond blanc cousues dessus à tout petits points, par une grand-mère, peut-être.

Je me revois regardant les photos, ces photos-là, encore et encore, imaginant chaque fois me rappeler plus de choses. La ferme ne devait déjà plus valoir un clou, à l'époque. La sécheresse avait commencé, et aussi la Dépression. Pourquoi est-ce que sur ces photos je souris si rarement ? Humeur passagère ? Ou était-ce dans mes gènes ? Dans mes souvenirs inventés, je vois toujours mon père sourire, peut-être bien parce que en réalité ça lui arrivait rarement. Il sourit sur la seule photo que j'aie de lui, mais c'était pour l'appareil. Colin Gunn, dont les ancêtres vinrent dans ce pays il y a si longtemps, du Sutherland, lors de l'épuration des Highlands¹, peut-être, apportant avec eux leur tristesse et leur rigueur. Peut-on jamais effacer ces choses-là ?

PHOTO

Les cheveux raides et noirs de la fillette lui arrivent à l'épaule, et elle est âgée de quatre ans. On la voit assise, l'air très appliqué, sur un tabouret face à un piano droit à l'ancienne, au cadre haut. Elle fixe la partition devant elle où se lit vaguement le mot « Roses » qui laisse deviner qu'il s'agit des *Roses de Picardie*. Morag porte un chandail, orné de broderies en laine, semble-t-il, sans doute des fleurs, et une jupe de toute

1. Après leur défaite (bataille de Culloden) en 1746 contre les Anglais, un grand nombre de petits fermiers écossais sont chassés de leurs terres. Cette « épuration », connue sous le nom de Highland Clearances, contraindra nombre d'entre eux à émigrer en Amérique.

évidence écossaise. Ses mains sont délicatement posées sur les touches, ses pieds n'atteignent pas les pédales.

Ma concentration semble indiquer de l'intérêt ; on peut même dire de l'enthousiasme. Je ne savais pas encore que j'étais sérieusement myope et donc obligée de me pencher très près pour y voir quelque chose.

Laissons la photo dire ce qu'elle cache. Avant son mariage, la mère de Morag enseignait le piano à Manawaka. Elle apprend maintenant à Morag à jouer, et Morag, qui aime vraiment ces leçons, saisit vite et bien ce qu'il faut faire. Le salon ne sert pas tous les jours, mais Morag et sa mère y vont beaucoup l'après-midi. Le tapis est bleu roi, avec des motifs d'oiseaux aux ailes couleur ambre, écarlate et gorge-de-pigeon. Sur le piano, il y a un verre rouge rempli de bleuets, et une miniature d'arbre en cuivre, où pendent des petites clochettes. Si tu mets le tabouret de piano à sa plus haute position et que tu te lances suffisamment vite, il tourne jusqu'en bas et toi avec. La mère de Morag joue, non pas plom plom plom, comme à l'office du dimanche, mais léger, léger comme tout.

Et voilà la fin des souvenirs inventés de toutes pièces. Je ne me rappelle pas véritablement les avoir inventés, mais c'est ce qui a dû se passer. Combien de temps après ? Chez Christie, bien sûr, le soir avant de m'endormir. En fait, je ne me souviens pas du tout du visage de mes parents. Et là, même quand je regarde l'unique photo que j'ai d'eux, leur visage ne m'évoque rien. Pendant des années

et des années, ça ne m'a pas dérangée. Pourquoi est-ce que ça changerait aujourd'hui? Pourquoi les voudrais-je là de nouveau? Que pourrions-nous avoir à nous dire, ma mère et moi? J'ai au moins dix ans de plus qu'elle au moment de sa mort — et elle me paraîtrait si jeune, si inexpérimentée.

PHOTO

La fillette est debout au milieu des sapins qui jouxtent la maison. Elle porte une salopette, et ses longs cheveux sont en bataille. Elle a cinq ans, à peu de chose près. Elle cligne les yeux, pour se protéger du soleil, tout en essayant de les garder ouverts pour être bien sur la photo, mais elle a du mal. La tête est légèrement inclinée, et elle sourit d'un air plus gêné que joyeux, comme Colin Gunn sur la première photo. Des sapins, on ne voit que les branches basses, bien nettes, très sombres.

Eh bien, ces sapins-là, ils étaient véritablement aussi grands que des anges, des anges des ténèbres peut-être, aux branches et aux aiguilles dures et piquantes, presque noires, sauf au printemps, quand les nouvelles aiguilles sortaient soyeuses et vert tendre. Comme l'herbe ne poussait pas en dessous, Morag allait sur le bord de la route arracher de grandes herbes couchées aussi hautes qu'elle dont elle rapportait des brassées déjà à moitié séchées sous l'effet de la chaleur, et qu'elle étalait sous les sapins. Les murs de son abri, sa cabane, étaient de simples

pierres alignées trouvées sur le chemin de terre plein d'ornières. Les pommes de pin tombées à terre, les pissenlits, le chèvrefeuille, les vesces violettes et les asters roses étaient les meubles — chaises, tables ou vaisselle. Tout cela pour les invisibles créatures qui habitaient les lieux avec elle : Pivoine, Rose Picardie, Jack le Cow-Boy, Mère Ciel-bleu, Père Grangétable, Vieux Quarante-Neuf. Certains de ces noms provenaient de chansons qu'elle avait dû entendre. « Jack le cow-boy » ou « Le Naufrage du vieux *Quarante-Neuf* ». Particulièrement jolie, celle-là, avec des paroles dont elle n'est plus très sûre avec le temps :

*Par une nuit d'hiver glacée,
Alors que pas une âme n'errait
Et que le vent du nord hurlait,
Un brave marin et sa fiancée
Se faisaient leurs adieux
Des larmes dans les yeux ;
Car sur le vieux Quarante-Neuf
Il devait embarquer.
Elle lui donna un baiser
Disant « Reviens-moi, mon amour,
Je t'aimerai toujours » ;
Mais les larmes auraient coulé
Si elle avait su qu'il allait sombrer
Avec le vieux Quarante-Neuf.*

Et ainsi de suite. Je me suis rappelé cette chanson bien plus tard, mais elle a dû m'être chantée quand j'étais petite. Par qui ? Nous avions peut-être une radio. D'où sortaient les autres noms, je ne saurais le dire. Je jouais seule, la plupart du temps, car il fallait aller trop loin pour trouver d'autres enfants. Je ne crois pas en avoir souffert. Je préférerais la

famille de mon sapin, que je savais entièrement composée de personnages complexes et attachants (comme on l'écrit prétentieusement, d'une plus ou moins bonne fiction). Il leur arrivait des tas de choses étranges et merveilleuses. Un jour, le cheval pie de Jack le cow-boy l'envoya dans un ravin, comme dans « Little Joe The Wrangler Will Wrangle No More¹ », et il aurait été foutu si, avec une intuition remarquable, Rose Picardie et moi-même n'avions préparé un lit de mousse à cet endroit précis.

Un autre jour, et bien que Mère Cielbleu ait tenté de nous en dissuader, Pivoine et moi avons grimpé à des centaines de mètres de hauteur dans un élévateur à grains abandonné exclusivement peuplé de chauves-souris, de dragons et d'ours polaires, chacun occupant un niveau différent, les chauves-souris tout en haut, et avons réussi, non sans avoir encouru maints périls, à découvrir un trésor enfoui de diamants et de rubis (rouges comme chacun sait, bien que je n'en eusse jamais vu), ainsi que d'émeraudes (de ce magnifique mauve pâle, croyais-je, qu'ont les crocus des prairies que nous trouvions au printemps dès avant la fonte des dernières neiges).

Dans ma mémoire, ces personnages imaginaires sont plus vivants que mes parents. Et moi, quel personnage suis-je donc ? Le vieux Quarante-Neuf fumait la pipe et crachait parfois un glaviot géant, là, dans le crachoir (un mot dont je raffolais, bien que, de

1. « Little Joe le Bagarreur ne se bagarrera plus. »

crachoir, je n'en eusse jamais vu, l'imaginant pareil à un pot de chambre, en plus majestueux et plus orné). Pivoine, rien d'étonnant à cela, avait des cheveux blonds bouclés, tout le contraire de moi, et une jolie petite bouche en bouton de rose comme celle des poupées inaccessibles du catalogue Eaton. Rose Picardie, mon alter ego, j'imagine, était nettement plus costaud. Elle accomplissait des actes de bravoure, tuait des dragons et / ou des ours polaires, c'était la compagne de Jack le cow-boy. Contrairement à la dame de la chanson, Rose Picardie n'aurait jamais pu s'éteindre doucement en chantant :

Jack, ta bien-aimée t'attend,
Oui, ta bien-aimée t'attend,
Là-bas dans la prairie solitaire,
Où le ciel est toujours clair.

Non. Rose Picardie avait la tête bien sur les épaules. La mort du martyr n'était pas pour elle, ni la tombe où seule la voix plaintive du coyote (prononcez Ka-yoti) lui rendait un triste hommage. Rose était un peu là ; elle avait la pêche.

Est-ce que tout cela dit quelque chose de mes parents, ou seulement que je suis une emmerdeuse ? Je suis une emmerdeuse. Ça m'a coûté cher. La peau du dos, comme on dit. Et même plus : la tête, le cœur et le cul.

La famille du sapin a dû faire son apparition à l'époque où ma mère est tombée malade. Ça s'est fait sans bruit. Sans drame. C'est ainsi que ça se passait, là-bas. Mais je m'en souviens, de tout. Il y a une certaine ironie dans le fait que ce soit le premier souvenir

de personnes réelles auquel je puisse ajouter foi, quoique je ne puisse pas m'y fier entièrement non plus; d'une part parce que j'y constate des anomalies, la manière d'exprimer le souvenir, qui n'est pas celle d'une enfant de cinq ans, comme si j'étais plus âgée dans ce souvenir (et les mots plus grands) que dans des souvenirs ultérieurs, quand j'avais six ou sept ans; d'autre part parce que ce n'était que ce qui m'arrivait à MOI. Que se passait-il pour les autres? Que se passa-t-il vraiment dans la chambre du premier? Non — dans les deux chambres? Lui on l'avait transporté dans la chambre d'amis. Il faut croire que deux personnes ne pouvaient pas être aussi malades ensemble dans le même lit.

FILM DES SOUVENIRS :
IL ÉTAIT UNE FOIS...

Mme Pearl de la ferme voisine est venue habiter chez Morag. C'est une vieille femme, très très vieille, petite, la peau toute fripée, mais pas voûtée du tout. Et elle a même le visage tanné, ce qui lui donne un air sain. Elle fait le souper, s'affaire dans la cuisine. Le fourneau est grand, gros, noir, géant — oh mais si bon, si chaud! Sauf que là c'est l'été, et on a trop chaud. Morag doit se laver les mains. La pompe amène l'eau à l'évier, mais il faut la tchou-tchoutcher, et elle n'est pas assez grande pour l'amorcer. Mme Pearl tchou-tchoutche la pompe, l'eau gicle. Morag prend le bout de savon noir et se lave les mains. Pour le souper. C'est la règle.

« Comment ça se fait que vous êtes là, madame Pearl ? »

— Ta maman et maintenant ton papa sont comme qui dirait malades, mon p'tit, dit prosaïquement Mme Pearl, et je suis juste venue donner un coup de main. Toi et moi on va souper dans une minute, alors va-t'en jouer un peu, va, et je t'appellerai quand ce sera prêt. J'parie trois prunes que t'as faim, j'me trompe ? »

Morag ne répond pas. Elle essaie d'atteindre le balancier de la pompe pour pouvoir se rincer les mains, mais, même si cinq ans c'est grand, ça n'est pas assez grand. Mme Pearl le fait pour elle.

« Bon, dit Morag, je monte une minute voir ma mère et mon père. »

Il se passe quelque chose. Morag le sent, mais qu'est-ce que c'est ? Mme Pearl s'efforce d'être gentille. Morag a peur, elle a mal au ventre. Si elle mange quoi que ce soit elle va vomir.

« Non, ma chérie, dit Mme Pearl. Tu ne dois pas monter. Sois une bonne fille. Le Dr MacLeod va arriver dans un petit moment, et il ne voudrait pas que t'aïlles embêter tes parents alors qu'ils se sentent pas très bien, pas vrai ? »

— Je veux voir ma mère, dit Morag. Je monte vite. Je resterai pas longtemps, madame Pearl, c'est promis. »

Mais la Grande Personne saisit Morag par le poignet avant que celle-ci puisse s'échapper. Les mains de Mme Pearl sont très fortes,

un piège, comme pour les souris, les chiens de prairie et tout ce qui croque, crisse et craque sur le sol.

« Pas question que t'y ailles, dit Mme Pearl. Ils vont trop mal pour te voir maintenant, Morag. Ils veulent pas te voir.

— Qu'est-ce que t'en sais? crie Morag. T'en sais rien du tout! Si, ils veulent me voir! Lâche-moi! »

Mme Pearl ne lâche pas. Mais juste à ce moment-là la voiture du Dr MacLeod entre en trombe dans la cour. C'est un homme grand, aux cheveux bruns, qui sourit tout le temps. Morag se méfie des gens qui sourient.

« Bonjour, Morag. »

Elle ne lui parlera pas, ne lui sourira pas. Elle ne laisse rien paraître.

« Tout va bien, dit le docteur. Tout va bien se passer. Ne t'en fais pas, va. »

Quand il redescend, lui et Mme Pearl vont dans le salon (où personne ne va jamais; c'est seulement pour le dimanche) et ferment la porte. Morag entend les voix, mais pas les mots. Puis le Dr MacLeod s'en va. Rien d'autre ne se produit ce jour ou cette nuit-là.

Les jours s'étirent, Mme Pearl est toujours là. Elle vaporise la gorge de Morag avec un truc jaunâtre et visqueux matin et soir, disant que c'est un bon médicament que le Dr MacLeod lui a donné. Morag dort dans la cuisine, à présent, tandis que Mme Pearl occupe la chambre de Morag, au premier.

Henry, le mari de Mme Pearl, vient tous les soirs manger avec Mme Pearl et Morag. Il est vieux. Il traite les vaches. Un jour il demande si Morag aimerait aller avec lui à l'étable, pour le regarder traire les vaches.

« Non », dit-elle.

Pas *Non merci*. Et elle regrette aussitôt d'avoir été grossière. Mais elle en veut à M. et à Mme Pearl d'être là.

Jamais un bruit n'est venu d'en haut la nuit, du moins aucun que Morag ait pu entendre, car l'escalier part du salon, et la porte de la cuisine est fermée ; à double tour, même, pour empêcher Morag d'aller rôder là-haut. Et puis, une nuit, Mme Pearl oublie de fermer à clé.

Le Dr MacLeod est passé ce soir-là, et on a envoyé Morag jouer un long moment dehors après le souper, alors qu'il faisait presque nuit. Le visage de Mme Pearl faisait peur quand elle a mis Morag au lit, mais elle n'a rien dit.

Morag est seule dans le noir. Le fourneau siffle un peu, et soupire, tandis que le feu agonise. Morag se lève, essaie la porte ; ça s'ouvre sur le salon. Elle reste là, à écouter, le linoléum est frais sous ses pieds nus.

D'en haut, un son lui parvient. Une plainte. Des pleurs ? Oui, des pleurs. Pas vraiment humains, pourtant. Autre chose. Elle ne sait pas quoi. Des Ca-yotes. Elle sait seulement que c'est la voix de son père. Aucun son de la voix de sa mère, rien.

Morag, terrifiée, revient à toute vitesse dans la cuisine, comme un cafard — elle est un cafard ; elle a l'impression d'en être un, qui court, détale.

Ce n'est pas le lendemain matin que Mme Pearl prend Morag à part pour lui parler. Ni ce jour-là. Ni le suivant. Mais, pour finir... quand ?

« Morag, mon p'tit, ils sont partis, dit Mme Pearl, rougissant, comme si elle était prise en flagrant délit de mensonge, pour des contrées plus heureuses, c'est sûr. »

Morag n'imagine pas qu'ils soient partis pour des contrées plus heureuses. Elle sait qu'ils sont morts. Elle sait ce que mourir veut dire. Elle a vu des chiens de prairie morts, écrasés par des voitures ou tués d'une balle, leurs entrailles écrabouillées répandues sur la route.

« Je veux les voir ! Faut que je les voie !

— Vaut mieux pas, dit Mme Pearl avec fermeté. Là, là, ma chérie. Pleure un bon coup, va. »

Si bien que Morag ne peut pas savoir si leurs entrailles gisent en spirale comme des couleuvres écarlates en travers des draps. Elle ne pleure pas. Pas sur le moment. Les bras de cuir et la poitrine plate de Mme Pearl l'étouffent, la rendent malade, et elle repousse ses élans si bien intentionnés. Elle l'observe sans ciller, comme les oisillons quand ils tombent de leur nid et restent là à vous regarder fixement.

« Tu es une courageuse petite fille, en tout cas, dit Mme Pearl. Ça oui, on peut le dire ! »

Un silence s'installe, puis Mme Pearl dit quelque chose d'autre.

« C'était la maladie infantile, chérie. La paralysie infantile. »

Morag n'a jamais entendu ces mots-là. Elle demande, et Mme Pearl lui dit que c'est une maladie qui frappe d'ordinaire les enfants.

Les branches les plus basses, les plus larges du sapin s'inclinent jusqu'à toucher terre, formant une grotte, un petit abri protégé des regards. Elle ne fait rien. Jack le cow-boy, Rose Picardie et les autres ne sont plus là. Ils sont partis. Pour de bon. Une fois pour toutes.

Morag parle dans sa tête. À Dieu. Lui dit que tout ça est Sa faute et que c'est pour ça qu'elle Lui en veut tellement. Parce qu'Il est pas gentil, voilà pourquoi.

Mais, si c'était la maladie infantile, alors pourquoi eux et pas elle ? C'est elle l'enfant dans cette maison.

Le lendemain, Morag monte au premier et regarde partout, dans toutes les chambres, mais tout le monde est parti. Envolé. Elle n'a pas vu qu'on les a emportés.

« Viens ici une seconde, ma chérie », dit Mme Pearl.

Morag va vers elle, de mauvaise grâce.

« Écoute, Morag, dit Mme Pearl, faisant cliqueter son dentier, puis mettant la main

devant sa bouche, tu vas aller vivre chez M. et Mme Logan, mon p'tit, à Manawaka. Christie Logan, oui. Il était à l'Armée avec ton père, et lui et Prin ont proposé de te prendre, vu que t'as pas de parents dans le coin. On ne peut pas dire qu'ils roulent sur l'or, mais ils sont braves, et ils n'ont pas d'enfants. Je suis sûre que tu t'entendras bien avec eux, quand tu t'y seras faite. Cette offre, c'est rudement gentil de leur part. »

Morag ne dit rien. Elle a appris qu'on ne peut pas discuter quand on est un enfant. On ne peut qu'attendre de ne plus être un enfant.

M. et Mme Pearl ont une vieille voiture noire toute déglinguée, qui roule en brinquebalant comme un char de clowns.

Ils démarrent, puis M. Pearl arrête la voiture sur la route, juste après le portail, et en descend.

« Je n'en ai que pour une minute. »

Morag ne se retourne pas, mais elle entend le cliquetis métallique d'une grille qu'on ferme. Close.

Seigneur, me voilà en train de pleurer, à présent, et je ne sais même pas ce qui s'est réellement produit dans ces souvenirs, et ce que j'ai brodé autour par la suite. Il me semble me les rappeler tels quels, et pourtant, chaque fois que j'y pense, j'ai l'impression qu'il y a des détails nouveaux, ou différents. Je revois tout

cela avec des enjolivements qui ne sont pas ceux d'une petite fille de cinq ans.

Paralyisie infantile — c'est le nom qu'on donnait à la polio, à l'époque.

Il a fallu vendre la terre, la maison et les meubles pour payer l'hypothèque. C'est Christie qui me l'a dit des années plus tard, mais Henry Pearl s'arrangea pour escamoter le piano et quelques bricoles qu'il garda chez lui, puis qu'il vendit en douce quand il le put, et parmi ceux qui étaient au courant de la chose, au sud de Wachakwa ou à Manawaka, aucun ne cafeta. Il mit l'argent sur un compte en banque pour que je puisse le retirer à dix-huit ans. Il est mort de pneumonie environ cinq ans plus tard. Si bien que je n'ai jamais pu lui en toucher un mot quand je fus assez grande.

C'est tout ce que je peux dire de mes parents. Christie me traîna une fois pour voir leur tombe, au cimetière de Manawaka, j'avais environ huit ou dix ans. Je ne voulais pas y aller, et j'ai à peine regardé la pierre, refusant obstinément de placer mon bouquet de glaïeuls couleur pêche (naturellement à moitié flétris, une des opérations de sauvetage de Christie) sur le granit gris. Christie me regarda de travers mais ne dit mot. J'enrageais parce qu'il m'avait obligé à y aller. Et aujourd'hui je ne sais plus si j'en voulais à Christie, ou si j'étais furieuse contre eux d'être partis, ou bien seulement si j'avais peur et ne le savais pas. À présent j'aimerais revoir la tombe, juste une fois, bien que je sache parfaitement qu'elle ne me dira rien.

Se fâchaient-ils souvent contre moi, ou seulement de temps à autre ? Mon père avait-il le sentiment d'avoir fait quelque chose de sa vie, ou bien d'avoir été un raté, ou alors ne se disait-il rien de tel ? Ma mère était-elle contente de le voir revenir de l'étable, ou bien pensait-elle tout bas — ou tout haut — qu'elle s'était mariée au-dessous de sa condition ? L'accueillait-elle bien au lit, ou avait-elle pris l'habitude de se retourner en prétextant une migraine ? Se disait-il qu'elle était la meilleure affaire qu'il ait jamais eue, ou serrait-il les dents avec un ressentiment qu'il avait du mal à contrôler devant sa froideur ? Pas moyen de savoir. Qu'est-ce que ça peut faire maintenant, de toute façon ?

Ils restent des ombres. Deux ombres sépia sur une vieille photographie, deux ombres à peine vivantes dans ma tête, dont les quelques mots et actes qui demeurent ont été reconstruits par moi-même. Peut-être est-ce que je veux seulement qu'ils me pardonnent de les avoir oubliés.

Je me souviens de leur mort, pas de leur vie. Ils sont en moi pourtant, coulant inconnus dans mon sang, s'animant méconnus dans ma tête.

II

LE DÉPOTOIR

DEUX

Sept heures et demie du matin, le téléphone qui sonne. Morag, qui n'a jamais été une lève-tôt, émergea un peu groggy des profondeurs où elle dérivait avec bonheur depuis neuf heures et des poussières.

Deux sonneries. C'était pour elle. Elle se demanda non sans amertume combien, parmi les abonnés avec qui elle partageait sa ligne, seraient debout à l'écoute. Qui pouvait bien appeler à une heure pareille?

Pique. Bien sûr. Évidemment. Qui d'autre? Maman, je reviens aujourd'hui, d'accord? On s'est remis ensemble avec Gord, il viendra me chercher à McConnell's Landing.

Ou bien non. Pas Pique. Une assistante sociale de Toronto. Z'êtes la mère? Elle est sans connaissance, pour le moment, sous calmants. Un mauvais trip. Mais oui, du LSD, qu'est-ce que vous croyez, que je parlais d'un voyage en CPR¹? On l'a trouvée errant...

Morag s'élança dans l'escalier, trébucha sur le morceau de tapis qu'elle oubliait toujours de reclouer, perdant l'équilibre, agrippant simultanément la rampe et ses lunettes. Elle avait retenu ses lunettes d'instinct, pas tant parce qu'elle en avait besoin pour trouver son chemin en bas que parce qu'elle se sentait parfaitement stupide sans elles. À croire qu'il les lui fallait pour entendre.

« Allô? » D'une voix inquiète, tendue.

1. CPR pour Canadian Pacific Railways.

« Allô? Suis-je bien chez Mme... heu... Mlle Gunn? »

Une voix de femme. Un peu traînante. L'assistante sociale.

« Oui, c'est elle-même.

— Oh, euh... vous ne vous souvenez probablement pas de moi, madame... heu... mademoiselle Gunn, mais j'étais dans la librairie Dragett, fin octobre, quand vous êtes venue présenter votre livre, vous savez, et j'ai acheté *Les Rouages de l'innocence*.

— *Les Ravages*», corrigea Morag avec irritation. Foireux, le titre. Où avait-elle bien pu pêcher ça? *Les Rouages*, ouais. Un beau lapsus. On pourrait sans doute en dire autant de *Ravages*. N'empêche, vous pourriez au moins le respecter, ma petite dame.

« Oui, c'est ça, continua la voix. Voilà, moi aussi j'écris, mademoiselle... heu... mademoiselle Gunn, alors je m'étais dit que je vous téléphonerais, comme ça, et je vous serais très reconnaissante si vous pouviez me dire comment vous avez démarré. Je veux dire, une fois qu'on a été accepté, on n'a plus à s'en faire. Tout ce que vous écrivez, désormais, sera automatiquement publié... »

Ben voyons ! Il suffit de racler les fonds de tiroirs et de passer à la caisse. Je trouve mon inspiration dans l'annuaire.

« Mais, bon, je voulais savoir, insistait la voix, connaissez-vous quelqu'un dans l'édition? Est-ce qu'il y a moyen de les approcher?

— Je ne connaissais absolument personne, dit Morag, accablée, s'efforçant de donner à sa voix des accents de courtoisie, un minimum d'égards. J'ai envoyé mes histoires les unes après les autres. Et quand j'ai écrit un roman, je l'ai proposé à plusieurs éditeurs. Le deuxième l'a pris. J'ai eu de la veine.

— Oui. Mais comment ça s'est passé *au début*? Qu'est-ce que vous avez *fait*?

— Vous voulez vraiment savoir? J'ai travaillé comme une folle. Je vous l'ai dit. Il n'y a pas de secret. Écoutez, il est terriblement tôt. Je suis désolée, mais je crains de ne pas pouvoir vous aider.

— Oh, pour vous, c'est tôt, vraiment? Moi, je me lève toujours à six heures, pour avoir le temps d'écrire avant de m'occuper du petit déjeuner de mon mari, mais j'imagine qu'un écrivain à succès comme vous ne doit pas avoir à se soucier des tâches ménagères... »

Certainement pas, en effet. J'ai un maître d'hôtel, une cuisinière et une femme de chambre. Noirs. Des Jamaïcains. Sous-payés. Bons esclaves.

« Écoutez, je suis vraiment désolée, mais...

— Oh, mais, dans ce cas, je n'aurais pas dû vous déranger, c'est sûr. » La voix est pleine de rancœur.

Vlan ! Elle a raccroché.

Morag resta un moment là à regarder le récepteur dans sa main. Puis elle raccrocha. Avait-elle été trop brutale? La femme ne cherchait qu'à s'informer. Elle était probablement

son dernier recours. Espérant obtenir les clés du royaume de quelqu'un qui avait réussi à publier cinq livres et se demandait souvent comment continuer de faire marcher cette mini-forteresse, ici, et ce qui arriverait si elle n'arrivait plus à écrire. Les clés du royaume, en effet.

Morag entreprit d'allumer le poêle, puis se ravisa. La température allait remonter bien assez vite. On était à la mi-juin et, bien qu'elle fût encore fraîche en début de matinée, il ferait chaud à midi. Quand on pense qu'elle avait cuisiné sur ce poêle à bois, les premiers temps, lorsqu'elle avait emménagé dans cette maison, à une époque où elle n'avait pas encore les moyens de s'offrir une cuisinière électrique. Elle l'aimait bien, à présent, son vieux poêle, tout noir et immense qu'il était, mais le voir fumer comme une locomotive, c'était l'horreur, sans compter la nourriture, pas assez cuite, ou carbonisée, au contraire.

La rivière était d'une couleur bronze liquide sous le soleil. Était-ce juste ? Non. Qui avait jamais vu du bronze liquide ? Pas Morag, en tout cas. Personne ne pourrait rendre la couleur de la rivière, pas même un peintre, encore moins un écrivain. Un métier de fou. Jongleur de mots. Un menteur, oui ! Quelqu'un qui invente des tas de trucs. Et pourtant, non sans cette ambiguïté propre à l'écriture, avec la conviction que la fiction est plus vraie que la réalité. Ou que réalité et fiction ne font qu'un.

Royland apparut sur le pas de la porte, l'air aussi vieux que Jéhovah. Vêtu de sa

surchemise en laine écossaise et d'un jean — incroyable qu'il ne soit pas en nage, habillé comme ça ! Un vieux fou barbu. Royland portait la barbe pour la seule bonne raison d'en avoir une, parce que ça le faisait suer de se raser. Aussi grand et massif qu'un ours polaire, il prenait toute l'embrasure de la porte.

« Jour, Morag.

— Tiens ! Entre. Tu veux un café ?

— J'dis pas non. Je t'ai apporté un brochet. Suis sorti plus tôt ce matin. Ça vient tout droit de la rivière. »

D'antiques yeux de myope qui la regardent avec malice, quoique gentiment. Il savait qu'elle n'avait jamais pu se faire à l'idée de vider un poisson. Ça faisait un moment qu'il essayait de l'y amener, pourtant.

« Oh, merci, Royland. Comme c'est... gentil ! »

Un véritable supplice pour elle, en réalité, vu la tête qu'elle faisait. Il rit et lui présenta le poisson. Entièrement vidé et nettoyé.

« Bon Dieu, Royland, s'exclama Morag, un peu honteuse, tu es trop indulgent avec moi.

— Oui, mais la dernière fois que j'ai essayé de te refiler un poisson entier, tu l'as réexpédié dans la rivière.

— Comment le sais-tu ?

— C'est le petit Smith qui me l'a dit. Le jeune Tom, il t'a vue. Il l'a dit comme ça, sans réfléchir. Il ne voulait pas te trahir... Oh,

pendant que j'y pense — je reprends ma baguette de sourcier, cette semaine.

— Où ça ?

— Chez Okay Smith. Tu veux venir ?

— Oui, avec plaisir.

— Bon. Ce sera vendredi. Je passerai te prendre avec le canot. Sept heures. Du matin, s'entend.

— Je serai prête. »

Les yeux couleur vieil ambre de Royland se firent plus clairs, plus pénétrants, scrutant son visage.

« Pourquoi t'intéresses-tu à ce que je fais, Morag ? »

Elle hésita.

« Je ne sais pas. Je me le demande moi-même. Il y a le fait qu'une part de moi-même n'y croit pas, et que l'autre y croit totalement, au contraire.

— En tout cas, ça marche, dit Royland.

— Je sais. La preuve en a été faite. En même temps, je me dis toujours, et si un jour ça ne marchait pas ? Et *pourquoi* est-ce que ça marche ?

— Je suppose que je ne cherche pas vraiment à comprendre, dit Royland. Je sais que je dois le faire, c'est tout. »

Mais oui, bien sûr. Elle l'avait toujours su, mais continuait de s'interroger. Pourquoi ne pas y croire, tout simplement, comme lui ? Elle y arrivait parfois. Mais pas tout le temps.

«T'es trop souvent seule, dit tout à coup Royland.

— Et toi, alors?

— Exact. Mais je me fais vieux. Et je ne reste pas assis là, comme toi, à me triturer les méninges.

— Je suis une anxieuse professionnelle, voilà tout, dit Morag. Est-ce que tu savais que Pique est repartie?

— Tu t'en fais bien trop pour elle, Morag. Elle est grande, c'est une femme, à présent.

— Je sais. C'est bien pour ça que je m'inquiète.

— Tu as eu son âge, toi aussi. Tu t'en es pas mal tirée.

— Si on veut, oui. Seulement, quand j'avais son âge, on pensait qu'il n'y avait pas plus dangereux que la bière. La bière! Parce que, avec un petit coup de trop, on pouvait se retrouver enceinte. Bon Dieu, Royland. On croyait encore aux bébés qui naissent dans les choux. Nous étions si innocents. Les poules les plus communes de Manawaka ressemblaient à des lis. J'ai l'impression que les dangers d'aujourd'hui sont bien plus nombreux. Le monde court partout à sa perte. D'une façon ou d'une autre. J'ai été très libérale en ce qui concerne la drogue, par exemple, jusqu'à ce que Pique ait quatorze ans. D'accord pour l'herbe. Ça je pouvais accepter. Quoique avec angoisse. Mais le reste. Je m'inquiète. Je m'inquiète, même si je n'y peux rien.

— C'est toi qui l'as élevée. Tu devrais avoir plus confiance.

— Ouais, dit Morag, tout en allumant sa dixième cigarette de la journée. Le bel exemple que je lui aurai donné.

— Alors pourquoi tu ne laisses pas tomber?

— Trop tard. Pour elle. Sans compter que j'ai commencé quand on ne connaissait pas encore les effets désastreux de l'herbe, et je ne peux plus m'en passer. »

Des excuses, toujours des excuses.

« Et puis, ajouta Morag, si on compare avec moi quand j'étais jeune, je n'avais qu'un an de plus que Pique aujourd'hui quand je me suis mariée, et Brooke m'a maintenue dans le droit chemin pendant un bon bout de temps.

— Ça devait être le pied », dit Royland, d'un ton pince-sans-rire.

Espèce de vieux cochon. Tais-toi, veux-tu.

« Ça aurait pu être pire, répliqua sèchement Morag.

— Oh ! la la, je vous demande bien pardon, ma petite dame.

— Laisse tomber, va. »

Ils rirent tous deux de bon cœur.

Après le départ de Royland, Morag enveloppa le poisson dans du papier d'aluminium (bon Dieu, mais pourquoi pas dans des feuilles du jardin ou un truc du même genre ?) et le mit dans le réfrigérateur (pour une vie proche de la nature, ça serait dans le cellier ou

dans une cave quelconque). Puis, à son corps défendant, elle ressortit les photographies et commença à regarder celles prises au cours des années qui suivirent son arrivée chez les Logan.

Pour finir, elle rangea les photos et se dirigea vers le miroir ovale au cadre de noyer sommairement accroché à un clou au-dessus du buffet.

Une femme grande, quoique pas tant que ça, curieusement. Plus épaisse qu'autrefois, mais pas ce qu'on pourrait appeler grosse. Un visage tanné, légèrement parcheminé. Des traits grossiers plutôt anguleux, il faut bien l'avouer. Des sourcils qui se rejoignaient au milieu et qu'elle avait cessé d'épiler, se disant à quoi bon. Des yeux bruns, quelque peu cachés (*une bonne chose*) par des lunettes à monture épaisse. Des cheveux longs tout raides, jadis noirs comme jais, à présent uniment gris.

Les souvenirs surgirent à nouveau, comme des films défilant sournoisement dans sa tête. Elle n'était même pas sûre de leur véracité, ignorant combien de fois ils avaient été remaniés, une scène supprimée par-ci, une autre rajoutée par-là. Mais les voici qui passaient encore une fois, des films d'une autre saison.

Je sens encore cette satanée poussière des prairies rue de la Colline, devant le palace de Christie.

La rue de la Colline, ainsi baptisée parce que située sur les hauteurs de la partie du bourg qui descendait vers la vallée où coulait

la rivière Wachakwa, aux eaux brunes et glacées, peu profonde, étroite, plus proche du ruisseau que de la rivière. En bas dans la vallée, l'yeuse et le peuplier malingre aux feuilles pâles poussaient à côté des massifs de cerisiers de Virginie et de chalefs argentés. L'herbe y était épaisse et haute, ondulant aussi vigoureusement que du blé, parsemée de trèfle d'un jaune tendre. Mais, rue de la Colline, il n'y avait qu'un ou deux érables du Manitoba maladifs et pour ainsi dire pas d'herbe. La rue de la Colline se trouvait dans un quartier pauvre, l'équivalent anglo-écossais du quartier nord de Manawaka, avec ses baraques et ses cabanons où vivaient les cantonniers ukrainiens de la CPR. La rue de la Colline était habitée par des gens qui ne s'en étaient jamais sortis et ne s'en sortiraient jamais. Des types entretenus de l'étranger par leurs parents qui payaient pour être débarrassés d'un fils ou d'un frère indésirable et de leurs familles de loqueteux. Des ivrognes. Des gens abonnés à l'aide sociale, des saisonniers, des hommes dont les femmes usées subvenaient aux besoins de la famille en allant faire le ménage dans les belles maisons de brique du haut de la colline, là où les rues sont abritées du soleil par des saules et des ormes de belle taille ou des peupliers. La rue de la Colline, vouée aux ratés, aux paumés, aux bons à rien, tout au moins aux yeux des nantis de la ville.

La maison de Christie Logan, située à mi-pente sur la colline, ne différait quasiment pas des autres habitations du quartier. Une boîte carrée en bois d'un étage, jadis peinte en brun mais d'une couleur indéfinissable à

l'époque où je l'ai connue, la peinture ayant depuis longtemps succombé aux intempéries, un soleil brûlant en été et un blizzard à vous glacer les os en hiver. Le plancher de la galerie à l'avant de la maison était plein de lattes fendillées et instables. La cour, un véritable dépotoir où quelques carottes et pétunias livraient une bataille perdue d'avance contre le mouroin des oiseaux, le chou gras, le lierre sauvage, les pissenlits, le chiendent, de vieux essieux de voiture, un buggy noir délabré, auquel il manquait une roue, de la ferraille et des casseroles cabossées censées servir un jour, un landau cassé et deux fauteuils défoncés dont les ressorts pendouillaient et dont la garniture, déchirée, était piquée d'humidité.

Je n'ai pas vu tous ces détails d'emblée. J'ai dû les voir dans une sorte de brume. Quel effet cela m'a-t-il fait ?

FILM DES SOUVENIRS :
QUE SIGNIFIE « EN VILLE » ?

Ça pue. La maison pue. Ça sent la pisser, quelque chose de ce genre, mais pas comme dans une étable. Pire. Morag est figée sur sa chaise, dans la cuisine. Les deux grandes personnes la regardent. Qu'elles la regardent. Elle ne laissera rien paraître. Ne dira rien, pas un mot.

« T'aimeras ça, vivre en ville, tu verras, question d'habitude », dit la Grosse Bonne Femme.

Ça, une ville? On dirait pas! La ville, c'est où il y a des magasins, où l'on va manger des glaces, de temps à autre, comme avec M. et Mme Pearl hier, ou bien quand était-ce?

La Grosse Bonne Femme pousse un soupir. C'est pas humain d'être aussi gros. Les êtres humains ne ressemblent pas à ça. Le Maigrichon, aussi, a l'air bizarre. Bras et jambes arqués, tordus, enfin presque. Il a une drôle de bosse sur la gorge, qui n'arrête pas de remuer quand il parle.

«Tu peux m'appeler Christie, dit-il à Morag. Et elle c'est Prin. T'as faim, jeune fille?»

Morag ne laisse rien paraître.

«T'en fais pas pour elle, Christie, dit la Grosse Bonne Femme. Faut qu'elle s'habitue. Laisse-la donc.

— Pour l'amour du ciel, femme, j'essayais, c'est tout.»

On dirait qu'il est fâché.

«Tu veux voir ta chambre, Morag?» dit la femme.

Elle fait oui de la tête. Elles montent à l'étage, la femme très lentement à cause de sa graisse. Sa chambre, ça? Un petit lit, une commode verte, une fenêtre avec un rideau de dentelle (oh — déchiré, ils n'ont pas honte?). Une petite chambre. Un coin où tu te sentirais plutôt bien, si c'était à toi. S'ils sont sérieux.

«Je voudrais aller au lit», dit Morag.

Ce qu'elle fait. Ils la laissent.

Pas un seul souvenir ne m'est resté après ça, aucun pendant toute une année. Le trou. Rien de ce qui a pu se passer ne m'est accessible. Jusqu'à mes six ans.

FILM DES SOUVENIRS :
ALLER À L'ÉCOLE C'EST LA LOI

Une rue longue, interminable, et Morag qui marche, lentement. La main, moite, dans celle de Christie. La sienne, de main, est rugueuse, rugueuse comme l'écorce d'un arbre. On n'est plus très loin. Elle aimerait que ce soit encore à des milliers de kilomètres.

Tous les enfants doivent aller à l'école quand ils ont six ans. C'est LA LOI. C'est quoi, *la loi*?

Un grand bâtiment de briques, avec un haut grillage autour de la cour, et la cour est grande, mais c'est que du gravier. Faudra faire gaffe à pas tomber, sinon c'est les genoux en marmelade garantis. Surtout, ne pas trébucher. Ouais, mais si on te pousse?

Des enfants en pagaille! Tous à crier. Des très grands. Il y en a qui sont de la taille de Morag. La seule fille que Morag connaisse vraiment, c'est Eva Winkler, sa plus proche voisine, rue de la Colline.

« Est-ce que je suis obligée, Christie?

— Absolument. Montre-leur de quel bois tu t'chauffes, Morag, et tout ira bien. T'laisse pas impressionner par ceux qui s'croient mieux qu'les autres. C'est qu'un tas de petits

merdeux, tous autant qu'y sont, pareils que nous autres. De la peau et des os, et des tripes, que'qu'fois.

— Ouais. » Mais sans comprendre ce qu'il veut dire.

Avec Christie, les voilà qui grimpent les marches en ciment. Ça n'en finit pas.

DES RIRES ? Mais pourquoi ? Elle se retourne. Beaucoup de rires. Tout autour. Sur les marches et sur le gravier. Des enfants de tous les âges. Il y en a qui détournent les yeux. D'autres qui s'esclaffent.

« Eh, t'as vu sa robe — elle lui arrive aux chevilles !

— Oh, t'exagères, Helen ! Mais largement au-dessous du genou, ça oui ! »

Sa robe ? Qu'est-ce qu'elle a, sa robe ? C'est Prin qui la lui a faite. Dans une robe-tablier qu'elle ne peut plus mettre tellement elle a grossi.

Des filles, là. Des plus grandes, des plus petites que Morag. Qui sautent à la corde. En chantant :

*Jamie Halpern, à ce qu'on dit,
Le v'là qui courtise jour et nuit,
Sabre et pistolet au côté,
Junie Foster sera l'épousée.*

Et... Oh !

Leurs robes sont très courtes, bien au-dessus du genou. De couleurs vives, bleu, jaune, vert, et des tissus neufs, sortis tout droit du magasin. Le motif est encore frais, des petits pois, des fleurs et tout et tout.

Bon... Oh!

La robe d'Eva Winkler est pareille que celle de Morag.

« Bonjour, Eva. Eh ! Bonjour, Eva. » Morag a parlé fort.

Mais Eva pleure comme un veau. Toute seule dans son coin.

Dans le hall d'entrée, un plancher sombre, presque noir, qui empeste l'encaustique. Des voix de garçons. Méchantes.

« Hé, tu sais *qui* c'est ?

— Tu parles, c'est le vieux Logan. Le...

— Chut ! Ferme-la, Al Cates. » Voix de fille, celle-là.

« Ta gueule, Mavis. C'est le... CHARO-GNARD¹ ! »

Ça veut dire quoi, *Charognard*? Morag ne peut pas demander. Le visage de Christie est de marbre.

« Pouah ! J'le sens d'ici, pas toi ?

— Sales petits merdeux ! » grommelle Christie.

La salle de classe. Cours élémentaire. Exit Christie. Morag seule avec les autres. Elle est allée s'asseoir à l'un des pupitres du dernier rang. Ne lâche pas son plumier en bois. T'en fais pas, va. C'est rien que des p'tits merdeux, tous. Et quand elle rentrera à la maison tout à l'heure, elle saura lire.

1. En anglais *scavenger*, qui signifie également « éboueur ».

La maîtresse. Une dame grande, géante, on dirait un arbre qui marche en agitant les bras. Un arbre qui porte des lunettes. Morag rigole, mais intérieurement.

Puis une horrible pensée. Et si elle avait besoin de faire pipi, ou caca ? Ils ont des toilettes, ici ?

La maîtresse dit un tas de trucs du genre bienvenue à vous les enfants je suis persuadée qu'on va bien s'entendre je suis sûre que vous allez travailler dur et que vous ne me donnerez pas du fil à retordre parce que autant vous le dire là tout de suite ils auront affaire à moi ceux qui fileront pas droit ce sera la règle sur les doigts et quant aux récalcitrants ils tâteront du martinet chez le principal.

C'est quoi un *principal* ? Et un *martinet* ?

« Levez-vous et dites vos noms, s'il vous plaît. Toi, la fillette au dernier rang, commence. »

Qui ? Elle. Morag. Elle va pas y arriver, c'est sûr. Ou alors elle va faire pipi dans sa culotte. Elle finit par se lever, se voûte pour cacher sa grande taille. Elle est plus grande que toutes les autres, la honte.

Marmonne.

« Plus fort, mon p'tit, on ne t'entend pas.

— Morag Gunn.

— Merci, Morag. Tu peux te rasseoir. Suivant. »

Tous les noms. Stacey Cameron. Mavis Duncan. Julie Kazlik. Ross McVitie. Mike

Lobodiak. Al Cates. Steve Kowalski. Vanessa MacLeod. Jamie Halpern. Eva Winkler. Etc.

Nom de la maîtresse : Mlle Crawford.

« Mlle Crawfish¹ », murmure Jamie Halpern.

Des larmes coulent le long des joues d'Eva Winkler, plof, sur son ardoise. Morag aussi a envie de pleurer. Mais elle se retient. Voilà Mlle Crawfish qui remet ça. Encore des tas de trucs du genre bon les enfants si vous voulez sortir faut que vous leviez la main pour demander la permission un doigt ou deux bien entendu je n'ai pas besoin de vous faire un dessin.

Ça veut dire quoi, *sortir*? Morag ne pense pas que cela signifie vraiment rentrer à la maison si on veut. Un doigt? Deux doigts? Mais pour quoi faire?

« La petite ou la grosse, chuchote quelqu'un. Si c'est pour la grosse commission, elle te laisse sortir aussitôt. C'est mon frère qui me l'a dit. »

Maintenant, Morag se rend compte qu'elle ne voit pas ce qui est écrit au tableau. Mais elle a une sacrée bonne oreille. Peut-être que ça compensera le fait de ne pas avoir de frère pour vous expliquer les choses.

Les frères d'Eva Winkler sont tous plus jeunes qu'elle. Pas encore à l'école.

Une odeur épouvantable dans toute la classe. Qui? Eva Winkler, qui s'est mise à pleurer de plus belle. Tout le monde la regarde. Morag elle-même se tient le ventre.

1. Mlle Écrevisse.

Il ne faut pas. Elle ne peut pas lever la main. Pas devant tout le monde. Surtout maintenant.

«Eva... as-tu eu un accident?» demande Mlle Crawfish.

Eva ne peut plus s'arrêter de pleurer. Il y en a qui rient.

«*Suffit*, les enfants. Eva, pourquoi n'as-tu pas demandé la permission de sortir?

— J'savais pas...

— Mais je viens de le dire, Eva. Lève-toi et sors du rang.

— Je peux pas. Ça va tomber, la crotte.

— *Je t'en prie*. Tu ne parles plus jamais comme ça en classe. Bon, tu ferais mieux d'aller aux toilettes, Eva, puis de rentrer chez toi. Tu reviendras cet après-midi, quand tu te seras lavée. Allons, ne t'inquiète pas. Ce n'est pas grave. Mais arrange-toi pour que ça ne se reproduise pas.»

Eva sort, traînant les pieds. Puis se met à courir, et ploc, laisse une chose brunâtre et fétide sur le plancher derrière elle.

«Jamie Halpern, dit la maîtresse, va me chercher le gardien. Au sous-sol.»

Un homme entre dans la classe au bout d'un moment. Poilu et très brun, souriant aux enfants. Amical? C'est M. Doherty. Fait un ou deux clins d'œil derrière le dos de la maîtresse. Porte un sac, un balai et une pelle. Vide le sac, avec une poudre verte, sur l'objet de la honte d'Eva. Morag sait ce que c'est

que cette poudre. Du Vert de Paris. Quel joli nom pour un poison pareil. Il balaie le tout et s'en va.

La récréation. La *récréation*, ça veut dire qu'on va dehors, sur le gravier. Morag écoute, rôde autour des groupes d'enfants qui se connaissent. Il n'est plus question du Charognard. Que d'Eva. Eva Weakguts¹, toute pâle, avec ses cheveux jaune pâle. Les enfants disent des tas de choses : peur de demander la permission... a fait par terre ha ha... attends un peu de voir la tête qu'elle fera c't' aprèm... j'te parie qu'elle va être rouge comme une pivoine... ouais, sauf que c'est pas la pivoine qu'elle sentira... Ah bravo Ross tu te crois malin peut-être... ben ouais quoi et toi donc, Stacey, espèce de bêcheuse... et un tas d'autres choses.

Morag a le cerveau en ébullition.

À quatre heures ils peuvent rentrer chez eux. Elle ne sait toujours pas lire. Si c'est ça, l'école... mais elle a au moins appris une chose.

Qu'il faut se retenir si on a envie et ne jamais leur laisser deviner qu'on a la trouille.

FILM DES SOUVENIRS : MORAG, BIEN PLUS VIEILLE

Sept ans c'est bien plus vieux que six. On en sait beaucoup plus. Et on sait lire. Il y en a

1. Eva Weakguts au lieu d'Eva Winkler : euphonie intraduisible en français, qui signifie Eva Tuyaux-qui-lâchent.

qui ne savent pas encore. Mais c'est des cruches, des ballots, des abrutis. Morag, elle, lit comme un chef. Mais il lui arrive de ne pas piper mot à l'école. Ça dépend de son humeur. Voilà.

Prin est assise dans la cuisine quand Morag rentre de l'école. Prin grossit à vue d'œil, elle ressemble à une grosse poire géante. Elle achète des beignets à la confiture à la boulangerie Parsons, en donne quelquefois un à Morag. Le plus souvent, elle les a finis avant le retour de Morag. Prin ne le fait pas exprès. Elle passe tout l'après-midi assise dans le fauteuil en cuir de la cuisine à manger des beignets, jusqu'à ce que, nom de nom, tout à coup, il n'y en ait plus.

La famille de Prin était anglaise. C'est elle qui l'a dit à Morag. Le père de Prin était un émigré à gages. Ce qui veut dire que sa famille, sur le Vieux Continent, ne l'aimait pas beaucoup et a été vache avec lui, alors que c'était un gentleman, un vrai, même qu'ils l'ont poussé à émigrer dans ce pays où il avait pas envie d'aller et que, pendant un temps, ils lui ont envoyé de l'argent, mais qu'un jour ça s'est arrêté. Comme fermier, il était pas très doué, mais il faisait de son mieux, a dit Prin. Elle était fille unique, et comme c'était pas une lumière, elle pouvait pas l'aider des masses, mais finalement son père est mort. Sa mère était morte bien avant. C'était quand, déjà? Ça faisait un sacré bail. Prin a épousé Christie quand il est revenu de la Grande Guerre. Aux services sociaux de la mairie, on salua cette union qui permettait de

faire coup double. Pas très sympa, la plaisanterie. Mais marrante.

Le vrai nom de baptême de Prin, c'est Princesse. Morag n'a jamais rien entendu d'aussi drôle. Mais un jour, alors qu'elle le disait à Christie, il lui a dit de fermer sa gueule.

« Jour, dit Morag. J peux manger un truc ?

— Sûr. Tu veux un peu d pain et d sucre ? »

Morag fait oui de la tête et va se les chercher. De la cassonade sur une tartine de pain blanc qui vient de la boulangerie. Son goûter préféré. Prin faisait son pain elle-même, dans le temps, mais elle a laissé tomber. Trop chaud à cuire en été, et en hiver trop compliqué de trouver un endroit qui ne soit ni trop chaud ni trop froid pour que la pâte lève comme il faut. Morag est contente. Le pain de chez Parsons est meilleur, plus moelleux. Plus délicat. Morag est très délicate. Elle en est fière, quoiqu'elle n'en laisse rien voir, bien sûr. Chez Vanessa et Mavis, et toute la bande, on achète son pain tous les jours à la boulangerie. Enfin, elle le croit, vu qu'elle n'est jamais allée chez elles. Mais absolument rien d'autre, au grand jamais. Les biscuits achetés à la boulangerie, c'est pas pareil. Elle est sûre que leurs mères à elles font des biscuits, parce que, le jour où on a fêté la Saint-Valentin en classe, elles et d'autres ont apporté des petits sablés en forme de cœur recouverts d'un glaçage rose. Les biscuits achetés au magasin sont sans intérêt.

Au diable toutes ces filles. Qu'elles aillent se faire foutre. Pauvres connes.

Morag adore dire des gros mots, mais pas à l'école, parce que sinon on a droit au martinet ou alors on doit rester dans le couloir, toute seule, là où l'on accroche les manteaux.

« Christie doit encore ressortir avec la charrette, tout de suite, là. J'me demande bien pourquoi. J'te parie un beignet qu'ils vont pas lui payer les heures sup. »

Prin parle d'une drôle de voix, haut perchée, comme celle d'une petite fille. Prin aime vraiment bien Christie. Mais c'est une geignarde-née.

Christie revient de l'écurie derrière la maison où l'on garde Ginger et la charrette. Il essuie la sueur qu'il a autour des yeux et sourit à Morag.

« Salut, gamine. Alors, qu'est-ce qu'y t'ont *instruit* aujourd'hui ? »

Il n'est pas si bête. Il le dit comme ça, exprès. Pour blaguer. Alors que Prin le dirait sans s'en rendre compte.

« Rien. » Morag se détourne de lui.

Christie est petit, maigre, mais assez fort, en fait. Il a une *drôle* d'allure. On dirait que sa tête le devance quand il marche, comme s'il était pressé. Alors qu'il n'est jamais pressé. Ses cheveux, ou ce qu'il en reste, sont d'un blond roux. Il a les yeux bleus, mais d'un bleu trouble, le blanc traversé de petites lignes rouges. Des fils (des poils, en réalité) lui sortent du menton. Il ne se rase pas tous les jours. La bosse dans sa gorge s'appelle une pomme d'Adam, quel nom ! Ses dents

sont gâtées, il lui en manque une juste devant, quoiqu'il ne cherche jamais à le cacher en mettant la main devant ou en souriant la bouche fermée, oh non, pas lui. Il porte toujours une épaisse chemise bleue et une salopette trop grande pour lui, si bien qu'il flotte dedans et que ça lui donne l'air d'un clown.

C'est ça, le pire. Qu'il ait l'air d'un clown. Non. Le pire, c'est qu'il sente mauvais. Il se lave, pourtant. Mais il n'arrive pas à se débarrasser de cette odeur. Les autres le remarquent-ils autant? Et comment, qu'ils le remarquent! Odeur de crottin de cheval et d'ordures, de légumes en putréfaction, d'œuf pourri et de vêtements moisis.

«Faut qu'j'aille prendre un chargement d'ferraille chez le forgeron, dit Christie. Tu veux v'nir, Morag?»

Morag hésite. Elle n'est encore jamais montée dans la charrette avec Christie. Juste pour une fois, elle aimerait bien y aller, voir à quoi ressemble le Dépotoir. Elle fait oui de la tête.

«Eh ben viens, alors, dit-il, j'ai pas qu'ça à faire.»

Ginger est couleur rouille. Un hongre. Et Morag sait ce que ça veut dire, ha, ha. Ginger est maigre, les os font saillie sous la croupe. Morag grimpe dans la charrette et s'assied à côté de Christie.

Pourquoi l'appelle-t-on le *Charognard*? Ça, Morag ne le sait pas encore, et elle ne le demandera pas. Elle sait ce qu'il fait, la collecte des ordures de la ville, pour les jeter

au Dépotoir. Mais charognard, ça veut dire quoi, exactement? Elle n'ose pas demander. Et pourquoi *Dépotoir*? Parce que toutes ces vieilles choses dégoûtantes et pourries sont indésirables et que les gens comme il faut préfèrent qu'on les dépose loin de chez eux?

Un bruit de ferraille. La charrette en bois grimpe la rue de la Colline, puis tourne au nord sur la rue principale. Tous les magasins se trouvent en haut, à l'autre bout de la rue principale. Ici, il n'y a qu'un marbrier qui fabrique des pierres tombales de deux couleurs, rouge ou noir, en pierre mouchetée, simples ou fantaisie avec des fleurs, des rouleaux de parchemin sculptés et tous ces machins qu'on met sur les tombes. Puis Christie tourne et s'arrête devant une enseigne au-dessus d'une espèce de caverne en brique sombre, très sombre. *W. Saunders, Forgeron*. Morag n'entrera pas là-dedans. Elle reste dans la charrette, à scruter l'obscurité. Tout au fond des ténèbres, un feu, qui rougeoit mais n'éclaire absolument rien. Des odeurs : de chauffe, de cheval, de sueur. Un vieil homme est assis dehors sur un tonneau retourné, tandis qu'à l'intérieur un autre, plus jeune, abat un lourd marteau sur l'enclume, et l'espace d'une seconde des étoiles fusent de partout. Christie charge la charrette de bouts de ferraille, vieux fers à cheval, métaux tordus et rouillés tout graisseux, et les voilà repartis. Morag pense aux étincelles, aux étoiles, les revoit dans sa tête. Des étoiles! Des étoiles de feu! Qu'est-ce qui peut produire ça? Elle aimerait bien demander, mais renonce. Christie la prendrait pour une gourde. C'est pas elle, la gourde. C'est lui.

Les voici à présent dans le quartier où il y a les belles maisons, des grandes en briques jaunes ou des maisons en bois peintes de couleurs drôlement chouettes. Des pelouses impeccablement tenues avec des systèmes d'arrosage tournoyants qui font jaillir des gerbes d'eau. Des parterres de pétunias roses et violets, de gueules-de-loup rouges comme du velours, mais un velours *riche*, et des lis orange avec des taches de rousseur. Aux fenêtres, les stores sont baissés pour empêcher la chaleur d'entrer. Des stores couleur crème, bordés de dentelle, ornés de glands. Les fenêtres sont des yeux, clos, et les stores des paupières, d'un blanc crémeux, frangés de cils en dentelles. Des stores¹ qui rendent les maisons aveugles, ha ha.

Morag est contente de la balade, plus qu'elle ne l'aurait cru. Et puis, c'est à ce moment-là que ça se produit. Des camarades de classe. Des voix. Qui crient. Qui sifflent.

« Hé... v'là le père Logan sur son char !

— Hue ! Hue, avance, vieille carne !

— Hé, vise un peu le chargement, qui c'est qu'est avec lui ? Z'avez trouvé d'l'aide, m'sieur Logan ? Hé, Christie, t'as embauché quelqu'un aujourd'hui ? »

Ce sont surtout les garçons qui hurlent. Ross McVitie. Al Cates. Jamie Halpern. Les filles détournent les yeux, l'air de pas y toucher. Mais en gloussant tout de même un peu. Pour se faire bien voir des garçons.

1. L'auteur fait ici un jeu de mots intraduisible : *Blind*, c'est le même mot en anglais pour « store » et « aveugle ».

Mavis Duncan. Vanessa MacLeod. Stacey Cameron.

« Eh ben, qu'est-ce que vous en dites, hein? »

Puis, comme une ritournelle, comme des vers, mais hargneux :

*Christie Logan, le Charognard —
Au Dépotoir, y cherche son lard !*

Ha ha ha. Rires. Elle est bien bonne, celle-là ! Une des filles pourtant (laquelle ?) leur dit de la boucler. Mais non. Rien à faire.

« J'en ai une meilleure. Attendez, écoutez ! Écoute, Ross ! »

*V'là Morag la délicate !
Qu'a l'air d'un sac à patates !*

Morag ne respire plus. Elle a l'impression qu'elle ne peut plus respirer. Pas plus qu'elle n'entend. Elle refuse d'entendre. Elle ne bouge pas d'un poil, évite de regarder Christie. Puis elle se rend compte qu'il a stoppé la charrette, et elle lui lance un coup d'œil rapide.

Oh ! Christie s'amuse à faire des grimaces. De drôles de rictus qui lui donnent l'air débile. Il tire la langue de côté, la laisse pendre comme un chien. Il louche, bave. Puis éclate de rire. Oh ! non, il se met à glousser, un vrai fou.

Silence. Les gamins n'osent plus rien dire. Le visage de Christie reprend son expression habituelle.

«J'espère qu'ça vous a plu? dit-il. La prochaine fois j'passe le chapeau.»

Puis il étend le bras, lentement, et empoigne le fouet dont il ne se sert jamais pour frapper Ginger. Et le brandit très haut.

Allez, vas-y, Christie, tape dans le tas! Fais-leur mal. Mais elle ne dit pas ces mots-là tout haut.

Les enfants détalent à toute vitesse. Christie remet le fouet en place, éclate de rire. Il rit à s'en décrocher la mâchoire. Morag pleure, mais tête baissée, pour ne pas être vue. Christie pose la main sur son épaule, mais elle le repousse.

«Qu'est-ce qui t'a pris de faire l'idiot comme ça, Christie? Dis, qu'est-ce qui t'a pris?»

Christie gaillonne et crache par terre.

«Je vais t'dire, ce qui m'a pris. Je leur ai fait exactement le numéro qu'y z'attendaient de moi, tu comprends?»

Non, elle ne comprend pas.

«Ben écoute, dit Christie. Toutes ces maisons qu'tu vois là, Morag. Bon, je dis pas toutes, mais la plupart, tu peux deviner ce qui s'y dit à ce qui sort de la bouche de leurs rejets. Y en a, parce que j'ramasse leur merde, y croient que j'suis de la merde moi aussi. J'en *suis* peut-être de la merde, mais eux aussi. Y a pas un fils, pas un homme né d'une femme qui cache pas un p'tit tas de merde que'qu'part au fond de lui, ma fille. C'est ça qu'y comprennent pas, ces cons-là.

Quand je viens enlever leurs ordures, y a une part d'eux-mêmes que j'emporte avec, vois-tu ? »

Non. Elle ne voit pas. Il n'y a qu'une chose qu'elle voit. C'est que Christie se la joue. D'ordinaire, il se la joue comme ça quand il a trop de whisky dans le sang. C'est ce que dit Prin. Et Morag l'a vu. Mais là, il a même pas picolé.

Christie a une drôle de figure, comme écrasée. La peau est brûlée par le soleil, une peau toute rouge présentement couverte d'un mélange de poussière et de sueur. Christie est un Peau-Rouge. Ha ha. Mais ça ne la fait pas rire. Elle déteste les enfants d'avoir parlé comme ça, à elle mais aussi à Christie. Et à présent elle déteste Christie d'avoir parlé comme un demeuré. Qu'il est.

« À leurs ordures, vous les reconnaîtrez, clame Christie, comme s'il prêchait la parole divine. Je jure, sur mes valeureux ancêtres et leurs montagnes de larmes, en vérité j'te l'dis, jeune Morag Gunn, que par leurs satanés putains d'immondices l'bon Dieu les reconnaîtra. Ceux qui bouffent que des conserves. Ceux qu'enveloppent leurs bouteilles d'alcool dans de vieux journaux pour pas qu'on voie à quelle vitesse y les vident. Ceux qui jettent des tonnes de boîtes de médicaments toutes les semaines. Ceux qui balancent les albums de famille sitôt que la grand-mère est morte et enterrée. Ceux qu'ont peur de jeter leurs capotes dans les toilettes, au cas où ça boucherait les tuyaux et qu'Melrose Maclaren soye obligé d'venir pour les déboucher et qu'y voie, comme si Mel en avait

que'qu'chose à foutre. J'te le dis, ma fille, y sont aussi fermés qu'des huîtres sauf qu'y z'ont encore moins de cervelle. J'vois tout ce qu'y jettent, et j'en ai rien à foutre, mais eux, y croient que non, c'est pour ça qu'y peuvent pas me regarder en face. Ils croient qu'les ordures, c'est sale. C'est pas plus sale que c'qu'y z'ont dans leur caboche. Ou que ce que j'ai dans la mienne. Qu'est sacrément propre comparée à d'autres. D'accord. Si ça peut leur faire plaisir. J'm'occupe de leur merde et je continuerai jusqu'à en avoir plein le cul. Je pourrais même patauger d'dans, s'il le fallait, ça m'dérangerait absolument pas. Voilà c'que j'voudrais leur dire, à ces connards. »

Christie s'essuie la figure du revers de la main.

« Bon Dieu, Morag, dit-il, retrouvant sa vraie voix, j'suis vraiment fou d'te parler comme ça. J'devrais m'faire examiner le ciboulot, ça c'est sûr. Mais, tu sais, si j'ai pris ce travail, c'est parce que ça m'plaisait bien. J'aurais pu travailler pour les Chemins de fer. Oh, pas un super-job, bien sûr, vu qu'j'ai arrêté trop tôt le collège pour des tas de raisons. C'était quand j'suis revenu de la guerre. Et d'la merde, là-bas, en France, le sol en était jonché, je peux t'dire qu'j'en ai vu, et pas que des... »

Il s'interrompt. Morag a chaud à la nuque, la sueur lui dégouline entre les omoplates.

Si Christie a pris ce boulot, c'est parce que ça lui plaisait bien.

« Christie, je crois que je vais descendre et rentrer à la maison, là.

— T'es pas bien, Morag?

— Y fait chaud, dit-elle. J'ai un peu mal au cœur.

— Comme tu veux, va. »

Si bien que Morag ne voit pas le Dépotoir ce jour-là non plus. Christie y va tout seul.

FILM DES SOUVENIRS : EN VILLE,
IL N'Y A PAS PIRE ENDROIT AU MONDE
QUE LA BOULANGERIE PARSONS

Août. Encore un mois de vacances. Il fait une chaleur à crever. Ça incommode Prin, mais pas Morag. Dans la maison, les mouches sont légion, mais elles sont lentes, abruties par la chaleur. Elles entrent par une déchirure dans la porte grillagée. Christie oublie toujours de la réparer. Ce sont des mouches *bleu bouteille* — mais qui leur a donné un si joli nom? Elles sont laides. Certaines, toutes gonflées d'œufs, et elles grimpent sur le pot de beurre de cacahouète posé sur la table, ou bien se creusent un chemin dans la miche de pain. Morag est assise là, les coudes sur la table, à observer les mouches.

En les regardant de plus près, elle voit que leurs ailes brillent d'un beau bleu mélangé à du vert. Se peut-il qu'elles soient à la fois belles et dégoûtantes? Faut-il les chasser de là? Ça ne servirait à rien. Elles reviendraient encore plus nombreuses.

La toile cirée est sale. Il arrive à Morag de la nettoyer, mais la plupart du temps elle ne s'en donne même pas la peine. Elle se resalirait aussitôt. Ni Christie ni Prin ne le remarquent, ou alors ils n'en laissent rien voir. Prin n'est pas vraiment sale. C'est juste qu'elle ne fait plus très attention. Elle reste assise sur sa chaise à longueur de journée. Est-ce qu'elle rêve, les yeux grands ouverts? On peut y arriver. C'est facile. Morag l'a déjà fait. Peut-être que Prin rêve d'être jeune et belle. Et riche. Prin, riche! Et belle! Non, c'est pas possible, elle peut pas rêver *ça*!

La cuisine, c'est la pièce que Morag préfère. Le banc de chêne, avec un portemanteau de chaque côté, ressemble à un grand orignal avec des bois, comme dans le livre de lecture. Le paletot d'hiver de Christie, les écharpes et les mitaines y sont encore, tout mités. La partie banc est encombrée de piles de vieux journaux; c'est là que Morag pose la boîte à sandwiches qu'elle emporte à l'école pour déjeuner. Le siège de Christie est identique à celui de Prin, un vieux fauteuil de cuir rembourré de crin de cheval (de crin de cheval? c'est Christie qui l'a dit). L'assise des fauteuils craque quand on s'assied, et Morag adore le bruit que ça fait, marrant, du genre scriii-squwafffe. La cuisine sent, encore que certaines odeurs ne soient pas désagréables: le beurre fondu, la chaleur, la poussière, le savon noir. Le lait sur et les pieds sentent mauvais, en revanche.

Morag aime bien aussi la salle de séjour, mais personne n'y séjourne jamais. C'est pas qu'elle soit trop bien pour tous les jours,

comme chez certains, mais c'est encombré de trucs que Christie rapporte du Dépotoir. Comme par exemple :

un vieux poêle noir, assez petit, rond et ventru.

un canapé bleu, mais dont on ne voit plus les motifs, trop déchiré.

une lampe sans abat-jour, mais en *bronze*, avec une dame en bronze tenant un lis en bronze.

un jeu d'échecs en vrai bois sculpté, mais il manque les fous (c'est quoi, les fous?).

un album de famille, recouvert de velours rouge (moisi), qui n'a pas de nom, pas de nom de *famille*, mais chaque photo a sa légende écrite à l'encre blanche sur les pages noires... *Agnès en Reine des fées à la fête de l'école; Maman & Soucis 1901.*

un coussin en *peluche* bleu (peluche — ça sonne riche, mais ça ressemble à du velours, en réalité, sauf que c'est moins cher et pas si doux au toucher), avec une photo du roi Edward VII dessus.

une *très belle* soucoupe en porcelaine de Chine, très belle parce que fine, on peut presque voir au travers (le père de Prin en avait des *pareilles, exactement*; peut-être que celle-ci lui appartenait?), décorée de toutes petites violettes mauves, mais sans tasse.

des livres, vieux, très vieux, même que l'un d'eux a une couverture en vrai cuir, et les lettres sont en *or* véritable, ou elles

l'étaient, parce que maintenant on les voit à peine, et on ne peut pas lire le livre parce qu'il est écrit dans une *langue étrangère*, mais Christie dit que c'est la Bible en gaélique. Jeter une bible ! Vous vous rendez compte ! Mais Dieu y trouverait-il vraiment à redire, vu que c'était en gaélique ? (Ça veut dire quoi, *gaélique* ?)

Christie n'arrête pas de rapporter des trucs à la maison. Il n'en fait jamais rien. Et ça reste là. Il appelle ça de la *récup*. Il parle de mauvais débarras. Sauf que normalement on dit bon débarras. Ça, Morag le sait.

Prin souffle comme un phoque. Elle a ôté ses chaussures.

« Purée, y fait chaud à cuire un œuf sur le trottoir, pas vrai Morag ? »

Morag ne répond pas. Elle est en train de regarder deux mouches qui baisent en bourdonnant à qui mieux mieux.

« Morag, tu voudrais êt'gentille d'faire un saut pour moi à la boulangerie ? »

— Faut vraiment que j'y aille ?

— Ben, j'irais bien, dit Prin en soupirant, si c'était pas à cause de ces maudites varices qui m'font si mal. J'espère, j'prie pour qu'tu saches jamais c'que c'est qu'd'avoir des varices, Morag. Il y a des fois qu'ça m'brûle, ça m'pique comme si j'avais tout un nid de guêpes dans les veines. Marcher quand il fait chaud comme ça, pour moi, c't'un calvaire. »

Alors Morag y va. Monte la rue de la Colline, puis longe la rue principale. Jusqu'à la

boulangerie Parsons. Le pain se trouve sur des étagères, à l'air libre. Pas les biscuits, ni les pâtisseries qui sont enfermés dans des vitrines. Morag regarde les petits fours, de tout petits gâteaux recouverts d'une garniture rose, verte ou blanche, avec une amande ou une cerise dessus.

« Quatre beignets à la confiture, s'il vous plaît.

— Tout de suite », dit M. Parsons.

De l'autre côté de la boutique, il y a Mme McVitie et Mme Cameron. Morag les a tout de suite repérées en entrant. Il lui arrive d'être obligée de regarder à deux fois pour être sûre de savoir à qui elle a affaire, parce qu'elle ne voit pas très bien les visages tant qu'elle n'est pas tout près, mais elle essaie toujours de voir qui il y a dans les parages. Ça vaut mieux. Au cas où. La mère de Ross et celle de Stacey regardent les brioches et les sablés. Non. Maintenant, c'est elle qu'elles regardent. Peut-être qu'elles croient que Morag est sourde?

« Il y en a, on se demande comment ils font pour se payer des beignets. » Mme McVitie.

« Remarquez, c'est justement *ceux-là* qui jettent l'argent par les fenêtres. » Mme Cameron.

« Pauvre petite, ils ne l'envoient donc jamais chez le coiffeur? » Mme McVitie.

« Et ces robes informes qui lui arrivent quasiment aux chevilles. » Mme Cameron.

Morag prend le sac, paie, tourne les talons. Elle a l'impression d'avoir les cheveux sales. Mais ils ne sont pas sales — Prin les lui a lavés la veille. Les deux femmes portent des robes à fleurs en mousseline de soie. Et un chapeau, avec de vraies fleurs artificielles.

Morag leur tire la langue à toutes les deux. Et s'enfuit en courant. Jusque chez elle.

« J'veux plus y aller, Prin. J'déteste cet endroit. »

Pourquoi est-ce que Prin n'y va pas elle-même, acheter ses putains de beignets de merde à faire enfler un éléphant ?

Prin se lève de son siège. S'appuyant sur le bras du fauteuil pour se hisser sur ses pieds.

« Ben alors, mon trésor, qu'est-ce qui s'est passé ? Hein, dis-moi ? »

Puisque c'est comme ça. Ah, elle veut savoir ! Eh bien Morag va lui dire, tiens. Morag a une bonne mémoire. Elle répète mot pour mot tout ce qu'elle a entendu.

Prin a un drôle d'air. Le visage tout chiffonné.

« Tu crois qu'est-ce à cause de mes jambes, ma caille ? dit Prin. C'est vrai qu'y a ça, mais tout d'même j'pourrais me traîner jusque là-haut. Seulement j'veux pas qu'on m'voie, pas *comme ça*. N'empêche, elles auraient mieux fait d'me l'dire à moi qu'à toi. »

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire, Prin ?

— Tu sais, j'étais pas comme ça, avant, dit Prin. Ben ouais, j'me laisse aller, c'est vrai. Je l'sais bien. Oh que oui, je l'sais ! J'sais pas. Y m'semblait qu'ça valait p'us le coup, à quoi bon ? On n'arrivait plus à rien, de toute façon. Il était plus intelligent que moi, moi j'ai pas dépassé le primaire. J'ai eu d'la veine qu'y m'épouse. Pourquoi ? Ça, j'ai jamais pu l'comprendre. Faut dire que *lui* non plus j'ai jamais pu l'comprendre. Il a jamais voulu aller nulle part. J'lui en veux pas, c'est pas sa faute. Mais maintenant... j'suis comme ça, j'y peux rien. C'est pour ça que... ben... comme qui dirait, je m'occupe pas mieux de toi, en fait. Ça m'fait bien d'la peine, Morag. »

Morag pleure. Les bras ceinturant le ventre de Prin, un ventre affreusement gros déjà ceinturé d'une robe-tablier marron, Prin, si bonne, si bonne.

« Prin, j'voulais pas... ! Je t'assure ! »

Prin essuie les yeux de Morag avec ses grosses mains chaudes.

« Dieu sait que je tiens à toi, tu sais. J'ai perdu mon seul enfant.

— Quoi ? Qu'est-ce que ?

— Étranglé par le cordon. Un p'tit gars. Mort-né. »

Quoi ? Quel cordon ? C'est quoi, un *cor-don* ? Mort-né. Oh. Mais comment peut-on naître et mourir en même temps ? Oh...

« J'aurais pas dû t'le dire, dit Prin. T'bile pas avec ça, va. »

Morag ne dit rien. Rien. Rien.

C'est le soir, ils sont tous les trois assis sur le perron. Christie et Prin sur des chaises droites apportées de la cuisine. Morag sur la plus haute marche. Tout le long de la rue de la Colline, les bruits de l'été. Des gamins qui jouent à shooter dans une boîte de conserve, à colin-maillard, à saute-mouton. Des chiens qui se grimpent dessus dans les fossés, ou se battent et jappent quand on les sépare d'un coup de pied. Des femmes qui jasant, accoudées à leur clôture.

À côté, chez les Winkler, voilà que le vieux Gus se met à gueuler. Il va y avoir de la casse. Vernon sort dans la rue en courant. Vernon est plus jeune que Morag. C'est un morveux. Tout le temps le nez qui coule. Il est maigre, avec une drôle de coiffure (des cheveux d'un blond très pâle, comme ceux d'Eva), parce que sa mère lui pose un bol sur la tête et coupe tout ce qui dépasse. Mais c'est rien qu'un môme, et c'est pas sa faute s'il est morveux. Qu'est-ce que le père de Vernon va encore lui *faire*?

Gus Winkler a attrapé Vernon par le bras. Gus a un bâton dans la main et il tape sur Vernon. Sur les jambes, sur le derrière, oh non sur *la figure*. Vern hurle, hurle. Pire qu'un chien maltraité.

Morag a les yeux écarquillés. Du sang sur le visage de Vernon. Il saigne du nez. Elle se tourne vers Christie.

Christie ne bouge pas d'un poil. Il a les mains sur les genoux. Il détourne les yeux. Elle aurait dû savoir qu'il ne ferait rien. Dégonflé, va.

Gus pousse Vernon vers l'intérieur de la bicoque des Winkler. Un grand silence semble soudain s'abattre sur la rue de la Colline. Puis on entend de nouveau les bruits habituels, comme s'il ne s'était rien passé. Absolument rien. Christie ne bouge pas. Il marmonne quelque chose, mais d'une voix méconnaissable.

« J'y suis pas allé. Ben ouais, j'y suis pas allé ! Très peu pour moi. Gus Winkler est trop costaud. Que Dieu m'... »

Il s'arrête. Prin émet quelque chose qui ressemble à des petits gloussements.

« C'est pas tes oignons, Christie. »

Christie se lève et rentre à l'intérieur.

« Y va avoir une de ses crises, dit Prin. Y avait longtemps. »

Quand elles entrent dans la maison, elles trouvent Christie assis sur le banc de chêne. Ses yeux bleus, si bleus, on dirait qu'ils sont *aveugles*. Il tremble de la tête aux pieds. Il reste comme ça un long moment. Puis il s'arrête de trembler, mais ne bouge plus. Quand Morag va se coucher, il est encore assis au même endroit, il n'a pas bougé.

« Qu'est-ce qu'il a, Prin ? »

— Chut, dit Prin. C'est rien. Ça va, ça vient. Le Dr MacLeod dit qu'y a rien à faire. C'est une sorte de traumatisme.

— De quoi ?

— La guerre, explique Prin, ça l'a ébranlé. Nerveusement, je veux dire. Des fois ça le prend, même encore maintenant. Il l'a jamais

dit, mais j'me suis toujours figuré qu'c'est pour ça qu'il a pas pu avoir un autre boulot qu'éboueur. On sait jamais quand ça va l'prendre, tu comprends.

— Mais... il m'a dit que ce boulot lui plaisait bien.

— Tu parles ! dit Prin avec humeur.

— Pourquoi est-ce que Gus Winkler, il lui fait ça, à Vern ? »

Prin hoche la tête.

« Dieu seul le sait. Y a un démon chez c't'homme-là. »

Morag est couchée dans son lit, songeuse. Christie ne la battrait jamais. Il sent mauvais et il est bête comme tout. Mais il ne l'a jamais battue. Il le ferait jamais, de toute façon. Mais il n'est pas allé chez les Winkler. Il a la trouille de Gus.

Christie, assis en bas dans la cuisine. Christie, tremblant de tous ses membres.

Morag pleure.

FILM DES SOUVENIRS : CHRISTIE À LA PÊCHE

Morag a neuf ans, c'est l'hiver. Il est tombé au moins un mètre de neige et pour aller à l'école, dans la rue, il faut marcher aux endroits où le chasse-neige est passé. Les fenêtres sont couvertes de plumes et de fougères de givre, et c'est si beau à regarder que tant pis si on voit rien au travers. Dans la

cuisine, le fourneau leur tient chaud, même si Christie a du mal à dénicher assez de bois. Beaucoup de chômeurs qui n'ont pas les moyens de se payer du bois de chauffage vont chercher des vieilles caisses au Dépotoir, mais Christie en a la primeur. Christie n'est pas chômeur. Être chômeur signifie qu'on n'a pas de boulot à cause de la Dépression, même qu'on a droit à la soupe populaire. Beurk ! La *Dépression* signifie qu'il n'y a pas de travail, ou presque pas, ou tout comme.

Christie boit du gros rouge, une piquette que lui a refilée quelqu'un de l'autre côté de la voie ferrée, et il explique pour le bois et d'autres choses à Morag. Prin est furieuse à cause du rouge, alors elle a tourné son fauteuil de l'autre côté.

« J'en laisse un peu, tu vois, Morag, dit Christie. C'n'est qu'justice. Les ordures, c'est à tout le monde. Propriété communale, comme qui dirait. La merde des uns est la merde de tous. Le socialisme des tas d'ordures. C'est pareil pour chaque profession, remarque, faut bien qu'y ait des avantages, des petites choses à quoi on a droit et les autres pas. Moi, c'est ça. Le Dépotoir me fournit d'quoi nous chauffer. Et hop, du Dépotoir au feu, direct. Tu vois, ça, c'était l'chargement d'caisses que j'ai ramené aujourd'hui. Des vieux cageots de beurre d'la Crémérie. »

Il avale encore une gorgée de rouge, tousse, puis se lance dans le sujet qu'il évoque toujours quand il a la pêche.

« Les Connors, les McVitie et les Cameron, les Simon Pearl et tous tant qu'y sont là-haut

dans leurs belles maisons... y peuvent mépriser les gars comme moi. Qu'y viennent donc, j'les r'cevrai, moi, ces gens-là, c'est moi qui te l'dis, avec c'te façon qu'y z'ont d'vous parler du bout des lèvres, et leur regard qui vous gèle les sangs. Y m'atteindront pas, Morag. Car ma parenté et mon clan valent bien les leurs, à chaque heure du jour, chaque jour de la semaine, chaque semaine du mois, d'année en année y l'ont toujours été et le s'ront toujours jusqu'à la fin des siècles. »

Glup. Une gorgée. Il a vraiment la pêche. Les yeux qui brillent. Le voilà qui lève la main droite, poing serré. Comme s'il brandissait une épée. Morag le sait, parce qu'un jour, après, il l'a dit, en riant. Mais là, on n'est pas censé rire.

« Ne suis-je pas un Logan du Nord, né Highlander, à Easter Ross? Un clan très ancien, une vieille famille. Avec une devise qu'avait fière allure, ça on peut le dire. *Voici la valeur de mes ancêtres*. La devise des Logan, Morag, et notre cri de guerre c'est *Des montagnes de larmes*. Des montagnes de larmes, tu t'rends compte! Druim-nan deur, sauf que j'sais pas trop bien comment qu'ça s'prononce, vu que j'cause pas le gaélique. Triste cri, en tout cas, qui dit bien la tristesse de mon peuple. Un cri qu'a retenti à Cul-loden, aux jours les plus meurtriers d'la bataille, quand les clans regroupés pour la dernière fois s'sont fait massacrer par les canons des Sassenach¹ et les saloperies d'fusils d'ces chiens de tuniques rouges. Fauchés de

1. Saxons ou Anglais en gaélique.

sang-froid, ma belle, un carnage à briser un cœur de pierre, à d'venir fou, même, vu qu'les nôtres étaient qu'de pauv'paysans qu'en avaient rien à foutre de cette guerre des chefs, rien de rien. Seulement y croyaient qu'leurs chefs tenaient leur pouvoir du divin, tu comprends, Morag. Y croyaient que leurs chefs étaient les représentants de Dieu lui-même. Et ceux qui n'y croyaient pas étaient élevés pour vaincre par le feu ou l'épée, d'toute façon, jusqu'à ce jour où y sont allés livrer la bataille de Charlie¹, ce blanc-bec venu de France qui connaissait rien à son peuple et se souciait bien moins de lui que d'la couronne qu'y voyait miroiter dans sa tête. »

Christie se traîne jusqu'au buffet et ouvre un tiroir. Il en sort le livre, *Les Clans et les Tartans d'Écosse*, y cherche Logan.

« Là, regarde, tonne-t-il. Le blason des Logan. Et c'est quoi, ce blason, Morag ? Tu le décrirais comment, hein, ce blason, qu'est-ce qu'on y voit ? »

Elle le connaît par cœur.

« Un clou de la Passion perçant un cœur humain. »

Le poing de Christie s'abat sur la table.

« Tout juste ! Une vieille famille, les Logan du Nord, par tous les saints ! »

Puis ça y est, quelque chose s'éteint en lui, il n'a plus la pêche.

1. Référence au roi Charles-Édouard (bataille de Culloden, 1746) et jeu de mots, Charlie signifiant aussi « fou, cinglé »...

« Bah, qu'est-ce que ça peut bien foutre, après tout ? C'est ici qu'on vit, pas là-bas, la gloire, tout ça, c'est fini, si jamais on l'a connue.

— Christie, raconte-moi l'histoire de Gunn le Cornemuseur. »

Christie soupire, se verse un autre verre. Il reste assis là, songeur. Il va bientôt commencer. Morag sait ce qui est écrit dans le livre, à Gunn. Elle ne trouve pas ça juste, mais c'est probablement vrai puisque c'est écrit là, dans le livre.

On ne sait pas très bien si le clan des Gunn a un chef à l'heure actuelle, aucune armoirie n'ayant été enregistrée...

La première fois qu'elle l'a lu, elle l'a montré à Christie, qui l'a lu, puis a ri et lui a demandé si on lui avait jamais raconté l'histoire du plus célèbre de tous les Gunn, après quoi il la lui a racontée. Il remet ça de temps en temps, quand il a la forme.

Le voici donc qui se balance en arrière sur sa chaise, car il est assis à table, la bouteille devant lui.

« Bon, alors écoute, j'm'en vais t'raconter le premier épisode de l'histoire de ton ancêtre. »

*La première histoire
de Gunn le Cornemuseur,
telle que racontée par Christie*

C'était y a longtemps, très très longtemps, après la bataille des landes où les clans ont été vaincus et dispersés, après qu'y z'ont

enseveli leurs morts, au temps où la bruyère elle-même voulait plus pousser sur ces landes qu'étaient plus que des terres endeuillées, plongées dans les ténèbres. Eh bien, à c't'époque-là, le malheur s'est abattu sur les villages et les fermes du Sutherland. Une duchesse régnait sur ces terres, une chienne, qui semait la ruine et récoltait l'or, qu'avait le cœur plus noir que des plumes de corbeau, plus froid que ses pièces d'or, et elle aimait personne, pas un seul être vivant, l'or, c'est tout. Ses collecteurs d'impôts battaient la campagne, mettaient l'feu aux fermes, expulsaient les gens de maisons qu'y z'habitaient depuis la nuit des temps. Des vieux, des vieilles qui tenaient plus sur leurs jambes, des hommes mûrs, des femmes enceintes et des ribambelles d'enfants en bas âge, tous acculés, chassés du pays de leurs pères, qu'ont fini par s'réfugier sur la Colline sauvage pour essayer d'pêcher que'qu'chose et explorer les rochers à la recherche de coquillages qui leur permettraient de subsister.

Pendant ce temps-là, la chienne, elle allait et v'nait dans son château comme si de rien n'était, et tu pourrais penser que Dieu dans sa miséricorde l'aurait condamnée à plus jamais fermer l'œil, mais non, elle dormait à poings fermés quand l'envie lui en prenait. Cette chienne était pas le moins du monde touchée par le remords ou la honte d'avoir contraint ses gens à chercher de quoi s'nourrir comme des animaux, à ramper au milieu des crabes dans les rochers. *Tout le Sutherland fera de l'élevage de moutons, dit ce démon-femme incarné, ce sera plus lucratif que les hommes.*

Eh bien, parmi tous ces gens, qui s'trouvaient là, sur ces rochers, y avait un cornemuseur, du clan des Gunn, qu'il était, et y en avait un paquet, des Gunn, qu'avaient tout perdu, et qui vivaient là comme des sauvages sur ces rochers battus par les vents. Gunn le Cornemuseur, qu'y s'appelait. C'était un grand costaud, un homme au cœur pur dont la voix résonnait haut et fort, qu'avait du courage à revendre et une grande force de conviction. Et quand y jouait de sa cornemuse, là-bas sur ces rivages, c'étaient des pibrochs qu'y jouait, pour pleurer les disparus et les morts, se lamenter sur le sort de tous ces gens qu'avaient rien qu'un oreiller de roches dures pour poser leur tête. Quand Gunn le Cornemuseur jouait, les mouettes elles-mêmes lui renvoyaient l'écho de son chant funèbre, et tout le monde pleurait. Et là sur ces rivages, Gunn jouait tous les pibrochs d'son répertoire, « Fleurs de la forêt » et tous les autres. Et de l'entendre, ça fendait le cœur de toute personne dotée d'un cœur qui soit pas de pierre.

Mais, un jour, Gunn le Cornemuseur leur parla à tous. *Regardez-vous, bande d'abrutis que vous êtes, de pauvres loques, de minables, on dirait des bêtes qu'on mène à l'abattoir,* qu'il leur lança de sa voix qui grondait comme le vent des îles du Nord. *Allez-vous continuer comme ça longtemps à vous lamenter sur ces rochers ?* qu'il leur a dit. *Allez, bougez-vous, un bateau arrive sur les ailes du matin, j'en ai eu vent ; rassemblons nos bouilloires, nos chaudrons, nos châles et nos petits, et partons pour un monde nouveau, par-delà l'océan.*

Mais les gens avaient peur, vois-tu? Y z'osaient pas. Y en avait qui disaient que mieux valait mourir sur ces collines familières, terre de leurs ancêtres. D'autres que les terres au-delà des mers étaient maudites, dangereuses, peuplées d'démons et d'bêtes sauvages, d'celles qui vous dévorent un homme en moins d'deux. *Eh bien, puisque c'est comme ça*, dit Gunn le Cornemuseur, *que le diable vous emporte, vous et vos âmes de chiffes molles, parce que ma femme et moi nous irons, et nous élèverons nos fils et nos filles sur ces terres lointaines, et nous les ferons nôtres, pendant que vous, vous moirez ici et qu'avec vos os blanchis dispersés sur les rochers, cette chienne de duchesse se fera tailler des pièces d'échecs pour jouer avec vous dans la mort comme elle aura joué avec vous dans la vie.*

Là-dessus Gunn le Cornemuseur changea de musique et se mit à jouer des chants guerriers. Y joua «Tous les bonnets bleus sont sur la frontière», et aussi «Allez, vas-y Johnnie», pis «La Marche des Cameron», et encore «Le Salut des Gunn», qu'était l'hymne de son clan. On dit qu'y joua plus fort que le vent qui gronde sur la lande, qu'ça claironnait comme si tous les cornemuseurs ayant jamais vécu sur cette terre étaient ressuscités pour sonner une bataille.

Mais Gunn le Cornemuseur avait une femme, solide comme le roc, qu'elle était, et courageuse avec ça, et belle comme un ange, une foi à déplacer les montagnes, même qu'il faisait aussi bon d'être auprès d'elle qu'auprès d'un bon feu; et tu veux savoir son nom? Morag, qu'elle s'appelait, parfaitement.

Un nom très ancien, oui, c'était son nom, à la femme de Gunn le Cornemuseur, avec ses longs cheveux noirs qui lui descendaient jusqu'à la taille, et elle était là, elle aussi, près de son homme sur cette colline rocheuse, à regarder le navire approcher du rivage. Et une fois la passerelle descendue, quand le capitaine a hélé les gens sur le quai, on a vu Gunn se diriger vers le bateau, sa femme Morag auprès de lui, elle qui portait son enfant dans son ventre, et lui qui jouait l'hymne des Gunn en marchant.

Et alors, sais-tu ce qui s'est passé? Tu sais ce qu'y z'ont fait, tous ces gens, qu'avaient échoué là, sur ces rochers? Y s'sont levés, tous, et y l'ont suivi! Y s'sont tous levés, ouais, et y l'ont suivi, car la musique de Gunn le Cornemuseur leur avait donné du cœur au ventre, et y l'auraient suivi jusqu'en enfer ou au paradis, au son de sa cornemuse.

Voilà, c'est comme ça qu'y sont arrivés ici, dans c'pays. Toute une bande qu'a atterri du côté de la rivière Rouge, mais ça c'est une autre histoire.

«Tu f'rais mieux d'aller te coucher, Morag, dit Prin. Dans deux minutes y va s'endormir sur la table.»

Morag monte. Sa chambre, c'est son coin à elle, à elle toute seule. Depuis toujours. Elle aime qu'elle soit petite, avec juste assez de place pour le lit en cuivre et la commode verte. Elle s'assied sur le lit en grelottant. Le froid se glisse à travers les fenêtres closes.

Elle ne se déshabille pas. Prin la trouve là, au bout d'un moment, et la gronde.

« V'là qu't'es encore dans la lune, Morag. »

Alors Morag met sa chemise de nuit et grimpe dans son lit. Pensant. *Dans la lune.* C'est joli. Elle sait ce que ça veut dire. C'est pas censé être une bonne chose. Ça veut dire quelqu'un qui passe son temps à rêvasser. Mais pour elle, ça signifie autre chose. Une créature venant d'ailleurs, d'une *autre planète*. Laisée ici, par mégarde.

Elle pense au cahier qu'elle garde dans le tiroir du haut de sa commode. Elle ne le montrera jamais, à personne. Jamais. C'est le sien, ça regarde personne. Demain, elle écrira dedans. Un truc qu'elle se raconte dans sa tête.

*Histoire de la femme de Gunn
le Cornemuseur, par Morag*

Il était une fois une belle femme répondant au nom de Morag, et c'était la femme de Gunn le Cornemuseur, et ils partirent ensemble tous les deux. Rien au monde ne pouvait lui faire peur, à Morag, jamais. S'ils arrivaient dans une forêt, croyez-vous que Morag avait peur? Pensez donc! Elle riait et disait: *Je ne crains pas la forêt, parce que j'ai le pouvoir, une seconde vue, le bon œil et une grande force de conviction.*

Ça veut dire quoi, *force de conviction*?

Morag s'endort.

TROIS

Aujourd'hui sera un meilleur jour. Pique va téléphoner, ou bien il y aura une lettre d'elle disant qu'elle a finalement renoncé à partir dans l'Ouest en auto-stop, ou alors qu'elle et Gord se sont réconciliés et qu'ils vont un bout de temps dans l'Ouest, mais que tout va bien.

Morag descendit au rez-de-chaussée, fit du café puis s'assit à table et regarda la rivière par la fenêtre. Le jour commençait à poindre. Expression on ne peut plus juste. Comme si le soleil, encore caché, était une sorte de plante galactique qui allait percer l'horizon.

Ça rime à quoi de se lever si tôt ? En vieillissant, on a moins besoin de sommeil. Se pourrait-il qu'elle devienne vraiment une lève-tôt ? Deux heures de travail avant le petit déjeuner ? Ça c'est une idée.

Les hirondelles étaient évidemment réveillées, voletant hors de leur nid sous l'avant-toit, juste au-dessus de la fenêtre, zigzaguant au-dessus de l'eau, piquant droit sur les insectes pour nourrir leurs oisillons fraîchement éclos. Longtemps, Morag, trop préoccupée par des événements ou problèmes personnels de toutes natures, avait à peine regardé les oiseaux. Il y avait quelques années seulement qu'elle était consciente de l'existence de créatures autres qu'humaines, dont c'était tout autant l'univers, les pauvres. Jusqu'aux plantes, bien à plaindre, elles aussi, d'être obligées de cohabiter avec les grands singes nus.

Un petit hors-bord s'avançait sur la rivière, hoquetant. Okay Smith et compagnie, Maudie et Thomas. À cinq ans, Tom, instruit par Maudie, savait déjà lire, à ce qu'il paraît, si bien qu'il avait été plus ou moins rejeté par les autres enfants du cours préparatoire. Maintenant, à huit ans, il était bourré de connaissances étonnantes. Les Smith étaient presque trop instruits. En leur présence, et tout en les aimant énormément, Morag se sentait parfois ignare ; aussi lui arrivait-il de manifester un peu de ressentiment et de dépit à leur endroit. Et puis, avec une candeur touchante, il faut bien le dire, ils s'imaginaient que leur instruction leur permettrait d'échapper à la désaffection de Tom, plus tard, à l'adolescence. Jadis, Morag, aussi, avait commis cette erreur avec Pique. Comprendre que la plupart des crises vécues par les autres vous tombent dessus un jour ou l'autre est l'un des aspects les plus déconcertants de la maturité.

Le hors-bord s'arrêta brutalement le long de l'embarcadère de Morag, et le clan Smith au grand complet en sortit pour grimper en direction de la maison. Elle entendit Tom, avec son air faussement angélique, déclarer qu'il continuait jusque chez Royland. Loué soit le Seigneur. Ses commentaires de monsieur Je-sais-tout lui seraient épargnés, disons une heure, avec un peu de chance. *Ce ne sont pas ces mainates-là, Morag — le mainate rouillé est comme ça, mais en plus petit, avec des serres et une queue plus courtes —, ceux-là sont des mainates communs.* Sur la nidification des mainates communs, leurs habitudes (dont beaucoup étaient répugnantes)

du moment de leur conception à celui de leur mort, Tom était incollable. Probable qu'il voulait faire appel aux lumières de Royland sur les habitudes du maskinongé, du crapet de roche et autres poissons habitant les eaux du sud de l'Ontario.

« Salut, Morag. »

Les Smith entrèrent sans frapper, ce dont Morag ne s'offusqua point. Ils avaient vécu ici, après tout, en attendant d'avoir leur maison sur l'autre rive. Okay et Maud, passe encore, mais tout un hiver enfermée en compagnie de l'encyclopédique Thomas n'était pas ce qu'il y avait de plus réjouissant. Étrangement, pourtant, et à tout bien considérer, le gamin lui manquait, à présent.

« Je t'ai apporté des poèmes, dit Okay de sa jeune voix volontairement enjouée, s'efforçant à une nonchalance qui sonnait faux.

— Alf me les a lus hier soir, renchérit Maudie, l'air convaincu, et je les ai trouvés super. »

Super. Doux Jésus, mais ça veut dire quoi, au juste? De même que génial, ou extra. Ça ne veut rien dire du tout.

Je peux toujours parler. Même si je trouve que ses poèmes sont nuls, je dis toujours « Très intéressant », avant de lui assener ma véritable opinion, s'entend. De grâce, mon Dieu, faites qu'ils soient meilleurs que la dernière fois. Enfin, certains d'entre eux ne seraient pas mauvais s'il voulait bien y travailler un peu plus.

Okay fourra une liasse de papiers dans les mains de Morag. C'était un homme grand,

une espèce d'échalas qui approchait de la trentaine avec, encore, une gaucherie d'adolescent dans sa façon de bouger. Quoique sobre, il se cognait fréquemment aux meubles, comme s'il ne les voyait pas, ou trop tard, et c'était un champion toutes catégories de briseur de vaisselle. Il était myope, c'est vrai, mais, bien qu'il possédât une paire de lunettes, il les portait peu, persuadé qu'elles témoignaient d'un désir inconscient de mettre une distance entre lui et les autres, ce qui, au bout du compte, ne faisait qu'augmenter cette distance. Mais passons. Il avait un cœur d'or, c'était quelqu'un de solide, sur qui l'on pouvait compter. Avec Morag, il prenait sur lui de jouer les protecteurs, pensant qu'elle en avait besoin, ce qui était parfois le cas, à dire le vrai.

« Merci, Okay, dit Morag. Je les lirai un peu plus tard. Je n'ai pas encore les yeux en face des trous, comme tu sais. Je vais bientôt chez toi, de toute façon, avec Royland, quand il viendra s'occuper de votre puits. D'accord ?

— O.K. », dit Okay, ainsi surnommé précisément pour cette raison. Maudie l'appelait toujours Alf. Lui l'appelait Maud, nom qui ne lui allait pas, selon Morag. Viens dans le jardin, Maud. Maudie sonnait plus juste. Maudie elle-même était svelte, petite, le genre à avoir toujours l'air d'une jeunesse à cinquante ans, un visage quelconque, lisse, de longs cheveux blonds portés sur les épaules ou en natte, des robes qui lui arrivaient presque toujours aux chevilles, genre mémé, en vichy, qu'elle se faisait résolument elle-même sur une vieille machine à manivelle. Étonnant

même qu'elle ne les couse pas à la main avec une aiguille, du fil et un tout petit dé en argent ! La nuit. À la lueur d'une lampe à pétrole.

« Je peux faire du café, Morag ? »

— Bien sûr, Maudie. Tu sais où c'est.

— Des nouvelles de Pique ?

— Non, rien.

— Écoute, dit Maudie de sa voix claire et aussi mélodieuse qu'une alouette des champs, c'était normal qu'elle parte. D'ailleurs tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui. » Oui. Honnêtement. Pas la peine de venir m'assener ça chez moi, merci.

« Et c'est tout aussi normal qu'elle ne te fasse pas signe. » Maudie, comme Shakespeare, avait une grande connaissance de l'âme humaine. « Elle te fera signe, quand elle sera prête, mais il faut d'abord qu'elle se trouve. »

— Oh, je t'en prie, Maudie, dit Morag, qui s'en voulait d'être contrariée mais n'y pouvait rien. Ce n'est pas une carte postale qui va l'empêcher de se trouver, tout de même.

— Symboliquement si, justement.

— Ouais, peut-être bien. » La voix de Morag manquait de conviction.

Avec une tranquille efficacité, Maudie produisit une cafetière pleine de vrai café en moins de temps que Morag n'en aurait mis à préparer de l'instantané.

« Je repensais à ce potager, Morag, là derrière la maison, dit Okay. Et si je te le remettais en état? Il est un peu en rade depuis... depuis qu'on est partis. Sans vouloir t'offenser, bien sûr, je ne voulais pas te vexer. C'est vrai que c'est un peu tard, pour ce printemps, mais on pourrait tout de même y faire pousser des salades, quelques trucs.

— On a presque fini de bêcher le nôtre, dit Maudie, les yeux aussi brillants que des plumes de chardonneret. J'ai semé six paquets de graines hier. »

Morag se sentit piégée. L'espace d'un glorieux été, les Smith avaient fait pousser des légumes dans le jardin de Morag. À présent, on n'y voyait plus rien que des mauvaises herbes.

« Mon cher Okay, il n'est pas question que je trime à m'occuper de cet énorme potager tant que je n'aurai pas trouvé le moyen de rapporter des provisions de McConnell's Landing. »

Les deux Smith regardèrent ailleurs, l'air embarrassé, gênés pour elle. Traîtresse. Larbin du système.

« En taxi? murmura Okay.

— Tu penses qu'à dos d'âne ce serait mieux? Des taxis, il y en a de toute façon. Alors autant que j'en prenne un, comme ça je n'ajoute rien à la pollution de l'air. »

Un court instant de triomphe. Avant d'admettre que si elle faisait ses courses en taxi, c'était tout simplement parce qu'elle avait peur de conduire et refusait d'apprendre.

« C'est vrai, dit Okay. Mais je pensais plutôt aux économies que tu pourrais faire.

— Écoute, poursuit Morag, si je passais mon temps à bêcher, où trouverais-je le temps d'écrire, hein, dis-moi? Peut-être pas une grande perte, tu me diras, mais, *pour moi*, si, sans compter que j'ai également besoin d'un minimum de revenus, même ici. N'en déplaise à Susanna Moodie et à toutes ses recettes de survie, je n'ai aucune envie de faire du café à base de racines de pissenlits grillés.

— Une heure par jour suffirait, dit Okay avec patience. Du moins pour avoir quelques résultats. »

Vrai. Absolument vrai. Morag Gunn, une fille de la campagne qui n'a jamais pu maîtriser un haut-le-cœur à la vue d'un ver de terre. Qui aimait les hirondelles, les loriots et les carouges à épaulettes. Mais exécrait le travail physique. Qui aimait les rivières et les grands arbres. Mais vouait une haine implacable aux haches et aux pelles. Quelle farce! Okay méritait la médaille de la persévérance, en tout cas... il n'avait jamais renoncé à essayer de la convertir.

« Dieu sait que j'approuve tous ce que vous faites, dit Morag. J'applaudis. Je trouve ça super. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que ce n'est pas avec une ferme ou un potager de plus qu'on empêchera la jungle des villes de gagner du terrain, que ça vous plaise ou non. »

Silence. Quelle réflexion idiote. Comme s'ils ne le savaient pas. Comme s'ils ne le

savaient pas mieux qu'elle. Eux qui avaient fait partie de cette jungle toute leur vie, depuis l'enfance, alors que ce n'était pas son cas. Elle avait vécu dans des villes en touriste de passage. Et quand elle était restée plusieurs années dans une ville, ça ne l'avait jamais vraiment marquée. Elle avait passé son enfance dans un autre monde, un monde qu'Okay et Maudie n'avaient pas connu, qu'ils ne pourraient pas imaginer, un monde révolu dont la disparition restait difficile à admettre, même pour Morag. Ces enfants-là étaient nés à Toronto, y avaient grandi. La ville leur faisait peur, mais pas de la même façon qu'à Morag. Ils savaient comment y vivre, y survivre, même. Mais ils la détestaient bien plus que Morag ne pourrait jamais la détester, en connaisseurs, tout simplement. Il fut un temps où Okay enseignait l'informatique dans un collège technique. Leur décision de partir avait été irrévocable, mûrement réfléchie. Morag les avait rencontrés par le biais d'amis communs, à Toronto, juste au moment où ils avaient décidé de quitter la ville. Elle leur avait suggéré de faire un essai chez elle, d'abord, ce qu'ils avaient fait, en participant aux frais, mais en fournissant aussi du travail physique. Même s'il leur arrivait de douter, ils vivaient, devaient vivre comme si rien ne pouvait entamer leur foi dans la décision qu'ils avaient prise.

«Je suis désolée, dit Morag, sans mentir. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Pas du tout.

— Non, dit tout à coup Okay, nous étions en train de t'assener nos vérités, au lieu de dialoguer avec toi. Je crois que c'est ce que nous faisons beaucoup depuis que nous

avons emménagé chez nous. Et nous n'en avons pas le droit.

— Eh bien, puisque tu en parles, ce n'est pas tout à fait faux qu'il y a en toi un petit côté donneur de leçons, Okay. »

Plus encore en Maudie qu'en lui. Mais elle ne le dit pas.

« Ton travail à toi, c'est l'écriture, dit Okay, un peu gêné mais fair-play et manifestement convaincu. C'est à travers elle que tu dois t'exprimer. »

Ou pas. Écrire un roman, ce n'est pas ça, en tout cas. Ils ont toujours été réels pour elle, les personnages de ses livres. Vivants dans sa tête.

Le téléphone sonna. Deux coups. C'était pour elle. Morag bondit de sa chaise et se précipita sur le téléphone qui se trouvait sur le buffet. Pique. Allons, du calme, Morag.

« Allô ?

— C'est toi, Morag ? »

Oh, mon Dieu ! Pas lui, quand même ? Si. Combien de temps qu'elle ne l'avait pas vu ? Trois ans, seulement. Avant l'arrivée des Smith. Les Smith ne le connaissaient pas, ne savaient même rien de lui, à vrai dire, puisque Morag n'avait parlé de lui qu'à Pique, une ou deux fois.

« Elle-même. »

Un grand éclat de rire rauque et pénétrant.

« Ne m'dis pas qu'tu sais pas qui c'est, quand même ?

— Évidemment que je le sais. C'est juste que je m'étonne que tu sois toujours en vie.

— Ah oui? J'ai même l'intention d'y vivre éternellement... tu savais pas?»

Si. Tu m'as dit un jour que jusque-là tu l'avais cru, mais que tu n'y croyais plus. Est-ce que ça va?

« Est-ce que ça va? Tu vas bien?

— Évidemment non, dit-il. Qu'est-ce tu crois? Je m'suis fait choper pour trafic de drogue. D'la dure. J't'appelle de la prison de Kingston. Y a un téléphone privé dans ma cellule. »

Bon, au moins il allait bien.

« Oh, je te demande bien pardon d'avoir douté de ton irréprochable réputation. Pourquoi appelles-tu, au juste? »

Et tu te souviens de la dernière fois qu'on s'est vus, de ce qui s'est passé et ne s'est pas passé?

« Pour te demander, à toi espèce de vieille barjo, dit-il, ce que tu fabriques avec ta fille. »

Il avait deux voix, l'une pareille à du gravier dans une bétonnière, l'autre très grave, très calme. Il se servait de la seconde quand il était en colère.

« Ce que je fabrique avec ma fille? s'écria Morag. De quoi parles-tu? Attends... tu l'as vue, c'est ça?

— Bien sûr que j'l'ai vue. Elle s'est amenée ici.

— C'est où, ici?

— Toronto. Hier. Me demande pas comment elle m'a trouvé. Demande-lui à elle. Elle est futée, en tout cas, on peut pas lui ôter ça.

— Que... comment va-t-elle? » Morag s'installa sur le haut tabouret à côté du téléphone.

« Elle va bien, dit-il. Elle a drôlement changé d'puis ses quinze ans, dis donc? »

— Ouais.

— C'est qui, ce type avec qui elle s'est disputée?

— Gord? Il voulait l'épouser. Elle n'y croit pas.

— Seigneur, le bel exemple que tu lui as donné! dit-il, avec un rire approbateur, en réalité. Mais pourquoi diable l'as-tu laissée partir? Tu sais ce qui peut lui arriver, n'est-ce pas? Bon Dieu, Morag, si elle va à Vancouver, j't'étrangle. Pourquoi l'as-tu laissée partir?

— Pourquoi *je* l'ai laissée partir? cria Morag, hors d'elle. Qu'est-ce que j'pouvais faire d'autre, à ton avis? L'enchaîner à la cuisinière? »

Une seconde de silence à l'autre bout du fil.

« Ouais, dit-il enfin. Ma foi, j' imagine qu'y fallait qu'elle parte. Ça devait arriver. C'est pas ta faute.

— Laisse tomber, va. C'est pas la tienne non plus.

— Non, dit-il. C'est vrai. Mais j'peux pas m'empêcher de penser à eux, là-bas, si tu vois ce que je veux dire.

— Je sais. Mais ne t'en fais pas. Surtout, ne t'en fais pas. Elle est repartie, là ?

— Oui. Dans l'Ouest. Où exactement, j'en sais fichtre rien. Elle voulait que qu'chose. Peut-être bien que c'est pour ça qu'elle a cherché à m'voir. Elle voulait les chansons.

— Tu les lui as données ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Naturellement qu'j'lui ai données.

— Bon. Hier, en tout cas, elle allait bien ?

— Ouais. Hé, Morag, est-ce que tu dis toujours mon nom de travers ?

— Je... ça fait un bout de temps que je n'ai pas essayé.

— J'imagine, oui. »

Après qu'il eut raccroché, elle resta assise un moment sans bouger. De peur de se mettre à trembler, comme Christie, dans ses moments de crise. Les Smith la regardaient avec une expression mêlée d'inquiétude, de curiosité et d'étonnement.

« Le père de ma fille, dit enfin Morag. Comme je vous l'ai dit, n'ayant pas eu un père très présent moi-même, je me suis arrangée pour lui en dénier un à elle aussi. Quoique pas sciemment. J'imagine que je n'étais pas très consciente de ce que je faisais, à l'époque. »

Maudie se leva et poussa Okay du coude.

« Faut qu'on y aille, dit Okay. Ça va aller, Morag ? Y a-t-il quelque chose qu'on peut... »

— Ça va. Je vous assure. »

Demeurée seule, Morag resta assise au moins une demi-heure avant de réussir à sortir son cahier et à se mettre en train.

Ce que Pique est en train de vivre, ce n'est pas ce que je pense qu'elle est en train de vivre. Ce que je vivais n'était pas ce que tout le monde pensait que je vivais, peut-être même pas ce que je croyais vivre moi-même, à l'époque. On pense toujours qu'on ne peut pas changer le passé... alors qu'on n'arrête pas de changer le passé, de le convoquer, de le revisiter. Qu'ai-je vraiment vécu ? Une question qui ne veut rien dire. Mais que je n'arrête pas de me poser, tout en sachant qu'il n'y a pas de réponse.

FILM DES SOUVENIRS : LE CHARDON,
LE TRÈFLE, LA ROSE ET L'ÉRABLE
À JAMAIS ENLACÉS

Morag a douze ans, et c'est une dure de dure. Elle ne se tient plus voûtée, comme avant, comme quand elle était petite. Non monsieur, pas elle. Elle est grande, et tant pis s'il y en a à qui ça plaît pas. Ses seins ont déjà poussé, et elle le montre en se redressant quand elle marche, les épaules légèrement en arrière. La plupart des filles sont encore plates comme des planches à pain. En plus, elle a déjà ses règles, et elle le fait de temps à autre savoir à des filles comme Mavis ou Vanessa, qui ne les ont pas encore, en laissant échapper un commentaire ici ou là. C'est une femme, alors que la plupart ne sont encore que des gamines.

Mais c'est aussi un garçon manqué. Bien obligé. Quand on en vient aux coups, elle n'a pas besoin de se battre comme une fille, en griffant avec ses ongles. Elle frappe avec ses poings. Garçons ou filles, elle ne fait pas la différence. Et si un garçon l'embête, il trouve à qui parler. Le mieux, c'est de lui envoyer un bon coup de genou dans les couilles. Il se plie en deux, hurle et se barre en courant. Pratiquement plus aucun garçon n'ose se moquer d'elle, depuis quelque temps.

Personne ne se moque d'Eva Winkler non plus, parce que, sinon, attention aux bijoux de famille. Eva est l'amie de Morag, sa seule véritable amie. Elle adore Eva. Elle la regarde un peu de haut, aussi, parce que Eva n'a pas plus de tripes qu'un merlan vidé. Ça doit être affreux de pas avoir de tripes. Gus Winkler bat toujours ses enfants, même Eva. Il n'a même pas besoin d'être soûl. En fait, c'est assez rare qu'il boive, ou alors uniquement de la bière. C'est juste que ça lui plaît, de battre ses enfants. On ne peut pas imaginer qu'Eva, si blonde, toujours à dire *oh pardon, je voulais pas*, même quand elle n'a rien fait, on ne peut pas imaginer qu'elle puisse le mériter. Peut-être que Gus la bat parce qu'elle n'a pas de tripes, comme Mme Winkler et tous leurs enfants. Ça, d'une certaine façon, Morag peut le comprendre, même si c'est horrible. C'est comme donner à quelqu'un des verges pour se faire fouetter. Mais elle défend Eva, parce que Eva est son amie. Elle ne la défend pas contre Gus, pourtant. Elle n'y va jamais. Assis sur le perron, elle et Christie entendent tout, quand cela se produit. Mais leurs regards ne se croisent jamais.

Sur le terrain de base-ball, Morag est la meilleure lanceuse de l'équipe des filles, et aussi une bonne bloqueuse. Elle peut même jouer avec les garçons, ce qui arrive de temps à autre. Les filles lui crient des insultes, mais elle n'en a strictement rien à foutre. Elles ne peuvent rien contre elle. Elle leur fait mal la première. Et si les garçons rigolent, elle leur répond par une grimace et lance une balle courbe, bien frappée, aussi dure qu'un boulet de canon.

Les professeurs ne l'aiment pas. Ha ha. Elle est pas du genre petite fille modèle, voilà pourquoi. Les poules auront des dents le jour où elle cherchera à plaire à quelqu'un.

*Conversation entendue
devant la salle des professeurs.
Ils n'arrêtent pas de jacasser là-dedans*

MISS MCMURTRIE : Oh Skinner ne vaut guère mieux, mais au moins il manque la moitié du temps et c'est pas moi qui m'en plaindrais, vous pouvez en être sûre ; mais Morag ne manque jamais l'école, je me demande parfois ce que je vais bien pouvoir faire de cette petite, pas vous, Ethel ?

MISS PLOWRIGHT : Comment ça ?

MISS MCMURTRIE : Eh bien un jour elle est dissipée, bruyante, mâche du chewing-gum en classe, chuchote, dessine des trucs obscènes, vous voyez ce que je veux dire, et puis le lendemain elle est maussade, ne parle à personne, on ne peut pas en tirer un mot, elle refuse de répondre quand on lui demande

quelque chose, et elle reste assise là à faire la tête, si vous voyez ce que je veux dire.

MISS PLOWRIGHT : Oh oui oui elle était exactement comme ça dans ma classe, je me suis toujours demandé si elle était normale, si elle avait toute sa tête.

MISS CRAWFORD : Elle était toute timide en cours préparatoire, mais elle a très vite appris à lire, enfin pas vraiment timide, plutôt silencieuse, elle ne parlait à personne sauf à cette pauvre Eva Machin-Chouette.

MISS MCMURTRIE : Elle n'est pas du tout timide, c'est moi qui vous le dis, mais intelligente, ça oui, je crois que là vous vous trompez, Ethel, elle est intelligente, mais on dirait qu'elle se fiche de tout.

MR TATE : Faut voir d'où elle sort, toujours voir d'où ils sortent... Le vieux Christie et cette pauvre simple d'esprit qu'il a pour femme.

Morag ne laisse rien paraître. Si on se trahit une fois, on est foutu.

« Alors, comment que ça s'est passé, aujourd'hui, Morag ? dit Christie. Fais voir un peu c'que t'es en train de recopier là. »

Les dents de Christie, gâtées, pleines de taches brunes. Comme une vieille théière. Ha ha. En lisant, il rigole et on les voit toutes.

«Qu'est-ce que c'est que ces conneries? *J'errais comme un nuage solitaire*. Ce Wordsworth, dis donc, c'était une tante ou quoi? Les nuages n'errent pas solitaires, nom de Dieu. Le gars qu'est assez fou pour écrire un truc pareil, faudrait qu'y s'fasse examiner, si tu veux mon avis. Tiens, regarde, je vais t'en montrer un, moi, de poème.»

Deux gros livres qu'elle n'a encore jamais vus, une reliure en cuir un peu gondolée, écrits en tout petits caractères.

«Jadis, il y a très longtemps, dit Christie d'un ton grave, vivait un homme qui écrivait les plus beaux chants du monde, et tout ça a été mis par écrit bien plus tard, rassemblé à partir de c'que racontaient les vieux, ceux qui vivaient çà et là, dans des fermes isolées, et qui chantaient ou récitaient ces poèmes tels qu'ils leur avaient été transmis de génération en génération. Et les Anglais ont prétendu qu'c'était pas les vrais chants, les anciens, qu'c'était qu'des faux, même qu'ils te l'expliquent là, dans ce chapitre qu'ils appellent l'Introduction¹, mais les Anglais étaient que des sales menteurs, déjà, à l'époque, comme aujourd'hui. Et je vais t'en lire un bout, quelques lignes.»

1. Ce qu'on appelle *Poésies d'Ossian* était des chants gaéliques très anciens attribués à un barde du nom d'Ossian. Poésies qui, par la suite, ont soulevé de vives controverses en Angleterre. Celles que Macpherson publia en 1760 ne sont qu'un pastiche. Proclamées authentiques par certains, elles furent attaquées avec violence par d'autres. Une commission spécialement nommée en 1797 pour élucider le débat conclut qu'une partie des poèmes d'Ossian était authentique, mais que la forme sous la-quelle Macpherson les avait présentés ne l'était pas, qu'on devait les attribuer non à un seul barde mais à plusieurs.

*Un char ! Le grand char de guerre,
Qui traverse la plaine avec la mort pour
compagne
Le beau char ailé de Cuchullain
Digne fils du valeureux Semo.*

*À l'arrière incurvé comme une vague,
Ou comme une crête enveloppée d'embruns,
Le voici, pareil à un joyau ceint de lumière,
Comme la mer, de nuit, dans le sillage d'un
navire.*

*Un timon en bois d'if brillant,
Un siège en os poli :
C'est la demeure des lances,
Des boucliers, des épées, des héros.*

*À la droite de ce char grandiose
Piaffe et renifle un coursier noir et fougueux,
Crinière haute, poitrail puissant,
Il s'avance, ce robuste fils de Ben,
Pied dansant, sabot sonore ;
Une mèche erre sur son front altier
Comme la brume qui cache la demeure du
cerf.*

*Resplendissante est sa robe, rapide
Sa foulée — Si-Fodda est son nom*

.

*De l'autre côté du char
Court un cheval hennissant à l'encolure
arquée,
À la crinière flottante, au pas ailé, au sabot
aguerri,
Au pied agile, aux larges naseaux, fils des
montagnes,
Du-sron-gel se nomme ce galant coursier.*

*Mille fines lanières
Le relie au char qui s'élance ;
Entre ses mâchoires le mors dur et brillant
Se couvre d'écume blanche,
Et dans sa crinière brillent des pierres*

*Dont l'éclat proclame un étrange pouvoir —
Chevaux, comme la brume au flanc des
montagnes,
Qui emportent le chef vers sa gloire,
Plus enthousiastes que le cerf,
Aussi forts que l'aigle impérial.
Le bruit de leur course est comme l'hiver féroce
Qui s'abat sur Gormal et l'enfouit sous la neige.*

*Dans le char tous le voient, le chef.
Digne, valeureux héritier des glaives acérés,
Cuchullain aux boucliers de bleu mouchetés,
Fils de Semo, par le chant célébré.*

Ossian. Christie le prononce Océan. Et lui montre les mots gaéliques, mais ne peut pas les lire.

« Dans la langue ancienne, j'te fiche mon billet qu'ça devait être que'qu'chose à entendre, Morag. Mon père en connaissait quelques mots, et j'me rappelle des bribes, de quand j'étais pas plus haut qu'trois pommes, ça devait être à Easter Ross, avant qu'mon père casse sa pipe et qu'ma mère vienne dans ce pays avec moi, et qu'elle loue ses services à des maisons de la Nouvelle-Écosse, là-bas, et qu'elle tire sa révérence quand j'avais environ quinze ans, et qu'je vienne dans l'Ouest, mais au diable tout ça. J'ai jamais appris le gaélique, et j'le regrette encore. »

Ensemble ils se penchèrent sur les mots étranges, aujourd'hui ignorés, perdus, à ce qu'il semble, pour tous les hommes, les mots qui contèrent l'histoire du grand char de Cuchullain.

*Carbad ! carbad garbh a'chómbraig,
'Gluasas thar cómbnaird le bás ;
Carbad suimir, luath Cuchullin,
Sàr-mbac Sheuma na cruaidh chás.*

« Mince alors ! C'est pas rien, Christie. C'est pas rien, dis donc. Tu lis encore dans *notre* langue, dis, tu veux bien ? »

Mais Prin arrive en se dandinant jusqu'à eux et dresse la table pour le souper : du chou et des patates bouillis avec des saucisses bolognaises. Christie mâche la bouche ouverte, si bien qu'on y voit une espèce de bouillie pâteuse rose et verdâtre de viande, de choux et de pommes de terre gluantes. Morag a une folle envie de lui envoyer son poing à la figure, que sa bouche pisse le sang. Elle le dévisage, mais il ne remarque rien. Ou alors il n'en laisse rien paraître.

La classe de sixième et tous ses pupitres en érable, chacun pourvu d'un encrier en métal. Les initiales d'enfants d'autres années y ont été gravées, au canif ou au crayon, en appuyant fort jusqu'à ce que la mine de plomb entame le bois. C'est la méthode la plus simple, et Morag a écrit M.G. comme ça sur le sien. Il faut tout le temps regarder au tableau noir, qui est loin devant. Qu'on devrait appeler le tableau gris, du reste, vu qu'il est toujours maculé de craie. Morag n'arrive pas à voir ce qu'il y a au tableau, elle n'a jamais pu, mais elle n'en laisse rien deviner. Si ça se savait, on la mettrait au premier rang, et elle aime mieux le dernier rang. Là,

au moins, on n'a personne dans son dos, à vous reluquer.

Sur les murs de chaque côté et au fond de la salle, de très grandes reproductions encadrées. Pas de couleurs, juste un brun très foncé ou du noir, des ombres. L'une représente deux personnes, un homme et une femme, vêtus de haillons, agenouillés. *L'Angélus*, ça s'appelle. Ce qui veut dire qu'une cloche sonne, les appelant à la prière. L'autre reproduction est pire... un tas de soldats, avec des mines terribles, un drapeau américain en berne et, au milieu, un homme en train de tomber, ou de s'évanouir (de mourir, en fait), les yeux exorbités. *La Mort du général Wolfe*, ça s'appelle.

« Bonjour les enfants.

— Bonjour, mademoiselle McMurtrie.

— Nous allons chanter "O Canada". »

Et toute la classe de se lever bruyamment.

*O Ca-na-DA
Our home an'native lan'
Troo patriot LUV
In all thy sons'comman'...*

Ils l'apprennent aussi en français. Le conseil d'établissement n'était pas très pour, au début, dit Mlle McMurtrie, hi hi, mais elle a fini par les convaincre.

*O Ca-na-DA
Terra da nose ab you...*

Le deuxième vers fait toujours glousser les enfants. Ils savent que ça veut dire terre de

nos aïeux, mais on n'a pas l'impression que c'est ce que ça veut dire. Morag chante fort. Elle aime chanter, elle a une belle voix, qui porte. Ça ne la gêne plus de se lever, du moins là, quand les autres sont debout à côté de leur pupitre, eux aussi. Elle ne met plus de robes qui lui arrivent bien au-dessous du genou, désormais, ah ça non, parce qu'elle les raccourcit elle-même avec les ciseaux de cuisine, même que parfois elle fait un ourlet, ce qui est la barbe, mais enfin, ça prend pas trop de temps si on fait de très gros points. Ses robes sont plus courtes que celles des autres, à présent, comme ça on verra de quel bois elle se chauffe, voilà. Prin lui taille toujours ses robes dans de vieux tissus, cela dit. Qui peut s'payer du neuf, par les temps qui courent, dit Prin. (Il y en a qui peuvent.) Prin n'est pas très douée pour les manches, si bien que la plupart du temps il n'y en a pas, et quand il fait froid Morag met un pull en dessous. En été elle porte des baskets et en hiver des caoutchoucs, avec des chaussettes, sans chaussures, si bien qu'elle est obligée de les garder toute la journée, et comment serait-il possible de ne pas puer des pieds quand on ne peut pas faire autrement? Elle n'est pas la plus mal vêtue. Eva, c'est pire... elle est toujours habillée de robes qui lui arrivent sous le mollet, vu qu'elle a trop la trouille de ce que son père dirait si elle les coupait. Mais la plus mal fagotée, c'est une des filles Tonnerre, une Métisse¹ de la vallée ; elle est souvent absente à cause d'une tuber-

1. Métis avec une majuscule se réfère très précisément aux métis franco-indiens de l'ouest du Canada.

culose osseuse, mais quand elle est là, c'est la plus moche parce que ses robes sont trop longues, genre cucul, sales, et qu'en plus elle boîte.

Tout le monde se rassied. C'est la leçon d'orthographe.

« Morag ! »

Elle sursaute, lève la tête. C'est à elle que la maîtresse s'est adressée, et elle n'a pas entendu.

« Ça suffit, vous autres, dit Mlle McMurtrie, en réponse aux gloussements de la classe. Lève-toi, Morag. »

Elle se lève de mauvaise grâce. Ça va être sa fête, c'est sûr. Elle redresse les épaules et se tient bien droite de façon à faire bomber ses seins sous sa robe.

« Bien entendu, tu n'écoutais pas, Morag ? »

Silence. Elle ne peut pas parler. C'est comme si elle avait une boule dans la gorge. Elle regarde Mlle McMurtrie droit dans les yeux, pour que le professeur pense qu'elle fait exprès de se taire.

« Tu as perdu ta langue, Morag ? »

Morag est ailleurs. Elle est dans la vallée de Wachakwa, autour d'elle l'herbe est haute. Il y a un bouquet de chênes verts auxquels on grimpe facilement, et d'épais buissons de cerisiers à grappes tout autour. Il fait bon à l'ombre, dans ce coin, et on entend les abeilles bourdonner comme des enragées chaque fois qu'elles se posent sur les asters roses et les primevères couleurs d'oranges ou de

soleils. Les primevères sont meilleures. Pour les abeilles. Elles en tirent plus de miel.

« J'ai *dit* — la voix de Mlle McMurtrie est cassante —, j'ai *dit* as-tu perdu ta langue, Morag? »

La colère de Morag. Comme la honte qui lui brûle le gosier.

« Vous savez très bien que non. » Elle le dit haut et fort.

La figure de Mlle McMurtrie vire au rouge cramoisi.

« Parfait, alors, si tu n'as pas perdu ta langue, pourrais-tu avoir l'amabilité de répondre à la question que je t'ai posée il y a dix minutes? Tu fais perdre un temps précieux à toute la classe, Morag. Je suppose que je vais devoir répéter la question. Tu étais encore dans les nuages, on dirait. Comment épelles-tu le mot Égypte? »

L'Égypte. Cléopâtre, belle et cruelle, qui a succombé à une morsure de serpent. Après l'avoir posé sur elle. Pouah!

Mlle Plowright, l'année dernière, leur lisant les *Contes tirés de Shakespeare*. Est-ce que Shakespeare y était? A-t-il vu le serpent sur la *peau nue*? Cléopâtre qui descendait le Nil sur un bateau en forme d'oiseau géant (illustration en couleurs dans le livre) tandis que ses esclaves l'éventaient avec des éventails en plumes roses, vertes et bleues. Des plumes d'autruche. Tu imagines. Quelle classe!

« Eh bien, Morag, j'attends? »

Si elle avait pu l'écrire, ce serait venu tout seul. Toujours pareil. Mais on n'a pas le droit de l'écrire d'abord.

« E-y...

— Faux. Recommence.

— E-y-g-t... »

Mlle McMurtrie hoche une tête toute grise, comme empesée. Plus navrée que fâchée, comme elle dit toujours.

« Tu peux t'asseoir, Morag. Bon, alors, qui peut m'épeler le mot Égypte ? Ross ?

— É-g-y-p-t-e. »

Frimeur. M. McVitie Je-sais-tout. On s'en tape. De nouveau assise, Morag ne regarde pas autour d'elle. Ni à gauche ni à droite. Au bout d'un moment, elle jette un œil furtif autour d'elle pour voir si on l'observe encore. Ils ont pas intérêt. Son regard rencontre celui de Skinner Tonnerre, qui, lui aussi, préfère s'asseoir au dernier rang.

Il lui sourit. Ça alors ! Le sourire signifie *Qu'ils aillent donc tous se faire foutre, pas vrai ?* Stupéfaite, Morag lui rend son sourire.

La plupart des garçons sont méchants. Les filles qui ont quelque espoir de leur plaire tentent leur chance. Celles qui ont peu d'espoir les évitent, ou alors jouent les dures et essaient d'être les premières à les mettre en boîte. De ce point de vue-là Skinner est exactement comme les autres. Méchant. Il connaît des tas de gros mots et n'a pas peur de les employer pour humilier et ridiculiser les filles. *Obé, Vanessa, ça te dirait que je t'encule ?*

C'est meilleur comme ça, pourtant. Il n'a jamais balancé ce genre de trucs à Morag, probablement parce qu'il sait qu'elle ne se laisserait pas faire. Ou alors il pense qu'elle n'est pas assez belle et que ça ne vaut pas la peine de la faire rougir. Les autres garçons de la classe, même Mike Lobodiak, un costaud pourtant, ne cherchent jamais d'embrouilles à Skinner. Ils en ont peur. Et puis ils se croient meilleurs que lui. Skinner est le plus grand de tous, et aussi le plus musclé. Il a environ trois ans de plus que la moyenne des élèves de la classe ; c'est pour ça que lui et sa sœur Piquette sont dans la même classe. Ils ont beaucoup manqué l'école, tous les deux. Skinner s'en va parfois avec son père, le vieux Lazare Tonnerre, et ils disparaissent pendant des semaines pour poser des pièges quelque part, du côté de Galloping Mountain, à ce qu'il paraît. Les Tonnerre (ils sont une flopée), on les appelle *les sauvages* autrement dit des *sang-mêlé*. Moitié indiens, moitié français depuis des lustres. Ils sont mystérieux. Les habitants de Manawaka parlent d'eux, mais ne leur parlent pas. Lazare fabrique du tord-boyaux chez lui, là-bas, dans sa cabane, en bas, dans la vallée de Wachakwa, et il se fait souvent choper le samedi soir. Morag le sait. Elle l'a entendu dire. Ce sont des gens sales qu'il est préférable de ne pas évoquer.

Skinner est mince, et il a les yeux bridés, noirs, sombres. Il fronce tout le temps les sourcils. Il porte des jeans troués que personne ne prend la peine de rapiécer, retenus par une ceinture de cuir avec une grosse boucle en cuivre. Morag a toujours cru qu'il

détestait tellement les autres enfants qu'il ne faisait même pas attention à ce qu'ils disaient de lui et de sa boiteuse de sœur et aussi de tous les siens (de leur mère, par exemple, qui a foutu le camp pour aller faire la cuisine à une espèce de vieux fou qui vit seul dans une ferme, la honte). Peut-être que Skinner fait attention à ce qu'on dit sur son passage, finalement? Peut-être que c'est seulement qu'il n'en laisse rien paraître. Comme elle.

Non, il n'est pas comme elle. Elle ne regarde plus de son côté de toute la journée.

À quatre heures moins dix, Mlle McMurtrie entonne «The Maple Leaf Forever» :

Jadis des rivages
De la lointaine Albion
Wolfe le héros indomptable (*rires, mais que veut dire indomptable?*)
Vint planter le drapeau
De Sa Majesté
En cette terre aimable
Qu'il y flotte à jamais
Not'orgueil not'honneur
Et joigne pour l'éternité
Le Chardon, le Trèfle, la Rose
À l'érable enlacés¹.

Morag adore ce chant et chante à pleins poumons. Et puis elle sait ce que signifient les emblèmes. Le Chardon, c'est pour les Écossais, comme elle et Christie (d'autres aussi, bien sûr, y compris certains crâneurs de la classe, mais *elle*, pour sûr, et ils feraient

1. Ancien hymne national canadien qui fut remplacé par «O Canada».

mieux de pas l'oublier). Le Trèfle c'est pour les Irlandais, comme les Connor, les Reilly et le reste. La Rose, c'est pour les Anglais, comme Prin, qui vient d'une bonne famille. Elle jette un œil du côté de Skinner Tonnerre, tout à coup, pour voir s'il chante. C'est la plus belle voix de la classe et il connaît un tas de chansons de cow-boys et de chansons cochonnes, et il lui arrive d'en chanter en marchant dans la rue, après l'école.

Là, il ne chante pas.

Il vient de nulle part. Il n'est personne. Elle s'arrête de chanter, sans savoir pourquoi. Puis elle se sent bête de s'être arrêtée, et elle se remet à chanter.

FILM DES SOUVENIRS : CHRISTIE FAIT PARLER LES ORDURES

Morag se rend toute seule au Dépotoir. Sans Christie. Sans personne. Eva voudrait bien venir, mais Morag dit « Non ». Il faut qu'elle aille voir à quoi ça ressemble, rien qu'une fois. Toute seule.

Elle sait exactement où c'est. Tout le monde le sait. Un peu en amont de la ville, sur la deuxième colline, où se trouve aussi le cimetière de Manawaka. Tout ce qui pourrit, rassemblé là, sur la même colline. Sauf que le cimetière est un bel endroit, respectable, avec de grands sapins et du gazon bien tondu et, sur beaucoup de tombes, des fleurs, que des gens ont plantées et qu'ils soignent. Celle des *Gunn* est une simple pierre tom-

bale avec de l'herbe autour, sans fleurs. Morag n'y est allée qu'une seule fois et ne veut pas y retourner.

Le Dépotoir se trouve sur une sorte de grand plateau, là-haut, où ne pousse aucun arbre, bien que l'endroit soit entouré de tous côtés par des peupliers et des buissons de cerisiers à grappes et de petits merisiers qui le dissimulent aux regards. Morag s'en approche sans bruit, prudemment, l'œil aux aguets. Tout va bien. Il n'y a personne. Sur ses bras et ses jambes nus le soleil est cuisant, et ses cheveux emmêlés, trop longs pour l'été, lui tiennent chaud. Dans cet endroit clos, étouffant, elle est en nage. Pas si clos que ça, en fait. Mais c'est l'impression que ça donne. Peut-être qu'elle n'aurait pas dû venir ?

Oh ! le Dépotoir est jonché d'un milliard de vieilles cochonneries. Entre autres :

une voiture rouillée sans pneus, avec une portière en moins,

des montagnes de boîtes de conserve vides, dont l'étiquette est encore visible pour certaines,

des pulls mangés aux mites et des manteaux en loques,

des tonnes de ressorts à matelas,

de la moisissure verte semblable à de la fourrure sur les choses,

des tas de fruits pourris, des oranges et des bananes noires de décomposition,
COUVERTES DE MOUCHES,

un essieu mais sans la voiture,
des boîtes de sirop d'érable trouées,
des casseroles et des bouilloires tout aussi
trouées,
une machine à coudre sans roue ni manivelle,
des bouteilles cassées (bière, lait, whisky
et biberons),
encore des trucs pourris, des choux,
pouah !
un pot de chambre ébréché,
des chaussures usées, certaines renflées à
l'endroit où le pied qui les avait portées
était affligé d'un oignon,
des boîtes de préservatifs, elle sait à quoi
ça sert, Eva le lui a dit (pourquoi jetées ?
troués voilà pourquoi ; un bon tour à jouer
à quelqu'un, ha ha !),
une pile de vêtements et de vieux jour-
naux, EN TRAIN DE BRÛLER
et ÇA PUE la pourriture, des tas d'odeurs
aigres ou sucrées à vous donner la nausée,
et un MILLIARD de mouches qui grouillent.

Une ombre. Il y a quelqu'un. Morag pivote sur ses talons. Il rit (méchamment ?), on voit ses dents. Il est suffisamment près pour qu'elle sente l'odeur de sueur et de fumée de bois qui émane de lui. Les seules bonnes odeurs qu'il y a ici. Mais elle a peur. Dans ses mains, une barre de fer tordue, et une paire de tenailles. Skinner Tonnerre.

« Hé, ça va pas, non? dit-il. Tu crois qu'je vais...

— Ta gueule! dit Morag. Qu'est-ce tu fous là?

— Et toi, donc?

— C'est pas tes oignons.

— Tu voulais voir où bosse ton vieux, hein? »

Il dit pô au lieu de pas. Il a une drôle de façon de parler. Depuis toujours. Pourquoi? Mais la moutarde lui monte au nez à cause de ce qu'il vient de dire.

« Christie n'est pas mon vieux. Mon père est mort.

— J'sais, ouais. Mais maintenant c'est lui, ton vieux, non? C'est pareil.

— Non, c'est pas pareil. Pas pareil du tout. Rien à voir. »

Skinner rit. De son rire rauque. Comme un corbeau.

« Ça va, ça va. *Nom de Dieu*. Qu'est-ce qui t'prend?

— Ma famille à moi, c'est les Gunn. Et tu ferais mieux de pas l'oublier. »

Les yeux de Skinner se plissent, perçants. Cruels. Mauvais.

« Pas possible! Tu crois p'tête que ça fait d'toi quelqu'un? T'es rien qu'une petite salope, même pas bonne à baiser, en plus, j'parie.

— Écoute bien ce que je vais te dire, crache Morag, ma famille est ici dans cette putain de ville depuis plus longtemps que vous tous.

— Pas plus longtemps qu'la mienne en tout cas, dit Skinner avec un sourire ironique.

— Ah ouais? Eh ben moi je suis parente de Gunn le Cornemuseur, *parfaitement*.

— C'est qui ç'ui-là?

— C'est... » Elle a peur de le dire, à présent, au cas où Christie se serait complètement trompé, en fin de compte, mais elle ne peut plus reculer. « Il venait d'Écosse, et il a guidé son peuple jusqu'aux bateaux quand ils vivaient sur les rochers, là-bas, même qu'ils étaient pauvres et qu'ils avaient perdu leurs fermes à cause de la duchesse, cette chienne qui leur avait tout pris, mais ils avaient peur de partir, alors Gunn le Cornemuseur leur a joué de sa cornemuse et ça leur a remis du cœur au ventre. »

Skinner la dévisage. Il a un sourire plein d'ironie, à nouveau.

« Mais où qu't'es allée chercher toutes ces conneries? »

— C'est pas des conneries! C'est la vérité! »

Il la regarde. Puis il s'assied sur un tonneau de goudron vide, sans se soucier de salir son jean. Il étire ses longues jambes et sort un paquet de cigarettes.

« T'en veux une? »

Elle fait non de la tête, il rit. Elle aurait bien aimé prendre la cigarette, en fin de compte, et l'allumer, mais elle est trop fière.

«T'as d'jà vu où je crèche, Morag?

— Ouais. Une fois ou deux, comme ça, en passant. »

Les Tonnerre habitent en bas, juste au bord de la rivière Wachakwa, une cabane carrée en rondins de peupliers liés avec de la boue. Il y a aussi d'autres baraques, abris ou apprentis adossés à la cabane principale et faits d'un assemblage de vieilles planches, de boîtes de conserve aplaties et de carton goudronné. Des tas de vieilles pièces de voiture, des bouts de grillage, des pneus usés, et une quantité d'autres trucs du même genre traînent un peu partout. Morag devine que c'est pour ça que Skinner est là. Pour récupérer des trucs, les emporter.

« Mon grand-père, dit Skinner, c'est lui qu'a construit not'cabane, et je peux t'dire qu'ça fait un sacré bail. C'était après les Troubles¹.

— C'est quoi, ça ?

— Dans l'Ouest, là-bas. Tu saurais pas. Tu sais rien, rien du tout. Mon grand-père a eu d'la veine de pas s'faire tuer. Encore heureux qu'y lui aient pas fait sauter la cervelle, qu'y dit, mon père. Mais y pouvaient pas, pa'ce qu'il était meilleur tireur qu'leurs soldats. Je tire pas mal, moi aussi. Même qu'on m'a donné son nom, tu vois? Ça veut dire qu'j'ai... »

1. Il se réfère à la Rébellion des Métis de la rivière Rouge, conduite par Louis Riel contre les Anglais (1869-1870).

Il s'arrête. D'un coup. Se tait. Regarde ailleurs.

« Tu veux dire qu'il s'appelait Skinner? demande Morag.

— T'es bête. Jules. Y s'appelait Jules. Skinner, c'est pas mon vrai nom¹.

— Pourquoi qu'on t'appelle comme ça, alors?

— Y en a qui disent qu'c'est à cause que j'étais vachement maigre. Pis d'autres qu'c'est parce que je t'écorche un lièvre, un rat musqué, même un chevreuil comme personne. Tu veux que j'attrape un chien de prairie pour t'montrer? »

Morag a un haut-le-cœur. Non... sans façon. Pas un chien de prairie. Il va le faire et elle va vomir. Mais il plaisante.

« T'as la frousse, hein, Morag?

— Raconte, pour ton grand-père. Allez, raconte. »

Il se lève brutalement et, d'un bond, enjambe le tonneau à goudron.

« Merde! Me rappelle plus. C'est qu'des conneries. J'te l'dirai pas, de toute façon.

— Et pourquoi? Hein, pourquoi?

— C'est pas tes oignons. J'avais quand même t'dire un truc. Très longtemps avant mon grand-père, y en avait un de Tonnerre, on l'appelait Chevalier, et y avait personne

1. *Skinner* signifie « peaussier », mais c'est aussi une déformation du mot *skinny* qui veut dire « maigrichon ».

qui montait comme lui, et en plus c'était un sacré tireur. Mon grand-père, y l'a raconté à mon père, l'histoire de ce gars-là.

— Ça veut dire quoi, *Chevalier*?

— C'est un cavalier. Parfaitement, un gars à cheval. C'est Lazare qui m'l'a dit. Bah, qu'est-ce que ça peut te foutre, à toi ? »

Et Skinner de s'éloigner, en chantant « The Old Strawberry Roan » très très fort, d'une voix un peu nasillarde, comme les cow-boys qu'on entend à la radio.

Ploc-ploc-cli-que-tis-cling. Un bruit de sabots, des roues qui grincent. C'est la charrette de Christie. Morag se lève d'un bond et court vers les buissons de cerisiers à grappes, mais il l'a vue.

« Par tous les saints, Morag, mais qu'est-ce que tu fais ici, bon Dieu ? Et ç'ui-là, c'est qui ? Ah... c'est toi, Skinner. Trouvé que'qu'chose, aujourd'hui ? »

Skinner fronce les sourcils mais ne répond pas. La barre de fer et les tenailles sont toujours là, à côté du tonneau. L'air empeste la fumée et la pourriture. Morag sent la sueur lui dégouliner dans le dos, entre les cuisses.

Les manches du bleu de Christie sont retroussées, et la sueur perle entre les poils blond-roux de ses avant-bras. Il commence à décharger la charrette, avalant sa salive à chaque effort, ce qui fait que sa pomme d'Adam joue au yo-yo dans sa gorge. Avec sa pelle, il déverse tout un tas de coquilles d'œufs, d'épluchures de légumes, de pelures d'oranges, d'os avec des lambeaux de viande

cuite dessus. Skinner et Morag restent là, debout, à regarder sans rien dire.

« Est-ce que je t'ai d'jà raconté comment on fait parler les ordures, Morag? dit Christie. C'est comme faire parler les tables.

— *Quoi?* »

Skinner part d'un grand éclat de rire. Morag déteste Christie. Peut-être qu'il va tomber, là, tout de suite, à la seconde, victime d'une crise cardiaque. Mais non. Il se marre, il est ravi. Il aime le son de sa propre voix. Avec lui, ou bien c'est du bla-bla-bla, ou alors le silence. Mais là, pas question de silence. Pas de veine. Est-ce que ce serait pire, si c'était quelqu'un comme Jamie Halpern ou Stacey Cameron qui était là, à entendre ses conneries? Oui. Rendons grâce pour les plus infimes choses qui nous sont accordées, dit toujours Prin.

« Tu sais qu'y a des gens qu'ont le don de double vue? continue Christie. Eh ben moi, tu vois, c'est dans les ordures que j'sais lire. »

Christie lance une dernière pelletée de détritüs sur le tas d'immondices. Se baisse pour y jeter des os avec ses mains.

Morag reste là sans bouger, clouée sur place. Elle voudrait bien être ailleurs mais en même temps ne pas en rater une miette. Skinner n'a plus son sourire ironique. Il se contente de regarder. Il regarde Christie. Et l'écoute.

Christie parle. Comme un bonimenteur de foire. Sauf que c'est pas pareil.

« Tu vois, ces os, là, tu sais ce qu'y disent ? Y disent que Simon Pearl, l'avocat, a de quoi s'payer des côtes de bœuf. Parfaitement, pas très souvent, peut-être, mais au moins une fois par semaine. Alors il a beau faire croire qu'il est aussi fauché qu'nous autres... eh ben c'est pas vrai, pas vrai du tout, même s'il est pas si à l'aise que ça lui non plus. À leurs putains d'ordures, vous les reconnaîtrez, voilà ce que j'dis, tous autant qu'y sont, ouais. Et ces os de poulet, là, probable qu'ce sera les volailles qu'on a données au Dr MacLeod pour un service qu'il aura rendu à un fermier qu'avait pas les moyens d'le payer même si sa vie en dépendait, si bien qu'il le rend en volailles, et ma foi c'est mieux qu'la saucisse bolognaise qu'est le seul truc qu'on trouve sur les tables de la plupart d'entre nous, ces temps-ci. Et cet énorme tas d'épluchures de pommes qui vient d'chez l'pasteur George McKee, eh ben ça veut dire qu'y reçoit un cageot de pommes de sa sœur qu'habite Okanagan, qu'ils mangent plein de compotes chaque été au presbytère, mais qu'ils ont pas de potager, ou alors y z'utiliseraient les épluchures comme compost, autrement dit le pasteur raconte pas de mensonges quand y dit que Dieu pourvoit à tout. Tiens, les pots de peinture de chez les Connors, ils disent que l'vieux est déchaîné, qu'y s'est mis à peindre toutes les chaises de la cuisine et des tas d'autres trucs, pour leur montrer à toute la famille qu'ce sont tous des fainéants, des vauriens qui l'emporteront pas au paradis, mais c'est sa rage, qu'y peint, parce qu'y s'dit qu'il a une vie de merde. »

Terminé.

« Allez, monte, dit Christie. Je rentre. »

Morag ne veut pas. Elle aimerait mieux marcher. Mais ne peut pas le dire devant Skinner. Christie offre à Skinner une cigarette roulée, et Skinner la prend. Sans dire merci. Christie ne relève pas. C'est pas son genre.

« Vous savez quoi, dit Christie, alors qu'ils passent devant le cimetière, j'ai vu un truc terrible, un jour. C'est la pire chose que j'aie jamais vue dans ce pays. Je compte pas ce qui s'est passé en France pendant la guerre, parce que ça c'était encore pire. Mais voilà, ce qui est drôle c'est qu'y a des gens qui pensent que je vois pas ce qu'y vont jeter dans leurs poubelles dehors, derrière chez eux. Y le jettent, et voilà, après y z'y pensent plus. Mais moi j'les vide, vous comprenez? »

Après avoir fait parler les ordures, quoi encore? Pourquoi est-ce qu'il ne la ferme pas? Qu'il la boucle, bon Dieu. Ce barjo de Christie. Mais non, il peut pas la boucler. Il y a des moments où il ne peut pas, et elle le sait. Ça oui, elle en sait quelque chose. C'était quoi, cette fois, alors, hein? Elle ne demandera pas. Pas elle.

« C'était quoi, Christie? » demande-t-elle, ne voulant pas savoir, mais alors pas du tout.

Ce n'était pas terrible du tout. Non, ce ne serait pas terrible du tout. Probablement pas. Ce serait du Christie, c'est tout, comme il peut être parfois.

« C'était enveloppé dans un tas de vieux journaux », dit Christie.

Il s'arrête et se tourne vers les deux, Morag et Skinner, Morag qui est à côté de lui sur le siège de la charrette. Qui se tait. Skinner est assis à l'arrière, là où il y avait toutes ces cochonneries, assis comme s'il se foutait de ce qu'il y avait eu là. Qui regarde Christie. Écoute. Sans rien laisser voir de ce qu'il pense.

« Eh ben, dit Christie, Dieu sait que j'aurais mieux fait de fermer ma gueule. C'était un bébé, un nouveau-né. Enveloppé dans du papier journal, mais mal parce qu'il était tombé. Mort, bien sûr. Né avant terme. C'était tout petit, comme un lapin écorché.

— Qu'est-ce que t'en as fait ? » Skinner.

« Je l'ai enterré. C'était une fille.

— Où ça ? crie Morag. Tu l'as enterrée où ? crie-t-elle encore.

— Ben dans le Dépotoir, dit Christie, envoyant un crachat par terre dans la pousière. Y voulaient s'en débarrasser, pas vrai ? Au diable leur lieu consacré. »

Morag se tait. Pense à ce que ses mains ont touché. Non, elle ne veut pas y penser. Dans le temps, elle prenait la main de Christie pour traverser la rue. Elle est trop grande maintenant, mais même si ce n'était pas le cas, elle ne le ferait plus. Mort. Mort-né ? Ou quoi ? C'est quoi, *être mort* ? Est-ce qu'on le sait quand on l'est ?

« Et t'as jamais rien dit, Christie ? Je veux dire... du...

— Pourquoi? Ç'aurait servi à quoi? J'savais d'où ça venait. La fille, celle qui l'avait eu, j'te parie qu'elle avait déjà dû en entendre assez de la part de ses parents. Elle est mariée, maintenant. Heureuse, à ce qu'on dit.

— C'était qui?

— C'est pas tes oignons, jeune fille. »

FILM DES SOUVENIRS :
QU'IL EST DOUX LE NOM DE JÉSUS

Morag aime Jésus. Et comment ! Il est sympa et pas bêcheur, voilà pourquoi. Elle aime pas Dieu. Dieu, c'est celui qui décide qui doit mourir et quand. Au cours d'instruction religieuse, Mme McKee dit que Dieu est AMOUR, mais c'est des foutaises. Il est méchant, il se met en colère sans aucune raison, et Morag lui ferait pas confiance, pas pour tout l'or du monde. En plus de ça elle en a peur. Est-ce qu'il sait vraiment ce que tout le monde pense? Si c'est vrai, c'est pas juste, ah ça non, et puis ça donne la chair de poule.

Jésus, c'est autre chose. Quoi qu'on en dise, c'est Dieu finalement qui a décidé que Jésus devait mourir de cette façon. Sinon, c'est qui, alors, qu'aurait donné l'idée au soldat de Lui percer le côté? (*Percer?* Du sang partout, comme un chien de prairie tué à coups de fusil.) Qui, hein? Je vous le donne en mille. Jésus en a vu de toutes les couleurs. Mais, de son vivant, Il était gentil avec tout le monde, même avec les pécheurs et les miséreux, et tout.

Christie se fiche pas mal que Morag aille ou non à l'école du dimanche. Lui-même ne va jamais au temple. Alors qu'il croit en Dieu. Mais il n'aime pas le pasteur McKee. Prin y va, elle. Elle y va en manteau, par tous les temps, même en été, pour dissimuler sa graisse. Elle dit que ça lui fait du bien de chanter. Morag descend au sous-sol, où a lieu le cours d'instruction religieuse, pendant que Prin va en haut assister à l'office.

C'est l'hiver et, à la porte de l'Église Unie de Dieu, Morag ôte la neige de ses caoutchoucs. Elle enlève l'écharpe qui lui cache le nez et la bouche et se débarrasse de ses mitaines, couvertes de peluches dures et rouges, laine et glace mélangées. Plus froid que des toilettes en enfer. Une expression de Christie. Mme McKee, qui est chargée de la classe de Morag, ne trouverait pas ça drôle. Mais, au moins, elle engueule pas tout le monde et elle regarde pas non plus comment on s'habille. Faut dire qu'elle-même s'habille pas terrible, des vieilles jupes en tweed et des twin-sets qui ont toujours l'air d'avoir rétréci au lavage. Est-ce que Mme McKee aime être la femme du pasteur? Morag détesterait être à sa place. Mme McKee, bien que donnant toujours l'impression d'être fatiguée, ne semble pas s'en plaindre. Morag va-t-elle montrer à Mme McKee le poème qu'elle a apporté dans l'intention de le lui soumettre? Est-ce que Mme McKee va s'en moquer? Non, Mme McKee n'est pas du genre à se moquer. Ou peut-être que si.

Au sous-sol on a installé les chaises en rangs, bien alignées. Les mêmes vieilles

reproductions en couleurs sur les murs — ils ne les changent jamais. Morag n'y voit pas d'inconvénient. Elle aime que ce soient toujours les mêmes. *Les Mères de Salem menant leurs enfants auprès de Jésus...* un tas de dames vêtues de draps blancs, des petits enfants qui gambadent tout autour, et Jésus (également vêtu de blanc et portant une barbe qui lui va très bien), une main levée en signe de bienvenue. *Le Bon Samaritain* — un vieux type vêtu d'une sorte de longue robe rayée jaune et bleu menant un âne, lequel porte, couché en travers, un homme maigre comme tout, qui a les yeux fermés et d'horribles blessures *qui pissent le sang*. *La Multiplication des pains* — une foule immense, des hommes à barbes brunes ou blondes, des femmes flanquées de nourrissons, des tas d'enfants qui courent partout, et les Apôtres, l'air drôlement embêté, mais Jésus a pas l'air embêté du tout, mais alors pas du tout. Il est là, tranquille comme Baptiste, qui lève la main prêt à accomplir son miracle, deux paniers à ses pieds, avec dans l'un quelques miches de pain, dans l'autre quelques maigres poissons, et dans un instant il y aura des milliards de pains et des poissons en veux-tu en voilà parce qu'Il peut tout.

À l'entrée de la salle, Mme McKee est en train de parler au directeur du cours d'instruction religieuse. Morag se glisse derrière eux et attend près de la porte. Mme McKee se retourne. Lui sourit.

« Tu es en avance, ce matin, Morag ? »

Morag fait oui de la tête.

«Madame McKee, vous pouvez venir une seconde, s'il vous plaît?

— Qu'y a-t-il?» Mme McKee se dirige vers l'endroit où Morag se tient, debout.

Morag lui tend un bout de papier. Avec un poème, copié d'une écriture bien nette, très appliquée.

LES ROIS MAGES,
PAR MORAG GUNN

Première strophe

*À Bethléem ils sont venus tous les trois,
Bravant le vent et le froid
Ils l'ont honoré avec ferveur
Celui qu'on appelait le Sauveur*

«Mais c'est très bien, Morag. Je ne savais pas que tu écrivais des poèmes!» L'air surpris.

«Si, si. J'en écris des tas. J'en ai d'autres à la maison. Des histoires, aussi. Est-ce que vous...

— La seule chose, dit Mme McKee, c'est que c'était en Orient, dans un pays très chaud, désertique, mon p'tit, si bien qu'il ne pouvait pas faire bien froid, tu ne crois pas?»

Le visage de Morag, rouge de honte. Elle lui reprend le papier.

«Attendez, j'veais arranger ça.»

Elle entre dans la classe, là où on a installé les chaises et les tables pour le cours. S'assied. Prend un crayon.

*Ils sont venus d'Occident,
À Bethléem sous un soleil ardent*

Pas bon. C'était la nuit.

*Malgré la chaleur du désert qui (quoi ?)
Ils arrivèrent à Bethléem une nuit*

Luit ? Cuit ? Bruit ? Fuit ? Ouais. Pas terrible.
Oublions le temps qu'il faisait.

*Guidés par l'étoile qui luit
Ils arrivèrent à Bethléem une nuit.*

Là. C'est mieux. Beaucoup mieux. Morag sort et tend la nouvelle version à Mme McKee. Qui la lit. Un peu vite.

« Beaucoup mieux, mon p'tit. Bon, il faut se dépêcher si on veut être à l'heure pour le service. Allez, mon p'tit, va t'asseoir avec les autres. »

Les autres sont tous entrés pendant que Morag écrivait. Elle ne les a pas remarqués.

« Qu'est-ce tu fais, Morag ? Tu r'copies *je dois pas mentir* quatre cents fois pour la vieille vache ? » Jamie Halpern, hilare derrière ses lunettes.

Morag ne dit rien. Fait une boule de papier de son poème et le fourre dans sa poche.

On chante. Des cantiques de Noël. Morag chante bien fort, elle adore les chants de Noël.

*Bons chrétiens réjouissez-vous
De cœur et d'âme unissez-vous*

Quand ils arrivent au vers *Le bœuf et l'âne devant Lui s'inclinent*, Ross McVitie se touche les fesses¹. Morag lui lance un regard furieux. Espèce de plouc.

En classe, Mme McKee leur dit que l'un d'eux sera choisi pour chanter un SOLO à la messe de minuit des adultes, et que tous feront partie du chœur. Ceux qui veulent se présenter pour le solo devront passer une audition. Les cinq qui veulent essayer se rassemblent autour du piano ; parmi eux, Morag. Elle chante juste. Et elle a une jolie voix, claire, qui porte. Christie dit qu'elle aurait fait une bonne gardeuse de cochons, mais ce n'est qu'un ignorant. Ils chantent chacun un couplet de « Once in Royal David's ».

« Je vous ferai part de ma décision la semaine prochaine, dit Mme McKee, après y avoir mûrement réfléchi. »

Morag sait que ça va être elle. Enfin, peut-être. En tout cas, elle a une chance. Peut-être.

« Bon, aujourd'hui j'aimerais vous lire un poème, les enfants », dit Mme McKee lorsqu'ils se sont tous rassis.

Le cœur de Morag s'arrête de battre. Le sien ? Elle va s'évanouir. Un beau poème écrit par l'une de vos camarades, les enfants. Les autres la regarderont ébahis. Qui l'aurait cru ? Sacrée Morag. Mince alors !

« C'est d'un poète anglais, Hilaire Belloc », dit la voix mielleuse de Mme McKee, et elle ouvre un livre.

1. En anglais, *ass* signifie à la fois « âne » et « cul ».

*À Jésus-Christ quand Il avait quatre ans,
Des anges ont offert des jouets d'or et d'argent
Que nul n'aurait trouvés chez un marchand.*

*Mais, ces jouets, jamais il ne s'en divertit
Et avec de l'argile une petite colombe Il se fit
Qui prit son envol après qu'il l'eut bénie...*

Ça continue, avec des mots en latin que Mme McKee explique, mais Morag n'écoute plus. Rentrée chez elle, Morag retire ses caoutchoucs et son manteau. S'approche du poêle.

« C'est quoi que t'es en train de brûler, Morag? demande Prin d'un ton alarmé.

— Rien. Rien du tout. »

Morag monte dans sa chambre. Elle s'assied, songeuse. A envie de pleurer, mais ne veut pas, ne doit pas pleurer. *Qui prit son envol après qu'il l'eut bénie.* Oh. Comment peut-on écrire quelque chose d'aussi beau?

Elle a montré ses « Rois mages » à Mme McKee, et il n'y a pas moyen de revenir en arrière.

Le dimanche suivant, le verdict. C'est Vanessa MacLeod qui chantera le solo.

Vanessa MacLeod! Une corneille enrouée chanterait mieux qu'elle. Pire qu'un de ces vieux crapauds qui coassent là-bas sur la rivière. C'est pas juste.

« C'est pas juste, Christie », peste Morag, rentrée chez elle.

Christie se cure les dents, qu'il a affreuses, avec un bout de balai de crin, à se demander comment font ses gencives pour ne pas pourrir, un vieux balai aussi dégoûtant.

« Si tu t'attends à ce que tout soit juste en ce bas monde, tu peux patienter jusqu'au jour où les poules auront des dents. Elle chante si mal que ça, dis-moi ? »

— Ben, pas vraiment, mais... pas mieux que moi, en tout cas. »

Est-ce que Mme McKee s'est demandé si Morag présenterait bien, debout, là, toute seule devant le chœur ? Mme McKee serait-elle comme ça ? Évidemment, quelle question ! Tous, ils se le seraient demandé. C'est normal.

Le soir en question, Morag décide d'y aller quand même et de faire partie du chœur. Vanessa, toute pimpante dans une jupe écossaise avec des bretelles et un chemisier blanc à jabot, se lève pour chanter. Morag remarque qu'elle a les mains qui tremblent. Elle est nerveuse. Ha, ha ! Morag espère que quelque chose d'affreux va arriver à Vanessa. Mais non, rien. Elle chante un truc pourri mais ne fait pas une seule fausse note.

*Le Christ fut jadis un enfant
Comme vous et moi et nos aînés*

Bigre, celui qui a écrit cette chanson n'a pas inventé le fil à couper le beurre. C'est bien fait pour Vanessa, d'avoir à chanter un truc aussi con.

Un mois plus tard. À l'école. On fait l'appel. Vanessa McLeod? Absente. Morag écoute ce qui se dit pendant la récréation.

« Son père est mort. »

À la maison, Christie se mouche avec les doigts, sort un instant pour balancer la morve sur la neige déjà jaunie par de la pisse de chien, puis revient dans la cuisine et le dit.

« Eh bien, le docteur a rejoint ses ancêtres. Une pneumonie. C'était un type bien. On aurait pu avoir pire. »

Morag est assise à table, dans la cuisine bien chauffée par un poêle qui crépite. Mais là, il faut qu'elle monte dans sa chambre, qui est glacée.

Elle ne voulait pas... non... c'est pas ce qu'elle voulait dire... et c'était il y a très, très longtemps... quand est-ce que... et en plus le Dr McLeod était là et...

Dieu lit dans tes pensées. Allons, allons, Il sait. Mais Il est méchant. Il s'en fout. Ou n'y comprend rien.

Vanessa revient à l'école. Morag ne la regarde pas, ni ne lui parle. Elle voudrait bien, mais elle en est incapable. Vanessa n'y fait pas attention. Elle n'a jamais beaucoup parlé à Morag, de toute façon. Vanessa ne parle plus beaucoup à personne, à présent, et pour un bout de temps. Morag l'observe. Avec une attention qui lui vient de très loin.

FILM DES SOUVENIRS :
CHRISTIE, LE GROS ROUGE,
GUNN LE CORNEMUSEUR
ET CLOWNY MACPHERSON

Christie devant un pichet de gros rouge. Prin est partie se coucher en se dandinant, pour bien marquer sa désapprobation. Morag est en train de faire ses devoirs. L'ampoule du plafond n'est pas très forte et il faut qu'elle se penche sur son livre de géographie pour y regarder de très près et lire les caractères d'imprimerie qui dansent devant ses yeux. À l'autre bout de la table, Christie abat son poing sur la table — pan. De l'autre main, il a tout de même pris soin d'assurer la stabilité du pichet gris qui, jadis, Dieu sait quand, contenait du vinaigre.

« Alors, Morag, est-ce que t'aimerais que j'te raconte ce qu'est arrivé à Gunn le Cornemuseur et aux autres, quand leur bateau a accosté dans le Nord, tout là-bas ? »

Morag ferme son livre de géographie. L'air ravi.

« Oh oui, Christie.

— Alors, écoute, j'ai lu ça dans un livre que'qu'part, je l'jure devant Dieu, et c'est tout là dans les livres, mais, sacré nom, faut pas non plus croire tout ce qu'y disent dans les livres. On croit que ce qu'on sait. »

Qu'est-ce qu'il raconte ? Mais elle aime cette histoire. Il se verse un autre verre.

*Histoire de la longue marche
de Gunn le Cornemuseur,
telle que racontée par Christie.*

Bon, c'foutu bateau, là, va savoir son nom, mais avec à son bord tous ceux du Sutherland affligés d'toutes les maladies, la fièvre et la peste du diable, eh ben, ce bateau, avec tous ces enfants qui mouraient à la pelle, il a traversé l'océan, vois-tu, et il est arrivé ICI, sur le nouveau continent, seulement très loin, au nord. Tu m'demandes pas pourquoi? Qu'est-ce qui a bien pu arriver à ce bateau? Eh bien, la pire de toutes les calamités qui leur sont tombées dessus, à ces gens-là, c'est qu'y z'avaient un capitaine qu'était un imbécile de première. Et crois-le ou non, *y s'est gouré de route*, il a accosté bien plus au nord. Y s'est gouré, tu t'rends compte? Tous ces gens, tu vois, Gunn le Cornemuseur et sa femme Morag, et tous les autres, y z'étaient censés accoster à un endroit bien précis, dans la baie d'Hudson (j'te parle de l'eau, là, de la mer, hein, pas du magasin). Mais cet imbécile de capitaine a fait accoster son bateau ailleurs. Parfaitement! Et ce connard en a rien eu à faire. Tout ce qu'y voulait c'était les larguer, s'en débarrasser. C'est tout ce qu'il avait en tête. Si bien qu'y les a pas largués au bon endroit, là-bas, le nom m'échappe, mais c'était tout au nord là-haut. Là où qu'y faisait plus froid que dans toutes les toilettes de l'enfer.

Enfin, bref, les v'là qui débarquent. Gunn le Cornemuseur prend ses hardes, sa bouillotte, son tartan et sa hache et y dit à la dame Morag *Puisque c'est ici qu'on est arrivés, par*

tous les saints du paradis, c'est ici qu'on va rester. Et là, cette femme, Morag, la v'là-t'y-pas qui prend ses couvertures et le peu de bien qu'y z'avaient — un ballot, en fait, qu'elle se met sur le dos, grosse qu'elle était de leur premier enfant encore à naître — et qui le suit. Mais y manquait que'qu'chose.

La cornemuse. Eh oui, la cornemuse.

Si on doit s'installer ici dans ce pays perdu au milieu de nulle part, terrifiant, avec toutes ces bêtes féroces, et ce froid, et ces rochers encore plus durs que ceux qu'on vient de quitter, dit la femme Morag, au moins qu'on y débarque en musique.

Alors Gunn le Cornemuseur, il a sorti sa cornemuse et y leur a joué un morceau pendant qu'y débarquaient sur ce sol, dans ce pays terrifiant, pire que des toilettes en enfer, ça on peut le dire, et y z'ont construit leurs huttes de torchis au son de la musique qu'cet homme leur jouait.

Et alors c'est là qu'y z'ont vécu, de longues journées et des nuits plus longues encore, à endurer mille souffrances, avec le sentiment qu'y aurait jamais de fin à leurs misères. Mais y z'ont tenu bon. Y s'ont mis à chasser pour se nourrir, et survivre.

(Qu'est-ce qu'ils chassaient, Christie?)

Oh, des ours polaires tellement énormes qu'on aurait dit des bancs de neige ambulants avec des mâchoires et des griffes, et puis des renards sauvages, mais alors, immenses, qui vous dévoraient des yeux, et...

(Il mangeaient pas *les renards*, Christie?)

Bon, p't-êt'pas les renards. Y les chassaient pour leur fourrure, tu comprends? Mais y mangeaient toutes sortes de trucs bizarres, c'était la misère, à l'époque, mais y sont restés parce qu'y z'avaient du cœur au ventre. Puis, au printemps, y s'sont mis en marche. Oui, y sont partis chercher du matériel. Y z'ont beaucoup, beaucoup marché. Que'qu'chose comme mille kilomètres, au moins.

(*Mille kilomètres? À pied? Mais c'est impossible, Christie.*)

Bon, p't-êt'pas tout à fait mille, mais c'était loin. Et dans la neige et la boue, en plus. Et qui c'est qui ouvrait la marche? Hein, je te le demande. Gunn le Cornemuseur. Lui-même. Il ouvrait la marche, avec sa cornemuse qui résonnait haut et fort. C'est qu'y mesurait pas moins de deux mètres de haut, c't'homme-là, et il avait un sacré souffle. Et y jouait comme un ange tout droit descendu du paradis, mais aussi comme un démon directement venu de l'enfer, et y donnait du cœur au ventre à tous ces gens qui battaient l'air comme un tambour, ou comme des ailes d'oiseaux sauvages pris par le blizzard, car il avait une foi à déplacer les montagnes, oui, et une âme d'enfant, un culot monstre, et une grande force de conviction.

Enfin bref, je suppose qu'y z'ont dû marcher comme ça à travers toutes ces terres glacées, dans les tourbières qu'y avait là-bas, et la boue et la gadoue de la neige fondue, et dans la neige aussi, même si c'était le printemps. Et c'était sacrément dur, de marcher, même Gunn le Cornemuseur il a commencé

à avoir des doutes, et qui pourrait l'en blâmer? Et le v'là qui dit à sa femme Morag, y lui dit *Qu'est-ce qu'on fout dans un pays pareil, nom de nom?* Alors elle lui répond, Morag, avec sa sagesse, et son bon cœur, et tout le réconfort qu'elle savait lui donner, et aussi sa tranquille assurance, elle lui dit *Nous allons vers un pays neuf et notre enfant vient avec nous, alors continue de jouer.* Et c'est c'qu'il a fait. Ouais, c'est c'qu'il a fait.

Alors, finalement, y sont arrivés là où y avait du matériel. Et y s'sont fabriqué des barques, des grosses barques à fond plat, des chalands, plutôt, ou des radeaux, des machins comme ça, et y z'ont commencé à descendre la rivière Rouge, c'est-à-dire dans cette partie-ci du pays, pas tellement loin d'ici où qu'on est. Et là, y sont restés.

(Et après, Christie, qu'est-ce qui s'est passé?)

Oh la! Ç'a été dur. Tu peux même pas imaginer à quel point. Les sauterelles, la grêle. Les inondations. Le blizzard. Les Indiens. Les Métis. Une chaleur d'enfer avec des moustiques gros comme des moineaux en été. Des hivers à vous changer en statue de glace ou à vous figer le sang dans les veines. Un climat pour hommes des cavernes, en c'temps-là. Quoique c'est pas beaucoup mieux aujourd'hui, à dire le vrai.

(Est-ce qu'ils se battaient contre les Indiens et les Métis, Christie?)

Tu parles. Et comment qu'y s'battaient? Y les tuaient en pagaille, ma fille.

(C'étaient des méchants, alors, les Indiens et les autres?)

Hein?

*

L'histoire est finie. Les yeux bleu délavé de Christie regardent Morag, ou plutôt essaient de la regarder.

« Méchants? » Il répète le mot comme s'il faisait un gros effort pour en saisit le sens.

« Non, dit-il enfin. Y z'étaient pas méchants. Y z'étaient là, c'est tout. »

Il lui fait comprendre d'un signe, plein de lassitude, que c'est l'heure d'aller se coucher. Et elle le voit de nouveau tel qu'il est vraiment, tel qu'elle oublie qu'il est, parfois, quand il raconte. Pourquoi faut-il qu'il ait cet air-là? Mais elle ne dit rien. Il bâille à s'en décrocher la mâchoire, à moitié couché sur la table, la tête entre les bras.

Morag, en haut. Écrivant sur un cahier de brouillon. Celui-là est presque rempli, et dedans il y a une longue histoire qui raconte comment la femme de Gunn le Cornemuseur, après la naissance de son enfant, là-bas, du côté de la rivière Rouge, partit en forêt dans l'idée de construire un char pour eux tous, Gunn, elle-même et leur petite fille, pour qu'ils puissent se déplacer facilement dans le pays. Elle coupa des arbres, et fabriqua son char elle-même. Ce n'était pas une charrette. Presque un carrosse, très haut à l'arrière, avec :

quatre roues géantes
un grand espace à l'arrière avec un banc
un siège recouvert de mousse (elle avait
d'abord écrit de velours, mais où en
auraient-ils trouvé?)
l'avant comme une proue de bateau en
forme d'oiseau
des rouleaux en écorce de bouleau
comme du parchemin sur les côtés
et, sculptés dans le bois, des chevreuils,
des renards et des ours
et puis des alouettes des champs
et de l'herbe haute
des sapins et des pommes de pin
des pierres polies en guise de bijoux, sur
les côtés et sur les essieux
une embrasse en cuivre pour la corne-
muse de Gunn le Cornemuseur.

Morag travaille à une autre histoire en même temps. Dans un autre cahier. Elle ne sait pas d'où ça lui est venu. Ça vient tout seul, même que quand on l'écrit ça surprend, parce qu'on ne sait pas ce qui va arriver avant de l'écrire sur le papier.

Elle écrit dans son lit, l'édredon remonté jusqu'au cou ou presque.

La nouvelle histoire, c'est celle d'un des gars qui accompagnaient Gunn le Cornemuseur. Un petit tout maigre. Mais drôlement costaud. Il s'appelait... non, pas Cluny,

quelque chose du même genre. C'est comme ça qu'on surnomme les MacPherson... pourquoi? Clowny MacPherson, il s'appelait, parce qu'il avait une drôle d'allure et que les gens riaient tout le temps de lui. Mais Gunn le Cornemuseur, lui, il savait ce qu'il valait, Clowny, il savait que c'était un bûcheron du tonnerre, et que...

La suite demain.

FILM DES SOUVENIRS : PRÉSENCE ET PRÉSENTS DE CHRISTIE

Christie se cherche un caleçon dans le buffet de la cuisine. Prin et lui n'ont pas de commode dans leur chambre. Pour une raison connue d'eux seuls, il y a un grand électrophone à la place, du genre qu'on remonte, avec une pile de vieux disques à l'intérieur, mais qu'on ne passe jamais.

« Ce maudit caleçon, on a dû me l'perdre, ou me l'voler, ou bien c'est'y qu'y se serait égaré tout seul, grommelle Christie. Où diable l'as-tu fourré, femme? »

Prin se trouble, n'arrive pas à se rappeler.

« Y m'semble bien, pourtant, que j'l'avais mis dans le tiroir du haut. Ou bien est-ce que... »

— Laisse tomber, gueule Christie. J'trouve plus facilement quelque chose au Dépotoir qu'ici. Tu saurais pas ce que c'est que l'ordre même si ça faisait partie de ton nom.

— Tu peux toujours causer », gémit Prin dont le souffle est court, saccadé.

Christie s'arrête de jeter les vêtements tout autour et lui fait face. Il a l'air bizarre.

« J'pourrais pas mieux dire, bon Dieu. T'aurais mieux fait d'te trouver un aut'mari, Prin. C'est la pure vérité.

— Pas eu le choix », dit Prin, tout bas, mais il a entendu.

Morag trouve que c'est moche d'avoir dit ça. Dans sa tête elle change de camp pour se mettre du côté de Christie. Christie fait la grimace.

« Satané nom de Dieu, le choix on l'a toujours, il faut savoir saisir sa chance dans la vie ! gronde-t-il. Ou alors tu la saisis pas. Comme moi. Faut travailler dur, crois-moi, pour devenir tel que tu m'vois là, rien qu'une loque. Dans le seul caleçon qui me reste. »

Et là sa voix retombe.

« Quoique, c'est pas tout à fait vrai non plus. C'est vrai et pas vrai. Un casse-pieds pas possible, en tout cas !

— J'te comprends pas, Christie Logan, dit Prin. J'ai jamais pu te comprendre.

— T'es pas la seule, va. J'me comprends pas moi-même. C'est si compliqué, un être humain. Qui a dit ça ? C'était une tête, ç'ui-là. »

Il se remet à fourrager dans le tiroir, en fredonnant.

« Oh c'est si compliqué, un être humain, oh c'est si compliqué un foutu être humain : assez pour vous flanquer une sacrée trouille, quand on y pense, mais le contraire est vrai aussi mmm mmm. »

Il s'arrête.

« Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? » dit-il tout à coup. Un livre. Il le feuillette, puis l'apporte à Morag. Une couverture pourpre, décolorée, presque d'un mauve sale sur les bords, et des lettres dorées ternies.

Le 60^e Régiment d'artillerie canadien
Chroniques du régiment

« C'est l'album de guerre du régiment, dit Christie. Le régiment où qu'on était, ton père et moi, entre 1916 et l'année qu'on est revenus, en 1919. »

Il l'ouvre.

TABLE DES MATIÈRES

- I. Au Canada
- II. En Angleterre
- III. Premières manœuvres en France
- IV. La guerre de positions
- V. La guerre de mouvement —
La bataille d'Amiens
- VI. La guerre de mouvement —
d'Arras à Cambrai
- VII. La guerre de mouvement —
de Cambrai à Valenciennes
- VIII. La guerre de mouvement —
de Valenciennes à Mons

- ix. La marche jusqu'au Rhin
- x. Les chevaux de l'Artillerie montée
- xi. Les pertes

Quelques photos floues tout au long du livre :

Vis-en-Artois (des immeubles de briques tous écroulés en tas)

Entrée des Troupes à Valenciennes (une rue, un immeuble en ruine, des hommes qui courent)

La protection des Chevaux (une tranchée profonde ; deux hommes et des chevaux dans la boue)

La Compagnie (en rangs serrés, des hommes, mais on dirait presque des collégiens)

« Christie ! Est-ce que mon père est là, sur la photo ?

— Ouais. On y est tous.

— C'est lequel ? Dis, c'est lequel ? »

Christie et Morag scrutent tous les deux la photo. Rang après rang, de lointains visages. Ils sont très petits sur la photo. Et les visages sont si flous qu'ils se ressemblent tous.

« Fais voir, dit Christie. Ç'ui-là ? Non. P't-êt'pas. Ç'ui-là, p'-têt' ? J'suis où, moi ? Seigneur, Morag, j'arrive même pas à voir où j'suis. »

Morag regarde la vieille photo. L'un de ces hommes est Colin Gunn, son père. Mais ça peut être n'importe lequel d'entre eux. Elle ne dit rien.

« Ton père m'a sauvé la vie cette fois-là, dit Christie.

— Vraiment ? Quand ? Comment ?

— Au bois de Bourlon. »

Il regarde à la page qui en parle. Ils lisent ce qui est écrit.

Durant la nuit du 26 septembre, les pièces d'artillerie furent placées en position de tir. L'heure H était prévue pour cinq heures du matin le 27 septembre et, à la seconde même, les canons ouvrirent le feu et le tir se poursuivit jusqu'à douze heures dix.

Bien que cette opération ait été menée dans le plus grand secret par le Régiment, leur position avait sans doute été repérée, car à peine les tirs avaient-ils commencé que l'ennemi bombarda les pièces d'artillerie au mortier ; et si les canons n'avaient pas été placés dans les tranchées, les pertes auraient été très lourdes. Nos hommes ont échappé de justesse à la catastrophe. Un cercle de terre d'à peine quelques mètres de rayon se soulevait ici et là autour des canons, et quand la fumée se dissipait, après s'être élevée lentement dans les airs, les artilleurs jetaient autour d'eux un regard plein d'espoir pour s'assurer que leurs camarades étaient encore sains et saufs. C'est au cours de cette attaque qu'ils se rendirent maîtres du bois de Bourlon.

« De Dieu, dit Christie, à les lire tu te croirais à un pique-nique de boy-scouts !

— Qu'est-ce qui s'est passé, Christie ? »

Christie s'assied et se roule une cigarette.

*La bataille du bois de Bourlon
racontée par Christie*

Eh bien, vois-tu, c'était comme le dit le livre, mais pas vraiment comme ça non plus. C'est ça qui est étrange.

Seigneur Dieu, avec tous ces canons qui pilonnaient ce matin-là, le ciel était en feu. En feu, ouais, du feu partout. Nous, on tirait des tranchées. Ces tranchées, nom de Dieu. T'as jamais entendu parler du mal des tranchées ? Les pieds pourrissaient. Y pourrissaient, j'te dis, parce qu'y z'étaient tout le temps dans la boue, la gadoue, la merde et la pisse de cheval. T'étais là en train d'aligner leurs putains de canons, des pièces de dix-huit, alors que t'enfonçais quasiment jusqu'au nombril dans cette saloperie de boue.

Pour les chevaux, c'était épouvantable. J'en ai vu crever dans la boue, prisonniers de cratères formés par les obus qu'étaient remplis de cette satanée bouillasse. Un jour j'ai vu un cheval qu'était pris dans la boue, la bouche écumant de peur, les yeux fous, hennissant à la mort. Non, c'étaient pas des hennissements. Des hurlements, plutôt. Noyé dans la boue. Seigneur, c'est la boue, surtout, qu'on peut pas oublier, plus encore que l'reste.

(Qu'est-ce qui est arrivé ce jour-là, Christie? Continue.)

Ton père et moi, on était tous les deux canonniers. On s'est retrouvés ensemble, vois-tu. Tous les deux à manoeuvrer le canon.

(Gunner Gunn¹. C'est marrant, non?)

C'était peut-être marrant, mais à ce moment-là on faisait pas très attention à ce genre de trucs. J'étais plus vieux que Colin, et pas aussi vif, faut bien le dire. Ce jour-là on s'apprêtait à bombarder Brimstone quand, tout à coup, un obus a explosé près de moi, si près nom de Dieu que j'ai bien cru que j'étais foutu. Ce bruit, mon Dieu. Et puis tout à coup l'air tout autour de moi qu'était plein de...

(De quoi, Christie. Pourquoi tu t'arrêtes?)

Ben... de lambeaux humains, du sang partout. Ça volait partout. Une jambe. Une main. Des tripes, qu'étaient si rouges et mouillées que c'en était pas croyable.

(Oh.)

J'ai cru... Mon Dieu, c'est Colin. Et c'est là qu'le bruit ou un sale truc m'a eu. J'me suis mis à trembler, j'avais les pieds cloués au sol, impossible d'faire un pas. Puis... je me souviens plus de rien. J'ai dû tomber dans les pommes. Quand j'suis revenu à moi, il était bien au-delà de minuit et y avait un tel silence qu'tu pouvais entendre ton cœur battre. Le ciel était plein d'étoiles, et je me rappelle que sur le coup ça m'a fait peur. Je

1. *Gunner* signifie « artilleur », ou « canonnier ».

croyais qu’c’étaient encore les obus, tu comprends. Mais elles bougeaient pas et n’s’approchaient pas. Ton père m’a apporté de l’eau. Il avait dû me traîner jusque dans la tranchée où on bivouaquait, hors du champ de tir. L’eau s’est renversée. Un beau gâchis. Mais je pouvais pas boire. Je tremblais toujours comme un fou.

(Et après, Christie?)

Mais l’histoire est finie. Christie se lève. Morag s’aperçoit qu’il tremble.

«J’aurais mieux aimé pas retrouver ce foutu bouquin », dit-il.

Puis il va se coucher.

«Je peux avoir le livre, Prin? dit Morag. S’il en veut pas, est-ce que je peux l’avoir?

— Chh... » Prin chuchote. «Je pense pas qu’il voudrait s’en séparer, tu sais. Lui demande pas, va.»

Mais Christie a entendu. Il ne revient pas dans la cuisine ce soir-là, mais, le lendemain matin, il vient paumes ouvertes vers Morag.

«Pas le livre, dit-il. Et j’ai rien qu’ait appartenu à ton père. Mais tu peux avoir ça, si tu veux.»

C’est un couteau. Environ vingt centimètres de long, manche compris, lequel est en cuir marron foncé. La lame est large, très pointue au bout. Un couteau de chasse.

Morag le prend. L’examine. Sur le manche, gravé, on dirait qu’il y a un signe : 

« C'est quoi, ce signe, Christie ? »

— J'sais pas. Je suppose que c'est pas le cadeau idéal pour une fille. Je l'ai trouvé dans le même tiroir que le livre. Ça fait des années que j'l'avais pas vu. Un petit con m'avait offert de l'échanger contre un paquet de cigarettes, et j'avais accepté. Quoiqu'y m'a jamais servi à grand-chose, en fait. M'suis fait avoir. L'était beau parleur le gamin, quand il était petit, mais ça y a pas réussi. Y s'est tué y a un an environ. Sa camionnette a percuté un train de marchandises. Un jeune casse-cou, une tête brûlée, quoi, un pauvre type, bourré, probablement. Bon, j'suppose que, comme cadeau de Noël, c'est pas le rêve.

— Si t'avais pas eu ce tord-boyaux, t'aurais pu y acheter des bonbons, à la p'tite, dit Prin.

— Bon Dieu, femme, tu crois qu'j'le sais pas ?

— Il m'plaît, ton cadeau, dit Morag. Il m'plaît beaucoup, Christie. Je t'assure. »

C'est la première fois que Christie lui offre un cadeau, sauf des bonbons de temps à autre. Mais jamais un cadeau qui reste. Un peu honteuse de celui-là, et d'elle-même, elle le fourre au fond du tiroir de sa commode.

QUATRE

Les mainates et les étourneaux commencèrent leur aubade, un chœur de cris rauques et grinçants accompagné d'un chassé-croisé de piétinements sur le toit. Morag soupira. Les oiseaux devraient avoir la patte légère. Ploc, ploc, ploc, pire que des chevaux de trait. Des oiseaux changés en minuscules originaux l'espace d'une heure au lever du soleil. Jamais des hirondelles ne marcheraient comme ça sur le toit, vous pouvez en être sûr. On les verrait sans doute se pavaner avec grâce, mais, sagement, elles préféreraient voler.

S'il y avait eu des plafonds dans la ferme, les oiseaux n'auraient pas fait un tel vacarme. Mais il n'y avait que des poutres et des chevrons. C'est précisément ce que Morag aimait, parce que ça montrait comment la maison avait été bâtie, près d'une centaine d'années auparavant, par un fermier, un certain Cooper. Dont les enfants et petits-enfants avaient cultivé ce sol merveilleusement arboré mais rocailleux, pour finalement renoncer, vendre et partir s'installer dans une ville quelconque. La maison, construite en rondins, était aussi solide que l'année de sa construction. Les chambranles et les rebords des fenêtres étaient en bois équarri à la main, alors que le plancher et les portes venaient d'une scierie. Les pièces étaient petites. Morag s'était procuré les meubles — de vieilles chaises à dossiers hauts, des commodes en pin, la longue table de cuisine — chez des brocanteurs de McConnell's Landing. Enfant,

Morag aurait détesté l'ancienneté de la maison, son côté rustique. À présent, c'est ce qu'elle aimait, au contraire.

Morag renonça à se boucher les oreilles pour ne pas entendre les oiseaux et se leva. La cuisine était fraîche et le resterait toute la journée. L'épaisseur des murs protégeait de la chaleur. Elle passa la tête dehors. La rivière était calme. Pas de vent. Sur l'autre rive, les arbres se reflétaient dans l'eau avec une telle netteté qu'on aurait pu croire qu'il y avait un autre monde, là ; un monde vert et feuillu au fond de l'eau, saules, chênes, érables peuplés de petits ondins, de brochets et de perches jaunes qui ondulaient entre les branches. La journée s'annonçait étouffante, pensa Morag.

Royland serait là dans une heure environ. C'était le jour.

On se demandait ce qu'avait pu vivre cette famille Cooper tant d'années auparavant. Un long voyage jusqu'ici pour prendre possession de leur terre. Pas de routes. La brousse. Être obligé de se tailler un chemin à la machette. À cheval avec des chariots ? Ils avaient probablement fait une grande partie du voyage par voie d'eau. Sur des chalands surchargés et vacillants. Puis il avait fallu défricher. Épierrer les champs et bâtir des murets pour délimiter la terre à cultiver. Un travail de Romain, inimaginable aujourd'hui, éreintant pour le dos et le cœur. Les femmes qui travaillaient comme des bêtes. Probablement enceintes la plupart du temps, de surcroît. Cuisant leur pain dans des fours de brique, ayant elles-mêmes le ventre lourd d'une prochaine fournée. Des portées de

poulets et de marmots à surveiller. Terrible. Épouvantable.

Une vie saine, remarquez. Personne ne mourait d'un cancer du poumon. Des gens robustes et en bonne santé, hâlés, habiles. Des pionniers, des vrais.

Mais qu'en était-il quand une crise d'appendicite survenait? Ou quand un enfant était gravement malade? Avait la fièvre? Quand une femme accouchait par le siège ou que sa grossesse se passait mal? Parmi les tombes du tout petit cimetière sur la colline, il y avait celle de la première femme de Simon Cooper.

À LA MÉMOIRE DE SARAH COOPER

MORTE EN COUCHES

LE 20 JUIN 1880, À L'ÂGE DE 24 ANS.

QU'ELLE REPOSE DANS LA PAIX DU SEIGNEUR.

Probablement heureuse de se reposer enfin quelque part, la pauvre femme, fût-ce dans la paix du Seigneur. Combien de femmes ont-elles perdu la raison? Solitude, isolement, fatigue, désespoir, surmenage, peur. Dehors, la forêt. Dedans, un homme soucieux, abruti de travail et la plupart du temps silencieux, des enfants braillards, du feu dans la cheminée et le risque permanent d'incendie. En hiver, de la neige à mi-cuisse. Des toilettes extérieures. Des gens luttant contre le vent pour atteindre l'étable et traire la vache. Quel pied! Tu parles d'une vie saine! Un miracle qu'ils ne soient pas tous devenus fous. Il y a fort à parier que beaucoup l'étaient. C'est la pleine lune, George —

Mme Cooper hurle toujours comme ça dans ces moments-là —, inutile de s'inquiéter — demain matin elle se portera comme un charme —, allez viens, Sarah, ne reste pas là accroupie dans ton coin et arrête de montrer les dents comme ça — George et moi on a faim et on aimerait bien bouffer quelque chose. *En avant, soldats de la Chrétienté. Seigneur, que Votre Volonté soit faite.*

Il n'en reste pas moins qu'ils ont bel et bien réussi à se construire une vie ici. Et qu'ils ont survécu. Comme le dénommé Gunn le Cornemuseur et les Sutherlanders plus à l'ouest. Est-ce mieux ou pis aujourd'hui? Les deux. Les deux. Au moins leurs enfants n'allaient-ils pas vadrouiller Dieu sait où. Vers des destinées inconnues, en des lieux lointains et meurtriers. Et si certains partaient quand même, il n'y avait pas le téléphone et le courrier ne devait pas être d'une grande rapidité. En tout cas, eux n'étaient pas obligés de sortir tout ce qu'ils avaient dans les tripes ou sur le cœur et de mettre tout ça sur le papier pour gagner leur croûte. Pas si cons. Tout de même, certains l'ont fait. Et parmi eux des femmes. Catharine Parr Traill, botaniste qui, vers le milieu du xix^e siècle, répertoria et dessina quantité de fleurs sauvages, et écrivit un guide à l'usage des colons tout en élevant une ribambelle de gamins et en trimant comme une esclave.

Le bois de bouleau se prête à la fabrication de toutes sortes d'ustensiles.

Quelques trucs de jardinage (y compris comment commencer un verger, oui, commencer !)

Comment confectionner :

un quatre-quarts
des biscuits à la cuiller
un Yorkshire Pudding à l'indienne
du vinaigre d'érable
une terrine de poisson
du savon à base de potasse
de la lirette
des bougies
un bon fromage maison
des remèdes contre la fièvre et la
dysenterie

Et ainsi de suite. On ose à peine y penser. Morag, qui fait marcher sa maison de rondins avec une remarquable efficacité et l'aide occasionnelle du réfrigérateur, de la bouilloire électrique, du grille-pain, de la cuisinière, du fer à repasser, des radiateurs, de la chaudière, de l'électricité, sans parler du supermarché local et de l'amical voisinage du taxi de Ron Jewitt. Juste ciel !

Le pinson, dans le petit orme devant la fenêtre, faisait ses vocalises. Un chant sans ambiguïté.

Pres-pres-pres-pres-bytérien !

Lorsque Morag et Pique avaient emménagé, Mme Eula McCann, qui habitait à quelques kilomètres de là, était venue leur

souhaiter la bienvenue avec des pains aux raisins et leur avait demandé si elles avaient entendu l'oiseau qui disait ce mot. Morag n'avait jusque-là entendu qu'un joli trille. Mais, depuis ce jour, son message lui parvenait haut et clair.

Une Catharine Parr Traill ne se serait certainement pas laissé surprendre à cette heure matinale devant une quatrième tasse de café à se demander ce qu'elle allait faire de sa journée. Non. Catharine P. T. n'aurait pas pu s'offrir ce luxe.

*Une scène de la vie des Traill,
aux alentours de 1840*

C.P.T. au saut du lit, bien réveillée, pieds nus sur le plancher glissant — non, on recommence. Pieds nus sur un tapis fait de ses propres mains, au crochet. Petit déjeuner déjà préparé pour toute la smala. Sort nourrir les poules, passe brièvement au retour par le potager pour arracher quatorze brassées de mauvaises herbes et, tiens, peut-être aussi tailler un pommier, pendant qu'on y est. Consacre une heure à l'éducation des enfants, toute une bande de marmots zozotant avec enthousiasme devant ses lumières. Fait le ménage, enfourne deux cents miches d'un pain délicieux, met en bocal une demi-tonne de prunes, de poires, de cerises, et cetera. Tout ça avant le déjeuner.

Catharine Parr Traill, où êtes-vous à présent que nous avons besoin de vous ? Parlez, ô femme au souvenir béni.

Où diable était Pique et pourquoi ne téléphonait ou n'écrivait-elle pas? Si Pique n'avait aucune pièce d'identité sur elle (ce qui lui ressemblait assez), comment pourrait-on savoir qui elle était et joindre Morag si jamais quelque chose lui arrivait? Morag devrait-elle essayer de la retrouver? Pique allait bien, tout récemment encore. Le coup de téléphone du père de Pique l'avait établi. Mais où était-elle à présent, et pourquoi ne le lui faisait-elle pas savoir? Cette inquiétude était-elle excessive de la part de Morag? Sans doute. Mais tout de même. Comment ne pas s'inquiéter? Cette mère n'avait que dix-huit ans. Catharine avait parlé quelque part de la conduite à tenir en cas d'urgence. Que disait-elle?

Morag bondit jusqu'aux rayons de bibliothèque qui tapissaient deux des murs du salon, lequel servait peu. Trouva le passage en question.

En cas d'urgence, rester assis les bras croisés à se lamenter sur son sort est une sottise. Mieux vaut se reprendre et agir.

(Le guide du colon canadien, 1855)

MORAG : Merci, madame Traill.

CATHARINE PARR TRAILL : Ça, ma chère, c'était quand on était encerclés par des feux de forêts qui menaçaient les cultures, les clôtures, le bétail, l'étable, la maison, les meubles et bien sûr aussi les enfants. Votre situation, si je peux me permettre, ne peut guère se comparer à la nôtre.

MORAG : Ben... c'est vrai, mais... attendez un peu. Je voudrais vous y voir, vous, si votre unique enfant disparaissait je ne sais où. Et, en plus, sans une épaule solide ou même faible sur laquelle s'appuyer de temps à autre. D'accord, ne dites rien, chère madame. Vous iriez planter des navets, pour au moins ne pas crever de faim pendant l'hiver. Vous iriez ramasser des mûres ou autre chose ; vous vous lanceriez dans la fabrication de confitures artisanales, ou de pemmican avec le pauvre canasson tombé raide d'épuisement entre les brancards. Non, ne dites rien, je le sais.

Les coups (que Morag venait seulement d'entendre) sur la porte de la cuisine avaient cessé et Royland était entré. Elle le reconnaissait à son pas, lent sans être lourd.

« Tu perds la boule, Morag, c'est le premier signe à ce qu'il paraît. »

Gênée, elle remit le livre à sa place et retourna à la cuisine.

« Il ne t'arrive donc jamais de parler tout seul, Royland ? »

— Si, si. C'est quand je commence à me répondre que je m'inquiète. »

Très drôle ! Il en a pas une plus récente ?

« Ce n'est pas à moi que je répondais, dit Morag. J'avais engagé une conversation très courtoise avec une dame de ma connaissance, qui n'habite plus cette vallée de larmes depuis longtemps, du reste.

— V'là que tu te prends pour Jeanne d'Arc, maintenant, dit Royland, étouffant son rire dans sa barbe.

— La dame de *sa* connaissance occupait une position, disons, un peu plus élevée que ma dame à moi. Tu veux du café?

— Je dis pas non. Déjà au travail, Morag?»

Cette fois, c'était le mot juste. Un jour il lui avait demandé ce qu'elle écrivait de beau. Jusqu'au moment où il avait compris qu'écrire, pour elle, c'était du travail, ce qui pouvait paraître curieux, vu que, quand ça venait, c'était plus un don gratuit que du travail; le seul travail qu'elle aimait, qui plus est.

«Je ne sais pas. C'est-à-dire... je ne suis pas encore sûre de ce que je veux faire, ou dois faire. Mon idée me paraît complètement saugrenue, à plus d'un titre, mais il va falloir que je m'y mette. Peut-être est-ce déjà commencé. Je n'en sais encore trop rien, à vrai dire.

— Des nouvelles de Pique?

— Non.» Se détournant pour que le vieil homme ne voie pas à quel point elle avait besoin d'être rassurée.

«C'est bien ce qui me semblait. Faut que tu cesses de t'en faire pour cette petite. J'arrête pas de te le dire.»

Morag se retourna brusquement pour lui faire face.

«Ne te méprends pas, Royland. Je ne veux pas qu'elle vive ici. Elle ne peut pas. Elle ne

doit pas. Il faut qu'elle se débrouille seule, désormais. Tout autre arrangement serait mauvais, autant pour elle que pour moi. Mais je voudrais savoir que tout va bien pour elle, c'est tout ce que je demande.

— Tu en doutes?

— Tu te rappelles, la fois dernière, quand elle avait fait une fugue?

— Oui. Mais elle est revenue. Et elle a un an de plus.

— Elle a passé un mois dans un hôpital psychiatrique à Toronto. Un mauvais trip, comme on dit, et c'est un euphémisme! Elle n'a pas eu une vie facile, Royland. Je lui ai imposé une putain de vie, même si ce n'était pas voulu. D'accord, tout le reste aussi lui a été imposé, je ne suis pas Dieu et je ne suis pas responsable de tout. Mais c'est quand même moi qui ai choisi de la mettre au monde, et peut-être que j'aurais dû prévoir que ce serait trop difficile pour elle. Sur le moment on ne pense pas à ces choses-là; en tout cas, moi, je n'y ai pas pensé. »

Pique, ses longs cheveux noirs répandus sur l'oreiller de l'hôpital, le visage tourné pour ne pas voir Morag, d'une voix basse et virulente. *Tu ne vois pas que je te méprise? Tu ne vois pas que je veux que tu t'en ailles? Tu n'es pas ma mère. Je n'ai pas de mère.* L'infirmière, d'une voix douce, disant à Morag qu'il valait mieux qu'elle s'en aille, que dans une semaine ou deux on verrait. Morag errant dans les rues, se heurtant aux passants, aveugle à tout sauf aux films qui défilaient clairs et nets encore et encore dans

sa tête. Pique à cinq ans disant *Raconte-moi l'histoire du rouge-gorge qui habite dans notre cornouiller, s'il te plaît, maman*. Pique lors de son premier voyage en avion disant *C'est pas dangereux, dis maman ?* et Morag répondant *Non*, en espérant ne pas être démentie. Pique en Angleterre disant *On retourne à la maison ?* sans savoir où ça se trouvait. Pique disant *On va vraiment vivre dans une ferme ? Je pourrai avoir un chien, alors ?* Pique quand son père était venu la voir ces deux fois, à dix ans d'intervalle, puis après, quand il avait dû repartir et qu'elle n'avait rien dit. Rien. Pique détournant le visage, ses cheveux répandus sur la blancheur glaciale et neigeuse du drap d'hôpital, disant *Je te méprise*.

« Tu sais quoi, Royland ? dit Morag. J'ai l'impression que par moments elle me méprise. Et en plus il y a des moments où je ne peux pas lui donner tort.

— J'ai su pour Pique, à Toronto, dit Royland. Elle m'en a parlé.

— Ah bon ?

— Oui. Elle m'a dit qu'elle n'était pas certaine de ne pas recommencer, mais qu'elle espérait que non, vu qu'elle voulait reprendre le dessus — ce sont ses mots — toute seule. Et puis elle ne te méprise pas. Elle a des sentiments partagés, c'est tout. Ça t'est jamais arrivé, à toi ? »

Christie. Prin. Brooke. Le père de Pique. Dan McRaith. Pique.

« Si, bien sûr. Évidemment.

— Tu devrais chercher un peu de sérénité, dit Royland. Bon, tu es prête, Morag, on y va ? »

Le vent du sud s'était levé et l'eau de la rivière, plus sombre à présent, ondulait sous le canot.

« Et s'il se met à pleuvoir ? demanda Morag.

— Ça ne change rien. L'eau est toujours là, enfouie sous terre. »

Arrivé au quai des Smith construit par Okay en rondins gris délavés par les intempéries et en bois flotté, Royland manœuvra le bateau, l'amarra, puis ils grimpèrent en direction de la maison.

La maison des Smith était en briques rouge foncé, à pignons ouvragés dont Okay avait déjà restauré le dentelé, et que Maudie venait de repeindre en blanc, sans jamais se plaindre malgré le vertige qui la prenait sur l'échelle. Ils avaient loué la ferme, avec option d'achat, se disant toujours qu'Okay réussirait à réunir l'argent nécessaire grâce aux articles de vulgarisation scientifique qu'il écrivait. Le loyer était modéré, parce que le terrain autour était à l'abandon et que la maison, quoique avenante de l'extérieur, n'était en réalité qu'une coquille vide. Les planchers étaient solides, mais c'était tout. Le reste était en ruine. En voie de restauration.

« Bonjour, dit Okay sur le pas de la porte. Maudie a fait du café. On va y aller après, si c'est okay pour vous. Y a-t-il un moment de la journée en particulier pour faire ça, Royland ?

— Non. Je préfère pas la nuit, c'est tout.

— Pourquoi pas ? Je veux dire, est-ce qu'il y a un... »

Okay, ex-homme de sciences, tâtonnant, s'interrogeant sur la marche à suivre.

« Je pourrais trébucher sur une racine », dit Royland.

Okay rit, mais d'un rire un peu forcé. L'humour style café du commerce de Royland le mettait mal à l'aise. Il pensait qu'il l'avait piqué dans les films de série B, ce qui était peut-être le cas. Royland s'amusait à faire son numéro de Vieil Homme de la Rivière, mais il n'avait, en réalité, rien d'un rustre. Il avait passé son enfance dans une ferme — c'est tout ce que Morag savait de lui. Il avait connu la ville ; connu des tas d'endroits. Probablement. Mais ne parlait jamais de son passé. Morag Gunn, qui adorait extirper tout ce qu'elle pouvait de l'histoire de la vie des gens, n'avait jamais creusé du côté de celle de Royland. Il en savait infiniment plus long sur elle qu'elle sur lui. Il aimait mieux qu'il en soit ainsi, apparemment. Elle aussi, peut-être.

« Morag, as-tu lu les poèmes d'Alf ? » demanda Maudie, qui arrivait de la cuisine, ressemblant à une petite nymphe des bois, ses longs cheveux blonds ondoyant autour d'elle, nymphe aujourd'hui en jean de velours côtelé beige sale et chemisier taché de sauce tomate. Maudie ne devait pas peser plus de cinquante kilos, et encore, se dit Morag. Qu'une telle fragilité puisse dissimuler tant d'énergie, physique et mentale, était proprement stupéfiant.

Les poèmes.

«Je les ai lus, oui.

— Et tu en as pensé quoi?

— Dis, Maudie, tu pourrais pas lui laisser le temps d'entrer? fit remarquer Okay en rougissant, une pointe d'irritation dans la voix.

— J'ai trouvé que les poèmes sur la rivière étaient bons, dit Morag, sincère, mais ceux sur la terre m'ont semblé un peu trop abstraits. Je pense qu'ils gagneraient à être retravaillés, avec davantage de détails. Je sais où tu veux en venir — du moins je crois le savoir —, mais ils m'ont paru un peu trop exclusivement philosophiques. Avec des détails, avec un peu plus de chair et de sang, ils auraient plus d'épaisseur. On dirait que... eh bien que tu ne connais pas suffisamment la terre dont tu parles. Ce n'est pas que je prétende mieux la connaître. Je n'y connais pas grand-chose en poésie non plus, d'ailleurs. Je n'aime pas beaucoup avoir à donner mon avis.

— Bon, ben merci, hein.» La grande carcasse d'Okay parut tout à coup s'affaisser, il plissa légèrement ses yeux de myope et heurta un tabouret, qu'il renversa. «Ouais, je suppose qu'il faudrait que je les retravaille un peu.»

Maudie n'avait pas l'air convaincu. Elle était tout son fan-club à elle seule. Tant mieux pour elle. N'empêche que...

«Comme je l'ai déjà dit, Morag, insista Maud, si Alf les remanie encore et encore, ils perdront totalement leur spontanéité. Alors

que s'il les laisse tels quels, ils seront peut-être plus vrais, non ?

— Peut-être, oui. »

Ils sortirent. Royland avait avec lui un rameau de saule en forme d'Y, une main sur chaque branche de la fourche. Il tenait fermement le bois vert, paumes tournées vers le ciel, la queue de l'Y bien haute. Les autres le regardaient faire.

Arrivé derrière la maison, Royland ralentit le pas. Et arpenta la cour, méthodiquement. Au pas d'un cornemuseur jouant un pibroch. Sauf qu'il ne s'agissait pas d'une marche funèbre. Bien au contraire.

Il ne se passait rien.

« Est-ce qu'il arrive jamais que... enfin, je veux dire, que ça ne marche pas, Royland ? demanda Okay.

— Alf, chut ! siffla Maud comme si Okay avait parlé au beau milieu d'un concert ou d'une séance de spiritisme.

— Ça marche toujours si l'eau est là, du moins jusqu'à présent, dit Royland. Inutile de faire chut. Je n'ai pas besoin de silence. »

N'empêche que plus personne ne dit mot. Tom tenait la main de son père. Le petit prodige, tout à coup subjugué.

Un jour, Morag s'y était essayée. Il ne s'était absolument rien produit. Royland lui avait dit qu'elle n'avait pas le don. Ça ne l'avait pas étonnée. Son domaine à elle était ailleurs. Il exerçait ses pouvoirs divinatoires à chercher de l'eau. Mais elle, quelle autre

source cherchait-elle à capter? On ne pouvait pas mettre en doute la valeur de l'eau, en tout cas.

« Oh... regardez! » Thomas.

L'extrémité de la baguette de saule s'était mise à bouger. Entre les mains osseuses de Royland, le bois tournait, pointant vers le bas, lentement mais sûrement. Vers la terre.

De la magie, à cinq mètres au nord de la corde à linge des Smith.

« Ben dis donc! s'exclama Okay. En tout cas, on verra bien quand la foreuse sera là. »

Il voulait y croire, mais n'était pas encore tout à fait convaincu. La foreuse allait-elle trouver de l'eau?

Tom, dont le cerveau encyclopédique était soudain frappé par l'inexplicable, écarquillait les yeux.

« Tu crois qu'ils vont trouver de l'eau, papa? »

Okay, naturellement, ne pouvait répondre ni oui ni non. Il lui répondit par un sourire gêné, quoique plein d'espoir.

« Morag... dit Maudie.

— Oui?

— Et si la foreuse ne... »

Maudie vacille soudain sous le poids d'un pressentiment, d'une prémonition de mortalité. Morag aurait voulu prendre la mère de Tom dans ses bras. Mais ne le put.

« Je sais. »

Royland marqua l'endroit en y plantant la baguette de saule. Le camion de la foreuse entra à grand bruit dans la cour.

« Jour, Bob », fit Royland. Avec désinvolture.

« Jour, Royland. Ici ? »

— Logiquement, oui. »

Une fois installée, la foreuse commença à retourner le sol. De la terre, de l'argile jaillirent à flots continus. Maud frissonna et se leva des marches où elle était assise.

« C'est bête, dit-elle, mais je n'arrive pas à regarder ça, Morag. Je peux pas m'empêcher de penser à ce que Royland éprouverait si ça ne... tu vois ce que je veux dire.

— Je sais. C'est pareil pour moi. Viens, allons faire du café. »

La foreuse trouva de l'eau à douze mètres de profondeur.

« Une chance que votre terre ne soit pas trop rocailleuse, Okay, dit Royland en sirotant son café. Un jour, il a fallu qu'on descende jusqu'à près de trente mètres. Et dynamiter la roche. Je peux vous dire que ça leur a coûté la peau des fesses. Ici, en attendant, vous avez assez d'eau pour alimenter une ville entière.

— Quand même, je ne comprends toujours pas comment ça marche, dit Okay, reconnaissant mais troublé.

— J'en sais pas plus que toi, dit Royland. Tout ce que je sais, c'est que ça marche. »

La rivière s'était apaisée quand Royland et Morag s'en retournèrent. Royland, dans son vieux coupe-vent en tartan bleu et gris, était assis, penché sur le moteur, les yeux mi-clos.

« Fatigué, Royland ?

— C'est pas ça. C'est juste que je m'excite un peu trop, des fois. Tu comprends ? Et puis je me demande toujours.

— Quoi ?

— Si ça ne va pas rater, cette fois », dit Royland.

Je connais, oui.

« Quel genre de jeune homme étais-tu, Royland ?

— Disons rebelle, dit Royland. Un jour, peut-être, je te raconterai. Ou peut-être pas. Regarde, une carpe qui saute, tu la vois ? »

Un éclair doré avec des crocs, en forme de croissant, brisa la surface de l'eau, et disparut aussitôt.

Rebelle ?

La nuit. La sonnerie du téléphone.

Morag bondit de sa chaise pour aller répondre.

« J'ai un appel pour vous, de Winnipeg, dit la voix de l'opératrice. En PCV, vous prenez ?

— Oui, oui.

— C'est à vous, parlez, dit la voix neutre.

— Allô ! Maman ?

— Pique. Tout va bien ? Je veux dire, comment vas-tu ?

— Je vais bien. » Une bonne voix, ça a l'air d'aller. « T'étais pas inquiète ?

— Non. Je savais que tu appellerais.

— menteuse. »

Elles rirent toutes les deux. Morag, de soulagement.

« Et toi, comment vas-tu ? demanda Pique. Tu bosses ?

— J'ai commencé, oui, dit Morag, allumant une cigarette les mains tremblantes, le récepteur coincé entre le menton et l'épaule. Je vais bien. Je suis allée chez les Smith, aujourd'hui. Royland leur a trouvé une source. Au fait, Pique, Gord n'a pas téléphoné.

— Je sais. Il est ici. Enfin, pas là, à cet instant, mais avec moi.

— Dieu merci.

— Oh *maman* ! Pour l'amour de Dieu. Alors tout va bien parce que j'ai un bon gros chien-chien à mes côtés pour me protéger ?

— Ne sois pas ridicule, Pique. Tu sais très bien que ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Oh mais si. »

Elle a raison : Morag dut en convenir après un instant de réflexion.

« C'est juste que toi toute seule, chérie... Écoute, je suis désolée. Il va juste falloir que

je m'y fasse. J'apprends. Pas assez vite, peut-être, mais je fais ce que je peux. Je suis humaine, que veux-tu ?

— C'est tout toi, ça ! Tu philosopheras encore sur ton lit de mort, dit Pique avec bonne humeur. En tout cas, Gord est un type bien. Je veux dire qu'il est vraiment gentil et tout. C'est juste que je ne suis pas absolument sûre qu'il soit l'homme de ma vie. En attendant on peut toujours faire un bout de chemin ensemble. Cela dit, je pense pas qu'il sache vraiment ce que je cherche. »

Gord, en tout cas, qui mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, était doux comme un agneau sauf quand on s'attaquait à Pique. C'était déjà ça.

« Je ne m'abaisserai pas à te demander si tu manges correctement, mais... dis-moi tout de même, Pique.

— Mais oui. De ce côté-là, pas de souci. » Une nuance d'impatience dans la voix, puis une excitation contenue. « Dis donc, je suis allée faire un tour dans ta ville natale.

— Ah oui ? »

Manawaka. Pique déambulant le long de la rue principale en jean, la guitare sur le dos, une étrangère dans un lieu qui lui était étranger. Qu'avait-elle vu ? Ou trouvé ? Qui ?

« Ouais. » Un petit rire, pas très joyeux. « J'avais envie de voir à quoi ça ressemblait. Je ne suis restée que quarante-huit heures. Je te raconterai un de ces jours. C'était chouette.

— Je n'en doute pas. As-tu vu... es-tu allée...

— J'te l'ai dit. Un de ces jours, j'te raconterai. J'm'attendais pas vraiment à ça.

— Je n'ai aucun mal à le croire.

— Ouais, sauf que tu sais pas à quoi je m'attendais, et tu sais pas non plus ce que j'y ai trouvé, pas vrai?

— D'accord, touché. Quoi d'autre?

— Ma guitare a failli écoper, dit Pique. Plus de peur que de mal, heureusement. C'était le jour où un peu plus et je me faisais arrêter.

— Arrêter? Pourquoi? Je veux dire, qu'est-ce qui t'est arrivé?»

Quand Morag entendait le mot police, une image lui venait aussitôt à l'esprit, surgie d'un passé lointain — celle du vieux Rufus Nolan avec sa panse de buveur de bière remontant la rue principale, essoufflé. Une gueule d'original, mais parfaitement inoffensif. Le gardien de la paix du coin. Quand quelque chose de plus sérieux se produisait, la police montée appliquait d'on ne sait où, des hommes raides et sinistres en bottes de cavalier et en culottes de cheval à raies jaune vif, comme des guêpes, mais qui n'habitaient pas en ville et ne représentaient par conséquent qu'une menace sporadique, pas vraiment réelle, même pour les habitants de la rue de la Colline.

Un silence.

«Pique, que s'est-il passé? Quelqu'un t'a fait du mal? Est-ce qu'on t'a...»

Et si c'était le cas, que pourrait faire Morag ?

« Eh, ça va, cool. » La voix de Pique, pas cool du tout. « C'était à l'entrée d'un trou, à la frontière du Manitoba, dont j'arrive même plus à me rappeler le nom. Ou peut-être que je l'ai inconsciemment oublié. À moins qu'il n'ait même pas de nom. Bref, j'étais en train de marcher, dans l'espoir qu'une voiture s'arrête, mais sans trop insister non plus parce qu'il faisait bon, que le soir tombait et que je me demandais quand j'allais enfin entendre ces merveilleuses sturnelles de l'Ouest dont tu me parlais tant, tu te souviens. Écoute, cet appel va te coûter une fortune, Ma.

— Aucune importance. *Raconte.*

— Eh bien, une voiture est arrivée ; dedans il y avait une bande, enfin, des types, la cinquantaine, grosses bajoues, les gros bonnets du coin, tu vois le genre. Bref, ils me voient. Mais moi, au premier coup d'œil, je me dis hum, attention. Alors tu sais ce qu'ils font ?

— J'en ai pas la moindre idée. »

Mais si, et ce qu'elle entrevoyait n'avait rien d'humain.

« Eh bien, ils ont commencé à me lancer des bouteilles de bière vides. Évidemment, ils étaient soûls. Ils revenaient d'un souper de bienfaisance, ou d'une beuverie quelconque. Et il y a une des bouteilles qu'est venue heurter la guitare, et l'étui est en plastique, comme tu sais, mais heureusement il y a pas eu de casse, juste une marque. Pendant ce temps-là, la voiture avançait tout

doucement, j'étais pas du tout rassurée. Et là un des types a empoigné une bouteille et l'a cognée fort contre la portière de la voiture. Bien sûr, elle s'est brisée, et il l'a lancée dans ma direction, tout en gueulant un tas de conneries. Bref, j'ai reçu le verre sur le bras, et je suppose que le sang leur a foutu la trouille. Ils se sont barrés. »

Mon univers, à cette époque-là, était comme un de ces mauvais rêves dont il vous reste quelque chose au réveil, avec de bonnes choses, tout de même, et l'espoir d'en sortir. Le sien est un vrai cauchemar, sans issue, où il faut aller chercher le peu de paix qu'on peut trouver dans l'œil du cyclone. Mon Dieu. Mon Dieu !

« Pique... est-ce que ton bras va mieux ? Que s'est-il passé ensuite ? »

Son bras. Et l'autre aspect des choses, dans tout ça ?

« Mon bras, ça va. Oh, j'ai marché jusqu'en ville. Je ne sais pas... rien que de penser à ces types me donnait la nausée. Peut-être que ce qu'ils auraient voulu, c'était me baiser et puis après me trancher la gorge. C'était un peu le sentiment que j'avais. Bref, j'ai frappé à la porte d'une maison et j'ai demandé si je pouvais me laver, vu que j'avais eu un petit accident, et ils ont appelé la police. »

Elle essaie d'avoir mon parler. Elle ne dit jamais Poulets, consciente de mes origines rurales.

« Pour quoi faire ? Porter plainte contre eux ? »

— Tu rigoles, maman? Non. Contre moi. Ils m'ont emmenée au poste. J'en ai été quitte pour un avertissement.

— Un avertissement? Mais, et les...

— Faut croire que c'était parce que je traversais leur ville à pied, toute seule, et que, s'ils avaient su comment j'avais été blessée au bras, ç'aurait été trop gênant pour eux. J'ai essayé de leur dire, évidemment; non que je pensais que ça changerait grand-chose, mais enfin, bon Dieu, si on fait le paillason, faut pas s'étonner si on se fait marcher dessus, pas vrai? Mais ils voulaient rien savoir. Alors j'ai continué ma route.»

Si tu veux faire le paillason, ma petite Morag, je peux t'affirmer qu'y en a un bon paquet qui demanderont pas mieux que d'te marcher dessus, moi je te le dis. Proverbe de C. Logan, vers 1936.

«Pique... chérie...

— Et merde. Me v'là en train de te raconter cette histoire à faire pleurer dans les chaumières. C'était pas mon intention de me faire plaindre, pourtant.

— Ce n'est pas comme ça que je l'ai entendue.

— Bien sûr que si. En tout cas je pars pour la Côte. Je t'écirai. Écoute, je suis désolée, cet appel va vraiment te coûter une fortune... »

Je ne suis pas fauchée à ce point. Et peu importe l'argent. Ne raccroche pas. Pas encore.

«Le fait est, dit Morag. Bon... pense à m'écrire, hein. Et prends bien soin de toi.

— Entendu. Toi aussi.»

SILENCE.

Le silence comme si les murs se le renvoyaient. La maison en était pleine. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que Morag se rendit compte que Pique n'avait pas parlé de sa visite à son père, et qu'elle-même n'avait rien dit de son coup de fil.

Sur la rivière sombre et miroitante, la lune traçait un sillon tremblant. Assise sur le quai, jambes croisées, Morag écoutait la voix rauque, préhistorique des ouaouarons¹. Quelque part, au loin, le tonnerre gronda.

C'était bizarre, impossible à expliquer, mais son cœur était plus léger.

FILM DES SOUVENIRS : DE QUEL CÔTÉ EST DIEU ?

Morag, debout au fond de l'église à côté de Prin, détestant la honte qu'elle éprouve, tout en s'abritant derrière. Elle est à présent beaucoup plus grande que Prin, et même si elle lui a finalement trouvé un nouveau manteau, gris avec des boutons dorés, aux soldes de printemps de Simlow, Prin a toujours l'air d'une barrique de saindoux à deux pattes. Elle a essayé de lui relever les cheveux, qu'elle a longs et gris, en chignon, mais les

1. Grenouille géante d'Amérique du Nord.

épingles à cheveux s'échappent de partout, et Prin ne s'en rend même pas compte ni n'essaie de les remettre en place, si bien qu'une drôle de mèche entortillée lui pendouille dans le cou. Le chapeau de Prin n'est jamais en place sur sa tête — il est perché, un peu de travers, le rebord en paille bleu marine lui retombe sur le front, et le géranium de velours rose qui y a été cousu menace de se détacher à tout instant. Ce chapeau, en plus, Christie l'a trouvé au Dépotoir, et Morag panique à l'idée qu'il ait appartenu à Mme Cameron ou à Mme Simon Pearl, ou à quelqu'un qui serait là aujourd'hui et, le reconnaissant, en rirait et le dirait à tout le monde. Prin chante très fort, d'une voix profonde de contralto, mais assez souvent faux et, chaque fois que ça arrive, Morag frémit.

Elle aime Prin, mais ne supporte plus d'être vue avec elle en public. Prin, qui le sait peut-être, est reconnaissante à Morag de l'accompagner à l'église, si bien que Morag en éprouve des remords.

Morag s'habille bien. C'est indéniable. Elle dépense en toilettes tout ce qu'elle gagne le samedi à travailler chez Simlow, au rayon de vêtements pour dames. Elle se fait de jolies tresses soignées qu'elle enroule autour de sa tête, et son chapeau est en paille naturelle, très pâle, sobrement agrémenté d'un ruban turquoise de très bon goût. Son manteau, turquoise lui aussi, parfaitement assorti au ruban, est de style princesse, cintré et évasé vers le bas. Il met en valeur sa silhouette, qu'est sacrément bien foutue — disons bien faite. Mais ça ne sert à rien. Quand le service est fini et que tout le monde se dirige en

bavardant vers la sortie, les Cameron et les MacLeod, les Duncan et les Cates, les McVitie, les Halpern et les autres, personne ne dit *Bonjour* à Morag ni à Prin. Pas question. Des fois que ça leur salirait la bouche. Peut-être qu'ils sont simplement gênés, qui sait, et qu'ils ne savent pas quoi dire? Tu parles! C'est une bande de... une bande de ce que je pense. Morag ne jure pas. Une fille de quatorze ans qui jure, c'est vulgaire, et elle n'est pas vulgaire, nom de Dieu. Nom de nom!

*Dans le Christ, il n'y a ni Est ni Ouest
En lui ni Nord ni Sud...*

Ah ouais! Mon œil qu'y en a pas.

«Prions», dit le révérend McKee.

Et de prier pour tous les gars de Manawaka qui sont partis à la GUERRE.

Morag, tête penchée en avant, essaie de s'imaginer la guerre. On s'imagine un tas de trucs, mais est-ce vraiment comme ça dans la réalité? Est-ce comme dans ce poème qu'ils ont étudié cette année en cours de littérature anglaise?

*Le sable du désert est imbibé de rouge,
Rouge du sang et de la honte d'un
détachement brisé.
La mitrailleuse s'est tue, le colonel est mort,
Un régiment aveuglé de poussière,
de fumée...*

Le reste du poème ne vaut pas un clou, mais ces vers-là, c'est quelque chose. Imbibé de rouge. Aveuglé de poussière, de fumée. Est-ce comme ça? Sauf que ce ne sont plus

des mitrailleuses, maintenant. Des trucs bien pires. Et puis il y a les bombardements, comme à Londres (et dans cette ville géante, *pas une lumière allumée* la nuit, ça donne la chair de poule rien que d'y penser), même qu'il y a des enfants étendus sur le sol, morts. Que fait Dieu dans tout ça? Qu'est-ce que ça fait, en vrai, de *sentir* une balle vous entrer dans la chair, mettons dans l'estomac, ou la poitrine, et de savoir qu'on s'en sortira pas, qu'il n'y a ni hôpital ni remède? De *savoir qu'on va mourir*, là, à l'instant même? Est-ce comme cette autre guerre que Christie lui a décrite? Le canonnier Gunn. Dix-huit ans. Seulement quatre ans de plus qu'elle maintenant. Dieu n'en a strictement rien à faire, de ceux qui sont morts dans cette guerre-là. Si la guerre dure encore quand elle aura dix-huit ans, elle ne s'engagera pas dans l'armée. Il faudra qu'ils viennent la chercher par la peau du cou, s'ils la veulent. D'un autre côté, ce serait un bon moyen de quitter cette ville.

« Amen », dit le révérend McKee.

De retour à la maison, Morag se tourne vers Prin à présent confortablement installée dans le rocking-chair qui fait partie du butin tout récemment rapporté du Dépotoir par Christie.

« Prin...

— Oui?

— Je veux plus aller à l'église. J'aime pas ça. C'est... c'est... »

Christie l'observe. Un petit sourire en coin.

« Bref, je veux plus y aller. Ça me dit plus rien, c'est tout.

— Comme tu voudras », dit Prin. Résignée.

Elle ne juge pas. Seulement, comme tu voudras...

« Christie... »

Il se racle la gorge. Se dirige vers la porte d'entrée, l'ouvre, et crache dehors dans les mauvaises herbes.

« Tu l'as entendue, Morag. C'est comme elle a dit. Comme tu voudras. »

Elle aurait presque préféré qu'ils s'opposent à sa décision. À présent, elle a l'impression d'avoir fait quelque chose d'épouvantable. Mais ne changera pas d'avis.

FILM DES SOUVENIRS : UN SAMEDI SOIR DANS SA VILLE NATALE

Le rayon vêtements pour dames de Simlow est superbe. Même qu'il y a des tapis dans des tons bordeaux avec un motif à cercles noirs, et de longs comptoirs derrière lesquels on se tient debout et où on dit *Puis-je vous aider?* C'est chouette de travailler ici le samedi, d'autant plus qu'on la paie pour ça.

Les robes sont suspendues au fond du magasin. Morag y a jeté un coup d'œil quand il n'y avait pas beaucoup de monde. En ce moment, il y a :

des robes avec vestes assorties en soie imprimée pour femmes fortes,

un tas de robes-tabliers en coton bleu,
vert, jaune, etc.

des robes d'après-midi en soie ou rayonne
avec un nœud en velours à l'épaule,

des robes habillées pour petites filles
modèles, brodées, à jupes amples,

des jupes paysannes imprimées de motifs
à fleurs de couleurs vives orange et
bleues,

des blouses à jabot de dentelle,

ET

Oh

le plus adorable petit tailleur rouge qui
soit, taille 14.

Morag n'a pas les moyens de se l'offrir,
mais elle est en train d'économiser pour.
Quelqu'un l'achètera-t-il avant elle? Elle
croise les doigts. Si quelqu'un le repère, elle
le regarde d'un sale œil. Si quelqu'un l'es-
saie, elle retient son souffle.

Morag n'a pas la permission de travailler
au rayon des robes, pas encore. C'est le
domaine de Millie Christopherson. Elle a
besoin d'une assistante, et bientôt, peut-être
que ce sera Morag. Millie est vieille (enfin...
plus vieille, en tout cas) et elle est toute
menue, aussi légère qu'une graine de pissen-
lit, avec des jambes maigrichonnes (et des
bas de *soie*, toujours, jamais des bas en fil
d'Écosse). Avec ses cheveux bouffants per-
manentés jaune pissenlit, elle ressemblerait
presque à un pissenlit à pleine fleur. Elle les

teint, vous parlez d'un culot. Mais ils sont d'une couleur superbe et ne lui donnent pas du tout l'air vulgaire. Millie a très bon goût.

« Le bon goût, ça s'apprend, dit-elle à Morag. Personne ne naît avec en ce bas monde, Morag. Ça s'apprend, jeune fille, à toi j'veais t'apprendre, si tu veux. »

Morag est fière d'avoir été choisie et écoute attentivement.

« Le plus important, c'est de savoir harmoniser les couleurs, vois-tu ? dit Millie, dans un magasin encore pratiquement désert, en fin d'après-midi. Prenons du rose et du violet, par exemple, est-ce que tu les mettrais ensemble ?

— Non, je crois pas.

— Faut pas croire, ma p'tite. Il faut en être certaine. Le rose et le violet, eh bien ça jure. Tout comme le bleu et le vert. Ça jure, beurk ! »

Et le ciel et l'herbe, alors, Morag aimerait savoir, mais se garde bien de poser la question.

« Et puis il y a les accessoires, poursuit Millie, en se dirigeant vers le comptoir des gants. Très important, les accessoires. Tiens, par exemple, tu vois cette petite robe... bleu sarcelle, non ? Avec un motif à fleurs beiges qui la rend plus claire. Dis-moi, est-ce que tu porterais ces gants noirs avec, ou bien ceux-là ?

— Les... beiges, non ?

— Bien, jeune fille ! Très bien. Le beige fait ressortir le ton des fleurs, n'est-ce pas ? Tu piges vite, mon p'tit. C'est un plaisir de t'apprendre tout ça. »

Morag ne s'est jamais sentie aussi bien. Elle aime Millie de tout son cœur et de toute son âme.

Morag au rayon lingerie. Au début, elle trouvait bizarre qu'on se donne tant de mal et qu'on paie aussi cher pour porter des sous-vêtements vraiment chouettes que personne ne verrait, à moins qu'on ne soit mariée, mais voilà qu'elle commence à se dire que ce serait merveilleux de pouvoir s'en offrir. La plupart des femmes demandent des slips en rayonne et des soutiens-gorge en coton, les moins chers, mais il arrive que quelqu'un vous achète un des articles de luxe. Morag les trie, les plie, pour que ce soit toujours bien présenté. Ils sont doux au toucher, frais, vous glissent dans les doigts. Surtout :

la chemise de nuit en satin bleu avec une large bande de dentelle au col,

la combinaison pêche clair ornée de fleurs sur le devant,

le slip rose pastel très court, rien à voir avec une culotte bouffante.

Les clients commencent à arriver. C'est le meilleur moment : entre huit heures et la fermeture du magasin, à dix heures. Il y a des tas de gens qui ne font que regarder, bien sûr. Morag se tient bien droite derrière les combinaisons et les slips, dont elle a un peu le sentiment qu'ils lui appartiennent. Elle les

connaît, voilà pourquoi. Et peut les montrer à toute personne qui s'y intéresse. Elle sait le prix de chaque article par cœur. Millie dit qu'une bonne vendeuse ne doit jamais avoir à vérifier le prix, mais que, si l'on oublie, il faut essayer de jeter un coup d'œil à l'étiquette sans que la cliente s'en aperçoive. Ça fait bonne impression, dit Millie.

Il y a pas mal de monde, à présent. Mme McVitie, un chapeau neuf sur la tête, en paille violet foncé, débordant de violettes de velours mauves et jaunes, d'un goût abominable. La jeune Mme Pearl, la femme de l'avocat, qu'est pas jeune du tout, en réalité, mais c'est pour pas la confondre avec sa belle-mère, la veuve du vieux Henry qui ne vient presque jamais en ville, de toute façon. Un tas de fermières que Morag ne connaît que de vue, et qui affluent chez Simlow tous les samedis soir rien que pour regarder et palper les étoffes, parce qu'elles sont sans le sou.

Eva Winkler.

« Salut, Morag, ça va ? »

— Oh, très bien, Eva. Et toi ?

— Couci-couça. Papa traverse de nouveau une mauvaise passe. Moi et Vern on va passer la nuit chez tante Clara. J'm'inquiète tout de même un peu pour maman. Elle dit qu'elle fait attention à elle et qu'elle l'évite quand y s'met en rogne cont' le monde entier, mais qu'elle peut pas s'occuper de moi et pis de Vern en même temps. Enfin, bref... »

Eva traîne Vern après elle. C'est l'horreur. Vern est encore terriblement petit pour son âge et ses cheveux sont si pâles qu'on dirait presque qu'ils sont blancs. Il a le nez qui coule, comme d'habitude. Il est en salopette sans rien dessous, pas de chemise, et *nu-pieds*. Sur le tapis de chez Simlow ! Et puis là, Morag remarque ses yeux, craintifs et sournois à la fois. Drôle de vie.

« Écoute... je suis désolée, Eva. »

Désolée, mais désireuse de la voir s'en aller. Vite. Elle ne veut pas être vue en train de lui parler.

Les cheveux d'Eva, filasse comme toujours, pourraient être pas mal, mais ils lui retombent en désordre sur le visage. Surtout qu'ils sont pas toujours propres, en plus. Les robes d'Eva sont les mêmes que naguère, vieillot, genre sac à patates. Eva n'est pas plus dégourdie que quand elle était petite. Elle n'est plus dans la classe de Morag. Elle a dû redoubler deux fois et elle n'est qu'en cours moyen deuxième année, à l'école primaire, alors que Morag est déjà au collège. Morag a honte d'être bien contente qu'elles n'aillent plus à la même école. Elles remontent parfois la rue de la Colline ensemble, le matin, puis, au tournant, se séparent pour aller chacune de son côté. Eva a déjà l'air battu par la vie. Morag ne se laissera pas — *mais alors vraiment pas* — battre par la vie. Mais supporte difficilement de regarder Eva.

« Écoute, j'suis désolée, Eva, répète-t-elle. Mais faut que j'y aille, là. Millie aime pas trop qu'on jacasse avec les amis quand on est censé être en train de travailler. »

L'espace d'une seconde, Eva s'illumine au mot amis. Puis saisit le message.

« Sûr, Morag. T'en fais pas. Je comprends. »

Et la voilà qui s'éloigne, marchant d'un pas pesant, avec Vernon. Comment une fille aussi fluette qu'Eva peut-elle avoir un pas aussi lourd? Morag veut rappeler Eva. Mais ne le fait pas.

Entre Mme Cameron, voletant comme un papillon de nuit, gazouillant comme une nichée de moineaux. Vêtue d'un tailleur en soie et rayonne bleu marine que Morag croit reconnaître... Ha ha, c'est le vieux rose qu'elle porte depuis des années, fraîchement teint. Elle porte un sac et des gants blancs. À ses côtés, Stacey, parfaite, petite, jolie, dans une robe cerise à pois blancs, les cheveux longs coiffés au carré derrière, avec de gros rouleaux sur le devant, à la Betty Grable; comment diantre parvient-elle à les faire *tenir*? Quatre-vingt-dix millions d'épingles à cheveux ne suffiraient pas pour faire tenir ceux de Morag, tellement ils sont lourds et épais. Stacey a l'air mal à l'aise. Probable qu'elle a honte de sa mère. Ça se comprend. Mme Cameron met sa main sur son cœur et s'arrête tous les trois pas, puis *respire* profondément, pour bien montrer qu'elle fait un gros effort. On dirait toujours qu'elle est à l'article de la mort.

Elle a beau faire son numéro, c't'une coriace, c'te femme-là (dixit Christie). J'te parie qu'elle enterrera Niall.

Fallait bien que ça arrive. Mme Cameron est en train de regarder le tailleur rouge. Si

Stacey le prend, Morag va... elle va... rien faire du tout, évidemment. Il est beaucoup trop long, trop grand pour Stacey. Alors qu'il est exactement de la bonne taille et de la bonne longueur pour Morag.

Des heures, on dirait, dans la cabine d'essayage, et puis...

Juste ciel !

C'est Mme Cameron qui en ressort le tailleur sur le dos. Pour mieux se voir, l'éclairage étant meilleur et les miroirs plus grands.

« Qu'en penses-tu, Stacey ? » pépie-t-elle.

Un marmonnement. Stacey préfère ne pas se prononcer. Pourquoi ne lui dit-elle pas : *Maman, sur toi c'est horrible ; il y a vingt-cinq ans, à la rigueur...* Pas un mot. Stacey examine les robes du dimanche pour fillettes comme si sa vie en dépendait.

« Et vous, Millie, qu'en pensez-vous ? »

— Mm... mm... dit Millie, partagée entre la vérité et l'envie de faire une vente. Avez-vous essayé le brun chocolat ou le gris, madame Cameron ? Je vous verrais plus dans ceux-là. Je ne dis pas que ce ne soit pas un très joli petit tailleur, remarquez...

— C'est très gai, clame Mme Cameron, riant de son rire nerveux. Allez, Millie, je me lance. Je vais le prendre.

— Il y a quelques retouches à faire, dit Millie.

— Oh, ce n'est pas la peine. Je les ferai moi-même. Inutile de payer un supplément pour ça. »

Merde ! Quelle saloperie ! Saloperie de merde, et tant pis pour les gros mots.

« Puis-je vous aider », dit Morag poliment, à une femme qui fouille dans les porte-jarretelles.

Sur le chemin de la sortie, Mme Cameron s'arrête au rayon lingerie. Stacey adresse un pauvre sourire à Morag.

« Salut, Morag.

— Salut, Stacey. »

Se sont-elles jamais parlé plus que ça ? Mais là, aussi surprenant que cela paraisse, Stacey lance à Morag un regard qui signifie *Je sais qu'elle a l'air d'un mouton déguisé en agneau, dans ce tailleur, mais qu'est-ce que j'y peux ?* Morag se permet un petit sourire complice en retour. C'est tout ce qu'elle peut faire. Ceux qui ont de vrais parents n'ont pas toujours une vie marrante non plus. Elle l'a toujours su, bien sûr, mais pas vraiment, vraiment.

Mme Cameron sourit avec bienveillance à Morag.

« Je voulais te dire, Morag, lui lance-t-elle, je trouve que tu as fait beaucoup de progrès depuis que tu travailles ici. Tu t'arranges beaucoup mieux.

— *Maman !* » s'écrie Stacey, morte de honte.

Stacey sort du magasin en courant. Morag dévisage Mme Cameron. Sans ciller. Sans baisser les yeux. Comme pour lui jeter le mauvais œil. Mme Cameron, complètement

déboussolée, tripote ses gants, puis lâche un tout petit rire aigu de petite fille.

« Je voulais juste... »

Et s'en va, enfin. Morag n'a pas bougé d'un poil. Dans sa tête :

la chemise de nuit en satin bleu avec une large bande de dentelle au col,

la combinaison pêche clair ornée de fleurs sur le devant,

le slip rose pastel,

et tous les putains de bas de soie du magasin volent dans toutes les directions comme des confettis pendant que les clients reculent en hurlant, horrifiés.

« Tu pourrais surveiller mon comptoir une seconde, Janis? » dit-elle à la fille qui s'occupe du rayon enfants.

Elle s'en va aux toilettes et reste longtemps assise sur le trône à déchirer des bouts de papier hygiénique en mille morceaux. Puis tout à coup, il lui vient à l'idée que la semaine prochaine, à l'école, elle pourra regarder Stacey en face, mais que Stacey ne pourra sans doute pas affronter son regard. Ça lui fait tout drôle. Au bout d'un moment, elle se résout tout de même à ressortir ; des heures et des heures plus tard, il est enfin dix heures.

Au café Parthénon. Morag est assise au comptoir qui a la forme d'un U, pas à une table, parce qu'elle est seule.

«Salut, Morag. Ce sera quoi, pour toi?

— Salut, Julie. Juste un café, s'il te plaît.»

Julie Kaslik travaille ici le samedi. Des journées plus longues que chez Simlow, et elle dit qu'il n'est pas facile de travailler avec Miklos — qu'on a pas intérêt à s'arrêter ne serait-ce qu'une seconde, sinon on a droit à une bonne engueulade. Mais elle rencontre des tas de gens, Julie, et elle aime ça. L'uniforme de serveuse lui va bien. La robe-sarrau vert pomme clair se marie bien avec ses cheveux blonds, qu'elle porte lisses et relevés en rouleaux au travail, mais sur les épaules ou en nattes à l'école.

«Dis donc, Morag, le père de Mike dit qu'on peut aller s'asseoir un moment dans la voiture, après. Tu veux venir? Je finis dans un quart d'heure.»

Mike Lobodiak est le petit ami de Julie. Quel effet ça fait d'avoir un petit ami? Bof... qu'est-ce que ça peut foutre, après tout?

«Je veux bien, Julie. Mais tu es vraiment sûre de vouloir que je vienne?

— Mais oui, voyons. Tout le monde se retrouve là-bas. Les copains y seront. Le tête-à-tête c'est pour après. Tiens, voilà Mike. Salut, beau gosse. Tu veux un café? Je peux pas partir avant onze heures tapantes, sinon Miklos va gueuler comme un âne.»

Mike s'assied à côté de Morag, le sourire aux lèvres. Il est grand, plutôt maigre, et les os de son visage, surtout aux pommettes, ressortent sous la peau, mais ça lui va bien. Morag a soudain conscience de son odeur virile, ce qui, l'espace d'un instant, la paralyse, parce qu'elle a envie de le toucher. Son cou cuivré, ses bras avec des poils châains, ses mains. Sa bouche. Le petit ami de Julie.

Morag envie à Julie sa désinvolture. Depuis qu'elle-même a décidé de laisser tomber son personnage de dure à cuire, elle se cherche. Elle n'a pas encore l'âge de se conduire comme une dame, sans compter que ça sonnerait un peu faux. Elle en est donc réduite à parler peu, comme quand elle était petite et craintive. Maintenant, elle a peur à nouveau, mais elle ne sait pas de quoi.

La voiture des Lobodiak. Une vieille Nash, cabossée en pas mal d'endroits, mais confortable. Steve Kowalski, brun et gentil, un peu petit, est là aussi, et lui et Morag occupent le siège arrière. Il ne tente rien, cependant. Elle est à la fois soulagée et déçue.

« On est aux premières loges, dit Mike. J'ai demandé au pater de se garer au beau milieu de la rue principale pour qu'on voie bien des deux côtés. »

Morag n'a pas souvent l'occasion de s'asseoir dans une voiture et de regarder, comme certains, qui le font tous les samedis soir, si bien qu'elle est ravie. On peut voir tout le monde passer.

Des fermiers, surtout, pas en bleus de travail, mais vêtus de leur plus beau costume de

serge ou de tweed, s'ils en ont, qui sortent de la brasserie et déambulent dans la rue en hélant tous les gens qu'ils connaissent. Leurs femmes, tantôt avec eux, tantôt par groupes, entre elles, toutes pomponnées, certaines en talons hauts et maquillées, qui rient, excitées, jeunes ou mûres, fortes ou maigres, traînant leurs gamins par la main. Des enfants de tous âges et de toutes tailles, qui mangent des cornets de glace, crient, pleurnichent, hurlent, à moitié endormis ou survoltés, qui se plaignent, ou blaguent, ou chantonnet tout seuls. Les putains de la ville en quête du client ; oh la la le fard à paupières, et la poitrine, des soutiens-gorge en dentelle pigeonnant sous des pulls en angora roses, verts, mauves, moulants, très moulants. Certaines pendues au bras d'un soldat. Du bruit, des coups de klaxon, des cris, oh la la, quel tapage ! Des odeurs, la poussière des rues soulevée par le vent... les frites du Régal, une odeur nocturne comme le musc de ces parfums vulgaires qui ont nom Lis de la Vallée, ou Pois de Senteur, quel mauvais goût, ou alors Tweed, Un soir à Paris, qui sont chers et de bon goût, et enfin toutes les odeurs combinées en une seule, dans vos narines.

Oh !

Christie Logan, vêtu comme d'habitude de sa vieille salopette, de sa chemise écossaise bleue aux manches retroussées, trempée de sueur aux aisselles, pas soûl, mais qui marche, ou plutôt flâne avec sa drôle de dégaine, tout guilleret, mains dans les poches, lorgnant les boîtes de chocolats et les bouillottes dans la vitrine de l'épicerie.

Simon Pearl et Archie McVitie, avocats, qui sortent de leur bureau et en verrouillent soigneusement la porte, après avoir travaillé tard sur l'hypothèque d'un fermier ou un testament, vêtus de complets gris rayés, comme il se doit; M. Pearl grand, grand comme Morag se rappelle son père, le vieux Henry, mais évidemment beaucoup plus futé et plus distingué que le vieux, et M. McVitie, beaucoup plus petit, mais avec des lunettes à monture dorée.

Tous deux croisent Christie sur le trottoir, juste devant l'endroit où la voiture des Lobodiak est stationnée, vitres ouvertes, si bien qu'on entend tout, c'est vraiment la poisse!

«Tiens, c'est toi, Christie, bonjour!» Archie McVitie.

Simon Pearl ne dit rien. Un léger mouvement de la tête, c'est tout.

«Ah, c'est vous, m'sieur McVitie, bonjour! dit Christie. Belle soirée, n'est-ce pas?»

Christie. Mais *monsieur McVitie*. En vertu de quoi? Qui décide?

«On m'a dit que vous vous en sortiez très bien sans l'aide des services sociaux, dit M. McVitie.

«C'qu'est pas l'cas d'tout le monde, dit Christie d'un ton maussade, malgré c'te bonne guerre qu'on a eue.»

Et puis, oh! de grâce, NON!

Ça y est, Christie se lance dans son numéro de paillason. Le sourire niais, plein de dents gâtées.

«Ma foi, un travail honnête, c'est tout c'que j'demande ici-bas, m'sieur McVitie. Oui, m'sieur, c'est la pure vérité. Un honnête salaire pour une honnête journée de travail, comme vous diriez vous-même.»

M. McVitie fronce les sourcils, flairant un mauvais tour de la part de Christie, mais sans pouvoir mettre le doigt dessus. Morag étouffe un rire. Mais elle a envie de pleurer. Elle voudrait sortir, être là aux côtés de Christie. En même temps, elle voudrait le voir disparaître, sans laisser de traces, et si elle avait un pistolet chargé dans les mains à cet instant, elle viserait bien et lui enverrait une balle dans la gorge. À défaut de pistolet, une pierre. Ou peut-être tirerait-elle sur McVitie & Pearl, Avocats et Avoués.

Elle ne fait pas un geste.

«C'est à peu de chose près ce que j'ai dit à la dernière réunion du conseil municipal, dit M. McVitie. Vous savez qu'ils veulent acheter un camion, pour assurer le... euh... le service de la voirie. Un homme plus jeune, tout ça. J'ai dit que, ce faisant, ils ne feraient que mettre un homme de plus au chômage. Ils prétendent que la guerre a changé beaucoup de choses. Pas encore assez, leur ai-je dit. Si elle dure encore deux ans, alors oui, on sera sortis de la crise.»

Christie regarde les deux hommes bien en face. Hésite. Puis se décide à parler.

«J'crains que Dieu vous entende», dit Christie.

Et il repart.

Dans la voiture, c'est le silence.

« Eh ! s'écrie soudain Morag, un peu trop fort. Regardez-moi ça. Ina Spettigue a *trois* militaires, ce soir. Beaucoup de gars en permission, ce week-end. »

Rires.

« J'te parie qu'elle est bonne, dit Mike, pour taquiner Julie.

— Oh, *Mike* ! Elle est énorme.

— Oh, juste un peu rembourrée. »

Et puis arrive le frère aîné de Mike.

« Allez, les enfants, tout le monde descend. J'ai besoin de la voiture.

— Oh, *John* !

— Dehors, allez, ouste ! Je ramène Marge chez elle.

— Et moi, alors, se plaint Mike. Comment est-ce que je fais pour ramener Julie ? »

John Lobodiak éclate de rire.

« Je la déposerai.

— Très aimable à toi ! Et moi, alors, comment je rentre ?

— Marche, gamin. Ça ne fait que quatre kilomètres. L'amour te donnera des ailes.

— Génial ! Tu me donnes envie de vomir, dit Mike, furieux.

— Ben c'est ça, vomis », dit John d'un ton réjoui.

Sur ce, tout le monde rentre chez soi.

FILM DES SOUVENIRS :
CERTAINS PEUVENT VOIR
QUE LES ARBRES ONT DES FEUILLES

Au collège de Manawaka, toutes les filles sont habillées pareil, du moins pour ce qui est des vêtements du dessus. Les garçons portent ce que bon leur semble, mais les filles doivent revêtir la jupe plissée bleu marine et la blouse blanche. Il y a des filles qui sont pas très chaudes à cette idée, mais, pour Morag, c'est une bénédiction. Sans compter que, chez Simlow, on lui a fait une réduction de dix pour cent sur l'uniforme.

La seconde est drôlement plus dure que la troisième, mais il faut dire que c'est le collège. La nouvelle politique de Morag : travailler comme une damnée, ou plutôt travailler d'arrache-pied. Sauf qu'il ne faut pas que ça se voie trop. Si l'on répond trop souvent aux questions, en classe, les autres vous en veulent à mort. Morag se fiche pas mal de la plupart d'entre eux, mais elle n'a pas envie de se mettre Julie à dos. Elle n'est pas la *meilleure* amie de Julie, mais elle fait quand même partie de ses amies, même qu'elle a été invitée chez les Kaslik par deux fois. C'est très chouette, chez eux : la laiterie, la grande maison avec des rideaux de vraie dentelle aux fenêtres et des repas aussi plantureux que délicieux ; M. Kaslik qui rugit après eux sans jamais vraiment se fâcher ; les petits frères de Julie, des jumeaux, toujours en train de rire et de s'amuser de tout, Mme Kaslik, minuscule mais plutôt forte et très maternelle, trait qui a le don d'exaspérer Julie, mais qui plaît à Morag. Au printemps dernier,

Mme Kaslik lui a fait une blouse, à manches longues, très larges, le haut entièrement brodé d'oiseaux et de fleurs de toutes les couleurs au point de croix, quelque chose d'absolument extraordinaire, mais Julie ne s'intéresse pas beaucoup aux études, alors Morag doit faire attention à ne pas faire de l'épate.

Mais si l'on travaille vraiment, vraiment beaucoup, et qu'on s'instruit, quelque chose en sortira, peut-être. Comme la possibilité de quitter Manawaka pour ne plus jamais revenir. La nuit, Morag écoute la longue plainte des trains qui traversent la prairie, un cri qui vous fait froid dans le dos, comme celui des grands hiboux. Elle éprouve toujours une sorte de bien-être à les entendre, parce qu'elle sait quelque chose qu'elle est la seule au monde à savoir. C'est qu'elle sera dans un de ces trains-là, un jour, en route vers la grande ville, et peut-être même plus loin que la grande ville. Vers le vaste monde.

En classe elle est assise au dernier rang, comme d'habitude. Skinner Tonnerre est de l'autre côté, au dernier rang aussi, comme d'habitude. Elle ne lui a pas reparlé depuis ce fameux jour, au Dépotoir, mais il leur arrive d'échanger un petit sourire, quand personne ne les regarde, comme au cours d'histoire, lorsque le vieux Craigson perd le fil, et qu'il se met à discourir sur l'Importance de Planter des Jardins pour la Victoire et sur le Devoir que Nous Avons Tous de Prendre part à l'Effort de Guerre, même que, parfois, il s'émeut aux larmes et qu'il a l'air tellement bête que c'en est gênant. Skinner vient assez

régulièrement au collège, ces temps-ci, bien que sa sœur, qui était dans la même classe, ait définitivement lâché l'école. Peut-être que Skinner bâche, en douce lui aussi, quoiqu'on ne le soupçonnerait jamais. Il est vautré sur sa chaise, comme toujours, les yeux généralement mi-clos.

Mlle Melrose parle. D'une voix bourrue, cassante. Certains ne l'aiment pas parce qu'elle ne tolère pas la moindre incartade. Morag l'idolâtre. À cause de ce qu'elle dit de ses rédactions. Parfois même après le cours. Personne n'a jamais expliqué à Morag ce qui fait qu'un texte est bien ou mal écrit. C'est stupéfiant. Et quand on relit la rédaction, on *voit* ce qu'elle veut dire. Certaines choses marchent, d'autres pas. Comme le fait de tomber dans l'anthropomorphisme, par exemple. On ne peut pas dire *Des nuages taquins narguaient la ville de promesses de pluie*, parce que les nuages ne ressentent rien, ils se contentent d'exister. Certes, de l'anthropomorphisme, on en trouve dans les poèmes de Wordsworth, mais Mlle Melrose n'est pas folle de Wordsworth. Elle préfère Browning, qui sait pénétrer dans l'âme même du lecteur.

«La semaine dernière, je vous ai laissés choisir vous-mêmes le sujet de votre rédaction, dit Mlle Melrose, et j'ai fini par en arriver à la conclusion que bon nombre d'entre vous auraient grand besoin d'exercice... pas sur un champ de base-ball, non, mais dans le champ de l'imaginaire. Vous n'avez donc rien de mieux à raconter que *Mes vacances* ou *L'Histoire d'un sou*? Ce malheureux sou, je

l'ai vu traverser la même série d'aventures, presque mot pour mot, une douzaine de fois au moins. Comment vous y êtes-vous pris? Vous vous êtes réunis pour vous mettre d'accord sur l'intrigue?»

Fous rires. Dénégations. Aveux.

«Eh bien, cela vous épargne peut-être du travail, dit Mlle Melrose, mais c'est épouvantablement ennuyeux à lire. Je ne vais tout de même pas vous mâcher le travail? Vous choisirez vos sujets de nouveau cette semaine, mais, pour l'amour du ciel, tâchez de faire preuve d'un peu d'imagination.»

La cloche sonne la récréation.

«Morag, tu peux rester quelques instants, s'il te plaît?» dit Mlle Melrose. Morag est debout à côté du bureau du professeur, le visage (l'est-il vraiment, ou bien n'est-ce qu'une impression?) rouge pivoine foncé.

«Ta rédaction est l'une des rares qui montre quelque originalité, Morag. Pourquoi ne la soumets-tu pas au journal du collège?»

Publiée. La célébrité. La notoriété.

«J'sais pas, dit Morag, je ne crois pas que ce soit assez bon.

— C'est assez bon pour le journal du collège, en tout cas, dit Mlle Melrose d'un ton assez morne. L'histoire m'a semblé un peu trop mélodramatique par endroits, mais, au moins, tu n'as pas choisi une fin facile.

— Eh bien... »

Julie. Est-ce qu'elle se moquerait? Et les autres.

« Je ne peux pas, dit Morag. Vraiment pas. Pas encore.

— Ma foi, peut-être est-ce encore un peu prématuré, dit Mlle Melrose, mais tu y viendras, tu verras. »

Morag sort de la classe, mais pas dehors. Elle descend aux toilettes des filles. S'enferme dans l'une des toilettes. Le monde serait un enfer s'il n'y avait pas de toilettes où s'enfermer à double tour. C'est marrant, quand on y pense, et heureusement, parce qu'elle s'est mise à pleurer à chaudes larmes. Pourquoi? Elle n'est pas triste. Il y a déjà un certain temps qu'elle sait ce qu'elle doit faire, mais ne s'en est jamais ouverte à qui que ce soit, et elle ne pensait pas que quelqu'un le sentirait. Maintenant, c'est comme si une main s'était posée sur son épaule. Une main forte, bienveillante. Mais impitoyable.

Quelqu'un marche sur sa tombe.

Lorsqu'elle remonte à l'étage, elle croise Mlle Melrose dans le couloir.

« Au fait, Morag, j'oubliais. Est-ce que tu vois ce qu'il y a au tableau d'où tu es assise?

— Eh bien... »

Les lunettes, c'est horrible. Pas un garçon ne la regarderait. Jamais.

« T'es-tu jamais fait examiner les yeux? insiste Mlle Melrose.

— Euh non. Je... je ne veux pas porter de lunettes.

— Mais pourquoi pas, grands dieux? » Mlle Melrose, que ces choses-là ne concernent

manifestement plus, a un mouvement d'impatience et paraît quelque peu irritée.

« Je suis déjà assez moche comme ça », dit Morag.

Dans le doute, dis la vérité, si jamais tu la connais. (Christie.)

Mlle Melrose la regarde d'un drôle d'air. Puis lâche un soupir.

« Un jour, tu ne verras peut-être pas les choses de la même manière, Morag. Ou peut-être que si. Certaines ne se voient jamais telles qu'elles sont, jusqu'au jour où ça ne sert plus à rien. Alors considère les choses autrement. Dis-toi que tu as besoin de tes yeux. En dernière analyse, ils sont tout ce que tu as. »

Chez le médecin, une fois les gouttes dans les yeux, le monde bascule, tout flotte autour d'elle. Elle ne voit pas plus loin que la deuxième ligne de lettres du tableau. Après, tout est trouble.

Les lunettes neuves sont hideuses. Rondes. À monture métallique. Morag a l'air d'une grande chouette efflanquée, à présent, dont l'unique appas est un 36 de tour de poitrine. Elle porte de nouveau les cheveux sur les épaules. Parce que si elle les attache, elle a l'air d'une institutrice. Devant le miroir elle rage, elle jure. Sa vie est finie. Avant même d'avoir commencé.

« Moi j'trouve que ça t'donne l'air plutôt distingué, dit Christie.

— Ferme-la, je t'en prie, ferme-la ! Elles sont affreuses.

— Oh, je vous demande bien pardon, Votre Majesté. Dois-je me tuer maintenant ou plus tard ?

— Laisse-la donc tranquille, dit Prin. J'te croyais plus fin que ça.

— Pourquoi que je serais plus fin, dis-moi ? J'suis qu'le charognard, après tout.

— Ouais, c'est exactement ce que t'es, et rien d'autre », dit froidement Morag.

A-t-elle vraiment dit ça ? Comment a-t-elle pu ? Comment faire que ces mots-là n'aient pas été dits ?

« Ferme-la, ma fille, ou j't'en flanque une, hurle Christie.

— J'aimerais bien voir ça ! » crie Morag.

Christie la regarde un instant, puis se détourne d'elle.

« Tu sais très bien qu'je l'ferais pas, Morag. Façon de parler, c'est tout.

— Christie... »

Mais il est sorti de la maison, parti en direction de l'écurie, et ne l'a pas entendue. Elle voudrait aller le retrouver. Mais n'en fait rien.

Morag monte dans sa chambre. Elle regarde l'érable, à sa fenêtre. Oublie Christie. LES FEUILLES ! Elle les voit pour la première fois. Séparément, une à la fois, bien nettes. Elle ne savait pas, jusque-là, qu'on était

censé voir les feuilles d'un arbre et pas seulement un nuage vert flou.

Fascinée, elle reste longtemps à regarder. Puis pense, un certain temps, à l'histoire qui ne verra jamais le jour. «Roses sauvages».

Hum! Un peu trop mélo, par endroits? La jeune institutrice qui n'épouse pas le gars parce qu'elle ne supporterait pas de vivre dans une ferme... Est-ce que ça pourrait se passer comme ça? Peut-être que pour les roses sauvages elle y est allée un peu fort. Est-ce qu'elle pourrait changer ça?

CINÉMA INTÉRIEUR

Morag dans son appartement, en ville, petit mais charmant, tapis épais (bleu), chesterfield et fauteuils beiges à capitonnage épais, une grosse radio dans un coffre en noyer, des tas de rayons de bibliothèque, une cheminée où l'on peut faire un vrai feu.

Elle vient de publier une nouvelle intitulée «Roses sauvages» dans *Le Courrier agricole de la prairie*, et donne une réception pour fêter son succès avec ses nombreux amis.

Merde. Qui cherche-t-elle à impressionner? Encore pire que ce qu'elle écrit. Rien ne lui arrivera. Jamais.

CINÉMA INTÉRIEUR

Funérailles sobres aux Pompes funèbres Cameron, des tas de fleurs, gueules-de-loup, pieds-d'alouette, pivoinés, roses, de chez le fleuriste. Eva a apporté des roses sauvages, fanées, dans un bocal. Eva en larmes, qui a été une véritable amie pour elle, mais il est trop tard pour le lui dire.

Morag repose dans un cercueil capitonné de satin blanc, les yeux clos, le visage affreusement blême, vêtue d'une robe de bal en soie jaune dans laquelle elle n'a jamais dansé et ne dansera jamais. On ferme le cercueil, le corbillard prend la route du cimetière, Christie est absent, accablé de douleur, Stacey, Mavis, Vanessa, Julie, Ross, Jamie, etc., versent des larmes de tristesse et sont pleins de remords à l'idée de n'avoir pas su reconnaître la valeur de la défunte avant qu'il ne soit trop tard.

Quelque temps après on trouve, dans le tiroir de sa commode, parmi ses affaires, un roman, l'un des meilleurs jamais écrits depuis longtemps. On le publie. Christie achète deux bouteilles de rye avec l'argent. (*Il a pas intérêt !*)

Morag ne saura jamais que son roman a été publié (à moins que, peut-être, elle ne puisse le voir de quelque part quand même?)

Plus mélo que ça, tu meurs !

FILM DES SOUVENIRS :
EN BAS AU FOND DE LA VALLÉE

Morag avance lentement, en longeant les bords de la rivière Wachakwa. C'est plein de buissons — du chalef argenté, des cerisiers à grappes, des petits merisiers, et une jungle d'arbustes inconnus et dépourvus de nom. Celui qui ne fait pas attention où il pose le pied peut glisser et tomber dans l'eau brune. La rivière gronde en chevauchant les rochers, mais l'eau est limpide. Comment l'eau peut-elle être à la fois brune et limpide ? Brune fait penser à de la vase. Mais cette eau-là est aussi limpide que du verre teinté, comme le verre d'une bouteille de bière, tiens, ou plutôt non, pas comme ça, pas comme ça du tout. À quoi ressemble cette couleur ? À rien d'autre qu'à cette rivière Wachakwa, peut-être, qui n'est guère plus qu'un ruisseau par endroits.

Quelques pas de plus, et c'est le RAVIN. Pourquoi venir ici, alors que ça fait froid dans le dos ? C'est sinistre. Sinistre. Quel mot. Ssssinistre. Elle vient souvent ici. Pourquoi importe peu, ici. La rivière coule maintenant au fond du ravin, et sur ses bords l'herbe ne pousse pas — seulement les broussailles, qui penchent au-dessus comme si la rivière les appelait, comme si elles voulaient la descendre. (Anthropomorphisme ?) Si l'on vient ici au printemps, quand l'eau, tout en bas, est couverte de soucis, on peut en contempler la savoureuse masse vert et or, petites fleurs dorées reliées à tout un réseau de tiges vertes et de feuilles flottantes.

Bientôt, le pont suspendu. Tiens, le voilà. Qui l'a construit? Quand? Des cordes tendues par-dessus le ravin, des cordes qui s'effilochent, mais encore solides, avec des rondins de peuplier fendus pour le traverser, joints les uns aux autres par de très vieilles cordes; si l'on voulait *vraiment* traverser le pont, il se balancerait et tremblerait et peut-être bien qu'on serait précipité dans l'eau profonde et qu'on irait se fracasser les os sur les rochers. Morag n'a jamais essayé de traverser ce pont. Elle veut s'obliger à le faire. Elle en serait capable s'il le fallait. Elle pose la main sur le poteau en bouleau qui se trouve en bout de pont. Cette fois ça y est, elle va le faire. Si elle réussit, c'est qu'elle est de taille à tout réussir. Signe. Présage. Cela ne dépend plus que d'elle.

Elle pose un pied sur le pont. Qui tangué. Elle fait un bond en arrière, sur la terre ferme.

Elle est soudain persuadée que le pont s'ingénie à la précipiter au fond du ravin. Elle s'accroche à une branche de saule, qui la porte. Anthropomorphisme? Et si Mlle Melrose se trompait, juste sur ce point? Non que les nuages et tout ça puissent avoir des sentiments humains, mais si les arbres, la rivière, et même ce pont, avaient une âme? Et pourquoi pas? Les chalefs argentés, les cerisiers à grappes, le chiendent, les hautes herbes qui poussent au fond du ravin, et la rivière elle-même — tout cela n'a rien de menaçant. Le pont, oui. Qui l'a construit? Comment se fait-il qu'il soit encore là, tout branlant qu'il est? Quel âge a-t-il? Quelqu'un est-il chargé de le

réparer ou de l'entretenir de temps à autre? À qui appartient-il? Pas à elle, en tout cas. Quelque chose, ici, ne veut pas du tout qu'elle s'y trouve.

C'est alors qu'elle entend quelqu'un. De l'autre côté du pont. Il émerge des buissons et emprunte le pont. Habillé d'un vieux blue-jean, boucle en cuivre à la ceinture, manches de chemise retroussées, la peau brunie, un profil d'aigle, les yeux bridés, très sombres. Les cheveux noirs et raides, coupés plus court qu'avant. Skinner Tonnerre.

Il se met à faire osciller le pont qui se balance dangereusement, comme un hamac. Morag recule encore d'un pas.

« Eh, tu fais gaffe, hein, Skinner? »

— Salut, Morag, j't'avais pas vue, ment-il, un sourire aux lèvres. Qu'est-ce qu'y a? T'as peur? Le pont est solide, tu sais.

— J'ai pas peur, dit Morag, en colère. C'est juste que...

— C'est juste que tu crèves de trouille. »

Il pousse le cri de Tarzan, comme Johnny Weissmuller, au cinéma.

« Waaa waou, waou waaw! »

Et traverse le pont en l'agitant violemment. Morag détourne le regard, persuadée qu'elle va entendre le bruit d'un corps qui s'écrase sur les rochers, en contrebas. Mais non.

« Tu veux une cigarette? dit-il, soudain à côté d'elle.

— Sûr. »

Morag n'a jamais fumé, donc n'aspire pas. Il se moque et lui montre comment faire. Au début, la fumée lui racle les poumons, mais elle pige vite.

«Alors, comment ça se passe, chez les Pearl?» demande-t-elle.

Il lui semble naturel, tout à coup, d'être assise au bord de la rivière à lui parler, alors qu'ils ne se parlent pas en classe. Skinner loge chez Simon Pearl et sa femme pendant toute l'année scolaire. Les Pearl n'ont pas d'enfants, et ils ont offert de prendre Skinner comme pensionnaire parce que l'assistante sociale leur a dit que tant que Skinner habitera dans la vallée avec Lazare et les autres, il ne pourra pas continuer à étudier, alors qu'il est doué pour ça. Tout le monde est au courant, à Manawaka, et beaucoup disent que les Pearl font une bêtise, et qu'il ne faudra pas qu'ils s'attendent à un peu de reconnaissance de la part d'un sauvage.

«Bof, ça va, répond Skinner, avec prudence. Ça doit êt' sa bonne action de l'année, à m'sieur Pearl. Mais j'm'en tape. C'est l'aide sociale qui paie ma pension. Qu'y paient. Le vieux, et pis mes sœurs, y m'croient fou. Les p'tits, mes frères, y pensent rien, mais y demandent quand c'est que j'reviens. Y peuvent penser ce qu'y veulent, je m'en tape.

— Tu viens souvent par ici?

— Ouais. Le dimanche. Les Pearl vont à l'église. Je veux pas y aller. D'accord, qu'y dit, M. Pearl. Non, y dit *Très bien alors, Jules, va à l'église catholique, si tu veux*. Mais j'veux pas y aller non plus.

— Dis, Skinner, tu sais qui a construit ce pont ?

— Comment veux-tu que je sache ? » dit-il. Mais il sait.

« Tu rentres jamais chez toi, alors, maintenant que t'es chez les Pearl ? »

Skinner crache dans le ravin, plisse les yeux.

« Nan ! Qu'y z'aillent au diable. N'importe comment, le vieux est tout le temps pété ; et les deux filles c'est pas mieux. Les p'tits, rien que des sales morveux. La vieille, ma mère, elle reviendra pas, et bon débarras. Mon vieux et moi, on s'entend pas très bien, ces temps-ci. Y croit que j'suis qu'un enfant, mais y sait pas d'quoi y parle. On s'est battus, et j'y ai envoyé mon poing dans la figure, même qu'il a perdu quat'dents. Il en est resté comme deux ronds de flan. Val m'a dénoncé, cette petite connasse. C'est pour ça que l'assistante sociale a dit qu'y fallait que j'déménage. J'me serais barré, de toute façon. Eh, Morag, tu veux que j'te dise un *vrai poème* ?

— Quoi ? »

Il le déclame :

*Quand une pomme est mûre, elle finit par
tomber,
Quand une fille a seize ans, vient le temps de
la baiser.*

Morag a envie de le toucher, de toucher les poils noirs de ses bras, ses épaules, sa peau qui sent bon la sueur fraîche. Elle recule. De peur. Et si ça fait mal ? Et s'il la

force à le faire et qu'elle décide, à la dernière minute, qu'elle ne veut pas? Et si, et si, et si...

«J'ai pas encore seize ans», lâche-t-elle et, aussitôt, elle donnerait n'importe quoi pour ravalier ses mots, ne les avoir jamais dits, parce que c'est pas possible d'avoir dit un truc aussi *con*!

Skinner rigole.

«Tu m'en diras tant! Mais alors, dis-moi, t'as rien à craindre avant un bon bout d'temps?»

Elle se lève. Hésite. Indécise. Skinner reste étendu de tout son long dans l'herbe, à la regarder.

«Allez, Morag. C'est bon, tu sais. J'parie que tu l'as jamais fait, j'me trompe? J'peux le faire quand j'veux avec Ina Spettigue, même qu'elle me demande jamais un rond. Elle aime c'que j'ai. Tu veux voir?»

Il met la main à sa braguette.

Morag s'enfuit à toutes jambes. Il ne cherche pas à la rattraper.

De retour chez elle, elle monte dans sa chambre et ferme la porte à double tour. Elle s'en veut d'avoir eu la trouille. Glisse une main entre ses jambes et, les yeux fermés, se masturbe en pensant à lui, à son corps dur, l'imagine, sa peau contre la sienne, lui pelotant les seins, lui mettant sa verge là, là, là.

Le lendemain, au collège, elle ne le regardera pas, plus jamais, se le promet, plus jamais, jamais.

Ce soir-là, Morag parle à Christie qui est en train de se curer les ongles avec son canif, que c'en est proprement dégoûtant. Elle ne lui parle pas beaucoup depuis quelque temps, si bien qu'il est surpris.

« Christie... tu t'appelles les histoires que tu m'racontais quand j'étais môme ?

— Sûr. Comment je pourrais oublier ? Pourquoi ?

— Tu m'en racontes une ?

— Par tous les saints, Morag, j'aurais cru qu'c'était fini pour toi, tout ça, depuis l'temps.

— Ben oui, et alors ? »

Pourquoi a-t-elle envie de les entendre ? Elle n'en sait rien. Mais quand elle était petite, quand Christie lui racontait ces histoires-là, tout semblait aller de soi.

« Okay, Morag, si tu veux. Voyons... »

*L'histoire de Gunn le Cornemuseur
et de la Rébellion
telle que racontée par Christie*

Eh ben, Gunn le Cornemuseur, il a vécu là, sur les bords de la rivière Rouge, sur sa ferme, pendant des années et des années. Et lui et sa femme, y z'ont eu une belle grande famille, cinq fils et cinq filles, qu'y z'ont eus, les gars tous des gaillards costauds, et les filles, grandes et belles comme des lis tigrés. Et avec le temps, Gunn le Cornemuseur et sa femme ont vieilli, mais ensemble, et jusqu'au bout, parce que, quand l'Ange de la Mort a déployé ses ailes sur eux, y z'ont cassé leur

pipe le même jour, car aucun des deux n'aurait pu vivre sans l'autre à ce qu'y paraît.

(C'que t'es romantique, Christie !)

Tu parles ! J'suis à peu près aussi romantique qu'un cochon dans son auge, et c'est la vérité, bon sang de bonsoir, mais qu'est-ce que j'y peux, moi, si c'est comme ça que la Mort a fini par cueillir le vieux Cornemuseur et sa dame ?

Donc, quand le Cornemuseur a commencé à se faire vieux, au point d'plus tellement travailler sa terre, laissant c'te tâche-là à ses cinq fils, les Métis du voisinage se sont révoltés. Au point d'décider de s'emparer du pouvoir en place. Alors y s'sont trouvé un chef. Un homme tout petit, qu'c'était, avec des yeux de braise. Y s'appelait Rile.

(Louis Riel, Christie. On l'a appris à l'école. Même qu'ils l'ont pendu.)

C'est bien lui. Mais y n'ont pendu que longtemps, longtemps après les événements que j'te raconte là. Alors ce Rile, ou Riel, comme tu voudras, lui et ses hommes y s'sont emparés du fort qu'y avait là, et y z'ont déclaré que, dorénavant, ce serait eux, le gouvernement.

Mais, les gens du Sutherland, y z'avaient plus tellement l'habitude de s'batt', d'puis le temps, hein ? C'était d'venu des fermiers paisibles, qu'avaient élevé leurs fils pour cette vie-là. Et y avait plus un fils de femme, parmi eux, qui s'souvenait d'l'ancienne patrie, à part Gunn le Cornemuseur et quelques vieux de la vieille. Y z'étaient pas ce qu'on appelle

des lavettes, non. C'est juste qu'y z'avaient grandi là, dans des fermes. Alors, quand Riel a pris le fort avec sa bande de Métis, y z'ont pas su quoi faire. Ça bavassait beaucoup, mais personne ne bougeait. Riel et ses hommes ont commencé à tirer à droite et à gauche, vois-tu, et y z'ont tué un ou deux Anglais. Mais les Sutherlanders se méfiaient autant de ces maudits Anglais, ces satanés Saxons, de là-bas, dans l'Est, que des Métis. Y z'ont préféré rester entre eux, pas s'en mêler. Donc y s'ont assis sur leur cul et n'ont rien fait.

(Le gouvernement, dans l'Est, envoya l'armée de l'Ontario, et Riel prit la fuite, Christie. Il revint en Saskatchewan en 1885.)

Ben y en a qui disent ça. Et pis d'autres qui disent pas pareil. Évidemment que j'sais que l'armée a rappliqué, mais la vérité, c'est qu'les Sutherlanders avaient *repris le fort*, avant même que l'odeur d'une armée n'arrive sur les lieux.

(Oh, Christie! ça se peut pas. On l'a fait en histoire.)

Mais puisque j'te l'dis. Voilà comment qu'ça s'est passé. Gunn le Cornemuseur a dit à ses fils, y leur dit *Qu'est-ce qui vous prend à vous autres que vous levez même pas le p'tit doigt pour essayer d'reprendre ce maudit fort?* Alors ses cinq fils, y z'ont répondu. *On veut bien essayer, mais faut qu'tu trouves le moyen d'rassembler tous les clans, les MacPherson et les MacDonald, et les Cameron et le reste.* Alors le v'là qui s'lève, Gunn le Cornemuseur, dominant ses cinq fils de

toute sa taille, malgré qu'il approche des quatre-vingts ans, et pas voûté du tout, en plus, non m'sieur, droit comme un i.

J'ai joué de ma cornemuse dans la douleur, qu'y dit, et j'en ai joué dans la joie, en temps de malheur comme aux temps heureux, et j'en ai joué pour donner du courage aux hommes ; alors maintenant, j'm'en vais en jouer pour la dernière fois, bon sang.

On y va avec toi, alors ? qu'y demandent, ses cinq fils. *J'irai seul*, qu'y répond, le Cornemuseur, car c'était comme ça qu'il était. Alors y s'est mis en marche, il est allé de ferme en ferme de chaque côté de la rivière, jouant tout du long. Il a commencé par les pibrochs, qu'étaient des airs de deuil. Pour dire aux gens qu'y z'étaient tombés bien bas, et qu'y z'étaient plus les hommes qu'avaient été leurs ancêtres. Puis il est passé à des airs guerriers. Et l'air qu'il jouait et rejouait sans cesse, c'était « Le Salut des Gunn ». Un reproche, que c'était.

Les Sutherlanders l'ont écouté et y z'ont compris ce qu'y voulait dire. Y s'sont rassemblés, avec les cinq fils du Cornemuseur parmi eux, et le lendemain même, au lever du jour, les v'là qui r'prennent le fort. L'armée qu'était venue de l'Est a raflé tous les honneurs, c't entendu, mais les Sutherlanders étaient un tas d'orgueilleux et y s'en foutaient royalement. Y z'ont laissé courir.

Après ça le Cornemuseur est rentré chez lui, et il a suspendu sa cornemuse, qu'est restée muette depuis, parce qu'il est mort peu de temps après, et personne n'a jamais osé la

décrocher, car personne a jamais pu en jouer comme Gunn le Cornemuseur.

(Moi, je l'aimais bien. Riel, j'veux dire.)

Ah bon? Ben, il avait ses bons côtés, sûrement.

(Le livre d'histoire dit qu'il était fou, mais moi je ne trouve pas. C'est vrai que les Métis étaient en train de *perdre* leurs terres — on les leur a prises. Tout ce qu'il voulait, lui, c'était que leurs droits soient respectés. Le gouvernement l'a pendu pour ça.)

Métis?

(Les sang-mêlé.)

Ah bon. Hum. Eh ben, peut-être que ça s'est pas passé tout à fait comme j'ai dit. Voyons un peu.

(Non, Christie, c'est tricher. Merci de m'avoir raconté l'histoire. Ça m'a plu. Vraiment.)

De rien. J't'enverrai la facture à la fin du mois.

FILM DES SOUVENIRS :
DANS LA VALLÉE, ACTE II

Le printemps est là, mais il fait encore frisquet malgré le soleil. La neige, si propre jusque-là, est en train de fondre en une bouillasse criblée de flaques noires, laissant apparaître une accumulation de crottes de chien et de paquets de cigarettes vides gorgés d'eau que l'hiver cachait et qui souillent

les rues. De la gadoue partout. Les érables et les ormes ne bourgeonnent pas encore, mais hors la ville, dans la vallée, les boutons gris et velus des saules commencent à poindre.

Morag est en première. Il y a encore quelques garçons dans la classe, alors qu'en terminale il n'y en a plus qu'un. Ils sont tous à l'armée, dans l'infanterie ou l'aviation. Un ou deux d'entre eux se sont imprudemment engagés dans la marine, mais la mer, élément trop lointain, n'attire guère les gars des Prairies.

Morag rentre à pied chez elle, les bras chargés de livres.

« Salut, Morag ! »

Il l'a manifestement attendue au coin de la rue de la Colline. Nonchalamment adossé à un poteau télégraphique. Il a l'air plus baraqué qu'avant dans son uniforme kaki en tissu épais et grossier, avec l'insigne des Queen's Own Cameron Highlanders cousu sur la manche. Grade : simple soldat.

« Skinner ! Mais qu'est-ce que tu fais là ? »

— On est tous là. En permission. Tu prends un café ? »

Elle ne lui a pratiquement pas parlé depuis deux ans, depuis ce jour-là, dans la vallée. Il a lâché l'école l'année dernière et est retourné vivre dans la cabane des Tonnerre. Puis il s'est engagé, et il est parti. Morag s'étonne d'être si heureuse de le voir.

« Sûr. Mais ça ne te dérange pas si je dépose mes livres d'abord ? »

— Pas de problème. »

Ils entrent chez les Logan. Prin, qui se balance, les yeux dans le vague, lève aussitôt la tête avec ce qui est pour elle, ces temps-ci, une exceptionnelle vivacité. C'est-à-dire qu'elle ouvre les yeux, se lève à demi, se ravise et repose sa lourde obésité, son énorme masse molle en robe-tablier, à l'abri dans le fauteuil berçant. Elle ne bouge quasiment plus, désormais, sauf de la chaise à la table, et de la table au lit. C'est Morag qui prépare les repas. Prin ne parle presque plus non plus. Mais refuse de voir un médecin. Même Christie, qui, pourtant, s'inquiète rarement, est inquiet depuis peu.

« Prin... je te présente Skinner, je veux dire Jules Tonnerre. J'étais à l'école avec lui. Il est à l'armée. Tu sais? »

Morag est gênée d'avoir ajouté cette remarque concernant l'armée. Mais elle n'est pas sûre que Prin remarque ou reconnaisse l'uniforme.

« Enchantée de faire votre connaissance », dit Prin d'une voix étrangement enfantine, pleine de cérémonie, comme si elle se référait à une formule de politesse depuis longtemps oubliée, apprise dans un passé lointain.

« Salut. » Skinner détourne les yeux.

Morag monte se débarrasser de sa jupe d'écolière qui lui donnerait l'air ridicule et gamine à côté d'un uniforme militaire. Lorsqu'elle redescend, Christie est là, qui parle à Skinner. Depuis quelques années, Christie a pris l'habitude de chiquer. Le crachoir de son

choix, qu'il a été cueillir dans sa chasse gardée personnelle, est un large pot de chambre en porcelaine orné de violettes mauves. Il se racle la gorge et crache un bon glaviot. Morag lui lance un regard noir, puis elle se dit que, quoi que fasse Christie Logan, ça ne peut pas être pire que ce que fait Lazare Tonnerre.

«Alors, qu'est-ce tu d'viens, Skinner? dit Christie.

— Je m'bats pour la Patrie et le Roi. Tu vois pas, Christie?

— Si. Ben alors, mon gars, tâche de rester en vie si tu peux. C'est tout c'qui compte, quoique Dieu seul sait pourquoi.»

Skinner plisse les yeux.

«J'me suis engagé pour la solde, Christie. Et j'ai pas l'intention d'me faire tuer.

— T'as raison, mon gars. C'est jamais les généraux qui meurent, tu sais. Te fais pas avoir par ces salauds, qu'y soient d'ton bord ou d'l'autre.»

Alors qu'ils remontent la rue principale, pour se diriger vers le Parthénon, Skinner dit quelque chose qui laisse Morag bouche bée.

«C'est que'qu'un, ce Christie!

— Je suis heureuse que toi au moins tu le penses.

— Pas toi?

— Il a jamais rien fait pour s'en sortir, dit Morag. Il croit qu'il a décroché la lune, maintenant, parce que le conseil municipal lui a

acheté un vieux camion tout déglingué pour son boulot. Il se dit qu'il leur a joué un bon tour parce que personne ne se doutait qu'il savait conduire. Il a appris, il y a des années, sur une Ford, modèle T, et il conduit ce camion comme si c'était un cheval. Tout le monde rit de lui. »

Skinner rit lui aussi.

« Qu'ils rient, va. Ça t'déplaît, hein, qu'il soit le charognard. Et si personne voulait l'faire, c'métier, hein? C'est pourtant bien plus utile qu'un avocat, va... Tout ce que ça fait, un avocat, c'est fout'la pagaille. »

Au Parthénon, ils s'installent à une table, boivent un café. Ils se méfient à nouveau l'un de l'autre, à présent. Skinner la regarde avec intensité, en scrutant son visage comme s'il voulait lire derrière ses yeux, à l'intérieur de son crâne. Essaie-t-elle d'en faire autant? Si oui, ils ne vont pas beaucoup avancer. Ils restent un moment sans parler. Ont-ils trop peu à se dire, ou trop, au contraire?

« Pourquoi est-ce que tu es parti de chez les Pearl et que t'es retourné dans la vallée? » demande finalement Morag.

Il étend une de ses longues mains fines et la pose sur celle de Morag. Juste l'espace d'une seconde. Puis la retire.

« Tu veux vraiment savoir? Faut croire qu'Simon Pearl est pas allé le crier sur les toits, alors? »

— Non.

— Ben voilà. J'sais pas quelle idée m'a pris que j'aimerais devenir avocat, tu vois, vu

qu' quand on s'est toujours fait avoir par tout le monde, on s'dit que ce serait bien pour changer d'être du bon côté de la barrière. Alors j'ai demandé au vieux Simon ce qu'y faudrait faire pour devenir avocat. Il a pas vraiment éclaté de rire tout haut, mais il a mis sa main devant sa bouche comme pour cacher un sourire. Et là, y m'dit qu'c'est très bien de vouloir s'instruire, mais qu'une personne comme moi ferait mieux de viser un peu moins haut, même qu'il irait demander à MacPherson, au garage BA, d'me prendre comme apprenti mécanicien l'année suivante. Alors j'me suis tiré. J'ai bien pensé lui casser la gueule, mais j'me suis dit que ça m'mènerait droit en tôle et que ça valait pas le coup. Alors j'suis retourné dans la vallée. Le vieux, il a pas cillé. Il a dit *T'es là, toi ? Ben alors viens donc m'donner un coup de main avec c'tonneau... on va bientôt pouvoir le mett'en bouteilles*. Et on s'est pris une sacrée cuite, tous les deux. On est restés là, moi à chanter, lui à jouer faux sur son harmonica, presque jusqu'au matin. C'est pas un mauvais bougre, au fond. Il en a rien eu à foutre que j'm'engage, mais y m'a jamais fermé sa porte. Il a jamais fermé sa porte à aucun de nous. Y s'en fout si on part, mais on peut rester si on veut.

— Je suis désolée, dit Morag. Je veux dire, à propos de Simon...

— T'en fais pas, va. J'en ai rien à cirer. J'en ai jamais rien eu à cirer et c'est pas aujourd'hui que ça va changer.

— Et ta sœur, qu'est-ce qu'elle devient ?

— Tu veux dire Piquette? Elle s'est barrée sitôt qu'sa jambe a guéri. Elle a fait une tuberculose osseuse, quand elle était petite... tu t'en souviens p't-êt'. Elle a épousé un gars de Winnipeg. Al Cummings. Elle s'est mise avec un vrai fumier, si tu veux mon avis, mais c'est ses oignons. Y la quittera un jour ou l'autre. Tout ce qu'on peut lui souhaiter, c'est qu'elle le quitte avant.

— Pourquoi tu dis ça? T'en sais rien?

— Je l'sais. Y t'regarde jamais dans les yeux. En plus, il est toujours en train d'dire à Piquette qu'elle tient mal sa maison. C'est pas faux. Mais ce con-là est encore plus dégueulasse qu'elle. Ça aide pas.»

Le Parthénon commence à se remplir, toute une bande de filles en longs pulls lâches et jupes écossaises, de garçons en pantalons de flanelle grise et beaux vestons de tweed. Tous les copains. Le juke-box.

«Tu viens, dit Skinner d'un ton soudain brusque. On s'en va.»

Rien n'est dit sur leur passage. Miklos leur tient obligeamment la porte ouverte, soulagé de les voir partir. Pour Miklos, le nom de Tonnerre est synonyme de grabuge. Bien entendu, il va y avoir des tas de commentaires après leur départ. Tous deux le savent et marchent avec raideur, en silence.

«C'que j'peux détester ce trou, dit finalement Skinner.

— Moi aussi.

— Dis donc, Morag, et si tu venais chez moi, que j'te présente le vieux?»

Elle le regarde. Ils savent tous deux à quoi s'en tenir. Son indécision la rend malade. Puis elle s'en fiche.

«Après tout, pourquoi pas?»

Le chemin de la vallée ressemble à une rivière en miniature, avec de profondes ornières où coule une eau brune et boueuse. Il y a encore de la neige dans les buissons, sur les bords du chemin. Morag porte des couvre-chaussures et les bottes de l'armée de Skinner sont imperméables. Leurs pieds pataugent à chaque pas, il lui prend le bras pour qu'elle ne glisse pas. Elle se sent bien tout à coup, et elle rit.

«Qu'est-ce qui t'fait rire?

— Rien. J'me sens bien, c'est tout.

— Ben c'est bien, alors!»

Il s'arrête et casse une ou deux brindilles de saule qu'il lui tend.

«Des orchidées, dit-il.

— Ben dis donc, c'est la première fois qu'on m'offre des orchidées. Merci.

— Faut bien une première fois à tout, non?» dit Skinner

Ce n'est pas vraiment ce qu'il a voulu dire. Du coup, bien sûr, tous deux se taisent à nouveau.

La cabane des Tonnerre est en réalité un ensemble de cabanes accolées les unes aux autres. Tombée en décrépitude, la plus ancienne sert de poulailler. La cabane principale a été assemblée à partir de vieilles

planches, de papier goudronné, de couvercles de caisses, de bardeaux et de boîtes de conserve en fer-blanc aplaties. Le sol, tout autour, est encombré de pneus, d'un rouleau de grillage à poulailler, d'un châssis de voiture rouillé et d'un assortiment de machines agricoles qui ne servent plus. Les toilettes extérieures sont à proximité. Il y a aussi une cabane plus petite, bâtie à la manière de la cabane principale, mais plus récente. C'est vers celle-là que Skinner l'entraîne.

« La mienne, dit-il. J'ai construite quand j'suis revenu vivre ici. »

À l'intérieur, il fait bon, un feu couve dans le poêle fabriqué à partir d'un vieux bidon d'huile entouré de briques à sa base. Des caisses en bois font office de chaises. Il y a un seau d'eau et une louche, une cuvette en faïence et un seau à eaux sales. Suspendue à un clou, une lampe à huile. Il y a aussi une malle en bois, avec un cadenas. Et les livres d'école de Skinner. Sur les murs, des photos de vedettes de cinéma, des femmes aux seins opulents et aux lèvres rouges. Aussi, une peau de mouffette, noir et blanc.

« Fais comme chez toi », dit Skinner.

À présent ils savent très bien, l'un et l'autre, pourquoi ils sont là...

« Tu te souviens de la fois où on s'est vus près du pont, Morag ?

— Oui.

— J crois bien que j't'ai fait peur. Je voulais m'excuser, mais j'ai pas pu le dire après.

— Pas grave.

— Et tout ce que j't'ai raconté sur Ina Spet-tigue, c'était qu'des conneries, dit Skinner. Elle m'aurait même pas donné l'heure, à l'époque ; maintenant si, mais qu'elle aille au diable. Bref, je voulais juste que ça soit clair entre nous. Tu crois que tu pourrais t'passer de tes lunettes, là ? »

Puis ils s'embrassent, longuement, sa langue explore délicatement la bouche de Morag. Ses mains lui caressent les seins. Il y a manifestement longtemps qu'elle attendait cela. Il se couche sur elle et, à travers leurs vêtements lourds, encombrants, elle sent sa verge contre son ventre, longue, dure.

« Allez, viens, dit-il. On va pas rester comme ça, tout habillés, quand même ? »

Elle hésite, rien qu'une seconde.

« Skinner... et si quelqu'un, tu sais, entrerait sans prévenir ? »

— Pas de danger, dit-il d'un air maussade. Y z'oseraient pas. »

Elle le croit. Elle est tout étonnée de constater qu'elle n'a pas peur. Et si ça faisait mal ? Et alors, et après ? Et puis, de toute façon, ça ne fera pas mal. Elle se déshabille vite, sans hésitation, comme s'il y avait des années qu'elle faisait ça devant un homme. Elle ne ressent aucune gêne. Seulement une terrible envie de le sentir contre elle, de sentir tout son corps, sa peau. Son propre corps, ses seins, ses longues jambes, son ventre plat, tout ça lui paraît soudain beau à ses propres yeux, et elle veut qu'il la voie.

Et là, tandis qu'il se penche au-dessus d'elle sur le lit, elle le voit. Elle ne savait pas qu'un homme pouvait être aussi beau : des omoplates saillant sous la peau, des hanches étroites, une belle cage thoracique, une peau lisse, brune, chaude, la toison noire entre ses cuisses, les longs muscles tendus de ses cuisses et de ses bras, une verge longue, dure, douce, qui se frotte contre elle. Elle se colle à lui, referme ses jambes autour des siennes. Comme si elle avait toujours su ce qu'il fallait faire.

« Doucement, doucement, dit-il. Bon Dieu... pas si vite, Morag. Je peux pas m... »

Et il se répand sur son ventre avant d'avoir pu pénétrer en elle.

« Et merde, dit-il au bout d'un moment, encore un peu hors d'haleine. J'suis désolé. »

Mais elle s'accroche, continue d'aller et venir contre lui, lui étreint les épaules de toute la force de ses bras.

« Je t'en prie. Me laisse pas. »

Alors il comprend, et l'aide.

« Vas-y, oui, tu vas jouir quand même. »

Et elle jouit. La pulsation entre ses jambes se propage dans tout son corps, l'envahit tout entière. Comme une onde qui n'en finit pas. Elle n'a conscience d'avoir entendu sa voix que lorsque ça s'arrête, et elle ne sait pas si ce sont des mots qu'elle a prononcés, ou si c'est un cri qu'elle a poussé, venu de très loin, quelque part au-delà du langage.

Silence. Il lui caresse très doucement les épaules, le visage, les paupières. Elle ouvre les yeux. Et ils se sourient. Comme deux étrangers qui viennent de faire connaissance. Complices.

« Ça t'a plu aussi, on dirait, dit-il.

— C'était... Oh, Skinner !

— Dis donc, tu trouves pas qu'il serait temps que tu m'appelles par mon vrai nom ? »

Comme si c'était soudain devenu nécessaire. Comme si elle y avait droit, désormais. Comprend-elle ce qu'il veut dire ? Est-ce que c'est ce qu'il veut dire ? À quoi pense-t-il réellement, là-dedans ? En tout cas, il faut qu'elle y croie, elle le comprend maintenant. On ne peut jamais être sûr. Elle fait oui de la tête.

« Très bien, alors. Va pour Jules. »

Il rit.

« T'as une drôle de façon de le dire. *Djoulze*¹.

— Comment, alors ?

— Jules.

— *Djoulze*.

— Tu ferais mieux d'apprendre le français, dis donc.

— Tu le parles, toi ?

— Non. Plus beaucoup. Je l'ai jamais tellement parlé non plus. Un peu seulement, des

1. Jeu de mots intraduisible : prononcé phonétiquement, *Jules* (*Djoulze*) à l'anglaise donne *jewels*, qui signifie « joyaux ».

jurons surtout. J'suppose qu'on connaissait quelques mots quand on était petits, mais y m'en reste quasiment rien. Le vieux, lui, il a grandi avec, c'était le français que parlaient les Cree, mais il a presque tout oublié aujourd'hui. T'as de belles jambes, en tout cas, même si tu dis mon nom de travers. »

C'est vrai. Morag a de belles jambes et s'est toujours demandé si quelqu'un le remarquerait.

Le feu est mort, et la cabane est froide. Ils se rhabillent. Il l'aide à boutonner sa robe, elle l'aide à enfiler sa saharienne. Ils rient beaucoup à présent, de tout, de rien. Morag se dit qu'il ne peut plus rien lui arriver. Rien de mauvais. Ils sont invincibles. Ils sont chez eux. Ils sont en lieu sûr, ici.

Puis la mémoire lui revient.

« Quand repars-tu, Jules ? Ta permission dure jusqu'à quand ? »

Il s'étend sur le lit, seul, fume une cigarette.

« Faut qu'j'sois rentré au camp c'soir.

— *Ce soir ?*

— Ouais. On revient en ville demain. Parade en grand uniforme. Attends un peu d'me voir en kilt, ma belle. Un Tonnerre en kilt, ça vaut le détour, j'te l'garantis. Pendant la Première Guerre, les régiments écossais, on les appelait les Dames de l'Enfer. J'ai l'air d'un con dans cet accoutrement, à dire le vrai. Dieu merci, on est pas obligés d'le mettre trop souvent.

— Pourquoi ils font ça? Demain, je veux dire?

— Parce que, dans les Cameron Highlanders, il y a un tas de gars de Manawaka, voilà pourquoi.

— Je vois.

— Allez viens, on va faire une p'tite visite au vieux. Il aura que'qu'chose à boire, un truc qu'il aura fait lui-même, ou sinon au moins un thé. »

Le poêle de la cabane principale est plus grand, mais ses tuyaux ont l'air de branler un peu. Val, la sœur cadette de Jules, n'est pas là. Les deux plus jeunes, Paul et Jacques, sautillent comme des moineaux, mais, quand ils voient Morag, ils cessent de s'agiter, soudain sur leurs gardes, et prennent silencieusement position, chacun dans son coin. Il y a des lits de camp, un matelas par terre, des casseroles et des poêles sur des caisses en bois, une table avec la moitié d'une miche de pain et une demi-livre de beurre de cacahouètes. Sur un des murs, un calendrier datant de deux ans, avec une photo en couleurs d'un groupe de sapins noirs pris à contre-jour du côté de Galloping Mountain et, sur un autre, Jésus au cœur sanglant, la poitrine ouverte, exhibant un cœur style Saint-Valentin percé d'une épine pointue et saignant à petites gouttes bien ordonnées.

Lazare est assis dans l'unique fauteuil de l'endroit, lequel a tout l'air d'avoir été récupéré au Dépotoir, avec des ressorts qui dépassent sous le siège. Il y a longtemps que Morag n'a pas vu Lazare, et encore,

seulement dans la rue principale, un samedi soir. Il a dû être très imposant, autrefois, plus grand que Jules, et plus baraqué. Mais là, avec son gros ventre mou, il a l'air tout rata-tiné, comme si ses côtes s'entassaient les unes sur les autres. Ses traits portent encore la trace d'une certaine beauté, une beauté anguleuse, comme Jules aujourd'hui. Les mêmes cheveux que Jules, noirs et très raides.

À présent tout a changé. Morag ne se sent plus du tout sûre d'elle, à nouveau. Elle a peur. Que fait-elle ici? La considèrent-ils comme une intruse? Elle regarde Jules et voit que, pour lui aussi, les choses ont changé.

« Qui diable êtes-vous donc? » dit Lazare

Morag est incapable de répondre. Jules lance à son père un regard noir.

« C'est Morag Gunn, dit-il. Tu sais bien. De chez Christie Logan.

— Ah oui. Ça y est, j'y suis. »

Lazare se met à tousser, tousser, à en avoir des haut-le-cœur, on dirait. Par terre, à côté de sa chaise, il y a un verre plein d'un liquide brun, à l'odeur aigre, à la surface duquel flotent des flocons d'écume blanchâtre. Il tend la main vers le verre. Cesse enfin de tousser. Puis il se lève et s'étire. Rentre le ventre. Toise Morag. Sur son visage, elle lit la même expression que sur celui de Skinner tout à l'heure. Morag est choquée. Lazare... un vieux. C'est répugnant. Pourtant, il émane de lui quelque chose d'animal, une mâle énergie d'une telle force qu'elle a, l'espace d'un instant, l'impression d'être happée.

Jules, qui en est conscient lui aussi, lui met le bras autour des épaules. Le geste est clair. Et, à l'endroit de Lazare, menaçant. Lazare rit, laissant apparaître qu'il lui manque plusieurs dents du haut. Il se verse un autre verre, et lève la bouteille.

« Ma femme, grogne-t-il. Elle est à moi, maintenant.

— Faut qu'j'y aille, p'pa », gronde Jules.

Lazare, l'espace d'un instant, a l'air... comment dire ? Accablé.

« Faut vraiment que t'y ailles, là, Skinner ?

— Ouais. Y a un camion de l'armée qui attend les gars au dépôt. »

Lazare esquisse un geste vers son fils. Mais se ravise.

« Ben alors fais gaffe, hein ? dit-il. Fais bien gaffe à toi.

— Ouais. T'inquiète pas, j'ferai gaffe. »

Jules dit au revoir à ses petits frères, et lui et Morag s'en vont. Il ne se retourne pas.

Ils remontent en ville à la nuit tombée, prennent les rues les plus discrètes, silencieux tous les deux. Puis Jules commence à parler.

« Tu lui donnes quel âge, au vieux ?

— J'sais pas. Quel âge il a ?

— Trente-neuf. On lui donnerait le double, pas vrai ? J'suis né quand il avait l'âge que j'ai aujourd'hui. Dix-neuf ans. Une chose est sûre. Je deviendrai jamais comme lui.

Mais il est pas toujours comme tu l'as vu là. Il aime pas que j'ramène des filles chez nous. Des fois, il a tellement envie d'une femme qu'ça l'rend fou. Alors y s'soûle la gueule et cherche la bagarre. J'suppose qu'y devait lui mener la vie dure, à ma mère. C'était une Métisse, elle aussi, qu'avait grandi du côté de Galloping Mountain. Elle s'imaginait que Manawaka, ça allait être la grande ville, et j'suppose qu'elle croyait avoir trouvé un roi, quand elle s'est mise avec lui. Tu parles d'un roi. Le roi Lazare. Mieux vaut en rire. Pas étonnant qu'elle s'soit barrée. Mais, bon Dieu, parfois il y peut rien. J'l'ai vu s'mettre dans une colère telle, pas cont' quelqu'un en particulier, non, contre tout, qu'il en arrivait à cogner sur les murs avec ses poings, cogner à s'en faire saigner les jointures.

— Mais pourquoi? Pourquoi?

— J'sais pas. J'imagine qu'y déprime. Des fois y se barre, y va faire un tour du côté de Galloping Mountain ou de la grande ville, mais y revient toujours. Dieu seul sait pourquoi. Ce trou a jamais rien fait pour lui, ni pour aucun de nous. Y dit que c'est pareil partout, des sales boulots, et traité comme de la merde. Il a pas fait plus d'deux ou trois ans d'école. Le meilleur job qu'il ait jamais eu, c'était comme poseur de rails pour la Canadian Pacific, mais la crise a mis fin à tout ça. Des fois, pour nous nourrir, y trouvait qu'des lièvres qu'y tuait au piège ou à la carabine. Y nous a tous appris à tirer pour manger, même si c'était qu'sur un lapin.

— Il s'est pas si mal débrouillé, en fin de compte. Vous n'êtes pas morts de faim.

— Pas loin, parfois. Mais t'as raison. Il s'est pas si mal débrouillé. Mais essaie donc de lui dire. Nom de Dieu, dans sa jeunesse, c'était un sacré bagarreur, en tout cas. Quatre fois, qu'on lui a cassé le nez. J'l'ai vu soulever un homme de quatre-vingt-dix kilos et l'envoyer valser à cinq mètres. J'suppose qu'la fois où je l'ai frappé, il aurait pu m'tuer, s'il l'avait voulu. Maintenant que j'y repense, il a même pas levé le petit doigt. P't-êt'qu'il était surpris. P't-êt'pas. Quand j'me suis engagé, et qu'j'ai eu un peu d'argent, j'lui ai dit que je paierais le dentiste pour qu'il aille s'faire mettre des dents neuves, à la place de celles que je lui avais bousillées, cette fois-là. Mais lui, il a dit non, qu'il pouvait très bien s'en passer.

— Est-ce qu'il te racontait vraiment toutes ces histoires, quand tu étais petit, Jules ?

— Ouais. Même que ça lui arrive encore, quand il est bourré, sauf qu'il s'en souvient plus très bien, maintenant.

— Raconte-les-moi, dit Morag.

— Tu veux que j't'en raconte ? Mais pourquoi ?

— J'sais pas. Faut croire que j'aime les histoires, voilà tout.

— T'es une drôle de fille, Morag. »

Mais il met son bras autour de ses épaules et se met à raconter tandis qu'ils marchent ensemble sur un tapis de boue, par les rues glacées jalonnées d'arbres nus et de maisons silencieuses, à peine éclairées.

Puis ils se retrouvent devant la maison des Logan dans la rue de la Colline. Ils s'embrassent, ont envie l'un de l'autre, mais n'y peuvent rien, parce qu'ils n'ont plus le temps ni d'endroit où aller.

« Salut, dit Jules. À un de ces quatre. »

Et il s'en va.

Le lendemain, Morag se tient au coin de la rue de la Colline et de la rue principale. Le régiment des Cameron Highlanders de la Reine défile dans la rue principale de Manawaka. C'est très impressionnant. Les gens crient, agitent leurs mouchoirs. Les soldats sourient un peu mais ne regardent pas autour d'eux. Droit devant. Ils sont en grand uniforme, vestes kaki et kilt écossais, le plaid des Cameron. Les cornemuseurs marchent en tête. Ils jouent « La Marche des Cameron ». Une musique qui vous en impose. On pourrait la suivre jusqu'au bout du monde.

Et c'est bel et bien au bout de leur monde que la plupart de ces hommes vont suivre la musique.

Les nouvelles en provenance de Dieppe transforment la ville de Manawaka. Elle ne sera plus jamais la même. Jusque-là, la guerre n'était pas une réalité. Maintenant, c'en est une. Il y a beaucoup de morts qui ne seront pas enterrés dans le cimetière de Manawaka, en haut de la colline où les grands sapins se

dressent pareils à des anges noirs. Il y a un grand nombre de familles qui ont perdu un fils, ou qui n'en ont plus.

Morag lit la liste des morts, blessés ou portés disparus. Colonne après colonne, page après page, dans le *Winnipeg Free Press*. Parmi les hommes de Manawaka, elle cherche les noms de ceux qu'elle connaît.

Chorniuk, S. (Ça doit être Stan, du garage BA.)

Duncan, G. (Probablement George, le cousin de Mavis.)

Gunn, F.L. (De Freehold, mais sans lien de parenté avec Morag.)

Halpern, C. (Le frère de Jamie.)

Kamchuk, N. (Nick, qui a lâché l'école à la fin de la troisième.)

Kowalski, J. (John, le frère de Mike, celui qui était si beau.)

Macalister, P. (Le fils du banquier.)

MacDonald, G. (Gerald, qui travaillait chez le boucher.)

MacLachlan, D. (Dave, le fils de Lachlan, qui lui aurait succédé au *Manawaka Banner*.)

MacIntosh, C.M. (Chris, le fils du concierge du collège.)

McVitie, J.L. (Le fils de l'avocat, le frère de Ross.)

Et ça n'en finit pas.

Elle a d'abord cherché pour voir s'il n'y avait pas de Tonnerre sur la liste. En a-t-il réchappé? C'est pourtant difficile de croire que quiconque ait pu en réchapper.

Pendant des jours et des jours, les journaux sont remplis de récits de bravoure, de courage, de camaraderie, d'initiative, d'héroïsme, d'actes valeureux, d'acharnement sous le feu ennemi. Sont-ils vrais, ces récits? Peu importe, au fond. S'ils peuvent en consoler quelques-uns.

Qu'est-ce qu'une histoire vraie? Est-ce que ça existe, même?

La seule vérité du moment semble être celle que révèle cette interminable liste des morts. L'unique certitude, c'est qu'ils sont morts. Pour toujours et à jamais.

Morag est au lit mais ne dort pas. Elle pense à la dernière fois qu'elle a vu Jules. Elle se demande si elle le reverra jamais. S'il survivra.

*La Légende du Chevalier Tonnerre,
d'après Lazare,
telle que racontée par Skinner*

Ben voilà, mon vieux, y m'a raconté l'histoire du Chevalier Tonnerre. Ça s'est passé dans le temps, y a si longtemps que personne sait plus quand exactement, et Lazare Tonnerre était pas du genre à raconter deux fois la même histoire, ou p't-être bien qu'y s'en

souvenait pas, vu que chaque fois elle était un peu différente.

Bref, y avait ce type, à c't'époque là, on l'appelait *Chevalier*^{1*} parce qu'y montait à cheval comme personne, et qu'son cheval était un étalon blanc, même que son nom c'était *Roi du Lac*^{*}, et comment qu'il a trouvé son cheval, Chevalier, c'est à vous donner la chienne, parce qu'y l'a d'abord vu une fois, en rêve, et que la bête lui a parlé et lui a dit de passer une nuit entière au bord d'un certain lac que tout le monde croyait hanté ou que'qu'chose comme ça ; et Chevalier *il y est allé*, alors que n'importe qui d'aut' se serait dégonflé, vois-tu, et juste avant qu'le jour se lève, voilà-t'y pas qu'ce magnifique étalon blanc est sorti du lac. Après ça, il a plus jamais quitté Chevalier. C'est sûr qu'il avait p't-être traversé le lac à la nage, ou bien qu'y a une autre explication, mais Lazare le racontait d'une façon qu'on avait l'impression qu'ce cheval-là avait des pouvoir magiques. J'sais pas s'il a jamais reparlé, d'ailleurs, à part c'te fois-là dans son rêve. En plus, ce Chevalier-là, il était aussi capable de monter un orignal, et y lui arrivait d'en enfourcher un, juste pour s'marrer et fout'la pétoche aux gars qui s'vantaient un peu trop de leurs prouesses.

Et pis, Chevalier, on l'appelait aussi l'Prince des Braves. Mais il était pas complètement indien. Métis, qu'il était, sauf que dans c'temps-là on les appelait les *Bois-*

^{1*} Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

*Brûlés**. Comme du bois brûlé. J'sais pas pourquoi. P't-être à cause des feux qu'y faisaient pour fumer la viande de bison. Ou à cause de la couleur de leur peau, qu'était brûlée par le soleil.

Bref, ce Chevalier, il monte tellement bien qu'y a pas un homme dans les Prairies qu'est capable de le battre à la course. Parce qu'y font des courses, vois-tu, et y gagnent tout le temps, lui et Roi du Lac. Et avec sa carabine, aussi, qu'il appelle *La Petite**, il est tellement bon tireur qu'y peut se lancer au grand galop sur son étalon sans jamais manquer le bison, même à mille mètres de distance. Lui-même, y mesure plus de deux mètres et il a une grande barbe noire.

Alors, une fois, y a une bande de ces diables d'*Anglais**, comme on les appelait, qu'arrive pour s'emparer des terres des Métis et les empêcher de chasser le bison. Et ces gars-là avaient une bande d'Arkanys avec eux.

(Des Arkanys?)

C'est comme ça que mon père appelait les Écossais. Les gars qui venaient d'Orkney, probablement. Alors la bande de Métis, là, y s'sont dit *C't'idée-là, y peuvent s'la mett'ouï je pense; pas question qu'y viennent ici nous prendre nos terres et nous empêcher de chasser*. Mais y restaient quand même assis sur leur cul à rien faire. Alors le Chevalier Tonnerre, y leur a dit, *On va chasser ces Anglais, et puis ces Arkanys comme on chasse le bison, alors grouillez-vous, les gars*. C'était que'qu'part du côté de la rivière Rouge, là-

bas, et y voient tous ces Anglais et leurs mercenaires, les Arkanyes.

(Des mercenaires? J'te parie que c'est pas vrai!)

Si, si, j't'assure. N'importe comment, c'est qu'une histoire. Alors, Chevalier Tonnerre et les autres, y leur tendent une embuscade, vois-tu, et les gars d'en face s'font avoir et tombent pile dedans. Alors, Chevalier, voilà qu'y les descend tous, un à un, avec sa carabine, La Petite, et les autres Métis en font autant. Les Anglais et les Arkanyes essaient d'se défendre, mais ça marche pas fort pour eux, et à la fin ils ont tous été tués, jusqu'au dernier. C'est un des hommes du Chevalier qu'a écrit une chanson là-dessus, seulement le vieux s'en souvient plus. Mais y dit qu'son père, le vieux Jules, la lui chantait, des fois.

(Mais oui... je sais. Ça doit être «Le Chant du faucon», et la bataille, c'était sûrement celle de Seven Oaks, où ils ont tué le gouverneur.)

Ah ouais? J'ai jamais fait le lien, parce que la version d'mon père était pas du tout la même.

*Le Chevalier Tonnerre et le Prophète,
d'après Skinner*

Une aut'fois, beaucoup plus tard, faut croire, pa'c'que Chevalier Tonnerre était vieux, très vieux, une aut'fois, en tout cas, les gens du gouvernement, là-bas dans l'Est, y commencent à dev'nir vraiment mauvais, et y comptent bien prendre les terres des Métis, et les

prendre toutes. C'est une sacrée bande de salopards, et j'peux t'dire que ça c'est le plus vrai de l'histoire. Ils envoient des hommes pour prendre les mesures de toutes les terres, pour savoir combien ça fera quand ils les auront. Si bien qu'Chevalier Tonnerre, y s'dit ça va pas se passer comme ça. Il est vieux, alors y sait qu'y peut plus être le chef, vois-tu? Mais y connaît quelqu'un qui pourrait l'être. Quelqu'un qui attend sa chance. Et c'gars-là, c'est... je suppose qu'on pourrait l'appeler le Prophète. Il a tout d'un prophète, vois-tu? Et il a le pouvoir.

(Le pouvoir?)

Ouais, ç'ui d'arrêter les balles... enfin, j'suppose qu'c'était pas vrai, mais des tas de gens l'croyaient. Et y voit. Au-delà de c'qu'est visible, à travers les murs et dans la tête des hommes, ce qui fait qu'y sait ce qu'y pensent là-dedans. Il est métis, mais très instruit. Comment diable il a fait pour le devenir, j'saurais pas dire.

(Tu veux parler de Riel.)

C'est ça. Mais les livres sont pleins de mensonges à son sujet. J'dis pas qu'Lazare a raconté l'histoire comme elle s'est passée vraiment, mais les livres non plus, et y sont vraiment pires, parce qu'y disent que le gars était fou.

(Je sais.)

En tout cas, le Prophète, c'est un type très grand, plus grand encore que Chevalier Tonnerre.

(Je croyais qu'il était tout petit.)

Pas du tout. Il est très grand. Et y porte tout l'temps une grande croix avec lui... une sorte de talisman. C'est un type très croyant, tu comprends? Donc, voilà nos gars qu'ont pas la moindre idée de c'qu'y faut qu'y fassent, et le Prophète essaie d'leur expliquer, mais tout ce qui les intéresse pour l'instant, c'est d'chasser, boire et forniquer. Alors, Chevalier Tonnerre, y va trouver nos gens, chaque famille de not'peuple, et y leur dit: Un poisson vidé aurait plus de tripes que vous, et ça leur a fait vraiment honte. Y z'avaient seulement besoin qu'quelqu'un leur dise de s'grouiller et d'huiler leurs fusils pour un aut'genre de chasse. Alors y z'ont suivi le Prophète, et y z'ont pris le fort, là-bas.

(Mais après, ils l'ont reperdu.)

Ouais, le gouvernement dans l'Est a envoyé à peu près dix mille soldats, avec des canons et tout le reste. Mais y s'ont pas arrêtés à ça, bon Dieu.

*Le vieux Jules et la guerre dans l'Ouest,
d'après Skinner*

C'était quelque temps plus tard, dans l'Ouest, pas loin de Qu'Appelle ou que'qu'part par là, en Saskatchewan, et mon grand-père le vieux Jules, qu'était encore qu'un jeune gars, il y était. Il était bon tireur, et il est parti s'battre aux côtés du Prophète, parce que les Métis faisaient la guerre pour défendre leurs terres, tu comprends? Sachant qu'y z'avaient tout perdu, là-bas, du côté de la rivière Rouge. Et puis y z'ont convaincu les Indiens

d'se joindre à eux, les Cree, et les Stonies, et les autres.

(Big Bear. Poundmaker.)

Ouais, ces chefs-là. Et d'autres. Beaucoup d'autres. J'connais pas leurs noms. Y z'étaient pas tout à fait aussi bon tireurs que nos gars, mais y tiraient bien quand même et, surtout, y z'étaient sacrément nombreux. En tout cas, à la façon dont mon grand-père le racontait, du moins à la façon que Lazare disait qu'y le racontait, c'est que, quand Jules est arrivé, les choses allaient bien. Le Prophète et ses gars, et les Indiens et leurs gars, v'naient juste de battre la police montée à plate couture que'qu'part, et tout le monde avait la pêche. Mais là, qu'est-ce qui arrive? Ce qui arrive, c'est que le gouvernement dans l'Est envoie toute une légion, tu vois. Pas seulement des fusils, nom de Dieu. Mais toute l'artillerie. Le canon, et probablement même les mitrailleuses, si on les avait d'jà inventées dans ce temps-là. Donc les Métis essaient le vieux truc de l'embuscade, comme pour une chasse au bison. Jules est tout bien camouflé, là, dans un trou recouvert de branches de peuplier. Et y tire dans le tas, y t'les descend un par un, et il en étend p't-êt' bien une douzaine, de leurs soldats. Le gars qu'y z'appellent Dumont, le lieutenant, comme qui dirait, y veut attaquer en masse, mais le Prophète, y se promène avec sa grande croix, il attend un signe. De Dieu, faut croire. Et Dumont il est en train de perdre la boule tellement y meurt d'envie d'attaquer, mais le Prophète bloque toujours. Et Jules et les autres continuent de descendre le plus de

soldats possible. Bref, le Prophète attend le signal un peu trop longtemps, parce que maintenant les canons lourds ouvrent le feu. Jules, pendant c'temps-là, y reste planqué au même endroit. Tout ce tintamarre de cris, de coups de feu, et le canon en plus, y s'dit que c'est la fin des haricots s'y bouge de là. Autour de lui les gars tombent comme des mouches. Les chevaux aussi. Seigneur, des chevaux, tu te rends compte ! Rien que d'y penser, ça m'a toujours fait mal. Y z'ont jamais rien fait pour mériter ça, nom de Dieu. Mais ça fait rien, y sont tués quand même. En tout cas, Jules descend une bonne quinzaine de ces gars de l'Est avant de s'en prendre une dans la cuisse. Et là il tourne de l'œil, et puis plus rien.

Quand y se réveille, il est tout couvert de sang séché, et y peut à peine bouger, toujours enfoui qu'il est sous les branches de peuplier, et tout est bel et bien fini, y a tout le monde qu'est parti. Y bouge pas de toute la journée. Y peut pas, à cause de sa blessure. Et pis y réussit quand même à se hisser hors de son trou et à s'entraîner jusqu'à une ferme, quelque part, qu'est à nos gens, et il y reste un temps. Après ça y décampe et y débarque ici, finalement, avec une Métisse qu'il a ramenée du Saskatchewan avec lui. Ah oui !... et le nom de cet endroit, là, où y a eu la dernière bataille, c'était Batoche.

(Ils ont pendu Riel, le gouvernement.)

Ouais, y l'ont pendu. Mais Dumont s'en est sorti, comme mon grand-père.

HISTOIRE DE LA BATAILLE DE DIEPPE,
PAR SKINNER :

?

FILM DES SOUVENIRS : LE FLAMINGO

La RCAF¹ dispose d'un camp d'entraînement à Wachakwa-Sud, une aubaine pour beaucoup de filles de Manawaka. En réalité, pas vraiment pour Morag. Le samedi soir, il lui arrive d'aller danser au Flamingo avec Julie ou Eva, qui est devenue jolie, à sa façon, avec sa pâleur, son côté un peu mièvre, et qui danse toutes les danses, parce qu'il n'y a pas que les gentlemen qui préfèrent les blondes ; il y a aussi tous ces blancs-becs de la Royal Air Force. Morag est trop grande pour beaucoup d'entre eux, pas vraiment en réalité, mais un mètre soixante-treize c'est tout de même grand et ils préfèrent les créatures frêles comme Eva, qu'ils peuvent regarder de haut et qui répondent *Vraiment ? Vous croyez ?* d'un air béat à tout ce qu'ils disent. Morag a essayé, mais ce n'est pas son genre. Il arrive toujours un moment où elle se prend à parler, ce qui ne fait rien pour arranger ses affaires, quand elle ne sombre pas dans un mutisme presque hostile qui dit assez combien elle déteste ces baratineurs et leur façon de mépriser les filles tout en essayant de se les faire. Pas comme si les deux partenaires en avaient envie, mais comme si la fille était une jument à saillir.

1. Royal Canadian Air Force.

Qu'ils aillent au diable. Quand ils vous parlent, ce n'est pas vraiment comme à quelqu'un de présent, c'est juste un prétexte pour vous glisser un genou entre les jambes et bander contre vous tout en faisant semblant de danser.

Elle en rêve, de leur grande taille et de l'odeur de sueur mâle qu'ils dégagent. Elle les désire. Elle désire qu'ils la désirent.

Quand on l'invite à danser, Morag ne sait pas flirter. Comment les filles apprennent-elles ces choses-là? A-t-elle vraiment envie de faire partie de ce cirque, de caracoler dans l'arène comme une pouliche savante? L'orgueil dit *Sûrement pas!* Le désir dit *Faut tout essayer.* Elle essaie. Que faut-il dire? *Je parie que tu dis ça à toutes les filles.* Pas génial comme entrée en matière, surtout si le type n'a pas ouvert la bouche. *T'es un sacré danseur, dis donc!*

Les mots ne viennent pas jusqu'à ses lèvres. Ce qu'on doit avoir l'air fin, quand on dit des trucs pareils. Le garçon avec qui elle danse lui colle une main moite sur le sein, puis l'entraîne et la fait tourner à reculons au rythme de « Tommy Dorsey Boogie ».

« Pas très bavarde, dis-moi. »

Morag avale ce qu'elle a de salive. Qu'est-ce qu'il y a ici qui dessèche la bouche comme ça?

« Où... où t'iras, j'veux dire, quand t'auras fini l'entraînement? »

L'aviateur fait passer son chewing-gum de l'autre côté de sa bouche, tout contre l'oreille de Morag.

« Pas la moindre idée.

— Qu'est-ce que tu penses de Manawaka? » Désespérant. Que dirait Betty Grable dans pareilles circonstances? Avec une poitrine comme la sienne, aurait-elle seulement besoin de parler? Faut dire que celle de Morag n'est pas mal non plus. Mais Betty Grable ne mesure pas un mètre soixante-treize.

« Ce bled? C'est un trou, dit le garçon. J'habite Calgary. Ça c'est une ville!

— J'imagine, oui. J'y suis jamais allée... »

Ni là ni ailleurs. Manawaka, c'est tout. Mais ça va changer. Par Dieu et tous ses saints apôtres, ça va changer.

« J'ai pas l'intention de m'éterniser ici, lâche-t-elle malgré elle. J'irai à l'université dès que j'aurai assez d'argent. J'ai fini le collège, là, et j'ai un job. Je travaille au *Manawaka Banner*. »

Silence. Il mâche son chewing-gum. À la menthe.

« C'est le journal local, ajoute-t-elle.

— Ah ouais? dit le soldat. Bon, ben, merci pour la danse. »

L'orchestre joue des danses par séries de trois. On est censé garder le même partenaire pendant trois morceaux. Ce n'est que la fin du deuxième.

Morag se sauve comme une biche blessée en direction des toilettes pour dames, en haut. S'y enferme. Son refuge, comme autrefois.

John¹ de toujours
Fermé pour moi
Oh laisse-moi
Me cacher en toi

Elle rit, mais sans bruit et pour elle-même. Non qu'un rire, même fort, puisse s'entendre par-dessus le caquètement des filles qui se pressent autour des miroirs et se remettent du rouge à lèvres pour la énième fois. Certaines passent toute la soirée cachées dans les toilettes pour dames.

En tout cas, ce soir, ça ne s'est pas si mal passé, comparé à la fois où, enhardie par le sourire bienveillant, quoiqu'un peu timide, d'un garçon, elle lui avait demandé s'il aimait la poésie. Oh non, avait-il répondu, il avait grandi dans une ferme d'élevage de poulets et détestait ces sales bêtes. Il avait entendu poulets¹.

Morag sort des toilettes. Tiens, Eva ! Douce et frêle comme une rose jaune pâle. En jupe paysanne bleu et jaune, toute neuve. Qui regarde Morag avec de grands yeux affolés.

« Qu'est-ce qu'il y a, Eva ? Qu'est-ce qui se passe ? Ça ne va pas ? »

— Non », dit Eva. Sans pleurer ni pleurnicher, comme avant. Elle regarde dans le vide,

1. En anglais, « volailles » se dit *poultry*, mot dont la prononciation est assez proche de *poetry* (« poésie »).

fixement, comme un oisillon tombé du nid, trop pétrifié pour s'éloigner d'un éventuel danger. «Je voulais pas te le dire. C'est pas ton problème. Mais... oh, Morag, j'ai deux mois de retard.

— Oh mon Dieu, Eva !

— Qu'est-ce que je vais faire?» Le murmure angoissé d'Eva. «J'ai peur de l'dire à p'pa. Y me flanquera une de ces raclées. Hein, tu l'connais.

— Ouais. Écoute, Eva, il y a sûrement une solution. Est-ce que le type est... je veux dire...

— Y dit qu'y voudrait vraiment m'épouser, souffle Eva, plus doucement à présent, souriant presque. Y m'a payé ça, là, c'te jupe et pis c'te blouse. Y tient beaucoup à moi. Y me l'a dit. C'est pas des blagues, tu sais.

— Ben alors...

— Il a une femme à Moose Jaw », dit Eva.

Tout finit toujours comme ça, pour Eva Winkler, née pour pleurer comme l'oiseau pour voler.

En bas, la musique.

«Eva... Écoute, je ne sais pas quoi dire. Je ne sais pas du tout ce que tu peux faire.»

Christie, il y a des années. Le paquet dans la poubelle. *Je l'ai enterré dans le Dépotoir... c'est ce qu'ils voulaient, non, s'en débarrasser?*

Un enfant. Shakespeare, Milton. D'Eva Winkler, faut reconnaître que ce serait éton-

nant, mais on ne sait jamais. Bon, même un enfant ordinaire. Un enfant en chair et en os, qui grandirait.

«Tu pourrais... Je veux dire, certaines le donnent à l'adoption.

— C'est pas ce qui m'inquiète le plus, dit Eva. C'est p'pa qui me fait peur. Y me pardonnerait jamais de m'être fait faire un enfant. »

Morag et Eva rentrent ensemble. Eva frissonne, pleure un peu, mais pas tant que ça.

Et s'avorte elle-même dans la nuit, avec un cintre en fil de fer partiellement redressé. Comme nous le dit tout bas Mme Winkler, horrifiée, avant de retourner veiller Eva, trop affolée qu'elle est pour faire quoi que ce soit. Mais, plus tard, faire quelque chose devient urgent.

«C'est ma fille, l'est malade comme une bête, là, avec ses règles, tonne Gus Winkler à la porte des Logan. Elle saigne pire qu'un cochon qu'on égorge, qu'elle dit, ma femme. Qu'est-ce que j'dois faire, Christie, tu sais, toi? Satanées bonnes femmes!»

Christie conduit Eva à l'hôpital dans le camion à ordures. Morag veille jusqu'à son retour.

Sans tripes, Eva? À présent elle l'est vraiment, mais d'une autre façon. Qu'aurait pu faire Morag? Aurait-elle pu seulement faire quelque chose? Peut-être pas, mais ce sera toujours présent à son esprit. Elle ne pourra jamais l'oublier. Comment Eva réagira-t-elle? Si elle vit.

« Elle s'en tirera, dit Christie en rentrant. Le Dr Cates dit qu'elle vivra. J'imagine que c'est une bonne chose, quoique j'en suis pas si sûr. Elle pourra plus avoir d'enfants. Ma foi c'est peut-être mieux comme ça, aussi. Ah Morag! Quelle vie de merde!

— Qu'est-ce que le Dr Cates a dit à Gus?

— Que la petite était anémique et qu'elle a fait une hémorragie.

— Est-ce que Gus...?

— Ouais. Y l'a cru. Le vieux Gus a jamais été une lumière. Seigneur, c't'homme-là est bête, Dieu merci!

— Qu'est-ce qu'on a fait du...

— J'ai vu la mère d'Eva pendant que Gus gueulait cont'le p'tit quand on est rentrés. T'en fais pas, Morag. On s'en chargera. »

Un autre candidat pour le cimetière clandestin.

Eva, lorsqu'elle revient enfin, marche un peu voûtée. Trouve du travail comme femme de ménage. Peut-être qu'un jour un type pas trop regardant l'épousera. Ou peut-être pas.

Morag repense à l'épisode d'il y a deux ans, et au risque qu'elle a pris, de son plein gré, et à ce qui aurait pu arriver si les choses avaient tourné autrement. Elle n'y avait même pas pensé, à l'époque. Maintenant elle y pense. Maintenant, elle est sûre d'une chose. Rien — *rien* — ne l'empêchera de quitter Manawaka. Et quand elle l'aura décidé, elle, pas la ville.

Mais c'est pas juste. C'est pas juste. C'est l'homme qui doit faire attention, et s'il le fait pas, on est cuites, ma vieille. Il y a d'autres moyens. Mais comment se renseigner? Où se procurer les moyens en question, quand on n'est pas mariée? Dans une grande ville, peut-être, à la rigueur, mais pas ici.

Jules?

C'est encore là, très présent, la sensation de sa peau contre la sienne. Elle le désire à nouveau, souvent. Mais tant pis. On peut rien y faire. Il n'y a pas de réponse. Est-il vivant, seulement? Aucun signe. Pas de nouvelles. Elle ne manque jamais de consulter la liste des morts et des blessés.

Lorsqu'elle était toute jeune, elle croyait que tout s'arrangerait quand elle serait grande, que plus personne ne pourrait lui dicter sa conduite. Maintenant elle aimerait bien que quelqu'un *puisse* lui dire quoi faire.

FILM DES SOUVENIRS : LE *BANNER*

Lachlan MacLachlan, rédacteur en chef et propriétaire du *Manawaka Banner*, n'est pas un patron difficile, quoique parfois imprévisible. C'est un homme corpulent, trapu, chauve, sauf à l'arrière du crâne, où il lui reste une touffe de cheveux gris. Il porte des costumes de tweed épais et laineux, même en été. Il souffre assez souvent de la gueule de bois, auquel cas il ferme la porte de son bureau, sirote des Alka-Seltzer ou du Coca, et ne répond qu'aux questions urgentes,

lesquelles sont assez rares. À part les trois ouvriers typographes, le personnel de Lachlan se résume à Morag. Jusqu'à une époque récente, il faisait tout lui-même, mais la mort de son fils l'a brisé. Au début, Morag était timide et avait un peu peur de lui, car Lachlan ne sourit absolument jamais, et rit encore moins. Mais maintenant ils s'entendent bien. Elle va lui chercher son Alka-Seltzer les mauvais jours et l'appelle Lachlan, comme tout le monde en ville.

Morag à son bureau. Un bureau à cylindre en chêne, à tiroirs. Une machine à écrire. Comme une vraie journaliste. Elle a appris à taper au collège. Jock MacRae, l'un des typographes, lui a montré comment corriger les épreuves. Quand Lachlan ne se sent pas d'humeur à faire la mise en page, Jock s'en charge et l'apprend à Morag en même temps. Morag écrit et récrit les comptes rendus sur :

les réunions du conseil municipal

les procès du tribunal (s'il y en a)

les soupers du Rotary-Club

les réunions de l'IODE (Les filles de l'Empire, en chapeaux style salade de fruits)

les réunions de la Commission scolaire

la rubrique nécrologique

les faits divers (accidents, jambes cassées, granges frappées par la foudre, etc.)

les reportages de Wachakwa-Sud, Freehold et ainsi de suite.

Beaucoup de ces comptes rendus ont été rédigés par des témoins qui les ont apportés au journal. Elle les remanie ensuite dans un style journalistique, ainsi que le lui a appris Lachlan. Elle n'a pas la permission de récrire les reportages locaux concernant Wachakwa-Sud et Freehold.

Mme Pearl veuve du très regretté Henry, fermier respecté, passe la fin de la semaine à Manawaka en visite chez son fils Simon et son épouse, et tout le monde a apprécié le thé donné à cette occasion par Mme Cates, qui est l'épouse du Dr Cates, fils du regretté Alvin Cates de Wachakwa-Sud. Mme Cates avait disposé des roses rouges dans une corbeille en argent et servi quatre sortes de gâteaux différents. Contents de savoir que la visite a été bonne, madame Pearl, et sachez que vous êtes toujours la bienvenue ici !

Morag trouve ça du plus haut comique.

« Lachlan... je peux pas récrire ça ? *Franchement.* »

Lachlan est dans un de ses mauvais jours, mais il se débat courageusement contre le mal de tête, la nausée, et des crampes dans tout le corps.

« Ils ne veulent pas que ce soit récrit, Morag. Ils veulent le voir tel quel dans le journal. Tu peux corriger la ponctuation, la grammaire, l'orthographe. C'est tout. Et si ma pauvre mémoire ne me trahit pas, il me semble te l'avoir déjà dit. Dieu ait pitié de moi, j'ai tous les symptômes d'une femme enceinte, ce matin... sauf que je doute qu'une femme enceinte ait des tics ou la sensation

que ses yeux vont lui tomber des orbites. *Mea culpa*. Bon, maintenant, cesse de faire tant d'histoires pour ces articles, jeune fille.

— Mais...

— Mais *quoi?*» Lachlan n'a pas élevé la voix, mais il l'a dit d'un ton légèrement menaçant.

« À cause d'eux, le *Banner* a l'air d'une... eh bien d'une feuille de chou, Clochemerle et compagnie.

— Ah oui? Eh ben ça tombe bien, parce que c'est exactement ce que c'est, Morag. Et si tu crois que ta prose est tellement mieux que la leur, ma p'tite, souviens-toi d'une chose. Il te faudra toute la vie pour apprendre ce que ces gens-là savent, et encore, c'est pas sûr que ça suffise. D'accord, ils n'ont pas toujours la manière de les dire, mais si, dans ta vie, tu as la présomption de croire que tu es meilleure qu'eux parce que tu as un don pour écrire et qu'ils ne l'ont pas, eh bien ce sera à tes risques et périls, ma p'tite. Comprends-tu ce que je te dis? »

Morag le regarde, gênée, furieuse, l'air d'avoir une petite idée de ce qu'il veut dire.

« Oui. Je crois. Des gens qui me regardent de haut, ici, il y en a des tas. Je ne m'imagine pas faisant la même chose avec qui que ce soit, Lachlan.

— Non? Eh bien alors médite un peu ce que je viens de dire, rien que pour en être bien sûre. Et pour l'amour de Dieu cesse de te croire visée. Personne n'essaie de te piéger. Toutes les portes te sont ouvertes. Et on

pourrait pas en dire autant de certains. Et je sais de quoi je parle. Allez, fiche-moi le camp. Dis à Jock de se charger de la composition des prospectus pour la vente de chez Simlow. Sur papier vert, dis-lui. Pas sur cet affreux jaune caca d'oie. *Vert.*

— Tu veux un café, Lachlan ?

— Ouste, dehors, dit lourdement Lachlan. Apporte-moi plutôt quatre aspirines, et un Coca bien glacé. Non, deux. Et dis à Miklos de le mettre au crédit de ce qu'il me doit, le filou. »

Des jeunes femmes de la Ligue de la jeunesse féminine sont venues tout spécialement de la grande ville pour présenter une exposition de reproductions de tableaux à Manawaka, dans la louable intention d'éduquer la population locale, et Morag les regarde, en déambulant dans les sous-sols de l'église anglicane où elle allait jadis à l'école du dimanche. Une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'une jupe grise lisse et moulante et d'un twin-set bleu avec des perles (des vraies?), est là, assise, souriant gracieusement aux trois personnes qui se sont présentées jusque-là. Morag ne sait pas où se mettre.

Et là...

C'est une tête de jeune fille, avec des traits si fins, si parfaitement beaux que ça pourrait ressembler à un ange ou à la Vierge Marie, si ces êtres-là ont jamais existé. Les yeux vous regardent, plongent dans les vôtres, sans

ciller, sans se défiler. Les cheveux, *chevelure* conviendrait mieux, comme on disait naguère dans les poèmes et les chansons de bardes, s'enroulent en longues vrilles châtain clair teinté d'or cuivré par le soleil, un soleil dont ils semblent émaner. Comme les reines des poèmes d'antan, comme la jeune reine de Cù Chulàinn, celle que tous les hommes aimaient.

Morag reste longtemps immobile à regarder.

«Joli, non?» dit la dame au twin-set à perles.

Joli. Quel mot! Comme si on utilisait de la pâte de guimauve pour peindre Dieu. Mais *beau* n'est guère mieux. Comment le qualifier? Y a-t-il des mots pour un tel visage, pour ce qui se devine derrière ces yeux-là? Il doit pourtant y en avoir. Peut-être pas. Quelque part, cette pensée l'effraie. Comme de savoir que Dieu ne voit pas réellement le moineau tomber.

Morag retourne au journal et rédige son article, quatre fois. Le montre à Lachlan. Il le lit attentivement. Puis lève les yeux vers elle.

«Ce n'est pas mal du tout, dit-il. Mais... ce tableau, il n'a pas été peint récemment par un artiste de Winnipeg, Morag. Il fait partie d'un grand tableau, *La Naissance de Vénus*. Peint par un homme qui s'appelait Botticelli. Il y a longtemps. En Italie. Je t'apporterai un livre là-dessus.»

Morag prend son article des mains de Lachlan, le froisse et en fait une petite boule dans sa main.

« Il n'y avait que très peu de chose à changer, dit Lachlan sans la regarder.

— Tu parles !

— Quelle tête de mule ! dit Lachlan. Il n'y a aucune honte à ne pas savoir quelque chose. Tu n'es pas la seule, tu sais.

— Là vous vous gourez complètement », dit Morag.

Son article ne sera jamais publié. Mais, lorsque Lachlan lui apporte le livre, elle passe des heures à le feuilleter.

FILM DES SOUVENIRS :
DANS LA VALLÉE, ACTE III

C'est l'hiver, la neige crisse sous ses pas, même dans la rue principale, où se trouve le bureau du *Banner*. Morag a des bottes neuves en mouton retourné et porte un manteau en tweed gris à col de fourrure véritable, mais, par trente degrés au-dessous de zéro, ce n'est pas encore assez chaud.

Lachlan est déjà à son bureau. Il la fait venir.

« Il y a eu un incendie, dans la vallée, la vieille bicoque des Tonnerre, Morag. La fille aînée... comment s'appelle-t-elle déjà... et ses deux enfants ont été pris dedans. Tu ferais mieux d'aller voir de quoi il retourne. Rufus Nolan a fait venir la police montée, mais il y sera aussi... il pourra te renseigner. »

Morag ne saisit pas tout de suite ce que *pris dedans* signifie. Puis finit par comprendre.

« Lachlan... Piquette et ses enfants... est-ce qu'ils sont... »

— Morts. Oui, je crois.

— Je peux pas y aller, Lachlan.

— Comment ça, tu peux pas y aller? Bien sûr que tu peux. Rufus ou quelqu'un d'autre pourra probablement te ramener. Ce n'est pas si loin que ça.

— Je ne... je ne veux pas y aller, Lachlan.

— Bon Dieu. *Évidemment* que t'as pas envie d'y aller. Personne n'aurait envie, à ta place. Mais n'est-ce pas toi qui disais que le *Banner* ne devait pas se contenter d'être une feuille de chou? Eh bien là, tu as un scoop, un authentique fait divers. Allez, maintenant, file. »

Le vent, qui redouble à la périphérie de la ville, la transperce et elle avance avec peine dans la neige du chemin de la vallée. Les branches nues et noires sont couvertes de neige tombée pendant la nuit, enrobées d'un blanc dont l'éclat la ravirait en d'autres circonstances.

Depuis que Piquette est revenue à Manawaka, Morag l'a croisée deux ou trois fois dans la rue. Elles ne se sont pas parlé, sauf pour se dire *bonjour*. Piquette, autrefois svelte, mais devenue grasse, marche d'un pas titubant, comme une ivrogne. Elle a été arrêtée plusieurs fois, comme son père avant

elle, pour avoir outrageusement hurlé sa douleur en public, sous forme d'insultes, obscènes, généralement, qu'elle adresse au premier quidam qui passe. Son mari s'est tiré et l'a abandonnée, tout comme l'avait prédit Skinner, et ses deux enfants, deux petits garçons aux grands yeux sombres et graves, doivent avoir un et deux ans. Que s'est-il passé? Ou bien ça fait si longtemps que les choses ont mal tourné qu'on peut difficilement en retracer l'origine ou la cause?

Morag aurait au moins pu lui parler. Mais Piquette ne l'aurait pas voulu. Comment Morag peut-elle en être sûre? Si elle l'est.

Chez les Tonnerre, il n'y a pas grand bruit. Valentine est partie après le retour de Piquette, de sorte que les deux frères cadets sont seuls, et là, ils marchent vers la cabane de Jules, qui est encore debout. Personne ne pleure. Rien ne bouge, dans l'air glacial.

La cabane des Tonnerre, tant le bâtiment initial que l'appentis érigé plus tard par Lazare, a brûlé de fond en comble et n'est plus qu'une masse informe de bois calciné et de métal noirci, tordu. Rufus Nolan est là, l'air balourd, perplexe, dans sa capote bleu marine et son absurde casquette de policier. Le camion des pompiers de la ville est sur le point de s'en aller. Il n'y a plus rien qu'ils puissent faire par ici. La police montée est manifestement venue et repartie.

«Que s'est-il passé, monsieur Nolan?

— Leurs tuyaux, là, y devaient être aussi vieux que les collines éternelles, dit Rufus. Lazare et les garçons n'étaient pas là. La fille

devait être ivre. Tout ça a dû flamber comme du p'tit bois. »

Lazare est là, seul dans un coin, le visage absolument vide de toute expression. Il regarde Morag, mais ne la voit pas.

Le Dr Cates est là, en train de parler avec Niall Cameron, l'entrepreneur de pompes funèbres. La ville n'ayant pas d'ambulance, Niall est venu avec son vieux corbillard.

« Bon, eh bien ce n'est même pas la peine de les examiner, dit le Dr Cates. Ça me paraît évident, même vu d'ici, bon sang. »

Une odeur de fumée flotte, dense, dans l'air glacé. Autre chose, aussi, une odeur douceâtre et nauséabonde.

« Va falloir que quelqu'un vienne avec moi là-dedans pour les chercher », dit Niall Cameron d'une voix blanche.

Mais il reste là, grand, tête nue, à passer une main gantée de laine dans ses cheveux châtain clair, les yeux tournés vers les décombres fumants de la cabane, l'amas de débris noircis où ont vécu trois générations de Tonnerre. Morag regarde, elle aussi, et prend tout à coup conscience de ce qui s'y trouve encore. Elle ne voit que du métal fumant et du bois brûlé, mais il y a encore autre chose, là-dedans.

Du bois brûlé. Des *Bois-Brûlés*.

Lazare s'avance péniblement vers les deux hommes.

« J'y vais, dit-il. C'sont les miens qui sont là. »

Le visage de Niall Cameron se contracte momentanément, comme sous le coup d'une douleur indicible. Puis il hoche la tête.

« On sera pas trop de deux, dit-il. Tiens-moi donc c'bout-là de la civière, Lazare, veux-tu ? Où est ce maudit drap ? Ah, là. »

Morag détourne le regard. Vomit tripes et boyaux dans la neige. Quand elle est à nouveau en mesure de lever les yeux, le boulot est fait et les portes arrière du fourgon ont été refermées. Niall Cameron vient vers elle, lui entoure les épaules de son bras, l'aide à se redresser, la force à se redresser.

« Pour l'amour du ciel, Morag Gunn, qu'est-ce que tu fiches ici ? »

— Lachlan... mais il savait pas que ce serait...

— Lachlan est complètement fou, dit Niall Cameron, furieux, et tu peux lui dire de ma part. Veux-tu que j'te ramène ? Non. J'imagine que non... J'te demande pardon, Morag, c'est idiot de ma part. J'avais oublié que le camion de pompiers était reparti... »

Le seul véhicule qui reste, c'est le corbillard. Le Dr Cates est venu avec Niall Cameron. Et Rufus Nolan, qui est venu avec la police montée, s'apprête à monter dans le corbillard.

« Ça ne fait rien, monsieur Cameron. Je sais que vous ne... Bref, vous en faites pas. Je peux très bien rentrer à pied. »

Il se tourne vers Paul Cates.

« Allez, Paul. Allons-y. »

Le Dr Cates est très pâle, il n'a pas l'air bien du tout.

« Vous savez, Niall, je suis presque content qu'Ewen ne soit pas là. C'est lui qui avait soigné la jambe de la petite, dans le temps. »

Il doit parler du Dr MacLeod, qui est mort quelques années auparavant. C'est lui qui avait eu raison de la tuberculose osseuse de la jambe de Piquette et qui lui avait permis de marcher normalement. Et de danser, brièvement. Et d'attirer Al Cummings.

« C'est probablement le seul de toute la ville à avoir jamais fait quoi que ce soit pour elle, alors, dit Niall Cameron de sa voix acerbe.

— Pensez-vous que je devrais aller dire quelque chose à Lazare ? demande le Dr Cates, comme s'il se le demandait à lui-même.

— Qu'est-ce qu'on peut dire ? répond Niall. Il n'y a rien à ajouter. Montez, Paul. »

Le corbillard s'en va. Morag se remet en route. En se retournant, elle aperçoit Lazare.

Il est toujours planté, là, seul dans la neige.

Au bureau, Lachlan verse un rye à Morag et le lui tend sans mot dire.

« Niall a appelé, il m'a traité de tous les noms, dit-il enfin. Je te demande pardon, Morag. Je me suis pas rendu compte...

— Je sais.

— Est-ce qu'il n'y avait pas une autre fille, plus jeune?

— Val. Elle est partie il y a déjà un bout de temps. Je ne sais pas où elle est.

— Et le frère aîné, il est où? demande Lachlan. Le sais-tu?

— Il était à Dieppe, dit Morag. Mais je ne crois pas qu'il ait été tué. »

C'est alors qu'elle se rappelle que le fils de Lachlan l'a été, lui.

Et là, tout à coup, ça la prend, elle pose la tête sur le bureau et se met à pleurer comme elle n'a pas le souvenir d'avoir jamais pleuré, comme si la condition humaine n'était que souffrance.

Dans son article, Morag mentionne le grand-père de Piquette qui s'est battu aux côtés de Riel, en Saskatchewan, en 1885, au cours du dernier soulèvement métis. Lachlan supprime le passage, arguant que beaucoup de gens du pays considéreraient encore que le Vieux Jules, à l'époque, s'était battu pour la mauvaise cause.

FILM DES SOUVENIRS :
LE COMMENCEMENT ET LA FIN,
OU VICE VERSA

La guerre est finie. Les gars qui en ont réchappé sont renvoyés chez eux. À l'automne,

Morag va quitter Manawaka pour l'université, après avoir économisé le plus possible pour grossir le compte en banque ouvert pour elle par Henry Pearl à la mort de ses parents, avec le montant de la vente du piano de Louisa Gunn et des quelques meubles qu'il avait réussi à sortir de la ferme des Gunn avant l'arrivée des huissiers venus faire une saisie pour le remboursement de l'hypothèque.

Elle va quitter Manawaka. Enfin. Elle exulte. Avec mauvaise conscience.

Prin ne bouge quasiment plus, à présent, reste assise dans son fauteuil, devenant de plus en plus lourde et silencieuse avec le temps, ne vivant que dans sa tête, s'il lui reste encore un semblant de vie quelque part. Morag a cessé d'essayer de lui parler. Le Dr Cates parle de sénilité précoce, ne sait pas quoi faire. Prin arrive encore à se débrouiller dans l'ensemble, pour aller aux toilettes et tout ça, mais elle a besoin d'aide pour monter l'escalier. Qui va préparer les repas quand Morag sera partie ? Il faudra bien que Christie le fasse.

Christie lui-même ne va pas très fort. Il ne boit pratiquement plus, mais ses crises de délire sont plus fréquentes. Agacée, Morag le soupçonne parfois d'en rajouter. Autrefois, il lui fallait la bouteille. Maintenant, ça se déclenche tout seul. D'abord, il râle. On dit parfois de la cornemuse qu'elle râle, et ça décrit assez bien Christie. Logan, la Cornemuse humaine. Claironnant, tout en arpentant la cuisine, un pibroch par-ci, un chant

de guerre par-là, etc. Chiqué. Chiqué. Qui croit-il tromper ?

Avec le temps Christie est devenu encore plus maigre, et sa pomme d'Adam s'agite avec encore plus de frénésie qu'avant. Il porte toujours la même vieille salopette et se soucie rarement d'en changer, même quand elle pue le Dépotoir.

« C'était une grande famille que la mienne, clame-t-il. Les Logan d'Easter Ross, nom de Dieu, une sacrée grande famille. *Voici la valeur de mes ancêtres*. Une sacrée devise, ça oui.

— Oh Christie.

— *Des montagnes de larmes*, rugit-il. C'était leur cri de guerre. Mon Dieu, des montagnes de larmes, tu te rends compte ? Et le blason... le clou de la passion perçant un cœur humain, littéralement. » Je me suis toujours demandé ce qu'il voulait dire par *littéralement*, mais maintenant je ne saurai plus, il n'est plus là pour me le dire.

« Qu'est-ce que ça peut bien faire, Christie ? C'est du passé, tout ça. »

Les Gunn n'ont ni blason, ni devise, ni cri de guerre, du moins d'après le vieux bouquin que Christie ressort encore de temps à autre. C'est aussi bien comme ça. Tout ça n'est qu'un vieux tas de conneries.

« Pour moi, ça a de l'importance, râle Christie. Par Dieu et tous ses saints, par ma main droite et par la sainte croix elle-même, en vérité j'te l'dis, pour moi ça en a, de l'importance, et même sacrement. Qu'est-ce que

j'ai fichu de ma vie, Morag? Rien. Pendant longtemps, je me suis dit à quoi bon. J'ai p't-êt'eu tort. Bon Dieu, évidemment qu'j'ai eu tort. J'suis la honte de mes ancêtres. Toi, Morag, tire-toi d'ici, tu m'entends, et fais que'qu'chose de ta vie. J'ai longtemps pensé qu'le seul boulot au monde qu'était pas sale, c'était d'ramasser les ordures. J'ai choisi d'être ç'ui qui les ramasse. Mais maint'nant j'vois bien qu'on est tous en train de pourrir, moi y compris. C'est l'orgueil que j'ai dans les tripes qui m'a perdu. J'le vois bien à présent.»

L'orgueil? Quel orgueil peut-il y avoir à être le Charognard, l'éboueur de la ville? Vraiment, il débloque, ce soir.

«Qu'on me pardonne, gémit Christie, à tue-tête. Qu'on me pardonne. Mais que j'sois damné si j'sais à qui d'mander ça. Y a pas de pardon possible en ce putain de bas monde. Pas d'pardon possible.

— Christie. Ch-ch... T'en fais pas, va. Chhhhut.

— Ces histoires que j'te racontais. T'as jamais su pourquoi, hein?»

Mon Dieu, non, pas ça, pas encore.

«Chut, Christie.

— J'croyais bien faire, Morag. Un sacré truc à graver sur la tombe d'un bonhomme. *Ci-gît Christie Logan... qui croyait bien faire.* Et encore, comment en être sûr?»

Et il continue comme ça, à n'en plus finir. Ensuite il sombre dans un silence qui peut durer des heures, tremblant de tous ses membres jusqu'à ce que la crise passe.

Morag sort par une douce soirée d'été. En entrant au Régat pour s'acheter des cigarettes, elle croise un homme qui en sort. Elle s'arrête net, se retourne. Skinner Tonnerre.

« Jules ? Jules ! »

Il est en civil, pantalon de flanelle grise, veston de sport gris, un feutre gris tout neuf posé de travers sur la tête. Le même visage brun, anguleux, les mêmes yeux bridés. Mais plus vieux. Différent. Il sourit. Aucun des deux n'esquisse un geste vers l'autre.

« C'est bien moi. J'suis revenu y a peu de temps. Comment ça va, Morag ? T'as l'air différente. »

— Qu'est-ce tu veux dire par là ?

— J'sais pas. Plus vieille. Le prends pas mal. T'es superbe.

— Est-ce que... est-ce que t'as l'intention de rester, Jules ?

— Qui, moi ? Tu plaisantes ? Je suis juste revenu voir... eh ben pour voir comment ça va ici. Je compte bien ficher le camp le plus tôt possible.

— Comment va... ton père ? »

Les yeux de Jules évitent les siens.

« Pas terrible. C't'une sale histoire qu'est arrivée, là. »

— Oui. Je... j'suis désolée.

— Paraît qu't'y es allée... J'veux dire que Val m'a envoyé l'article qu'elle a découpé dans le *Banner*.

— Oui.

— Est-ce que tu... » Il scrute le visage de Morag d'un regard pénétrant, où se lit presque de la colère. « Est-ce que tu les as vus ? Lazare veut pas en parler. Tu l'as vue, Morag ? »

L'espace d'une seconde Morag envisage de répondre *Oui*, de lui raconter que Piquette est morte rapidement, étouffée, que les flammes ne l'ont pas touchée. Mais n'y arrive pas. De toute façon il ne la croirait pas.

« Non. Seulement Niall Cameron, et ton père. Ils sont entrés et... tu connais la suite. »

Jules hoche la tête.

« La cabane... il y avait beaucoup de dégâts ? »

— Oui. » C'est tout ce qu'elle parvient à dire.

Elle achète ses cigarettes, puis marche avec lui dans la rue principale. Il ne lui prend pas le bras. Ne la touche pas.

« J'ai regardé dans le journal, après Dieppe, dit-elle. Pour voir si tu... »

— Ah ouais ? Ben je peux t'dire que ça s'est pas passé tout à fait comme les journaux l'ont raconté. On pense qu'à une chose dans ces moments-là, c'est à rester en vie. Y avait des gars qu'avaient tellement la trouille qu'y z'arrivaient même pas à penser. Ouais, et j'suppose qu'y en a eu aussi qui s'sont vraiment souciés de leur copain quand ils en avaient un bon.

— Toi non ?

— J'ai jamais eu de bon copain, dit Jules, d'un ton léger. Loup solitaire, c'est moi. »

Cliché. Mais vrai. C'est vraiment lui. Il se tient à distance, à distance de la ville, de Morag, de tout le monde, peut-être aussi de lui-même.

« Ça a duré... longtemps ? »

— Tu parles. J'ai cru que ça s'arrêterait jamais. Deux heures, en réalité. J'pourrais pas t'dire. J'sais pas. Ç'avait pas l'air très réel. J'imagine qu'on perd un peu la boule dans ces moments-là. On s'dit juste Tiens, John Lobodiak s'est fait descendre. Ça veut pas dire grand-chose, sur le moment.

— T'as vu John ?

— Ouais. Il était juste à côté de moi quand il en a pris une. Touché à l'estomac. Les tripes à l'air, y s'les tenait à deux mains. T'as d'jà vu un chien de prairie avec une balle dans l'ventre ? »

Oui, oui, quand, je me souviens pas, le sang qui sort des entrailles sur les draps, était-ce un rêve ?

« Skinner... s'il te plaît. Arrête. »

Alors, pour la première fois, il la touche. Met son bras autour d'elle. Elle veut le serrer contre elle. Mais ne bouge pas. Ne peut pas. Pourquoi ?

« C'était comme ça qu'il était. Comme un chien de prairie qui s'est fait descendre. Les tripes. Mais pas les yeux.

— Comment...

— Comme les yeux d'un cheval dans une écurie en flammes », dit Jules, l'air impassible.

Toujours les chevaux. Pour les hommes des Prairies, c'est toujours les chevaux. La comparaison. Le dieu, vivant, mourant.

John Lobodiak, plus beau que son frère cadet, qui les avait tous virés de la voiture, un samedi soir, pour pouvoir raccompagner sa petite amie chez elle.

« Allez, laisse tomber, dit Jules. Et toi ? »

— Je pars à Winnipeg cet automne. Pour aller à l'université. Et je ne reviendrai jamais.

— Ben dis donc ! » Il laisse tomber le bras qu'il avait passé autour de ses épaules. « L'université, et pis le mariage avec un prof plein aux as, hein, qu'est-ce que t'en dis ! »

— Ouais, je m'y vois déjà. Tu parles ! Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ? »

Jules hausse les épaules.

« Est-ce que j'sais ? Faut dire qu'j'm'en fiche un peu. Que'qu'chose se présentera p't-êt'. J'ai pas tellement b'soin de *faire* que'qu'chose. J'suis pas comme toi. »

Vrai. Il n'est pas comme elle. Elle se raidit.

« Tu me fais penser à Christie. » Dans sa voix, un reproche ? De la déception ?

« Tu t'trompes, dit Jules. Je suis comme... passons. Pour toi, en tout cas, j'suis sûr qu'tout ira bien.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Tu l'veux tellement qu'ça sort par tous les pores de ta peau. C'que tu veux, tu l'auras, Morag.

— Quoi? Qu'est-ce que j'aurai?»

Jules s'arrête de marcher. Ils ont atteint la rue de la Colline. Il ne va pas la raccompagner chez elle. Il sourit, mais pas comme autrefois, ce n'est pas un sourire complice. Pas tout à fait hostile non plus, mais presque. Pour lui, elle est maintenant de l'autre côté de la barrière. Ils ne font plus partie du même monde.

«Je pourrais pas t'dire, dit-il. Mais toi, tu dois savoir. Bon, ben, salut. À un de ces quatre, hein?»

Et il s'éloigne. Comme toujours, sans se retourner.

Morag ne pense pas à lui très longtemps. Ne veut surtout pas y penser. Son départ, c'est tout ce qui compte. Bientôt. Très bientôt, maintenant.

«Là-bas, là-bas, là-bas», dit le train qui siffle dans la nuit.

III

LA VILLE CÉLESTE

CINQ

Morag était assise à la table de la cuisine, un cahier devant elle, un stylo-bille à la main. Mais elle n'écrivait pas. Elle regardait la rivière.

Se mettre au travail chaque matin exigeait un effort de volonté colossal, presque impossible, qui ne suffisait jamais, du reste, s'il ne s'appuyait pas sur un acte de foi.

La nuit précédente, elle ne s'était endormie qu'à trois heures du matin, le film des souvenirs ayant défilé non-stop dans sa tête, avec de longues scènes d'une stupéfiante netteté. Mais, trop fatiguée pour se lever et prendre des notes, elle n'avait pas réussi à éteindre le projecteur pour la nuit. Elle avait fini par se lever et griffonner quelques mots clés, pour mémoire. Ces mots, elle les regardait fixement, à présent, se demandant à quelle image fugace ils avaient bien pu s'associer dans son esprit.

Jérusalem. Jérusalem? Pourquoi? Envolé. À quoi cela pouvait-il bien se rapporter?

La carte postale de Pique, hier. Pas d'adresse. Surtout, ne pas y penser. Morag ne voulait pas s'accrocher à Pique, pas plus qu'elle ne voulait, pour l'instant en tout cas, que Pique s'accroche à elle. Mais elle aurait apprécié une lettre un peu plus causante. C'est stupide. Combien de lettres soi-disant causantes avait-elle écrites à Prin et à Christie après son départ de Manawaka? Ce n'était pas pareil. Ah bon, vraiment?

La longue étendue d'herbe si rarement tondue qui descend jusqu'à la rivière. L'orme à sa fenêtre, encore vivant mais pour combien de temps? Les jeunes cèdres qui s'élancent, légers, duveteux, vers le ciel. Le lopin de terre clôturé où jadis, tant d'années auparavant, Sarah Cooper avait aménagé un jardin potager. Maintenant envahi par les hautes herbes, herbes folles pourvues de graines d'une incroyable variété, une douzaine d'espèces différentes, au moins. Et des chardons violets, immenses, majestueux. Et ces fleurs jaune pâle qui ressemblent à des gueules-de-loup, mais qu'on appelle gueules-de-lion. Et aussi, vers la fin de l'été, la verge-d'or. Et ces petites fleurs roses — impossible d'y mettre un nom. Et ces fleurs à pétales orange vif et brun, doux et fins comme de la soie, comment les appelle-t-on déjà... ah oui... des épervières orangées. L'endroit plaisait aux oiseaux. Aux chardonnerets, surtout... C'était leur restaurant, quel choix de graines! Pour Morag, c'était un jardin foisonnant de splendeurs inouïes, où Dieu faisait tout le travail. Catharine Parr Traill n'aurait sans doute pas été du tout d'accord avec elle.

MORAG : Ah ! écoutez, Catharine, ne venez pas m'embêter aujourd'hui, hein? D'accord, je sais, vous en saviez plus que je n'en saurai jamais sur les fleurs sauvages. Vous auriez dit que, vu qu'il y en avait assez dans les bois, et cetera, ce n'était pas la peine de les laisser envahir la moitié du jardin. Vous auriez sage-ment planté des navets, des carottes, des

petits pois, des haricots verts et autres plantes potagères, comme le fait Maudie Smith. Entre les pionnières d'antan et les pionnières d'aujourd'hui, me voilà bien. Maudie, au moins, ne peut pas donner de noms aux fleurs sauvages, comme vous le faisiez. Nommer des fleurs jusque-là sans nom. Comme au Paradis terrestre. Puissance ! Extase ! Je vous baptise Gueule-de-lion !

CATHARINE P. TRAILL : Comme d'habitude, vous exagérez, ma chère Morag. Moi, vous le savez, j'arrivais à écrire des livres, avec quelque succès, tout en cultivant mon lopin de terre et en m'occupant de mes chers enfants, neuf en tout, dont sept vécurent. Je ne doute pas, ma chère, que, si vous décidiez de planter un verger, vous verriez bientôt les mots couler avec grâce sous votre plume, un peu comme la rivière qu'on voit là-bas.

MORAG : Vous avez raison, madame Traill. Tout ce que vous dites est juste. Sauf que je n'ai pas votre foi. Dans *Le Livre de Job*, il est dit que : *Les générations vont, les générations viennent, mais la Terre demeure à jamais*. Ça ne me semble plus aller de soi. Je manque de foi, mais regardons les choses en face, Catharine, si je n'en avais pas *un peu*, je n'écirais pas du tout, je n'adresserais même pas la parole à un autre être, je me tairais à jamais ; et ce n'est pas du « Silence élu, chante pour moi » de G. M. Hopkins que je veux parler, mais de l'autre silence. En attendant, ce que mes yeux voient n'est pas pour me rassurer. Je soupçonne que vous n'aviez pas ce problème-là, tout comme je soupçonne que vous aviez des problèmes dont vous ne

parliez jamais. Vos yeux à vous voyaient la Jérusalem céleste, où le lait et le miel coulent à flots, à la condition de bien vouloir trimer toute sa vie. Dans *votre* rivière, pas de bouteilles de lait en plastique dansant au gré du courant. Pas d'algues en surabondance où les poissons s'étranglent. Rien que le frisson argenté de la carpe qui saute en arc de cercle. Mes petits-enfants demanderont *C'est quoi, un poisson ?* en regardant à travers les lunettes de leur masque à gaz. Qui racontera aux enfants les contes d'autrefois ? Pique demandait *C'est quoi, un bison ?* Combien de mots, de vies auront disparu avant qu'on dise *C'est quoi, une feuille ?* Sainte Catharine ! Où êtes-vous, maintenant que nous avons besoin de vous ?

C.P.T : J'attends.

La moustiquaire claqua derrière quelqu'un qui entra. Pas C.P.T ressuscitée.

« Encore à causer avec cette dame, Morag ? » demanda Royland.

Elle regarda le grison encore robuste mais un peu voûté qui venait d'entrer. Évidemment vêtu de sa chemise de flanelle écossaise par cette chaleur infernale. La barbe grise bien taillée très légèrement agitée par une petite brise humide étouffante.

« Ouais ! Tu arrives toujours au bon moment, on dirait.

— T'es trop souvent seule, Morag. Je crois te l'avoir déjà dit.

— Je serais au milieu d'une foule agitant des drapeaux que je parlerais encore à mes fantômes, Royland. J'ai reçu une carte de Pique, hier. Tu veux la voir?

— Oui. Bien sûr. »

Carte postale: Une vue du port de Vancouver, prise de l'ouest de la ville. Beaucoup de bateaux, de navires, de vaisseaux multicolores de toutes sortes. De hauts immeubles en arrière-plan. L'eau d'un bleu outrancier.

Au dos, sans adresse, ces mots :

Cette ville est incroyable. On aime mettre les gens dans des petites cases, ici. Matthew Arnold en plein dans le mille avec ses armées ignorantes qui s'affrontent dans la nuit¹. Gord et moi, ça colle pas, alors pourquoi s'obstiner? Moi ça va, donc inutile d'en faire un drame. Dis à Tom que les mouettes sont superbes. Je t'embrasse. Pique.

« J'sais pas ce que ça te dit, mais à moi pas grand-chose, dit Morag. Par moments je crois savoir ce qu'elle fabrique, à d'autres pas du tout. Je sais bien que c'est inévitable, mais ça fait mal quand même. Tu veux que je te dise, Royland? On pense tous qu'il n'y a qu'une planète Terre, mais, en réalité, il y en a des milliers, des *millions* même, comme un serpent qui change de peau de temps à autre

1. Allusion au poème « Dover Beach » de Matthew Arnold :
... *And we are as a darkling plain*
Swept with confused alarms of struggle and flight
Where ignorant armies clash by night.

mais garde ses peaux d'avant, ce qui fait qu'il y en a plusieurs couches. On vit à l'intérieur de l'animal un certain temps, et on est un peu secoué un jour de s'apercevoir qu'on est en train de vivre dans une des peaux qu'il a abandonnées, et il y a des moments où on peut toucher l'animal et le voir tel qu'il est devenu, et d'autres où on n'y arrive pas.

— Pique reviendra bientôt, dit Royland, avant de repartir pour de bon. Je serais content de la revoir. Je vais en ville. Tu as besoin de quelque chose ?

— Non... mais merci quand même. Pour le réconfort aussi. Vraiment. »

Une fois Royland parti, Morag alla chercher le journal de la veille pour y jeter à nouveau un coup d'œil.

Là, la photo de Brooke. Annonçant sa nomination à son nouveau poste. Pas simplement chef d'un quelconque département d'anglais, non, plus maintenant. À la tête d'une université. Eh ben !

Mon Dieu, ce qu'il est encore bel homme.

Une autre peau dont elle s'est défait, une autre vie. Et voilà que ça se remettait en marche, une fois de plus, comme depuis des années, et peut-être que le film ne finirait qu'avec elle.

FILM DES SOUVENIRS : ADIEU ET ALLÉLUIA

Morag dit hâtivement au revoir à Prin, obèse, silencieuse et quasiment immobile, là, hor-

mis l'horrible crie-crie-crie du rocking-chair, qui ne paraît pas vraiment se rendre compte que Morag est sur le point de s'en aller pour toujours. Une barrique avec des yeux. Des yeux vides soudain mouillés de larmes, pourtant, qu'elle ne retient ni ne dissimule. Quelles pensées abrite donc, depuis tant de mois, tant d'années, le crâne de Prin? Morag et probablement aussi Christie ont voulu croire qu'il en était dépourvu. À présent elle ne sait plus. Combien de fois, ces dernières années, n'a-t-elle pas traité Prin comme une simple d'esprit?

« Je t'écrirai, Prin. Promis. »

Cette montagne de chair anonyme qui fut autrefois Prin Logan (baptisée Princesse dans un autre monde) se met soudain à parler, avec la voix rauque et gutturale de quelqu'un qui a presque oublié la parole humaine.

« Sois... bien sage, chérie. »

Chérie. Morag, encore toute jeune, mangeant des beignets à la confiture avec Prin, qui la protège de Christie, de cette langue de vipère qu'il a parfois, de ses bizarreries.

Morag se penche et embrasse le visage bouffi et blafard, toute chamboulée qu'elle est par un sentiment mêlé d'amour passé et de répulsion présente. Elle se redresse, voit le visage de Christie... qui a l'air sens dessus dessous.

Il la conduit à la gare de la Canadian Pacific dans le vieux camion à ordures. Elle remercie Dieu qu'il fasse nuit. Elle prie, elle prie pour que personne de sa connaissance ne prenne le même train. Elle a choisi de

voyager en chemin de fer parce que la plupart de ceux qui partent pour l'université, en ville, cet automne, prendront le car.

« Au revoir, Christie. Je... je t'écirai.

— Ouais, c'est ça, écris-nous, dit-il, pas très convaincu. Bon, ben, à plus tard, alors. »

Elle prend la résolution de lui donner tort en lui écrivant régulièrement. Une fois par semaine. Au moins. Sachant très bien qu'elle n'en fera rien. Elle redoute de le voir s'éterniser sur le quai, à la regarder jusqu'à ce que le train se mette en marche. Mais non. Il ne fait même pas un signe de la main une fois qu'elle est montée dans le wagon. Il tourne les talons et repart vers le camion à ordures. C'est tout.

Le train s'ébranle doucement, puis les roues entonnent leur cliquetis-clac cliquetis-clac, et la ville s'éloigne. Adieu les silos à grains rouge brun qui dominent tous les autres bâtiments du pays. Adieu le cimetière. Adieu le Dépotoir, pour toujours, à jamais.

Morag s'installe. C'est le bonheur. Ça y est, elle est partie. Il n'y a personne d'autre dans ce wagon et les sièges en velours prune envoient des nuages de poussière à chaque trépidation. Pas d'autre passager, on dirait, dans le train de nuit à destination de... du vaste monde. Morag Gunn, c'est tout, qui se lance dans la vie.

Et là... la panique.

Elle a beau être seule dans le wagon, Morag Gunn, naguère de Manawaka, va prudemment se réfugier dans les toilettes avant

de se laisser aller à pleurer. Au cas où le contrôleur passerait. Elle sait qu'elle peut tout supporter, tout, vraiment, mais pas qu'on la voie comme ça.

FILM DES SOUVENIRS :
ÉTUDES SUPÉRIEURES — INITIATION

Un an de plus que la plupart des autres élèves de sa classe — cela compte. Il y a bien quatre hommes qui sont encore plus vieux qu'elle, des vétérans de la guerre, mais ils sont tous mariés. Ou bien la différence réside-t-elle en ceci qu'un grand nombre de ces jeunes sont allés au collège ensemble, ici, dans cette ville? Ou encore est-ce sa faute à elle, Morag, à la fois si orgueilleuse et si timide que c'en est désespérant? Elle se trouve potiche, et ne sait jamais vraiment si les autres plaisantent ou pas.

Tous vont et viennent dans les salles de classe et la cafétéria. Elle suit le mouvement. Seule, la plupart du temps. Et alors? C'est bien ce qu'elle voulait, être ici, et elle y est, maintenant.

La poussière de fin septembre vole partout dans les rues de la ville, et les érables des prairies sont jaunis de feuilles que le vent lui envoie au visage tandis qu'elle se dirige vers l'arrêt du tramway. Il y a aussi des trottoirs à Manawaka, mais le revêtement n'y est pas aussi dur sous les pieds, peut-être parce que, là-bas, on marche aussi de temps à autre sur le bas-côté des routes, dans l'herbe.

Elle voit rarement la ville de nuit, avec ses enseignes de néon rouge, jaune, bleu faisant la publicité de cigarettes, d'hôtels ou de marques de voitures. Les lumières d'une ville devraient resplendir, étonner. Peut-être que ce serait le cas de celles-ci si l'on ne savait pas lire. À la nuit tombée, elle est généralement dans sa chambre, dans la pension où elle réside, en train d'étudier.

Celle-ci est au diable vauvert, au nord de Winnipeg, à cinq cents mètres de la fin de la ligne de tramway. Pas étonnant que Mme Crawley ait été aussi enchantée de voir Morag débarquer. Sa chambre, elle avait probablement déjà essayé de la louer cent fois sans succès. Morag avait eu peur de ne rien trouver d'autre. C'est idiot. Les Crawley n'ont qu'une chambre à louer. Leur maison est petite et la chambre de Morag est à peu près de la même taille que celle qu'elle occupait chez Christie. Pas plus grande qu'un placard. Pas grave. Elle a l'habitude. On doit y geler en hiver. Il y a un lit, une commode et une chaise. Elle se sert de la commode comme bureau.

Mme Crawley est catholique, mais pas du genre dévote. Au mur, au-dessus du lit de Morag, quand elle a emménagé, il y avait le Sacré-Cœur de Jésus. Il lui a d'abord semblé l'avoir déjà vu quelque part, puis elle s'est souvenue — chez les Tonnerre. Même sans cela, ce Jésus au visage mou, soumis, sans personnalité, à la barbe miteuse, serait déjà assez pénible à supporter. Il a l'expression d'un chien qui sait qu'on va l'abattre. Comme toujours dans les images de ce genre, le

Cœur lui-même est d'un rouge cru, violacé, Sa poitrine ayant apparemment été ouverte à la scie pour révéler l'Organe suintant des gouttes de sang en forme de larmes qui tombent avec une impeccable symétrie.

« Pourquoi avez-vous décroché Notre-Seigneur, Morag ? » s'enquiert Mme Crawley.

Sans sévérité aucune, juste une espèce de lassitude. Mme Crawley est une femme encore jeune, proche de la trentaine, avec des cheveux bouffants, courts, d'un blond fadasse, et des yeux bleus inoffensifs d'où jaillit parfois l'étincelle qui, avec une insistance fugace, témoigne de ce qu'elle aussi, peut-être, est réelle. Elle et M. Crawley ont quatre jeunes enfants. Mme Crawley soupire beaucoup.

« J'suis... j'suis désolée. » Morag cherche les mots. « C'est difficile à expliquer. J'ai été élevée... »

Un beau mensonge, qu'elle s'apprête à dire là ! Comme si ça pouvait changer quelque chose qu'elle ait été élevée dans telle ou telle religion. Elle aurait quand même envie de vomir chaque fois qu'elle regarderait le Cœur. Mme Crawley, en tout cas, se montre compréhensive.

« Ne vous en faites pas, Morag, ce n'est pas grave. Vous êtes protestante, je comprends. Je vais le mettre dans la chambre des filles. »

Les filles, qui ont deux et quatre ans, ne connaissent pas leur bonheur. Mais Mme Crawley n'est pas bigote. Plutôt vaguement insatisfaite, avec, parfois, des mouvements de révolte.

« Je ne ferais jamais rien contre ma religion, Morag, déclare-t-elle, mais quand même, il y a des fois où je me dis que... eh bien, que... si j'avais su avant d'être mariée ce que je sais maintenant, j'aurais pris un peu de bon temps. C'est vrai que *nous* ne faisons rien pour aller contre la volonté de Dieu. Nous en attendons un autre, vous l'ai-je dit, et je ressemblerai bientôt à une grosse vieille dame plantureuse qui fait des vents. Je n'étais pas si mal autrefois, vous savez.

— Vous l'êtes encore, s'écrie Morag, tirillée par l'envie de dire deux choses à la fois (entre le désir de lui faire plaisir et celui de se justifier). De toute façon vous auriez vu le snobisme des gens qui fréquentaient le temple où j'allais quand j'étais enfant. L'Église unie de Dieu, que c'était. »

Mme Crawley hoche la tête, mais ne semble pas vraiment passionnée par l'étude des religions comparées.

« C'est drôlement gentil de votre part, de dire que je suis encore pas mal, dit-elle. J'ai tellement de vergetures sur le ventre et les cuisses, depuis Marnie. Mais bon, qui pourrait les voir, à part Jim? »

Triste. Triste. Morag se promet d'avoir je ne sais combien d'amants, mais pas de mari. Pas d'enfants. Pas de vergetures (c'est quoi, au fait?). M. Crawley perd ses cheveux, bien qu'il n'ait que trente-deux ans. Il est maigre et pâlot. Il rentre très fatigué de la fabrique de conserves de viandes où il travaille, ce qui n'a rien d'étonnant quand on sait qu'il passe ses journées à trimballer des carcasses de

bœuf, lui dont on n'imaginerait pas qu'il puisse soulever un sac de farine de cinq livres. D'après ce que Morag a pu comprendre, il n'est pas du genre *romantique*. Dixit Mme Crawley. Cela veut dire qu'il pense que faire l'amour une fois par quinzaine est bien suffisant. Mme Crawley est perpétuellement déchirée entre son besoin d'amour et le désir de ne plus avoir d'enfants. Pas marrante, la situation.

Mme Crawley prépare principalement du chou bouilli et des saucisses, ou des navets bouillis avec des morceaux (minuscules) de bacon. Avec ça, une maigre portion de purée de pommes de terre trop liquide. Ça ne la change guère des menus de chez Prin et Christie. Ce qui est décevant. Morag envisage de se chercher une autre chambre. Mais comment le pourrait-elle, après tout ce que Mme Crawley lui a confié sur sa vie sexuelle et le reste ? En plus, ils ont besoin de l'argent que ça leur rapporte. Un vrai dilemme. Morag sait qu'elle aimera encore moins vivre ici quand l'hiver sera vraiment là, et qu'elle sera incapable de déménager.

Si Mme Crawley était une femme dure, grande gueule, révoltée, ce serait facile. Mais c'est sa mollesse, son incapacité à se battre qui rend la chose impossible. Comme avec Eva Winkler, à qui elle ressemble, par certains côtés. Au fond d'elle-même Morag a du mépris pour les faibles, contre lesquels elle n'a quasiment pas de défense. Mais elle leur en veut et elle les craint.

N'empêche, Morag parle plus à Mme Crawley qu'à n'importe quel membre de la

jeunesse apparemment dorée qu'elle côtoie chaque jour. Elle sait que tous n'appartiennent pas à cette catégorie, qu'ils ne sont pas tous heureux ni héritiers d'on ne sait quel paradis terrestre. Il faudrait être idiot pour croire ça. Elle a vu les moins favorisés parmi eux se promener seuls dans leur coin, ou essayer, par des pitreries, notamment, de se faire accepter par la multitude de crâneurs qu'il y a sur le campus. Ces laissés-pour-compte-là, elle les évite comme la peste. Ils pourraient être contagieux.

Un jour, les feuilles sont encore parées d'un dernier flamboiement d'automne et elle marche le long des trottoirs étroits et fissurés qui mènent à la maison des Crawley, les maisons en bois brut lui rappellent la rue de la Colline, quand, soudain, elle entend les oies.

Les oies sauvages en formation en V qui passent très haut dans le ciel, les quelques chefs de file en tête, toute la troupe faisant retentir l'air de cris perçants et lointains qui annoncent l'arrivée du gel. En route pour quelque part. Libres de partir, quand bon leur semble. L'année dernière, en les voyant, elle s'est dit *L'année prochaine à cette époque, moi aussi, je serai loin*. Maintenant elle est loin. Loin, c'est ici. Pas assez loin.

Morag les regarde passer, le cœur gros de dépit et d'amour, jusqu'à ce qu'elles aient disparu.

L'hiver, la neige sous toutes ses formes. Bien tassée dans Portage Avenue et les rues du

centre-ville, salie par le piétinement des bottes. Neige molle et sèche, crissant sous les pas, sur l'interminable trajet de l'arrêt du tramway à la maison. Et sur les pelouses, les bas-côtés des rues peu fréquentées, des bancs de neige d'un mètre de haut, recouverts d'une croûte de glace d'un blanc meringue, qui, lorsqu'on la brise, laisse apparaître une neige aussi légère et poudreuse que du sucre-glace. De la neige partout. En une nuit les branches nues et noires des arbres se sont transformées en d'étincelants entrelacs, lustres, candélabres comme illuminés de l'intérieur par le soleil. Le matin, la fenêtre de sa chambre est décorée de dessins de givre tracés à coups de brosse par le vent. Splendide, mais nom de Dieu qu'il fait froid. À vous geler le souffle avant qu'il ne vous sorte de la gorge, à croire qu'on a de la glace dans les poumons.

Le matin, la chambre de Morag est tellement froide qu'elle a du mal à sortir du lit. Le poêle des Crawley ne fonctionne pas très bien, et M. Crawley ne l'alimente pas suffisamment le soir, parce que Mme Crawley craint un incendie pendant la nuit. Morag préférerait courir le risque et quitter cette terre s'il le fallait, mais dans la glorieuse chaleur d'une belle flambée. Ce n'est pas à elle d'en décider, cependant. Prendre un bain est une torture. Il n'y a que des maniaques de la propreté pour s'aventurer dans l'eau tiède de la baignoire en fonte glacée des Crawley en plein hiver. Morag fait partie de ceux-là (*Je pourrais sentir mauvais, on ne sait jamais*). Pas les petits Crawley. Deux fois par semaine, on les entend pousser des hurlements

pendant que leur mère s'évertue à les faire entrer dans la baignoire. La fenêtre de la salle de bains se trouve juste à côté, et la double fenêtre ne ferme pas bien. Décembre passe au travers.

Morag révisé au lit, l'édredon de satin bordeaux à la propreté douteuse ramené sur ses épaules. Elle ne se sent pas bien. Écrit chez elle (chez elle?) à Christie pour lui dire qu'elle a la grippe et qu'elle ne reviendra pas à Manawaka pour Noël. Grippe ou lâcheté?

Christie lui envoie un mandat-poste de cinq dollars. Elle pleure, sous l'édredon bordeaux, bourrée de remords. Mais ne change pas d'avis. Lit *Paradis perdu*, entre deux éternuements.

FILM DES SOUVENIRS : ELLA

Morag brave le monde des élus, ceux qui dirigent le journal des étudiants et qui, dans la rubrique littéraire, publient essentiellement de la prose ou de la poésie de leur cru. L'histoire qu'elle va leur soumettre est cachée à l'intérieur du premier volume de *L'Histoire de la littérature anglaise*, de Taine, qu'elle tient sous le bras, mine de rien. La voilà dans les locaux du journal *Veritas*, debout, empruntée, à côté d'une fille petite, plutôt trapue, aux cheveux auburn. La fille, qui s'appelle Ella Gerson, est en première année, comme elle, mais elles ne se sont jamais parlé. Elle tient, mine de rien, un exemplaire du *Capital* sous le bras.

« Je parie que t'as un poème ou un truc du même genre planqué là-dedans », dit Morag en souriant.

Ella semble d'abord épatée. Puis elle porte la main à son front en un geste théâtral à la « Sarah Bernhardt », comme elle l'expliquera plus tard.

« Seigneur Tout-Puissant ! s'écrie-t-elle, mais pas trop fort pour ne pas risquer de se faire entendre par quelqu'un d'autre. Mon coupable secret a été découvert. Comment le sais-tu ? »

Morag lui montre le Taine.

« Une nouvelle.

— Ben zut alors, moi qui me croyais originale.

— J'aurais jamais pensé à Marx, dit Morag d'un ton admiratif.

— Si t'avais été à ma place, avec la mère que j'ai, tu y aurais pensé », dit Ella.

Elle attendent encore un peu. Espérant attirer l'œil ou une question polie de la part de l'un des élus. Rien. Autour d'elles, c'est la cacophonie. Des grandes blondes sveltes aux seins bondissants sous des pulls en shetland passent devant elles au pas de course, épreuves en main. On entend quelqu'un hurler *Qui compose la Cinq*, et d'autres termes techniques qui n'épatent pas Morag, puisqu'elle les connaît. Devrait-elle proposer ses services ? Ils riraient sans doute, en entendant parler du *Manawaka Banner*. Elle pense à Lachlan avec une affection qu'elle n'a jamais

éprouvée quand elle y était. Mark Trilling, le rédacteur en chef du *Veritas*, passe sans se presser, une pipe entre les dents, le front plissé, un peu hautain ainsi qu'il sied à un homme appelé à de telles responsabilités.

« Oh, et puis flûte ! dit Ella, en faisant claquer ses doigts, je leur enverrai par la poste.

— Ouais, moi aussi, renchérit Morag. La poste, j'ai pas trop confiance, cela dit.

— T'as raison. Moi non plus. Mais là c'est pas possible. Allez, viens. »

Elles vont au café et broient du noir, attablées devant des tasses qui ne les enivrent ni ne les égaient.

« Faut bien commencer quelque part, dit Ella.

— C'est ça le problème.

— Même si c'est qu'un canard minable.

— Eh oui. En tout cas, ils ne savent pas à côté de quoi ils viennent de passer. »

Toutes deux n'ont que mépris pour *Veritas*, désormais, et le mépriseront jusqu'à ce qu'il y paraisse quelque chose de leur cru.

Elles se montrent mutuellement leur travail. Celui d'Ella est extrait d'un long poème sur les Juifs d'Europe, pendant la guerre. Auschwitz, Buchenwald. Il y a un tel élan d'amour et d'amertume dans ses écrits que, dans un premier temps, Morag a du mal à concilier ce qu'elle lit avec la désinvolture d'Ella dont elle comprend à présent que ce n'est qu'une posture aussi délibérée que la sienne.

« Tu avais de la famille... »

— Oui, dit Ella. Mais ç'aurait été pareil si j'en avais pas eu. »

Il se trouve qu'Ella n'habite pas très loin de chez Morag.

« Tu veux passer nous voir un jour, Morag ? Ta pension m'a l'air sacrément pourrie. »

— Oh oui, j'aimerais beaucoup. Mais tu sais, où je crèche, c'est pas si terrible. Mme Crawley est sympa ; c'est juste qu'elle est au bout du rouleau.

— Je vois très bien le tableau. Lumpen-prolétariat. »

Lorsque le terme lui est expliqué, Morag ne le trouve pas juste. Elle le dit.

« Mais qu'est-ce qui a bien pu te faire croire que j'étais juste », s'écrie Ella.

Elles éclatent de rire. Morag parle — est-ce prudent ? mais ne peut s'en empêcher — de Christie et de Prin, de Manawaka. Un peu, en tout cas. C'est un monde qui, à Ella, paraît aussi chaleureux et engageant que l'idée de vivre à six pieds sous terre après une avalanche.

« Comment t'as fait pour supporter ça ? demande Ella. »

— Tu crois que j'avais le choix ? »

C'est un point de vue auquel Ella peut s'identifier sans peine.

« Exact. Bon, tu me laisses lire ta nouvelle, à présent ? »

Morag la lui tend. Comme c'est plus long à lire qu'un poème, elle attend plus longtemps. Morag fume cinq cigarettes. Comparée à la portée du poème d'Ella, sa nouvelle est une authentique merde. Elle a hâte de la récupérer. Mais a encore plus hâte de savoir ce qu'en pense Ella. C'est l'histoire d'un jeune fermier, pendant la sécheresse, qui manque céder au désespoir, mais se résout finalement à vivre et à rester sur sa terre.

« Je trouve ça très bon, dit Ella.

— Vraiment? » dit Morag avec avidité. Puis la réalité s'impose à nouveau. Le problème, c'est que je vois bien que la fin n'est pas très plausible, telle que je l'ai écrite, mais je ne sais pas quoi faire pour la changer. Pas encore, en tout cas.

« Pas plausible ! Tu rigoles ? dit Ella. Des tas de gens sont restés, non ?

— Oui, bien sûr, mais...

— Les granges n'étaient pas toutes pleines de fermiers qui s'étaient pendus, si ?

— Ben non, mais...

— C'est ça qui n'aurait pas été plausible, déclare Ella, si tu l'avais fait aller jusqu'au bout, avec la corde et tout le tremblement. »

Une amie pour la vie, cette Ella. Même si Morag sait que l'histoire est truffée de défauts et soupçonne qu'Ella le sait aussi.

« Tu crois vraiment ?

— Je t'assure. Est-ce que... je veux dire, est-ce que tu connaissais quelqu'un comme ça, Morag ?

— Non. Toute ressemblance, tu connais la suite. »

Et pourtant si, d'une certaine façon. Elle voit la transposition, voit pourquoi l'histoire ne pouvait pas finir autrement. L'enfant qui, d'une certaine façon, bien qu'il n'en ait pas conscience, sauve la vie du père. Le père qui continue de vivre. L'histoire aurait-elle pu finir autrement ? Non. Quoi qu'il en soit, l'enfant n'est pas elle. C'en est presque une surprise pour elle. Non, l'enfant, ce n'est pas elle. L'enfant de l'histoire, se pourrait-il qu'il ait une existence en dehors d'elle-même ? Peut-il être à la fois elle et un autre ?

Ella la regarde bizarrement :

« Qu'est-ce qu'il y a, Morag ?

— Je... je ne sais pas. Parfois, je... eh bien, j'ai la trouille. J'ai l'impression que je ne suis pas très normale.

— Et alors... tu connais quelqu'un qui voudrait être normal, toi ? »

Ella hausse les épaules.

« Oui, moi, dit Morag avec fougue. Oh, Ella, si tu savais à quel point, même. Je voudrais pouvoir parler aux gars comme ils aiment qu'on leur parle. Seulement, voilà ; on dirait que j'ai pas la manière.

— Ces gars-là sont des *schmucks*, dit Ella avec rage, mais bon, oui, je vois ce que tu veux dire.

— Toi aussi ?

— Ouais. Je suis sortie avec ce type, il y a à peu près deux semaines, en me disant *Ça y est, c'est le grand jour, oh, Ella Bella*. Et tu sais ce que cette *schlemiel* d'Ella a fait? Est-ce qu'elle lui a dit à quel point elle le trouvait beau, merveilleux et tout? Eh ben non. Pas elle. Elle s'est mise à lui parler avec sa fougue habituelle, de Karl Marx et de sa théorie de la polarité. Pourquoi? Mais pourquoi? Encore un que je ne reverrai plus.

— Et pourquoi, alors? » Morag rit, mais pas d'un rire moqueur.

« Je ne sais pas, dit Ella d'un ton lugubre. C'est juste que je trouve ça tellement faux, toutes ces flatteries qu'on s'envoie les uns aux autres. Pourquoi faudrait-il que je joue les idiotes? Je ne suis pas idiote.

— Je sais, dit Morag. En même temps, j'envie tellement les filles comme Susie Trevor que j'en viens presque à les haïr, bon Dieu. Je voudrais être séduisante, adulée, me marier et avoir des enfants. J'essaie encore aujourd'hui de me convaincre que ce n'est pas vrai. Mais c'est faux. Je veux tout ça. Aussi. Le problème c'est que je veux Tout.

— Gravez ça sur ma tombe », dit Ella en portant à son front un poignet théâtral.

Par la suite, Morag va souvent chez les Gerson. Ils habitent une petite maison blanche, toujours pleine de monde. Le père d'Eva est mort il y a quelques années et c'est Mme Gerson qui s'occupe de la boulangerie, à présent, en y travaillant aux heures d'ouverture, après quoi elle rentre pour faire souper ses trois filles.

Mme Gerson est une grande femme bien bâtie, un peu brusque et autoritaire dans sa façon de parler, mais aussi très chaleureuse. Elle ne se plaint jamais de tout le travail qu'elle doit accomplir. Il ne lui viendrait jamais à l'idée qu'elle en fait trop. Ses filles sont toute sa vie. Elle considère qu'elle est bénie des dieux.

« Une si belle maison, confie-t-elle à Morag, je n'aurais jamais imaginé avoir ça un jour. Si tu avais vu l'endroit où on habitait, mon mari et moi, quand on s'est mariés en Pologne. Un taudis. Je pourrais t'en raconter, tu sais. »

Le soir, elle fonce à des réunions de gauche. Si seulement elle peut élever ses filles en bonne socialiste, elle n'aura pas vécu en vain.

« Ella, de ce côté-là, ça va, dit Mme Gerson. Mais Janine et Bernice, il m'arrive d'en douter. »

Les filles hurlent de rire.

« Mamma, attends un peu que j'épouse quelqu'un de riche, un assureur ou autre chose, dit Janine ; ça m'étonnerait que tu refuses un peu de luxe. Un manteau de vison, peut-être ?

— Un manteau de vison, quelle idée ? Je mourrais de honte qu'on me voie dans un truc pareil. »

Ella est la deuxième. Janine est encore au collège, et Bernice est coiffeuse. Janine et Bernice ont les cheveux bruns, comme leur mère.

« Ella, je peux te demander quelque chose ?
dit Morag.

— Je suis un sphinx. Mais demande toujours.

— Comment se fait-il que tu aies les cheveux auburn ? Est-ce que ton père... »

Rire des Gerson.

« Papa la trouverait bien bonne, dit Ella. Non. C'est l'œuvre de Bernice. J'étais censée en sortir blonde. Ça faisait partie d'une grande campagne de séduction, vois-tu ? Une nouvelle méthode moderne, parfaitement au point, quoi.

— Une sottise, soupire Mme Gerson. Je lui ai dit, tu n'aimes pas la couleur de cheveux que Dieu t'a donnée ? Tu crois pouvoir faire mieux ? »

Mme Gerson croit à la fois en Dieu et en Marx, et ne se démonte pas quand ses filles la mettent face à cette contradiction.

« Il ne s'agissait pas de les teindre, poursuit Ella. Juste de les décolorer. Sauf que Bernice a eu beau insister, je me suis retrouvée de cette couleur-là.

— Moi, je trouve que c'est pas plus mal, dit Bernice. De toute façon, en blonde tu aurais fait ordinaire.

— Et qui te dit que je suis extraordinaire ?

— Sale gosse, va !... »

Mais Bernice, qui les domine du haut de ses vingt-trois ans, est leur autorité en matière de beauté. Bernice sait quel vernis à

ongles mettre avec une robe de telle ou telle couleur. Bernice connaît les parfums, les rouges à lèvres et les shampoings comme si elle était née dedans. C'est sensationnel, du point de vue de Morag, mais elle a vite fait de réaliser qu'Ella en conçoit un sentiment d'incurable infériorité. Tandis que Bernice parle à n'en plus finir des shampoings aux œufs et aux citrons, du nouveau rouge à lèvres Tropical assorti au vernis à ongles du même nom et de la meilleure méthode d'épilation du visage, Morag et Ella se font mutuellement le geste de Sarah Bernhardt, lequel, en l'occurrence, signifie, pauvre de nous ! Jamais, se disent-elles, elles ne pourront accéder au rang de grande prêtresse de la Beauté. Elles pourront se considérer comme privilégiées si elles arrivent à poser un pied à l'intérieur du temple.

« Vous êtes folles toutes les deux, dit Bernice, l'air dégoûté. Je ne vois pas de quoi vous vous plaignez. Vous pourriez être *sensass*, si vous y mettiez un peu du vôtre.

— Peut-être avons-nous l'esprit tourné vers de plus hautes sphères, s'aventure Morag.

— Je vais te dire, les pensées d'Ella ne se sont jamais aventurées plus haut que la ceinture d'un homme, déclare Bernice, et je parie que t'es pareille, Morag. Tu veux que je te coiffe ? Écoute, c'est joli, ce noir brillant, mais faudrait que tu changes de style... ces tresses enroulées au-dessus de la tête, on dirait une institutrice, genre vieille fille. Vraiment, je t'assure. »

De la cuisine où elle est en train de repasser, Mme Gerson intervient d'une voix ferme : « Allez, Bernice, laisse-la tranquille. C'est exactement ça... Elle a l'esprit tourné vers de plus hautes sphères. Elle étudie. Elle lit. Pas comme certaines, si tu vois qui je veux dire, qui ont arrêté en seconde et se sont transformées en poules mouillées au point de ne pas s'abaisser à accrocher leur propre chemise de nuit à une patère : la belle façon de se conduire, le bel exemple pour une jeune fille, tu crois peut-être qu'elle a besoin de ça ?

— C'est le Sermon numéro un de maman à l'intention de Bernice, murmure Janine. Vient ensuite un bref historique de toute la révolution russe.

— Et le respect, alors ? »

Mme Gerson plaque le fer sur la blouse à jabot, et repasse avec acharnement. En réalité, elle adore Bernice et a une admiration béate pour les prouesses de sa fille sur le terrain de la beauté. Elle se plaint fièrement de ce que la maison est toujours envahie par les amoureux de Bernice. Elle leur sert du pain perdu, des bagels, des strudels et du café en quantités énormes jusqu'à ce que Bernice, gênée, lui dise d'y aller mollo — comme si elle les engraisait pour le massacre. Ensuite, passant d'un extrême à l'autre, elle se met à leur parler des iniquités du conseil municipal — toutes vraies, mais dont Bernice n'a que faire.

Bernice coiffe Morag — une permanente maison, parce que Morag n'a pas les moyens d'aller chez Miss Bonnie, où Bernice officie à

l'intention des plus nanties. Quand l'opération, dont elle a l'impression qu'elle ne finira jamais, est terminée, Morag se regarde dans le long miroir de la salle de bains des Gerson. Ses cheveux, qui sont encore assez longs, tombent en une masse sombre brillante coupée au carré, légèrement ondulée, juste ce qu'il faut pour que les cheveux soient recourbés à l'intérieur. Elle se sent toute drôle. Comme si elle n'était plus la même. Mais mieux. Est-ce prometteur ?

« Mais c'est superbe ! s'écrie Ella. Tu es sensationnelle. »

Janine et Mme Gerson y vont elles aussi de leurs compliments enthousiastes. Bernice, toute fière, déclare qu'elle savait bien que ce serait joli.

Morag n'a jamais connu pareille ambiance. L'atmosphère chaleureuse qui règne dans cette maison est parfois beaucoup plus difficile à supporter que ne le serait une quelconque violence, parce qu'elle la bouleverse et que, pour elle, c'est se déshonorer que de pleurer devant quelqu'un. Lorsqu'elle finit par le leur avouer, ne pouvant faire autrement, les filles se retirent discrètement. Pas Mme Gerson.

« Maman, viens ici, siffle Ella.

— Je sais ce que je fais », réplique Mme Gerson.

Elle entre, d'un pas résolu, dans la salle de bains où Morag n'a pas songé à s'enfermer.

« En quoi est-ce que tu te déshonores, Morag ? Regarde-moi... n'ai-je pas passé une

bonne moitié de ma vie à pleurer? Et je ne me suis jamais sentie déshonorée. Ça ne m'a jamais empêchée d'essuyer mes larmes après, de me moucher un peu et de retourner à ce que j'avais à faire. Alors pleure, ma fille.»

Morag Gunn, un mètre soixante-douze, presque vingt ans et adulte, met sa tête sur l'épaule de la mère d'Ella et pleure comme si c'était la première fois. Pourquoi pleure-t-elle, au juste? À cause de cette petite lueur d'espoir qu'elle a tout à coup ressentie en se voyant dans le miroir? Parce qu'elle a peur de ne pas assumer la nouvelle Morag et que, d'une certaine manière, elle n'en a même pas le désir? Parce que tout cela ne devrait pas être nécessaire mais l'est quand même? Parce qu'elle n'a jamais su, jusqu'à ce jour, que sa mère lui a manqué autant que son père, pratiquement toute sa vie? Parce qu'elle pense à Prin et qu'elle a honte de ne pas avoir envie de la voir? Parce qu'elle voudrait avoir un enfant et n' imagine pas qu'elle puisse en avoir un jour? Parce qu'elle veut écrire un chef-d'œuvre et ne pense pas être capable d'écrire quelque chose qui vaille d'être publié?

Parce que la vie lui fiche la trouille, voilà pourquoi.

Et au-delà des larmes, quelque part, au plus profond d'elle-même, elle comprend à présent pourquoi elle se sent proche de la mère d'Ella. Ce n'est pas seulement cette façon qu'elle a d'ouvrir les bras aux gens et de les soutenir, au sens propre comme au figuré. C'est aussi sa force. Morag ne sait pas

encore si elle-même a la première capacité. Si elle ne l'a pas, ça ira mal pour elle. Parce qu'elle sait qu'elle a la seconde. Comment peut-elle se sentir totalement impuissante et en même temps avoir peur d'une force dont elle se sait dotée ?

Flash... flash... toutes ces pensées se succèdent dans sa tête, comme des enseignes de néon qui s'allument et s'éteignent, tandis qu'elle sanglote bêtement contre l'épaule de Mme Gerson. Elle se redresse enfin et se mouche.

« Bon, maintenant tu vas rester un moment et souper avec nous, dit Mme Gerson d'une voix rassurante, et après ça tu rentres chez toi, et tu n'étudies pas ce soir, d'accord ? Tu essaies de te détendre un peu, tu lis un livre pour le plaisir, un livre sur lequel tu n'as pas besoin de travailler pour tes cours. »

Ce mélange magique est le remède préconisé par Mme Gerson pour soigner la plupart des maux psychiques dont le cerveau humain est la proie. Après la carpe farcie, *L'Idiot* de Dostoïevski, rien de tel pour vous remonter le moral.

La mère d'Ella a plus ou moins adopté Morag, et elle va lui faire profiter des mêmes choses qu'à ses filles. Elle laisse sagement l'HPCUS (Histoire du Parti communiste de l'Union Soviétique) pour plus tard. Pour l'heure, Dostoïevski, Tolstoï, Tchekhov, Tourgueniev.

« Prends, prends, tu les gardes le temps qu'il faut. »

C'est ainsi que Morag pose un pied, timide et peu sûr, dans le temple de la Beauté, tout en prenant vraiment conscience pour la première fois qu'il n'y a pas que la littérature anglaise au monde.

FILM DES SOUVENIRS : BROOKE

Sa nouvelle tête, gracieusement offerte par Bernice, n'opère pas de transformation radicale dans la vie sociale de Morag. Tout de même, elle est invitée plusieurs fois à sortir, encore que par des garçons sans intérêt. Mais pour qui elle feint de l'intérêt. Elle veut plaire. Probable qu'elle sortirait avec Dracula s'il le lui demandait. Quelle tristesse ! N'empêche que c'est comme ça. Ce n'est pas le fait de rester seule, de ne pas sortir, qu'elle trouve insupportable. Elle se sent rarement seule quand elle l'est, à vrai dire. Non, c'est le sentiment d'être rabaissée, dépréciée, indésirable. Elle sait que les hommes souffrent aussi. Mais n'y croit pas encore totalement, n'ayant jamais eu l'occasion de le constater, sauf chez Christie. Ou Lazare. Ou Lachlan. Ou encore, d'une façon qu'elle ne comprend pas, chez Niall Cameron. Mais, comme pour Christie, leur souffrance est ailleurs, d'un autre ordre. C'est une souffrance qui lui fait peur, qui est difficile à affronter. Et qui n'a qu'un lointain rapport avec sa situation. Ils sont vieux, alors qu'elle ne l'est pas.

Et Jules ? Oui. Parfois elle pense à lui, se rappelle comment c'était, se demande où il

est, comment il va. Mais elle ne veut pas, surtout pas trop y penser. Refuse d'y penser.

Elle découvre, mais ce n'est pas vraiment une surprise, que l'endroit où est située sa pension ne fait rien pour rehausser sa popularité. Une fois qu'un garçon apprend qu'elle habite à un kilomètre de la fin de la ligne de tramway et qu'après l'avoir raccompagnée chez elle, il doit s'en retourner patauger dans la neige jusqu'à l'arrêt pour attendre en plein blizzard, ou dans une immobilité glaciale à vous donner la sensation de recevoir une injection de givre dans les veines, il est rare qu'il l'invite une deuxième fois. Et puis on ne peut pas dire que la véranda polaire des Crawley soit le lieu idéal pour flirter. Morag s'embrase dès qu'un homme la touche, d'un désir sans complication aucune. Elle n'est ni pudique ni timide lorsqu'il s'agit de se faire peloter les seins ou caresser l'intérieur des cuisses, et ne se fait pas trop prier pour se presser contre le garçon et sentir la dureté de son sexe à travers son pantalon de flanelle grise. Elle sait que ça s'appelle l'*allumer*, ce qui n'est pas très chic de sa part, vu qu'elle a trop peur de le laisser la pénétrer. Pas peur de l'acte sexuel, mais peur de se retrouver enceinte. Elle souffre autant que lui de ne pas aller jusqu'au bout — ou en tout cas, s'il en souffre plus, il doit beaucoup souffrir. Ils ont probablement tous deux recours au plaisir solitaire. Sauf que, s'il savait qu'elle s'y livre, il n'aurait plus que mépris pour elle. Pas juste, mais vrai. Il faut dire aussi que la véranda des Crawley à la mi-février freine considérablement la passion. Elle ne peut pas inviter le garçon à entrer dans le séjour.

Si l'un des Crawley s'éveillait et descendait du premier? Il ne semble pas y avoir d'autre solution que de déménager. Ce qu'elle a peur de faire, maintenant, au cas où : (a) son nouveau logement ne serait pas mieux ; (b) serait pire ; (c) ce ne serait pas la véranda le problème, mais elle-même qui n'est pas suffisamment séduisante.

« Je me fabrique des petites boîtes, dit-elle à Ella, et après j'enrage de me retrouver enfermée dedans. Tu crois que ça va être comme ça toute ma vie ? »

— Je ne sais pas », dit honnêtement Ella, bien qu'elle eût préféré pouvoir la rassurer.

Le poème d'Ella paraît dans *Veritas* et Morag est presque aussi contente que s'il s'agissait de ses propres écrits. Mais terriblement déprimée.

« Tu leur as envoyé ta nouvelle ? demande Ella.

— Ouais. Mais j'imagine qu'ils ne prendraient pas la peine de me la renvoyer. Tu penses, au prix où sont les timbres. »

Pourquoi a-t-elle soumis son texte sous son vrai nom ? A-t-on idée d'écrire Morag Gunn, comme ça, à l'encre bleue ?

« Tu vois, là, dit Morag, la vie me paraît détestable. Sauf pour ce qui est de la publication de ton poème, bien sûr.

— Eh bien même avec ça, dit Ella, la mienne n'est pas non plus une partie de rigolade, je vais te dire. »

Bottes fourrées aux pieds, manteau de tweed sur le dos, elles marchent dans la rue en direction de chez Ella, en chantant, sans se soucier d'être entendues.

*Le temps qu'il fait va changer,
Comme changera la marée,
Mais c'est en moi surtout que ça va changer
Car devenue vieille et grise personne ne va
m'aimer —
Oui, dès aujourd'hui ça va changer,
Ça va changer, oui, ça va chan-an-ger.*

Elles ne peuvent pas imaginer devenir un jour vieilles et grises. Tout en vivant chaque jour que Dieu fait avec la certitude que ça viendra, comme la mort. Elles évoquent rarement cette drôle de présence. C'est inutile. Elles le savent par leurs écrits respectifs. C'est une réalité implicite, le vrai visage sous le masque du bouffon. Elles ne cherchent pas à savoir ce que l'autre pense, à envahir son jardin secret. Tout cela est là, en elles, elles en ont conscience, ça leur suffit.

*

Morag entre seule dans la cafétéria après un cours qui s'est terminé tard. Elle n'est pas mécontente qu'il y ait très peu de monde.

« Bonsoir, Morag Gunn. Venez donc vous asseoir ! »

C'est le professeur Skelton, chargé du cours sur Milton et la poésie du ^{xvii}e siècle. Il est anglais (d'Angleterre, s'entend) et parle

avec un accent impressionnant. En plus, il doit mesurer au moins deux mètres... enfin, bien un mètre quatre-vingt-dix, avec des traits fins qui lui donnent une allure d'aristocrate, ou que Morag imagine être celle d'un aristocrate. Il porte des lunettes à monture en écaille sombre, très seyantes. Il n'est pas si vieux que ça — une trentaine d'années. Ses cheveux sont précocement gris, et avec la jeunesse de son visage, c'est plutôt beau. Il est évidemment adulé par un certain nombre d'étudiantes de sexe féminin à cervelle d'oiseau qui se moquent éperdument de la poésie, mais se précipitent au cours de Brooke Skelton pour se pâmer. Morag, qui voit secrètement en lui un prince parmi les hommes, méprise ce genre de manège mais n'hésite pas à faire un commentaire, ou à poser une question lorsqu'il lui vient quelque chose de raisonnablement intelligent à l'esprit. Elle ne lui a jamais parlé en dehors des cours. Dans la cafétéria, le malheureux est toujours entouré par son fan-club qui ne lui accorde pas une seconde de répit pour boire son café. Morag a parfois envie de se joindre à eux, mais son orgueil le lui interdit.

« Bonsoir, professeur Skelton. »

Il lui fait signe de s'asseoir et elle pose son café sur la table à côté du sien. Il tient un exemplaire du *Veritas* dans sa main. Celui du jour, qu'elle n'a pas encore lu.

« Je viens de lire votre nouvelle », dit-il en souriant.

Morag lui prend le journal des mains, oublieuse, soudain, de sa présence. La voilà :

Prairies d'or et de vert, de Morag Gunn. Ils ont sacrément bâclé la composition — des milliers de coquilles, et pourquoi ont-ils choisi ces caractères fantaisistes pour le titre? La nouvelle elle-même, hum. La fin ne vaut pas rien. Comment a-t-elle pu?

Elle a tout à coup de nouveau conscience de la présence du professeur Skelton. Que doit-il penser? Est-ce que ça le fait sourire?

«J'ai bien aimé, dit-il. J'ai même trouvé cela extrêmement prometteur.

— Vraiment?

— Oui, vraiment. Cela vous surprend?

— Je suis stupéfaite, dit-elle, sincèrement.

— La fin est peut-être un peu sentimentale, dit-il, mais...

— Je sais. Je sais qu'elle l'est. Il faudrait que je la retravaille.

— En tout cas, si vous voulez m'en montrer d'autres, je serais très heureux de les lire. Je pourrais peut-être vous signaler une ou deux choses qui devraient vous aider.

— Oh, merci! Merci. Vraiment.»

Surtout, ne pas en rajouter. Elle serre les lèvres. Le professeur Skelton sourit, avec décontraction, comme pour lui dire que si elle s'est montrée maladroite il ne s'en est pas aperçu.

«Vous pouvez venir me voir à mon bureau le jeudi, si vous voulez, je suis libre à partir de quatre heures.»

Dans la soirée, Morag téléphone à Ella. Elles parlent pendant une heure, ou presque, de l'incroyable nouvelle. M. Crawley, pourtant d'habitude si timide, s'approche et attend debout près du téléphone, puis finit par gesticuler en montrant sa montre, si bien que Morag doit raccrocher. Elle monte dans sa chambre. Veille jusqu'à trois heures du matin, écrit une autre nouvelle. Celle-là n'a absolument rien de sentimental. Et ne vaut absolument rien. Elle comprend que, même pour le professeur Skelton, elle n'est pas capable d'écrire une histoire dont l'écriture ne s'impose pas à elle. De quoi vous inspirer un peu d'humilité. Mais elle ne désespère pas pour autant.

Elle ne désespérera plus jamais.

*Our eye-beams twisted, and did thred
Our eyes, upon one double string...*¹

Le professeur Skelton lève les yeux en direction de ses élèves.

« Que pensez-vous que Donne ait voulu exprimer par cette image métaphysique ? Mademoiselle Gunn ? »

La seule chose qui désespère Morag, c'est de se rendre compte qu'elle a une folle envie d'épater le professeur Skelton en donnant la bonne réponse. Mais y en a-t-il une, seulement ? Méfie-toi, ma fille. Mais lorsqu'elle commence à parler, les vers de Donne s'emparent d'elle, et elle oublie tout le reste,

1. « Et leurs flammes enchevêtrées / Mariaient nos yeux sur deux fils. » Extrait de « L'Extase », traduit par J. Fuzier et Y. Denis, in *Poèmes* de John Donne, Gallimard, 1962.

jusqu'aux regards curieux de ses camarades, qui, ébahis, dévisagent toujours quiconque ouvre la bouche en cours.

«J'ai trouvé le poème assez difficile au début, dit-elle, et peut-être que je n'ai pas tout compris, mais il me semble que si l'on arrive, disons, à entrer dans l'image, alors c'est étonnant qu'on puisse rendre une telle proximité par des mots... Ce que je veux dire, c'est que deux êtres qui s'aiment sont des individus distincts, mais chacun voit le monde, y compris lui-même, à travers les yeux de l'autre. Du moins, je pense que c'est ce qu'il a voulu dire, en partie.

— Bien », dit le professeur Skelton.

Mais, avant qu'il puisse continuer et donner sa propre interprétation, forcément plus complexe, Morag se lance à nouveau.

«Ce que je ne comprends pas, pourtant, c'est comment Donne peut écrire des vers comme ceux-là, vraiment superbes, et aussi dans certains des *Holy Sonnets*¹, "Death Be no Proud" par exemple, et... bref, je pense que c'est le plus grand poète que j'aie jamais lu, ou presque, mais comment se fait-il qu'il en sache si long sur les sentiments des êtres et en même temps écrive des vers aussi cruels?

— À quels vers faites-vous allusion? » s'enquiert le professeur Skelton, l'air étonné.

Les élèves du cours commencent à aimer ça. Morag commence à ne pas aimer ça du

1. *Sonnets sacrés*.

tout. Mais elle ne va pas s'arrêter maintenant — question de fierté.

« Eh bien, comme *For God's sake hold your tongue and let me love*¹. Ça c'est un vers dur. À supposer que la dame ait été poète, elle aussi... dans le fond, on pourrait se demander ce qu'elle aurait dit de lui.

— Vous prendriez mal, mademoiselle Gunn, qu'on vous demande de tenir votre langue? »

De toutes parts, des rires fusent. Morag sent une désagréable chaleur lui monter au visage — cela se voit-il?

« Oui. Oui, je le prendrais mal.

— Eh bien vous auriez raison », dit le professeur Skelton, avec sérieux, manifestement agacé par la légèreté des étudiants. « Mais on ne peut pas lire Donne sans tenir compte du contexte de l'époque².

— Oh, bien sûr. Je comprends. Mais c'est plus facile à accepter d'un Milton, malgré toutes ces déclarations odieuses qu'il fait — *He for God only ; she for God in Him*³. On se dit qu'après tout, il était préoccupé par des tas de choses qui se passaient en Angleterre, à l'époque, sans compter que pour ce qui est des sentiments et des émotions, hormis les siens, ce n'était peut-être pas vraiment son domaine, tout simplement. Mais... eh bien, de la part de Donne, d'une certaine façon, c'est décevant.

1. « Nom de Dieu tiens donc ta langue, et laisse-moi aimer », « Canonisation », in *Poèmes, op. cit.*

2. Donne : 1572-1631.

3. « Lui pour Dieu seul ; elle pour Dieu en lui. »

— Autrement dit vous admirez tant sa poésie que vous aimeriez pouvoir aussi admirer toutes ses idées.

— Oui, je crois que c'est ça.

— Je ne suis pas du tout convaincu que ce thème-là en particulier soit essentiel à la poésie de Donne, dit le professeur Skelton. Cela étant, qu'on s'intéresse suffisamment à l'œuvre d'un poète pour avoir envie de remonter le temps pour discuter le coup avec lui me paraît très positif. Et on dirait presque que c'est ce que vous aimeriez pouvoir faire, mademoiselle Gunn. »

Morag réfléchit. Puis sourit.

« C'est vrai. »

Les étudiants se tordent. Les rires perdurent. Ce qui n'a aucune importance, car Morag est ailleurs, hors d'atteinte.

Morag est assise dans le bureau du professeur Skelton. Lui est derrière sa table de travail, légèrement renversé en arrière dans un fauteuil pivotant. Il vient de finir la lecture d'une nouvelle de Morag et réfléchit à ce qu'il va lui dire. C'est l'histoire d'un noble autrichien qui arrive dans ce pays entouré de tous les paysans du domaine familial qu'il a perdu et qui essaie d'y recréer une réplique parfaite du système féodal qui était le sien. Inutile de préciser qu'il échoue et que sa fin est à la fois horrible et mystérieuse.

« Très franchement, Morag, ça me paraît un peu invraisemblable, dit le professeur Skelton qui a pris l'habitude de l'appeler par son prénom en dehors des heures de cours.

— Vous avez peut-être raison. Mais c'est ma faute, je n'ai sans doute pas réussi à bien rendre la chose. Parce que c'est fondé sur des choses qui se sont vraiment produites.

— Bonté divine ! Mais où donc ?

— Du côté de Galloping Mountain, là-haut.

— J'aime bien votre façon de vous exprimer », dit-il en souriant.

Morag s'écarte légèrement du bureau. Péquenaude. Là-haut ! Espèce d'ignare, va.

Il voit la tête qu'elle fait.

« Avez-vous cru à un sarcasme de ma part, Morag ? Détrompez-vous. Vous avez un parler vrai qu'on n'a pas souvent l'occasion d'entendre dans le monde universitaire. D'où êtes-vous ? »

Elle n'aime pas le dire.

« Oh... de nulle part. Une petite ville.

— Vous y avez de la famille ?

— Je n'ai pas de famille, en fait. J'ai été élevée par... »

Par personne. Elle n'arrive pas à prononcer le nom de Christie, ni de Prin.

« J'ai été élevée par des amis, enfin, des connaissances de mes parents, finit-elle par

dire. Aucun lien de parenté. Mes parents sont morts quand j'étais très jeune.

— Vous en parlez avec une tranquillité étonnante », dit-il, comme s'il la regardait de très loin, derrière ses lunettes. Puis son visage se radoucit et elle voit que ce qu'elle avait pris pour de la désapprobation est en réalité une forme d'admiration.

« J'étais vraiment très jeune quand c'est arrivé, dit Morag. Je ne m'en souviens pas. Ou à peine. J'imagine que j'étais trop jeune pour que ça m'affecte réellement. »

C'est faux. Mais elle ne veut pas faire la brave, ce qui serait encore plus faux.

« Et ces... connaissances qui vous ont élevée ?

— Nous n'avons jamais été... très proches.

— Avez-vous eu une vie plutôt solitaire, Morag ? » Le ton sur lequel il l'a dit n'a rien d'indiscret ; mais il a besoin de savoir, pour une raison ou une autre.

« D'une certaine façon, oui, sans doute. Mais probablement pas plus que d'autres. »

Le professeur Skelton sourit, comme s'il la touchait, d'un sourire qui n'est ni amusé ni apitoyé.

« Vous êtes quelqu'un de fier, on dirait. Est-ce que je me trompe ?

— Je ne supporte pas la pitié », dit Morag.

Le professeur Skelton ne sourit plus.

« Soyez sans crainte, dit-il. En ce qui me concerne, vous n'en aurez jamais. »

Jamais? C'est long, jamais. Cet homme la déconcerte.

«Moi aussi j'ai eu une vie plutôt solitaire quand j'étais petit, dit-il. Je suis né en Inde. Mon père était le principal d'une école de garçons, pas très loin de Calcutta. Une école religieuse anglicane. Enfant, j'étais souvent seul.

— Mais puisque vous dites que c'était une école de garçons...

— Oui, mais non, je ne suis pas allé dans cette école-là. À six ans, on m'a envoyé dans un pensionnat en Angleterre.

— C'est... terrible. Comme l'enfant de cette histoire de Kipling, *Ba Ba Black Sheep*.

— Tout de même pas, dit le professeur Skelton. Je ne me laissais pas aussi facilement intimider. Et je n'étais pas non plus tout à fait aussi imprévoyant. Avec le temps, je m'y suis fait. Mais enfin, rétrospectivement, je ne garde pas de mon enfance le souvenir d'un âge béni.

— Ce doit être intéressant, quand même, une enfance comme ça, dit Morag, regrettant aussitôt d'avoir prononcé des paroles aussi naïves. Je veux dire, l'Inde et tout ça.

— Fascinant! dit le professeur Skelton en grimaçant un sourire. Tout ce qu'il y a de plus exotique. Ne rentrez pas les épaules ainsi, Morag. Je n'ai pas dit ça pour me moquer de vous. Vous avez raison, *c'était* intéressant. Enfant, j'adorais l'Inde. J'y retournais toujours pour les vacances. J'en ai encore la nostalgie. Et votre passé à vous, comment vous

apparaît-il? Ou peut-être êtes-vous encore trop jeune pour y avoir beaucoup réfléchi.

— J'ai vingt ans, dit Morag. Enfin... presque. Il me semble... Je ne sais pas, c'est un peu comme si je n'avais pas de passé. Comme si c'était une page blanche. »

Elle ne veut pas lui parler de la ville, de Christie et de tout ça, le Charognard. Non. Jamais. Pas question.

« C'est étrange, ce que vous dites là, Morag. Presque plus intéressant que si vous aviez eu un passé.

— *Elle était auréolée de mystère, c'est ça?* »

Ils rient. Morag a l'impression qu'elle n'a jamais éprouvé une telle affinité avec quelqu'un, à part Ella, bien sûr, mais d'une façon différente.

« Allez, mystérieuse jeune fille, dit le professeur Skelton. Je vous raccompagne.

— Impossible. J'habite au diable et... je veux dire que ma pension se trouve très loin, au nord de la ville.

— Aucun problème. »

La voiture patine, dérape sur la neige, mais finit par arriver devant la maison des Crawley.

« Le fait est que c'est au diable, dit le professeur Skelton. Pourquoi habitez-vous ici?

— C'est le premier endroit que j'aie trouvé, et j'avais peur de ne pas trouver autre chose. Et maintenant je n'ai pas envie de déménager. Ce sont des gens gentils.

— Vous me plaisez, Morag. » Il lui ôte ses lunettes d'une main, tout en ôtant les siennes de l'autre. « Vous n'avez pas remarqué que, pour les myopes, la vie est pleine d'embûches? »

Et là il l'embrasse. Ce n'est pas un baiser d'ami, ni de professeur. C'est un baiser délibérément appuyé, langue en bouche, ni indifférent ni hésitant ; pressant, au contraire. Morag y répond instantanément, comme toujours, mais plus que jamais auparavant. S'il lui demandait de se mettre toute nue dans la voiture et de s'exposer aux regards et au froid, puis de faire l'amour avec lui, là, à cet instant, elle n'hésiterait pas une seconde.

Il s'écarte brusquement. Respiration haletante de part et d'autre.

« Il y avait un moment que j'en avais envie, dit-il. Tiens... tu veux une cigarette? »

La cigarette comme rempart. Morag, tremblante, en prend une.

« Professeur Skelton... »

Elle s'arrête. On n'appelle pas professeur Skelton un homme qui vient de vous embrasser avec tout son corps.

« Brooke, dit Brooke. Du moins en dehors des cours. »

Il y a de la tristesse dans sa voix, et elle le questionne du regard.

« Oh rien, dit-il. C'est juste que... eh bien... j'ai trente-quatre ans, bon Dieu, et tu es encore une enfant.

— Non, réplique Morag. Je suis loin d'être une enfant, Brooke... tu le sais très bien.

— Crois-tu ? Quand tu auras cinquante ans, j'en aurai soixante-quatre. Tu ne serais pas heureuse.

— Oh, mais si, je le serais. Je n'ai jamais...

— Tu sembles bien sûre de toi.

— C'est vrai, dit Morag. Je suis toujours sûre de moi pour les choses importantes. Toujours. Mais qu'est-ce que... qu'est-ce qui peut bien te plaire en moi ? »

Il l'embrasse encore avant de répondre.

« Ce qui me plaît en toi ? Je ne suis même pas sûr de pouvoir le dire. Tu n'es pas ce qu'on appelle une beauté, mais tu le deviendras. Je ne sais pas. Tu as quelque chose, une présence. »

Il rit, comme si le fait d'être sérieux représentait un danger.

« Peut-être est-ce ton mystérieux passé inexistant, dit-il. Ça me plaît bien. C'est comme si ta vie venait juste de commencer. »

C'est exactement ce qu'elle ressent. Mais maintenant, maintenant que ça a de l'importance, elle aimerait pouvoir tout lui dire, pour être sûre. Clowny MacPherson. Gunn le Cornemuseur et cette chienne de duchesse. Le canonnier Gunn et la guerre. Les photos. Christie lançant le cri de guerre des Logan. La pitoyable devise. Le blason. Le Dépotoir. Prin, il y a si longtemps. La vallée... la cabane des Tonnerre.

Non. *Non.*

« À présent tu ferais mieux de rentrer, Morag, dit Brooke avec douceur. Va, je t'en prie. Si tu restes là, je fais demi-tour et je te ramène chez moi, et je ne crois pas que ce serait une bonne idée. »

Et pourquoi pas? Mais elle lui obéit. Sa voiture s'éloigne dans un nuage de poussière.

L'idée même qu'elle ne puisse pas être avec lui, dorénavant, lui est insupportable. Elle a besoin qu'il soit là, qu'il fasse partie d'elle, partie intégrante de sa vie. Elle est capable de tout, n'a plus aucune dignité, plus aucune défense. Elle fera tout ce qu'il voudra qu'elle fasse.

Pas de danger que ça arrive. Jamais il n'épouserait quelqu'un comme elle. S'il savait d'où elle vient. Ou s'il la connaissait vraiment, pour tout dire. Se pourrait-il qu'elle soit exactement ce qu'il veut? Que cherche-t-il? Elle le découvrira. Elle lui cachera tout ce qui pourrait lui déplaire. On laisse tomber les jurons de Christie.

Mais à quoi bon? Ça n'arrivera jamais. Il va changer d'avis. Ou se persuader que la différence d'âge compte vraiment.

Elle a trop d'espoir, ou trop peu, et ça la paralyse.

Ils marchent dans Portage Avenue. Brooke lui prend la main. Ils risquent d'être vus. Peu importe, désormais.

« Tu sais, ma chérie, il y a une innocence, chez toi, qui me touche beaucoup, dit-il. Je ne parle pas de naïveté. Non, une véritable innocence. C'est une qualité que je n'ai pas. J'ai trop vécu pour ça, et dans trop d'endroits différents. Mais j'aime que tu l'aies. »

Elle voudrait lui dire qu'elle non plus n'a pas cette qualité. Qu'elle aussi a trop vécu. L'état de grâce originel a pris fin depuis longtemps.

« Brooke... je crois que je devrais te parler de mon enfance. Tout te raconter. Je crois que c'est nécessaire. »

Il rit un peu.

« Si c'est vraiment ce que tu veux, alors très bien. »

L'appartement de Brooke est minuscule. Un salon miniature avec des murs d'un mauve pâle hideux qui plaisait au locataire précédent et que Brooke n'a pas pris la peine de repeindre. Des rayons de livres partout. Un canapé usé, recouvert d'un très grand châle du Cachemire, blanc, très élégant, orné d'oiseaux et de fleurs étranges qui ne sont pas de ce monde, dans des tons corail, noir et vert feuille. Un fauteuil en cuir. Une table. Des reproductions de Renoir et de Van Gogh aux murs. Des objets en cuivre de Bénarès — un vase, plusieurs bols émaillés d'un joli turquoise et d'un rouge clair très vif, à motifs d'oiseaux, de fleurs et de feuilles, appartenant à un monde trop éloigné de celui-ci. Avec son évier et son réchaud à deux feux, la cuisine est plus un grand placard qu'autre chose. La chambre à coucher

comprend un superbe lit ancien en noyer, à colonnes torses, le bureau de Brooke, une austère commode. La salle de bains est si petite qu'on a du mal à se retourner sans se cogner. Morag trouve l'appart (Brooke dit *l'appartement*) superbe.

« Tu prends un apéritif, avant de t'attaquer aux œufs au bacon, parce que c'est tout ce que j'ai à t'offrir pour souper ? »

— Volontiers, dit Morag, qui a tout récemment appris à dire simplement *Volontiers*, au lieu de *Oh oui, merci, je veux bien*, ou, pis, *D'accord, ça me va*.

— Alors qu'est-ce que c'est que cet horrible passé dont tu veux me parler ? dit Brooke en souriant.

— Horrible, non... enfin... Christie et Prin Logan, les gens qui m'ont élevée...

— Prin ?

— Princesse, c'est son nom de baptême. »

Brooke éclate de rire.

« Mais c'est merveilleux ! »

— Non... je peux te dire que ça n'avait rien de drôle. Elle... ils étaient... très pauvres, vois-tu, et... »

Impossible de continuer. Elle se détourne de Brooke et voit la rue de la Colline.

Brooke la prend dans ses bras. Elle s'aperçoit qu'elle est en train de pleurer.

« Chut, dit-il. Chut. Écoute, ma chérie, tu n'as pas besoin de me le raconter. Tout ce

que je veux savoir, c'est... ont-ils été cruels avec toi? Je veux dire... t'ont-ils jamais... heu... t'ont-ils jamais maltraitée? Est-ce que l'homme... tu sais... est-ce qu'il a essayé de...?»

Morag arrête brusquement de pleurer.

«Non. Rien de tel. Ce n'était pas ça. Pas du tout.

— Tu sais, dit Brooke, ce sont des choses qui arrivent.

— Oui, dit Morag, je sais.

— Tu sais en théorie, dit Brooke, mais tu ne sais pas vraiment. Tu es si jeune, ma chérie!»

Sur certaines choses, elle en sait plus qu'en théorie. Vernon Winkler, tout petit, battu par son père. Les pleurs d'Eva dans les toilettes de la salle de bal, puis les événements de la nuit qui a suivi, Christie prenant le petit corps à peine formé dans ses mains (peut-on appeler ça un corps? De quoi aurait-il eu l'air?) et lui donnant une sépulture. La vallée, la neige, le feu.

«Je n'ai pas l'impression de m'être jamais sentie vraiment jeune, dit Morag.

— Tu dis des bêtises, dit Brooke en la serrant plus fort. Tu l'as été, et tu l'es. C'est même ce que j'adore, chez toi. Tu es quelqu'un de sérieux, mais d'heureux, aussi. Il y a en toi une merveilleuse gaieté, très touchante. C'est revigorant et j'adore ça.

— Brooke... C'est toi qui me rends heureuse. Le reste... Manawaka, tout ça, c'est

fini. Ça n'existe plus. Ça n'a plus d'importance.

— C'est ça, amour. N'en parle plus... Ce n'est pas la peine de te faire du mal. Je veux te connaître telle que tu es maintenant, ma grande et ravissante Morag aux cheveux de jais, mon amour, avec ta gaieté et ton si touchant sérieux. Ne change surtout pas, jamais, d'accord?

— Jamais. Promis.»

Puis ils passent aux caresses et Brooke, couché sur elle, devient dur, insistant, et elle répond à son ardeur. Ni l'un ni l'autre, à présent, ne veut ni ne peut en rester là.

«Ce fichu canapé n'est pas l'endroit rêvé pour faire l'amour», dit Brooke d'un ton lugubre, sur quoi ils éclatent de rire malgré eux.

Le lit, c'est vrai, est nettement mieux. Morag n'hésite pas un instant à se débarrasser de ses vêtements. Elle est même la première déshabillée.

«Laisse-moi te regarder, dit Brooke, lorsqu'ils sont allongés tous les deux. Dieu que tu es belle, ma chérie!»

Lui aussi est beau. Un corps long, mince, ferme. Des côtes qui ressortent très légèrement sous la peau et, sur la poitrine, des poils d'un brun doré, couleur que devaient avoir ses cheveux avant qu'ils ne deviennent gris. Son sexe se dresse, altier, prêt, et elle veut le toucher, mais craint qu'à oser si vite il ne la prenne pour une dévergondée. Il voit où s'est posé son regard et sourit.

« Ne crains rien, dit-il. Les femmes se demandent toujours, la première fois qu'elles voient un homme nu, en érection, s'il va y avoir assez de place, en elles, pour le recevoir. Eh bien, oui, tu as la place.

— Oui. »

La première fois qu'elles voient un homme nu. Devrait-elle lui dire ? Non, elle ne peut s'y résoudre. Que penserait-il d'elle ? Mais le trompe-t-elle en ne disant rien ? Perfide Morag. Si elle lui parle de Jules, il la quittera. Elle ne peut pas. Comprendrait-il ? Y a-t-il un seul homme qui comprendrait ? Elle ne le croit pas et préfère ne pas prendre ce risque.

« Mets tes mains là, mon ange. Là... comme ça. Tu n'es pas du genre timide... tu n'as pas de fausse pudeur. Je savais que tu n'en aurais pas. »

Puis ils s'étreignent, se pressent l'un contre l'autre, fort, bras et jambes enlacés, très fort. Et puis subitement il se détache d'elle, plonge la main sous l'oreiller pour en retirer une petite enveloppe violette, en sort le préservatif, pendant qu'elle regarde ailleurs, soudain gênée par cette intrusion d'un monde étranger à eux, un monde de pharmacie et de sourires en coin.

Heureusement cela ne dure pas. Mais quand il tente de pénétrer en elle, elle qui le désire maintenant de tout son corps, de tout son être, la douleur est trop forte. Elle s'efforce de ne pas le laisser voir, mais son corps la trahit, elle tressaille. Et Brooke, qui a pourtant du mal à se retenir, est incapable de

continuer à lui faire mal. Si bien qu'il se retire et s'affale à côté d'elle.

« Bon Dieu, je ne peux pas te faire mal, Morag. Je ne peux pas.

— Brooke... je suis désolée. Oh, je suis tellement désolée. »

Elle l'a déçu. Il lui caresse les cheveux, le visage, les seins. Puis il leur allume une cigarette à tous les deux.

« Chut, mon amour. Ça ne fait rien. Il me faudra tout simplement être... eh bien... aussi doux et patient que possible.

— Brooke, je ne t'en voudrais pas, tu sais, si ça fait un peu mal, la première fois... »

Il sourit mollement.

« Je n'ai pas une grande expérience des vierges, dit-il. En tout cas, ça prouve que tu l'es, n'est-ce pas ?

— Et si je ne l'avais pas été ? »

Elle le dit avec un léger trémolo dans la voix que ses propres oreilles détectent aussitôt, mais que lui heureusement ne semble pas avoir remarqué.

« Mais puisque tu l'es, ma chérie, la question ne se pose pas, n'est-ce pas ? Petite idiote. Je ne t'aurais pas renvoyée, en tout cas. J'aurais été... déçu, peut-être.

— Pourquoi, Brooke ? »

Elle se souvient d'une conversation entre deux garçons, surprise dans la cafétéria de l'université. *J'étais tout prêt à lui passer la bague au doigt, et c'était pas un petit dia-*

mant de rien du tout, tu peux me croire, mais du coup elle s'est laissé faire, et qu'est-ce que je découvre, qu'on m'avait déjà ouvert la route, alors je me suis dit pas la peine de faire tout ce cirque.

« Je ne sais pas, dit Brooke. Je suppose que j'aime l'idée que c'est une expérience que tu n'as connue qu'avec moi. C'est... enfin, si je ne t'aimais pas, ça me serait égal, non? Je pense que c'est ce que la plupart des hommes éprouvent avec leur femme. »

Leur femme. Le doute qui lui nouait le ventre s'évanouit d'un coup et fait place à un élan passionné, plein de tendresse et de reconnaissance.

« Tu veux dire que je suis ta femme, Brooke? C'est vrai? »

Il rit et l'attire tout contre lui.

« Vrai de vrai, mon ange. C'est exactement ce que tu es. »

Sa femme, alors? Morag veut bien être sa compagne, sa maîtresse, sa copine, sa pute, peu importe. Pourvu qu'il ne la quitte pas. Pourvu qu'ils puissent être toujours ensemble, toujours.

« Brooke... je t'aime tant.

— Moi aussi je t'aime, chérie. Tu ne me demandes pas si je vais faire de toi une honnête femme?

— Eh bien, tu ne m'as pas encore déshonorée. Pas que ce soit ta faute, remarque.

— Ah, c'est comme ça! Tu ne demandes pas mieux, alors, hein, mon ange?

— Oui. Oui.

— Bon, cette fois je vais faire de toi une femme déshonorée. Détends-toi, ma chérie, fais-moi confiance.

— Je te fais confiance, Brooke. Et j'essaierai... »

Ça fait tout de même un mal de chien. Elle voudrait ne penser qu'à lui, qu'à eux deux ensemble. Mais se rappelle qu'au Moyen Âge, ou en des temps lointains, si les draps n'étaient pas tachés de sang, la mariée était considérée comme une moins que rien, une espèce de Messaline qu'on pouvait renvoyer, avec armes et bagages, chez papa-maman. Elle s'imagine renvoyée, avec armes et bagages, chez Christie et Prin pour cette raison. Prin ne comprendrait pas. Christie se tordrait de rire.

L'espace d'une effroyable seconde, si incroyable que cela puisse paraître, Morag a une terrible nostalgie de Manawaka. Puis le bavardage intérieur cesse et elle est de nouveau dans les bras de Brooke.

« Brooke...

— Mon amour... Bon sang, je ne peux plus me retenir... »

Et le voilà qui éjacule en elle, tout au fond, au plus profond d'elle-même, et elle se sent habitée par lui, enfin.

Après, bien que redevenus deux êtres distincts l'un de l'autre, ils ont toujours la sensation de ne faire qu'un.

« Morag, écoute, chérie, ce sera vite bien mieux pour toi. Je t'assure. Je te le promets.

— Je sais. Ne t'en fais pas. De toute façon, c'était bien... vraiment.

— Morag?

— Mmm?

— Écoute, chérie. On m'a offert un poste à Toronto. Professeur titulaire. Crois-tu que tu aimerais Toronto? »

Si elle aimerait Toronto? Aimerait-elle le paradis? Avec Brooke, et loin, très loin des Prairies.

« Si j'aimerais? Oh, Brooke, évidemment que j'aimerais. »

Mais elle a beau être sûre de la réponse, elle a la gorge nouée par l'émotion et sa voix se casse en une espèce de coassement. Elle s'éclaircit la gorge.

« Pardon, un chat dans la gorge. Oh, Brooke, Toronto? Mais ce serait merveilleux! »

L'effet est un peu gâché la seconde fois. Un chat dans la gorge! Quelle horrible expression. Qui a bien pu inventer ça? Beurk. Tous ces poils dans le gosier. Remarque, on dit bien avoir des papillons dans l'estomac. Et pourquoi pas des crabes, pendant qu'on y est. Des morpions géants. Mais qu'est-ce qui lui prend de penser à des choses pareilles alors qu'elle est dans les bras de l'homme le plus propre, le plus merveilleux que Dieu ait jamais fait naître sur terre? Mais pourquoi a-t-il dit *Les femmes se demandent toujours s'il*

va y avoir assez de place en elles et cetera et puis, tout de suite après, *Pas une grande expérience des vierges*. Enfin, on ne peut pas s'attendre à ce qu'il soit vierge à trente-quatre ans, ni même le souhaiter, et quelle catastrophe s'il l'avait été. Le crabe, c'est aussi le Cancer, signe zodiacal de Morag, dont on dit toujours qu'il a de la chance sur le plan professionnel, mais relativement peu en amour, bien qu'il aime les enfants et soit très famille. Un tas de foutaises! Mais avoir des enfants de Brooke, voilà ce qui lui paraît essentiel, désormais, au plus profond d'elle-même. C'est bizarre, tout de même, d'être du Cancer, et pourquoi penser à ça à propos d'un chat dans la gorge? Les mots, les mots, les mots. Les mots la hantent, mais elle va s'en libérer, à présent, définitivement.

Brooke allume deux autres cigarettes et lui sourit.

« Alors c'est entendu. Il me semble que le printemps serait la saison idéale pour se marier, qu'en penses-tu, Morag? »

Oui. Oui. Quand il veut. Pourquoi pas demain?

« Oui. Ce serait le meilleur moment pour se marier, Brooke. »

Puis une autre pensée lui vient à l'esprit.

« Est-ce que je poursuivrai mes études, là-bas, Brooke? »

Il réfléchit.

« Honnêtement, chérie, je ne sais pas quoi te dire. Naturellement tu peux très bien continuer si tu le désires. Le problème, c'est

qu'en tant que femme de professeur, tu risques de te sentir mal à l'aise vis-à-vis des autres étudiants.

— Je... je ne sais pas.

— En tout cas, tu n'as pas besoin de diplômes. Mon salaire ne sera pas ce qu'on pourrait appeler princier, mais j'ai les moyens d'entretenir une épouse. Tu pourrais assister à certains cours comme auditeur libre. Ou tu pourrais lire, tout simplement. L'éducation, ce n'est pas acquérir des diplômes, tu sais. C'est apprendre, et surtout apprendre à penser. »

C'est vrai. Hum. Et si elle ne va pas à l'université, elle aura le temps de lire, et aussi d'écrire. Et puis aussi de s'occuper de la maison, bien sûr.

« Autre chose, ma chérie, dit Brooke. Ce serait bien que tu ailles voir un médecin, non ? Je veux dire... un diaphragme serait mieux.

— Tu crois ?

— Ah oui, nettement. C'est plus sûr. On ne veut pas d'accidents. »

Des accidents. Il veut dire des enfants.

« Très bien, alors, j'irai. Mais, tu sais, je veux un enfant de toi, Brooke. »

Il rit, mais avec beaucoup de douceur.

« Mon tendre amour, pour ça, on a tout le temps. N'y pensons pas pour l'instant, tu veux ? Fais-toi poser un diaphragme, d'accord ?

— Oui, d'accord. »

Le cabinet du médecin est petit, et très sombre. D'autres le trouveraient sans doute de taille normale et normalement éclairé. Lorsqu'on l'appelle enfin, Morag se découvre des ressources insoupçonnées et parle haut et clair, sans bredouiller ni bafouiller.

Elle explique qu'elle est sur le point de se marier. Le docteur, le genre vieillot, les traits creusés, la regarde fixement avec des petits yeux tout ronds.

« Et si vous reveniez me voir quand vous serez mariée, qu'en dites-vous? »

Et si elle était arrivée avec un anneau en cuivre de Woolworth à l'annulaire de la main gauche? Probable qu'il n'aurait pas tiqué.

« Et si je tombais enceinte avant...

— Est-ce que ce serait une catastrophe? »

Non. Non. Ce serait très bien. Pour elle. Mais. Mais. Mais. C'est une décision qui se prend à deux. Ce serait difficile avec le déménagement, une nouvelle ville, tout ça. Sans parler de l'argent. Ça n'a guère d'importance aux yeux de Morag, mais, pour ce qui est de l'argent et de tout le reste, ce n'est pas sur ses épaules que ça repose.

Elle s'en va. Sans voir si le visage du médecin exprime l'ennui, la résignation, la sympathie ou autre chose.

Quand elle revient dans la salle d'attente, elle n'est pas loin d'exploser. Elle se dirige

vers le bureau de la secrétaire et lui demande un autre rendez-vous. Pour le lendemain du mariage.

Cher Christie,

J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Je vais me marier. Il s'appelle Brooke Skelton et il enseigne l'anglais, ici, à l'université. Il est britannique (d'Angleterre), c'est un homme vraiment merveilleux et je suis très heureuse. Étant donné que je ne suis pas encore majeure, j' imagine qu'il me faudra ton autorisation. M'as-tu légalement adoptée? Tu serais de toute façon considéré comme mon tuteur. Je suis persuadée que tu ne seras pas contre, cela dit.

Ce ne sera pas un grand mariage, juste une petite cérémonie toute simple, sans réception, histoire de ne pas jeter l'argent par les fenêtres. J'espère que ça ne t'embête pas. Je viendrai vous voir avant, parce que nous déménagerons à Toronto peu de temps après. Brooke aimerait beaucoup venir aussi, mais hélas il a des tas d'exams à corriger et il ne peut pas s'absenter en ce moment, mais je vous montrerai une photo de lui et il vous écrira très certainement.

En espérant que tu es d'accord et que Prin ne va pas trop mal.

Affectueusement,

MORAG

Chère Morag...

Alors comme ça, tu te maries? Pour une nouvelle c'est une nouvelle, et je vous souhaite beaucoup de bonheur à toi et à lui. Tu sais très bien que je dirais pas non, c'est ta

vie, et j'espère que tout ira bien. Dommage qu'il soit anglais et pas écossais, ha ha. Tu viens quand tu veux. Prin va pas si bien en dedans ces temps-ci.

Bien à toi,

CHRISTIE

FILM DES SOUVENIRS : LA RUE DE LA COLLINE REVISITÉE

La maison est toujours la même, mais en pire. Peut-être est-ce que Morag le remarque davantage aujourd'hui. L'odeur de lait sur est encore plus forte. L'ampoule électrique qui pend au plafond de la cuisine lui paraît encore plus blafarde qu'autrefois, la vieille commode encore plus encombrée de journaux et de vêtements fripés, le fauteuil tout pelucheux de Christie plus avachi et déchiré que jamais.

« Bonjour, Christie. »

Il n'a que cinquante-six ans. On lui en donne soixante-dix, le cheveu plus rare qu'elle n'en a le souvenir, les joues mal rasées avec des poils rebelles, un peu comme du vieux tweed, les yeux moins bleus, plus brouillés qu'autrefois. Il empest, ce qui n'est pas une surprise. Mais il a mis une chemise relativement propre en son honneur. L'effet en est quelque peu atténué par le fait que cette chemise est du genre qui se porte avec un col amovible, lequel n'a jamais retrouvé sa place et doit certainement traîner parmi les moutons sous le lit, ou bien sous le canapé.

« Bonjour, jeune fille. Eh ben, eh ben, par tous les saints du paradis, si je...

— Bon, ça va. Comment va, Prin?

— Elle... elle est clouée au lit, maintenant, Morag. S'lève quasiment plus. C't'à peine si elle peut s'lever. Elle est pas vieille, pourtant.

— Non. Je sais. »

On discerne vaguement une masse, dans le lit, sous un amas de couvertures et d'édredons. Christie écarte le drap du visage de Prin. Sa peau est de la couleur de la pâte, avant qu'on la cuise, d'un blanc jaunâtre. Christie hurle, comme pour percer le voile des années qui sépare le cerveau de Prin du moment présent.

« C'est Morag qu'est là pour te voir, Prin. »

Les paupières s'ouvrent peu à peu, et l'ombre d'un sourire, presque enfantin, à peine esquissé, se dessine sur les lèvres bouffies.

« Morag... Morag?

— Laisse-moi un peu seule avec elle, Christie, tu veux bien?

— Sûr, fillette. Comme tu veux. »

Morag s'assied à côté du lit. Prin sourit de nouveau, avec confiance, comme une jeune fille sur le point de se marier.

Morag n'est pas la même, dans cette maison. Plus vieille. Beaucoup plus. Avec Brooke elle se sent jeune, trop jeune, même, parfois, ignorante. Ici, elle se sent trop vieille, trop sage. Elle devrait rester là et s'occuper

de Prin, s'occuper d'eux deux. Mais elle ne peut pas. Ne le veut pas.

« Prin, je vais me marier. »

Un regard lointain qui essaie désespérément de se fixer sur le visage de Morag, de comprendre.

« Te marier? Morag... ma petite fille. »

Un petit rire tout doux monte du gros tas de chair, comme si ce crâne avait gardé l'image d'une petite fille qui ne grandirait jamais, ne changerait jamais, aurait toujours quatre ou six ans.

À quoi bon. À quoi bon expliquer. Morag prend la main enflée de Prin dans la sienne, la main gauche, où l'alliance s'est depuis longtemps noyée dans la chair.

C'est alors qu'il se passe quelque chose d'étrange. À quoi attribuer ce bref éclair de lucidité? Les très vieux ont-ils de ces éclairs soudains qui chassent toute sénilité de leur cerveau l'espace d'une seconde où tout, tout redevient d'une fulgurante et douloureuse clarté? Prin, d'après le médecin, est prématurément sénile. Mais sa voix, à cet instant, est aussi claire et douce que celle d'une jeune fille. Pourtant, ce qu'elle dit n'est ni doux ni, tout d'abord, très clair.

« Ce Colin, dit Prin. L'a jamais fait ça pour mon Christie. Le sauver, j'veux dire. Ou p't-être que si, j'sais pas. C'était encore rien qu'un enfant, et qu'avait si peur. Pauv'petit. L'pauv'petit. Y pleurait, et Christie y l'a pris dans ses bras. Chut... chut. Là, là. Ça va aller,

petit. Il va bien, maintenant, ce Colin. Dis-moi?»

Puis le voile retombe sur les yeux de Prin et, même s'ils restent ouverts, ils voient quelque chose que Morag ne peut pas voir, des lieux, des visages d'un passé trop lointain.

«Oui, maintenant il va bien, Prin.»

Colin Gunn. L'histoire du canonnier Gunn et de la Grande Guerre. Comme quoi Colin lui avait sauvé la vie, à Christie, avait conjuré la mort, cette fois-là, si loin, sur ce morceau de terre étrangère qui se trouve à jamais nulle part. Ce n'est donc pas ainsi que ça s'était passé, probablement pas. Non, ça s'était passé comme Prin venait de le dire. Christie serrant Colin dans ses bras. Colin probablement âgé de dix-huit ans. Dix-huit ans. Dans la boue, au milieu des obus et des barbelés, pleurant.

Au bout d'un moment, Morag retourne dans la cuisine. Sur la table, il y a une théière et deux tasses. Elle se rappelle la bouteille de whisky.

«Tiens... je t'ai apporté ça, Christie.

— Ben dis donc, mille mercis, Morag. Ça c'est gentil.»

Gentil. Une bouteille. Même pas un vrai cadeau. Ils s'assoient et boivent en silence. Puis, lentement, Christie se met à parler, et elle est terrifiée à l'idée qu'il se lance dans une de ses diatribes d'autrefois. Mais non.

«Alors comme ça tu vas te marier? Et c'est pour quand?

— Dans deux semaines environ, Christie. Ce ne sera pas... je veux dire... ça sera juste une petite... il n'y aura personne, en fait... »

Un trente-huit tonnes aurait plus de subtilité. Il n'est pas idiot.

« Ça va, dit Christie, la voix crépitant soudain comme une flambée. Y a pas de danger qu'j'rapplique. T'en fais pas, va. Faudrait que j'emprunte un costume à Simon Pearl, pas vrai? Tu crois qu'y m'le prêterait? »

— Oh, Christie... je te demande pardon. Je voulais pas...

— Mais si, tu voulais, dit Christie en se versant une autre rasade, énorme. C'est pas la peine de me raconter des mensonges, Morag. J't'ai connue qu't'étais pas plus haute que trois pommes. Écoute-moi bien, maintenant. J'ai pas peur d'te l'dire franchement, et j'cherche pas non plus à te faire plaisir, c'est la vérité vraie du Père Tout-Puissant, même que je pourrais le jurer sur un tas de bibles et sur les os et le sang versé du clan Logan tout entier depuis Adam et Ève... eh ben c't'une bonne chose que tu sois sortie d'ce trou à rats, moi j'te l'dis. Alors ferme-la, bon Dieu, et r'mercie ta bonne étoile.

— Tu le penses vraiment, Christie?

— Et comment, qu'je l'pense! dit Christie en s'envoyant une autre lampée de whisky. Et en même temps j'sais pas. Ainsi va la vie. Ça va être pareil pour toi. Ça va sans dire. »

Mais c'est dit. *Ainsi va... ça va être... ça va.* Comme en écho. Christie le fait-il sciem-

ment, ou bien cela lui vient-il naturellement? Elle ne l'a jamais su.

«Tu veux dire... qu'ça va être pareil pour moi aussi?

— C'est très exactement ça que j'veux dire, dit Christie.

— Tu te trompes», dit Morag, consciente du ton obstiné avec lequel elle l'a dit.

Christie rit.

«Qu'est-ce que t'en sais, Morag?

— Je le sais, c'est tout. »

D'une certaine façon, elle ne détesterait pas entrer dans l'une de leurs vieilles prises de bec. Mais mieux vaut changer de sujet.

«Dis-moi, Christie... comment tu t'en sors, ici?

— Je travaille toujours, nom de Dieu, gronde-t-il.

— Je sais. Je veux dire... avec Prin, et tout.

— Oh... ça. Eva vient le samedi pour laver Prin, changer son lit et tout ça. Pour le reste, j'm'arrange. Faut lui amener le bassin, à présent. Mais, par Satan et toutes les flammes de l'enfer, ma fille, si j'peux encore me taper leurs poubelles pleines d'ordures, j'peux bien me taper ma femme quand elle a besoin de moi. »

Le voilà qui s'emballe à nouveau. Ce n'est pas vraiment ce qu'il a voulu dire. Ou peut-être que si. Avec Christie, on ne peut jamais être sûr, jamais.

« Eva... Winkler ?

— La même.

— Où... Qu'est-ce qu'elle...

— Elle s'est mariée avec l'un des McKendrick... Il a une ferme du côté de Freehold. La famille était pas fière, c'était à se la péter de rire.

— Tu veux dire sa famille à lui ?

— C'te question !! Tu crois tout d'même pas qu'le vieux Gus Winkler allait protester ? Il était ben trop content d'l'avoir casée.

— Est-ce que Gus a jamais su ? Je veux dire...

— Non, dit Christie, en fronçant les sourcils. Personne n'en parle jamais ici non plus, d'ailleurs.

— T'en fais pas, j'en parlerai pas. Est-ce qu'elle a un... enfin, ça fait qu'un an, après tout.

— Pas encore d'enfant, non, dit Christie, et y'z'en auront pas.

— Qui te l'a dit ?

— Eva. Ils vont adopter. Elle travaille comme une damnée, c'te pauv'fille. Elle pense qu'elle a une dette de reconnaissance envers le jeune McKendrick, de l'avoir mariée. Il sait, tu comprends. Elle lui a dit. C'est bien elle, ça. Les Winkler sont pas précisément réputés pour leur intelligence.

— Je vois. Oh, Christie...

— Ouais. Tu parles d'une chienne de vie. Alors va-t'en, Morag, et te retourne pas, tu entends? »

Eva, qui vient en ville tous les samedis, qui vient ici laver Prin, soulever ce tas de chair qui n'est plus une femme, n'a plus non plus toute sa tête et vit ailleurs, désormais, loin de tout et de tous.

« J'entends, Christie. J'suis... J'regrette. »

Les yeux de Christie brillent, tout à coup, d'un bleu presque aussi métallique qu'autrefois.

« N'dis plus jamais ça, dit-il. Ni à moi ni à personne d'autre, c'est vraiment moche et ça n'sert à rien.

— J'y peux rien.

— Personne y peut rien de rien, Morag, alors vaut mieux la fermer, pas vrai? »

Le lendemain elle repart.

Brooke est venu l'attendre au terminus.

« Ça s'est bien passé, chérie? »

— Oui. Mais tu m'as manqué. Je ne te quitterai jamais plus, Brooke. Jamais. Pas même un seul jour. »

Ils vont à l'appartement de Brooke et, cette fois, elle le désire plus que jamais, et il n'y a en elle aucune appréhension, juste le besoin d'être avec lui, de le sentir en elle. Il entre en elle doucement, violemment, leurs corps se fondent, ils ne font plus qu'un.

« Brooke... Brooke...

— Oui. Oui. Mon amour... »

Et il n'y a plus rien à dire, rien, rien à raconter, en fin de compte, rien du tout.

Du coup elle voudrait lui dire combien elle l'admire, qu'il sache. Mais c'est inutile, il sait. Ils demeurent immobiles, l'un contre l'autre, toujours liés, sans parler. Tous deux ébranlés par le mystère qu'ils viennent d'approcher.

FILM DES SOUVENIRS : ADIEUX

Ella et Morag marchent d'un pas vif en direction de chez Ella, le vrai printemps est enfin là, et avec lui les premiers chants d'oiseaux. Les trottoirs ne ruissellent plus d'eau boueuse, autrement dit de neige fondue. Des petites feuilles commencent à poindre aux branches des ormes et des érables, et l'herbe anémiée par l'hiver donne des signes de renouveau, malgré tout. Les petites maisons de stuc ou de bois paraissent plus nues, plus grises sans la blancheur de la neige dont elles étaient récemment couvertes et entourées. Ici et là dans leur jardin on voit des gens repeindre leur porte ou leur véranda.

« Dis-moi, Ella, que veut dire *Partout la voix de la tortue se fait entendre sur la terre* ?

— Ben, tu vois, les tortues émettent une sorte de coassement très doux... enfin, plus un crissement qu'autre chose, qu'on entend seulement au printemps. Il faut écouter très

attentivement. Si tu es membre de l'Association des observateurs des mœurs de tortue, ça aide. »

Elles se mettent à courir, courir dans l'air encore un peu frais, en riant fort, à tue-tête, avec insolence.

« As-tu jamais entendu une tortue roucouler ?

— Ma foi non, dit Morag. Je ne savais pas que les tortues roucoulaient. »

Tout à coup Morag se sent perdue, comme si elle partait pour un pays étranger, où elle ne connaîtra personne.

« C'est fou ce que tu vas me manquer, Ella. Chez toi je me sens... enfin, tu sais... un peu chez moi. On s'écrit... On ne perdra pas le contact, dis ?

— Mais non, dit Ella. Mais non. »

Puis elles se regardent, et dans leurs yeux se lit la crainte qu'il n'en soit pas ainsi, que l'amitié ne résiste pas à l'épreuve du temps. Ou parce que ni l'une ni l'autre ne peut savoir ce qui arrivera, ni ce que l'avenir leur réserve.

« C'est vraiment adorable de la part de ta mère de donner cette réception, Ella.

— Tout le plaisir est pour elle. Tu le sais, d'ailleurs.

— Est-ce qu'elle pleure, ta mère, aux mariages ?

— Comme une madeleine.

— Tu trouves ça idiot, toi, de se marier en blanc ?

— Ça n'a rien d'idiot. Une gentille petite vierge comme toi, tu mérites bien le blanc. »

Rires. Le printemps. Des enfants. Qui courent. Chahutent. Elles ont presque vingt ans, l'une et l'autre. Morag pourra-t-elle encore se conduire comme ça quand elle en aura envie, après le grand jour ?

« Ella, j'ai un peu peur.

— Sois pas bête. Ou alors... reviens sur ta décision.

— Non. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ça arrive à tout le monde, à ce qu'il paraît. Arrête de t'faire du mouron. Brooke, aussi, est probablement angoissé.

— Brooke n'est jamais angoissé.

— Vraiment ? »

SIX

Dieu merci, il faisait toujours plus frais à l'approche du soir, ici, avec la brise qui venait de la rivière. Morag alluma la petite lampe sur le buffet et se versa un fond de scotch. Du whisky pur malt. La veille, elle avait reçu un chèque de droits d'auteur pour ses livres précédents, qui continuaient à se vendre gentiment, et c'était sa manière de fêter l'événement. Une libation d'actions de grâce, en quelque sorte.

Morag s'assit dans le grand vieux fauteuil installé près de la fenêtre de la cuisine. C'était le fauteuil qu'elle avait acheté à McConnell's Landing pour deux dollars cinquante et que Maudie Smith avait magnifiquement recouvert de feutre gris brodé de fleurs et de feuilles roses et vert vif. Satanée Maud, qui faisait des merveilles avec ses mains. Non, Dieu la bénisse d'être si généreuse de son temps et de son énergie.

Sur la bouteille de scotch, la devise du clan Grant. *Tiens bon*. Morag soupira. Pourquoi aucun d'entre eux n'avait-il pour devise, mettons, *Ne t'en fais pas* ou bien *Vis en paix*? Non. Accroche-toi. Prépare-toi à souffrir, un bon coup. Le blason des Logan et son cœur transpercé, mon Dieu !

Elle aurait tout à coup aimé pouvoir parler à Christie. Étant donné qu'il y avait maintenant à peu près sept ans qu'il était mort, c'était assez difficile. Comme ce serait bien de pouvoir croire à des retrouvailles, au-delà de ces montagnes de larmes. « Quand ils

feront l'appel, Dans l'au-delà, j'y serai.» Ce que Christie se marrerait s'il entendait ça. Est-ce qu'il y aurait un coin de ciel réservé aux charognards et aux devins? Et auquel de ces deux groupes appartenait Morag, si elle appartenait à l'un d'eux, ou bien n'y avait-il aucune différence entre les deux?

Mais le besoin de parler demeurerait. Il y avait longtemps qu'elle n'avait plus aucun scrupule à passer des appels téléphoniques d'une province à l'autre. Elle s'installa sur le haut tabouret, à côté du buffet, et fit le numéro.

« Allô... Morty?

— Morag? Comment vas-tu? »

Et elle se mit à tousser. Ça ne ratait jamais, dès qu'elle commençait à parler à Morty, qui était médecin, spécialiste des maladies respiratoires, et évidemment pas un champion de la cause des fumeurs.

« Morag, je ne voudrais pas me répéter, mais...

— Oui, je sais. Morty, j'essaie de moins fumer, tu sais.

— Écoute, je ne voudrais pas te faire la leçon...

— Mort, tu n'arrêtes pas de me faire la leçon. Et tu as raison. Tu as totalement raison. Seulement je me mets à tousser encore plus dès que je te parle. C'est une drogue et je n'ai pas plus de volonté qu'une puce d'eau.

— Une puce tout de même capable d'écrire toute une étagère de livres. Tu veux parler à Ella?»

Cris et rires enfantins en fond sonore. Puis la voix d'Ella.

«Morag... Eh! Comment vas-tu? Tu vas bien?»

— Ma foi, pas trop mal. Et toi, comment ça va?»

Ella, qui élevait à présent des jumeaux de cinq ans, avait publié quatre volumes de poèmes et travaillait à un cinquième, tout en faisant un peu de journalisme indépendant à la radio, à ses heures perdues. Quelles heures perdues, grands dieux? Son premier mariage, contracté l'année après celui de Morag et de Brooke, avait capoté. Elle avait attendu longtemps avant de trouver Morty. Maintenant, ils étaient quatre, une famille.

«Oh, moi, ça va, dit Ella. Ça irait même très bien si je n'avais pas parfois le sentiment de vivre plusieurs vies en même temps.

— Je sais, oui, je vois très bien ce que tu veux dire.

— Et Pique, des nouvelles?

— Elle revient, soupira Morag. Elle a téléphoné hier soir. J'appréhende un peu. Enfin, je suis heureuse de la revoir. Naturellement. Mais elle a rompu avec Gordon.

— Ah bon?

— Eh oui. Tu crois que ça vient de moi? Je veux dire que... et si elle était incapable

d'avoir une relation durable avec qui que ce soit ?

— Cela ne se transmet pas avec les gènes, dit Ella avec sévérité. Et puis, si tu voulais bien faire le point sur ta propre vie, tu verrais que tu as eu pas mal de relations qui ont duré.

— Ouais, mais ils sont presque tous morts !

— Morag, écoute. Christie est mort. Prin est morte. Mais moi je ne suis pas morte. McRaith n'est pas mort. Les Smith sont loin d'être moribonds. Pique est parmi nous. Je pourrais en nommer une douzaine d'autres, mais je suis sûre que tu as pigé. Écoute, ma grande, pourquoi ne viendrais-tu pas passer quelques jours avec nous ? »

Ma grande. C'est comme ça qu'elles s'appelaient, du temps où... ça voulait dire « amie ».

« Oh, merci, Ella. Mais je ne peux pas. Je ne suis pas si seule que ça, et de toute façon il faut que je me mette au travail.

— Alors ça y est, tu t'y es remise ?

— Je ne sais pas. Oui, je suppose que oui. J'ai toujours cru que ça deviendrait plus facile. Mais ce n'est pas le cas.

— Non, c'est vrai. » Silence. Puis, d'un ton qui se veut enjoué : « Au fait, ma mère t'embrasse. On a reçu une lettre, aujourd'hui.

— Comment va-t-elle ? Je n'arrive pas à l'imaginer à la retraite. Ce n'est pas trop difficile, pour elle ?

— Tu la connais. Difficile, c'est un mot qu'elle ne connaît pas. Elle s'intéresse à la nouvelle gauche, à présent. À dire le vrai, oui, je pense que c'est difficile pour elle. Mais elle s'en sort.

— La nouvelle gauche? Seigneur!

— Eh bien, ce n'est pas un parti, tu sais.

— Voyons, Ella, ça je suis au courant, tout de même.

— C'est plus une manière de voir la vie. Je ne la vois pas montant sur des barricades avec un fusil. Il paraît qu'elle apprend des tas de choses, en tout cas. Ça met Bernice mal à l'aise. Ce n'est pas du tout le genre de belle-mère dont rêverait son mari... Il préférerait que Maman se contente de s'acquitter de ses devoirs envers ses petits-enfants, comme de les forcer à manger quand ils n'ont pas faim. Mais, bon, Janine est d'accord, alors ça aide.»

Janine qui allait encore au collège la dernière fois qu'elle l'avait vue, ça fait combien de temps? Aujourd'hui, délibérément sans enfants, elle monte des pièces de théâtre pour la télévision. Bernice, ex-prêtresse de la Beauté, mère de six enfants de douze à vingt ans, et toujours très au courant des dernières nuances de rouges à lèvres à la mode. Tant mieux pour elle. D'une certaine façon.

«Embrasse bien ta mère pour moi quand tu lui écriras. Elle se battra jusqu'au bout, ta mère. Enfin, moi aussi, peut-être. Si seulement je pouvais cesser de m'en faire au sujet de Pique. Ça ne sert à rien, je sais, mais j'ai toujours été angoissée et j'ai du mal à me maîtriser.

— Ça ira, tu verras. Je t'appelle la semaine prochaine. Et toi, n'hésite pas à appeler si... enfin, si tu en ressens le besoin, d'accord ?

— D'accord. Écoute, j'entends les jumeaux qui font un boucan de tous les diables... Tu ferais mieux d'y aller. Merci, Ella. Ça m'a fait du bien. »

C'était vrai. Morag se versa encore un peu de scotch, se rassit et regarda par la fenêtre la rivière qui, de la cuisine éclairée par une seule lampe, dans le noir, semblait couverte d'étoiles flottant comme des chandelles à la surface de l'eau. Aucun bruit, hormis parfois le chuintement du vent dans les feuilles de saule et, de temps à autre, un bruissement à vous donner la chair de poule, produit par les ailes d'un oiseau de nuit chassant les phalènes qui s'attroupaient aux fenêtres : folles phalènes qui voulaient toujours à tout prix entrer, si faible que fût la lueur, à l'intérieur de la maison.

Quels souvenirs Brooke gardait-il de ces années-là ? Pas les mêmes, manifestement. Une mosaïque de souvenirs bien différents de ceux de Morag.

FILM DES SOUVENIRS : RAJ MATAJ

La grande ville, inconnue, effraie Morag. Trop de voitures. Trop de bruit. Quand ils sortent elle s'accroche au bras de Brooke. Il rit, mais il adore ça. L'appartement est petit, mais superbe aux yeux de Morag. Ils l'ont rempli de meubles d'occasion qu'ils ont

peints de couleurs vives, orange, bleu roi, jaune citron. Les reproductions de Brooke sont au mur et les énormes étagères débordent de livres. Son bureau occupe une partie du living et, les soirs où il a du travail, Morag lit pour ne pas le déranger.

«Tu en as fini pour ce soir, alors, Brooke, ça y est?

— Oui, enfin! J'en ai corrigé vingt. C'est gentil, chérie, de rester tout ce temps assise là, bien sagement.

— Ça ne me dérange pas. Je lisais. Tu veux que je te fasse un café?

— Volontiers. »

Elle lit les uns après les autres tous les romans de la bibliothèque de Brooke. Anglais et américains. Des traductions d'œuvres françaises et russes. Brooke est toujours prêt à en discuter avec elle. Elle est seule une bonne partie de la journée, et comme l'appartement est facile à entretenir, elle a tout le temps de lire. Lorsqu'ils sortent le soir, ou qu'ils reçoivent des collègues de Brooke, Morag parle peu, écoute, la plupart du temps. Se nourrit des connaissances des autres.

Là, Brooke, fatigué, vautré sur le canapé, étire ses longues jambes sur le tapis indien qu'ils ont apporté avec eux et que Brooke avait depuis longtemps, l'ayant hérité de la maison de ses parents, en Angleterre. Les parents de Brooke sont rentrés en Angleterre lorsqu'ils ont pris leur retraite, et y ont vécu jusqu'à ce que sa mère, d'abord, puis son père meurent, quelques années avant la

guerre. Brooke, qui enseignait déjà au Canada à l'époque, s'arrangea pour que le tapis ainsi qu'un certain nombre d'autres objets lui soient envoyés. Il n'est pas retourné en Inde depuis ses dernières vacances là-bas, quand il avait seize ans, juste avant que ses parents ne prennent leur retraite. Il avait espéré y aller pendant la guerre, mais, à son grand dam, avait dû se contenter de la faire comme officier dans un camp d'entraînement de la province de Québec. Il refuse de parler de cette période de sa vie, parce qu'il en a détesté chaque instant, sauf pour ce qui était des permissions à Montréal, où il y avait beaucoup de femmes. Il évoque parfois l'Inde, tout de même, avec une sourde et secrète nostalgie. Morag veut tout savoir de lui, de sa vie passée, pour le connaître à fond.

« Brooke, parle-moi encore de l'endroit où tu as vécu quand tu étais petit. »

Il lui prend des mains le café qu'elle lui tend, et passe l'autre bras autour de ses épaules, tandis qu'elle s'assied à côté de lui.

« On voudrait une petite histoire avant d'aller au lit, c'est ça ? »

— Exactement. » Elle sourit, puis redevient sérieuse. « Tu as eu une enfance tellement particulière. Tu ne te sentais pas seul ? »

— Pas vraiment. Pas à l'époque. Je jouais avec les enfants des domestiques. Quand j'étais petit, on me le permettait.

— Et plus tard, non ?

— Ah non !

— Je trouve ça épouvantable, dit Morag.

— Pour le moins regrettable, en tout cas, c'est sûr. Mais on n'y peut rien. C'était comme ça, à cette époque-là.

— Parle-moi de ta maison.

— Dans mon souvenir, dit lentement Brooke, c'est une très grande maison, badi-geonnée à la chaux, avec des tas de pièces et un jardin, presque une jungle, plein de bougainvillées violettes et... »

À l'entendre, Morag imagine une immense demeure, de style victorien, aussi blanche que l'albâtre, avec des persiennes en bois, fermées pour ne pas laisser entrer la chaleur. Et puis aussi un mur tout autour, blanc également, et dans le jardin une très grande variété d'arbres et de fleurs exotiques, verts, violets, écarlates aux formes bizarres. Des oiseaux au plumage éclatant, jamais vus ici, au cri rauque, ou argentin, s'y pavanant, s'y ébrouant. Est-ce que c'était comme ça ? Ne pouvant voir les images qui lui viennent à l'esprit quand il en parle, Morag ne le saura jamais. Mais c'est aussi bien, en fait, parce que lui non plus, du coup, ne peut pas voir dans sa tête comment était la rue de la Colline, dont elle ne parle pas.

« Ils étaient pauvres, là-bas, non ? Je veux dire... le pays.

— Oui. Oui, très pauvres. Nous n'allions pas souvent à Calcutta, mais je me rappelle les marchés, où l'on vendait des trucs en ivoire, en teck, en cuivre, et autres babioles aux Européens, les mendiants... infirmes

pour la plupart, squelettiques. Il arrivait même qu'ils mutilent leurs propres enfants, exprès, pour en faire des mendiants.

— Mais c'est épouvantable !

— Terrible, oui. »

Son visage est grave, il a presque l'air de s'excuser, comme s'il avait vu des choses qu'il préférerait lui taire.

« Est-ce que ça s'est amélioré, depuis ?

— Penses-tu ! dit Brooke amèrement. C'est même pire, me semble-t-il. Quoi qu'en disent certains, la fin du mandat britannique n'était pas la solution.

— Mais, Brooke... tu ne penses tout de même pas qu'il soit juste que les Anglais, même toi, vous y ayez vécu comme ça, de cette façon-là, la maison, les serviteurs, pendant que... »

Brooke repose sa tasse sur la table basse et se met à lui caresser doucement les seins.

« Écoute, petite fille, dit-il avec beaucoup de douceur, sache qu'il n'y a pas de vraie justice en ce bas monde. Je n'ai pas dit que c'était juste. Simplement que c'était la meilleure solution, compte tenu des circonstances, c'est tout.

— Mais...

— Chuut, amour. Tu ne sais pas. Tu ne peux pas comprendre. »

C'est vrai. Elle ne sait pas.

« Et ta mère, Brooke, parle-moi d'elle. »

Il sourit, mais ce n'est pas un sourire gai.

«C'est drôle, dit-il. Dans mon souvenir, même après leur retour en Angleterre, je la revois pareille à une ombre, une ombre de femme, grise et silencieuse, n'osant jamais élever la voix devant lui. Quand j'étais petit, elle faisait parfois quelques efforts pour intercéder en ma faveur, mais ça ne marchait jamais. Jamais. Ça n'a jamais marché. Je suppose que je lui en voulais, à l'époque. Il m'a toujours semblé qu'elle aurait dû être en mesure d'agir. J'imagine que je la plaignais, elle aussi. C'était un homme dur.

— Comment ça ? Qu'est-ce qu'il te faisait subir ? »

Brooke hausse les épaules.

«Eh bien, je t'ai dit qu'il était instituteur, tu te rappelles, et il était très à cheval sur la discipline. Il corrigeait les élèves à coups de bâton. D'ailleurs il se réservait ce privilège, et ne laissait jamais les instituteurs anglais s'en charger. Il me battait aussi, mais il avait des punitions plus subtiles. Les coups de canne ne lui suffisaient pas. Un jour, il m'a fait asseoir sur un banc, m'y a attaché, en réalité, juste devant la grille à l'entrée de notre propriété, où tous les passants, Européens ou Indiens brahmanes et intouchables, pouvaient me voir. Sur ma poitrine, il avait placé un écriteau, où l'on pouvait lire les mots *méchant garçon*. Un sens de l'humour pour le moins discutable, non ?

— Oh, Brooke... »

Il rit.

« Je devais rester là jusqu'à ce que j'implore son pardon. Je ne me souviens plus de ce que j'avais fait pour mériter ça. Il pensait aussi qu'il pourrait me faire pleurer — j'étais sûr que c'était ce qu'il attendait de moi. Je devais avoir pas loin de six ans. Mais je n'ai pas pleuré, et je n'ai pas demandé pardon. Ma mère pleurait comme une fontaine, si je me souviens bien, et elle se tordait les mains, un peu comme dans ces histoires de fantômes qu'on écrivait à l'époque victorienne. Ce qui n'a rien arrangé, d'ailleurs. À la fin, il a été bien obligé de me faire rentrer.

— Mais c'est abominable, ce que tu racontes !

— Ça oui, on peut dire qu'il savait vous prendre, dit Brooke, sur un ton sarcastique. Enfin, bref. Au moins cela m'a-t-il appris à faire front.

— Oui, comme quand on jette un enfant à la mer à deux kilomètres du rivage en lui disant — allez, nage. Peut-être qu'il y arrivera, mais quelle curieuse façon de s'y prendre.

— N'empêche, ça m'a beaucoup servi, dit Brooke. Dans la pension où je suis allé, en Angleterre, si l'on n'était pas un tant soit peu coriace, on était vite laminé.

— Tu en parles comme d'une prison.

— Non, pas vraiment. Je m'y suis même plu, avec le temps. Il y avait des côtés épouvantables, mais on finissait par s'y faire. C'était une école militaire, surtout fréquentée par des fils d'officiers. Un endroit très coté. On y donnait des grades à tous les élèves.

— Quoi ?

— Je t'assure, dit-il avec le sourire. Et j'étais bien décidé à ne pas me laisser marcher sur les pieds. Il y avait la revue de détail, les manœuvres, tout ça. Je travaillais comme un fou. J'étais sergent à l'âge de huit ans. Pas mal, non ? »

Il rit, mais pas Morag. Elle le dévisage.

« Tu plaisantes, ce n'est pas vrai ?

— Allons, allons, dit-il sur un ton taquin, tu prends tout ça trop à cœur. Ce n'était pas si terrible. Je m'y plaisais plutôt bien. Je n'avais pas l'intention de te raconter des horreurs. Ça n'en était pas.

— Je trouve vraiment moche de la part de tes parents de t'avoir expédié à l'autre bout du monde, comme ça.

— Ils n'avaient guère le choix, tu sais. Je suppose que ça ne plaisait pas beaucoup à ma mère, quoiqu'elle ne l'ait jamais dit. En tout cas, une chose dont je suis sûr, c'est que je ne serai jamais comme mon père. Jamais. Intérieurement ses élèves devaient l'accabler d'injures. Comme moi.

— Tu ne pourrais pas devenir comme ça, c'est impossible. Tes élèves t'adorent. Moi aussi je t'adorais, quand j'étais étudiante. Quoique d'une autre façon, bien sûr.

— D'une autre façon... Tu peux développer ta pensée ?

— Plus sensuelle.

— Ah, voilà ce que j'appelle un excellent début d'histoire à raconter avant de dormir. »

Ces temps-ci, lorsqu'ils font l'amour, ils jouissent presque toujours en même temps, et demeurent souvent enlacés jusqu'au matin. Parfois, au réveil, il est encore en elle, et ils se séparent lentement, à contrecœur, mais sans jamais se quitter vraiment.

« Brooke... est-ce qu'on pourrait faire l'amour sans se préoccuper d'avoir ou de ne pas avoir un enfant? Je veux dire... laisser faire les choses. »

Il passe le bout des doigts sur son visage, en dessine les contours, comme pour les graver dans sa mémoire.

« Tu n'es pas heureuse comme ça, Morag?

— Oh si. Bien sûr que je suis heureuse. Tu le sais bien.

— Alors rien ne presse, mon amour. On a tout le temps. »

Cette nuit-là, Brooke dort mal. Il s'agite, se tourne, se retourne, puis finit par gémir dans son sommeil, d'une voix qu'elle ne lui connaît pas, grave, angoissée, rien à voir avec sa voix habituelle. Morag le touche. Les poils, sur sa poitrine, sont trempés de sueur.

« Brooke... réveille-toi.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

— Tu étais en train de faire un cauchemar.

— Ah bon? Vraiment? Merci, amour.

— Brooke... tu parlais en dormant. Enfin... je n'ai pu saisir qu'un seul mot.

— Oh? Et c'était quoi?

— Quelque chose comme Minoo. Est-ce que c'est de l'hindi ?

— C'est... enfin, pas exactement, non. C'est un nom.

— Le nom d'une femme ou d'un homme ? » Elle s'en veut de lui poser cette question, et n'est pas surprise de voir que Brooke en est agacé.

« Oh, pour l'amour du ciel, Morag. C'est un nom de femme. Je n'ai pas la moindre idée de ce que ça pouvait signifier. Bon, on peut peut-être dormir, à présent, non ?

— Je suis désolée, Brooke. Je ne voulais pas... »

Mais il s'est déjà rendormi. Quelle importance cela a-t-il ? Aucune. Brooke ne lui appartient pas. Pas plus que ce qui se passe dans sa tête, et elle n'est pas allée s'imaginer qu'il n'a pas connu de nombreuses femmes avant elle. À seize ans, il aurait pu en connaître une. Elle ne s'en serait aucunement souciée, s'il n'avait pas semblé en souffrir d'une façon que jamais il n'aurait admise.

Elle veut le consoler. Quel qu'ait pu être son chagrin, mais comment faire pour des blessures bien plus profondes qu'il ne voudrait l'admettre ? Il a une très grande force intérieure. Mais ça n'a sans doute pas toujours été le cas. Autrefois, c'était un enfant de six ans qui a dû apprendre à ne jamais céder, ne jamais montrer sa souffrance. Comment vivait-il tout cela, à cette époque-là ? Pourquoi ne veut-il pas en parler ? S'il ne peut pas en parler à Morag, alors à qui ? Peut-être à personne.

C'est une pensée qui effraie Morag. Elle la repousse, mais reste un long moment sans dormir, à côté de lui.

FILM DES SOUVENIRS : JEUNESSE

Morag Skelton, vingt-quatre ans, vit à Toronto depuis quatre ans. Elle est désormais capable d'aller faire un tour en ville sans se perdre lamentablement. Il y a longtemps qu'elle a appris à connaître les différents départements de l'université, qu'elle sait où se trouvent les meilleures librairies, où s'acheter des vêtements qui plairont à Brooke, et comment batailler avec les coiffeurs pour obtenir ne serait-ce qu'une coupe pas trop éloignée du style qu'elle désire, sans se soumettre aux extravagantes créations qu'ils semblent toujours vouloir lui imposer.

Elle ne va pas très souvent en ville, parce qu'elle en a hélas encore une peur bleue. Mais elle ne parle à personne de cette peur.

Ses longs cheveux noirs et raides sont coupés beaucoup plus court avec une permanente à la mode du jour qu'Helen, du salon Miss Helen, appelle *juste une minivague, madame Skelton, avec la raie de côté et une petite mèche sur le front*. Elle se sent toute drôle chaque fois qu'elle en sort, mais Brooke l'aime comme ça, et il faut bien reconnaître que c'est plus féminin.

Elle fait très attention à sa ligne et reste mince. Elle porte des tailleurs légèrement cintrés le jour, avec des blouses dans des

tons pastel, parfois avec de la dentelle. L'été, quand il fait très chaud, des robes de coton à jupes évasées. Aux pieds des chaussures à talons compensés, qui donnent l'impression qu'elle porte des talons hauts sans trop la grandir. Pour le soir, quand ils vont chez des amis du milieu universitaire, elle adore le genre petite robe de cocktail noire, pas toujours noire, bien sûr. Elle a beaucoup de chic.

Elle cuisine plutôt bien. Son pain aux abricots et ses biscuits au beurre de cacahouète sont délicieux, et son gâteau au chocolat glacé fondant est imbattable.

Elle lit énormément.

Elle demande au concierge de l'immeuble si les locataires ont le droit d'avoir des chats. Il répond que non.

Elle cultive des violettes africaines, qui sont très jolies, et du persil en pot qui lui sert de garniture pour certains plats, comme son aspic de tomates.

Elle écrit des nouvelles puis les déchire.

Un jour, elle lance un cendrier en cuivre de Bénarès à travers la fenêtre de la cuisine.

Horriée, elle se précipite dans la ruelle de derrière pour récupérer l'objet. Il n'est pas abîmé. C'était du solide, en tout cas, leur cuivre, à Bénarès.

Elle feuillette rapidement les Pages jaunes, et téléphone à cinq sociétés de réparation à domicile, qui se disent toutes débordées de travail, et *désolé, ma petite dame, mais*

rappelez dans trois mois, avec un peu de chance...

On est en février. La cuisine est de minute en minute plus glaciale.

À la sixième tentative, elle trouve un réparateur qui vient poser une nouvelle vitre. Elle le paie comptant, jette le reçu dans les toilettes et tire la chaîne, non sans avoir pris soin de le déchirer en mille morceaux. Il ne manquerait plus que ça, à présent, que les toilettes se bouchent.

Ce soir-là, elle et Brooke prennent leur apéritif avant le souper.

« Brooke ?

— Oui, chérie ?

— Je ne suis pas si occupée que ça, finalement. Je pense qu'on devrait vraiment essayer d'avoir un enfant. Tu ne crois pas ? Je voudrais tellement avoir un enfant de toi. »

Brooke se verse un autre verre, s'assied sur l'un des accoudoirs du canapé et pose la main sur l'épaule de Morag.

« Je sais, chérie, et j'en suis très heureux, crois-moi. Mais, une fois que tu auras un enfant, ça te prendra tout ton temps, ne l'oublie pas. Tu es encore très jeune pour te cantonner à ce genre de vie.

— Toi, en revanche, dit Morag, tu as trente-neuf ans. »

Brooke rit.

« Ce n'est tout de même pas encore la sénilité, ma chérie. Écoute, je comprends ce que

tu ressens, mais je ne crois pas que tu réalises que c'est un véritable asservissement. Sans compter qu'un appartement n'est pas l'endroit idéal pour un enfant.

— Pourquoi n'achetons-nous pas une maison, alors? Je ne supporte plus cet appartement, dit Morag, qui a conscience de parler comme une enfant gâtée.

— Je suis navré de l'apprendre, dit Brooke en retirant sa main. Je croyais que tu te plaisais, ici. C'est en tout cas ce que tu disais. Je ne savais pas que vivre ici était pour toi un tel supplice.

— Oh, Brooke, je suis désolée. Vraiment. Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est juste que...

— Tu sais, ma chérie, on n'achète pas une maison comme ça, du jour au lendemain. Il faut un minimum d'argent. Nous avons des économies, mais pas assez pour verser l'acompte nécessaire à l'achat d'une maison décente.

— Mais on peut attendre éternellement, les conditions ne seraient jamais idéales pour avoir un enfant.

— Personnellement, dit Brooke, avec douceur, j'aime beaucoup notre vie ici, juste toi et moi. Il sera toujours temps de penser à l'enfant quand on pourra s'offrir le genre de maison que nous voulons. Ça ne te suffit pas? Je me sens si proche de toi, mon amour.

— Oh, Brooke... moi aussi, je me sens proche de toi. Tu le sais. Et je m'en veux d'être si déraisonnable. Vraiment, je suis

désolée. Je t'en supplie, Brooke, ne me quitte jamais. Je ne pourrais pas le supporter. »

Il met son bras autour d'elle.

« Comment pourrais-je te quitter? Tu es à moi. Ma femme. Je serai toujours là pour te protéger. »

A-t-elle vraiment envie d'être protégée, toujours? Mais si ce n'est pas le cas, ce n'est pas le moment de le dire.

« Brooke, penses-tu que ce serait une bonne idée que je travaille? »

— Bien sûr, si c'est ce que tu veux. À quel genre de travail penses-tu?

— Oh, je ne sais pas. Vendeuse dans un magasin, peut-être, ou dans une librairie? Ou un emploi de bureau... Je sais taper à la machine.

— Je ne suis pas persuadé qu'un travail aussi routinier te plaise, Morag. Mais vas-y, tente le coup, si tu en as vraiment envie. Cela dit, taper des lettres ou classer des fiches toute la journée, ça ne me paraît pas follement réjouissant. »

À Morag non plus, à dire le vrai.

« Non, tout compte fait, tu as raison.

— Et l'écriture? As-tu laissé tomber?

— Non. Mais tout ce que j'écris me semble mauvais.

— Pourquoi ne pas me permettre d'en être juge? As-tu une nouvelle, quelque chose à me montrer?

— Une ou deux, oui.

— Eh bien alors, montre-les-moi. »

Morag les lui montre un peu à contrecœur.

« Je les trouve plutôt bonnes, dit enfin Brooke. Il y a certes des petites choses à revoir ici ou là, et je ne suis pas sûr que la fin, de l'une comme de l'autre, soit tout à fait plausible, mais... selon moi, en tout cas, elles méritent certainement d'être retravaillées. »

Elle a besoin d'encouragements, mais là, tout à coup, elle ne peut pas supporter ce qu'il est en train de lui dire.

« Brooke, dit-elle d'une voix dure, elles ne sont pas bonnes. Elles sont banales et superficielles. »

Il la regarde tout étonné.

« Écoute, chérie, si tu ne les aimes pas, alors qu'est-ce que tu veux que je te dise? »

Il jette un coup d'œil à sa montre.

« Seigneur, on ferait mieux de se dépêcher. Mes étudiants de troisième année viennent souper, ce soir, Morag... tu avais oublié? »

— Oh, mon Dieu ! Je suis désolée, Brooke. J'avais complètement oublié. »

Les étudiants, deux filles et six garçons, débarquent vers huit heures. Ils s'étalent un peu partout, certains s'assoient par terre. Brooke s'assied dans l'unique fauteuil. Avec eux, il est chaleureux, patient, même lorsqu'ils font une remarque ridicule, proche, sans chercher à être comme eux. Ils ont confiance en lui, tout en étant un peu

intimidés, se permettent d'intervenir dans le débat, mais se laissent volontiers convaincre quand il leur démontre (toujours avec tact, sans jamais les blesser) les faiblesses de leur raisonnement. Ce soir, la discussion tourne autour de Gerard Manley Hopkins¹. Assise sur un tabouret bas près de la fenêtre, Morag intervient de temps à autre, mais surtout écoute.

« Je ne peux pas m'empêcher de penser que ce côté hermétique qu'on lui trouve est voulu, commente l'un des étudiants. Vous savez, juste pour dérouter le lecteur. Une sorte de jeu intellectuel de la part de Hopkins, dont le but — sûrement inconscient — était de démontrer qu'il avait une supériorité intellectuelle sur la plupart des gens.

— Mais *c'était* un esprit supérieur, s'entend dire Morag, on est bien obligés de le reconnaître. En revanche, tu as raison de parler de hauteur spirituelle dans son cas, si c'est ce que tu voulais dire. Mais tu te trompes en ce qui concerne l'hermétisme de sa langue... La plupart du temps, quand on lit entre les lignes, on se rend compte qu'il exprime sa pensée avec une très grande clarté. *Sheer plod makes plough down sillion shine*², je ne suis pas sûre que ce soit vrai, mais on ne saurait exprimer cela avec plus de concision et d'exactitude. Ou lorsqu'il dit *No worst, there is none*. Ma foi, pense-y. « Non, de pire il n'est rien »... C'est vrai que de pire il n'est rien... »

1. Poète anglais (1844-1889).

2. Vers tiré du poème intitulé « The Windhover ».

Elle se tait. Un ange passe.

Puis Brooke dirige habilement la discussion vers d'autres sujets.

Après le départ des jeunes, Morag se tourne vers Brooke.

« Je n'aurais pas dû intervenir comme ça, Brooke, je suis désolée. »

Brooke l'attire contre lui.

« Chut, petite fille. Ce n'est pas grave. Aucune importance. Je t'assure. Il arrive à tout le monde de tenir des propos exagérés. »

Morag s'écarte brusquement de lui.

« Brooke...

— Qu'y a-t-il ? Pour l'amour du ciel, Morag, ce que tu es chatouilleuse, aujourd'hui !

— Brooke, je suis ta femme, pas une petite fille. »

Brooke rit, mais d'un rire un peu agacé.

« Je t'ai blessée dans ton amour-propre ? C'est ça ? Bon Dieu, Morag, tu ne comprends pas que c'est ma façon à moi de te montrer mon affection. Tu te souviens, avec Ella, vous vous appeliez mutuellement ma grande. Où est la différence, hormis le fait que j'y mets une tendresse particulière et que notre relation n'est pas la même ? »

Il a raison. Et elle l'a agressé à cause de ça.

« Brooke, je suis navré. Je ne dois pas être très bien, ce soir. Je suis désolée. Je t'aime, Brooke. Vraiment.

— Je sais, amour, je sais. »

FILM DES SOUVENIRS :
LES RAVAGES DE L'INNOCENCE

Morag commence à écrire son roman comme ça, subitement, bien que Lilac lui trotte dans la tête depuis déjà un certain temps. Elle n'a pas la moindre idée d'où lui est venue l'idée de ce personnage. Elle n'a jamais, absolument jamais rencontré quelqu'un comme Lilac Stonehouse, la charmante petite jeune fille qui quitte son village de bûcherons pour la grande ville. Rien de bien neuf, sauf que, dans ce cas, c'est (espérons-le) un peu différent, parce que la naïveté aberrante de Lilac n'est jamais présentée autrement que comme source d'ennuis, préjudiciable à elle-même, mais aussi aux autres. L'innocence serait une sorte de huitième péché capital.

Morag n'a pas idée du temps qu'elle mettra à écrire son roman, ni du nombre de fois qu'il lui faudra le remanier, mais, une fois lancée, elle avance vite. Elle en sait plus long sur Lilac que Lilac elle-même, mais comment rendre cela ? C'est écrit à la troisième personne, du point de vue de Lilac et, comme c'est un point de vue limité, il faut que les autres personnages s'expriment à travers des actes et des paroles que Lilac ne comprend pas la plupart du temps. Difficulté inhérente au fait d'avoir un héros extrêmement limité. Quand elle est en train d'écrire, Morag est persuadée d'arriver à rendre cela. Quand elle n'écrit pas, elle est persuadée du contraire. Une vie en dents de scie.

« Qu'est-ce que tu écris ? demande Brooke.

— Un roman, je crois.

— Un roman? Ma foi, tu as raison, autant viser haut, j'imagine.

— Crois-tu... Non, honnêtement, Brooke, dis-moi... Penses-tu que je mets la charrue avant les bœufs?

— Pas forcément. Le roman est une structure complexe.

— À qui le dis-tu? reconnaît Morag en grimaçant.

— Hé là! Pas de grimace. Allez, souris, mon ange. »

Morag sourit.

« Ah, j'aime mieux ça, dit Brooke. Et si on allait au ciné, ce soir?

— Super. Avec joie. Je fais la vaisselle, donne-moi dix minutes et on y va. »

En réalité, elle aurait aimé revenir au chapitre trois. La première fois que Lilac va travailler au Corbeau, une boîte de nuit minable, n'a pas été décrite comme elle le voudrait. Lilac devrait être plus hésitante... un mélange d'indécision et de hardiesse un peu canaille. Comment rendre cela?

Injuste à l'égard de Brooke. Qui, après tout, la fait vivre pendant qu'elle tape sur sa machine à écrire. Et qui l'aime. Et qu'elle aime.

Morag pense à la joie qu'elle a feinte. À l'empressement avec lequel elle a accepté de sortir. Combien de fois lui a-t-elle déjà menti, ou bien est-ce la première fois? Non, ce n'est pas la première fois. Elle n'y avait jamais

pensé ainsi. Elle n'avait jamais considéré la chose sous cet angle. Mais maintenant elle se rend compte que ce n'est rien d'autre qu'un mensonge.

Ce soir, Brooke est déprimé, comme ça lui arrive fréquemment. Le film ne l'intéresse pas, et ils partent au beau milieu. À la maison, il leur sert un gin tonic à tous deux.

« Brooke... qu'est-ce qui ne va pas ?

— Oh, je ne sais pas. Les étudiants de première année sont singulièrement peu motivés. c'est un peu décourageant. Je me dis parfois que je devrais faire autre chose. En plus, on n'est jamais vraiment sûr que le contact s'établit, quand il s'établit.

— Tu exagères, dit Morag. Ta classe de troisième année est pleine de jeunes intéressants, et tu sais très bien que tu as un excellent contact avec eux.

— Peut-être, oui. Parfois je me le demande.

— Là-dessus, Brooke, tu n'as aucun doute à avoir.

— Tu ne crois pas que tu es de parti pris ?

— Bien sûr que je suis de parti pris ! Mais je ne suis pas aveugle. Je vois bien comment ils te regardent. »

Comment se fait-il qu'au début elle ait pu le croire tellement sûr de lui ? Certes, personne ne l'est jamais totalement. Mais, avec Brooke, il faut vraiment aller y voir à deux fois avant de s'en rendre compte. Il cache

bien ses failles. Il a presque trop bien appris la leçon, étant enfant.

« Qu'est-ce que tu aurais aimé faire, alors, si tu n'avais pas été professeur? »

Brooke a un sourire ironique.

« Je ne sais pas... m'occuper d'une plantation de thé, peut-être. Quelque part en Assam, dans un endroit très reculé, loin de toutes les horreurs de ce monde.

— Je sais. Ça, je peux comprendre.

— Je crains, hélas, qu'il n'y ait pas un seul endroit au monde où l'on puisse y échapper.

— Brooke, pourquoi n'essaies-tu pas d'obtenir un poste en Inde? »

Il secoue la tête.

« Non, chérie. Je ne pourrais pas y retourner. Ça a tellement changé. Je ne reconnâtrai rien. Je ne me sentirais plus du tout chez moi. »

Prisonnier d'un jardin imaginaire, d'un lieu qui n'a plus d'existence dans la réalité. Est-ce le cas de tout le monde? Pas de Morag. Elle ne retournerait pas à Manawaka pour tout le thé du monde, de Chine ou d'Assam. Et pourtant, elle est habitée par cette ville, comme elle l'a habitée, jadis.

« Brooke... c'est terriblement triste, ce que tu dis là. Je suis navrée. Je voudrais tant pouvoir faire quelque chose.

— C'est la condition humaine, dit Brooke, subitement. Personne n'y peut rien.

— Ah non, Brooke. Ça, non. Je ne peux pas l'accepter. Impossible.

— Bon, d'accord. Il y a quelque chose que tu peux faire, alors. Continue d'être heureuse, gaie... Pour moi, c'est comme du levain. Venant de toi, c'est ce qui peut me faire le plus de bien. »

Je ne lui laisserai jamais voir la Celte noire qui se cache en moi. Morag, peu avant son mariage. Cela paraissait facile, à l'époque.

« Brooke... ce que tu viens de dire... je continuerai, je te le promets. »

Suffit-il de le vouloir pour y parvenir? Et si, dans le fait de le vouloir, même avec la meilleure volonté du monde, elle se ment à elle-même, est-ce que Brooke pourra y croire?

Cette nuit-là Brooke fait le même (le même? comment savoir?) cauchemar, celui qui revient régulièrement, et prononce le même nom.

Minoo.

Elle ne supporte pas le timbre bizarre, monocorde de sa voix. Elle lui secoue l'épaule.

« Brooke... réveille-toi.

— Oh non, encore? Décidément, je t'embête avec ça.

— Ce n'est rien. Qui était-elle, Brooke? »

Il se frotte les yeux et s'assied dans le lit.

« T'ai-je raconté... Oui, je suppose que j'ai dû t'en parler. Eh bien, autant te le dire ; mais

ça n'a pas grand intérêt. C'était une Hindoue... et je t'avoue que je ne me rappelle même plus si elle était vieille ou jeune. Dans mon souvenir elle est vieille, mais c'était peut-être une jeune fille. J'avais entre cinq et six ans. Elle était mon *ayah*.

— Ton quoi?

— Mon *ayah*. Elle s'occupait de moi. Elle était très... comment dire... affectueuse, tendre avec moi, des sentiments qui n'étaient guère de mise chez nous. Ma mère, qui souffrait de migraines, passait le plus clair de son temps étendue dans un hamac. Minoo jouait avec moi, elle m'aidait à construire des petits forts avec des cailloux, elle...

— Oui?

— Eh bien, dit Brooke, en étendant le bras pour prendre une cigarette et en l'allumant lentement, en fait, quand je n'arrivais pas à m'endormir, elle venait dans le lit à côté de moi, me prenait dans ses bras et elle me caressait. Je veux dire, partout. J'avais un orgasme, ou enfin l'équivalent chez un enfant, et alors je m'endormais. C'est une pratique courante, là-bas, comme je l'ai appris plus tard. Mais pas chez les Européens.

— Je ne sais pas si ce serait recommandé par le Dr Spock, dit Morag, mais ça ne me paraît pas bien grave.

— Non, c'est vrai, dit Brooke. Mais, un soir, mon père est entré dans ma chambre.

— Ah, je vois.

— C'est la raison, d'ailleurs, pour laquelle, le lendemain, il m'a battu et ligoté au fameux

banc à l'entrée de notre demeure avec, sur moi, l'écriteau qui disait *Méchant garçon*.

— Quelle horreur !

— Oh, il ne faut rien exagérer, dit Brooke. C'est ennuyeux que ces choses-là remontent à la surface, c'est tout. En tout cas, ça m'a aguerri. Après, je lui ai voué une haine inextinguible. J'imagine qu'enfant j'ai dû me demander s'il avait raison, mais au moins j'ai appris très jeune que la vie est dure et que, si l'on ne veut pas perdre pied, il faut être dur aussi. J'ai appris à prendre ma vie en main, à avoir un maximum d'emprise sur les choses, pour que les forces du monde extérieur ne puissent pas m'atteindre, ou en tout cas le moins possible.

— Pourtant, ce soir, quand tu étais déprimé, tu disais que c'était la condition humaine et qu'on n'y pouvait rien.

— C'est vrai. Je pense en effet qu'on est tous plus ou moins dépressifs : c'est notre destin. Mais on a quand même le pouvoir de se protéger des coups venant de l'extérieur.

— Peut-être même un peu trop. Brooke, écoute... nous ne savons presque rien l'un de l'autre. Je veux dire... pas vraiment. Même au bout de cinq ans ou presque. Il faut qu'on se connaisse mieux. Je ne pense pas que, toi comme moi, nous nous soyons vraiment dit ce que nous ressentions dans bien des domaines. Je ne suis pas celle que tu crois. Et tu n'es pas non plus celui que je croyais que tu étais. Je ne savais pas. Je te préfère comme ça. Il n'en aurait peut-être

pas été ainsi il y a quatre ans, mais maintenant oui. Il faut qu'on se parle davantage.

— Je ne dis pas non, dit Brooke, en éteignant sa cigarette et en lui donnant une petite tape sur les fesses, mais, en attendant, j'ai un cours demain matin à huit heures et demie et il faut que je dorme. »

Elle ne peut pas lui donner tort. Quand on est obligé de se lever à sept heures, on ne passe pas toute la nuit à parler de son enfance.

Quelle part de l'enfance de Lilac venait de sa propre enfance ? Tout. C'est toujours comme ça.

Morag s'arrête généralement d'écrire aux alentours de quatre heures, pour avoir le temps de sortir de son roman avant le retour de Brooke. Elle n'y arrive pas toujours. Parfois elle oublie que, dehors, l'heure tourne.

Cet après-midi elle l'a oublié, parce que Lilac s'est fait avorter toute seule, dans des conditions dont Morag se souvient encore. Et pourtant, ce n'est pas pour Eva qu'elle a de la peine, là, à cet instant, seulement pour Lilac. Morag finit le chapitre, s'écarte de la machine à écrire, se promène de long en large dans l'appartement, fume, essaie de se débarrasser de la tension en quelques minutes, ce qui est impossible. Il est six heures moins cinq.

La clé dans la serrure, c'est Brooke.

« Bonsoir, chérie.

— Le souper n'est pas prêt, lâche Morag. Il n'est même pas en train. »

Il la dévisage.

« Mais tu trembles ? Pour l'amour du ciel, Morag, que se passe-t-il ? Tu es malade ou quoi ? »

Il y a un instant, elle était sur la défensive, pleine d'agressivité. À présent, elle n'ose pas.

« C'est... non, tout va bien. C'est juste que... je suis à un moment crucial. Du livre, je veux dire. »

Brooke rit, soulagé.

« C'est tout ? Mon Dieu, un instant, j'ai cru à quelque chose de sérieux. »

Ça l'est. Ça l'est. Mais elle ne le dit pas. C'est curieux, si une amie venait de se faire avorter elle-même, causant un bouleversement autour d'elle, et pas seulement en elle, personne ne s'étonnerait qu'on soit sens dessus dessous, anxieux, ébranlé. Ce n'est pas différent quand il s'agit d'un personnage de roman ; c'est même pire, parce que, tout ce que Lilac ressent, Morag l'a ressenti. Pour être invisible à l'œil nu, le sang n'en est pas moins réel. Elle veut s'expliquer, mais se sent trop lasse.

« Ce n'est pas grave, voyons, est en train de dire Brooke. Ça n'est pas si fréquent. On va sortir. Dépêche-toi, va, et mets quelque chose de présentable. »

Elle n'a qu'une envie, c'est dormir quatorze heures d'affilée. Mais elle va se chan-

ger, met une jolie robe, se coiffe. Après tout, c'est gentil de sa part. Vraiment gentil. Il aurait pu être fâché, mais non.

Elle avale trois aspirines et essaie de se faire aussi belle que possible.

SEPT

Sa journée de travail terminée, Morag s'en alla faire un tour. Un chemin de terre passait devant la maison, dont l'entretien était, en principe, assuré par la municipalité, mais, aucun électeur digne de ce nom ne vivant dans ces parages, il était plein d'ornières profondes qui ne dataient pas d'hier. Les petits buissons de cornouillers à branches rouges avaient fleuri en grappes blanches. Les phlox sauvages, blancs et pourpres, étaient si lourds et riches de leur parfum de juillet qu'ils semblaient presque déplacés, ici, au milieu des herbes folles et de la poussière.

Un carouge à épaulettes. On ne soupçonnerait guère, à les voir sur une branche, la splendeur qui se dérobe à nos yeux sous leurs ailes repliées. Sauf quand ils s'envolent en déployant leur éventail de plumes écarlates cachées parmi les noires.

Une marmotte grassouillette détala devant elle. Morag les aimait bien, toutes goinfres qu'elles étaient. Avec leurs rondeurs, elles lui paraissaient inoffensives, amicales même. Mais Royland disait qu'à cause des trous qu'elles faisaient, les bêtes trébuchaient et se cassaient parfois une patte. Stupides marmottes qui, bien que végétariennes et n'ayant rien à voir avec les grands prédateurs comme le dinosaure ou le jaguar, pouvaient casser la patte d'une pauvre vache innocente rien qu'en vaquant à leurs petites affaires.

Morag ne partait jamais se promener sur ces chemins sans bâton. Pour écarter : les

chiens enragés bavant d'hydrophobie ; les renards tueurs ; les coyotes ; quelque rare vieux loup ayant survécu depuis le temps des premiers colons, à l'insu de tous, mais tapi, peut-être, haletant, dans le sous-bois, prêt à bondir ; et enfin les serpents venimeux, même si le livre des serpents dit qu'il n'y en a aucun dans ces parages.

Morag rentra. Les hirondelles pouvaient être véritablement dangereuses, comme toujours à cette époque de l'année, plongeant tels des bombardiers sur quiconque osait s'approcher un peu trop de leur nid — une construction de boue et de paille, en forme de gobelet, avec sa petite terrasse de chaque côté — situé au-dessus de la fenêtre de la cuisine. Les oisillons, qui étaient presque en âge de voler, en occupaient tout l'espace, de sorte que les parents hirondelles, ces temps-ci, dormaient sur la terrasse de boue et de paille. Admirables parents. Intelligents. Joyeux.

« On se calme, leur dit-elle, comme elles piquaient droit sur elle pour ne se redresser qu'à quelques centimètres de sa tête. Je ne leur veux aucun mal, à vos petits. »

Imaginez un peu, mourir d'une fracture du crâne, d'un coup porté par une mère hirondelle hystérique ? Originale, comme mort. Dans un roman, qui y croirait ? Mais les hirondelles ne touchaient jamais leur cible. Elles étaient pourvues d'un radar perfectionné.

La porte de la cuisine était ouverte. Morag l'avait pourtant fermée en sortant.

« Coucou !

— Pique ! »

Morag la serra dans ses bras, ce qui ne parut pas contrarier Pique. Elle paraissait même contente d'être là. Toujours la même : grande, mince, presque trop, avec ses longs cheveux noirs, raides, qui lui tombaient sur les épaules, vêtue d'un jean et de ce qui avait l'air d'être une chemise d'homme fort usée, dont les manches avaient été coupées et laissées sans ourlet, d'une ceinture large, en cuir, avec une vieille boucle en cuivre qu'elle ne lui avait jamais vue mais qui lui semblait étrangement familière.

« Comment vas-tu, ma chérie ? » demanda Morag, tenant sa fille à bout de bras pour mieux la voir et déceler le moindre signe de malnutrition, de mauvais traitement ou de tristesse sur son visage. Pique avait les yeux cernés. Nuits blanches ? Soucis. À quel sujet ?

« Tu as l'air un peu fatiguée », dit Morag.

Pique rit.

« Je vais très bien, Ma. J'suis venue en stop de Toronto et ça n'a pas très bien marché. Donc je *suis* fatiguée. C'est pour ça que j'ai été retardée, manque de pot. Je crève de faim. T'as du beurre de cacahouète ? J'arrive à l'instant. Est-ce que Gord a téléphoné ? J'espère que non. Quelle poisse. Il ne veut pas me lâcher. Je veux pas lui faire du mal, moi, à ce gars, mais qu'est-ce que j'y peux ? Où est le pain, dans le frigo ? Ah oui. Tu ne devrais pas manger du pain blanc, Ma, c'est très mauvais pour toi. Et toi, comment vas-tu ?

— Bien, bien.» Morag alluma une cigarette, d'une main tremblante. «Je suis contente de te voir. Tu vas bien, vraiment?»

Pique sourit, ses yeux bruns, taillés en amande, pleins de petites lumières dorées, d'étincelles.

«Zen, Ma. Je nous fais du café? Où est le percolateur? Tu ne devrais pas boire cette cochonnerie d'instantané. C'est de la merde. Bien sûr que je vais bien. Je t'assure. Tu ne le vois pas? Ça s'est bien passé, dans l'ensemble. Un peu moins bien, parfois. Il y a des coins où ils détestent les jeunes qui font du stop. Ils préféreraient te voir crever. Vraiment. C'est leur colère qui me fait peur.

— À moi aussi, je vais te dire.

— Surtout qu'ils ne savent pas qu'elle est là, en eux, dit Pique. Ils se croient parfaitement raisonnables, ils pensent que c'est toi qui es dans l'erreur, rien que parce que tu existes et que t'es pas comme eux, ou que tu t'habilles pas comme eux, ou que t'as pas envie de mener la même vie qu'eux. On sent leur colère, même s'ils ne touchent pas à un cheveu de ta tête. Elle est comme... presque palpable. Elle se voit, elle s'entend, elle se sent. Tu vois ce que je veux dire?

— Je crois, oui. Je l'ai vue, moi aussi, en d'autres circonstances, quand j'étais petite.

— C'est une chose qui m'est venue à l'esprit, dit Pique, entre deux bouchées de sandwich, quand je suis allée à Manawaka. Je suppose que ça a pas mal changé, en surface. En profondeur, eh bien... je n'en suis pas sûre.

— As-tu vu...

— Je crois pas que je puisse en parler, là, pas encore, dit Pique, choisissant bien ses mots. Je t'en parlerai une autre fois, peut-être. Je ne crois pas que la vieille maison de Christie soit encore là. Il y a pas mal de nouvelles petites baraques, rue de la Colline.

— Aucune envie de voir ça. Remarque, ça ne peut pas être pire qu'autrefois.

— Une ville prospère, à mon avis.

— Je suppose, oui. Es-tu allée en bas, dans la vallée?

— Plus tard, je t'ai dit.

— Pardon.

— Pas de problème. T'as des oranges, ou des bananes?

— Sur le buffet. Cette chouette ceinture, là, où est-ce que tu l'as eue?

— Mon père. C'est lui qui me l'a donnée. Il a fallu qu'il la raccourcisse pas mal. C'était la sienne.

— Ah, c'est ça! Il me semblait bien l'avoir déjà vue.

— Je l'ai vu à Toronto, Ma.

— Je sais. Il m'a téléphoné.

— Ah oui! Pourquoi?

— Je ne sais pas, dit Morag, légèrement agacée. Pour me dire qu'il t'avait vue, et me demander ce qui m'avait pris de te laisser partir comme ça. Remarque, il a de bonnes raisons.

— C'est drôle, dit Pique. Il ne m'a pas du tout tenu ce langage. Il a dit qu'il savait pourquoi j'avais voulu aller dans l'Ouest et tout ça. Que lui aussi.

— Ouais, eh bien, peut-être qu'il m'a dit ça juste parce qu'il savait que c'était ce que je voulais entendre. En réalité, je pense qu'il m'a appelée pour me dire qu'il t'avait vue et que tu allais bien. Il m'a toujours trouvée un peu trop...

— Quoi?

— Bourgeois. Un peu trop conformiste.

— L'étais-tu? Conformiste?

— Ça dépend de quel point de vue on se place, dit Morag. Pour lui, oui, probablement. Du moins dans certains domaines. Il pensait que je voulais des choses auxquelles lui n'attachait pas d'importance. Et c'était vrai, à une certaine époque, mais plus du tout vrai, après, plus tard.

— Quoi, par exemple?

— Oh... une certaine respectabilité, une maison, le confort, tout ça.

— Vraiment? Pauvre Ma.

— Comme tu dis. Mais ce n'était pas si terrible. Ce n'était pas du tout ça, en fait. Difficile à expliquer.

— Mon père m'a donné des chansons, dit Pique. C'est le plus beau cadeau qu'il m'ait fait.

— Il me l'a dit. C'est bien. Je suis contente. »

Cette hypocrite de Morag. Jalouse du fait qu'il ait eu ça à lui donner. Comme les poèmes d'Okay. Pouvait-on offrir une pile de bouquins à quelqu'un? Seulement à quelqu'un qui aurait envie de lire, probablement. Peut-être que Pique lirait ceux de Morag par curiosité, lorsque celle-ci serait déjà en train de manger les pissenlits par la racine. Des chansons, en revanche. Et il les chantait il y a si longtemps, déjà, bien avant que tout le monde se mette à chanter ses propres compositions. Veinard. Dieu sait qu'il n'a pas eu une vie facile, pourtant.

«J'aurais jamais cru qu'il me les apprendrait, dit Pique. Il me les avait chantées une fois, tu te rappelles? Non, deux fois... n'est-ce pas, quand j'étais toute petite, aussi?

— Oui. C'est vrai. Quelques-unes, en tout cas.

— Gord n'a pas compris à quel point c'était important pour moi. Il pensait que ce serait exactement pareil si j'écoutais un disque et que j'apprenais les chansons de quelqu'un d'autre. J'ai pas su lui expliquer. Ça m'a fait tout drôle de le revoir, mon père. Est-ce que tu l'as aimé?»

Morag, assise, les mains autour de sa tasse de café, prend le temps de réfléchir. Comment répondre et faire passer des choses aussi complexes en une seule phrase bien choisie? Impossible.

«Oui, on peut dire que je l'ai aimé. Les mots n'ont plus pour moi tout à fait le même sens qu'avant. J'ai le sentiment — le sentiment, oui — qu'il m'était très proche. Je le

connaissais depuis très, très longtemps, tu sais. D'ailleurs, en l'occurrence je ne suis pas sûre que *connaître* soit le mot juste.

— On s'en tape, du mot juste », s'écria Pique. Puis, soudain, le cri de douleur qu'elle devait retenir depuis des années, « pourquoi est-ce que tu m'as eue, en fait ? »

— Je te voulais, dit Morag, abasourdie.

— Pour satisfaire ton propre désir, oui. Tu n'as jamais pensé à lui, ni à moi. »

Et à cette accusation, il n'y avait pas de réponse. Aucune. Parce que c'était en partie vrai. Avoir quelqu'un de son propre sang. Mais seulement en partie. Ce n'était pas comme si elle s'était fait faire un enfant dans son dos, après tout. Pas vraiment, en tout cas. Comment voyait-il ça, lui ? Elle ne le savait pas. Mais il avait donné les chansons à Pique.

Silence. Le soleil de l'après-midi entraît à flots par la fenêtre, comme si le jour devait durer toujours. Dans le nid, les jeunes hironnelles s'ébrouaient, impatientes de voler.

« Pique... »

Pique, assise au bout de la longue table, étendit la main vers celle de Morag.

« Oui, je sais. T'en fais pas. C'est pas grave. Tu veux que j'te dise, Ma ? »

— Quoi ? »

Pique était au bord des larmes, mais refusait de pleurer, se sentait obligée de résister, comme si c'était méprisable, compte tenu de ce qu'elle s'apprêtait à dire.

« Sa voix n'est plus ce qu'elle était, dit Pique d'une voix ferme. Il commence à avoir du mal à trouver du boulot. Il y a une sacrée concurrence, ces temps-ci. Et dans des tas d'endroits, il n'a plus qu'un truc qui fasse recette.

— Et c'est quoi ? » Mais elle savait.

« Tu vois, le fait qu'il fasse encore figure d'original, dit Pique de cette même voix troublante, calme et lointaine. C'est moche, pour lui. Et il n'est plus tout jeune.

— Moi non plus, dit Morag. Et moi non plus je ne durerai pas éternellement. Il m'arrive d'avoir envie de le revoir.

— Pourquoi tu n'y vas pas, alors. Il est là.

— Je ne suis pas sûre qu'il aimerait me voir. Probablement pas. »

La voix de Pique n'était plus ni calme ni lointaine.

« Tu me donnes la nausée. Tu me donnes vraiment la nausée. Avec ton putain d'orgueil, ta peur panique d'être rejetée. Tu es tellement bête, de ce point de vue-là, tellement bête !

— Ce n'est pas si simple », dit Morag.

Mais peut-être l'était-ce. Non, ça ne l'était pas. L'indécision totale. Si elle allait le voir, tout à coup, sans prévenir, il lui rirait au nez. Ou bien se trompait-elle ? Elle se sentit soudain très lasse.

« Si on soupait, qu'en dis-tu ?

— D'accord, dit Pique, sans enthousiasme. Je le prépare, ou tu t'en charges ?

— Je m'en charge. Tu le feras demain. »

Hélas, à cet instant, on frappa à la porte à coups insistants. Morag pria. Faites que ce soit Royland. Ou Maud et Okay. Mais non.

Gord. Qui d'autre ? Avec ses cheveux en bataille, blonds comme les blés, et son visage d'adolescent encore un peu poupon, mais dont les traits laissaient deviner une ossature forte. Un visage résolu, opiniâtre, mais les yeux bleus étaient désespérés.

« Écoute, Pique, commença-t-il, rien qu'une minute, veux-tu ?

— Je t'ai demandé de ne pas venir ici », dit Pique d'une petite voix impuissante. Puis, s'emportant : « Je sors, et ne te remets pas à me suivre, tu entends ?

— Puisque tu sors, dit Morag, tu pourrais peut-être prendre une casserole et nous cueillir des fraises des bois, pendant que tu y es.

— Oh, c'est pas *vrai* ! » Pique sortit en trombe, la porte claqua.

Toujours autant de tact, Morag. Question de pragmatisme, c'est tout.

« Tu veux un café ? » demanda-t-elle à Gord, espérant qu'il dirait non et partirait immédiatement.

Il accepta et s'assit.

« Pourquoi elle est comme ça, Morag ? » demanda-t-il, l'air implorant, comme s'il

attendait d'elle une révélation. « Mais qu'est-ce que je lui ai fait pour qu'elle soit comme ça avec moi ? Tout allait bien pendant un temps, là-bas, dans l'Ouest, quand je l'ai rejointe. Et ça n'a pas été facile, croyez-moi. De la trouver. Et puis elle est repartie, comme ça, sans crier gare. Qu'est-ce qu'elle veut que je fasse ? »

Elle veut que tu lui foutes la paix, pauvre con. Non, un peu trop, tout de même.

« Écoute, Gord, dit Morag, elle tient beaucoup à toi. Je veux dire qu'elle tient à toi en tant que personne. Je crois juste qu'elle ressent le besoin d'être un peu seule pendant quelque temps, qu'elle a besoin de se trouver. Il va falloir que tu lâches prise. »

Aurait-ce été moins cruel de lui dire que Pique ne s'entendait plus aussi bien avec lui, que ce n'était leur faute ni à l'un ni à l'autre, qu'elle cherchait quelque chose que personne ne pouvait trouver pour elle, qu'elle n'avait plus pour lui les mêmes sentiments qu'avant et ne pouvait pas feindre quelque chose qu'elle n'éprouvait pas ? Non, pas moins cruel, probablement.

Est-ce que je ne fais qu'interpréter les raisons de Pique au travers de ma propre expérience ? Peut-être n'est-ce pas du tout cela qu'elle éprouve. Et pourquoi parle-t-elle tant de son père, tout à coup ?

« Ouais. C'est ça, j'ai compris, va. » Il regarda Morag d'un air furieux, l'espace d'un instant.

Tout ça, c'était la faute de Morag, se disait-il probablement. Elle avait eu une drôle de façon de l'élever. C'était couru. Mauvaise scène. Morag sentait l'hostilité de Gord, comme du vitriol qu'on lui aurait jeté à la figure.

« Qu'est-ce que je peux faire, vous avez une idée ? dit-il alors, d'un ton implorant. Ça doit être ma faute, mais je vois pas en quoi ? »

Morag comprit que ce qu'elle avait pris pour de l'hostilité de sa part n'était en réalité que l'expression des reproches qu'il s'adressait à lui-même.

« Je ne sais pas quoi te dire, dit-elle. Rien, je le crains. »

Gord se leva.

« Ouais. C'est bien ce que je pensais, en fait. Merci quand même, pour le café. Bon, ben je m'en vais. Dites à Pique de m'appeler si elle veut me voir. Ma tante prendra le message si je ne suis pas là. »

Nul doute que, du moins jusqu'à ce qu'il se trouve une autre femme, il se lèverait à quatre heures du matin s'il le fallait, mandé d'urgence de la ferme de sa tante, pour accourir sur les lieux. *Par la brume et la boue (ou le feu et les flammes, ou la glace et la neige, je ne sais plus) je te rejoindrai.* « Chloé. » De Spike Jones¹, parodie retentissante de tubas et de cloches à vaches, qui remontait à la nuit des temps. Morag deve-

1. Musicien et comédien américain très en vogue dans les années 1940-1950 qui jouait toutes sortes d'instruments improvisés.

nait une antiquité. Et aussi un esprit vagabond. *Dans la lune*, comme disait Prin.

« Je le lui dirai, Gord, je suis désolée. »

Elle l'était, vraiment. Pour Pique aussi. Cette aptitude illimitée qu'ont les humains à se faire du mal les uns aux autres, sans le vouloir.

Une heure plus tard, il faisait presque nuit, Pique revint avec une vieille boîte à café en fer-blanc pleine de fraises des bois parfumées.

« Maman...

— Mmm? Merci pour les fraises.

— De rien. Est-ce que tu trouves que je suis vache avec lui?

— Il n'y a pas de cruauté gratuite de ta part, en tout cas. Qu'est-ce que tu peux faire d'autre? Rester avec lui en ayant le sentiment de déchoir ou de te trahir toi-même?

— Dis donc, t'exagères pas un peu?» dit Pique.

Peut-être était-ce d'elle-même que Morag avait parlé et non de Pique. La chose à ne pas faire. Surtout pas de parallèles. Trop dangereux.

« Qu'est-ce que tu vas faire, ma chérie? demanda-t-elle. Pas à propos de Gord, je veux dire...

— Ouais. Tu veux dire de ma vie en général? Faire. Faire. Toujours faire. Suis-je vraiment obligée de *faire* quelque chose? T'inquiète pas, va, je trouverai un boulot. Et

je ne resterai pas ici éternellement — j'suis pas du genre à m'incruster. Ma... j'suis désolée. C'est pas ce que je voulais dire.

— Christie disait que *désolé* était une saloperie de mot, et que je ne devrais jamais le dire. Je n'ai jamais tout à fait réussi à m'en débarrasser, cela dit.

— Eh bien, d'après ce que tu m'as raconté, il n'avait pas toujours raison. Il arrive qu'on ait besoin de le dire. Il n'y a que quand on n'a pas envie de le dire mais qu'on le dit quand même que ça rime à rien. Si seulement je savais ce que j'ai envie de faire. Il doit bien y avoir quelque chose, mais je ne l'ai pas encore découvert. Il n'y a rien qui me tienne vraiment à cœur. Si, les chansons... les miennes, aussi. Mais va tout de même falloir que je gagne un peu ma croûte.

— Eh bien, repenses-y quand tu seras un peu plus en forme», dit Morag, qui s'était souvent donné (en vain) le même conseil.

Pique monta dans la chambre qu'elle occupait quand elle était petite et qui donnait sur la prairie, derrière la maison. Morag demeura un long moment en bas, sans allumer, à regarder la rivière. Ce qu'elle éprouvait, par-dessus tout, c'était un grand soulagement que Pique soit là. Vivante.

Le lendemain matin, Royland vint les voir avec un brochet.

« Ça, c'est pour le petit déjeuner de Pique, dit Royland. Je l'ai vue arriver hier, mais j'me suis dit que j'attendrais un peu avant d'venir. Elle va bien ?

— Ouais. Couci couça. Merci beaucoup, Royland. Reste donc un peu. Elle ne va pas tarder à se lever.

— Je reprends ma baguette, cet après-midi... Une ferme, juste de l'autre côté de McConnell's Landing. Tu crois qu'elle aimerait venir?

— Sûrement. Tu te souviens comme elle aimait t'accompagner quand elle était petite? Ça l'a toujours fascinée.

— Pas autant que toi », dit-il.

C'était vrai. Un mystère, qui la fascinait toujours. Qu'est-ce qui avait amené Royland à se faire sourcier? Qu'est-ce qui l'avait conduit à s'y essayer?

« Royland... tu te souviens le jour où tu as dit que tu avais été... eh bien, un rebelle? Qu'est-ce que tu... enfin, ça ne me regarde pas. Ne réponds pas si tu... »

Ne réponds pas, mon œil. Tout juste si elle ne lui tordait pas le bras.

« Ça me dérange pas, dit-il. J'étais ni ivrogne ni bagarreur. On peut être rebelle de toutes sortes de manières. J'étais prédicateur.

— Toi? Mais qu'est-ce qu'il y a de si...

— T'emballe pas. Laisse-moi finir. Prédicateur, donc. Pas pasteur, non. Le vrai, le genre à vous bourrer le mou à grands coups de bible.

— Ça ne te ressemble pas.

— Je me croyais investi d'une mission, poursuivit Royland. Que Dieu en personne

parlait à travers moi, aussi sûr que deux et deux font quatre, à travers moi et personne d'autre. Dans mes sermons, je menaçais les hommes du châtiment éternel. Il y en avait qui pleuraient. Des costauds, même. Je blague pas. T'imagines un peu le spectacle. Moi je le voyais pas. Enfin, pas de cette façon-là. Bref, j'étais marié à l'époque. Tu savais pas que j'avais été marié, hein? Je m'étais marié jeune, juste avant d'avoir la vocation. Eh bien, pendant toutes ces années, l'alcool, le tabac, la danse, les cartes, les chichis, toute robe qui ressemblait à autre chose qu'un sac à patates et tout ça, c'était banni de notre vie. Pour ma femme, ça a pas été marrant tous les jours, je te l'garantis. J'ai même arrêté de lui faire l'amour. Je brûlais, ça oui, mais chastement. Je pensais que ce serait gaspiller mes forces de... bref, tu piges. Elle détestait tout ça, mais elle ne m'a jamais tenu tête. Et si elle essayait, je la descendais en flammes, par un discours, ou bien une gifle. Ouais. Je me disais que c'était un coup pour le Seigneur.

— Ce n'est pas possible. Je ne peux pas le croire.

— C'est pourtant vrai. Mais, un jour, elle a fini par me quitter. J'aurais jamais cru qu'elle en serait capable. J'étais sûr qu'elle reviendrait. Mais non. Finalement, j'suis parti à sa recherche. Elle avait un cousin à Toronto, et j'ai réussi à la retrouver grâce à lui. J'suis allé la voir. Elle vivait toute seule dans une petite chambre minable. Travaillait comme serveuse dans un café. À peine j'ai posé mon regard sur elle, j'ai vu ce que j'avais fait. Je l'ai suppliée de revenir, que j'allais arrêter de

faire l'itinérant. J'ai dit que j'en trouverais un boulot dans une ferme ou un truc de ce genre. J'avoue qu'j'étais pas très sûr de tenir cette promesse. J'pensais que peut-être ça suffirait juste que je lui crie plus après, ou pas autant, en tout cas.

— Et elle est revenue ?

— Elle a dit qu'elle voulait d'abord aller voir son cousin et sa femme, poursuit Royland, lentement, et qu'elle reviendrait aussitôt prendre ses affaires. J'ai revue qu'une fois, à la morgue. Elle s'était noyée. Je suppose qu'elle avait pas pu se décider. Elle avait peur de moi. Peur de revenir. Peur de pas revenir. Elle a pas cru que je changerais. Et peut-être bien qu'j'aurais pas changé.

— Royland... Oh, mon Dieu, Royland, je suis désolée, je n'aurais pas dû demander.

— Pas grave. C'est pas quelque chose dont je parle facilement. Mais on s'connaît depuis assez longtemps, maintenant. Enfin, après ça j'suis allé dans le Nord. Seul. J'y suis resté en tout à peu près cinq ans. J'ai fait toutes sortes de boulots, bûcheron, tout. Pis j'ai commencé à comprendre — pas tout d'un coup, remarque, mais petit à petit — que j'avais été fou à lier, avant. Y avait de bonnes raisons à ça, mais c'est trop compliqué pour entrer dans les détails. J'ai été élevé par une tante qui... enfin, c'était pas sa faute non plus. On sait jamais comment c'était pour les autres, ni à quand ça remonte. Toujours est-il que j'me suis découvert ce don de sourcier, alors j'suis revenu m'établir ici. Trouver de l'eau me paraissait mieux que...

— D'invoquer les flammes de l'enfer?

— Exactement. Il y a déjà pas mal d'années que j'crois plus à l'enfer. Mais c'est peut-être qu'une façon de dire que, si j'y croyais, je connais quelqu'un qui serait sûr d'y finir.

— Ton enfer, moi j'ai l'impression que tu l'as déjà vécu.

— Ça, c'est sûr, dit Royland avec calme. Je pourrais pas dire le contraire. »

Pique descendit l'escalier bruyamment, se précipita vers Royland et l'étreignit :

« Tiens, mais c'est notre Vieil Homme de la Rivière ! Salut, Royland !

— C'est un plaisir de te voir à nouveau parmi nous, Pique. Je t'ai apporté un brochet pour le p'tit déjeuner.

— T'es un gars super, Royland. Vraiment super. Tu veux que j'te dise ? T'as eu sacrément tort de pas te marier. T'aurais dû avoir des p'tits enfants. T'aurais fait un super grand-père. »

S'il te plaît. Pique... non. Combien de fois Morag avait-elle, elle aussi, fait à la légère ce genre de remarques ?

Mais Royland le prit bien. Il se contenta de sourire. Peut-être y avait-il bel et bien un âge dans la vie où ce genre d'allusions n'avait plus le pouvoir de vous démolir. Qu'il vienne, ce jour.

« Tu sais, dit Royland, j'ai toujours pensé que c'était un peu ce que j'étais pour toi, Pique.

— C'est vrai », dit-elle.

Tard dans l'après-midi, alors que Morag regardait par la fenêtre, elle remarqua qu'une première petite hirondelle avait quitté le nid pour aller se percher, ou plutôt se blottir dans l'orme, les plumes hérissées, en équilibre instable sur une branche basse. Pendant ce temps-là, un tas d'hirondelles (parents, oncles, tantes, cousins, cousines) allaient et venaient autour du nid, piaillant de leurs petites voix aiguës qui disaient, de toute évidence *C'est comme ça qu'on vole, les enfants ! C'est facile ! Essayez donc... Vous ne resterez plus jamais immobiles !* Un à un, les quatre autres oisillons se laissèrent enfin attirer hors du nid et atterrirent sur la branche de l'orme, à côté du petit téméraire. Les cinq y demeurèrent là un moment, l'air abattu. *Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?* Mais dès demain on les verrait voler d'une rive à l'autre, comme s'ils n'avaient jamais fait autre chose.

J'ai une lecture anthropomorphique du monde. Et alors ? Et même si ce n'était pas le cas, le fait est qu'ils apprennent vite. C'est chaque année un émerveillement que de les voir ainsi prendre leur envol.

« Bonjour, Morag ! On peut entrer ? » demanda Tom.

Ils étaient trois. Non, il y avait quatre personnes à la porte.

« Entre ! Depuis quand te faut-il une autorisation pour entrer chez moi ? »

Tom grandissait. Il arrivait maintenant à la ceinture de son père. Okay poussa la porte, et Maudie, les cheveux d'un blond presque blanc fraîchement lavés sur les épaules, se glissa à l'intérieur avec Thomas.

Okay se heurta à la table en chêne. Il regardait ailleurs, en direction de Tom et de la quatrième personne, un jeune homme aux cheveux noirs, raides, qui lui arrivaient aux épaules. Il était maigre (mince? ces enfants étaient tous minces aujourd'hui; à cause de leur régime, ou peut-être de leur manière de voir les choses), avait une grosse moustache, mais qui lui allait assez bien, et des yeux gris circonspects qui exprimaient un certain flottement.

Okay décida qu'il valait mieux mettre ses lunettes, comme toujours quand il se cognait contre un meuble. Okay était un peu comme Dan McRaith, dont la gaucherie ne manquait pas de charme.

« Je te présente Dan, dit Okay. Dan Scranton. Il est de Calgary, ou des environs. Il va passer quelque temps avec nous. »

Dan. Morag sentit la lame se retourner dans son cœur. Il devait très certainement y avoir des millions d'hommes prénommés Daniel sur la terre. Malgré cela, elle aurait bien aimé que cet enfant-là ait un autre nom.

« Bonjour, dit-elle. Asseyez-vous, je vous en prie. Maud, Pique est partie avec Royland... chercher une nouvelle source pour John Fraser. Ils ne devraient pas tarder. Vous restez souper? »

Quand Pique et Royland revinrent, Pique accueillit le clan Smith comme si c'était le sien, ce qui était le cas. Après le souper, Dan Scranton sortit sa guitare et chanta quelques chansons qu'il avait écrites pour des personnes, des gens bien précis, qui avaient des noms et vivaient quelque part. Même chose pour ce qui était des collines et des plaines de l'Alberta qu'il avait quittées quelques années auparavant, où il était résolu à ne pas retourner, mais qu'il aimait désormais, d'un amour douloureux que ses mots exprimaient.

Pique écouta en silence. Puis, comme si le moment était venu, elle alla chercher sa propre guitare.

«J'en ai écrit une ou deux, moi aussi, dit-elle, mais je n'ai aucune envie de les chanter maintenant. Celle-ci n'est pas non plus une des chansons de mon père. C'est celle que Louis Riel a écrite en prison, avant d'être pendu.»

Elle la chanta doucement d'une voix claire, d'abord en français, puis en anglais. Les quatre couplets, puis le dernier.

*Mourir s'il faut mourir,
Chacun meurt à son tour;
En brave je voudrais mourir,
Faut tous mourir un jour.*

*Dying, for it is necessary to die,
Everyone dies in turn,
I long to die bravely
For all must die one day.*

« Où l'as-tu apprise ? demanda Morag.

— Dans un livre, répondit froidement Pique. Je l'ai apprise dans un livre. Quelqu'un que je connais m'a appris à la chanter en français. Je sais seulement reproduire les sons. Je ne sais pas ce qu'ils veulent dire. »

Dan Scranton se leva, alla s'asseoir par terre, à côté d'elle, et lui prit la main.

Quand les autres furent partis et que Pique fut allée se coucher, Morag mit un disque, en baissant le volume au minimum, et se passa une chanson gaélique intitulée « Morag of Dunvegin ». Les mots n'avaient aucun sens pour elle, ce n'était qu'une suite de sons incompréhensibles, totalement dépourvus de logique. Dan McRaith avait rigolé, la fois où elle lui avait naïvement dit qu'elle aurait aimé connaître le gaélique. Lui-même ne savait pas un mot de gaélique, ou alors un mot par-ci par-là, rien qui puisse faire une phrase. Pourquoi ne prendrais-tu pas des leçons ? lui avait-il dit à l'époque. Ce qu'elle n'avait pas fait, bien entendu. Trop paresseuse. Elle aurait sans doute aimé pouvoir y arriver d'un coup de baguette magique. Et pourtant, laisser mourir une langue lui paraissait un crime. Elle en avait pris conscience, alors, en s'adressant à de vieux pêcheurs, à Crombruach. Ils parlaient un anglais mélodieux, pesant chaque mot, comme s'ils traduisaient dans leur tête avant d'ouvrir la bouche, et elle ne comprenait pas certaines de leurs remarques, mais ils ne prenaient jamais la

peine de les expliquer, ou n'auraient pas été en mesure de le faire.

Christie, qui racontait ses histoires dans la seule langue qu'il connaissait, l'anglais, avec à peine un reste d'accent écossais, et dont la voix, pourtant, pouvait se gonfler d'échos qui remontaient à Dieu sait combien de siècles. Christie, qui invoquait les fantômes de ceux qui n'avaient jamais existé, mais vivraient toujours, désormais.

Des langues oubliées à jamais enfouies quelque part dans le cœur de ceux qui les avaient perdues. Jules et ses deux langues perdues, n'ayant retenu que des bribes de français et de crie, mais parlant à jamais l'anglais comme si c'était une langue étrangère pour lui.

Brooke parlait le hindi, quand il était petit, mais il avait pratiquement tout oublié. Quoique là, c'était différent. Ce n'était pas la langue de ses ancêtres. Il regrettait d'en avoir perdu l'usage pour d'autres raisons.

FILM DES SOUVENIRS : FRICTIONS

« Alors, on a été bien sage, aujourd'hui ? » demande Brooke.

C'est devenu un jeu de sa part, une plaisanterie avant l'amour, en prélude à toute caresse, même. Si elle proteste, il se replie sur lui-même, ne laissant affleurer qu'une colère inexprimée. Elle doit jouer, ou être prête à affronter cette froideur. Dans l'un comme dans l'autre cas elle a peur. Mais il

n'y peut rien, et elle le sait. Et il lui est impossible d'en parler puisque ce n'est après tout qu'un jeu.

Elle sourit, espérant que cela suffira, qu'elle n'aura pas besoin d'avoir recours aux mots. Et ça fait l'affaire. Brooke, immobilisé au-dessus d'elle, abaisse alors son long corps contre le sien. Elle sent la colère monter en elle, veut le repousser, ne rien recevoir de lui. Mais elle répond à l'appel de la chair, se laisse prendre, mord à l'hameçon, et tout est bien à nouveau.

Après, cependant, quand Brooke dort à côté d'elle, elle ne peut pas dormir, l'orgasme étant désormais impuissant à éteindre, durablement, la sonnerie d'alarme qui retentit dans sa tête.

Le professeur et Mme B. Skelton ont à présent un nouvel appartement, très chic, en parfait accord avec la nomination de Brooke au poste de directeur du département. C'est un grand appartement, situé au dernier étage d'un immeuble du centre-ville, meublé en style danois, moderne, avec de longues tables basses en teck et de superbes sièges (qu'on ne peut pas appeler *sofas* ou *divans*, mots qui paraissent singulièrement démodés ici). Sur les murs couleur crème, plusieurs tableaux contemporains relativement chers que Brooke dit être bons, et même excellents.

Pendant la journée, Morag écrit. Puis vient le jour où, à sa grande surprise, le roman est fini. Il a demandé plus de trois ans de travail et de réécriture. Elle se sent vidée, privée de la compagnie de Lilac.

« Pourquoi est-ce que tu ne me le montres pas ? dit Brooke. Je peux peut-être te faire une ou deux suggestions utiles.

— Je te le montrerai, Brooke. Mais avant, il y a quelque chose dont je voudrais te parler. Brooke, nous ne sommes plus fauchés. Ça fait huit ans qu'on est mariés. J'ai presque vingt-huit ans.

— Ah, je vois. »

Elle comprend aussitôt son erreur. Il ne pourra jamais lui dire, en fin de compte, une bonne fois pour toutes, qu'il ne supporte pas l'idée qu'elle porte un enfant. Il ne le dira jamais. Mais il ne peut pas non plus y consentir. Elle comprend à présent qu'elle est en train de le pousser dans ses retranchements, que c'est ce qu'elle fait depuis des années. Des retranchements dont la seule porte de sortie est la violence, pas une violence physique, mais une violence quand même, tant pour elle que pour lui.

Brooke se lève et se verse le reste du Martini de la carafe en argent.

« Crois-tu vraiment qu'il soit sage de faire naître un enfant dans le monde actuel ? »

Que peut-on répondre à cela ? Rien. Non, ce n'est peut-être pas le monde idéal, etc., mais elle aimerait quand même avoir des enfants. Pourquoi ? C'est une chose impossible à expliquer, qui vient du fond des âges. Une chose qui a besoin de s'affirmer envers et contre tout ? Ou bien le désir égoïste d'engendrer un être de sa propre chair, un être du même sang ?

« Je n'aurais pas dû en parler, dit Morag. Je suppose que tu as raison.

— Écoute, chérie, attendons de voir dans un an ou deux, comment vont les choses, d'accord ?

— Oui. »

Elle sait qu'elle n'abordera plus jamais la question.

Elle finit par montrer *Les Ravages de l'innocence* à Brooke. À contrecœur. Il veille tard presque jusqu'à minuit pour le lire.

« Ma foi, dit-il enfin, pesant ses mots, j'ai l'impression que la difficulté réside dans le fait que le personnage principal a du mal à s'exprimer, je veux dire qu'elle parle beaucoup, mais ne communique guère.

— Je sais ça. Je sais. Ça faisait partie du problème.

— Et puis je me demande, dit Brooke, en feuilletant le manuscrit, si le personnage principal — Lilac — exprime quoi que ce soit de neuf qui n'ait pas déjà été dit avant. »

Non, en effet. Mais c'est *elle* qui le dit. C'est toute la différence.

« Je comprends ce que tu veux dire. Je vais y réfléchir. »

Le lendemain, elle met le gros tas de pages sous enveloppe et l'expédie, le soumet à un éditeur. Sans rien dire à Brooke.

FILM DES SOUVENIRS : PRIN

Le télégramme de Christie dit : « *Prin très mal en point* — Peux-tu venir? — Bien à toi — Christie. »

Morag savait évidemment que cela arriverait un jour, mais ce jour lui a toujours paru lointain. Maintenant c'est là.

« Brooke, je n'ai pas envie d'y aller. C'est bien là le pire. Mais il le faut.

— Chut, dit-il, en la tenant serrée contre lui. Tu seras vite de retour, va. »

Pendant tout le voyage en train jusqu'à Winnipeg, puis dans le car jusqu'à Manawaka, Morag tente de se concentrer sur son roman, mais il est fini, il ne lui appartient plus, et il n'y a plus aucune raison pour que Lilac Stonehouse parle dans la tête de Morag. Elle ne veut pas penser à Prin, mais se révèle incapable de penser à autre chose.

Christie est venu la chercher à l'arrêt du car, et ils rentrent à pied rue de la Colline, au crépuscule, avant que les réverbères ne soient allumés. C'est le début de l'été et il y a une odeur de poussière dans l'air, à laquelle vient se mêler le parfum doux et capiteux des lilas qui poussent en grappes mauves et violettes sur les arbustes aux feuilles en forme de cœur, même devant les petites maisons pauvres de ce quartier.

« Dis-moi, Christie... comment est-elle ?

— Elle en a plus pour longtemps, Morag, dit Christie sur un ton un peu brusque, et l'euphémisme sonne bizarre, venant de lui.

— Elle est à la maison? » Morag prie pour qu'elle n'y soit pas.

« Ça fait d'jà un mois qu'elle est à l'hôpital, dit Christie. Y a un bout de temps qu'elle est pas bien. Même avant d'y entrer. »

Christie, qui s'est occupé d'elle tout seul. Eva a-t-elle continué de venir le samedi? Comment Morag pourrait-elle le savoir, elle qui n'écrit à Christie qu'une fois par trimestre, et encore?

A-t-elle mal agi en voulant partir? Non, ce n'était pas d'avoir voulu partir, d'avoir réussi à s'échapper, qui était mal. Ce qui était mal, c'était de s'être détournée d'eux, de leur avoir tourné le dos, à ces deux-là. *Ces deux-là*. Dès qu'elle revenait à Manawaka elle se remettait même à penser dans l'ancienne phraséologie. Ce *ces deux-là* superflu et qui, pourtant, leur donnait plus d'épaisseur, leur témoignait plus de reconnaissance qu'une phrase correcte. Lâcheuse. Faiseuse de mots, faiseuse d'écrans.

« T'es drôlement distinguée, Morag », dit Christie.

Elle est habillée d'une robe de coton assez coûteuse et d'un manteau d'été bleu pâle, les cheveux courts, ramenés en arrière. Et là, soudain, à cet instant, elle déteste ce moi extérieur, qui est en si complet désaccord avec ce ou ceux qui demeurent encore en elle sous le vernis. S'il reste encore quelque chose. Des restes.

Christie a une mine épouvantable. Elle réalise qu'il a soixante-quatre ans, tout à coup.

Il a toujours eu l'air vieux, d'aussi loin qu'elle s'en souvienne. À présent il ressemble à un fossile, aussi sec et ratatiné qu'une peau de lézard du désert. Ses yeux chassieux, jadis bleus, semblent s'être enfoncés dans leurs orbites ; on dirait que la peau brune et desséchée de son visage s'accroche à ses os comme si la chair en était absente, momifiée, semblable à celle d'un pharaon.

« Nous y voilà », dit Christie.

La maison pue. Il n'y a pas d'autre mot. Elle n'a, de toute évidence, pas été nettoyée depuis longtemps. Les odeurs ? De sueur, d'urine provenant de pots de chambre qu'on a négligé de vider, de chou bouilli, de pain rance et de saleté. Comment pourrait-il en être autrement ? Christie a fait ce qu'il a pu. La maison lui paraît plus petite que dans son souvenir.

« Quand pourrai-je la voir, Christie ?

— Demain matin. »

Morag monte dans son ex-chambre. Ne peut pas dormir. Dans cette pièce minuscule, les fantômes affluent. Fantômes d'êtres réels ou fictifs. Morag enfant, petite fille, jeune fille. Christie lançant le vieux cri de guerre. Clowny Macpherson. Gunn le Cornemuseur qui joua pour redonner courage à son peuple. Gunn le Canonnier, qui, si incroyable que cela puisse paraître, vécut sous la forme de Colin Gunn, son père. Le Chevalier Tonnerre, l'homme de la fable, l'homme des sortilèges. Ils sont tous là, ce soir. Lequel est réel, lequel est imaginaire ? C'est comme si tous étaient les deux à la fois.

Prin. Prin il y a longtemps, coiffant les cheveux de Morag. Prin, assise à l'arrière de l'église, où elle entrait à la dernière minute pour ne pas être vue, après qu'elle était devenue si grosse.

« Christie... ils ne peuvent plus rien pour elle, là-bas? demande Morag le lendemain matin.

— Non... rien de rien.

— Tu crois qu'elle préférerait être à la maison? Maintenant que je suis là.

— Ça c'est sûr, dit Christie, chuchotant presque. Elle le dirait pas. Mais je le sais. Cela dit, c'est pas un truc pour toi, Morag. C'est pas beau à voir, tu sais.

— Oh, Christie... j'ai suffisamment de comptes à rendre comme ça. Allez, laissons-la rentrer chez elle. »

Mais, sur ce point, le médecin est intraitable.

« Je ne peux pas vous empêcher de la faire sortir, madame Skelton, dit-il, mais le transport risque de lui être fatal.

— De toute façon elle va mourir, non? »

Le médecin fronce exagérément les sourcils. Ce n'est pas le Dr Cates. C'est un homme plus jeune, un étranger, un nouveau venu. Ça doit bien faire dix ans qu'il est là. Nouveau venu. Grand Dieu !

« Il ne nous appartient pas de hâter les choses », dit-il, conformément à ses principes.

Et pourquoi pas? Hein, pourquoi pas? Mais, face à cette parole d'évangile médical, Morag s'aperçoit qu'elle est à court d'arguments. Et, pour Christie, l'heure des combats est passée.

Morag va seule voir Prin. Une salle commune, comme il fallait s'y attendre, mais autour de son lit les rideaux blancs sont tirés. À peine Morag a-t-elle posé les yeux sur Prin qu'elle n'éprouve plus qu'un grand soulagement que le médecin ait eu le dernier mot. Impossible, impossible d'avoir Prin à la maison. Puis la réaction opposée. Qui ne préférerait pas mourir chez soi?

Prin repose sur le lit d'hôpital qui est bien trop étroit. Un drap blanc remonté sur elle, sur un tas de chairs flasques, immobile. Le corps miséricordieusement caché par ce premier linceul. Elle a encore moins de cheveux que Christie aujourd'hui, quelques mèches ici et là, des plumes dégarnies sur un cuir chevelu presque chauve qui rappelle (de façon insupportable) le crâne à moitié chauve des oisillons qui sont tombés du nid au printemps de cette année. Le visage de Prin est aussi vide qu'une feuille blanche, sur laquelle plus jamais rien ne s'inscrira désormais. Ses yeux ouverts ne voient pas.

« Prin... »

Morag touche le visage intouchable, les mains. Pas de réponse.

« Je ne crois pas que Mme Logan puisse vous reconnaître », intervient d'un ton affairé l'infirmière qui vient d'entrer.

Morag ne dit rien. Elle reste un moment assise là, la main sur celle de Prin, une main blanche, inerte, qu'on dirait sculptée dans du saindoux. Puis elle s'en va.

Prin meurt deux jours plus tard, dans son sommeil, comme on dit. Un sommeil qui durait depuis des années, sans que personne ne sache s'il était peuplé de rêves ou de cauchemars. Elle est morte un mois avant son cinquante-neuvième anniversaire.

Morag et Christie font leur veillée funèbre dans la cuisine, à la maison, à la lueur de l'ampoule électrique qui pend au plafond, une bouteille de scotch entre eux, sur la table.

« Elle était pas vieille, pourtant, dit Christie.

— Je sais.

— Le plus étrange dans c't'affaire, dit Christie, c'est qu'elle m'a toujours paru vieille, du jour où j'ai posé les yeux sur elle, et en même temps elle avait un côté très jeune. J'veux pas dire jeune *gaie*, comprends-tu?

— Je comprends. Oui.

— J'veux dire jeune comme un petit enfant qu'a pas encore vraiment appris à parler. J'pense qu'on y a dit — son père, et peut-être aussi ses instits', le peu d'temps qu'elle a été à l'école — y lui ont fait croire qu'elle était un peu simple d'esprit. P't-être que c'était vrai. J'ai jamais pu en êt'sûr.

— Peut-être qu'elle était simple d'une autre façon, dit Morag. Qu'il faut comprendre le mot autrement. »

Il y a huit ou neuf ans, la dernière fois qu'elle l'a vu, Christie se serait aussitôt emparé de cette réflexion sur la simplicité. Plus maintenant. Il la regarde avec des yeux voilés, sachant qu'il n'a pas compris le sens de ses paroles.

«Je pourrais pas dire, reprend-il, en leur versant à tous deux une nouvelle rasade de scotch, mais j'ai bien vu comment elle était. Y a des fois qu'c'est une chienne de vie.»

Morag prie pour qu'il ne se lance pas dans son vieux numéro. Il n'en fait rien. Il reste assis là sans rien dire, ratatiné, diminué. Du coup, elle regrette les délires d'autrefois qui, elle s'en rend compte, tout à coup, ne la gêneraient plus du tout.

«Remarque... j'étais pas un gars facile à vivre, dit Christie. Y avait que'qu'chose de sombre, en moi. Elle a jamais pu y voir ni rime ni raison, et pourquoi qu'elle en aurait vu ?

— Sa vie aurait été pire sans toi, Christie.

— Ça, dit Christie, on n'en sait rien.

— Moi si.

— Tu crois ça, toi ? » Une lueur bleue s'allume brièvement dans ses yeux. « Remarque, t'es jeune, c'est sûr que t'en sais bien plus aujourd'hui que t'en sauras plus tard. »

Morag rit. Comme c'est bizarre de rire, ici et maintenant. Mais ça paraît juste. Ils sont tous les deux déjà un peu éméchés.

« Christie... tu te souviens, ces histoires que tu me racontais quand j'étais gamine ? »

Silence.

« J'me rappelle que j't'en racontais, oui, dit enfin Christie, tout bas, mais j'ai plus trop le souvenir de c'que j'racontais. »

Morag voudrait bien, maintenant, lui raconter, lui raconter à lui toutes les histoires. Mais ne peut pas. Elle ne peut strictement rien faire, sinon étendre le bras pour atteindre Christie, à l'autre bout de la table, et toucher sa main aussi squameuse qu'une peau de lézard.

Les obsèques de Prin sont religieuses. Il y avait si longtemps que Prin allait à l'église, et elle aimait tant les cantiques, que cela paraissait évident. Christie et Morag sont tombés d'accord là-dessus. Morag dit au pasteur qu'il ne lui sera pas demandé d'homélie — juste le service des morts, et un cantique.

« Qui y assistera et chantera ? s'enquiert le jeune pasteur.

— Vous ne pouvez pas avoir le cœur ?

— Ce n'est pas ce qui se fait d'habitude, madame Skelton, à moins que... à moins que le défunt ne soit un citoyen de marque, finit-il par lâcher en prenant un air désolé.

— Si vous pouviez avoir au moins l'organiste, alors, dit Morag, d'une voix où perce la colère.

— Oui, ça je peux. C'est ma femme. »

L'heureuse femme.

Onze personnes, en fin de compte, assistent aux obsèques. La mère d'Eva Winkler et Eva, avec son mari et ses trois enfants adoptifs. Eva qui a vieilli, minci. Et aussi plusieurs vieilles dames, que Morag ne reconnaît pas. Du genre qui assistent à toutes les obsèques, peut-être, mais, à cet instant, Morag leur est reconnaissante de leur présence.

« Bonjour, Morag », dit Eva, juste avant d'entrer dans l'église.

Que lui dire, à Eva, qui parle aussi doucement qu'autrefois, comme si elle s'excusait d'exister ?

« Eva... je voulais te remercier. Pour tout ce que tu as fait pour Prin.

— C'était pas grand-chose, tu sais, dit Eva. Elle a toujours été chic avec nous, Vern et moi. »

Oui. Prin leur offrait un beignet de temps à autre. Et elle a donné à Morag le seul foyer qu'elle avait.

« Et Vern, qu'est-ce qu'il devient ?

— Oh, il s'est barré, sur la côte Ouest. Ça va super bien pour lui. On a eu une carte, l'an dernier à Noël. Il a changé de nom.

— Quoi ? »

Vernon Winkler, autrefois aussi frêle qu'un moineau, battu par son père, cet ours, ce cochon de Gus, probablement battu lui-même par un père depuis longtemps disparu, quelque part en Europe.

« Y s'fait appeler Thor Thorlakson, dit Eva en souriant. Ça sonne bien, tu trouves pas? »

Eva, qui avait traîné son petit frère partout pendant ce qui avait dû lui paraître des siècles, peut maintenant se réjouir de ce que Vern ait réussi. En voilà un autre qui est parti pour de bon... plus encore peut-être que Morag. Une carte, l'an dernier à Noël.

« Oui, très bien. »

Elles se quittent, Eva et Morag, entrent chacune de son côté dans l'église.

L'Office des morts. Les mots anciens.

*Nous venons au monde les mains vides, les
mains vides nous en repartons. Le Seigneur
donne, le Seigneur reprend ; béni soit le nom
du Seigneur.*

*Entends ma prière, ô Seigneur, écoute mon
cri ; ne reste pas sourd à ma douleur. Car je
suis étranger auprès de Toi, de passage ici-
bas, comme tous mes ancêtres avant moi.*

Un étranger de passage, comme tous mes ancêtres avant moi. Vient ensuite le cantique. Celui que Prin préférerait entre tous. Ils se lèvent, tous les onze, dans l'église presque vide.

*La Jérusalem céleste
De miel et d'or bénie...*

Quelques voix seulement, timides. L'organiste tire tout ce qu'elle peut de son instrument, pour couvrir la pénurie de voix. Christie se lève, mais ne chante pas. Morag chante, avec le sentiment absurde que c'est là tout ce qu'elle peut faire pour Prin.

*Dans la Ville céleste
Montent des chants d'allégresse.
Trônant parmi les anges
Et la multitude des martyrs,
Voici le Prince qui siège.
Il fait tout resplendir
Et pare d'un éclat glorieux
Les jardins des bienheureux.*

Dans la Ville céleste. Voici le Prince qui siège. Était-ce ce que Morag avait cru trouver, tant d'années auparavant, en épousant Brooke ?

Et à présent, ici, en ce lieu, la femme qui a élevé Morag repose, morte, et l'esprit de Morag, son attention ont quitté Prin. *Aide-moi, mon Dieu ; j'ai peur de moi-même.*

Après le service, le cercueil est transporté jusqu'au corbillard. Niall Cameron est là, qui attend, debout à côté d'un véhicule relativement neuf, pas le même que l'autre, dans la vallée, il y a si longtemps.

Niall a beaucoup vieilli. Son visage est marqué de rides semblables à une écriture sténographique que seule peut-être une personne la connaissant pourrait déchiffrer. Ses mains tremblent sur la poignée de la porte du fourgon. Son regard n'est pas fuyant, seulement absent. Elle voudrait lui demander s'il se souvient de ce jour-là, de l'incendie. Mais ne peut pas. Elle a le sentiment que ce serait trop pour lui, qu'il ne tiendrait pas le coup. Niall Cameron, qui a décidé de porter l'étrange responsabilité de s'occuper des morts de la ville, semble à présent en porter le masque. Il a vécu longtemps parmi les morts. Lui sera-t-il pour autant plus facile de

mourir parmi les vivants? Ou plus difficile, au contraire?

« Monsieur Cameron...

— Morag Gunn.

— Oui.

— Je ne l'ai pas bien connue, vous savez, la femme de Christie.

— Il y en a beaucoup qui ne l'ont pas bien connue. C'est... on n'y peut rien.

— Vous saviez que Lachlan MacLachlan est mort, il y a environ un an? dit Niall Cameron. Vous aviez travaillé pour lui, au *Banner*.

— Non, je ne savais pas.

— Son choix », dit Niall Cameron. Puis, comme pour se ressaisir, par égard pour quelqu'un d'aussi jeune que ses propres enfants, « il ne s'était jamais tout à fait remis de la mort de son gars, je suppose. »

Le fils de Lachlan, mort à Dieppe. Jules n'était pas mort. Si incroyable que cela puisse paraître.

Christie est debout à côté de Morag.

« Si ça n'avait tenu qu'à moi... tente Christie.

— Quoi?

— Je l'aurais enterrée moi-même », marmonne Christie, mais avec véhémence. « Ouais, au Dépotoir. »

Morag prend le bras du vieil homme et ils se rendent au cimetière.

FILM DES SOUVENIRS : LA TOUR

Maintenant — et c'est assez bizarre, étant donné l'horrible souvenir que lui a laissé la maison de la rue de la Colline — l'appartement de Toronto ressemble plus que jamais à une île déserte, ou à une caverne, peut-être, bien éclairée et magnifiquement installée, mais une caverne tout de même. Peut-on parler de *caverne* quand il y a des fenêtres? Morag regarde par les longues et hautes fenêtres les voitures tout en bas qui passent à toute allure sur Avenue Road, toutes semble-t-il résolues à s'entre-détruire ou, plus précisément, unies dans leur commun désir d'exterminer la race anachronique des piétons. Vues de cette hauteur, elles semblent à peine moins meurtrières qu'au sol. Elle les hait, les craint, et refuse d'apprendre à conduire.

Elle s'occupe comme elle peut — sort faire du lèche-vitrines, ou visiter un musée, une galerie. Sans rien voir. Elle téléphone à des amies, des femmes qui, comme elle, n'ont rien à faire et qui ne sont de toute façon pas des amies. C'est sa faute. Brooke dit qu'elle ne fait aucun effort pour se faire des amis, et c'est vrai. Aucun effort. Heureusement qu'il y a les lettres d'Ella et pour Ella, à Halifax. Morag est sans nouvelles des éditeurs à qui elle a envoyé son roman. L'attente est insupportable. Ella, qui lui écrit des lettres rassurantes, lui conseille la patience tout en maudissant les éditeurs.

Peut-être que le mot tour décrirait mieux son appartement. Crestwood Towers est le nom inscrit sur la plaque de cuivre voyante

qui orne le mur à l'entrée, près des grosses portes en verre laminé. Pourquoi une crête ? C'est un mystère. Sans compter qu'il n'y a pas le moindre petit bois à des kilomètres à la ronde. Où vont-ils chercher des noms pareils ? Mais une tour, ça oui, pour en être une, c'en est une. Une tour d'ivoire. Là, elle s'apitoie sur elle-même. *Rapunzel, Rapunzel, dénoue tes cheveux*¹. Tes longs cheveux noirs et raides, et non pas blonds et ondulés. Mais qui diantre oserait lâcher ses cheveux ici ? Même le petit groupe de fidèles de la classe d'anglais de dernière année (jeudi, vingt heures) s'exprime posément, dans un langage châtié, grammaticalement correct, dénué d'épithètes, aussi fade que du pudding au tapioca. Depuis la mort de Prin et son dernier séjour chez Christie, Morag ressent de plus en plus souvent une envie folle et potentiellement libératrice de se lâcher et de parler comme Christie, cet orateur fou qui pimentait ses discours d'interminables jurons bourrés de protéines et protéiformes dont elle a été nourrie tout au long de son enfance. Mais, bien entendu, elle s'en abstient.

Morag cesse d'aller chez le coiffeur et se laisse pousser les cheveux. Comment dénouer ses cheveux, quand on n'a rien à dénouer ? Elle a de drôles d'idées, par moments, se dit-elle.

« Nous allons chez les Morgan demain, dit Brooke. J'espère que tu vas aller te faire coiffer.

1. Allusion à la célèbre formule de la magicienne de « Rapunzel », conte des frères Grimm.

— Non, ose Morag, j'ai envie de les laisser pousser. Je ne supporte plus d'aller chez le coiffeur, Brooke.

— Mais pourquoi, mon Dieu? Es-tu allergique à un de ces trucs qu'ils mettent sur les cheveux? Pourquoi ne consultes-tu pas un médecin?

— Je suis allergique, c'est ça. Mais pas physiquement.

— Morag, aurais-tu la bonté de me dire ce qui se passe? Tes cheveux, là — tu me pardonneras ma franchise —, c'est vraiment n'importe quoi.

— Je les coifferai en arrière et les retiendrai avec des peignes en attendant qu'ils soient plus longs. Ce ne sera pas si mal. Je déteste aller chez le coiffeur, Brooke. Et ça ne date pas d'hier. Tu ne sais pas ce que c'est... toutes ces petites poupées parfumées en uniforme mauve, qui s'affairent autour de vous et vous donnent des complexes rien qu'en vous regardant; et pourtant je n'aime pas du tout la tête qu'elles me font. Je n'ai pas du tout envie d'avoir cette tête-là. Je ne sais pas. Je ne peux pas t'expliquer. »

Mais tout ce qu'il veut, c'est que sa femme ait l'air présentable, qu'elle lui fasse honneur. Est-ce trop demander? Parfois oui, d'autres fois non.

Brooke se lève du canapé danois moderne et s'avance vers elle. Lui passe un bras autour des épaules, et elle se tourne vers lui pour l'étreindre, se serre contre lui, fort, un besoin tout à coup.

« Attends un peu, dit-il avec douceur, il me semble que tu es en train de faire tout un plat de pas grand-chose, mon p'tit. »

Morag s'écarte de lui. Il la regarde d'un air... abasourdi? irrité? surpris?

« Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui ne va pas, à présent? » demande-t-il.

Oui, qu'est-ce qui ne va pas? Perfide Morag, qui se conduit comme une gamine. Elle en a conscience, et en plus elle se piège elle-même.

« Écoute, Brooke... je t'en prie, ne prends pas mal ce que je vais te dire. Mais... je voudrais bien que tu ne m'appelles plus comme ça.

— Comme quoi, bon Dieu? Qu'est-ce que j'ai encore dit?

— *Mon p'tit*. Brooke, j'ai vingt-huit ans et je mesure un mètre soixante-quinze, ce qui m'a toujours paru vraiment grand, mais enfin c'est comme ça, bordel de merde, c'est mon lot, nom de Dieu, et si ça m'embêtait avant, eh ben maintenant, j'm'en bats l'œil, si tu veux savoir, parce que j'en ai marre de m'en faire pour des foutaises et que j'joue très mal la comédie, et qu'on m'pende si c'est pas la foutue vérité, ainsi soit-il.

— Tu es hystérique, dit Brooke. Tu vas avoir tes règles, ou quoi? »

Morag garde un silence absolu. *Je ne connais pas le son de ma propre voix. Pas encore, en tout cas.*

« Non, dit Morag. C'était un éclat inconsidéré de ma part, digne de Christie, je te le concède, mais c'est exactement ce que je ressens. »

Elle est très, très en colère, en a conscience, subitement, et en même temps n'est pas sûre d'avoir le droit de lui en vouloir, à lui, ou à la nature complexe de sa propre nature.

« Je vais te dire, dit Brooke, j'ai l'impression que pour des raisons qui m'échappent tu repousses mon affection, Morag. Tu ne vois pas que, lorsque je te dis mon p'tit, c'est un mot gentil, affectueux ? Tu dois bien le comprendre, quand même ? »

Vrai. Entièrement vrai. Que peut-on répondre à ça ?

« Je sais, dit Morag. Ça, je peux le comprendre. C'est juste que, je ne peux pas t'expliquer, mais avec moi, ce que je suis, mon passé — car j'ai un passé —, ça ne colle pas. Quand j'étais enfant, je n'ai jamais été considérée comme une enfant, ce qui était une bonne et une mauvaise chose à la fois. J'imagine que mes parents ont dû me considérer comme une enfant, mais je n'en ai aucun souvenir, à part quelques bribes, peut-être, et ce que mon imagination a pu inventer par la suite.

— Dommage qu'il ait fallu que tu retournes là-bas récemment, dit Brooke. Tu avais fini par oublier. À présent tout ça est remonté à la surface et ça ne fait que te perturber, Morag. Est-ce que tu ne peux pas tout simplement chasser ces choses-là de ton esprit ?

— Je n'ai absolument rien oublié. C'est toujours là, en moi.

— La première fois que tu es venue à moi, dit Brooke, tu m'as dit que tu n'avais pas de passé. Ça m'a plu. C'était comme si tout commençait pour toi, là, juste à ce moment-là. Tu me faisais rire — je veux dire, pas rire de toi, mais avec toi. Aurais-tu oublié ? Je ne ris sans doute pas facilement. Il y avait en toi une innocence que j'ai adorée — vraiment adorée. »

Ce terrible besoin. Ce terrible besoin qu'il a de quelqu'un qui pourrait lui apporter un peu d'insouciance, de légèreté, d'apaisement. Comment lutter contre ça ? Comment rester en dehors des peurs de la caverne dans laquelle il a presque toujours vécu seul ? Même si y demeurer avec lui signifiait être enchaînée pour toujours à cette image d'elle-même dont il a besoin à tout prix, et qui sera toujours nécessairement mensongère ?

« Non, Brooke... je n'ai pas oublié. Je suis désolée. Je crois que je t'ai menti, sans le vouloir, et dès le départ.

— Tu n'as pas menti, amour. Tu ne pourrais pas. Pas toi. Il n'y a aucune duplicité en toi. C'est pour ça que je t'ai aimée.

— Tu te trompes, Brooke. La duplicité, elle est là, en moi, depuis l'âge de quatre ans. Je ne pensais pas que tu m'aimerais si je le laissais voir, c'est tout. Je veux dire, si je te montrais mon côté noir, qui ressort, parfois. »

Brooke va vers la fenêtre, y demeure un moment, regardant les voitures circuler en un ballet de chromes endiablé.

« Tu ne crois pas qu'on fait trop de cas de tout ça, Morag ? Je trouve que tu exagères, si je puis me permettre. Écoute... on est mariés depuis neuf ans. Ça a bien marché, dans l'ensemble. C'est normal qu'on ait eu quelques difficultés. Crois-tu que je n'en ai pas souffert, moi aussi ? Crois-tu que je ne me suis pas retenu, maintes fois, quand je rentrais le soir, par exemple, et que je te trouvais rivée à ta machine à écrire, comme hypnotisée, et pas de souper en train ? Bon, c'est un détail — ce que je veux dire, c'est que je ne me suis pas toujours senti bien accueilli. Tu crois que je n'ai jamais été attiré par d'autres femmes, des femmes qui cherchent surtout une relation chaleureuse avec un homme ?

— Si. Bien sûr. Parfois j'aurais presque préféré que tu...

— Non, tu n'aurais pas préféré, ce n'est pas vrai », dit Brooke avec amertume. Son visage exprime une telle souffrance, une telle ambiguïté qu'elle est obligée de détourner les yeux.

« Brooke... je te demande juste d'accepter que je ne suis plus la même. Ou alors je suis la même, mais celle que je suis me faisait peur, avant. Et maintenant je ne peux plus...

— Plus quoi ?

— Plus supporter de ne pas être prise au sérieux, dit Morag, à qui ces paroles semblent un peu trop mélodramatiques, quoique vraies. Plus supporter d'être traitée comme une gamine. »

Brooke la regarde. Son grand corps est raide, désuni.

« Moi, je te traite comme une gamine ? C'est comme ça que tu vois la façon dont on fait l'amour ? Notre entente sur ce plan-là n'a-t-elle pas toujours été bonne ? »

— Ça a été... si, tu sais très bien que si. »

Quoique, même là, ce jeu de récompense et de châtiments, ces dernières années. *Alors, on a été bien sage, aujourd'hui ?* Elle ne peut pas l'aborder maintenant. Parce que leur entente sur ce plan-là lui a tant apporté que, même si elle devait ne jamais, jamais plus avoir d'homme dans sa vie, elle ne pourrait pas quitter la vie en se plaignant.

« Eh bien alors, est en train de dire Brooke, peut-être que tu t'inquiètes pour rien.

— Peut-être, oui. Tu as sans doute raison. Je suis désolée, Brooke.

— Ce n'est rien, ma chérie. Tout va bien. Cette visite à Manawaka t'a un peu perturbée, c'est tout. Maintenant je vais nous faire un Martini bien sec à tous les deux, tu iras chez le coiffeur demain, et nous allons cesser de nous inquiéter pour des choses qui n'en valent pas la peine, d'accord ?

— Très bien, Brooke. D'accord. »

Elle se demande, si Brooke parlait de lui faire un enfant maintenant, si elle serait toujours d'accord.

*

Les Ravages de l'innocence revient au bout de sept mois, accompagné d'une lettre de refus polie. Morag l'envoie à un autre éditeur, et s'efforce de ne pas y penser.

Au bout de trois mois, le manuscrit revient, accompagné d'une lettre disant *Nous aimerions publier ce roman, mais nous avons trouvé que certains passages...* et cetera.

Presque un an que Morag n'a pas revu le manuscrit. Elle le reprend. Bon Dieu ! Certaines des remarques de l'éditeur lui paraissent archi-justes, d'autres grotesques. Elle enrage. Mais replonge dans le roman. Tente surtout, cette fois, de donner plus de poids au franc-parler de Lilac, d'en souligner l'importance, eu égard au reste de l'histoire. Ce travail de réécriture est à mille lieues de ce qu'était le premier jet. Rien à voir avec la sensation qu'elle avait d'être prisonnière, possédée par le personnage. En fait, c'est beaucoup plus facile, cette fois, mais sans griserie.

Morag ne sait tout d'abord pas comment répondre à l'acceptation, puis aux critiques de l'éditeur, qu'elle prend d'emblée pour paroles d'évangile, mais qui, ensuite, lui apparaissent comme de simples opinions personnelles. Elle se lance dans une longue série de lettres.

Au chapitre Quatre, lorsque vous dites que Lilac parle comme quelqu'un de naïf, qui ne sait rien du monde qui l'entoure, je dois dire que c'est précisément comme cela que j'ai voulu la représenter : *c'est* quelqu'un de naïf et qui ne sait rien du monde.

En revanche, je vois très bien qu'au chapitre Neuf, en effet, je n'ai pas suffisamment tenu compte des réactions de la femme de Paul — je ne suis pas sûre de savoir ce qu'il est possible de faire, mais je vais voir.

Morag s'aperçoit, non sans surprise, qu'elle est capable de défendre son travail. De plus, c'est un soulagement pour elle que de pouvoir en discuter sans la moindre réticence, et même avec un certain détachement. Une fois la tâche accomplie, elle a l'impression d'avoir exercé des muscles dont elle ne s'était jamais servie auparavant, qu'elle sent tendus et douloureux au début, puis gonflés par la certitude que cette partie d'elle-même existe bel et bien.

« Brooke...

— Mmm?

— Walton & Pierce ont accepté *Les Ravages de l'innocence*. »

Il la dévisage un instant, puis lui sourit avec chaleur.

« Mais c'est merveilleux, chérie. C'est absolument formidable. Je ne savais même pas que tu l'avais soumis à un éditeur.

— Es-tu content, Brooke? »

Question idiote. S'imagine-t-elle vraiment qu'il va répondre non?

« Évidemment que je suis content, petite idiote. Qu'est-ce que tu crois? Est-ce qu'ils t'ont demandé de faire quelques changements?

— Ils m'ont fait quelques suggestions.

— Je peux y jeter un coup d'œil, si tu veux, dit Brooke.

— Oh, merci, mais ça y est, c'est plus ou moins réglé, les changements.

— Je vois que mon opinion n'a plus grande importance.

— Ce n'est pas ça. C'est... je sais que tu as une connaissance très poussée du roman. Mais moi aussi. Qui ne vient pas de la lecture ni de l'enseignement.

— Avec ce pénétrant savoir, peut-être aimerais-tu prendre en charge mes cours de quatrième année sur le roman contemporain? Je suis sûr qu'il y aurait moyen d'arranger ça. »

Morag, debout dans l'embrasure de la porte de la salle à manger, sent tout à coup le sang lui monter à la tête. Elle se rappelle avoir été en colère comme ça quand elle était petite, mais rarement depuis. C'est monté brutalement, comme si elle avait avalé six doubles scotchs d'un trait. Elle empoigne le bol en verre de Venise bleu paon qui se trouve au centre de la table de la salle à manger et le lance de toutes ses forces contre la cheminée du salon. Bien entendu, il se brise en mille morceaux.

Silence absolu. Elle a mal à la tête, et au cœur, une vraie nausée de lendemain de cuite. Brooke est debout près des grandes fenêtres. Très très grand, droit comme un i, le visage de marbre.

« Tu ferais mieux de ramasser tout ça, dit-il enfin, d'une voix parfaitement contenue. Je

te conseille de ne pas recommencer, Morag. Si je comprends bien l'essentiel de tes griefs, ces temps-ci, je te traite comme une gamine. Puis-je te suggérer de ne pas te conduire comme telle?»

Juste. Tout ce qu'il dit est juste. Comment diable a-t-elle pu faire une chose pareille? Elle a du mal à y croire, même au vu de tous ces bouts de verre dont le tapis est jonché. Comment peut-on se faire pardonner une chose pareille?

« Brooke... je suis désolée. Je suis désolée.

— Nettoie tout ça, Morag, dit-il, d'un ton las. Je vais dans mon bureau. J'ai des copies à corriger. Je ne souperai pas. »

Elle balaie les bouts de verre cassé. La sonnette retentit malencontreusement. C'est un télégramme. Morag a écrit à Ella, il y a plusieurs jours, pour lui annoncer la nouvelle concernant le livre. Le télégramme dit : MAZELTOV ET DEUX MILLE HOURRAS — BISOUS ELLA.

« C'était qui? dit Brooke, émergeant de son bureau.

— La voisine du 70B, qui me demande de recevoir un colis d'Eaton pour elle.

— Ah bon, j'avais cru entendre une voix d'homme.

— Son mari. »

Ce soir-là, au lit, ils se tournent l'un vers l'autre.

« Brooke...

— Écoute, ma chérie, il ne faut plus qu'on ait des disputes comme ça. S'il te plaît.

— Non, plus jamais. Je te le promets.»

Elle lui caresse les épaules, le dos. Puis ils font l'amour, et c'est bon, comme toujours, sauf qu'il y eut un temps où c'était un échange, un dialogue sans paroles, et que maintenant c'est devenu autre chose. Comme s'ils essayaient de se rassurer mutuellement, contre vents et marées.

La couverture des *Ravages de l'innocence* représente une épée, rien de moins, qui transperce un cœur humain du genre Saint-Valentin. Morag fulmine de honte et de rage, tout en se disant que le fait qu'ils publient son fichu bouquin devrait suffire et qu'elle ne devrait pas en faire tout un plat.

Les critiques, découpées et envoyées à Morag par l'éditeur, ne sont pas mauvaises, mais pas dithyrambiques non plus. Le ventre noué, Morag s'oblige à les lire. Certaines semblent n'avoir absolument aucun rapport avec le roman qu'elle a écrit, et c'est vrai aussi pour quelques-unes des bonnes critiques. De sorte qu'elle a du mal à ajouter foi aux quelques commentaires qu'elle aimerait croire. Cet échantillon révèle, tout au plus, une ahurissante diversité d'opinions.

«Un premier roman qui ne manque pas de finesse ni d'esprit, mais qui a le défaut de jouer un peu trop sur le thème, très à la mode aujourd'hui, de l'homosexualité.»

« Lilac m'a conquis. »

« Mlle Gunn a manifestement une dent contre l'Église. »

« L'histoire d'un village primitif de bûcherons. »

« La scène finale du procès est une admirable illustration de l'incompréhension de l'homme vis-à-vis de ses semblables. »

« Un roman banal sur le thème rebattu de la putain au grand cœur. »

« Un roman plein d'intérêt et de piquant sur l'avortement. »

« Lilac Stonehouse, avec sa nonchalante vulgarité, est un personnage qu'on n'oubliera pas de sitôt. »

Elle n'a malheureusement pas prévenu Brooke, avant la parution du livre, que celui-ci allait être publié sous le nom de Morag Gunn, et non Morag Skelton. Il regarde la couverture, convient qu'elle est plutôt moche, puis lève les yeux vers elle.

« C'est parce que tu n'as pas voulu prendre le risque, Morag? De le signer de ton nom d'épouse? »

— Brooke... ce n'est pas ça. Rien à voir. Ça remonte à loin. »

Ou bien aurait-il vu juste?

Elle sait, maintenant, qu'elle ne restera pas avec Brooke. Mais elle ne peut pas encore imaginer le quitter.

En elle, l'incertitude commence à faire des ravages. Elle oublie des choses élémentaires comme d'allumer le four pour que le souper soit prêt à l'heure. L'après-midi, elle reste de plus en plus tard en ville, revient parfois à la réalité dans un quartier qu'elle ne connaît pas pour se rendre compte qu'elle aurait dû être rentrée depuis une heure.

Le sentiment de ne pas être elle-même s'intensifie. Elle est incapable d'en parler à qui que ce soit, pas même à Ella. Ses lettres à Ella sont obscures et, comme elle le constate un jour, truffées de passages pratiquement vides de sens, sauf pour elle-même.

Combien d'êtres a-t-elle trahis, jusqu'à présent? *Ne les compte pas... tu risquerais de te faire peur.* Combien en trahira-t-elle encore avant que sa vie ne s'achève? Devrait-elle se compter parmi eux?

Elle marche, dans une rue bordée de vieilles maisons en bois, de garnis minables avec *Chambres à la nuit ou à la semaine*, sans rideaux aux fenêtres, d'une grisaille uniforme. Le jour aussi est gris, d'un gris automnal, du moins est-ce son impression, jusqu'au moment où, parvenant à sortir un peu d'elle-même, elle remarque que le ciel est en réalité parfaitement bleu. Le vent fait tomber les feuilles jaune clair des branches déjà bien dégarnies des quelques arbres chétifs qui bordent la rue, et le soleil diffuse une douceur d'été indien. Un jour, elle sera morte et ne pourra plus rien voir de tout cela, et la voici qui est en train de gâcher le peu qu'elle a. Comment peut-elle écrire si elle devient aveugle de l'intérieur?

Elle est intimement persuadée qu'elle n'écrira plus rien, de toute façon. Et puis après... le monde ne va pas s'arrêter de tourner pour autant. Comme si ça avait la moindre importance.

Un homme sort de l'une des maisons, dont quelque chose, dans l'attitude, retient l'attention de Morag, si bien qu'elle ralentit le pas pour mieux le regarder. Assez grand, un peu de ventre, vêtu de jeans et d'une chemise de flanelle bleue, avec, à la taille, une large ceinture à boucle en cuivre. Les cheveux noirs raides, un visage en lame de couteau. Lazare Tonnerre. Non, ça ne peut pas être lui, et pourtant, on dirait. Et là, Morag voit que ce n'est pas Lazare.

« Skinner ! »

Elle a crié le vieux surnom sans réfléchir. Jules lève les yeux, surpris, fronce les sourcils. Puis il sourit.

« Bon Dieu, mais c'est Morag ! Eh ben ça alors ! »

À nouveau sans y réfléchir, tellement elle est heureuse de le revoir, Morag court vers lui, se jette à son cou, le serre contre elle, se serre contre lui. Il a un petit rire étonné, finit par l'étreindre lui aussi. Rien qu'une seconde. Puis ils se regardent.

« J'aurais jamais cru tomber sur toi par ici, dit Jules.

— Tu savais que je vivais à Toronto, alors ?

— Ouais, c'est Christie qui m'l'a dit la dernière fois qu'j'suis allé à Manawaka, au printemps dernier.

— Ça fait combien de temps qu'on s'est pas vus, Jules ?

— J'dirais, pas loin de dix ans. Alors, comment ça va pour toi ?

— Ma foi, pas si mal. Et toi ?

— Pas si mal non plus. On s'prend un jus ? »

Ils vont dans un petit bar miteux dont les murs sont tapissés de vieilles affiches de Coca-Cola et où le café est servi dans des tasses blanches épaisses, cernées d'une ligne vert foncé. Ça rappelle un peu le Parthénon, à Manawaka.

« T'as minci, observe Jules, leur allumant une cigarette à tous deux sans la quitter des yeux.

— Pas toi.

— Non, c'est vrai, dit-il gaiement. Je commence à avoir une bedaine de buveur de bière.

— En te voyant, j'ai d'abord cru que c'était ton père. »

Il plisse les yeux, et c'est à ce moment-là seulement qu'elle se rappelle l'avoir toujours entendu dire qu'il ne serait jamais comme son père. Même après qu'il a cessé de haïr Lazare ou de lui en vouloir.

« Lazare est mort au printemps dernier, dit Jules.

— Je ne savais pas. Je suis désolée. Quel âge...

— Cinquante et un ans, dit Jules avec colère. Que cinquante et un ans. »

Manifestement pas un sujet à aborder. Du moins pas encore.

« Ça fait combien de temps que t'es à Toronto, Jules? »

Son visage, encore méfiant, se détend un peu.

« Tu dis toujours *Djoulze*. T'en fais pas, va. En français, j'suis pas très fort non plus. Un peu plus qu'avant, tout de même. J'ai vécu au Québec, là-bas, deux trois ans. Y a bien cinq ans qu'j'suis là. J'me suis pas mal débrouillé. Tu sais comment j'gagne ma vie, à présent? »

— Non, comment?

— Je chante. Hein? Qu'est-ce tu dis de ça?

— C'est super. T'as toujours eu une belle voix.

— Comment tu sais ça, toi?

— J'étais toujours assise derrière, à l'école, moi aussi, et je t'entendais.

— Ben dis donc, quelle mémoire!

— Quel genre?

— Oh, du *country*, surtout. Des chansons merdiques pour la plupart. J'en chante aussi que j'ai écrites moi-même. Elles valent p't'être pas mieux que les autres, mais tant qu'à chanter de la merde autant qu'ça soit la mienne. Ça paye pas des masses. J'fais une ou deux petites boîtes, et pis quelques cafés,

comme ça, et j'y voyage pas mal. Mais c'est mieux qu'se crever à aller à l'usine tous les jours.

— Des chansons que tu écris ? Ça parle de quoi ?

— De tout, de rien, des gens que j'rencontre. Je t'en chanterai p't-êt' une un de ces quatre. Peut-être.

— T'as su que je m'étais mariée, non ?

— Ouais. T'as épousé un prof plein aux as, en fin de compte. J'te l'avais dit, tu te rappelles ? Bon Dieu, tu voulais t'en sortir, ça oui. »

Elle avait eu ce qu'elle voulait. Mais pas ce à quoi elle s'attendait. Comme on fait son lit on se couche, Morag.

« Il n'est pas ce qu'on peut appeler plein aux as, dit Morag, en détournant les yeux. Je m'en fiche pas mal, d'ailleurs. C'est pas ce que je lui demande.

— Qu'est-ce que tu lui demandes, alors ? »

Elle le regarde à nouveau bien en face. Les yeux noirs de Jules scrutent les siens. Qu'est-ce qu'il y lit ?

« Rien. Oublie ça, va.

— T'as des enfants ?

— Non, dit Morag. Pas d'enfants. »

Ce n'est qu'après avoir dit ces mots qu'elle prend conscience de la rancœur qu'il y a dans sa voix. Jules hausse les épaules, n'insiste pas.

« Jules... viens souper avec nous, veux-tu ?
Il faut que je rentre préparer le souper, et on s'est à peine parlé. »

Il hésite. Puis, ayant entendu comme un appel dans sa voix, il acquiesce.

« D'accord. Pourquoi pas ? »

À l'appartement, il s'assied à la table de la cuisine pendant que Morag prépare le souper. Elle leur verse un scotch à tous les deux, et boit le sien pendant qu'elle s'affaire. Puis elle s'assied en face de lui et remplit leurs verres.

« Tu joues de la guitare, Jules ? »

— Ouais. J'ai appris ici et là, petit à petit. J'ai un copain qui joue avec moi. Billy Joe, y s'appelle. Un Indien. Il est du nord de l'Ontario, quelque part au diable, là-bas. J'y suis allé une ou deux fois avec lui. J'ai bien aimé. Sa famille, surtout. Quoiqu'y z'ont rien. À part un tas de mômes malades, la dernière fois qu'j'les ai vus. Y en a qui sont morts, depuis. »

Il se tait, et Morag ne peut rien lui demander. De ce qu'il sait, de ce qu'il a vu, du film qui est en train de se dérouler dans sa tête... tout ce qui lui est inconnu à elle. Tout à l'heure, il ne lui est pas venu à l'idée de se demander s'il n'allait pas regarder cet appartement avec dédain, mais maintenant elle y pense. Puis il rit et revient au présent.

« J'm'habille pas comme ça quand j'chante, dit-il. J'voudrais bien, mais non... rien à faire. Si tu m'voyais. J'ai l'air d'un clown. La chemise en satin avec plein de broderies, des

fois même une veste en faux daim à franges, avec des motifs en faux piquants de porc-épic. C'est ce qu'y z'aiment.

— Ça, c'est moins drôle !

— Oh, je me plains pas. Ça me fait chier, mais enfin bon, du moment qu'y m'laissent chanter. C'est quand y s'mettent à chanter avec moi, alors là j'ai envie de dégueuler. Si c'est une soirée chantante qu'y veulent, qu'on leur donne, mais sans moi, les gars. C'est surtout les plus vieux qui font ça. J' imagine qu'y viennent là pour s'encanailler. Y seraient incapables de faire la différence entre une bonne et une mauvaise chanson. Y font rien que se soûler la gueule, et après y s'prennent pour Roy Rogers ou Dieu sait qui... bon Dieu, tu comprends ça, toi ? Christie a dit qu't'étais en train d'écrire un bouquin ?

— Ouais. Il est publié. Un roman.

— J'peux le voir ?

— Sûr. Je peux t'en donner un exemplaire, si tu veux ?

— Ah, j'veux bien. »

Elle lui donne le livre, et il lui demande de le signer. Elle écrit *Morag Gunn*. Ça lui fait un drôle d'effet d'écrire ce nom-là, après tout ce temps. Mais il ne lui vient pas à l'idée d'ajouter *Skelton*.

Brooke est en retard. Morag et Jules boivent un autre scotch. Elle étend la main de l'autre côté de la table et la pose avec beaucoup de délicatesse sur la sienne. Il ne bouge

pas. Il ne la retire pas, ni ne réagit. Elle ne sait pas elle-même pourquoi elle a fait ça. Ce ne sont pas des avances. Elle veut seulement le toucher, toucher quelqu'un qui vient de loin, de très loin dans son passé, quelqu'un à qui elle est liée par des liens indéfinissables qu'elle n'éprouve nul besoin de définir.

« Je suis contente de te voir, Skinner. Parfois c'est... je ne sais pas. Je déteste cette ville.

— Ouais, elle est pas terrible. T'es pas très heureuse, hein, Morag ?

— Non, pas très.

— T'as envie d'en parler ?

— Oui. Mais je pense pas que j'y arriverais. Enfin... passons. Prin est morte l'été dernier. J'y suis retournée.

— Quelques mois après que j'suis passé, alors ? J'ai vu Christie, et y m'a dit que sa femme allait pas fort. J'suis juste resté l'temps qu'y fallait pour mettre Lazare en terre.

— Qu'est-ce que... de quoi il est mort ? »

Jules ne répond pas tout de suite. Puis il retire sa main, et lève son verre :

« Ça, je suppose. Entre autres. Le docteur a dit que c'était une pneumonie. Mon père est resté seul là-bas en bas, ces dernières années. J'suppose qu'y s'en foutait. Mourir ou pas mourir, pour lui c'était du pareil au même. Il a eu pas mal de misères dans sa vie.

— Oui, je sais. »

Il repose le verre sur la table.

« Putain, des fois moi aussi j'en ai rien à foutre de vivre, dit-il d'une voix basse, chargée de colère, mais ce qui est sûr, c'est qu'si j'trouve que ça vaut le coup quand même, c'est bien grâce à lui. Personne dans cette putain de ville a jamais rien compris à c't'homme-là. On a jamais crevé d'faim, aucun de nous, même si, des fois, on en était pas loin. Il aurait jamais mis un des siens dehors, quoi qu'il ait fait. Rien ni personne m'fera jamais retourner vivre dans cette ville.

— Moi non plus.

— Ouais, p't-êt' bien. Christie, lui, au moins, la ville lui a donné une retraite. La seule chose qu'y z'ont jamais donnée à Lazare, c'est une nuit de tôle de temps à autre. Tu sais quoi ? Jacques, mon frère cadet, y m'a écrit pour dire que l'vieux était malade. On y est retournés, tous les deux, mais quand on est arrivés, Lazare était déjà mort. J'voulais l'enterrer dans la vallée, à côté de la cabane, mais j'ai pas pu. C'était pas autorisé. Non, non, qu'y z'ont dit, on peut pas enterrer les gens comme ça, n'importe où. Mais y m'ont pas laissé l'enterrer au cimetière non plus.

— Comment ça ? Et pourquoi pas ?

— Ben, il était considéré comme catholique, tu comprends. Alors les protestants ont pas voulu d'lui dans leur section. Les catholiques en ont pas voulu non plus. Ça faisait des années qu'il était pas allé à la messe, et puis il était mort sans voir un prêtre. Rien à faire, qu'y z'ont dit.

— Mais c'est terrible !

— Ouais, eh ben j'pense que j'la connais, moi, la vraie raison pourquoi y z'ont pas voulu d'lui. À cause que sa carcasse de Métis risquait de leur polluer le cimetière. »

Les Métis, jadis seigneurs des Prairies. À qui maintenant on refusait une sépulture sur leurs propres terres. Morag ne peut rien dire. Elle n'en a pas le droit.

« J'savais plus quoi penser, à c'moment-là, poursuit Jules. J'étais loin, tu te rappelles, quand Piquette... quand elle est morte là-bas. Niall Cameron m'a rappelé où qu'y z'avaient enterré Piquette et ses petits.

— C'était où ?

— Le cimetière des Métis, sur Galloping Mountain. Du coup, j'étais content qu'y z'aient refusé Lazare au cimetière municipal. Je m'suis dit qu'il serait mieux avec les autres. Alors c'est c'qu'on a fait. Les gens d'là-haut nous ont aidé à l'enterrer. Le prêtre, là-haut, il a pas eu l'air d'y trouver à redire. Pas d'pierres tombales, dans leur cimetière. Rien que des croix en bois, du pin ou ce qui tombait sous la main, et qui deviennent grises avec le temps. Ça m'a plu, là-haut. »

La porte de l'appartement s'ouvre, Brooke entre.

« Morag ?

— Ici. »

Brooke reste sur le pas de la porte de la cuisine. Il regarde Jules.

« Un vieil ami de Manawaka, explique Morag. Jules Tonnerre. Il va souper avec nous. »

Brooke fait un signe de tête à Jules, mais ne lui serre pas la main.

« J'ai une migraine épouvantable, dit-il. Où as-tu mis l'aspirine ? »

— Dans l'armoire de la salle de bains. »

Au bout de quelques instants, Brooke l'appelle. Elle y va. Il reste planté là, le flacon d'aspirine à la main, avec, sur le visage, une expression énigmatique.

« Décidément, ton passé te rattrape ! dit Brooke. J'imagine qu'il a dégotté ton adresse et qu'il est là dans le rôle peu reluisant de pique-assiette. »

— Brooke ! Je suis tombée sur lui dans la rue. C'est moi qui lui ai demandé de venir.

— Eh bien, ce soir, je crains que ça ne soit pas possible. Charles et Donna Pettigrew viennent souper. Tu avais oublié ?

— Oui, mais qu'est-ce que ça change ?

— Pour toi, rien, peut-être, mais pour moi si. J'ai l'impression qu'il s'est déjà envoyé une bonne partie de mon scotch.

— *Ton* scotch !

— Oui. Mon scotch. De toute façon, je croyais que c'était illégal, de donner de l'alcool à un Indien. »

Morag le regarde avec des yeux ronds. Puis tourne les talons, et sort.

Jules est dans l'entrée, la main sur la poignée de la porte. Il a tout entendu. Il lui sourit.

« Salut, Morag. »

La porte se referme sur lui. Dans l'entrée, Morag hésite une seconde. Puis attrape son manteau et son sac et sort derrière lui.

« *Merde!* Morag, mais qu'est-ce que tu fabriques? Tu ferais mieux d'y retourner. »

Ils marchent d'un pas rapide dans Avenue Road. Elle a couru pour le rattraper.

« Non, il n'en est pas question. J'aimerais juste qu'on parle un moment, Skinner. »

— Écoute, pour ce qu'il a dit, t'en fais pas, va. Avec moi, ça rentre par une oreille, ça ressort par l'autre. De toute façon, c'est mon problème, pas le tien. Ton problème à toi, c'est lui. Rentre, va.

— Il faut que je parle à quelqu'un, et on se connaît depuis toujours, toi et moi; je ne vais tout de même pas aller à l'Armée du salut ou je ne sais où, et... »

Il s'arrête de marcher et met ses mains sur les épaules de Morag pour la retenir. La voilà qui pleure, à présent. Elle s'en veut, mais impossible d'arrêter. Elle a la sensation qu'elle ne pourra plus jamais s'arrêter. Jules la prend par les épaules, comme pour aider un mutilé ou un infirme à traverser la rue.

« Okay, okay, dit-il. On va aller chez moi, qu'tu t'calmes un peu. Tu serais pas un peu soûle, par hasard? »

— Trois scotchs ne devraient pas avoir un tel effet sur moi, dit Morag. Ça va. Je peux encore marcher. »

Jules rit.

« Merde, qu'tu peux marcher, ça je l'sais. Avec tes jambes. Mais dans ta tête ? »

— Non. Pas en ce moment. N'enlève pas ton bras, je t'en prie.

— Tu dois pas beaucoup aimer demander à quelqu'un d't'épauler, hein ?

— Non. C'est vrai. Et pourtant, je crois bien que c'est précisément ce que j'attendais de lui, au début. »

La chambre de Jules : un lavabo dans un coin, une ampoule nue au plafond, un lit simple, pas fait, une chaise en bois ; au sol un linoléum brun incongrûment décoré de pavots rouges. Et puis un réchaud. Il prépare un thé bien fort et lui en sert, avec trois cuillerées de sucre brun.

« Ça va avoir un goût de mélasse, dit-il, mais c'est bon pour c'que t'as. Allez, bois. »

Elle boit le liquide nauséux et très vite, en effet, commence à se sentir mieux.

« Jules... je suis désolée. C'est pas ton problème. Tu as déjà assez à faire avec les tiens. J'aurais dû rester. Il y a longtemps que je sais qu'il faut que ça pète. Mais j'avais trop peur pour agir. J'ai toujours peur. Mais je n'ai plus le choix. »

Elle est assise sur le lit, une grande tasse de thé entre les mains. Jules se balance, en équilibre précaire sur la chaise.

« Une chance que j'travailles pas c'soir, dit-il. Tu veux qu'on parle, ou quoi ? »

— Oh, je sais très bien pourquoi on en est là, dit Morag. C'est la faute de personne.

Chacun de nous avait besoin de jouer le jeu de l'autre ; et ce n'était pas tout à fait un jeu non plus... Il y a eu aussi des tas de bonnes choses. Seulement, ce jeu-là, je peux plus le jouer, parce que je ne suis plus la même qu'avant. Il m'a beaucoup appris, Jules — et ça a beaucoup compté. On était une sorte de fantôme l'un pour l'autre, même si ça peut te paraître prétentieux...

— Ça m'paraît fou, dit Jules, mais bon, continue.

— T'as jamais entendu ce cantique, "Jérusalem céleste" ?

— Les cantiques, tu sais, c'est pas trop mon truc.

— C'était le préféré de Prin. C'est quand je l'ai chanté à ses obsèques que... eh bien, parfois, il arrive qu'on comprenne une chose, comme ça, d'un coup, et on s'aperçoit qu'on le savait depuis longtemps. »

Elle se lève et prend son manteau.

« Tu t'en vas ? dit Jules. Tu viens à peine d'arriver.

— Il faut que je...

— Il faut, mon cul. Laisse tomber. T'as aucune envie de t'en aller. Ce que t'as envie, c'est de coucher avec moi.

— Oui. C'est vrai. La fois où...

— Pas besoin d'me l'appeler, dit Jules. Mais j'ai une bonne nouvelle pour toi ; j'suis plus aussi rapide. »

Il est beaucoup plus lent, en effet. Ça se fait sans hâte aucune. Au lit, il la surprend par sa douceur, son désir de s'accorder à son rythme à elle. Rien à voir avec la jeune fougue de jadis. Son corps, aussi, est différent du corps tendu d'adolescent dont elle a le souvenir. Il a une carrure plus large et sa taille s'est épaissie, mais les muscles abdominaux sont encore durs sous ce début de ventre qu'il déteste. Dans l'état d'esprit qui est présentement le sien, elle ne s'attend à rien d'exceptionnel sur le plan physique ; qu'elle jouisse ou non importe peu, à vrai dire, comme s'il y avait une autre raison à cette réunion, comme s'il s'agissait d'une dette ou d'une réponse au passé, en rompant des liens qui l'ont tenue enchaînée, séparée d'une partie d'elle-même. Mais, très vite, ses sens s'éveillent et elle s'étonne d'avoir tellement envie qu'il entre en elle. Elle enroule ses jambes autour des siennes, et c'est à nouveau comme si c'était cette-fois-là, la première. Puis les voici tous deux qui parviennent là où ils voulaient aller, et elle est à côté de lui, apaisée, renouvelée.

Jules lui sourit et lui lisse les cheveux avec ses doigts.

« T'es chouette.

— Toi aussi. »

Ils se taisent un moment.

« Jules, dit-elle enfin, où es-tu allé pendant tout ce temps ?

— Un peu partout. Dans tout le pays. J'ai travaillé comme ouvrier agricole, et puis

j'suis aussi resté à rien faire. Une fois, à l'usine, j'ai tapé sur la pointeuse à en d'venir fou, jusqu'au jour où j'ai compris que c'était c'te maudite pointeuse qui me tapait sur le système, et pas le contraire. J'ai aussi travaillé comme bûcheron ici ou là. Et piqué des tas de chansons en cours de route.

— Tu pourrais écrire une chanson avec ce que tu viens de dire.

— Ouais. J'ai essayé, une ou deux fois, mais ça n'a jamais rien donné de bon. Y a des gars qui peuvent faire des chansons comme ça, avec c'qui leur arrive, moi j'peux pas. J'sais pas pourquoi. J'en ai fait pour Billy Joe, et même pour des femmes, mais pas pour moi. Peut-être qu'un jour quelqu'un en écrira une pour moi, qui sait?»

Il rit, se moque de lui-même, mais elle sent que, quelque part, il parle sérieusement.

« Est-ce que tu t'es jamais marié, Jules ?

— Sûr. Trois fois.

— Ça en fait des divorces, dis donc.

— Des divorces, pourquoi ? Je voulais pas dire marié en vertu d'une espèce de loi absurde. J'voulais dire les femmes avec qui j'ai passé un bout de temps — tu sais, pas rien qu'une nuit.

— T'as des enfants ?

— Pas qu'je sache. J'peux pas en être certain, r'marque. »

Skinner Tonnerre, errant de par le monde comme une graine de pissenlit portée par le

vent. Une façon de vivre comme une autre, après tout.

« J'peux pas m'imaginer rester toute ma vie au même endroit, dit-il. Au bout d'un certain temps, faut que je bouge. Les femmes aiment se fixer quelque part. Moi j'peux pas. J'peux vraiment pas. Lazare, aussi, était comme ça, et en même temps il était différent. Il lui arrivait de se barrer. Mais quelque chose de fou le faisait toujours revenir dans la vallée. À cause de nous tous, j'imagine, quand on était gamins. Après ça, j'sais pas.

— Ce que je vais faire, dit Morag, c'est que je vais partir.

— Tu crois que tu vas pouvoir ?

— Il le faut. Ça va pas être facile, mais il le faut.

— Mais fallait que tu fasses ça d'abord, hein ? » Il met sa main entre les jambes de Morag, ses doigts caressent le triangle de poils.

« Comment ça ?

— Facile, dit Jules. Une sorte de rituel magique. Pour pouvoir t'échapper. Il est le seul autre qui soit entré là, j'parie ?

— Oui. »

Jules se lève et se dirige vers un placard.

« Merde. Il y a plus qu'une bouteille de bière. Je l'savais. Ce maudit Billy. T'en veux ?

— Toi, prends-la. La bière, j'aime pas trop. »

Jules fait sauter la capsule avec le coin de la table et boit. Assis nu sur la chaise bancale, il la regarde.

« Et c'est moi le *chaman*, pas vrai ? »

— Je ne sais pas, dit Morag. C'était pas réfléchi, en tout cas. Mais je sais que, quoi que je décide et où que j'aille, il va falloir que ce soit seule.

— Là-dessus t'as raison. Morag... y a un truc qu'y faut qu'tu m'dises. Tu m'en as jamais parlé, avant, là-bas.

— Non, Jules, je ne peux pas. Je ne peux pas. »

Il se lève tranquillement, va vers elle et prend ses cheveux dans ses mains. Les cheveux noirs et raides de Morag ne sont pas encore assez longs pour être enroulés autour de son cou, mais le geste est là.

« Si, tu vas le faire. T'as pas voulu, avant. Tu vas m'le dire, même si je dois t'garder ici tout un mois. Tu sais c'que Lazare m'a dit ? »

— Oui. Rien.

— C'est ça. Rien. »

Il se détourne.

« Faut qu'j'boive que'qu'chose, dit-il d'un ton las. Bouge pas, j'reviens. »

Il s'habille et sort. Pendant son absence, elle se rhabille aussi. Il ne lui vient pas à l'idée de partir avant qu'il soit de retour. Il devait le savoir. Il réapparaît au bout d'une demi-heure avec deux bouteilles de vin bon marché. En remplit deux verres.

« Vas-y, Morag. Parle, maintenant.

— Je veux pas. Je ne peux pas. » Mais elle sait qu'elle va y être obligée.

« Raconte-moi. Dis-moi comment ma sœur est morte. Faut qu'je sache. »

Morag se lève brusquement du lit, va à l'évier et vomit. Jules attend sans bouger.

« C'est Lachlan qui m'avait envoyée dans la vallée, dit-elle enfin. Il savait pas que ce serait comme ça.

— Continue.

— Eh bien... je suis descendue dans la vallée. Il n'y avait presque personne sur les lieux. Niall Cameron. La police montée était déjà repartie. Tes deux petits frères se tenaient à l'écart, blottis l'un contre l'autre. Piquette était seule avec ses enfants quand c'est arrivé. C'est le poêle... probablement bon pour la casse.

— Exact. Mais Lazare le savait. Et y faisait toujours attention, même quand il était pinté. Est-ce que Piquette...

— C'est ce qui s'est dit après, qu'elle avait un peu trop picolé. »

Jules rit amèrement.

« Ben voyons. Remarque, c'était p't-êt' vrai. Elle en avait suffisamment gros sur la patate. Son homme, enfin, si on peut appeler ça un homme, il la ramassait quand ça l'arrangeait, pis quand ça l'arrangeait plus il la plaquait. Il s'souciait pas plus d'elle qu'd'un chien qu'on chloroforme quand y vous embête trop, moi j'te l'dis. La cabane, c'était comment ?

— Entièrement brûlée. Ça fumait encore. Le camion des pompiers était passé, mais trop tard. Lazare était...

— Dis-le.

— Il était debout, tout seul, à côté du... à côté de ce qui restait de la cabane. Je crois que j'ai jamais vu quelqu'un d'aussi seul. Alors il a dit... il a dit qu'il allait y aller, seul. Il a dit *C'sont les miens, eux autres, là.* »

Jules laisse tomber sa tête sur ses bras étendus devant lui sur la table. Il demeure parfaitement immobile.

« Mais il y est pas allé tout seul, Jules. Comme tu le sais, Niall l'a accompagné. Un seul homme n'aurait pas pu porter... même si deux d'entre eux n'étaient que des enfants. »

Jules lève la tête.

« Et quand y sont ressortis... est-ce que t'as vu... »

Elle tremble, ne peut pas s'arrêter. Elle n'en a pas le droit, mais elle n'y peut rien.

« Non. Ils... Niall et ton père... ils sont entrés avec une civière, et elle était recouverte quand ils sont ressortis... une espèce de couverture qui cachait les...

— Ça va, dit Jules, avec fermeté. Rien d'autre ?

— C'était au plus froid de l'hiver », dit Morag, et c'est sa voix, maintenant, qui lui paraît étrangement froide, métallique, comme si le souvenir de ce grand froid l'avait

engourdie. « L'air sentait le... bois brûlé. Je me souviens que j'ai pensé... c'est fou... mais j'ai pensé aux Bois-Brûlés.

— Ta gueule ! » lance Jules, comme si ce qu'elle venait de dire touchait à une souffrance qu'elle n'avait pas le droit d'évoquer.

Silence.

« Continue », dit-il enfin.

Pourquoi faut-il qu'il s'inflige ça ? Pourquoi ne peut-il pas lâcher prise ? Peut-être faut-il qu'il sache avant même de pouvoir commencer à lâcher prise.

« Quand ils ont sorti la civière, je crois que j'ai vomi. Je me suis rendu compte que l'air ne sentait pas seulement la fumée et le bois brûlé. Ça sentait aussi... une odeur de viande rôtie ; je me suis d'abord demandé ce que c'était, et puis... »

Jules cache à nouveau son visage contre la table. Puis, lentement, il lève la tête et la regarde.

« Bon Dieu, je vous hais, dit-il d'une voix qui résonne comme un roulement de tonnerre, au loin. Je vous hais tous. Tous, jusqu'au dernier. »

Morag se lève, met son manteau. Il n'y a plus rien à dire. Il la regarde se diriger vers la porte. Puis parle, un cri arraché au plus profond de son être.

« Non ! Attends. Reste encore un peu, tu veux ? »

Ils s'étreignent à nouveau et font l'amour, si on peut appeler ça de l'amour, jusqu'au bout de cette longue et terrifiante nuit.

Le matin, au réveil, quand Morag ouvre les yeux, elle ne reconnaît pas les lieux. Puis elle réalise, mais a du mal à y croire. Comment a-t-elle pu rester toute la nuit ? Brooke aura-t-il alerté la police ? S'imaginera-t-il qu'elle est morte ? Comment a-t-elle pu lui faire ça ?

« J'aurais dû l'appeler, Jules. J'aurais dû. »

Jules se retourne dans le lit, s'étire.

« Bon, ben tu l'as pas fait. Alors qu'est-ce tu vas faire, maintenant ?

— Il faut que je rentre et...

— Tu vas y rester ?

— Non. Mais...

— Mettre tout ça au clair, j'parie ?

— Évidemment, dit-elle avec humeur, et il rit.

— Ça marchera pas, Morag. Si tu pars, pars. Perds pas ton temps en parlotes. Ça changera rien.

— Peut-être pas, mais c'est...

— Comme ça que tu fonctionnes.

— Oui. C'est ça.

— Où vas-tu aller, alors ? Chez Christie ? »

Morag se remet à trembler. Habillée, maintenant, debout à côté de la table, elle tremble comme si elle avait froid.

« Skinner... non, c'est impossible.

— Où, alors ?

— Plus loin, dans l'Ouest. Jusqu'à la côte.

— Mais pourquoi, bon Dieu ? »

Elle n'en sait rien. Peut-être qu'il ne leur vient jamais à l'idée, aux gens des Prairies, quand ils mettent les voiles, d'aller ailleurs que plus à l'ouest. C'est idiot.

« Je pourrais pas te dire. J'en sais rien.

— T'as d'argent ?

— Un peu. De mon roman. Pas beaucoup, mais assez pour aller là-bas et démarrer quelque chose. N'importe quel boulot. »

Jules se lève et s'habille.

« Tu peux rester ici un bout de temps, si tu veux, le temps de te retourner.

— Oui. Je vais faire ça, alors. Merci, Jules... je ne vais... »

Elle hésite.

« Tu vas pas quoi ? dit-il. Laver mes caleçons ? Repasser mes luxueuses chemises en satin ?

— Non. Je veux dire... oui, je peux le faire si tu veux... ça m'est égal. Je voulais dire que... je ne resterai pas longtemps. »

Pour qu'il sache qu'elle comprend les conditions de son offre.

« T'en fais pas, dit-il. Je sais. »

Une fois dehors dans la rue, puis dans l'autobus, tout est si clair que Morag a l'impression d'être frappée par la foudre, puis subitement elle ne comprend plus rien à ce qui lui arrive. À la porte de l'appartement, elle s'arrête un instant et s'appuie contre le mur du couloir, pour se donner du courage. Elle ne se rappelle pas avoir eu aussi peur de sa vie. Elle sort sa clé, ouvre la porte.

Brooke n'est pas allé travailler. Il est dans son bureau, assis. Ses lunettes sont à côté de lui, sur la table, et il a les deux mains sur les yeux. Il se retourne à son entrée, et elle voit qu'il a pleuré.

Tout. Colère. Fureur. Mépris. Condamnation. Reproches. Elle s'attendait à tout. Mais pas à ça.

Il se raidit, se redresse, remet ses lunettes.

« Alors tu es revenue », dit Brooke.

C'est une tentative de retrouver son ton habituel, mais pas vraiment fructueuse, parce que sa voix tremble. Consternée, Morag est restée sur le pas de la porte.

« Brooke... je suis désolée. »

Un mot aussi con qu'inutile. Proverbe de C. Logan.

« J'aurais dû t'appeler, poursuit-elle, J'aurais dû... »

— Oh, ne t'inquiète pas, dit Brooke, qui est en train de retrouver la maîtrise dont il a besoin. Je n'ai pas été m'imaginer que tu

t'étais jetée sous un autobus. Je savais où tu étais. Enfin, pas vraiment, mais avec qui, en tout cas. »

Morag est soudain incapable d'expliquer ou de dire quoi que ce soit. Tout était clair, ce matin. Mais à présent plus rien ne l'est.

« J'imagine que tu as couché avec lui, dit Brooke.

— Oui. »

Brooke la regarde pendant un moment qui semble interminable, mais qui en réalité ne dure pas plus que trois secondes. Et, encore une fois, le cri qui sort de sa gorge la prend totalement au dépourvu, un cri d'angoisse qu'elle n'a jamais entendu, sauf quand il disait ce nom en gémissant dans son sommeil.

« Pourquoi, Morag ? Tu as l'intention de me détruire, c'est ça ? »

C'est d'autant plus difficile qu'elle sait que sa souffrance est grande et, en même temps, ce qu'il dit lui semble terriblement mélodramatique.

« Brooke... écoute. Je ne veux pas te faire de mal. En tout cas, je ne le crois pas, sincèrement, ou alors pas consciemment. Et je ne pense pas non plus que tu veuilles me faire du mal.

— T'en ai-je jamais fait ? dit-il. Ai-je jamais voulu te faire du mal ? Jamais. Jamais. Jamais. »

Encore deux *jamais*, et on a Lear à la mort de Cordélia. Un peu dégueulasse de penser ça dans un moment pareil. Oui. Mais.

« Brooke, je ne peux pas t'expliquer. Chaque fois que j'essaie, tout s'embrouille dans ma tête, et je me dis que je suis complètement dans mon tort. Mais tout ce que je sais, c'est qu'il faut que je m'en aille. Je ne peux pas rester.

— Je pourrais peut-être mieux comprendre si tu me donnais juste une bonne raison pour ce que tu as fait.

— Qu'est-ce que tu veux dire exactement par ce que j'ai fait ?

— Qu'est-ce que tu crois que je ressens, Morag, de savoir que tu as couché avec un autre homme ? »

Elle est choquée, atterrée de voir à quel point il souffre. En même temps et pour la première fois, elle prend conscience qu'il croyait qu'elle lui appartenait.

« Brooke, je suis désolée. Pas pour hier soir. Je suis désolée que nous ne soyons pas différents de ce que nous sommes. Mais, Brooke... tu as couché avec d'autres femmes.

— Pas depuis qu'on est mariés, dit Brooke, sauf si tu veux parler de cette vieille histoire, la fois où nous étions en Nouvelle-Écosse, cette fille, sur le chalutier du vieux Kenton, sa nièce. Mais quand elle m'a attiré dans sa couchette, je n'ai pas pu... »

Morag le dévisage. Puis éclate de rire. Il la regarde comme si elle avait subitement perdu la raison.

« Première nouvelle, dit Morag. Je ne t'avais pas accompagné, cette fois-là, tu te

rappelles? Est-ce que tu veux dire que ça ne compte pas parce que tu n'as pas joui?»

Il fait un pas vers elle et, l'espace d'un instant, elle a de nouveau peur. Mais il se maîtrise.

«Tu es une vraie garce, en fin de compte», dit-il.

Elle a une sensation de fatigue jamais ressentie auparavant. Les mots n'ont plus de sens.

«Brooke. Je vais retirer l'argent que j'ai gagné avec le roman et tu pourras faire mettre le compte conjoint à ton nom. Je pars pour Vancouver. Je ferai tout ce que tu voudras en vue d'un divorce, tout ce qu'on doit faire dans ces cas-là. Je suis désolée. Mais il faut absolument que je fasse un bout de chemin toute seule.

— J'imagine que tu ne peux pas compter sur ton petit copain pour te faire vivre.

— Ce n'est pas, pour employer ton expression, mon petit copain.

— Ah non? C'est quoi, alors?

— Aucune importance. Brooke, je ne sais pas quoi dire, sauf que ça a été bien, entre nous, pendant un bon bout de temps. Je te dois beaucoup, je le sais. Et... »

Et rien. Ne dis plus rien. Blablabla. Lui aussi préfère se taire. Il la regarde, de sa prison, mais ne dit rien. Puis il tourne les talons. Se rassied à son bureau et entreprend de corriger des copies.

Morag fait une valise et part.

Jules est allongé sur le lit, une bouteille de bière à la main.

« Salut, dit-il. Alors, ça s'est mal passé ?

— Plutôt, oui.

— Tu veux une bière ? C'est tout ce qu'on a. Rien d'plus fort, désolé. »

Elle prend la bouteille qu'il lui offre et, frissonnante, s'assied sur le lit à côté de lui.

« N'y pense plus, dit Jules. Écoute. J'ai rien dit avant, mais... tu veux pas que j'te fasse un enfant, j'espère ? Parce que....

— Est-ce que ça t'ennuierait vraiment si je faisais rien contre ? »

Jules la regarde, puis il rit.

« Bon Dieu ! T'es vraiment folle. Est-ce qu'il te faut ma permission ? Non, ça me dérange pas. Seulement...

— T'en fais pas, va. Je ne te réclamerai pas d'argent ni rien.

— D'toute façon, tu risquerais d'faire chou blanc, dit Jules. J'ai d'jà assez d'mal à joindre les deux bouts tout seul. Tu comptes toujours aller à Vancouver ?

— Oui. Si je peux prendre le temps de me retourner un peu d'abord...

— Reste le temps qu'y faudra. Mais pas trop longtemps tout de même, sinon ça va mal tourner. Avec moi c'est toujours comme ça. C'est drôle, Morag. J'allais t'chanter quelques chansons. Mais pas maintenant. Une aut'fois, peut-être. J'ai l'impression que c'est pas l'moment.

— Et pourquoi pas ? demande-t-elle.

— Je crois pas qu't'es d'humeur à les écouter vraiment », dit Jules.

Morag reste un peu plus de trois semaines avec lui. Ils parlent peu et font l'amour, pas la nuit, quand il rentre, mais le matin, en fin de matinée, quand il se réveille. Il rentre souvent abattu. Il déteste la plupart des boîtes où il chante. Il n'y en a qu'une, un petit café, où il ne gagne quasiment rien mais où les gens, surtout des jeunes, écoutent vraiment. Les autres entrent tous dans la catégorie des cabarets et des bars d'hôtels minables fréquentés par des bourgeois vieillissants qui y viennent en compagnie de filles qu'ils paient pour la soirée, et boivent à rouler sous la table en se figurant qu'ils s'amuse. Il déteste s'y produire, mais c'est mieux que de ne pas chanter du tout. Le jour, quand lui et Billy répètent ou travaillent à de nouveaux arrangements, ils le font dans la chambre de Billy, à l'étage au-dessous. Morag entend le son étouffé des deux guitares et la voix rude mais juste de Jules, mais ne distingue pas les paroles. Elle a parfois envie de descendre les écouter, mais elle sent que Jules a raison. Ce n'est pas le moment. Elle n'entendrait pas vraiment. Certains jours, elle sombre dans une léthargie profonde et dort jusqu'à quatorze heures d'affilée. D'autres jours elle va en ville et s'active en vue de préparer son départ.

Un soir, c'est Billy Joe qui ramène Jules, Jules incapable de marcher, Billy qui le traîne littéralement. Billy Joe est petit et plutôt frêle, mais il doit être costaud pour se taper Jules

qui mesure deux fois sa taille et pèse deux fois plus lourd que lui.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il était en train de chanter, dit Billy Joe, tu sais, c'te chanson sur son grand-père, l'vieux Jules. Au début, c'est juste qu'y l'écou-taient pas. Pis après, y en a qui s'sont mis à rigoler. Pis y s'sont mis à gueuler qu'y voulaient qu'y chante des trucs comme "Roll Out the Barrel". Alors ça l'a énervé et il est parti boire un coup. J'ai dû laisser les guitares là-bas. J'savais qu'y finirait par leur casser la gueule. Je crois qu'j'ferais mieux d'rester ici, c'soir, Morag. Quand y se réveillera, y va débloquer. Y sera pas tout à fait réveillé et il sera encore soûl. »

Lorsque Jules a l'air de se réveiller, au bout de quelques heures de ce qui ressemble à un sommeil agité, c'est un homme qui lutte contre tout ce qu'il a toujours trouvé nécessaire de combattre. Un somnambule qui se bat. Il est à nouveau dans la vallée, et Lazare est là aussi, qui se bat et qui ne se bat pas. Et l'incendie. Et les interminables plages où les mitrailleuses tuent toujours et à jamais les mêmes hommes. Et aussi les chemises en satin d'aujourd'hui.

« Ôte-moi c'te saloperie de chemise, veux-tu ? Attends, faut qu'j'la déchire. Comme ça, là. Tu sais comment elle est morte ? Rôtie, comme du bœuf. Ça sentait le roast-beef qu'ils mangent le dimanche, là-bas... Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu...

— Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? » dit Morag, effrayée, à Billy Joe, qui est en train

de lutter corps à corps avec Jules, mais calmement et apparemment sans peur. Billy Joe n'a-t-il donc pas peur? Peut-être que si. Peut-être qu'il est allé au-delà de la peur.

«Tais-toi et ôte-toi de là», dit Billy Joe.

Et Jules finit par sombrer à nouveau.

Au matin, Jules se tait, il a la gueule de bois. Finalement, plusieurs tasses de thé plus tard, il s'éclaircit la gorge. Billy est redescendu chez lui.

«J'ai déconné, on dirait?

— Ouais, on peut dire ça. Billy est resté. Il a été chouette avec toi.

— C'est mon pote. J'en attendais pas moins d'lui. Il d'vrait avoir l'habitude, depuis l'temps.

— Tes potes sont-ils tous obligés de se bagarrer avec toi?

— Des fois. Tu crois que j'ai pas eu moi aussi à me bagarrer avec lui?

— Si, je suppose que oui. Jules, je m'en vais, aujourd'hui. Pas à cause d'hier soir. C'est juste que je suis prête, là.

— Ah ouais? Bon Dieu, j'ai une de ces gueules de bois. Tu veux que j't'accompagne à la gare?

— Dans l'état où tu es, sûrement pas. Retourne te coucher, va. Je me débrouillerai. Je voyage léger. Je t'écirai.

— Moi pas, ça m'étonnerait.

— Non. Écrire n'a jamais été ton fort. Jules... merci.

— De rien.

— À un de ces quatre, alors ?

— À un de ces quatre, Morag. Prends soin d'toi. »

Elle a cinq cents dollars et un aller simple pour Vancouver.

Cliquetis-clac, cliquetis-clac. Le train roule. Une fois de plus, en route vers Partout, vers où tout peut arriver. Elle ne croit plus au vaste monde et à toutes ses promesses. Mais une partie d'elle-même y croit encore.

Morag va aux toilettes du train. Vomit. Prend soin de nettoyer après son passage. Quand elle est secouée ou trop tendue, c'est la digestion qui déraile en premier. Nul doute que c'est son estomac, et non son cœur, le siège de ses émotions. Ce que c'est humiliant. À moins, bien sûr, qu'elle ne soit enceinte, ce qui serait surprenant, au bout de deux semaines. Et si elle l'était tout de même ? Comment a-t-elle pu débloquer au point d'aller jusqu'à essayer de l'être ? Comment subviendrait-elle à leurs besoins ? Sur le moment elle n'y a pas pensé, mais maintenant, si. La peur. La panique. Où est Brooke ?

La souffrance de Brooke. Ses torts envers elle. Les siens envers lui. Leurs voix, à mille lieues l'une de l'autre. La première fois qu'ils ont joui ensemble, et comme c'était bon.

Le train poursuit sa course. Traverse les Prairies. Elle regarde par la fenêtre, ces terres

plates qui, vues d'ici, du train, ne laissent rien paraître de ce qu'elles sont en réalité. Les silos à grain, semblables à de bien étranges tours. Les petits *bluffs* de chênes et de peupliers rabougris. Dans l'Ontario, *bluff* signifie autre chose — un ravin, un petit précipice. Elle n'a jamais vraiment compris pourquoi. Pour elle ça ne peut pas être autre chose qu'un bosquet, rien à voir avec ces grands arbres feuillus de l'Est, ou les forêts du Grand Nord, non, un bosquet d'arbres chétifs, à la fibre dure, qui résistent aux vents et aux hivers des grandes plaines d'ici. Ça, c'était le genre d'arbre qu'elle aimait, le genre à ne pas se laisser abattre.

Elle se souvient des crocus qui poussaient dans la neige. On les trouvait dans les pâturages, quand il ne restait plus que quelques plaques de neige çà et là, perçant déjà, leurs tiges vert-gris aussi légères que des plumes, des pétales d'un gris-mauve pâle. Les gens qui n'avaient jamais vécu sur ces terres les imaginaient désolées, mornes, des centaines de kilomètres de rien du tout. Ils n'avaient pas idée du magnifique renouveau qui succédait aux grands froids.

Elle aurait pu s'arrêter pour voir Christie. Mais elle ne l'a pas fait.

Il y a beaucoup d'autres passagers dans ce train, mais Morag n'en voit aucun. Ce qui en soi l'effraie, mais elle ne peut rien y faire pour l'instant, ni en déduire quoi que ce soit. Que fera-t-elle quand elle arrivera à destination?

Le train roule en direction de l'Ouest.

IV

rites d'initiation

HUIT

Morag s'avança dans l'herbe jaunie par le soleil d'août et descendit jusqu'à la rivière. Sur l'autre rive, un peu en amont de chez Okay, se dressaient les saules au feuillage clair et les hauts et puissants érables, tels des ancêtres portant en eux tout le passé de la terre. Le vent poussait l'eau vers le nord, alors que des courants profonds l'entraînaient vers le sud. Morag regardait ça tous les jours, la rivière couler dans les deux sens, et pourtant celle-ci exerçait toujours le même pouvoir sur elle, ne cessait jamais non plus de se renouveler.

Pique et Dan n'étaient pas encore levés. Ces enfants renversaient l'ordre des choses, à rester debout toute la nuit et à dormir une bonne partie de la journée. L'ordre. Dieu du ciel! Elle avait beau le mépriser, il faisait partie d'elle. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire, que ces enfants veuillent vivre tout à l'envers? Tous deux avaient travaillé un mois à McConnell's Landing, des petits boulots, quand Dan était encore chez Okay et Maud. En quoi est-ce que cela regardait Morag s'ils pensaient avoir suffisamment gagné à eux deux pour s'arrêter de travailler quelque temps, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de cash, comme ils disaient, parce que prendre le temps de se connaître leur paraissait plus important? Ils payaient leur nourriture; ils partageaient les tâches ménagères avec elle — en faisaient même plus que leur part, en réalité. C'est à peine si elle avait lavé une assiette depuis que Pique et Dan avaient élu

domicile dans la grande chambre à coucher de devant.

Alors, de quoi te plains-tu ? Ils s'assument financièrement. Tu leur as dit qu'ils pouvaient venir s'installer tous les deux ici. Ils ne se sont pas imposés.

Évidemment, elle savait parfaitement où était le vrai problème. Ça n'avait rien à voir avec le fait qu'ils se levaient tard, contrairement à ce que prétendait souvent (ignominieusement) Morag en son for intérieur, pour justifier cette façon qu'elle avait de claquer les portes dès le matin, d'aller et venir d'un pas lourd et bruyant dans la cuisine, de mettre la radio à plein tube (pour écouter une grande gueule débiter ses infos, de préférence) et d'entrechoquer les casseroles comme si elle jouait des cymbales. Clichés de symboles.

Royland arriva en faisant craquer l'herbe séchée par le soleil sous ses pas. Le Vieil Homme de la Rivière¹. Le Chaman. Le Devin. Morag, toujours contente de le voir, l'était doublement cette fois. Bien entendu, il ne lui dirait pas ce qu'elle devait faire. Ce n'était pas le genre de Royland. Mais, au bout d'un moment, elle saurait quoi faire. Royland s'assit à côté d'elle sur le quai.

« Bonjour, Morag.

— Bonjour, Royland. »

Ils restèrent ainsi tous deux quelques minutes, contemplant silencieusement la

1. En anglais, *Old Man River*, allusion au célèbre chant des esclaves noirs du Mississippi.

rivière, écoutant les petites vagues clapoter contre les pilotis du quai.

«Allons, qu'est-ce qui ne va pas, cette fois?» dit enfin Royland.

Morag rit.

«Comment fais-tu pour deviner, chaque fois? La seconde vue des Celtes?

— C'est toi, la Celte, pas moi, Morag. Pas besoin d'être sorcier pour voir que tu fais une mine d'enterrement. C'est à cause de Pique et de son copain?

— Oui.

— Bon, écoute, Morag. Il n'y a aucune raison pour que ces deux-là restent chez toi, pas vrai. Tu dois penser à ton travail. Et s'ils te gênent...

— Il ne s'agit pas de ça, Royland. Enfin... ça aussi, mais le vrai problème, c'est pas eux. C'est moi.

— Et nous y revoilà, la culpabilité, dit Royland en riant. Je croyais que tu avais fait quelque progrès de ce côté-là. Quelle est donc cette épouvantable chose que tu as faite, dis-moi?»

Peux-tu lui dire, Morag? Il faut que je le dise à quelqu'un, et je ne peux décemment pas le dire aux Smith, qui me prendraient en pitié.

«Je réagis mal, depuis quelque temps, se lance Morag. Les choses se passent bien dans l'ensemble. Mais c'est en moi, la tension monte et je sors de mes gonds, pour un rien,

juste parce qu'ils ne sont pas encore levés à midi ou qu'ils ne sont pas à la maison à six heures tapantes pour le souper. Je ne dis rien. Oh non ! Mais je claque les portes. Je casse des assiettes. Hier, mon unique tasse en porcelaine de Limoges y est restée ; pas que ça m'affecte tant que ça, remarque. Mais tu vois, Royland, tout ce tapage n'est qu'une diversion.

— Pas possible ! dit Royland avec douceur.

— Alors tu savais ? Ça se voit tant que ça ? Écoute, ce n'est pas que je ne veux pas qu'ils vivent ensemble. Au contraire. Ça me paraît juste. Et Dieu sait que je me fiche qu'ils soient officiellement ensemble. Mais la vérité c'est que j'ai quarante-sept ans, qu'il est plus que probable que je reste seule pour le restant de mes jours, ce dont je m'accommode assez bien la plupart du temps, d'ailleurs ; mais il y a des moments où je suis si sacrément jalouse de leur jeunesse, qu'ils soient heureux et qu'ils fassent l'amour, que je n'y vois plus clair. C'est moche, non ?

— Pas tant que ça, dit Royland. Et même pas du tout, en fait, sauf que tu te le reproches, et qu'en plus, ils doivent se demander ce qui se passe, avec ces portes qui claquent et tout ça.

— Et merde ! dit Morag en se levant. Il va falloir que je leur en touche un mot. Je déteste me présenter sous un jour aussi peu flatteur. C'est l'orgueil qui va en prendre un coup, ce qui n'est d'ailleurs probablement pas une mauvaise chose. Mais c'est pas facile. »

Elle leva les yeux vers la maison et vit Pique, qui s'étirait au soleil, sur le pas de la porte, ses longs cheveux lâchés sur les épaules. Royland ne dit rien. Morag retourna dans la maison aussi lentement que possible, s'arrêta en chemin pour cueillir une tige de pissenlit et souffler dessus, semer les graines au vent. Catharine Parr Trail n'aurait pas perdu son temps à souffler sur des pissenlits. Pas plus sans doute qu'elle n'aurait essayé d'expliquer les subtilités de ses états d'âme à l'une de ses filles. Peut-être n'a-t-elle jamais eu ce problème, ni éprouvé ces sentiments-là. Trop occupée à préparer ses conserves de fruits, à dessiner des fleurs ou à désherber le jardin. Trop fatiguée. Les bons côtés du travail physique ! Des bains glacés, aussi, probablement.

Quand elle entra dans la cuisine, Pique et Dan étaient attablés devant un café et un bol de céréales.

« Tu devrais manger du muesli, Ma, dit Pique.

— Non, dit Morag, tout à coup excédée. C'est très sain, je sais, mais je n'arrive pas à avaler ce truc-là. Laisse-moi avec mes vices, veux-tu ?

— Oh, pardon, dit Pique, en faisant la grimace. Enfin, au moins, tu ne manges pas des Sugar Puffs. Tu veux qu'on vide les lieux, là ? Tu veux travailler ?

— Non, pas encore. Il faut que je vous parle, d'abord. Je suis désolée d'avoir claqué la porte, ce matin. J'espère que je ne vous ai pas réveillés ?

— Eh bien, dit Pique, une pointe d'agacement dans la voix, c'est vrai qu'on aurait pu s'en passer.

— Je n'en doute pas. Cela dit, j'ai mes raisons. »

Lorsque Morag eut fini de leur dire à peu de chose près ce qu'elle avait dit à Royland, elle fixa le fond de sa tasse de café d'un air morose, souhaitant qu'il fût possible de se téléporter loin de là, au sens littéral du terme, physiquement. Ascension d'une vierge qui est loin d'en être une. Mars ou le ciel pour destination. Salutations distinguées aux ancêtres ou aux monstres à neuf têtes.

Silence. Puis étonnement. Pique lui a pris une main, Dan l'autre.

« On se doutait bien qu'y avait un truc de ce genre, dit Pique, mais on pouvait pas en parler, tant que tu ne disais rien. Tu sais, m'man, on sait bien que t'es seule. Mais d'un autre côté tu l'es pas vraiment. Tu comprends? »

Vrai. Plus vrai encore que Morag n'en avait conscience. Peut-être.

« Je pense que ça ira, maintenant, dit Morag quand elle fut de nouveau en mesure de parler, vous pouvez rester. Je ne sais pas pourquoi au juste. Mais j'ai l'impression que ça ira.

— Non, écoute, dit Dan. On en a beaucoup parlé, avec Pique. Il faut qu'on s'trouve un boulot, bientôt, et ce serait beaucoup mieux pour nous, de toute façon, d'aller vivre

chez les Smith, vu qu'ils sont du bon côté de la rivière pour McConnell's Landing.

— On viendra souvent, renchérit Pique, je veux dire... tu nous verras bien assez. Et même probablement trop.

— Non, ce ne sera pas trop », dit Morag.

Elle retint leurs mains encore quelques instants. Puis Pique et Dan se retirèrent.

Morag sortit sa machine à écrire.

*Lettre à D. McRaith,
Crombruach, Ross-shire, Écosse.*

Cher McRaith,

Si j'ai décidé de t'appeler McRaith, c'est que le nouvel homme de Pique s'appelle Dan, et je ne supporte pas la confusion. La confusion extérieure, s'entend. J'ai déjà assez de mal avec celle qui règne en moi. J'ai lu un roman, une fois, dont le héros, un jeune homme, tombait amoureux de deux femmes (pas simultanément) qui s'appelaient toutes les deux... je ne sais plus... mettons, Flora. Ces deux dames entraient et sortaient de ces pages en minaudant, et l'auteur les avait affublées d'un numéro pour les distinguer : Flora Un et Flora Deux. De temps à autre, c'était au lecteur de deviner. Ça m'avait rendue folle. Je me suis demandé comment il se faisait que ce type (l'auteur) n'avait pas plus d'imagination ? L'annuaire est bourré de noms de toutes sortes. Peut-être était-ce la faute du personnage principal... cette espèce de crétin faisait une fixation sur les femmes prénommées Flora. Je ne sais pas pourquoi les noms ont tant d'importance pour moi. Si, je

crois savoir. Mon propre nom, et ce sentiment que j'ai de ne venir de nulle part. Si je pouvais appeler le Dan de Pique par un autre nom, je le ferais, mais il faudrait que j'explique. On dirait qu'il y a une chance que ça marche, cette fois, pour Pique, mais qui sait. Si c'est ce qu'elle veut, alors tant mieux, mais je continuerai sans doute de m'énerver pour des futilités, et elle aussi. Les siennes sont moins futiles que les miennes, non que nos dilemmes soient de nature si différente en soi, mais mes choix sont faits, dans les grandes lignes, et il y a peu de chances pour que je les remette gravement en question dans cette vie. En me relisant, je me demande si c'est vrai. Les hauteurs de la sérénité me semblent encore bien inaccessibles. Je livre encore et toujours les mêmes batailles, à l'intérieur de mon crâne. Peut-être qu'il n'y a qu'une tombe, sur ces hauteurs. Non, ce n'est pas le blues celte... En fait, je vais plutôt bien en ce moment, ce qui explique d'ailleurs en partie la raison pour laquelle je t'écris. Si ça c'est de la gaieté, me diras-tu très justement, qu'est-ce que ça serait si ça allait mal. Mais non. Tu te souviens de ce que tu m'as dit un jour — nous marchions le long de la grève, à Crombuach, c'était à Pâques, il faisait glacial —, qu'un presbytérien est quelqu'un qui a toujours l'air gai, parce que, quoi qu'il arrive, ces gens-là s'attendent toujours au pire ?

Désolée que tu sois un peu en rade ces temps-ci. J'allumerai mentalement un cierge pour que tu te remettes au travail sans tarder. Je n'ai pour ma part quasiment rien fichu depuis un mois, mais je pense que ça va redémarrer. Si Dieu est bon, et si la chance me sourit, et si je me secoue un peu

et que je prends mon stylo et que je m'y mets. Ce que je vais faire de ce pas.

Tendrement à toi,

MORAG

Elle rangea la machine à écrire et sortit son cahier et son stylo. Restait quelque temps à regarder les lignes bleu pâle sur la page blanche, pareilles à des étagères vides, attendant d'être chargées, de quoi ?

Pique aura-t-elle une vie meilleure ou pire que Morag ?

La mienne n'a pas été si mal. Été ? Le temps passe vite. Est-ce que c'est cela qui se passe en réalité, en ce moment, pour moi, et pour elle ? Pique, qui annonce ma mort et perpétue la vie.

FILM DES SOUVENIRS : LA PENSION TEFLER

Certaines des montagnes qui dominent la ville sont surnommées Snow Mountains parce que leurs cimes lointaines sont couvertes de neiges éternelles. Elles sont aussi impressionnantes qu'inquiétantes. Tels des dieux indifférents, elles se dressent, froides, infiniment altières, rapetissant la ville et ses habitants. Neiges éternelles — rien que d'y penser, Morag sent son sang se figer dans ses veines. Elle contemple ces sommets de la fenêtre de sa pension de famille, mais ne peut jamais les regarder bien longtemps. Ce ne sera en tout cas pas ici qu'elle s'installera définitivement. Les habitants de cette ville,

les vrais, ceux qui y sont nés, ou qui s'y sont installés, n'éprouvent pas la même chose. Ils ne se sentent pas cernés, ni menacés, par ces montagnes.

C'est idiot d'être venue ici. Elle aurait mieux fait de rentrer à Manawaka. Christie a besoin d'elle, et elle a besoin d'un foyer pour elle et pour son enfant quand il verra le jour. Mais rentrer à Manawaka est impensable. Si elle doit avoir un foyer, il faut que ce soit le sien.

Dans le port où Morag se promène, parfois, dans l'espoir de comprendre cet endroit, de vastes navires manœuvrent de concert, grinçant et mugissant, troupeau de monstres marins ballottés par les eaux. Puis, curieusement, il arrive que l'un d'eux se détache du troupeau, avec majesté, par le mouvement transformé, comme le phoque, si balourd sur la terre ferme, qui devient aussi souple qu'une anguille quand il nage. Les mouettes lancent des imprécations, d'une voix rauque et obscène, mais l'éclair blanc de leurs ailes rayonne d'une grâce infinie.

La pension de famille se trouve dans Kitsilano, et pas dans le meilleur coin du quartier. Une maison tout en hauteur, probablement jamais repeinte depuis le début du siècle, maintenant d'un gris uniforme, pas déplaisant ; pas le gris dur des uniformes scolaires, mais le gris clair du bois flotté, patiné par les vents marins, argenté, mais sans le brillant de l'argent.

Morag, qui, il fut un temps, détestait les maisons sans couleurs de la rue de la Colline,

se sent chez elle, là, dans cette demi-teinte qui évoque la fraîcheur, l'ombre au sens propre, mais aussi ce royaume d'où surgissent les ombres du passé. C'est une maison sans prétention. Patinée par le temps. Elle la préfère aux maisons pimpantes de deux étages, qu'on trouve à l'ouest de la ville, de l'autre côté du Lion's Gate Bridge. Elle aime le nom du pont, mais pas le géant d'acier lui-même.

La maison de Kitsilano est du même genre que ses voisines. De véritables souricières en cas d'incendie, habitées par des gens qui n'ont pas les moyens de vivre ailleurs. La quarantaine, les cheveux blonds, crépus, Mme Maggie Tefler, la logeuse de Morag, est une femme à qui il manque quelques centimètres, du souffle presque en permanence (hypertension, obésité) et aussi franchement de la maîtrise de soi. Mais Morag ne peut pas se permettre de faire la difficile. Elle est venue à la pension de Maggie Tefler parce que ce n'était pas cher et que la chambre paraissait à peu près propre. La première chambre qu'elle a occupée se trouvait au deuxième étage et avait un canapé-lit et un vieux tapis brun à vagues motifs géométriques bleus et rouges. Il y avait aussi un lavabo. Cela ne dura qu'un mois. C'est précisément ce lavabo qui la perdit. Tôt un matin, ayant malencontreusement négligé de fermer sa porte, elle vomit copieusement dans le lavabo. Lorsqu'elle parvint enfin à relever la tête, le nez et les yeux coulants, elle vit Mme Tefler, debout sur le pas de la porte, les poings sur les hanches, dans son kimono en soie artificielle imprimé de pavots d'un rose nauséeux.

MAGGIE T : Y m'semblait bien vous avoir déjà entendue vomir une ou deux fois. Dans les toilettes. J'étais pas sûre qu'c'était vous, Miss Gunn.

MORAG : Ben oui, c'était moi.

MAGGIE (crûment mais non sans justesse) : Z'avez un polichinelle dans l'tiroir, vous. Ou ça, ou alors c'est la boisson, mais vous avez pas le profil, j'en sais que'qu'chose, ça me connaît, moi, j'suis une autorité en matière de pochards.

MORAG : De quoi ?

MAGGIE : D'alcoolos. J'en vois plus qu'à mon tour, ici, ça j'peux l'dire. Z'êtes enceinte, ou quoi ?

MORAG : Je crois, oui. Ça paraît incroyable.

MAGGIE : Allons, mon p'tit, z'allez pas m'dire qu'il vous a baisée qu'une fois, et que vous auriez jamais cru que c'était possible la première fois. C'est pas comme si t'étais une greluche de dix-sept ans, Morag — ça t'embête pas que je te tutoie ? J'sais pas dans quel pétrin tu t'es mise, mais pourquoi tu retournes pas chez ton mari ?

MORAG : Quoi, vous savez...

MAGGIE (l'air narquois) : Facile. T'as encore la marque de ton alliance au doigt. Et y a pas si longtemps que tu la portes plus.

MORAG : C'est vrai, madame Tefler, vous avez raison. Mais je n'y retournerai pas.

MAGGIE : Il est pas de ton mari, c'est ça ?

MORAG (avec une maîtrise parfaite) : Ça, ça me regarde, il me semble.

MAGGIE : Oh, je te demande bien pardon, princesse. C'est vrai que ça regarde que toi. Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

MORAG (sincèrement, et avec un sentiment de panique intense) : J'sais pas. J'peux continuer à travailler encore quelque temps.

MAGGIE : Tu t'imagines p't-êt'que Sanford et Willingham Real Estate vont continuer d'se taper une dactylo qui s'lève sans arrêt pour aller vomir ?

MORAG (furieuse) : Là vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Il n'y a qu'à cette heure de la journée que ça m'arrive.

MAGGIE : Ah oui, et qu'est-ce qui arrivera quand tu s'ras aussi grosse qu'une vache pleine ? Enfin, c'est toi qu'ça regarde. Mais si tu veux travailler ici — le ménage, la cuisine, la vaisselle —, tu peux rester, si tu veux. Il y a une chouette chambre là-haut. Jolie vue et tout. T'auras le gîte et le couvert, et même un peu d'argent de poche en plus ; une proposition tout ce qu'il y a de plus honnête. J'sais qu'j'suis poire, mais j'ai jamais pu voir une fille bien dans l'pétrin sans essayer de l'aider. *Maggie*, me disait mon Wayne, *t'as le cœur aussi mou qu'le centre d'un marshmallow rôti*. Alors, qu'est-ce t'en dis, mon p'tit ? Allez, j'ai pas toute la journée.

MORAG : D'accord, madame Tefler. Et... merci.

MAGGIE : De rien, mon p'tit. On a tous été mis sur cette terre pour s'entraider, pas vrai ? C'est c'que je dis toujours.

Et c'est ainsi que Morag loge désormais dans une chambre au dernier étage, un grenier, en réalité, que la sainte Mme Tefler a plus ou moins aménagé en chambre. Étrangement, pourtant (bien qu'elle n'en ait rien dit à Mme Tefler), Morag a vite fait de s'attacher à cette chambre. Elle est vraiment à elle, au sens propre du terme. Il faut faire attention à ne pas se cogner la tête aux poutres de chaque côté de la pièce, mais ce léger inconvénient ne pèse pas grand-chose en regard de ses nombreux avantages. Si Maggie Tefler savait ça, elle la louerait pour une somme astronomique à quelqu'un qui aurait le même goût que Morag mais plus d'argent, ou alors elle ne donnerait plus à Morag la toute petite somme d'argent qu'à son corps défendant elle lui alloue chaque semaine en échange de la cuisine et de pratiquement tous les travaux ménagers de la maison. Du point de vue de Morag, cependant, ce n'est pas une mauvaise affaire. Elle puise prudemment dans ce qui reste de ses cinq cents dollars pour s'acheter une commode d'occasion en chêne, un bureau, une bibliothèque, deux tapis indiens, une courtepointe rouge foncé pour le lit en cuivre à une place. Tout ça, plus une lampe munie d'un abat-jour bulbeux en forme de lanterne japonaise, et une affiche qui représente un gros hibou brun ébouriffé, fait de cette chambre son domaine.

Virginia Woolf disait (plus ou moins en ces termes) qu'une femme qui veut écrire doit avoir une pièce bien à elle pour travailler. Le côté mansarde n'a jamais attiré Morag outre mesure, mais au moins est-ce sa pièce à elle. Le seul problème, c'est que, quand arrive le soir, elle est trop crevée la plupart du temps pour écrire quoi que ce soit.

FILM DES SOUVENIRS : PORTRAIT
DE L'ARTISTE EN BONICHE ENCEINTE

Morag, dont la taille s'épaissit déjà, à quatre mois de grossesse, est en train de laver la vaisselle du petit déjeuner. L'eau est tiède et grasse, mais heureusement sa digestion est meilleure qu'avant, et son énergie plus grande. Le médecin dit même qu'elle a une santé de fer, quoique sur un ton quelque peu réprobateur.

Assis à la table de la cuisine, le vieux M. Johnson, l'un des pensionnaires de la maison Tefler, bavarde avec Morag. Il a l'air d'avoir cent quatre-vingt-dix ans, ou presque, aussi frêle qu'une plume d'oiseau, mais il a des poumons de jeune homme.

« Oui, m'dame, mugit-il, j'me souviens qu'une fois, à Williams Lake, j'parlais au vieux Peter Paulson — il avait été chercheur d'or dans son jeune temps, et croyait qu'y l'était encore. Givré, le gars. J'étais r'présentant, dans c'temps-là, voyez. J'vendais du cirage, d'la cire à harnais, et d'la pâte à cuire. *Eh ben, m'sieur*, qu'y me dit, *y a qu'deux choses que j'tolère pas en ce bas monde*,

m'sieur Johnson, que deux choses — l'une c'est les préjugés raciaux, et l'autre, c'est les Indiens. Hein, qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Ils en rient encore quand Mme Tefler fait son apparition, une lettre à la main.

« J'imagine que c'est pour toi », dit-elle, l'air soupçonneux.

Morag la lui prend des mains. Heureusement, elle a prévenu Mme Tefler, mais Maggie a encore des doutes, et meurt probablement d'envie de l'ouvrir et de la lire, ostensiblement, pour s'assurer qu'elle la remet bien à qui de droit.

Morag a écrit à Brooke, avec difficulté, incapable, encore, de parler de sa grossesse, mais lui disant qu'elle se sert dorénavant de son nom de jeune fille. La lettre est adressée à Mme Brooke T. Skelton. Morag la fourre dans la poche de son tablier. Mme Tefler attend en vain qu'elle l'ouvre.

Plus tard, dans sa chambre, Morag la lit. Il y est dit, entre autres, que, Morag ayant à présent démontré qu'elle était capable de se débrouiller toute seule, n'était-il pas grand temps d'être à nouveau raisonnable ? Il était prêt à essayer d'oublier cet écart. Et si elle avait besoin d'argent pour le train de retour à Toronto, il était prêt à lui en envoyer.

Assise sur le lit, Morag regarde la feuille. Les mots de Brooke — qui ne pourra jamais mieux dire le besoin qu'il a d'elle.

Moi aussi, Brooke, j'ai besoin de toi. Je tiens à toi. Je n'en peux plus.

Et pourtant, faire machine arrière est impossible. Y serait-elle retournée, si elle n'avait pas été enceinte? À cet instant, elle se dit que oui. Était-ce pour cette raison seulement, en fin de compte, qu'elle avait voulu l'être, pour que sa rupture avec Brooke soit irrévocable? Pour qu'elle ne puisse pas revenir sur sa décision? Et avait-elle choisi Jules rien que pour qu'il soit quasiment impossible de faire croire à Brooke que l'enfant était de lui? Combien de personnes avait-elle trahies? A-t-elle aussi trahi l'enfant? Cette pensée la pétrifie. Ou bien est-ce seulement qu'elle porte à présent le pire regard qui soit sur elle-même?

Comment a-t-elle pu s'imaginer qu'elle pourrait s'occuper d'un enfant, l'élever seule? Ça paraissait évident, à l'époque. Maintenant, elle se dit que c'est de la folie. Il va falloir qu'elle aille au bureau d'aide sociale. *Ça, jamais*. Mais si, elle ira, s'il le faut. Comment va-t-elle s'en sortir, avec l'enfant?

Elle repense à l'assurance dont Brooke faisait preuve en toute circonstance. Même si son calme n'était qu'apparent, comme c'était rassurant.

Ne te leurre pas, Morag. Pour toi, en fin de compte, c'était loin d'être rassurant. Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas.

Elle n'est plus sûre de rien. N'a plus rien à quoi se raccrocher. Sauf que, bien sûr qu'il y a quelque chose à quoi se raccrocher, quelque chose qui grandit à toute vitesse dans sa propre chair.

Elle s'arrête de pleurer, met son manteau et son foulard, et sort. Au diable Maggie Tefler. Le ménage des chambres peut bien attendre.

L'hiver. Pas de neige, ici, ou en tout cas pas cette année. La pluie. Les trottoirs en sont inondés. Une pluie grise, sans fin. Avec laquelle, non sans perversité, presque farouchement, Morag a le sentiment d'être en résonance.

Allez, Mon Dieu, qu'il pleuve donc. Qu'il pleuve jusqu'à la fin des temps. Je ne me laisserai pas couler.

À son retour, elle écrit à Brooke, et lui dit tout.

Elle n'entend plus parler de lui. Au lieu de ça, elle reçoit une lettre d'un des avocats de Brooke, lui demandant de leur faire parvenir un certificat médical confirmant qu'il y a grossesse, et voudrait-elle aussi être assez aimable pour leur envoyer une déclaration, signée de sa main devant témoins, attestant de ce que le père de l'enfant n'est pas son mari, et voudrait-elle, en outre, y ajouter le nom du père et les dates auxquelles a eu lieu l'adultère.

Morag accède aux deux premières demandes, pas à la troisième.

Chère Morag :

Ça ne peut pas se faire sans douleur, et je parle en connaissance de cause. C'est un processus parfaitement cruel et barbare, conçu pour faire souffrir au maximum les intéressés. Tout ce que tu peux faire, c'est

attendre que ça passe et survivre. Et tu y survivras. Alors, tiens bon, hein. Et souviens-toi que ce n'était pas une décision que tu as prise comme ça, à la légère.

Tendrement à toi,

ELLA

Est-ce vrai, ce qu'elle dit en dernier? Morag ne sait plus. Plus du tout. Tout cela deviendra peut-être plus clair avec le temps.

Christie écrit, d'une écriture de pattes de mouches, pour dire qu'il est désolé que Morag se soit séparée de son mari, et a-t-elle besoin d'argent, parce qu'il en a mis un peu de côté. Elle lit la lettre d'un air hébété et répond non merci, mais mille fois merci quand même. Elle n'a encore rien dit de l'enfant à Christie. Elle ne sait pas trop comment il le prendra. Penserait-il qu'elle n'est qu'une connasse sans foi ni loi? Cette idée lui est insupportable. Pour le moment.

Dans la soirée, on sonne à la porte de la maison Tefler. Une minute plus tard, Mme Tefler, la voix pleine de reproches, lui crie du bas de l'escalier :

« Morag, c'est pour toi. Un type. »

Un type? L'espace d'un instant, Morag pense à Jules. Comprend à quel point elle voudrait, elle a besoin que ce soit lui. Puis se rappelle qu'il n'a pas son adresse. L'aurait-il trouvée par sa maison d'édition? Impossible. Jules ne ferait jamais ça.

« Qui est-ce, madame Tefler ? »

— Comment veux-tu que je sache ? répond la sainte femme, ramenant verbalement les pans de son respectable kimono rose. Y dit qu'y travaille pour une boîte du nom d'Walton & Pearce.

— Dites-lui de monter ! » s'écrie Morag.

Incroyable ! Inouï ! Attendez un peu, ça va être palpitant ! Un ange du Seigneur, sûrement saint Michel ou l'Épée de feu, déguisé en représentant d'une maison d'édition, venu lui expliquer comment regagner le Paradis perdu.

Ou bien est-il venu dire que *Les Ravages de l'innocence* ne s'est pas encore vendu suffisamment pour rembourser l'avance sur droits d'auteur et qu'ils veulent qu'elle leur rende la différence ?

Elle aurait dû se donner la peine de descendre pour l'accueillir. Gracieusement. La grâce, parlons-en, pour quelqu'un qui pèse trois tonnes. Elle refuse de descendre et de remonter encore une fois aujourd'hui les trente-six mille marches de cet escalier. Elle enfile sa robe de chambre en flanelle bleue dans laquelle elle ressemble surtout à un galion ou, pis, à une goélette toutes voiles dehors.

« Bonjour, mademoiselle Gunn — puis-je vous appeler Morag ? »

C'est un homme d'âge mûr, moustachu, un peu essoufflé par la vertigineuse montée du Grand Escalier recouvert de linoléum de la pension Tefler.

« Je m'appelle Hank Masterson, poursuit-il. Le représentant régional de W. & P. Ils m'ont écrit que vous étiez en ville, et séparée de votre mari, voyez-vous, et je me suis dit que je passerais voir comment vous allez. Et j'ai aussi une nouvelle à vous annoncer. Ils ont pensé que ce serait mieux que je vous l'annonce en personne.

— Mauvaise nouvelle? » Pourquoi répondre ça, si vite?

« Non, bonne.

— Vraiment? Mon Dieu, ça ne serait pas de trop. »

Hank la regarde.

« C'est bien ce qu'il me semble, en effet, dit-il d'un ton affable. Eh bien, votre roman a été pris par un éditeur en Angleterre, et aussi aux États-Unis. »

Morag en reste muette. Stupéfaite.

« Cela signifie-t-il un peu plus d'argent? » demande-t-elle au bout d'un moment.

Quelle question! Intéressée, voilà ce qu'il doit être en train de se dire. Si seulement elle n'était pas dans la dèche, ou presque.

« Bien sûr, dit-il. Pas une fortune, mais quand même. Écoutez, êtes-vous à court d'argent?

— Disons que ma situation n'est pas très brillante. »

Elle explique ses arrangements domestiques avec la pension Tefler.

« Mais c'est de la folie, dit-il. Vous devriez être en train d'écrire.

— Oh, mais j'écris ! Enfin... j'essaie. Des nouvelles, surtout. Mais pas beaucoup.

— Il faut les envoyer, alors. Je demanderai à la boîte de vous mettre en contact avec un agent. Vous n'avez jamais essayé d'écrire des articles ? Je veux dire, des chroniques pour les journaux ? C'est quand même un comble de vous suggérer de faire ça alors que vous devriez être en train de travailler à un nouveau roman, mais enfin.

— Je suis prête à faire quasiment n'importe quoi, dit Morag, sincère. Des articles, je n'y avais pas pensé. Quel genre ?

— Oh, des trucs légers, de préférence amusants.

— Vous voulez dire, le genre... pique-nique paroissial auquel je ne suis jamais allée ?

— C'est ça, ce genre-là. Vous n'avez jamais essayé ? »

Elle se rend compte qu'elle n'a pas fait preuve de beaucoup d'initiative jusque-là.

« Non, dit-elle. J'ai dû m'occuper de tas d'autres choses, ces derniers temps.

— Ça va changer », dit saint Michel Master-son.

Ça change, en effet, mais pas du jour au lendemain. Morag envoie ses nouvelles à Milward Crispin, agent littéraire qui, après

d'innombrables tentatives, réussit à en faire accepter une. Forte de cela, sans compter les chèques des droits d'auteur de ses éditeurs anglais et américains pour *Les Ravages de l'innocence*, Morag abandonne son rôle de domestique à la pension Tefler. Ce qui n'aurait pas tardé, de toute façon, sa taille ne lui permettant plus de se déplacer dans la maison avec l'agilité voulue. Elle continue de louer la chambre. Maggie Tefler se pose des questions, se disant qu'une femme enceinte à ce point ne peut pas être subitement devenue une putain, mais si ce n'est pas ça, alors quoi ?

« T'as fait un héritage, ou quoi ? »

Morag explique, mais reste sur la défensive.

« Voyez-vous ça, dit Mme Tefler. Ce type avait bien dit qu't'étais écrivain, mais évidemment je l'ai pas cru.

— Évidemment !

— Ben dis donc, dit Maggie, avec un grand soupir, c'est rudement bien de gagner du fric rien qu'en restant assise à rien faire.

— Ouais. »

Morag tente sa chance en écrivant des articles, toutes sortes d'articles, qu'elle essaie de vendre au journal régional. Le rédacteur en chef de la rubrique, las, sans doute, de se faire bombarder, commence enfin à accepter ces petits bijoux qui ne laisseront pas un souvenir impérissable mais sur lesquels Morag sue sang et eau, se désolant de ne pas avoir le don de les pondre en série. Pendant

les mois qu'elle passe à se débattre avec ces articles, elle n'écrit pas de roman, rien de significatif. Rien.

FILM DES SOUVENIRS : VOIX DE JADIS

« Vous voulez dire tout en haut de l'escalier, au dernier étage ? dit la voix féminine.

— C'est ça, répond Maggie, laconique.

— Doux Jésus, mais où habite-t-elle ? Au grenier ?

— À l'étage supérieur, dit Maggie Tefler, d'un ton glacial, la plus belle vue de la maison. »

Morag, sur le deuxième palier, revenant des toilettes, a entendu l'échange. À qui est cette voix ? Elle la connaît, mais d'où ?

Clic, clic, clic. Un bruit de hauts talons sur les marches. Morag attend. Puis aperçoit la femme. Encore svelte — plus mince, en fait — et toujours blonde, bien que les cheveux aient foncé un peu et soient maintenant coiffés autrement, au carré, rebiquant à l'extérieur. Un tailleur chic, dont la veste, longue, ne cache pas complètement les hanches, devenues un peu trop osseuses. Son visage plus anguleux, les traits plus tirés qu'ils ne devraient l'être à vingt-huit ans, le même âge que Morag.

« Julie ! Julie Kazlik !

— Elle-même, dit Julie, avec un sourire malicieux. Salut, Morag. Comment va ? Mon Dieu... mais c'est pour quand ?

— Le printemps. Fin mai. Mais monte, voyons ! »

Julie s'installe sur le lit en cuivre, ôte ses escarpins à talons aiguilles et à bout pointu, et ramène ses pieds sous elle. Elles se regardent, étonnées, ravies, hésitantes, chacune évaluant l'empreinte des années sur l'autre et par conséquent sur elle-même.

« Comment diable as-tu fait pour me trouver, Julie ?

— Mais j'ai vu tes articles dans le journal, bien sûr, et j'ai téléphoné et obtenu ton adresse. Qu'est-ce que tu deviens, raconte ? Ça fait un sacré bail, dis donc.

— Dix ans. Je vais bien, en fait. Pour le bébé je suis contente, mais je m'inquiète un peu de ne pas savoir comment je vais pouvoir m'en occuper et gagner ma vie en même temps. Mon mari et moi sommes en instance de divorce. C'est ma faute. Je l'ai quitté.

— Ta faute, comment ça ? s'indigne Julie. C'est jamais à sens unique, ces trucs-là. Essaie pas de m'en conter. En attendant bienvenue au club. Buckle et moi aussi, on se sépare.

— Je ne savais pas que tu étais mariée, bien que j'aie toujours su que tu te marierais jeune.

— Oh, j'étais pas si jeune que ça. Mais, bon. Buckle Fennick, chauffeur de camion. Il fait les longs parcours, la route d'Alaska, tout ça. Il conduit super bien, d'ailleurs. Je crois que je l'ai épousé parce que c'était un

chouette danseur. Ce qu'on peut être conne, parfois !

— Tu as des enfants ?

— Ouais. Un. » Julie regarde ailleurs. « Steve, un bon petit gars. Il a deux ans, maintenant, presque trois. Je veux pas qu'il finisse comme son vieux.

— Tu veux dire... chauffeur ? Non. C'est pas ce que tu veux dire.

— Non, dit Julie, c'est pas ce que je voulais dire. Je veux dire fou, fou à lier. J'ai grandi dans une ferme, comme tu sais. T'as d'jà vu un cheval fou ? J'imagine que non. On en a eu un, une fois, sauvage comme tout, et complètement fou. Il ruait tout le temps. Un étalon rouan, superbe. Une bête magnifique à tous points de vue, sauf que c'était un tueur. Mon père a dû l'abattre. Je veux pas dire que Buckle soit vraiment un tueur — chez lui ça prend une autre forme. Bref, à quoi bon parler de tout ça maintenant ? Tu dis que tu t'inquiètes au sujet de l'entretien du bébé — est-ce que ton mari ne va pas être obligé d'y contribuer ?

— Rien ne l'y oblige. L'enfant n'est pas de lui, Julie. »

Julie a d'abord l'air ébahi, puis elle rit.

« Eh ben toi, en tout cas, tu fais pas les choses à moitié, dis donc. Tu t'en sortiras, va. J'en suis sûre. T'as toujours été intelligente, même si t'essayais d'le cacher. Mais je savais. Dès que je serai libre, je vais épouser Dennis, un gars sympa qu'est dans les assurances, et on part à Montréal. Dennis n'est pas ce qu'on

pourrait appeler un Apollon, mais il est vraiment gentil, il m'aime et il s'entend bien avec Steve. »

Julie, retombant sur ses pieds. Julie, qui avait toujours une ribambelle de petits amis. Et pourtant, cet accent de tristesse dans la voix. Il est gentil. Pas Je l'aime à la folie, à en mourir. Les premiers espoirs qui se révèlent des illusions, il est toujours douloureux d'y renoncer.

« Tu as de la chance », dit Morag, malgré elle.

Julie lui lance un regard pénétrant.

« Je sais », dit-elle d'une voix sourde. Puis, s'animant, comme si elle était le *Manawaka Banner* à elle seule : « Sais-tu que Stacey Cameron est mariée et qu'elle vit ici ? »

— Ah bon ? Seigneur, je me demande combien on est de là-bas à être venus ici ?

— Sans doute des milliers, dit Julie, de cette manière un peu expéditive qu'elle avait déjà autrefois. On met tous le cap à l'ouest, ma vieille. On se dit que ça va être le paradis sur terre — pas de moins quarante, ni de fournaise l'été ; et quand on lève les yeux, c'est des montagnes, qu'on voit, pas des silos à grains. Alors on se rue en masse vers la côte, et chaque fois qu'on rencontre quelqu'un de notre patelin, on lui tombe dans les bras en pleurant. C'est con, hein ? »

Ni l'une ni l'autre ne trouve ça con. *Tu ne peux pas retourner chez toi*, disait Thomas Wolfe. Morag se demande à présent si ce ne serait pas le contraire qui est vrai. Il faut

retourner aux sources, d'une façon ou d'une autre. Une idée qu'elle n'est pas encore prête à envisager.

Elles parlent de gens qu'elles ont connus, et de ce qu'ils sont devenus. Puis Julie regarde Morag d'un air interrogateur.

«T'as l'intention de rester dans ce trou à rats, Morag?

— Ce n'est pas si mal, tu sais. Cela dit, je ne pourrai pas rester quand le bébé sera né. Tu me vois, tirant une poussette jusqu'en haut de l'escalier? Et tu vois un peu Maggie Tefler me laissant la garer en bas, dans le couloir? Non. Ça fait déjà quelque temps que je cherche autre chose, mais je n'ai encore rien trouvé.

— J'habite chez une amie, l'étage du haut, dans le quartier nord de Vancouver, dit Julie. Elle va vouloir relouer, quand on sera partis, Stevie et moi. Tout dépend du divorce, quand ça va se faire exactement. Bon Dieu, qu'est-ce que j'aimerais qu'on en finisse. Tout ça m'horripile. Buckle est d'accord pour demander le divorce — pour adultère. Mais il est capable de changer d'avis pour un rien, sans prévenir, et alors c'est moi qui serai forcée de demander le divorce pour cruauté envers moi. Et je voudrais pas en arriver là, Morag. Par moments je l'déteste, mais j'veux pas étaler tout ça devant une cour. C'est pas qu'il me batte, vois-tu — il m'a jamais touchée, non, c'est pas ça. J'aurais presque préféré. Ça, ils auraient pu comprendre. Non, c'est ce qu'il dit — que j'veux lui prendre ses forces, des trucs comme ça. Il n'peut plus

faire l'amour — il a jamais été très bon, mais ça faisait deux ans qu'il n'pouvait plus du tout. Il se contentait de se masturber devant moi en disant des trucs de ce genre. Finalement j'en ai eu assez, je pouvais plus le supporter. Ce qui l'a rendu comme ça, j'en sais rien. Il y a des trucs que je sais, mais je pourrai jamais tout comprendre. Et même si je comprenais, qu'est-ce que je pourrais y faire? J'me demande même si j'ai pas aggravé le problème? Ça, ça m'travaille.

— Je sais », dit Morag.

Julie lève les yeux.

« Ouais, dit-elle. Tu dois en savoir quelque chose. Merde, alors, quelle vie! Mais je pars avec mon enfant. Buckle peut vivre ou mourir. Il y a des jours où j'en ai plus rien à faire. Mais moi, je suis pas encore morte, et j'ai pas l'intention de me laisser abattre. Mais bon... passons. Je me disais que ça t'intéresserait peut-être de reprendre mon appartement si tu peux attendre que mon divorce soit prononcé. Et aussi si t'arrives à t'entendre avec Fan...

— Au point où j'en suis, j'pourrais m'entendre avec une Gorgone, dit Morag. N'importe qui sera toujours mieux que Mme Tefler comme proprio.

— Ouais, mais... tu connais pas Fan. Elle est... enfin, elle est gentille, mais elle surprend un peu, au début. Enfin, on verra.

— T'en fais pas, dit Morag. Si ça ne marche pas, je trouverai bien autre chose. J'suis pas à la rue, tout de même. »

Elles se regardent et pouffent de rire.

FILM DES SOUVENIRS :
DANS LES DÉCOMBRES DE L'AMOUR

Morag est à l'hôpital. Une zone pour elle jusqu'alors inconnue de l'existence humaine, des hectares de verre et de chrome, des kilomètres de couloirs aux planchers qu'on croirait passés à l'encaustique et à l'antiseptique mêlés, un monde ouaté et protégé. Morag, qui ne s'est jamais retrouvée à l'hôpital de sa vie, a une sensation bizarre de confinement. Les contractions ne sont pas si fortes, au début, qu'elle ne puisse pas observer ce qui se passe autour d'elle. Mais très vite il ne se passe plus rien autour d'elle, rien qu'elle soit en mesure de voir, en tout cas. C'est à l'intérieur de son corps que tout se passe.

Quelqu'un, une ombre blanche, gigantesque, lui met un appareil dans la main : un talkie-walkie ? Non.

« Respirez là-dedans, madame Gunn, si la douleur devient un peu trop difficile à supporter.

— Ce n'est pas madame, dit Morag.

— Eh bien, je ne m'en vanterais pas si j'étais vous, dit froidement l'infirmière. Il n'y a pas de quoi être fière. Vous avez de la chance qu'on vous ait laissée accoucher ici.

— Où voudriez-vous que j'accouche ? dit Morag d'une voix bien claire, comme extérieure à son corps, au milieu d'un champ ? »

Espèce de folle. Les contractions se rapprochent, se font plus fortes. Qu'est-ce qui lui prend d'aller chercher des noises à cette infirmière? Elle a besoin d'elle.

« Je suis désolée, dit Morag, lamentablement et avec la plus grande hypocrisie. Je vous en prie... je vous en prie, ne me laissez pas.

— Vous allez parfaitement bien, dit l'infirmière. Je reviens dans une minute. »

Une minute plus tard, cependant, Morag a atteint la seconde phase du travail et on l'emporte en toute hâte à la salle d'accouchement.

« Retenez-le, ordonne la voix fantomatique du médecin venue des confins de l'espace. Ne poussez pas si fort. Ça vient trop vite. »

Essayez donc, vous. Essayez donc un peu, pour voir. Je n'y arrive pas. Je n'y arrive pas.

L'enfant se fraie un chemin dans la vie, déchirant la chair de sa mère dans sa hâte, refusant d'attendre plus longtemps.

C'est fini. Soulagement. Morag, sonnée, complètement éveillée malgré son extrême fatigue, n'a plus mal du tout. L'infirmière pose l'enfant sur le ventre à présent ramolli de Morag. Il gigote un peu, le corps couvert de filets de sang et d'une substance jaune visqueuse. Le cordon n'est pas encore coupé. Morag n'arrive pas à voir le visage du bébé. Elle ne voit que son petit derrière tout rond. Elle avait imaginé que sa première question serait : un garçon, ou une fille? Mais non.

« Est-il *normal*?

— Parfaitement, dit le médecin d'une voix qui fait penser à du talc. Elle va très bien. Nous voulons juste qu'elle respire un peu mieux. »

Elle.

Le cordon est coupé, et le placenta se détache sans même que Morag s'en aperçoive. Elle ne pense qu'à une chose : savoir si oui ou non l'enfant respire convenablement. Puis le bébé ouvre la bouche et se met à hurler, un cri singulièrement puissant pour une si petite créature. Le médecin tient le bébé et Morag n'a pas encore vu le visage de sa fille. Et s'ils la confondaient avec une autre parmi les centaines d'enfants de cette usine à bébés?

« Je veux la voir.

— On va d'abord vous la nettoyer, ensuite l'infirmière vous l'amènera », dit le médecin.

Morag se dresse sur un coude, bien qu'elle soit gênée dans ses mouvements par les lanières de cuir qui lui retiennent encore les jambes.

« Pas question, dit-elle d'un air farouche, je veux la voir tout de suite.

— Ah, ces accouchements sans anesthésie ! » soupire le médecin d'une voix lasse.

Morag tient l'enfant au creux de son bras, encore tout glissant, tout chaud. Les yeux légèrement bridés sont fermés et les petits poings sont serrés. Les cheveux du bébé,

humides, sont peu abondants, noirs et raides. Elle a la peau d'un rose mat.

« Elle est... elle est belle, non? »

Piquette Tonnerre Gunn vient de faire son entrée dans l'inconnu de sa propre existence.

*

Morag est de retour à la pension Tefler au bout d'une semaine. Julie, qui est venue l'aider, lâche un Oh mon Dieu! en voyant le bébé pour la première fois. Morag se hérisse.

« Pas de panique, s'empresse de dire Julie. J'suis un peu surprise, c'est tout.

— Tu te rappelles Skinner Tonnerre, Julie?

— Bien sûr. Ben dis donc! Le monde est petit. »

Elles n'en reparlent plus.

Morag se rend compte qu'elle ne peut pas appeler sa fille Piquette. Elle finit par l'appeler Pique. Lorsque le bébé a deux mois, Julie prend un rouleau entier de photos en couleurs. Morag en envoie une à Jules, une photo du bébé seul. Elle lui écrit une lettre brève, et l'envoie à l'endroit où il habitait à Toronto, se demandant s'il la recevra ou s'il aura déjà déménagé. Elle ne fait plus confiance à Mme Tefler pour ce qui est de son propre courrier, si bien qu'elle met l'adresse de Fan Brady au dos, où habite Julie. Au bout d'un mois elle reçoit une réponse.

Chère Morag,

Tu es décidément folle, mais c'est ton choix et le bébé a l'air super. Je suis content que tu l'aies appelée comme ça. J'espère que je la verrai un de ces jours. J'ai déménagé, il n'y a pas longtemps. Toujours dans la même galère. Rien de neuf de mon côté. Salue la petite pour moi. Bonne chance.

JULES

La lettre est timbrée de Trois-Rivières. Il n'y a pas d'adresse.

Morag est obligée d'écrire à la main, à présent, la nuit, pour ne pas réveiller l'enfant. Elle ne peut taper à la machine que lorsque Pique est réveillée. La chambre rétrécit de jour en jour.

Milward Crispin lui écrit pour dire qu'il a vendu deux autres de ses nouvelles, mais les histoires du Cornemuseur n'ont pas l'air de plaire aux rédacteurs en chef, et il se demande si ce sont les rédacteurs en chef qui manquent de cervelle, ou si ce sont les histoires elles-mêmes qui ont besoin d'être remaniées, peut-être les deux. Les critiques américaines des *Ravages de l'innocence* sont assez bonnes. Les critiques anglaises témoignent d'une indifférence polie, certaines sont accablantes par la tiédeur même de leurs éloges : « Un roman des plus agréables qui nous vient du fin fond du Canada, écrit par un auteur qui aspire, avec quelque succès, à une certaine sophistication dans l'art de

raconter des histoires étranges, parfois même invraisemblables.» Furieuse, Morag déchire cet article. Puis, jugeant indigne d'elle de ne garder que les critiques favorables, elle en recolle les morceaux avec du scotch.

Certains soirs, l'air sombre, elle consulte son carnet de chèques dans l'espoir, vain, mais persistant, d'y trouver une erreur de calcul indiquant que son compte en banque est moins dégarni qu'elle ne le croyait.

Le jour, Pique est un bébé gai et facile, mais elle se réveille régulièrement à deux heures du matin, hurlant de faim et de colère. Morag pleure de fatigue et de découragement.

Maggie Tefler fait des remarques désobligeantes sur les ancêtres de Pique.

«Dis donc, t'as fricoté avec un Chinois ou un Japonais, ou quoi? Non? Enfin, je voulais pas dire un sauvage... je pensais pas que c'était possible. Qu'est-ce que tu dis? Un *Métis*? J'ai jamais entendu ce mot-là. Pour moi ce sont tous des sauvages, et je pourrais t'en raconter, va.»

Morag écrit à Christie au sujet de l'enfant. Il répond qu'il aimerait la voir, qu'il espère qu'elle ressemble beaucoup à Morag.

Après un interminable échange de lettres avec des membres du barreau, le divorce de Morag est prononcé en un temps que son avocat qualifie de record. L'ignominie d'avoir à comparaître lui est épargnée, et c'est aussi bien, car elle n'a pas les moyens de se rendre à Toronto. Elle n'est plus Mme Brooke

Skelton. Elle regarde le document et son étrange terminologie. Et là, elle ne se souvient que de ce qu'il y a eu de meilleur entre elle et Brooke. Consternée, elle se demande ce qui s'est passé et pourquoi elle est là, dans une situation qui à cet instant lui semble irréelle. Elle s'attend presque à se réveiller et à se retrouver à côté de Brooke, dix ans plus tôt.

Puis Pique donne de la voix, et Morag va à elle.

Julie appelle pour dire que son propre divorce vient d'être prononcé et qu'elle et Dennis vont se marier et partir à Montréal.

FILM DES SOUVENIRS : BEGONIA ROAD

«J'pensais qu't'aurais la décence de m'prévenir un mois à l'avance, dit Maggie Tefler, vexée.

— Je vous paie à la semaine, dit Morag, et je vous donne une semaine de loyer en guise de préavis. C'est parfaitement correct.

— C'est pas correct du tout, grogne Maggie d'un ton buté, c'est même tout sauf correct. Tu m'dois un mois de loyer si tu t'en vas comme ça.

— Un mois? Ça va pas, non?

— Et voilà comment on vous remercie, dit Maggie, en prenant le ciel à témoin, d'avoir hébergé une fille-mère, d'avoir laissée rester, *même* quand il ressort qu'elle a fricoté avec Dieu sait qui. Voilà comme on vous

remercie. Elle me crache dessus. J'aurais dû m'en douter. C'est tout moi, ça. J'suis bien trop bonne d'avoir pitié des gens.

— De grâce, madame Tefler, si on laissait tomber.

— Toi, ma fille, dit Maggie, t'es rien qu'une traînée, et plus tôt tu m'débarrasseras le plancher, mieux ce sera. »

C'est ainsi qu'à l'heure où le soleil sombre lentement dans le Pacifique, nous prenons congé de Maggie Tefler, la grande amie des femmes déchues.

La maison de Fan Brady, dans Vancouver-Nord, se trouve tout en haut de Begonia Road, une rue en pente raide. Par la fenêtre de l'appartement de Morag, celle qui donne sur la rue, on a vue sur le port et, au-delà, sur les hauts buildings de la ville, laquelle, à cette distance, paraît plus propre et plus imposante qu'elle ne l'est en réalité. Du balcon, à l'arrière, on voit les pins et les épinettes rouges juchés à flanc de montagne. Morag occupe tout le premier étage de la maison. Elle couche dans le salon, dont le canapé se convertit en lit, et donne la chambre à coucher à Pique. Au début, Morag est inquiète de savoir l'enfant seule dans la pièce — et si les couvertures glissent et qu'elle s'étouffe? C'est évidemment stupide. À quatre mois, Pique a la force et l'agilité d'une anguille, c'est une battante. Il est impossible que cette enfant reste là, sans réagir, et se laisse étouffer par une couverture de rien du tout. Sa voix aussi a pris de la puissance. D'où une nouvelle inquiétude. Pique ne s'étouffera

pas, mais va-t-elle, en criant, déranger Fan qui, dès lors, demandera à Morag de partir? Mais Fan travaille la nuit, dort le jour et n'émerge que tard dans l'après-midi. Et Pique, heureusement, préfère exercer ses poumons le soir.

Au début, comme l'a prévenue Julie, Fan Brady peut surprendre. Il est impossible de lui donner un âge, mais elle doit avoir dans les trente ans. Elle est toute menue, une ossature d'oiseau, mais bien roulée, et elle est aux petits soins pour son corps qu'elle enduit sans cesse de crèmes et d'onguents parfumés de tons pastel de toutes sortes, même devant des tiers. S'il y a un défaut que Fan n'a pas, c'est bien la fausse modestie. Ses cheveux sont d'un auburn flamboyant, bizarrement coiffés tout à la fois d'anglaises, de frisettes et d'accroche-cœurs, comme ces filles qu'on voyait sur les calendriers des années Mary Pickford. Pourtant, sur elle cette coiffure ne paraît pas démodée. Elle n'a pas un beau visage — ni même joli. À dire le vrai elle ressemble plutôt à un singe. Elle en a parfaitement conscience, mais elle s'en fiche totalement. Une fois qu'elle a mis ses faux cils, son fard à paupières vert, son rouge à lèvres orange, et toute une gamme d'autres coups de pinceau, elle a une drôle de tête. Mais de loin, peut-être, sous les feux multicolores des projecteurs, il est fort possible qu'elle brille d'un certain éclat, pailleté, comme au cirque.

« Salut, ma cocotte, dit-elle, le premier jour. Ça y est, bien installée? Tu veux une bière?

— Merci. »

Fan s'élance vers le réfrigérateur, faisant voler sa robe de chambre en nylon abricot autour d'elle. Sans maquillage, elle a les traits tirés, creusés par tout ce qui a dû lui tomber dessus dans la vie, mais ses mouvements ne manquent pas de vivacité ni de légèreté.

« Écoute, ma cocotte, on va tout de suite mettre cartes sur table, dit-elle. Ici, tu fais ce que tu veux, je m'en fous éperdument, aussi longtemps que tu fais pas trop de boucan au-dessus de ma tête quand je roupille. Il me faut mes heures de sommeil, sinon je suis cuite. Remarque, une fois que je me suis endormie, j'ai pas le sommeil léger ; manquerait plus que ça, avec tout le Séconal que je prends. J'aimerais pouvoir m'en passer, mais je peux pas. Depuis le temps, on pourrait penser que je me serais faite à l'idée de dormir le jour, mais non. »

Fan Brady est *danseuse**, comme elle dit, et elle travaille dans un night-club qui, pour sa pub plus que par souci d'exactitude, s'appelle La Feuille de vigne.

« Te méprends pas sur mon compte, ma cocotte. Je suis pas la strip-teaseuse lambda. Non. Je suis dansoose. Pas mal, hein ? Ça sonne bien, non ? À la Feuille de vigne ; rien qu'une boîte de strip, en fait, sauf qu'elle a un peu plus de classe, tu vois, pas trop *hard*. Du piquant, mais raffiné, c'est le slogan de la maison, ha, ha ! J'rigole, mais je peux te dire que ce que je fais, mon cœur, c'est de l'Art. Ouais, vraiment de l'Art. Je suis une pro, une vraie. Pas comme ces gamines tout cul tout ventre qui s'amènent avec leur belle paire de nichons et qui croient qu'elles ont pas besoin

d'apprendre quoi que ce soit. Moi, tu vois, je suis pas du tout comme ça. J'y mets du cœur. Je fais des exercices tous les jours. Je m'entraîne. Je me mets au régime suédois, au lait, deux jours par mois — je peux pas me permettre de prendre du ventre. C'est mon boulot et je le prends au sérieux. C'est pas que ces empotés de représentants puissent l'apprécier, remarque. Mais c'est pas pour eux que je le fais, les porcs. Question de fierté, c'est tout.»

Morag est fascinée. La fiction prophétiserait-elle la réalité? Elle a l'impression d'avoir sa Lilac Stonehouse des *Ravages de l'innocence* devant elle. Mais Fan Brady n'a pas la naïveté de Lilac. Fan est une coriace, pleine de défenses, aussi musclée côté cœur que côté chair. Elle ne ressemble pas du tout à Lilac, en réalité. C'est presque l'opposé, au contraire. Et pourtant, à voir Fan, comme ça, Morag a presque l'impression d'avoir sous les yeux un reflet déformé et vieilli, mais encore reconnaissable, de Lilac. Sa redoutable innocence, Fan l'a aussi, en fait, mais elle ne s'exprime pas de la même façon.

« Cette Julie, dit Fan, je l'aimais bien, vraiment, et elle va me manquer, mais elle a pas inventé le fil à couper le beurre, si tu veux mon avis.

— Comment ça, Fan?

— Elle avait des remords de quitter Buckle, tu te rends compte? Garde tes larmes, que je lui disais, les gaspille pas pour ce salaud. Mais non. Elle peut pas voir le gars

en peinture, mais elle trouve quand même le moyen d'avoir des remords. Tu comprends ça, toi?

— Ça ne me paraît pas si extraordinaire, dit Morag.

— Tu parles ! Ce gars-là, c'est un salaud de A à Z. Un connard. Et la v'là qui s'prend de pitié pour lui ! Il y a longtemps qu'elle aurait dû lui refiler de la mort-aux-rats.

— C'est pas toujours aussi simple, tu sais.

— Oh si, c'est simple, dit Fan, c'est même clair comme de l'eau de roche. »

Voilà de toute évidence un sujet dont Morag et Fan ne pourront pas discuter. Quelque chose, bien sûr, a fait de Fan ce qu'elle est. Quelle est la part de déterminé en chacun de nous, et jusqu'à quel point sommes-nous maîtres de notre destin ? À quand remonte tout ça ?

« Tu veux voir Pique ? demande Morag, désireuse d'éviter une discussion pour l'instant.

— Quoi ? Ah, ta môme ?

— Oui. Elle est en haut, elle dort.

— Bien sûr, pourquoi pas ? Les enfants, je vais t'dire, c'est pas tellement mon truc. J'ai pas ce qu'on appelle la fibre maternelle. Quand j'étais enfant, il fallait que je m'occupe de toute une ribambelle de frères et sœurs plus jeunes que moi, ça m'a un peu dégoûtée. Combien d'avortements penses-tu que j'aie eus, Morag ?

— Mon Dieu, je ne sais pas, moi. Combien ?

— Cinq, dit Fan avec désinvolture. Cinq.

— Mais c'est affreux. Ça a dû être terrible.

— C'est passé comme une lettre à la poste », dit Fan.

Mais alors, pourquoi toutes ces grossesses ? À seize ans, quand on sait rien de rien, passe encore. Mais ensuite, qu'est-ce qui a bien pu l'y pousser ? Morag ne soulève pas la question, ne la soulèvera jamais, d'ailleurs.

Pique endormie est très proche de l'idée qu'on peut se faire de la perfection. Un très léger sourire, des petites mains d'un rose brun légèrement repliées, des doigts s'ouvrant un à un, comme des pétales.

« Adorable, dit Fan d'une voix qui manque de naturel. J'imagine que son père ne te donne pas un centime ?

— Je ne lui ai rien demandé. C'était... ça s'est pas passé comme ça. Il est au courant. Il n'y a pas de problème.

— Dis donc, Morag, t'es pas un peu folle, non ? Si j'étais toi, je lui mettrais la pression, et je le lâcherais pas. Ça ne servirait peut-être à rien. Je te parie qu'il essaierait de se défiler. Mais, au moins, tu pourrais tenter le coup.

— Écoute, Fan... ne me dis pas ce que je dois faire pour mon bien, tu veux ? Jamais. D'accord ? »

Fan lève les yeux, surprise.

« Hé, tout doux, ma cocotte. Je voulais juste...

— Je sais. Mais non. C'est la seule chose que je ne supporte pas.

— Okay, d'accord. J'ai pigé. Allez, descendons boire une autre bière. Je veux te demander ton avis.

— *Mon avis?* » Ça alors ! C'est inattendu.

Fan rit, une roucoulade aiguë, comme un cri de moineau excité.

« Ben oui ! Attends, tu vas voir. »

Elles redescendent, et Fan entreprend de se raser les jambes en parlant.

« Voilà : je voudrais changer un peu mon numéro, je me dis qu'il est temps que je me trouve une spécialité. Je rajeunis pas. J'aurai trente-quatre ans le mois prochain, bien que j'avoue jamais en avoir plus de vingt-cinq. »

Trente-quatre ans ? Mon Dieu ! Mais quel avenir peut-elle avoir ? Remarque, on peut aussi se demander quel avenir a un écrivain. Mais, au moins, Morag ne dépend pas de sa forme physique, laquelle, avec les années, ne peut évidemment que se dégrader, d'une façon ou d'une autre.

« Alors qu'est-ce que tu comptes faire, Fan ?

— Je vais me faire charmeuse de serpents.

— Quoi ?

— Tu as très bien entendu. J'ai commencé à m'entraîner. Je viens de l'acheter. J'ai rencontré ce gars qui connaissait un autre gars

qu'avait un python africain à vendre, alors je l'ai acheté.

— Fan, dit Morag d'une voix à peine audible, *où est-il?*

— Dans la cave.

— Dans la cave! s'écrie Morag. Pour l'amour du ciel, mais t'es folle, ma parole? Et s'il s'échappait?»

Pique étouffée, non par les couvertures de son berceau, mais par un python. Un python! Des anneaux d'acier visqueux s'enroulant autour d'elle.

«T'inquiète, il s'échappera pas, dit Fan. Je lui donne un quart de tranquillisant de temps à autre. Le gars qui me l'a vendu dit qu'il est dans un état comeux les trois quarts du temps.

— Dans un quoi? Ah, tu veux dire comateux.

— Tu la ramènes, hein, avec tes grands mots?» dit Fan, agacée que son magnifique projet soit tout à coup ramené à une vulgaire question de vocabulaire.

«Excuse-moi. Mais bon Dieu, Fan, tu peux pas garder un python chez toi. C'est... enfin, ça pourrait être fatal.

— Il est pas plus dangereux qu'un chaton. Les pythons n'ont pas de venin, tu sais.

— Non, c'est vrai. Ils ne font rien de plus que s'enrouler autour de ta gorge et la serrer jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je te préviens... si jamais cet animal s'approche de

Pique, je te tue de mes propres mains. Je plaisante pas. »

Que faire? Déménager sur-le-champ? Mais pour aller où?

« T'inquiète pas, ma cocotte, dit Fan d'un ton conciliant, constatant que Morag ne plaisante pas, en effet. Allez, viens, je suis montée voir ta petite bête, à toi de venir voir la mienne, maintenant. »

Petite bête. Un enfant. Seigneur! Dans quel guêpier s'est-elle encore fourrée?

Le python, qui paraît mort, et se révèle moins gros que Morag ne se l'imaginait, dort dans une cage au sous-sol. La cage est munie d'une poignée sur le dessus, pour en faciliter le transport entre la maison et la boîte où Fan travaille. Les parois sont faites d'un grillage à mailles serrées, constate Morag, non sans un certain soulagement. La peau du reptile est couverte de motifs voyants bruns et crème, très belle, en fait, pour qui aime ce genre de choses.

« Je l'ai appelé Tiny¹ », dit Fan.

Cette femme est complètement folle. Et pourtant, contre toute raison, Morag commence à la trouver sympathique. Tiny, qu'elle l'appelle. Mais où est-elle allée chercher un nom pareil? Il n'empêche, Morag se promet de garder la porte du premier verrouillée en permanence.

Devant une autre bière, Fan continue de parler de ses projets.

1. En français, « tout petit ».

« Il faut que je me trouve un autre nom, tu comprends, Morag ? Quelque chose d'un peu oriental, si tu vois ce que je veux dire. Alors j'ai pensé, vu que t'es écrivain, que tu pourrais peut-être m'en trouver un. J'avais pensé à Princesse quelque chose, tu vois.

— Dieu du ciel, Fan, c'est difficile, ce que tu me demandes là. Je n'écris pas pour les agences de publicité, tu sais.

— J'suis sûre que tu vas trouver », dit Fan, pleine de confiance.

Morag réfléchit un moment.

« Que dirais-tu de Saphir ?

— Non. Je crois pas. Pas assez olé olé.

— Hum. Bon. Voyons. Zarathoustra ?

— Trop compliqué. Imprononçable. »

Morag se remet à réfléchir. Puis l'inspiration lui vient.

« Eurêka ! Je crois que j'ai trouvé.

— C'est ça, s'écrie Fan, dansant de joie en direction du réfrigérateur.

— Quoi ? dit Morag, sans comprendre.

— Ce que tu viens de dire.

— Eurêka ? Mais c'est... c'est une expression. Je crois que ça veut dire "j'ai trouvé" ou quelque chose de ce genre. C'est un philosophe grec de l'Antiquité qui... enfin, peu importe. J'allais suggérer...

— Oublie ce que t'allais suggérer. C'est mon nouveau nom. Princesse Euréka. Écris-

le-moi en belles grosses lettres que je voie un peu ce que ça donnera sur l'affiche. »

Alors Morag écrit.

PRINCESSE EURÉKA CHARMEUSE DE SERPENTS DANSEUSE ORIENTALE Danse avec un vrai python ! Exotisme garanti ! Envoûtant !

« Ouaw, c'est super, dis donc ! Vraiment, je te remercie, Morag.

— Quand tu veux ! C'est gratis. Je serai ta conceptrice en publicité.

— Ça va être formidable, tu vas voir. Dis, t'es pas vraiment inquiète pour Tiny, au moins ?

— Pour rien au monde je ne toucherais cette créature, dit Morag avec force.

— Je n'ai pas peur des serpents, reprend Fan avec modestie. J'en avais l'habitude, quand j'étais enfant. J'ai grandi dans l'Okanagan. Mon père avait un petit ranch, là-bas, où on cultivait des arbres fruitiers. Le plus grand vaurien que j'aie jamais rencontré. C'est ma mère, et nous les enfants, qui faisions marcher la baraque. Il y avait un tas de serpents partout, des grosses couleuvres nasiques, des serpents à crochets et d'autres. Les seuls qu'étaient dangereux, c'étaient les serpents à sonnette. On emmenait toujours nos deux

bergers allemands quand on allait dans les vergers. Quand ils voyaient un serpent à sonnette, ils se jetaient dessus, de vrais démons. Ils se sont jamais fait mordre, pas une fois. Les serpents, c'est pas méchant ; il faut juste savoir s'y prendre. Quant aux serpents à sonnette, c'est simple, tu les zigouilles, un point c'est tout.

— Très simple. Sans moi, en tout cas.

— Tandisque Tiny, là, il est gentil. Je parie que tu crois qu'un serpent c'est visqueux, pas vrai ?

— Ouais.

— Ben tu te trompes. C'est lisse, et aussi sec que si c'était poussiéreux. Tu verras.

— Plutôt crever. »

Plus tard, en haut, Morag pense à Fan Brady. Lilac Stonehouse commence à faire pâle figure, en comparaison. Mais pourrait-on inventer une Fan Brady ? Quelqu'un d'approchant, peut-être, et encore. Jusqu'au nom de la boîte, bon Dieu ! « La Feuille de vigne », c'est dix fois mieux que le nom que j'avais inventé. *Et tu trouves que Fan Brady est folle !*

FILM DES SOUVENIRS :
PAR MONTS ET PAR VAUX

PHOTO

Pique, un an, est assise sur les marches du perron, devant la maison de Begonia Road. Ses petites jambes solides sont étendues,

droit devant elle, et elle a des bottines blanches toutes neuves aux pieds, qui lui arrivent au-dessus de la cheville, pour qu'elle apprenne à bien marcher. Elle porte une robe jaune, très courte, imprimée, à papillons verts, mauves et bleus. Un visage rond, grave, mais pas triste. Ses grands yeux sombres fixent d'un regard ouvert et confiant la personne qui tient l'appareil photo, en l'occurrence sa mère.

On a célébré le premier anniversaire de Pique. Après la fête, Morag et Fan prennent une bière sur le balcon de Morag. Dans le jardin en dessous, le forsythia jaune fleurit, et sur le grand cornouiller les feuilles commencent à poindre. La soirée est plutôt belle, douce, une odeur de sel flotte dans l'air, charriée par la brise qui vient de la mer. Au loin, les mouettes blanches planent, portées par les vents.

« Tu devrais sortir un peu, dit Fan, d'un air désapprobateur. Tu vas consacrer toute ta vie à cette gamine, et je vais te dire ce qui va arriver, ma cocotte. Elle va grandir et elle te quittera sans même un regard en arrière.

— Tant mieux, dit Morag, agacée. Je ne voudrais pas qu'il en soit autrement le moment venu. Et je ne lui consacre pas toute ma vie, Fan. Je travaille, et j'aime ce que je fais. Sans compter qu'il m'arrive de sortir.

— Tu veux que je te présente des gars sympas ? dit Fan, poursuivant son idée. Quoique... des gars *vraiment* sympas, j'en

connais pas beaucoup, je parlais de gars avec qui on peut rigoler. »

Les affections continuellement changeantes de Fan n'attirent guère Morag.

« J'veais y réfléchir », promet-elle.

Fan envoie valser ses mules à plumes vertes crasseuses et pose ses pieds nus sur la balustrade du balcon. Orteils soignés peints en orange, mais elle a de jolis pieds, solides, comme le reste de sa personne. À côté d'elle, Morag se trouve trop grande, trop massive, bien qu'elle ait des jambes mieux proportionnées et qu'elle préfère ses longs cheveux noirs raides aux boucles et frisettes auburn que Fan affectionne et qui ressemblent plus à un bouquet de fleurs sauvages qu'à une véritable coiffure. Fan examine ses pieds et ses jambes avec un intérêt qui confine au narcissisme. Elle paraît assez obsédée par son corps, quoique (de l'avis de Morag) elle n'ait pas l'air très bien dans sa peau.

« C'est pas facile, hein ? dit Fan. Je veux dire de savoir quoi faire. Tu aimes baiser, Morag ?

— Ouais. Il y a des fois où j'aimerais mieux ne pas aimer ça.

— Ouais. Ben moi, il y a des fois où je préférerais aimer ça. Oh, je baise comme une chienne en chaleur, ça c'est sûr, mais le cœur n'y est pas, si tu vois ce que je veux dire. J'aurais dû me faire pute... j'aurais été parfaite. Tu entres, tu sors, et allez, mon pote, à la caisse. J'aurais fait fortune. »

Morag médite sur le thème de l'ironie. Pour ce qui est du sexe, les occasions sont rarissimes. A-t-elle fait en sorte qu'il en soit ainsi? Son enfant, son travail. Et là, Fan, qui en a plus qu'elle n'en veut. Mais pas vraiment. Fan aussi a fait en sorte qu'il en soit ainsi, d'une façon ou d'une autre, inconsciemment.

«Pourquoi baisses-tu autant, si tu n'aimes pas ça?» demande Morag.

Fan hausse les épaules.

«Ça passe le temps. Je ne supporte pas d'être seule. Certains matins, quand j'ai fini le boulot, j'ai les nerfs tellement en boule que j'arrive même plus à penser.»

Fan ne prend jamais son petit déjeuner, ni même son déjeuner, avec ses hommes. Elle les vire vers huit heures du matin quand elle pense qu'elle va enfin réussir à s'endormir. Morag les entend qui vont d'un placard à l'autre dans la cuisine, à la recherche de café instantané. Morag, la journée venant à peine de commencer pour elle, marche pieds nus, silencieusement, dans sa propre cuisine, maudissant son sort. C'est injuste. Injuste. Ses relations avec Fan n'en sont curieusement pas affectées. Elles l'auraient été, cela dit, si Fan, quand elle est en bas avec un homme, vivait des moments merveilleux.

«T'as jamais été amoureuse, Fan? Encore qu'il faudrait s'entendre sur le verbe aimer.»

Fan réfléchit.

«J'en ai pas le souvenir, dit-elle enfin. Tu t'attends probablement à ce que je te dise

que mon père m'a violée quand j'avais douze ans, ou un truc dans ce goût-là, hein ? Eh ben non, jamais. Il lui arrivait bien de cogner sur ma mère, mais elle savait se défendre. Pas très forte, mais tout en nerfs, un peu comme moi. Elle lui flanquait un bon coup de genou dans les couilles. C'était marrant. Non, je sais pas pourquoi je suis comme ça. Des fois j'y pense, et puis je me dis, à quoi bon ? »

Look at songs hidden in eggs. Sandburg¹.
Écoute la complainte qui se cache dans une cervelle d'oiseau. Gunn.

« Tu sais ce que j'aurais voulu ? dit Fan brusquement, comme s'il lui en coûtait de le dire.

— Non, quoi ?

— Il y a des fois, dit Fan en choisissant ses mots, où j'aurais voulu être gouine. Lesbienne. Tordue, quoi.

— Peut-être que tu l'es. Ça t'embêterait ?

— Ça me faciliterait la vie, dit Fan. Mais oui, ça m'embêterait.

— Dommage. Que ça t'embête, s'entend.

— Je sais », dit Fan, et il y a une tristesse dans sa voix que Morag ne lui connaissait pas. « Ouais, je sais. »

Puis elle se lève et descend à la cave, à petits pas pressés, pour nourrir le python.

1. « Écoute la chanson qui se cache dans l'œuf », Carl Sandburg, poète américain, 1878-1967.

Après minuit, Morag s'endort enfin. Se réveille à trois heures du matin ; il fait aussi noir dans sa chambre que dans son crâne. Elle est en sueur. Un rêve ? Un cauchemar ? Elle était avec Brooke dans leur appartement de la Tour. Ils faisaient l'amour, comme autrefois, quand le monde se résumait tout entier à eux, au lit, à leurs moi confondus. Puis, juste avant l'orgasme, elle se rendait compte qu'elle n'avait fait qu'imaginer l'enfant, sa fille, que celle-ci n'existait que dans l'univers irréel de ceux qui n'étaient pas encore nés. Elle ne supportait pas cette idée. Et, s'arrachant à l'étreinte de Brooke, elle le laissait là, abasourdi, furieux, et se retrouvait seule.

À moitié réveillée, Morag s'extirpe des profondeurs du sommeil, de ce bournier nocturne. Se lève, cherche la lumière à tâtons.

Pique dort dans son berceau, couchée sur le ventre, la tête tournée sur le côté, le petit profil se dessinant sur le drap, les mains recroquevillées comme des jeunes fougères contre son visage.

FILM DES SOUVENIRS :
HAROLD, AMANT DE... DE QUOI ?

« Ce qu'il te faut, dit Fan, c'est un peu plus de maquillage, et pour l'amour du ciel, ôte-moi ces lunettes rien que pour la soirée ?

— Sans mes lunettes j'y vois rien du tout, dit Morag. Je reconnaîtrais pas ma meilleure amie à deux pas.

— Ben t'as qu'à faire un tour d'horizon rapide en arrivant, ensuite tu les enlèves et tu les planques dans ton sac.

— J'essaierai, dit Morag sans enthousiasme.

— Cette robe te va super bien, la rassure Fan, jaugeant sa robe neuve en rayonne de soie vert et bleu. Un petit chouïa de peinture de guerre en plus, et t'es prête à te lancer, ma cocotte. »

La soirée chez Hank Masterson est donnée en l'honneur d'un poète de passage que Morag n'a pas lu.

Elle remonte chez elle pour se remettre un peu de rouge à lèvres. Elle ne s'aime pas, se sent étrangère à elle-même quand elle a trop de maquillage. Cela étant, elle ne se fie guère à son propre jugement dans ce domaine. C'est vrai que les femmes qui ont du succès auprès des hommes se barbouillent toutes le visage avec ces cochonneries. Il faut à Fan quarante-cinq minutes pour se peindre la figure. Est-ce le maquillage, ou bien l'assurance dont elle fait preuve, qui fait que ça marche ? Ou bien tout simplement le fait que Fan se fiche pas mal des hommes et qu'elle n'en a pas besoin sur le plan sexuel, ce qui la met en excellente posture pour marchander avec eux ? Posture, marchandage. Une posture qu'on ne trouve pas dans le Kāma-sūtra, en tout cas. Posture. Imposture. Ah, la ferme !

« Je n'aime pas beaucoup ces jeux-là, dit Morag au miroir.

— Eh bien, reste chez toi, alors, et prends donc un tricot », répond méchamment le miroir.

D'un geste rageur, Morag se retartine de rouge. Puis d'un geste non moins rageur en enlève à nouveau une bonne partie.

« Vous me parliez, madame Gunn, demande la jeune baby-sitter qui apparaît sur le pas de la porte de la salle de bains.

— Non, Carol. Je me parlais tout haut.

— Ah bon. »

Carol, je vous en donne mon billet, ne se parle pas tout haut. Elle parle à n'en plus finir à Morag, quand celle-ci lui en donne l'occasion, de ses petits copains qui, à l'entendre, doivent être trois cents, au bas mot.

« Ton taxi », crie Fan, d'en bas.

C'est une grande maison que celle des Masterson, élégante. Hank, par pure gentillesse, essaie d'orienter Morag vers des célibataires, des hommes divorcés ou séparés de leurs femmes. Morag lui en veut d'user de ce stratagème, mais ses bonnes intentions la touchent. Au bout du deuxième scotch, elle se met à boire très lentement. Une femme en embuscade. Ce n'est pas très flatteur. Mais pourquoi, en fait ?

Morag n'aura finalement pas l'occasion de rencontrer la célébrité du moment. Il est entouré d'un groupe exclusivement composé de femmes béates, fascinées, qui se disent peut-être que ce serait du dernier chic de pouvoir se vanter d'avoir couché avec un

poète connu. Morag a déjà observé le même phénomène lors d'autres soirées chez Hank. L'endroit ne foisonne manifestement pas d'un aussi grand nombre d'hommes qui se laisseraient volontiers fasciner par une femme écrivain.

Mais chut ! Taisons-nous ! Qu'avons-nous là ?

« Bonsoir. Je m'appelle Harold. »

À peu près de la taille de Morag. Des cheveux couleur sable. Des lunettes. Des poils blonds sur les mains. Des yeux bleus. Jovial, et un peu ivre.

Harold est un homme de radio. Il lit les nouvelles. Il ne lit pas beaucoup de livres, mais il aimerait, bien sûr, s'il en avait le temps. Il s'est récemment séparé de sa femme, qui a la garde de leurs deux enfants. Les enfants lui manquent, il ne peut les voir qu'un dimanche sur deux, et encore, toujours en présence de sa femme, alors comment peut-il leur parler, avec elle qui censure tout ce qu'il dit ?

« Vous êtes mariée ?

— Divorcée. »

La soirée s'éternise.

« Je peux vous raccompagner », demande Harold, une heure plus tard.

Dans la voiture, Morag passe mentalement en revue les problèmes à résoudre. Devrait-elle lui proposer de monter boire un verre, ou prendrait-il ça pour un trop grand empressement de sa part ? Impossible, de toute

façon, puisque Carol est là. Pourquoi s'en faire pour Carol? Parce que Carol le dira à sa mère, voilà pourquoi, et la mère de Carol ne voudra plus que son innocente (ha ha!) et si pure petite fille aille faire du baby-sitting chez une dame de mauvaises mœurs qui ramène des hommes chez elle. Ou encore, si Harold le suggère, devrait-elle aller chez lui? Sûrement pas. Deux arguments contre. Carol doit être rentrée chez elle à minuit au plus tard. Et Morag n'a pas emporté son diaphragme... refuse de le trimballer dans son sac, parce que cela lui semblerait obscurément témoigner d'un manque de principes et que ce serait sans doute aussi de mauvais augure.

Harold arrête la voiture devant la maison de Begonia Road. Il enlève ses lunettes, posément, et les met dans sa boîte à gants. Celles de Morag sont dans son sac, elle a l'impression de voir le monde par dix mètres de fond dans l'océan. Puis Harold l'embrasse. Morag se débat intérieurement contre son propre désir pour ne pas avoir l'air de réagir trop vite. Le pauvre homme n'a pas demandé à se faire violer, après tout. Mais on dirait qu'il est pressé, lui aussi.

«Je peux monter quelques instants, Morag?

— Oui », dit-elle, puis, « mais ça t'embêterait pas d'attendre dans la voiture, le temps que je laisse partir la baby-sitter?

— Tu as un enfant? s'enquiert Harold, apparemment consterné. Je ne savais pas que tu avais un enfant. »

Est-ce sa dernière réplique?

« J'ai un enfant, oui, dit Morag, impassible.

— Quel âge ?

— Un an. »

Que pense-t-il et pourquoi ne le dit-il pas ? Pourquoi cette question ? Est-ce qu'un an ça va, parce qu'à un an, ça ne parle pas, ou en tout cas pas beaucoup, et qu'on peut supposer que ça n'entrera pas au mauvais moment ? Et si elle avait dit trois ans, ou cinq ans ?

« Bon ben, d'accord, dit enfin Harold, j'attends ici. »

Carol partie, Harold monte. Morag est allée jeter un œil sur Pique. Elle dort, Dieu merci.

Il faut respecter les rites. On prend un verre. On allume des cigarettes qui vont évidemment se consumer dans le cendrier. Morag se demande si Harold ne se plie à ces préliminaires que parce qu'il pense que c'est ce qu'elle attend de lui. S'il se doutait qu'elle s'en passerait volontiers, il détalerait probablement comme un lapin.

Jules n'a jamais fait tout ce cinéma. Mais il faut dire que, ce cinéma-là, c'est pas le genre de Jules. En se faisant cette réflexion, qui s'accompagne soudain d'un terrible désir de le voir, de l'étreindre, Morag a le sentiment de trahir l'homme qui est là, avec elle.

Puis les voilà au lit, et cet homme est en elle, ici et maintenant, et Morag est présente, ici et maintenant. Son envie de lui, de son sexe, est si grande qu'il lui est difficile de se retenir pour être au diapason avec lui.

Comme il a bu beaucoup plus qu'elle, il est plus lent. Puis elle ne peut plus se retenir, se laisse submerger, engloutir par un spasme de jouissance.

Il fait entendre un petit rire.

« Il y avait longtemps que t'en avais envie, hein? » dit-il.

C'est vrai. Mais elle n'aime pas l'arrogance de sa voix. D'un autre côté, il est possible que ce ne soit pas du tout de l'arrogance, juste du ressentiment ou une façon de s'excuser de ne pas avoir joui. Morag voudrait le rassurer, mais ne sait pas quels mots employer pour qu'il ne le prenne pas mal. Elle a essayé de le faire jouir, ne sachant pas ce qu'il préfère, et ne voulant pas le lui demander. Finalement, à force d'essayer, avec frénésie, il y parvient, ou semble y parvenir. C'est si bref et peu intense que Morag n'est pas du tout sûre qu'il ait joui. Lui a-t-elle gâché son plaisir en jouissant la première? Ou bien est-ce seulement l'alcool? Elle ne le saura jamais. Ce côté passade la blesse, à présent.

Harold lui donne un petit baiser à la porte et s'en va.

« Je t'appelle », dit-il.

Le manque d'assurance de Morag lui dit qu'elle n'entendra plus parler de lui. Mais s'il a quant à lui le sentiment de ne pas avoir été à la hauteur, il est possible qu'il appelle rien que pour montrer ce dont il est capable.

C'est une pensée qui n'est pas digne de toi, Morag.

Au bout de quelques jours Harold appelle, quelle qu'en soit la raison.

« Ben dis donc, tu n'arrêtes plus », dit Fan, l'air approbateur, à Morag, qui attend que Harold passe la chercher.

Restaurant. Souper. Puis c'est l'appartement de Harold, cette fois, qui est luxueux mais semble inhabité. Harold boit très peu, et finit par jouir avec une force incontestable. Pour Morag, c'est moins fort que la première fois, bien qu'elle comprenne mal pourquoi. Comme si la Celte noire, en elle, voulait l'empêcher d'être bien.

« C'était super, non ? dit Harold.

— Oui. »

Elle lui sourit, se demande de quoi ils pourraient bien parler. Au cours du souper, ils ont épuisé le sujet du boulot de Harold à la radio, son antipathie pour ces vantardises de DJ qui se comportent comme en pays conquis, tout ce que doit faire un homme de radio pour prendre soin de sa voix, comment éviter les laryngites, et ainsi de suite.

Ils s'habillent, et en un temps record Harold descend la moitié d'une bouteille de rye, sans doute par pur soulagement.

« Ma femme, dit Harold, c'est la pire des salopes, tu comprends ? La première année de notre mariage, j'ai fait quatre mille dollars de dettes pour elle. Et la voilà qui me dit qu'elle va me lessiver avec la pension alimentaire. Elle ne cherche même pas à s'en cacher. Elle est bien décidée à me ruiner. Je me laisse pas faire, remarque. Juste avant qu'on se sépare,

elle était complètement déchaînée, je te mens pas. Elle cassait des assiettes, et j'en passe. Elle disait que j'allais voir ailleurs. Mais c'est pas vrai, Morag. Bon, d'accord, une ou deux aventures, mais vraiment sans lendemain.

— Ouais. C'est peut-être qu'elle était jalouse. De toi, s'entend. Elle aurait peut-être aimé en faire autant. Peut-être qu'elle avait le sentiment de manquer d'expérience, ou quelque chose comme ça.

— Qui? Elle? Impossible. Elle débarquait de Blackfly, en Colombie britannique, encore toute jeunette, toute timide. Enfin, c'est ce que je croyais, avant qu'elle perde la boule. Elle est devenue vraiment impossible, je peux te dire. Je pouvais pas aller promener le chien qu'à peine rentré, c'était l'interrogatoire. Et les cris. Qu'est-ce que cette femme pouvait crier! Tu veux un autre verre?

— Non, merci. Il faut que je rentre.

— Je te ramène dans une minute. Comme je disais... »

Morag s'ennuie, s'impatiente. Elle a de plus en plus de sympathie pour la femme de Harold. Ce qui lui donne des remords vis-à-vis de celui-ci. Elle s'est servie de lui. Mais lui aussi s'est servi d'elle.

« Harold, ce n'est pas la peine de me raccompagner, je t'assure, je vais prendre un taxi.

— Sûrement pas. Il n'en est pas question. Je ne le permettrai pas. Un dernier verre et je te reconduis. »

Harold conduit comme un casse-cou. Morag se maudit.

Jésus, amant de mon âme, sors-moi de ce pétrin. De grâce, par pitié.

« Harold, pour l'amour de Dieu, ne conduis pas si vite.

— Je me sens très bien. Je n'ai jamais d'accident. Détends-toi, va. »

Par le plus grand miracle il réussit à les conduire jusqu'à Begonia Road. Mais là, les choses prennent soudain une drôle de tournure. Il prend la main de Morag et reste un moment sans parler. Ce geste la surprend, aussi attend-elle, se demandant ce qui se passe. Devrait-elle lui proposer de monter prendre une tasse de café bien fort ?

« Tu sais quoi, Morag ? dit-il pour finir.

— Quoi ? »

Il serre un peu plus fort la main de Morag.

« Le pire, c'est que je l'aime encore. C'était toujours bien, entre nous, au lit. Et après, tu sais ce qu'elle m'a dit quand on s'est séparés. Elle a dit qu'elle avait jamais eu de plaisir. Jamais. Même pas une fois. Voilà, ce qu'elle m'a dit. »

Que peut-on ajouter à cela ? Qui fait du mal à qui ?

Harold pose la tête sur le volant et pleure. Morag met sa main sur la sienne, ne sachant que dire ou que faire d'autre. Enfin, il relève la tête et ôte ses lunettes. Les essuie avec un Kleenex. Ce n'est que lorsqu'elle voit ses

mains frotter résolument les verres avec ce pauvre mouchoir de papier blanc que Morag se découvre l'envie de pleurer, elle aussi.

« Je te demande pardon, fait-il tout à coup.

— Ce n'est rien. Je t'assure. Ne t'inquiète pas.

— Bon ben... bonne nuit. »

Naturellement, il ne la rappelle pas, mais elle sait qu'il est rentré chez lui sain et sauf, parce que le lendemain elle l'entend lire les nouvelles à la radio.

Même s'il l'avait appelée, elle n'aurait pas vraiment eu envie de le revoir. La tristesse est partout.

FILM DES SOUVENIRS : CHAS

PHOTO

Pique, à l'âge de trois ans et demi, vêtue d'une salopette et d'un T-shirt, ses cheveux noirs, longs à présent, coiffés en queue-de-cheval, sourire radieux, assise sur sa nouvelle balançoire, dans le jardin de la maison de Begonia Road. C'est tout ce qu'il y a sur la photo : une petite fille, qui ressemble à la fois à son père et à sa mère, et en même temps ni à l'un ni à l'autre, ravie d'avoir une balançoire toute neuve. Lorsque Pique aura grandi, quel souvenir gardera-t-elle de cette époque, de tout ce que la photo ne montre pas ?

« Raconte-moi encore une histoire, maman.

— Une seule alors, et puis après tu dors, *sans discussion*, d'accord ?

— D'accord. » Rire.

« Tu es un vrai petit singe, Pique.

— C'est pas vrai. Je suis encore plus maligne.

— Ça oui, tu peux le dire. Allez... au lit. »

Pique est encore à l'âge des histoires d'animaux. Il était une fois un merle qui... etc. Morag lui racontera-t-elle les histoires de jadis, plus tard, celles de Gunn le Cornemuseur, qui conduisit son peuple pendant la longue marche dans le Grand Nord, ou celle du Chevalier Tonnerre, le chasseur de bisons ? Pique aura-t-elle envie de les entendre, ou les trouvera-t-elle ennuyeuses ?

L'histoire finie, Pique essaie encore.

« Je me sens pas bien, m'man.

— Pique, dit Morag, contrariée, tu allais très bien il y a cinq minutes. Où as-tu mal ?

— Là. » Elle montre son ventre.

L'éternel problème. Pique joue-t-elle la comédie ? Est-ce une ruse, ou le début d'une appendicite ? Comment savoir ? Morag part du principe que la petite se sentira vite mieux, ou carrément plus mal, et que dans le second cas il sera toujours temps d'appeler le médecin. Mais en pratique, dans ces moments-là, Morag n'arrête pas de s'inquiéter et appelle souvent le médecin inutilement.

« Bon, écoute, mon ange, tu vas essayer de dormir, et je reviendrai dans un moment voir comment ça va. »

Morag lit une heure dans le salon, puis retourne dans la chambre de la petite. Pique dort.

On sonne à la porte. Morag s'élance en bas de l'escalier pour empêcher qu'on sonne à nouveau et qu'on réveille Pique. C'est Chas, l'un des nombreux copains de Fan. On ne l'appelle jamais Charles, ou Charlie, juste Chas. Il est maigre, du genre osseux, avec un visage cadavérique et néanmoins séduisant, ou du moins sexy, en raison de l'insolence qui se lit dans ses yeux, peut-être, trait que Morag trouve tout à la fois attirant et repoussant.

« Fan est partie travailler, Chas.

— Je sais. C'est toi que je viens voir.

— Tu aurais pu appeler, dit Morag, aussitôt consciente de ce que ça pourrait être pris pour un signe d'intérêt de sa part.

— Je passais dans le coin, dit Chas, alors je me suis dit que je pourrais faire un saut. J'ai vu de la lumière. »

Ouais, ben, c'en était pas une rouge, bonhomme.

« Je t'aurais bien invité à boire un verre, mais Pique ne va pas très bien.

— On la dérangera pas, dit Chas. On peut aller dans le living de Fan. Elle dirait pas non. J'ai apporté une bouteille. »

Ab oui ? Eh bien, tu sais ce que tu peux en faire, de ta bouteille ?

Ce n'est pas ce que dit Morag.

« Bon ben, juste un verre, alors, après ça, faut que je me remette au travail. »

Pourquoi a-t-elle dit ça ? Quelle est la Morag qui parle, là ? Elle est fatiguée. Épuisée, même. Elle consacre chaque minute de son temps à son nouveau roman. Ça fait des jours qu'elle n'a pas parlé à quelqu'un d'autre que Fan, Pique et le laitier — des mois, même. Ces sages pensées défilent dans sa tête pendant qu'elle prépare les verres, dans la cuisine de Fan.

« T'es plutôt pas mal, Morag, dit bêtement Chas, sans faire trop d'efforts pour être subtil. Mais il y en a qui disent que t'es un peu froide. »

Froide ? S'il savait.

Il ne tarde pas à savoir.

C'est complètement fou. Morag et son corps sont deux entités distinctes. Elle est son propre voyeur. Elle se dit que, si elle veut aller plus loin, mieux vaudrait qu'elle mette son cerveau en veilleuse pour l'instant. Jouer d'abord, il sera toujours temps de réfléchir après.

« Monte pas te préparer, grogne Chas, cherchant le préservatif qu'il a prudemment planqué quelque part, j'en ai trop envie.

— D'accord. »

Elle voudrait qu'il se taise. Elle ne veut pas entendre sa voix. Ça n'a rien à voir avec faire l'amour avec un amant, ou même un ami. Ils baisent comme des bêtes, par terre, dans le living de Fan, et pour être franc, elle aime ça. Quand tous deux n'en peuvent plus, Morag se dégage et commence à se rhabiller. Chas rit.

« Déjà ! Mais pourquoi ? »

Elle ne sait pas. Nue, elle se sent très bien, d'habitude, aussi bien avec elle-même qu'avec un homme. Mais là, non, elle ne sait pas pourquoi. Lui aussi finit par se rhabiller.

« Chas, vaudrait mieux que tu y ailles, là. Il faut que je remonte.

— Je monte avec toi. Je reste cette nuit.

— Il n'en est pas question. »

Les mains de Chas sont longues et fines, apparemment pas très fortes, mais c'est trompeur. Il lui prend le bras, le lui tord doucement.

« Alors, t'es sûre que tu veux pas que je monte avec toi, Morag ? »

Elle se rend compte qu'elle ne sait absolument rien de lui, tout à coup. Elle ne connaît même pas son nom de famille. Elle est seule dans cette maison avec Pique et ce fou. Peut-être que c'est sa façon à lui de s'écarter. Et s'il lui casse le bras ? Et s'il l'étrangle ? Ce sont des choses qui arrivent. On ne pourra pas dire qu'elle ne l'a pas cherché. Morag a rarement eu aussi peur qu'à cet instant.

Et s'il monte là-haut et qu'il fait quelque chose à la petite ?

Morag essaie de se dégager. Inutile de le supplier. Les mots ne l'atteindraient pas. Autant essayer de faire entendre raison à un chien enragé. Elle ne dit rien. Elle ne manque pas de force physique, mais Chas est bien plus fort qu'elle. Elle pense à toute vitesse, sachant qu'il vaut mieux ne rien faire de précipité. (La mère de Fan se défendait de son mari en lui flanquant un coup de genou dans les couilles — quelle horreur !) À moins qu'il ne se dirige vers l'escalier. Morag sait une chose qu'elle ignorait jusque-là. Elle est capable de tuer, du moins dans un cas comme celui-ci. Fan garde le couteau de boucherie dans le deuxième tiroir à gauche du placard qui se trouve à côté de l'évier. C'est presque visuellement que son esprit enregistre cette information.

Ils luttent sans bruit, sans paroles pendant encore une seconde ou deux. Puis leurs regards se rencontrent. Les yeux noisette de Chas brûlent d'une haine aussi pure que de l'acide chlorhydrique non dilué. Et Morag s'aperçoit qu'il doit être en train de voir la même haine dans ses yeux à elle.

Il lui lâche le bras.

« Je t'ai fait peur, Morag ?

— Barre-toi.

— Je voulais juste voir ce que tu ferais. C'était rien qu'une blague. T'aimes pas les blagues, Morag ?

— Sors d'ici.

— Ça va, dit-il, je me barre. »

Il lève la main et, avant qu'elle puisse s'écarter, la frappe à toute volée sur la poitrine.

Il part, la laissant paralysée par la douleur. Morag respire profondément et se force à marcher jusqu'au couloir pour verrouiller la porte d'entrée. Elle vérifie la porte côté jardin. Fermée à clé. Elle retourne à la cuisine. Chas a laissé sa bouteille. Elle la prend et verse le reste du rye dans l'évier. Puis elle va dans la salle de bains de Fan et vomit.

Ce n'est qu'après qu'elle se met à trembler. Elle monte sans bruit à l'étage pour voir Pique, s'attendant presque à ne pas la trouver là. Mais elle est là, qui dort paisiblement. Morag prend un bain brûlant et, au bout de quelques heures, cesse enfin de trembler.

C'est un malade. Et quelque part en moi je le savais. Pourquoi l'ai-je fait ? Parce que j'avais envie d'un homme. Ça paraît tout simple. Pourquoi ne l'est-ce pas ? Pourquoi cette haine dans ses yeux ? Parce qu'il me prend pour une pute ? Je n'ai pas l'impression d'être une pute. Peut-être qu'une pute non plus n'a pas l'impression d'en être une.

Pique dort toujours. Son front est frais. Sa respiration est normale. Son sommeil n'est pas agité. Trop paisible ? Cela se pourrait-il ?

Je sais bien que ce n'est pas comme ça que les choses fonctionnent, mon Dieu. Je le sais, mais je n'y crois pas. Ma tête sait parfaitement que le châtement de Dieu n'existe pas.

Mais c'est mon sang qui parle, quelque chose qui surgit de temps immémoriaux.

Pique ne tombe pas malade. Mais ce qui arrive, c'est que Morag, ce mois-là, est en retard de plus d'une semaine pour ses règles. Elle cesse de travailler à son roman. Devient distraite, sauf quand il s'agit de s'occuper de Pique, tâche dont elle s'acquitte avec un peu trop de soin.

« Qu'est-ce qui va pas, ma cocotte ? demande Fan. T'es bien silencieuse depuis quelques jours. »

Morag, malgré elle et tout en sachant qu'elle ferait mieux de se taire, explique. Elle en est arrivée au point où il faut qu'elle en parle à quelqu'un.

« Putain, *lui* ? dit Fan. Ben, c'est dommage que tu m'aies pas demandé ce que j'en pensais avant. T'as pas à t'excuser. Ç'ui-là, je le laisse même plus m'approcher. T'en fais pas, ma cocotte. C'est sûrement la bile que tu te fais qui te retarde comme ça. Mais si c'est pas ça, je sais où tu peux t'adresser. »

Elle n'aurait probablement pas le choix. Morag exècre l'idée d'arracher un être vivant à sa chair. Mais elle ne voit pas comment elle pourrait porter l'enfant d'un homme qu'elle méprise. Elle l'imagine, poussant dans son ventre, totalement inconscient, un humain à qui il ne doit pas être permis de voir le jour, à aucun prix.

Pourquoi n'a-t-elle pas au moins mis son diaphragme ? Le préservatif était probablement défectueux. Et si le contact de Fan a

déménagé et qu'elle ne trouve personne? Et si ça coûtait trop cher? Et si elle était obligée d'avoir l'enfant? Ce sont des choses qui arrivent. Pas d'issue possible. Piégée, irrévocablement. Sans avoir son mot à dire. Et s'en occuper, jusqu'à l'âge adulte? Revoir chaque jour les yeux de chat, le regard brûlant de Chas. Dix-huit ans. Il faudrait qu'elle essaie de l'aimer. Il serait son enfant à elle, mais à lui aussi. Le pourrait-elle?

« Allez, Pique, mange.

— Et toi, alors, t'as rien mangé, fait remarquer Pique.

— Si, si, je vais manger. » Mais comment?

Quand elle met Pique au lit, il faut encore lui raconter une histoire.

« Celle des merles, maman. Raconte.

— D'accord. Eh bien, il était une fois une maman merle, tu vois, et elle avait pondu quatre œufs tout bleus dans son nid, tout en haut du cornouiller, au fond du jardin...

— Celui qui est dans notre jardin?

— Ouais, celui-là même. »

Soudain, Morag se penche et prend Pique dans ses bras, incapable de s'arrêter de pleurer maintenant qu'elle a hélas commencé.

« Maman? » Pique est effrayée.

Morag recouche l'enfant et s'essuie les yeux avec un Kleenex. Elle doit épargner ce spectacle à Pique. Il le faut. Pique en gardera-t-elle le souvenir, plus tard?

« Ce n'est rien, ma chérie. Je ne me sens pas très bien, ce soir, c'est tout.

— Tu veux que je te raconte une histoire ?

— Ah oui alors, ce serait gentil. »

Alors c'est Pique qui raconte l'histoire du merle, presque sans s'embrouiller.

Morag se réveille le lendemain matin avec des crampes. Elle a ses règles. Soulagement. Elle a l'impression d'avoir fait la guerre de Crimée à elle seule, et d'avoir gagné. Elle aurait très bien pu ne pas gagner, cela dit. C'est plus un coup de bol qu'une bonne tactique.

Ce n'est peut-être pas juste — pour tout dire, ça me paraît franchement injuste — mais jamais plus je ne coucherai avec un homme dont je ne pourrais supporter de porter l'enfant.

Elle espère qu'elle respectera cet engagement. Ce n'est pas une question de morale. Mais de cohérence entre l'esprit et la chair.

Les ecchymoses sur ses seins disparaissent au bout d'une dizaine de jours.

Chère Ella,

Je savais que tu y arriverais, et je ne suis pas du tout étonnée d'apprendre que ton recueil de poèmes a été accepté. Alléluia, donc ! Quand paraît-il ?

Le roman avance, doucement. Je lui ai donné une forme semi-allégorique, qui n'est pas sans rappeler *La Tempête*. Peut-être suis-je idiote de tenter ça, mais c'est la forme

que semble exiger l'histoire, et je ne m'y oppose plus. Le premier jet est presque terminé, à présent, si bien que je peux en parler un peu, même s'il va demander pas mal de remaniements. Ça va s'appeler *La Fille de Prospero*. Elle, la jeune fille, va épouser Son Excellence le Gouverneur d'une île des mers du Sud, qu'elle adore presque comme un dieu, mais elle va devoir reculer, et rejeter quasiment tout de lui, du moins pendant un temps, pour devenir une personne à part entière. Et c'est tout autant l'histoire de Son Excellence. Je me suis toujours demandé si Prospero parviendrait vraiment à renoncer à ses attributs magiques une fois pour toutes, ainsi qu'il en manifeste l'intention à la fin de *La Tempête*. Cette déclaration si bouleversante, qu'il fait... *What Strength I have's my own, Which is most faint...*¹ Si seulement il pouvait s'en tenir à cette idée, ce serait cela, la vraie force. Et le fait qu'il reconnaisse que son véritable ennemi est en lui, que c'est le désespoir et qu'il est lui aussi en mal de grâce, comme tout un chacun... Shakespeare avait décidément tout compris. Je sais que c'est présomptueux de ma part d'essayer de transposer ce thème à notre époque et dans un contexte différent, mais c'est plus fort que moi. Et puis merde, peut-être n'est-ce pas si présomptueux que ça, après tout.

Assez parlé de tout ça. L'autre jour, Fan nous a montré son numéro avec Tiny (son python, souviens-toi), à Pique et à moi. J'avais toujours refusé jusqu'alors. Faut dire que ce serpent ne fait pas partie de mes amis, bien qu'il me faille admettre qu'il n'a

1. «Toute la force que j'ai est en moi, et elle est bien faible.»

jamais fait de mal à personne. Pique n'en a pas peur du tout, elle. Fan a mis son costume de Princesse Euréka, c'est-à-dire quelques bouts de mousseline (mauve) et de dentelle dorée parsemée de paillettes. Et aussi des plumes mauves piquées dans une espèce de turban qui, sur la chevelure flamboyante de Fan, a l'air plutôt bizarre. La voilà donc qui commence à enrouler Tiny autour de ses poignets et de son cou, tout en se trémoussant des hanches et du ventre, se plaignant tout du long de ce qu'on ne pouvait pas vraiment se faire une idée de ce que ça donnait parce que la musique orientale sur le disque ne rendait pas du tout l'atmosphère créée par les musiciens de la Feuille de vigne. Pique a trouvé ça sublime. Et je dois dire que ça a une certaine allure. Fan était ravie d'avoir un aussi bon public. Je crois qu'elle est très attachée à Pique, en fin de compte. Je me fais parfois du souci, pour Fan. Elle est constamment sur les nerfs et son âge commence à se faire sentir. Elle dit qu'elle ne pense jamais à l'avenir. Je n'en suis pas si sûre.

Christie a pris un sérieux coup de vieux, me semble-t-il, à en juger par le ton de ses lettres. Je lui écris plus souvent qu'avant, et lui envoie de l'argent quand je peux, mais je n'y retourne pas. Je me dis parfois que je devrais rentrer m'occuper de lui, mais, Ella, je ne peux pas. Je ne veux pas que Pique grandisse là-bas. Et je ne veux pas retourner à Manawaka pour moi non plus. J'aimerais m'enraciner quelque part, mais où, je ne sais pas. Depuis quelque temps, je me dis que j'aimerais aller faire un tour en Angleterre — en Grande-Bretagne, plutôt. Cela te paraît-il insensé? Je suppose que Londres m'attire, en tant que centre de la vie litté-

raire, ou quelque chose de ce genre, et peut-être que je serai déçue, mais j'ai vraiment envie d'y aller, pour voir ce qu'il y a à voir — quelque chose que j'ai besoin de connaître, sans que je sois capable de dire quoi. Et puis aussi, moque-toi si tu veux (d'accord, je sais que tu ne te moqueras pas), j'aimerais, à un moment ou à un autre, voir l'Écosse, le Sutherland, d'où les miens sont originaires. Ce que j'espère y trouver? Je n'en sais rien. Mais il faut croire que ça me hante, et il va peut-être falloir que j'y aille. Impossible pour l'instant. Pas assez d'argent, et puis je ne peux pas vraiment laisser Fan seule en ce moment.

Il m'arrive de regarder la télé de Fan, et de voir qu'autour de nous le monde va de plus en plus mal, que ça ne s'arrange pas, au contraire, et je me dis — ce sera le monde de Pique et à quoi ressemblera-t-il quand Pique aura trente-deux ans, l'âge que j'ai maintenant? Je me souviens de ce qu'il était quand j'étais plus jeune, et je me disais déjà qu'il était terrifiant. Tu dois me trouver d'humeur morose, mais, en réalité, le moral est plutôt bon. Ne t'en fais pas — je suis une battante, comme toi. Embrasse bien ta mère pour moi quand tu lui écriras.

Je t'embrasse

MORAG

*

Morag, insatisfaite de *La Fille de Prospero*, mais ne sachant que faire de plus pour l'améliorer, envoie le manuscrit. Il est accepté par les trois éditeurs, le canadien, l'américain et l'anglais, qui, tous, lui font moult

suggestions. Morag en rejette radicalement certaines tandis que d'autres sonnent très juste. Elle s'y remet, le retravaille, sans en avoir envie au début, puis ne voulant plus le lâcher tant qu'elle n'y aura pas apporté tous les changements qu'elle juge nécessaires.

Le roman paraît enfin. Hank Masterson donne une soirée. Morag aurait préféré qu'on lui remette l'argent dépensé pour l'occasion, mais n'en dit mot.

La critique est partagée, comme toujours. Morag y est encore sensible, mais nettement moins que pour son premier roman. On ne peut pas plaire à tout le monde, et qui le voudrait? (*Morag*, à dire le vrai, mais elle sait à présent que c'est un désir de midinette.) Elle est en train de se forger une carapace. Commence à accorder quelque crédit à toutes les critiques, bonnes ou mauvaises.

« Une étude révélatrice sur le complexe de dépendance et ses conséquences. »

« Encore un remake de *La Tempête*. Ennuyeux et factice. »

« Le personnage de Mira illustre la transition, fort intéressante au demeurant, de la femme-enfant à une indépendance relative et à l'éventualité d'une maturité spirituelle. »

« C'est à un astre que Mlle Gunn a attelé son minuscule chariot. »

« Un style économe, tendu, efficace d'un bout à l'autre. »

« Style redondant et outré. »

« Avec le personnage de Son Excellence, l'auteur nous donne une étude approfondie de ce qu'est l'autoritarisme, sans pour autant négliger sa part d'humanité. »

« Son Excellence apparaît de bout en bout comme un personnage de carton-pâte. »

FILM DES SOUVENIRS :
PRINCESSE EURÉKA

PHOTO

Pique, âgée de quatre ans, posant avec Fan et Tiny. Elle a l'air un peu inquiète, mais aussi fière d'elle, la main posée avec précaution sur la queue du python. Fan, qui paraît frêle et fatiguée, fait une grimace pour rire en direction de l'appareil tout en tenant la tête du serpent dans sa main.

*

C'est la première et la dernière photo de Tiny. Ce soir-là, à l'heure où, normalement, Fan se prépare à partir travailler, Morag entend un cri provenant du rez-de-chaussée.

« C'est quoi, m'man ? » Pique est terrifiée.

« N'aie pas peur, ma chérie. Je ne sais pas. Tu m'attends là, hein, tu ne bouges pas ? »

Morag se précipite en bas. Pas trace de Fan. Les cris redoublent. La cave.

« Fan, mais *qu'est-ce* qui se passe ? »

Fan lève les yeux. Elle est agenouillée à côté de la cage du serpent. Elle cesse de crier, se met à pleurer bruyamment, hoquetant et reniflant. Elle a l'air ridicule, sauf que ce n'est pas drôle.

« Il est mort, Morag.

— *Quoi ?*

— Appelle Marilyn, à la boîte, veux-tu ? Dis-lui que je suis malade. Non... autant lui dire la vérité. Dis-lui que je viendrai pas ce soir, et dis-lui pourquoi. »

Morag s'exécute, puis redescend au sous-sol, ne s'arrêtant que pour crier dans l'escalier afin de rassurer Pique, qui, entre-temps, s'est mise à hurler.

Fan tient le reptile sans vie dans ses bras. Un python vivant est déjà assez répugnant comme ça ; mais la vue de Fan berçant le défunt Tiny donne la nausée à Morag.

« Je trouvais qu'il n'allait pas bien, depuis quelque temps, dit Fan, je sais bien que j'aurais dû l'emmener chez le vétérinaire, mais ce maudit vet est si désagréable, Morag — toujours à me dire que les serpents, c'est pas sa tasse de thé, et tout. C'est à peine s'il consentait à le regarder. Alors j'y suis pas retournée. Et maintenant, regarde ce qui est arrivé. C'est ma faute.

— Mais non, ce n'est pas ta faute. Ça fait plus de quatre ans que tu as Tiny et va savoir quel âge il avait quand tu l'as acheté.

— C'est vrai que j'en ai bien profité », reconnaît Fan, se calmant quelque peu.

Puis elle remet le corps flasque dans la cage et lève vers Morag des yeux pleins d'effroi.

«C'était une ruse, Morag. Pour retarder ce qui me pendait déjà au nez quand je l'ai acheté — vu que je devenais trop vieille pour faire mon numéro. Qu'est-ce que je vais faire, maintenant?»

Bonne question. Avec son masque de maquillage tout raviné de larmes, le visage de Fan ressemble à du verre craquelé. Sa flamboyante coiffure auburn s'écroule, ses boucles sont en désordre. Les petites mains de Fan tremblent, elle a l'air vieux. Est-ce un crime d'avoir l'air vieux? Dans le métier de Fan, oui.

«Première chose, Fan, tu vas monter avec moi, et je vais te préparer un verre. Après ça, on réfléchira.»

Fan se laisse emmener dans la cuisine. Morag lui met un verre de rye à l'eau bien corsé entre les mains, puis va annoncer la mauvaise nouvelle à Pique.

Pique éclate en sanglots.

Morag a le sentiment que tout cela est à la fois grotesque et effrayant. Pique se laisse enfin persuader d'être courageuse, et Morag retourne dans la cuisine. Fan, qui a terminé son verre, est en train de s'en resservir un. Les yeux secs, à présent, elle est si calme que c'en est inquiétant.

«Je suis foutue, dit-elle.

— Fan, voyons, c'est ridicule, dit Morag, sans conviction. Il doit bien y avoir quelque chose...

— Comme quoi, par exemple?»

Morag ne sait pas.

«En tout cas, tu ne peux rien faire avant d'y retourner demain et de voir ce qui en ressort.

— Tu peux pas savoir comme j'ai hâte!»

Une heure plus tard, un peu éméchées toutes les deux, elles enterrent le serpent dans le jardin.

«Je me fais l'effet d'un assassin en train d'ensevelir sa victime, dit Morag.

— Si je vends la maison, tu imagines la tête du gars qui déterre ça en plantant des pommes de terre?» dit Fan avec un petit éclat de rire nerveux.

Le lendemain, Pique et Morag lui fabriquent une pierre tombale, Pique ayant insisté pour qu'il en ait une.

Fan ne danse plus. Mais elle ne se retrouve pas sans travail pour autant. Elle essaie de persuader ses employeurs de la prendre comme vendeuse de cigarettes, mais sans succès. On finit par la caser au vestiaire, déchoir valant mieux que de crever de faim. Elle ne ramène plus d'hommes à la maison. Un jour, du balcon, Morag voit Fan dans le jardin, qui brûle le costume de Princesse Euréka.

Avec l'avance sur droits d'auteur que lui ont versé ses éditeurs pour *La Fille de Prospero*, la situation financière de Morag s'améliore un peu, si bien qu'elle paie un loyer un peu plus élevé à Fan. Fan proteste, mais mollement. Maintenant qu'elle n'a plus d'avenir, elle ne fait plus semblant de ne pas y penser.

« Quelqu'un pour toi, Morag », dit Fan dans l'escalier.

Morag descend et, si incroyable que cela puisse paraître, se retrouve face à Brooke.

Elle se demande aussitôt s'il a lu *La Fille de Prospero*. Puis elle pense à Pique, qui est en haut, en train de colorier son nouveau livre d'images, et se demande s'il serait juste que Brooke la voie. En serait-il peiné ? Morag en concevrait-elle un sentiment de culpabilité qu'en toute franchise elle n'éprouve pas ?

« Brooke, ça alors ! Comment m'as-tu trouvée ?

— Ton éditeur. Comment vas-tu, Morag ?

— Je vais... bien. »

Comment vas-tu ? Je vais bien. Comme une lettre qu'un enfant écrirait à ses parents. Brooke n'a pas changé. Il n'a pas vieilli, à peine s'il a quelques rides supplémentaires sur le front et autour des yeux. Aussi beau, aussi imposant que jamais.

« Nous sommes de passage à Vancouver, dit Brooke, alors je me suis dit que je passerais voir comment tu allais.

— Nous ?

— Ma femme et moi, dit Brooke, avec une certaine prudence dans la voix. Elle est dehors, dans la voiture. Est-ce qu'on peut entrer quelques minutes ? Nous ne resterons pas longtemps.

— Mais oui. Bien sûr. »

La femme de Brooke est plus jeune que Morag, bien que probablement pas de beaucoup. Elle s'appelle Anne, elle est svelte et a beaucoup d'allure. En robe de laine pourpre, discrète, mais très chic, et souliers à talons hauts, les cheveux blonds lisses et bouffants, avec des petites boucles d'oreilles en or. Morag prend soudain conscience qu'elle-même porte un pantalon noir qui a besoin d'un bon nettoyage, et un pull à col roulé blanc informe qui s'est détendu au dernier lavage. Sans compter ses cheveux raides qui lui tombent sur les épaules. Elle a l'air d'un épouvantail.

Brooke et Anne sont inconfortablement assis sur le bord de leur chaise. Maintenant, bien entendu, Morag a envie que Brooke voie Pique.

« Je vous présente ma fille. Pique, voici... un vieil ami à moi, Brooke Skelton. Et... Mme Skelton. »

Pique leur adresse un bonjour distrait et retourne aussitôt à la maison rose à cheminée violette qu'elle est en train de créer.

« Tu te plais, ici, Morag ? Est-ce que tout va bien ? »

Il y a une véritable sollicitude, dans la voix de Brooke, quelles qu'aient pu être les raisons qui l'ont poussé à venir.

« Très bien, s'empresse-t-elle de répondre. Fan n'est pas juste ma proprio. Plutôt une amie. Elle ne va pas très, très bien en ce moment. Son serpent vient de mourir. »

Seigneur, mais qu'est-ce qui lui prend de parler de ça maintenant ?

« *Son serpent ?* » s'étonne Anne.

Morag explique. Brooke sourit, mais c'est un sourire un peu forcé. Ils restent à peine quinze minutes, refusent un verre. Brooke ne dit pas s'il a lu le roman. Ils partent, aussi poliment et mystérieusement qu'ils sont venus.

Pourquoi ? Pour voir si vraiment j'allais bien ? Ou bien pour que je voie sa femme ? J'aurais pu les recevoir dans le living de Fan. Je n'avais pas besoin de les emmener là-haut. Mais il a fallu que je lui montre Pique.

Il fallait manifestement qu'ils se fassent du mal une dernière fois.

Brooke, pardonne-moi. Pussions-nous nous pardonner pour ce que ni l'un ni l'autre n'avons pu nous empêcher de nous faire.

FILM DES SOUVENIRS : CHANSONS

PHOTO

Après cette année, l'album ne sera plus tenu avec la même régularité. Mais là, les photos

en couleurs y sont encore collées, et le lieu ainsi que l'âge de Pique sont inscrits à l'encre blanche sur le papier noir. *Pique, cinq ans, Begonia Road*. Pique est une enfant robuste, au visage rond. Elle porte une drôle de robe à smocks. Les fanfreluches ne sont pas du tout le genre de Pique ni de Morag, mais à ce stade la petite aime ça et Morag craint de lui infliger un traumatisme en décourageant ce penchant qui lui passera sans doute avec l'âge. Morag (âgée de trente-quatre ans, mais ce n'est pas écrit à l'encre blanche) est assise à côté de Pique sur les marches du perron, vêtue d'une robe d'été verte. Toutes deux sourient timidement à la personne qui tient l'appareil et qui vient de refuser de se laisser photographier.

Morag, qui a entendu sonner à la porte d'entrée, sort sur le palier pour écouter.

« Est-ce que Morag Gunn habite toujours ici ? » s'enquiert l'homme.

« C'est pourquoi, au juste ? » Fan, qui devient de plus en plus méfiante, presque parano, commence par entrouvrir la porte sans ôter la chaîne pour voir qui c'est.

La voix douce et rauque de l'homme change, se fait grinçante.

« Écoutez, ma p'tite dame, je vous ai posé un question simple, là. C'est oui ou c'est non ? »

— Oh, dit soudain Fan. Vous devez être...

— C'est ça, oui, dit Jules. C'est moi. »

Morag s'élance dans l'escalier, puis s'arrête, tout à coup incertaine. Il est debout dans l'entrée. Fan, qui n'en perd pas une miette, se tient dans l'embrasure de la porte du living. Tous trois restent un instant en suspens, dans l'attente de quelque chose.

Jules a vieilli en cinq (non, presque six) ans. Il doit avoir dans les trente-sept ans, à présent. Ses cheveux sont toujours aussi noirs, un peu plus longs qu'avant, et il les porte coiffés en arrière, comme une crinière. La silhouette n'a pas changé — toujours le même début de ventre au-dessus de la ceinture en cuir large, qu'il porte bas. En jean, avec une chemise brune, le cou dégagé, les manches relevées. Le visage, en revanche, ressemble maintenant plus à celui de Lazare, avec des yeux plus enfoncés dans les orbites, des pommettes plus saillantes, des rides plus profondément gravées dans la peau.

Et lui, qu'est-il en train de penser d'elle, comment la trouve-t-il ?

« Ben alors, tu ne me dis pas bonjour ? » dit-il.

Morag se décide à aller vers lui, mais non sans une certaine réticence, sans faire ce qu'elle a envie de faire, qui est de le serrer très fort dans ses bras. Et s'il ne voulait pas ? Mais à peine l'a-t-elle touché, à peine a-t-elle senti l'odeur chaude de poussière et de sueur salée qui émane de lui, qu'elle oublie de se demander comment il la trouve. Ils se serrent l'un contre l'autre avec force, sans s'embrasser, s'étreignant seulement, mais Morag sent

son sexe se raidir à travers son jean, et son propre sexe lui répondre.

« J'en conclus que tu connais ce monsieur, alors », dit Fan avant de disparaître dans son living.

Ils se séparent, rient tous les deux.

« Elle est en haut ? demande Jules.

— Pique ? Oui.

— C'est comme ça que tu l'appelles ?

— Oui. Je pouvais pas l'appeler tous les jours par le...

— Ça va, dit-il. Pas besoin de dessin. Qu'est-ce tu lui as dit, sur moi ? »

Oui, quoi ? Beaucoup de choses, et dès que Pique a commencé à parler.

« Oh, tu sais, dit Morag, ça va probablement te paraître con. Je lui ai dit qu'il fallait que tu voyages, parce que tu devais chanter des chansons à des tas de gens — il faut que les choses soient simples quand on parle à un enfant — et qu'un jour tu les lui chanterais peut-être. J'imagine que je lui ai raconté quelques mensonges, en lui disant par exemple que tu avais écrit et demandé de ses nouvelles. Peut-être que j'aurais mieux fait de lui dire que c'était moi qui avais voulu la mettre au monde, moi seule... »

Jules tend le bras et lui prend le poignet droit.

« C'est vrai que c'est ton enfant, Morag. Mais c'est aussi un peu la mienne, non ? »

C'sont les miens, eux autres. Lazare, après l'incendie. Lazare, grondant de douleur, étranger sur la terre où il avait vécu toute sa vie. Lazare, mort à cinquante et un ans. Morag dira-t-elle à Pique tout ce qu'elle sait de Lazare, ou de Christie tant qu'à faire? Les histoires changent-elles selon la façon dont on les raconte?

«Oui, c'est aussi la tienne. Allez, viens.»

Pique, qui, ainsi que le découvre Morag, s'est postée sans bruit sur le palier, écoute en les observant entre les barreaux de la rampe. Elle ouvre de grands yeux sérieux, et il est impossible de deviner ce qu'elle pense. Elle regarde Jules droit dans les yeux.

«J'sais qui tu es, dit-elle.

— Ah oui? dit Jules, en la regardant avec attention, mais sans s'approcher trop près. Bonjour!»

Il entre et s'assied à la table.

«Dieu, j'suis claqué. T'as que'qu'chose à boire, Morag?

— Il me reste un peu de rye. De la bière.

— On pourrait commencer par le rye, non?»

Il n'ignore pas Pique, mais ne la pousse pas non plus à venir vers lui, ou à lui parler.

«J'ai une photo de toi, dit-il enfin à l'adresse de Pique.

— De moi? Comment ça se fait? Où ça? Je peux la voir?

— Bien sûr ! Tiens, la voilà. »

Il sort son portefeuille et lui montre la photo qu'il a d'elle, âgée de deux mois.

« Oh, mais je la connais celle-là, dit Pique. On l'a dans l'album.

— Et il y a ton nom dessus », dit Jules avec un grand sourire.

Il la retourne. Au dos, il a écrit *Piquette Gunn Tonnerre*. Dans cet ordre.

« Est-ce que t'es vraiment... tu sais ? demande Pique.

— Ouais. Tu veux qu'je l'dise pour toi ? Ton père. Ouais, c'est moi. »

Pique se tait pendant un moment, mais reste à côté de lui.

« Combien de temps comptes-tu rester à Vancouver ? demande Morag.

— Difficile à dire. Un mois ou deux.

— Tu veux habiter ici ?

— Ça marche. » Puis il rit. « T'as une p'tite place pour moi ?

— Oui. J'ai une petite place pour toi. »

Pique ne dit pas grand-chose de plus ce soir-là. Il va manifestement falloir qu'elle s'habitue à cette nouvelle présence. Et après, quand il partira ? Car il repartira. Elle aura tout le temps d'y penser le moment venu. Quand Pique va se coucher, elle dit bonsoir à Jules, mais de loin. Elle ne l'appelle par aucun nom.

« Qu'est-ce qui t'amène ici, Jules ? » demande Morag.

Jules s'ouvre une deuxième bière. Il ne la regarde pas.

« Ma sœur, Val. Elle est malade.

— Je ne savais pas qu'elle vivait ici. Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle... comment veux-tu que je sache ? Elle est malade, quoi.

— Elle est à l'hôpital ?

— Pas encore. J'suis venu pour essayer de la persuader d'y aller, justement.

— Pourquoi s'y refuse-t-elle ?

— Parce qu'elle a pas toute sa tête, voilà pourquoi. Elle veut pas la charité, c'est ce qu'elle dit, en tout cas. La charité, mon cul. Elle est folle. Et si on parlait d'autre chose ?

— Y a-t-il... je veux dire, est-ce que je peux faire quelque chose ? »

Jules lui prend le menton et la regarde, un sourire aux lèvres, mais les yeux sont durs.

« Non, m'dame, y a rien que tu puisses faire.

— Tu ne me laisses jamais l'oublier, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, j'te laisse jamais l'oublier.

— Où est le reste de ta famille, à présent ?

— Jacques est allé s'établir sur Galloping Mountain, il y a déjà un bout de temps. C'est

un sacré bonhomme. Pas comme moi. Pas comme Lazare non plus.

— Mais tu n'avais pas deux frères, plus jeunes ?

— Si. Le cadet, Paul, y s'est noyé. Y bossait dans l'Nord, comme guide. Son canoë s'est retourné dans les rapides. Du moins c'est ce qu'y z'ont dit. Il a disparu. On a jamais retrouvé le corps. Les touristes, deux Américains, sont rentrés sains et saufs après avoir passé quelques jours dans la brousse, et là y z'ont rapporté la disparition à la police montée. Jacques a bien essayé de faire ouvrir une enquête, mais ça n'a rien donné. Y z'ont cru les touristes sur parole. Paul savait manier un canoë comme personne. Y z'ont dit qu'il était sorti seul avec, un soir. On saura jamais.

— Qu'est-ce que... et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

— J'sais pas, dit lentement Jules. Mais j'suis pas loin d'être persuadé que ça s'est pas passé comme ils l'ont prétendu. Ça fait qu'il y a plus que moi, et puis Jacques, maintenant. Ça fait pas lourd, hein ?

— Et Valentine.

— Ouais. Elle aussi, bien sûr. Pas pour longtemps.

— C'est à ce point, alors ?

— Non. Pas tout à fait. Mais mettons qu'elle saura jamais c'que c'est qu'vieillir. Tu sais quoi, Morag ? Après qu'j'ai pas été tué, là-bas, à Dieppe, y m'est venu une idée

d'fou. J'me suis dit qu'j'étais indestructible. J'pourrais faire tout c'que j'veux, j'serais indestructible. J'pensais pas que je vivrais éternellement, non. Juste... que rien n'pourrait m'tuer avant mon temps.

— Ce serait bien. Peut-être même que c'est vrai.

— Ça serait bien. Mais non, c'est pas vrai. J'suis même pas sûr que ce serait si bien qu'ça, d'ailleurs. Bref, à propos de Jacques, il a une petite ferme... la terre est pas fameuse, mais il a l'air d'aimer ça, là-haut. Moi ça me dirait rien, mais lui ça lui va. P'têt' qu'il a raison. P'têt' qu'il est pas trop tard pour lui et les siens. Il perd pas son temps en bagarres, comme Lazare ; et moi aussi, j'suppose, j'en ai eu ma part. Il a pas perdu la tête quand Paul s'est noyé, si c'est bien comme ça qu'il est mort. Moi non plus, enfin... si, quand même un peu. Val, ça l'a rendue fou. C'est elle qui s'est le plus occupée d'Paul, quand il était p'tit.

— Quand est-ce arrivé, Jules ?

— Y a deux mois. Tu sais quel âge il avait, Paul ? Il avait vingt-cinq ans. »

Que dire ? Rien. Il n'y a rien à dire. Est-ce une des raisons pour lesquelles il a voulu voir Pique ? Morag ne peut pas le toucher pour l'instant, ni dire quoi que ce soit qui puisse l'atteindre.

« Et Christie, t'as des nouvelles, Morag ? demande-t-il finalement.

— Il... ça lui fait soixante et onze ans maintenant. Il vit toujours dans la vieille maison.

— Tu devrais y retourner, dit Jules, de but en blanc. Tu devrais retourner t'occuper de lui. Manawaka est un trou, c'est vrai, mais cette ville, c'est pas un endroit pour la petite quand elle sera un peu plus grande. C't'une saloperie de ville, je t'assure.»

La colère de Morag est dirigée contre... contre qui?

« Écoute, Jules, ne me dis pas ce que j'ai à faire, d'accord? C'est une chose que je ne supporte pas. Je peux pas y retourner. Je *ne peux pas* y retourner. »

Jules lui prend la main :

« Ouais, t'as p't-êt' raison. J'comprends. Allez, viens, Morag. On n'a plus de bière. Allons nous coucher. »

C'est ça, on n'a plus de bière, alors autant aller au lit, vu qu'il y a rien de mieux à faire — est-ce ce qu'il veut dire? Mais quand ils sont au lit, son sexe ne tarde pas à se dresser, sa fatigue le quitte. Ils font l'amour avec une certaine sauvagerie, dans un corps-à-corps fiévreux qui est une mort brève de la conscience, un défi conscient à la mort. Ce n'est qu'au dernier moment que Morag pousse un cri, et il la fait taire avec sa bouche. Ils se retrouvent trempés de sueur l'un contre l'autre dans cette nuit d'été, le corps aussi glissant que des poissons pendant le frai.

« Et si on roupillait un peu, qu'est-ce t'en penses ? dit Jules. Et puis dans un moment on se réveille et on recommence. »

Au bout d'une heure environ, Morag se réveille et met sa tête entre les jambes de Jules, lui balaie les cuisses avec ses cheveux. Elle prend sa queue dans sa bouche, la caresse très doucement avec sa langue, si bien qu'elle s'allonge, se raidit avant même qu'il soit tout à fait éveillé. Ensuite il ouvre les yeux et dit *plus profond*. Au bout d'un moment, il se dégage, et la soulève, l'attirant vers lui jusqu'à ce que leurs regards se rencontrent dans la semi-obscurité de la chambre.

« Chevauche-moi, Morag. »

Alors elle l'enfourche. Il lui tient les épaules ainsi que ses longs cheveux, et pénètre en elle si profondément qu'elle sait qu'il a atteint le centre même de son être, s'il existe. Cette fois, c'est lui qui laisse échapper un cri. Après, ils ne se parlent pas, mais s'endorment dans les bras l'un de l'autre, et restent ainsi enlacés jusqu'au matin.

Jules sort presque tous les jours et ne rentre que pour le souper. Morag ne lui demande pas ce qu'il fait ; il n'en parle pas non plus. Un jour, il lui dit que Val est à l'hôpital. Deux semaines plus tard, il dit que Val a quitté l'hôpital. Guérie ? Partie de l'hôpital sans attendre d'être guérie ? Il ne donne pas d'explication. Peut-être qu'il aurait aimé en parler à Morag, s'il pensait qu'il y avait moyen d'en

parler sans trahir Val, mais ce n'est manifestement pas le cas. Il rentre ivre de temps à autre, mais toujours très tard le soir, quand Pique est couchée, et se lève tard et de mauvaise humeur le lendemain. Mais le plus souvent, quand le cafard le prend, il se contente de se réfugier dans le silence. Il lui arrive de rester assis toute une soirée en compagnie de Morag, après que Pique est allée se coucher, sans ouvrir la bouche. Il lui arrive aussi, la nuit, dans un demi-sommeil, de se tourner vers elle et de s'accrocher à elle en tremblant de tous ses membres. Mais le lendemain il n'en a aucun souvenir.

Il n'est pas taciturne avec Pique, et ne se fâche jamais, bien que (une fois qu'elle s'est habituée à lui, et ça lui a pris très peu de temps, du moins en apparence) elle le soûle souvent de questions et de bavardages dans l'espoir de l'épater. Il se laisse épater, puis se moque, mais gentiment, pour la faire rire.

« Alors, quand est-ce tu t'décides à m'appeler papa, dis-moi ? lui demande-t-il un soir.

— Tu voudrais ?

— Nan... j'en ai rien à foutre, en réalité.

— Alors non.

— Et si j'te fais marcher, là. Et si je le voulais ?

— Alors oui.

— Bon, ben alors oui, je l'veux.

— Bon, alors je vais t'appeler papa. Je crois. »

Mais le mot ne lui vient pas facilement. Au bout d'un certain temps, la voilà qui se décide, et alors oui, ça devient facile. Si facile, si nécessaire, que sa conversation en est truffée.

« Il y a un film dans l'appareil, papa. Dis, papa, tu peux prendre une photo de moi, hein, papa ? »

Il prend la photo. Morag et Pique. Mais refuse d'être pris par Morag, même avec Pique.

« Et pourquoi pas ? »

Jules lui rend l'appareil, puis remonte sa ceinture autour de ses hanches. Il repousse en arrière la mèche qui lui tombe sur le front et les yeux, émet un petit rire de mise en garde.

« Est-ce que j'sais. P't-êt' que j'suis superstitieux. Ou p't-êt' que c'est pour la même raison que j'arrive pas à écrire des chansons pour moi. P't-êt' que j'ai pas envie de voir de quoi j'ai l'air. Moi ça m'va comme ça. Alors c'est pas la peine d'en faire toute une histoire. »

Ce soir-là, Jules sort sa guitare.

« Tu es toujours avec Billy Joe ? demande Morag.

— Ouais. On a même formé un groupe *country* pendant un temps, mais ensuite chacun est parti de son côté. Ce qui fait qu'il y a plus que Billy Joe et moi, à nouveau. On voyage pas mal. Des endroits où on peut chanter, y en a bien plus aujourd'hui, mais on est pas les seuls, y a des tas d'jeunes gars

qui chantent, et tant mieux pour eux, mais ça n'arrange pas nos affaires, à Billy Joe et à moi. En tout cas, celle-là, je l'ai écrite pour le vieux Jules, mon grand-père. Tu t'souviens, je t'en ai parlé, une fois ?

— Je me souviens. »

Pique est assise à côté de Morag. Elle ne dit rien, ne pose pas de questions. Elle attend. Et Skinner se met à chanter.

*Les Métis sont venus des quatre coins de la prairie
Pour rester libres et garder leur patrie,
Se sont rassemblés dans la vallée Qu'Appelle
Aux côtés de leur chef, Louis Riel.*

*Ils ont pris leurs fusils pour défendre leur terre,
Au nom de leur peuple, au nom de leurs pères,
Et parmi ceux qui sont partis en guerre,
Y a ce jeune Métis, et c'est Jules Tonnerre.*

*Il a pas plus de dix-huit ans,
Il a pas peur, il a du cran.
Et aussi du cœur, ô combien !
Il sait d'où viennent les siens.*

*Macdonald, il est là, trônant à Ottawa,
Buvant son whisky, palabrant comme un roi
Qui envoie dans l'Ouest ses dix mille soldats,
Jurant que les Métis s'en relèveraient pas.*

*Les jeunes Anglais de l'Ontario
Partent dans l'Ouest au grand galop.
Ils ne savent pas pourquoi ils se battent,
Mais avec un canon on joue pas une sonate.*

*C'était près de Batoche en Saskatchewan,
Mais chez les Métis on manque de munitions.
« Si j'étais un loup, dit Jules, j'irais me terrer
comme l'iguane,
Mais je suis un homme, il n'en est pas question. »*

*Et Riel, il marche en brandissant sa croix,
Bénissant ses hommes pour pas que la mort les
foudroie.*

*« Dieu garde Riel », dit Jules Tonnerre,
Mais les canons anglais n'écoutent pas les prières.
Et voilà Dumont lancé sur son bel étalon,
Qui chasse l'ennemi comme il chassait le bison.
C'est le cœur le plus brave de toute la prairie,
Mais aux Métis lui-même ne peut éviter la tuerie.*

*Jules Tonnerre et ses frères, tous alors
Se battent comme des bêtes, autrement dit à mort.
« Avant que la terre se referme sur nous,
On chargera nos fusils de clous et de cailloux. »*

*Ils chargent leurs fusils de clous et de cailloux,
Se battent tous ensemble, secouent le joug,
Mais Jules s'écroule, une balle dans la cuisse,
Priant Dieu pour que la mort ne vienne pas jouer
les nourrices.*

*Quand il revient à lui, plus rien ne bouge.
Y a des morts partout, tout couverts de rouge,
On n'entend que les oiseaux dans toute la prairie.
« Alors c'est fini, qu'y dit Jules, je n'ai plus de
patrie. »*

*À Regina, Riel on l'a pendu,
Aux U.S.A., Dumont est descendu.
« J'ai eu ma part de ce pain de misère,
Mais ils m'auront pas », dit Jules Tonnerre.*

*Il a pris sa croix, il a pris son fusil,
S'en est retourné d'où il était parti.
Il s'est mis à la bière et aussi aux prières,
Mais le cœur n'y était plus, à Jules Tonnerre.*

*Il a quand même fini par élever un fils,
Vivant jusqu'au bout sa pauvre vie de Métis.
Mais on entend sa voix quand le vent se réveille,
Dans cette prairie-là, du côté de Qu'Appelle.*

*On dit que les morts se réveillent en songe
Et que la vérité survit au mensonge.
Dans le vent de la nuit, c'est leurs voix qui
s'élèvent,
Celles de Jules Tonnerre et des Métis qui se
soulèvent.*

Ils restent un moment silencieux. Morag se demande s'il ne l'a pas chantée pour elle autant que pour Pique, en fin de compte. Pique aime la mélodie, et le rythme, simple et marqué, mais le reste lui échappe. Pas à Morag. Tout ce qu'il n'a jamais été en mesure d'exprimer par le langage courant a trouvé un écho dans cette chanson.

« Dis, tu pleures, on dirait, fait Pique en regardant Morag avec curiosité, non sans perplexité, aussi. T'as pas aimé ? Moi si.

— Si, j'ai beaucoup aimé », dit Morag.

Elle jette un coup d'œil à Jules, qui est en train d'accorder sa guitare.

« Ouais, ben... j'suis content que vous aimiez, dit-il. Y a des tas de gens qui la trouvent trop longue et qu'arrivent pas à l'écouter jusqu'au bout. Les vieux, en tout cas. Enfin... les vieux, ceux de mon âge, quoi. Ou alors y veulent même pas l'entendre du tout et s'mettent à gueuler pour qu'je leur chante "Yellow Roses of Texas", ou un truc de c'genre. Bon Dieu ! »

Il se tourne vers Pique.

« Tu sais, cette chanson, elle raconte l'histoire de ton arrière-grand-père. Hein, qu'est-ce tu dis de ça ? »

Mais le concept d'arrière-grand-père est un peu trop flou pour elle, même après qu'il lui a expliqué. Elle a l'air dérouté. Mais veut lui faire plaisir.

« Chante-la encore, dit-elle.

— Non, maintenant je vais t'en chanter d'autres. Celle-là, je te la rechanterai un de ces jours. »

Un de ces jours. Il ne veut pas dire demain ou la semaine prochaine. Un de ces jours, ce sera quand ? Pour le moment il lui chante des chansons qu'il a écrites pour les enfants de Billy Joe, des chansons drôles, basées sur des contes ojibwe ou mettant en scène les enfants pour qui il les a écrites, les appelant par leurs noms, blaguant. Pique est emballée par ces chansons.

« J'veux une chanson pour moi, papa. Dis, tu veux bien ?

— P't-êt' un jour, dit Jules, ou bien p't-êt' que c'est toi qui m'en feras une, hein, qu'est-ce t'en dis ?

— Mais je sais pas comment, dit Pique, sur la défensive, d'un air boudeur.

— Bon Dieu, moi non plus, dit Jules, mais ça m'empêche pas d'le faire. »

Après quoi il chante souvent pour elles. Il dit qu'il est en train d'écrire une chanson sur Lazare, mais ne la chante pas.

«Écoute, faut qu’j’bouge, dit Jules un soir. Faut qu’j’m’en aille.»

Il le dit à Morag, pas à Pique. Il ne dit pas au revoir à Pique. Le dernier soir, Morag et lui restent étendus dans les bras l’un de l’autre, à se caresser mutuellement la peau, mais sans parler, sans faire l’amour. Morag ne pense pas pouvoir s’endormir, mais si. Au matin, quand elle se réveille, il n’est plus là. Il est resté deux mois.

Pique ne dit rien quand Morag lui dit que Jules est parti. Elle ne demande pas pourquoi il est venu, ni pourquoi il est reparti. Ce qui ressortira un jour de tout ça, Morag ne peut pas le savoir.

«J’ai perdu mon job, dit Fan. Ils m’ont saquée.

— Nom de Dieu, Fan. Mais qu’est-ce que tu vas faire?

— Je vais retourner dans l’Okanagan, dit Fan calmement, le visage défait. Ma sœur a toujours la ferme, là-bas. T’en fais pas, ma cocotte. Je vais y retourner et je leur ferai la popote, ou je m’occuperai de leurs poules, je ferai ce qu’ils voudront. Et j’y vivrai jusqu’à ce que je meure, ce qui ne sera peut-être pas dans très longtemps, ou peut-être que si, au contraire. Fan Brady, à soixante-quinze ou quatre-vingts ans, tu m’vois un peu? En tout cas, je peux très bien faire ça, si je me décide. C’est là que j’ai grandi, en fin de compte.

— Fan...

— Oh bon Dieu, Morag... »

Elles s'étreignent un court instant.

« Et toi, Morag, qu'est-ce que tu vas faire ?

— J'ai envie d'aller en Angleterre. Et aussi en Écosse, un jour. »

L'Angleterre. L'Écosse ? Pourquoi ?

« Il y a longtemps que je sais que je dois y aller, Fan. Je peux pas vraiment t'expliquer. Je suppose que j'attendais le bon moment.

— Dis, est-ce que tu voulais y aller *avant*, Morag ? Je veux dire... t'es pas restée à cause de moi ?

— Mais non, Fan. C'est juste que j'avais besoin d'un truc comme ça pour m'obliger à me bouger le cul.

— T'es sûre ?

— Sûre. »

Est-ce la vérité ? C'est la seule vérité qui compte, après tout.

« On gardera le contact, hein, Morag ?

— Bien sûr. »

Elles savent toutes deux qu'elles n'en feront rien. Mais n'oublieront jamais pour autant.

La porte grillagée claqua et Pique apparut, en jean, comme à son habitude, avec une vieille chemise et la ceinture à boucle en cuivre de Jules. Superbe. Comment une femme peut-elle avoir le ventre aussi plat et des seins aussi hauts, aussi fermes? Ceux de Morag l'étaient.

« Bonjour, Ma. Tu bosses? »

Morag était assise à la table de chêne, le regard momentanément perdu du côté de la rivière, sur la rive opposée où érables et saules remuaient à peine dans l'implacable chaleur d'août, qui desséchait l'herbe, mais rendait la chair moite.

« Pas vraiment », dit Morag, sans être tout à fait sincère, car elle avait bel et bien travaillé.

Le schéma habituel, depuis combien de temps? Morag à cette table, au travail, et les gens qui entraient, disant « Je ne veux surtout pas interrompre ton travail ». Mais ils l'interrompaient, nom de Dieu. Le seul bon côté de la chose, c'est que, si jamais personne n'entrait par cette porte, ce serait bien pire.

Pique approcha une chaise et jeta un coup d'œil sur le cahier de Morag.

« On dirait pourtant bien que t'as écrit quelque chose, en tout cas. »

— Oui.

— Tu dis ça comme si tu étais découragée. »

C'était entre elle et son travail. Elle n'avait pas envie d'en parler.

« Peut-être un peu, oui. Je ne sais pas si j'aurai envie de le publier une fois qu'il sera fini. Tu as changé quelque chose, Pique. Les cheveux. Qu'est-ce qui t'a pris de faire des nattes ? »

Pique ramena une de ses longues tresses noires retenues par un élastique par-dessus son épaule et la caressa doucement.

« Ça dégage le visage, par cette chaleur c'est plus frais. Et puis, j'ai du sang indien... ça va avec, non ? »

— Je ne suis pas tout à fait sûre de t'avoir bien entendue. Qu'est-ce que tu cherches à me dire, là ?

— Je ne sais pas, dit Pique. Je me sens coupée en deux. Comme si j'appartenais à deux mondes différents. Je ne sais pas où me situer.

— Faut-il absolument se situer quelque part ? »

De la colère, tout à coup, dans les yeux de Pique.

« Tu sais pas ce que c'est, toi, tu peux pas comprendre. Oui, c'est peut-être nécessaire. Mais c'est toi qui m'as élevée. J'ai pas reçu grand-chose du côté paternel. »

Toujours le même reproche. Pas à Jules ; à Morag. Quand Pique maniait ce couteau-là, il trouvait toujours sa cible, et elle le savait très bien.

« Je t'ai dit tout ce que je savais.

— J'te crois, dit Pique. Mais t'en savais pas des masses, pas vrai? Je n'ai jamais su ce qui s'était vraiment passé. Il n'y a eu que cette fois, quand mon père était ici... j'avais quinze ans, non? Et qu'il m'a raconté des tas de choses. Et les chansons — celles-là, je les ai. Et il m'a dit d'autres choses quand je l'ai vu à Toronto, la dernière fois. Mais ces histoires que tu me racontais quand j'étais petite — je n'ai jamais su si c'était vraiment arrivé ou pas.

— J'imagine que certaines sont vraies, d'autres pas. Ça n'a aucune espèce d'importance, d'ailleurs. Tu ne crois pas?

— Si, justement, ça en a. Je voudrais savoir ce qui s'est vraiment passé. »

Morag rit. Avec un brin de dureté, peut-être.

« Tu veux savoir? Eh bien, moi aussi, je vais t'dire. Mais il n'y a pas de version unique. Il n'y en a tout simplement pas.

— T'as peut-être raison, dit Pique, l'air découragé. Je suis désolée, de t'embêter avec ça. Ma. Il y a un tas de trucs qui me préoccupent en ce moment.

— Comme quoi, par exemple?

— Dan et Okay ont décidé de faire de l'élevage. Dan s'y connaît, en chevaux — il a grandi dans un ranch, en Alberta. Ils élevaient des palomino — ça vaut cher. Okay n'y connaît rien. Mais tu sais comment il est. Tellement sérieux. Il apprendra. Sa terre leur donnera du fourrage. Okay avancera l'argent pour les deux ou trois premières juments

avec ce qu'il gagne en écrivant ses fameux articles. Dan a aussi quelques centaines de dollars de côté. Il dit qu'il peut donner des leçons d'équitation. Il montait façon *western* quand il était enfant, mais son père avait l'idée d'en faire un gentleman, la blague, et il lui a fait apprendre à monter à l'anglaise. Quand toutes ces belles bêtes auront pouliné, ils feront une sélection pour les vendre.

— Tu n'as pas l'air emballé, dit Morag.

— C'est vrai, dit Pique. Je sais pas trop où me situer dans tout ça. Écoute, Dan et moi — ça se passait bien, chez Okay et Maudie. Mais Maudie et moi, ben, on est différentes, tu sais, et parfois son... — c'est affreux de dire ça — mais sa *bonté*, sa gentillesse, par moments ça me tape sur les nerfs. C'est affreux, non, de dire ça?

— Pas tant que ça, dit Morag. Je t'avoue que moi aussi ça me tape sur les nerfs. Elle est trop gentille, il y a quelque chose de faux, là-dedans. Comme Catharine Parr Traill. Mais, tu sais, Pique, elle n'est pas *si* gentille que ça. En fait, c'est sa façon à elle de se rassurer.

— Oui, je sais. Et on s'entend assez bien, dans l'ensemble, malgré son côté mère nature. Mais quand elle dit qu'elle sent que ses légumes l'appellent, et qu'il faut qu'elle aille dans le potager leur faire un brin de causettes — bon d'accord, c'est marrant, mais parfois j'ai envie de lui dire *Arrête ton char, Maud, c'est des foutaises, tout ça*. Bref, j'en reviens à mon histoire. Dan va lâcher son boulot à McConnell's Landing, d'accord? Okay se fait un peu de fric, mais pas assez.

Et pas question que Maud aille travailler à l'extérieur. Elle a Tom, elle fait toute la cuisine, en plus de s'occuper du potager, des poules, et de tout le reste. Mais faudrait quand même faire rentrer un peu d'argent. Alors qui, devine ? Et travailler comme caissière dans un supermarché, ça me branche pas beaucoup, je vais t'dire.

— Tu en as parlé à Dan ?

— Bien sûr. Il dit que ça n'est que provisoire, que, dès que les chevaux rapporteront un peu, je pourrai travailler à la ferme. Remarque, si c'est pour travailler au grand air, moi ça me va. Mais, avec Maudie, pour les repas je vois pas très bien comment je pourrais l'aider. Et puis je suis pas très sûre d'en avoir envie, en plus. La cuisine, c'est pas tellement mon truc. J'suis pas très sûre d'avoir envie de rester ici, en fait. Seulement Dan, lui, il a pas envie de bouger.

— Où veux-tu aller, Pique ?

— Dans l'Ouest, je crois. Peut-être pas là, tout de suite. Mais bientôt. J'en ai besoin.

— Et Dan ne voudrait pas partir avec toi, au moins pour quelque temps ?

— Je ne peux pas le lui demander, à moins qu'il ne le veuille vraiment. Et il veut pas. Il dit qu'il ne veut plus jamais retourner dans l'Ouest. Il dit qu'il en a eu sa claque. L'ennui, c'est que je tiens vachement à lui.

— Je sais. »

Silence.

« Faut que j'y retourne, dit enfin Pique. Dimanche, tu parles d'un jour de repos !

— T'en fais pas, Pique. Ça va s'arranger.

— Ouais. Peut-être bien. »

Dan vint en fin d'après-midi, ce jour-là, seul, après avoir accosté un peu maladroitement, n'ayant pas encore tout à fait l'habitude de manœuvrer un bateau, heurtant le quai de Morag au lieu de se ranger doucement, comme Pique.

« Je peux entrer, Morag ?

— Bien sûr. Entre. »

Ça ne s'écrit pas tout seul, un roman, bon Dieu. Morag referma son cahier, en jurant intérieurement.

Seigneur, leur sort à tous me tracasse. Mais quand vais-je enfin pouvoir travailler ? En même temps, s'ils n'éprouvaient pas le besoin de venir me parler, j'en serais bien triste.

Dan Scranton hésita un instant sur le pas de la porte, puis finit par aller s'asseoir et accepter une tasse de café. Le truc habituel — entre, tu prends un café ? Il attendit plusieurs minutes avant de parler, mais, une fois décidé, alla droit au but.

« J'ai comme l'impression que tu me portes pas vraiment dans ton cœur, Morag. »

Quoi, de quoi s'agit-il, cette fois ! Ils se sentent si facilement offensés ; ils sont toujours

là, à analyser les choses, tout en affirmant qu'ils ne font pas confiance aux mots.

« Mais si, au contraire, dit Morag, sincèrement étonnée. Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Tu ne m'appelles quasiment jamais par mon nom, dit Dan, l'air pensif.

— Ça n'a rien à voir avec toi, dit Morag à contrecœur. J'ai connu un homme qui s'appelait Dan — je le connais toujours, du reste, mais il vit dans un autre pays, et de toute façon... »

La réaction fut instantanée.

« Je comprends », s'empressa-t-il de dire, comme s'il avait immédiatement capté le message qu'il cherchait, mais ne voulait pas en savoir plus que ce qui le concernait, lui. « Tu n'as pas besoin de t'étendre. Je suis désolé, Morag.

— J'essaierai de t'appeler par ton nom.

— Maintenant que je sais, ça n'a plus d'importance, dit Dan. J'ai sans doute tellement besoin qu'on m'aime que je me fais des idées.

— Pique m'a parlé de votre idée d'élevage.

— Ouais, dit Dan. Et ça pourrait marcher super bien. Le problème, c'est Pique. Pourquoi veut-elle repartir, justement maintenant ? Je veux dire alors qu'on va démarrer quelque chose. Pourquoi partir tout court, d'ailleurs ?

— Est-ce que je sais ? Chercher sa famille, je suppose.

— Est-ce qu'elle en a ? Là-bas ?

— Juste un oncle, que je sache, dit Morag. Mais à l'heure qu'il est aussi plein de cousins, j' imagine. Cela dit, je suis pas sûre que ce soit ça... je veux dire, ces gens-là, en particulier, qu'elle cherche.

— Je crois que je comprends, dit Dan, et en même temps je comprends pas. Mais j'essaierai pas de l'en dissuader. S'il faut qu'elle parte, eh ben, qu'elle parte. Mais moi je peux pas. Pas maintenant, en tout cas. Peut-être même jamais. Peut-être que j'ai peur d'y retourner, même si ce n'est pas tout à fait au même endroit. Ces prairies, je pouvais plus les voir, quand je me suis barré.

— Je comprends. C'était pareil pour moi. Exactement ce que je ressentais pour la ville où j'ai grandi. Et puis j'ai fini par découvrir qu'elle était tout entière dans ma tête, et qu'elle y resterait jusqu'à la fin de mes jours.

— C'est terrible, ce que tu dis là.

— Non. Pas du tout.

— Pour moi, si. Rien que l'idée. Quelle horreur ! C'est pas le pays, non — mon Dieu, qui pourrait ne pas aimer une terre comme celle-là ? Ce sont les gens que je ne supporte pas, certains en tout cas. Et même un en particulier. Tu sais, quand j'étais enfant je croyais vraiment que mon père était un héros — il aurait peut-être mieux valu qu'on ne s'entende pas dès le départ. Mais si. Je le trouvais formidable. Et peut-être que, par certains côtés, il l'est. Il en impose. Les gens l'admirent. C'est toujours lui qui fait marcher l'affaire. Il est devenu très riche, même s'il ne l'était pas au départ. Il fait partie de tous les

clubs bien comme il faut. Il s'est même mis à jouer au golf. Il se voyait comme ces gentlemen-farmers qu'on voit au cinéma. Bon Dieu. C'est ce qu'il voulait que je sois, mais encore plus que lui. Juste avant que je me barre, j'en étais au point où je me disais, soit je gueule, genre à devenir complètement fou, ou alors je cogne. J'aurais peut-être dû. Le cogner, je veux dire. »

Dan se pencha en avant, le visage caché, les mains à plat devant lui sur la table, soudain rentré en lui-même.

« Tu vois, Morag, dit-il, le problème c'est pas qu'ils ne comptent pas pour moi. Au contraire, le problème, c'est qu'ils comptent trop. Ils ne le savent pas. Ils croient que je me fous de tout. Ils croient que je les ai trahis, eux, tout. Mais je ne retournerais pas prendre sa succession, même s'il mourait. Je ne veux pas de la vie qu'il s'est faite. Pas question.

— Et pourtant tu envisages de faire de l'élevage », se risqua Morag.

Morag Gunn fuyant Manawaka, pour finalement aboutir près de McConnell's Landing, une tout aussi petite ville, exactement du même genre.

« C'est pas pareil, dit Dan, sur la défensive. Il faut que je fasse mon trou. Que j'aie un coin à moi. Ce n'est pas seulement une question de paysage.

— Je sais. Ton coin à toi sera différent, c'est vrai, mais par certains côtés ce sera la même chose, tu verras.

— Pas si j'y peux quelque chose, dit Dan en colère.

— Je ne suis pas sûre que tu y puisses grand-chose. Tu peux changer des tas de trucs. Mais tu ne pourras jamais te débarrasser tout à fait de lui. Ni de lui ni d'un tas d'autres qui sont là. Ici. »

Morag allongea le bras et toucha une veine sur le poignet de Dan.

« Et merde, dit Dan, t'as peut-être bien raison. Ça me rend fou. »

Toujours aussi délicate, Morag. Ce ne sont pas des choses à dire. Ce n'est peut-être même pas vrai. Si, si, c'est vrai. Mais ça ne portera pas à conséquence, parce qu'il ne le croira pas. Pas encore.

« Oublie ça, Dan. Je n'aurais pas dû dire ça.

— Quand j'ai rencontré Pique, je me suis dit *Ça y est. Je suis chez moi*. Et maintenant... eh bien. Je sais qu'il faut qu'elle parte, Morag. Mais moi, faut que je reste. Fallait que je te le dise.

— Merci, Dan. Ça s'arrangera, va. Du moins je l'espère.

— Ouais. Enfin... on verra. »

Sur l'autre rive, dans la maison de Okay et de Maudie, se trouvait Pique Tonnerre Gunn, ou Pique Gunn Tonnerre, qui devait trouver sa voie, quelle qu'elle soit. Et cela paraissait de plus en plus évident avec le temps.

Ce soir-là, Morag fit une sortie en canot avec Royland, tenant la barre, pour qu'il

puisse pêcher. La rivière était mille fois plus fraîche que la terre ferme. La sueur qui coulait sur le front de Morag et embuait ses lunettes depuis le matin commença à s'évaporer. Peut-être arriverait-elle à survivre à la chaleur de cet été-là, en fin de compte. Puis, après les merveilles et la bienfaisante fraîcheur de l'automne, il lui faudrait lutter à nouveau pour survivre à cet hiver infernal. Quel pays, et comme il était curieux qu'elle y fût si attachée !

Les saules penchaient de chaque côté de la rivière, avec leurs branches qui retombaient en forme de sphère et des feuilles d'un vert argenté qui commençait à tourner au jaune. Derrière eux, les gigantesques érables, un ou deux chênes massifs et des ormes mourants. Ils passèrent devant des étendues de forêt défrichées, où les champs descendaient jusqu'au bord de l'eau ou presque. Des champs parsemés de touffes de verges d'or qui en proclamaient l'étendue et les limites, les fleurs sauvages poussant, comme toujours, partout où les champs cédaient un pouce. Le foin était rentré depuis longtemps, le blé d'hiver avait été moissonné.

« Je m'étais dit que j'irais nager, aujourd'hui, dit Morag, au-dessus du bruit du moteur, mais, évidemment, je ne l'ai pas fait. Je ne me baigne presque jamais, en fait.

— Beaucoup d'algues, cette année, commenta Royland, qui venait d'en ôter un paquet de sa ligne.

— Ouais. Tous les matins je sors en me disant que la natation est le meilleur exercice

qui soit, et à quoi bon vivre au bord d'une rivière si on ne va jamais nager. Mais quand je vois toutes ces algues noires, là, je change d'avis. Et quand j'y vais tout de même et que je tombe sur un banc d'algues, je m'affole, je me débats, je m'imagine qu'un monstre aquatique, probablement préhistorique, a surgi des profondeurs de la vase où il somnolait depuis des millions d'années. »

Royland rit.

« De toute façon, tu ne devrais pas nager seule.

— J'étais bonne nageuse, crois-le ou non. Un miracle, quand on pense que j'ai appris à nager dans la rivière Wachakwa. Il y avait des sangsues. Il fallait leur appliquer des cigarettes allumées pour qu'elles lâchent prise. »

Morag, que la grande ville terrifiait, qui était venue s'établir ici pour en faire son île, sa thébaïde, et qui ne pouvait se résoudre à aller nager à cause du monstre des algues. Enfin, elle ne s'en sortait pas si mal. Des citadins amis lui demandaient souvent si elle n'avait pas peur de vivre seule dans cette maison, si loin de tout. Non. Elle ne souffrait pas de la solitude, et n'avait pas peur, toute seule, ici, non. Elle n'était pas obsédée par l'idée que sa maison de rondins pourrait être prise d'assaut par des psychopathes en maraude. À New York, l'agent de Morag et sa femme avaient posé trois serrures à leur porte.

Peut-être aurais-je dû élever Pique entièrement en ville où, très jeune, elle aurait appris à quel point tout va mal partout, comment

survivre et se défendre dans un monde en grande partie voué à la Mort, à la Servitude et à la poursuite du Malheur. Au lieu de quoi j'ai choisi cet îlot, une oasis. Okay et Maud, et maintenant Dan, sont en train d'en faire autant. Mais s'ils se décident à élever des chevaux, il faudra bien qu'ils les vendent à ceux-là même qu'ils méprisent. Remarquez, Morag Gunn elle-même, qui s'indigne contre les mensonges des médias, ne se donne pas la peine de lancer un journal qu'elle imprimerait à la main. Un îlot, ça a quelque chose d'irréel. Aucun endroit au monde n'est assez loin de tout. Cet îlot n'existe que dans ma tête. Et pourtant, je reste. Tout ça, la rivière, les saules, le coassement des ouaouarons-dinosaures miniatures, n'est peut-être que le fruit de mon imagination. Mais je peux supporter de vivre ici, jusqu'à ma mort ; ailleurs je ne le pourrais pas.

« Arrête le moteur, vite », dit tout à coup Royland.

Morag crut d'abord que sa ligne s'était prise dans des algues. Puis elle vit l'oiseau, immense. Il se tenait près de la rive, ses longues pattes en apparence fragiles, en réalité très puissantes, son long cou et son long bec pointu penchés au-dessus de l'eau, en quête d'un poisson, et ses plumes bleu nuit. Un grand héron bleu. Autrefois nombreux dans cette région. À présent rarissimes.

Mais il repéra le bateau et s'envola. Ce fut un décollage lent, en douceur, les vastes ailes se déployant, tandis que les longues et fines pattes se repliaient gracieusement sous le corps. Comme un ptérodactyle, comme un

ange, une créature surgie de la nuit des temps. La tranquillité, l'aisance de son vol. Immémorial, ignorant des transformations fulgurantes de la planète. Le battement serein des ailes de la chose qui filait non seulement vers sa propre mort, mais sans doute aussi vers la mort de son espèce. On entendit le bruissement régulier des ailes du héron, le vent de ses ailes, puis il monta très haut et disparut dans les arbres au-dessus d'un bras mort de la rivière.

Royland rembobina sa ligne, et en un accord tacite tous deux ramenèrent le canot à quai, silencieux, éblouis.

Ce soir-là Morag commença à comprendre qu'ici et maintenant n'était pas un îlot, en fin de compte. Elle avait longtemps été en quête d'îles de toutes sortes, mais c'était fini, son besoin de faire des pèlerinages l'avaient ramenée ici.

FILM DES SOUVENIRS : L'ÎLE PORTE-SCEPTRE

Morag ferme brutalement la porte de son rez-de-jardin. Un rez-de-jardin — tu parles ! Quand elle et Pique étaient arrivées en Angleterre, le « Rez-de-jardin, Hedgerow Walk » annoncé dans le *Hampstead & Highgate Express* lui avait paru d'une rusticité rassurante. En réalité, il s'agissait d'un appartement en sous-sol que Morag avait loué parce qu'il n'était pas trop cher et qu'il jouissait d'une entrée séparée. Il y a bel et bien des haies, comme le nom d'Hedgerow Walk

l'indique, mais elles n'ont rien de l'enchevêtrement d'églantines et de mûres que Morag s'était imaginé. Ce sont des haies de troènes au feuillage jaune-vert, taillées au cordeau, qui séparent chacune des petites cours. Les jardinets de devant ont été pour une grande part recouverts de dallage irrégulier, plus qu'irrégulier puisque c'est un drôle de mélange de ciment et de carreaux multicolores d'une laideur inégale. Mais facile d'entretien. Les maisons victorienne en briques rouges sont hautes et divisées en deux. Identiques, à l'exception des portes, que les locataires ont toutes peintes de couleurs différentes — les tons lilas rivalisant avec le jaune citron et le rose foncé. C'est en peinture que chacun proclame son individualité.

La serrure à barillet de la porte de l'appartement de Morag se referme avec un déclic protecteur. Ici, on ne laisse pas sa porte ouverte. Et pourtant Morag trouve Londres moins effrayante que les autres villes qu'elle a connues. Elle sort seule, le soir, chez des amis, et rentre seule en métro, bien moins inquiète qu'elle ne l'aurait cru possible. Peut-être que, même au bout de trois ans, elle entretient encore ce mythe, dans son esprit, que les Anglais sont un peuple respectueux de l'ordre et des lois.

Morag sort sur le trottoir glissant de pluie et remonte en pataugeant jusqu'à Hampstead High Street. Au moins, Dieu soit loué, il n'y a pas de brouillard aujourd'hui. Cet hiver a été le pire qu'on ait jamais connu, du moins est-ce ce que lui ont affirmé un grand nombre de gens. Elle a fini par conclure que

chaque hiver est le pire, ou presque, parce que cette saison prend invariablement les Anglais au dépourvu, aucun d'eux ne prenant au sérieux l'idée que l'hiver puisse jamais arriver en Angleterre, jusqu'à ce que, chaque année, il leur tombe dessus. Bien que Pique se rende seule à l'école depuis plusieurs années déjà, cet hiver, dans ce brouillard épais et sulfureux, Morag l'a accompagnée et est allée la chercher en fin d'après-midi, terrifiée qu'elle était à l'idée que la petite se perde si elle la laissait y aller seule. Morag elle-même avait bien du mal à ne pas se perdre, avançant de rue en rue comme un escargot, rasant les murs, examinant chaque nom de rue incrusté dans la brique des édifices pour vérifier sa position, avec le sentiment qu'il n'y aurait plus de trottoir, tout à coup, et qu'elle allait peut-être tomber du bord du monde.

C'est par une des plus épouvantables journées de brouillard que le marchand des quatre saisons demanda à Morag, *Alors, que pensez-vous de cet auguste trône de rois, de cette île porte-sceptre¹, un jour comme aujourd'hui?* Un marchand de légumes aussi lettré était peut-être une exception, mais elle avait répondu *Beaucoup de bien*, et sans mentir, rien qu'à cause de lui.

Pique aimait le brouillard, malgré le goût âcre qui passait à travers l'écharpe de laine — masque à gaz primitif — lui couvrant le nez et la bouche. Pique adore les situations critiques, parce que c'est excitant.

1. Célèbre vers de Shakespeare dans *Richard II*, acte II, scène 1.

Morag avance laborieusement le long de High Street dans la faible clarté d'un matin gris, tête baissée pour se protéger du crachin. Elle n'a pas ouvert son parapluie — elle ne l'ouvre jamais, sauf en cas d'averse, aimant mieux mouiller son manteau et son foulard plutôt que se heurter aux autres porteurs de parapluies qui marchent en aveugles semblables à une armée de champignons ambulants. Elle commence à se sentir chez elle, ici, à bien des égards, même si elle sait qu'elle n'éprouvera jamais aucun sentiment d'appartenance. Elle commence aussi à apprécier l'anonymat de ces rues, le fait que les gens ne connaissent bien souvent pas leurs voisins et ne se soucient pas de ce que chacun fait. Tout cela est évidemment bien beau en ce qui la concerne, parce que assez vite, dès son arrivée, elle s'est constitué un cercle d'amis grâce à son éditeur anglais. Mais une personne arrivant seule dans cette ville, ne connaissant personne, pourrait littéralement mourir de solitude, ce qui doit souvent se produire. Le plus drôle, dans tout ça, c'est que Morag est venue ici à l'origine, du moins en partie, parce qu'elle rêvait d'un lieu où elle ferait la connaissance de douzaines d'autres écrivains avec qui elle aurait tout en commun. En fait, quelques-uns seulement de ses amis sont écrivains, et elle a vite découvert que le landerneau littéraire n'est pas moins ennuyeux à Londres qu'au Canada. Une bonne chose à savoir. Si elle rentre un jour, au moins n'aura-t-elle plus jamais le sentiment d'avoir raté quelque chose. Une autre chose qui lui a permis, sinon de surmonter son horreur des villes, du moins de

la refréner, fut le désir qu'elle avait de voir des lieux dont elle avait lu les noms toute sa vie dans des livres : la Tour de Londres, Westminster Abbey, Trafalgar Square. La première année, elle et Pique furent d'intrépides touristes, fascinées par les monuments. Maintenant, c'est ici qu'elles habitent. Pour combien de temps ? Elle se pose souvent la question, se disant parfois que c'est surtout la flemme qui la retient — déménager à nouveau maintenant serait au-dessus de ses forces ; Pique aime son école ; elles se sont créé un chez-soi, une sorte de refuge.

Morag quitte High Street, descend une petite rue tortueuse et arrive à la librairie où elle travaille chaque matin.

AGONISTES BOOKSHOP

J. Sampson, Prop.

Un jeu de mots¹ quelque peu bancal aux yeux de Morag, du fait que Sampson s'écrit avec un « p ». M. Sampson, lui, en est fort satisfait. Un jour Morag lui a demandé s'il ne trouvait pas la référence malvenue ou inadéquate. Non, a-t-il répondu, parce que après tout, entre le surmenage et les soucis permanents, il devait bel et bien se battre pour arriver à faire marcher son affaire. Oui, mais la chute du temple, qu'en faisait-il ? Oh, ça, a dit M. Sampson — eh bien, ne luttait-il pas de son mieux contre les philistins ?

« Bonjour, monsieur Sampson. Il fait glacial, aujourd'hui.

1. Allusion au poème de John Milton : « Samson Agonistes ».

— Bonjour, Morag. Vous devriez être habituée, pourtant. »

Leur échange rituel, presque chaque matin en hiver. Il affecte de croire que Morag vient d'un pays de neiges éternelles. M. Sampson est un petit bonhomme mince, fluët, d'une soixantaine d'années, au faciès quelconque que le semblant de moustache qu'il porte ne rend pas plus intéressant. Il ne paie pas de mine jusqu'à ce qu'on remarque ses yeux, d'un vert limpide, vifs, pénétrants. Son stock de livres est étonnamment varié, compte tenu du peu de place dont il dispose, mais il a un faible pour le roman anglais contemporain, sur lequel il est incollable. Ce matin, il est en train de déballer un nouvel arrivage de livres, en prenant tout son temps, parce qu'il se fait un devoir de les parcourir tous et aussi de regarder la couverture et lire le texte de présentation pour repérer les plus vendables.

« Regardez-moi ça, s'écrie-t-il. Qui emploient-ils comme maquettiste, chez Lansbury, je me le demande ! Un aveugle ? Qui va acheter un livre dont la couverture est toute grise, sans la moindre tache de couleur ? Espérons qu'il récoltera quelques bonnes critiques, pour compenser ce fiasco. Ça n'aurait pas tant d'importance s'il s'agissait d'un auteur connu, mais pour un premier roman... Dommage. »

Lorsque *Présences*, le recueil de nouvelles de Morag, a paru l'année dernière, M. Sampson a absolument voulu en mettre plein la vitrine, et seules les protestations embarrassées de Morag l'ont dissuadé d'en mettre un

exemplaire, de force, dans les mains de quiconque mettait le pied dans la librairie. Lorsqu'elle décida qu'elle détestait le titre, parce qu'il faisait penser à ces petites revues littéraires qui cessent de paraître au bout de deux ou trois numéros, il lui dit d'un ton sévère que c'était manquer de professionnalisme que de penser à ces choses-là une fois le livre paru.

« Vous voulez que je débarrasse le comptoir de devant ? » demande Morag, avec un serrement de cœur pour les livres parus le mois précédent et qu'il va falloir à présent reléguer sur des étagères.

« Ma foi oui, dit à regret M. Sampson, qui partage son sentiment. Il nous faudrait plus de place, mais où la trouver ? Si seulement je pouvais me débarrasser de ces livres de cuisine, d'arrangements floraux et autres sottises du même genre — mais je crèverais de faim. Alors allez-y, dégagez, dégagez. Il faut être impitoyable pour survivre. »

Morag sourit. Il est tout sauf impitoyable, comme le savent très bien les jeunes fauchés qui entrent ici pour lire tous les livres qu'ils veulent, chapitre par chapitre.

Le téléphone sonne et M. Sampson disparaît dans le réduit encombré qui lui sert de bureau dans l'arrière-boutique. Il en ressort quelques instants plus tard, et fait signe à Morag.

« C'est pour vous.

— Pour moi ? » Elle est surprise, personne ne l'appelle jamais à la librairie.

« C'est l'école », dit M. Sampson, une certaine tension dans la voix.

Morag se précipite au téléphone. Qu'est-il arrivé à Pique ? Elle imagine aussitôt un accident de voiture. La terrible vulnérabilité des enfants.

« Madame Gunn ? Ici Miss White. Pique...

— Que se passe-t-il ? Comment va-t-elle ?

— Pas de panique, madame Gunn. Ce n'est rien de grave. C'est juste qu'elle ne se sent pas très bien, je crois qu'il vaudrait mieux que vous veniez la chercher.

— J'arrive. »

Morag s'excuse auprès de M. Sampson.

« Je suis vraiment désolée, mais il va falloir que je m'absente pour le restant de la journée. Peut-être même plus. C'est Pique... elle est malade.

— Allez-y, allez-y, glousse-t-il, tout en l'aidant à enfiler son manteau. Les affaires de moindre importance doivent céder le pas aux plus urgentes. »

Morag marche au pas de course en direction de l'école par des rues qui montent et qui descendent. Pique l'attend dans le bureau de l'intendante, en manteau. Elle a les joues toutes rouges. Ce matin, déjà, avant de partir pour l'école, elle n'était pas dans son assiette, mais Morag, après avoir tergiversé, avait décidé qu'elle n'était pas assez mal pour s'abstenir d'y aller. Morag n'aime pas s'absenter de son travail, sauf en cas d'urgence — jusqu'où peut-on abuser du bon cœur de

M. Sampson, et où trouverait-elle un autre job aussi commode que celui-ci? En plus, elle voulait travailler, cet après-midi, au roman qui commence à prendre forme dans sa tête. Et maintenant, elle voit qu'elle a eu tort.

« Oh, mon cœur, je suis désolée. »

Pique a l'air abattu.

« J'ai vomi, dit-elle d'une petite voix honteuse, partout, à côté de ma table. Oh, maman, je me sens *vraiment* mal. J'ai vomi, c'était horrible. Mais j'ai pas pu me retenir.

— C'est pas grave, chérie. Je t'assure. Allez, viens. »

Morag remercie Miss White, qu'elle entend jacasser non loin de là, et elles partent. Le trajet à pied jusqu'à la maison semble interminable et glacial. La pluie continue de tomber dru, sans discontinuer.

Morag met Pique au lit et lui prend sa température. Quarante et un dixième. Morag commence à devenir folle d'inquiétude, Pique est brûlante. Morag lui fait prendre de l'aspirine et appelle le médecin. Au bout de ce qui lui semble être sept heures, en réalité deux, il arrive et dit que Pique a la grippe, qu'il y en a beaucoup en ce moment.

« Il y en a toujours beaucoup, on dirait, fait Morag bêtement, avec colère, comme si c'était la faute du médecin.

— Écoutez, tâchez de ne pas vous énerver, madame Gunn, dit-il non sans une certaine dureté. Ce n'est pas le meilleur moyen d'aider la petite, vous ne croyez pas? »

Non. Il a raison. Totalement raison. Elle aimerait demander à ce médecin, jeune et pressé, de lui pardonner, de rester un moment, de prendre un thé, de la rassurer, de lui dire que Pique n'est pas si malade que ça, qu'elle s'en remettra vite, et que ce n'est pas la faute de Morag si elle l'a obligée à sortir, souffrante, dans la froidure matinale. Mais aucun réconfort ne lui vient de l'extérieur, comme elle doit le réapprendre chaque fois que Pique tombe malade. Le médecin remplit une ordonnance et part, répondant par un simple signe de tête aux nombreux et quelque peu hypocrites remerciements de Morag.

«Qu'est-ce que j'ai, maman? demande Pique de la chambre à coucher.

— La grippe. Tu iras mieux dans quelques jours.

— Je vais rater la fête de la Saint-Valentin », hurle Pique.

Morag est paradoxalement agacée par la petite, à présent. On n'a pas idée de s'en faire pour une fête de la Saint-Valentin quand sa santé est menacée. Faut-il qu'elle soit déraisonnable! Mais est-il vraiment raisonnable de la part de Morag de s'attendre qu'une enfant de huit ans soit raisonnable?

J'oscille comme un pendule. Mais être parent vous rend si vulnérable. Votre destin est si inextricablement lié à celui d'un autre.

«Écoute, chérie, on s'arrangera. On fêtera la Saint-Valentin, ensemble, toutes les deux. Et je demanderai à Miss White de t'envoyer

tes cartes de la Saint-Valentin à la maison, et je lui enverrai celles que tu auras faites pour tes camarades. Reste couchée bien tranquille, Pique — je dois faire un saut à la pharmacie chercher tes médicaments. Veux-tu que je te prenne du *ginger ale*?

— Si tu veux », dit Pique d'une voix faible.

Si elle n'y tient pas plus que ça, c'est qu'elle est vraiment malade. Morag remonte High Street jusqu'à la pharmacie et rentre en toute hâte. À son retour, Pique a vomi à nouveau. Elle n'a pas pu aller à temps aux toilettes ni même atteindre la cuvette en plastique que Morag a placée à côté de son lit. Il y en a partout, sur les draps et les couvertures. Elle ne pouvait pas avoir grand-chose à rendre, à part un verre d'eau et l'aspirine, mais on dirait qu'il y en a des litres. Pique pleure. Ses cheveux noirs, épars sur l'oreiller, sont mouillés.

Morag nettoie tout, fait prendre ses médicaments à Pique, en priant le ciel pour qu'elle ne les rende pas, lui éponge le visage et s'assied à côté d'elle. Au bout de quelques heures, la fièvre de Pique tombe un peu. Elle s'endort enfin, bien que d'un sommeil agité, et Morag la laisse.

Assise sur le canapé-lit du petit salon qui lui sert également de chambre à coucher, les jambes croisées, Morag écoute la respiration rauque de Pique, la pluie et le vent dans les branches nues des platanes. C'est dans des moments comme celui-là qu'elle se sent le plus seule. Quand Pique va bien, que Morag écrit et qu'elle a de temps à autre des gens à

qui parler, le fait qu'elle soit seule est supportable. Même le fait qu'elle n'ait pas d'homme dans sa vie, à part les quelques aventures sans lendemain qui la laissent plus vide encore qu'auparavant — même à cela, on peut survivre, malgré les crises de rage ou d'apitoiement sur soi. Mais dans les moments où les ténèbres menacent, quand Pique est malade, ou quand Morag elle-même est malade et se demande ce qu'il adviendrait de Pique s'il lui arrivait quelque chose, ou encore quand leurs finances sont au plus bas et que Morag, frappée d'inertie par l'inquiétude, n'arrive pas à écrire — c'est alors que la solitude est insupportable. Comme maintenant.

Si seulement je pouvais en parler à quelqu'un. Quelqu'un avec qui partager mon angoisse, je suppose. Ce qui n'aiderait pas beaucoup Pique. Mais ça m'aiderait, moi. Pas sûr. Tenez, Angie qui habite au-dessus, l'appartement numéro deux. Quand le bébé est malade, elle dit à Dennis qu'elle est folle d'inquiétude, et lui, il répond qu'elle s'inquiète toujours pour rien, et qu'elle tient ça de sa névrosée de mère, et qu'elle ferait mieux de se calmer. Et peut-être qu'elle s'inquiète inutilement, en effet. Comme moi, sans doute. Mais on aimerait juste que quelqu'un vous dise — Mon Dieu, chérie, je COMPRENDS, moi aussi je suis inquiet.

Dehors, dans Hedgerow Walk, les rires aigus d'invités arrivant à une soirée. Au-dessus, au numéro deux, Dennis a mis l'électrophone à plein tube, et Angie lui crie de baisser ou alors le bébé va se réveiller — si

l'un des deux ne réveille pas le bébé, sûr que l'autre va y arriver. S'ils réveillent Pique, Morag montera les étrangler tous les deux, ou du moins restera assise à les maudire d'ici. Elle ôte le couvre-lit rouge et noir en coton de Madras (qui sert, pendant la journée, à faire croire que son lit n'en est pas un) et se glisse entre les draps. Puis se relève pour aller jeter un dernier coup d'œil à Pique, qui dort, mais dont le front est brûlant. Elle ne peut rien faire de plus pour le moment.

Morag finit par s'endormir.

La température de Pique continue de jouer au yoyo pendant quatre jours. Puis elle revient à la normale et y reste, mais le médecin dit qu'elle ne doit pas retourner à l'école avant une semaine. Morag téléphone à M. Sampson, qui la rassure : elle a toujours son job, bien qu'elle décèle un soupçon d'irritation dans sa voix. Encore un peu, et Morag risque de se retrouver sans travail. Et elle ne pourra pas en vouloir à M. Sampson, qui, en embauchant une assistante, pouvait raisonnablement s'attendre qu'elle fasse bien acte de présence la plupart du temps.

Quand même, j'ai de la chance. Je ne sais pas ce que c'est que d'avoir de vrais ennuis. Au moins je touche des droits d'auteur, si modestes soient-ils, sur les livres précédents, et je suppose que, si j'étais vraiment fauchée, je pourrais toujours aller voir mon éditeur et demander une petite avance sur mon prochain livre — non, je ne pourrais pas faire

ça, parce que alors, je ne l'écrirais pas. Mais Jeremy Sampson n'est pas un mauvais bougre, et à la librairie je ne suis pas seulement un rouage d'une vaste machine. Imaginons que je sois serveuse dans un de ces restaurants qui font partie d'une grande chaîne? Tu parles, comme ils s'en ficheraient si la petite était malade et que j'étais obligée de rester à la maison pendant deux semaines. J'ai de la chance. Je le sais. Seulement en ce moment je ne me sens pas si veinarde que ça.

Morag achète une bouteille de sherry de Chypre et la boit en une soirée. Ce soir-là, elle se sent mieux. Le lendemain matin, beaucoup moins bien.

Pique, qui récupère vite, commence à trouver qu'être malade n'est pas si mal, ce qui est bon signe. Toutes les deux ont improvisé une fête de la Saint-Valentin, Pique ouvrant les cartes que l'école lui a envoyées avec des commentaires variés — *Oh zut, j'en ai pas envoyé une à Carla — Oh, c'est signé G.R. ; ça doit être cet idiot de Georgie Rexroth* — et ainsi de suite. Pique se lève, à présent, tard le matin, et se balade partout en robe de chambre. Il y a plus d'une semaine que Morag n'a rien écrit, et maintenant que Pique va mieux, le mécontentement commence à prendre le dessus.

« Chérie, tu pourrais pas me lâcher une heure ou deux, pour que j'essaie de travailler un peu? »

— Oui, dit Pique avec dignité. Bien sûr. »

Cet arrangement dure un quart d'heure au bout duquel Pique entre sur la pointe des pieds dans le salon où Morag est assise, les yeux fixés sur la page blanche.

« Maman ? »

— Quoi ? » dit-elle sur un ton revêche.

« J'étais en train de penser — ce soir tu voudrais bien me raconter de nouveau ces histoires, dis ? »

— Lesquelles ? » Elle n'a aucune envie de le savoir.

« Tu sais bien ? Celles que Christie te racontait, et aussi celles qui parlent de mon père, et tout. »

Pourquoi ce besoin, tout à coup ? Ou bien est-ce tout simplement parce qu'elles ont été sans arrêt ensemble, cette semaine, que Pique elle-même a eu peur à cause de sa maladie, et que maintenant qu'elle va bien elle aimerait prolonger encore un peu le rapport particulièrement étroit qui s'est établi ?

« D'accord, chérie. Mais alors après le souper, d'accord ? »

— Bon, d'accord. »

Mais maintenant Morag ne voit pas comment elle pourrait ne serait-ce que mettre le nez dans le roman qu'elle a commencé. Ce roman, dont le titre est *Jonah*, raconte l'histoire d'un vieil homme, veuf, de réputation assez douteuse, qui est propriétaire d'un chalutier à Vancouver. Il pêche à l'embouchure du fleuve Fraser et dans le détroit de Géorgie, lorsque le saumon s'y engage au

moment du frai. C'est aussi l'histoire de sa fille, Corail, qui lui en veut de ne pas être un homme respectable. Jonah habite dans la tête de Morag, c'est lui qui parle. D'une certaine façon, elle en sait plus long sur Corail, dont l'émancipation, à la mort de Jonah, est si incertaine, que sur Jonah lui-même, mais c'est celui-ci qui semble le plus susceptible de raconter sa vie dans l'histoire.

Comment l'écrire, ce roman, au milieu et en plus de tout le reste?

« Pique...

— Oui?

— Viens, on va préparer le souper. Je crois que je n'écirai plus grand-chose aujourd'hui. Après ça on passera aux histoires. »

Quel est le plus important dans l'immédiat? Pour Morag de raconter l'histoire de Jonah, ou bien pour Pique d'entendre les histoires de Christie, de Lazare et d'eux tous, là-bas?

*L'histoire de Christie Logan,
telle que racontée par Morag*

Bon, il y a longtemps, quand j'étais petite, Christie me racontait toutes sortes d'histoires. Christie Logan, c'était un homme bizarre, en fait. Pas fort — plutôt frêle, même, mais aussi coriace que l'écorce d'un arbre, sec comme un coup de trique, et plus fier que le diable. Il portait toujours la même vieille salopette, et ça me gênait, et puis je trouvais qu'il puait les ordures, mais maintenant je n'en suis plus

si sûre et, de toute façon, je me demande pourquoi j'y attachais tant d'importance. Quand il me racontait l'histoire de Gunn le Cornemuseur, au début, je buvais chacune de ses paroles. Puis, plus tard, je n'y ai plus cru du tout, et je me suis dit qu'il les avait fabriquées de toutes pièces.

(Ça veut dire quoi, *de toutes pièces*?)

Qu'elles sortaient tout droit de sa tête — qu'il les avait inventées, quoi. Mais plus tard, encore, j'ai compris qu'elles étaient tirées d'événements qui avaient eu lieu, et comment savoir ce qui s'est vraiment passé? Alors j'ai commencé à y croire à nouveau, d'une autre façon. Mais bon, quand Christie racontait une histoire, il parlait d'une voix qui n'était pas sa voix habituelle. C'était comme le rôle de la cornemuse, sauvage, orageuse, jusqu'au moment où tu sentais vraiment que ce qu'il te racontait allait arriver. Il avait des yeux très bleus, Christie, à l'époque, et quand il racontait une histoire ils lançaient des éclairs et on oubliait qu'il n'était pas très grand, car dans ces moments-là il avait l'air d'un géant. Et je t'ai raconté l'histoire de Gunn le Cornemuseur — eh bien, quand Christie me la racontait, surtout le début, la façon dont le Cornemuseur avait conduit son peuple jusqu'au navire pour l'emmener de l'autre côté de l'océan, il commençait par le décrire disant que Gunn le Cornemuseur était un grand costaud, un homme au cœur pur dont la voix résonnait haut et fort, qu'avait du courage à revendre et une grande force de conviction. La force de conviction, ça m'a toujours plu, même si

à l'époque je ne comprenais pas très bien ce que ça voulait dire.

(Et ça veut dire quoi?)

Ça veut dire que Gunn le Cornemuseur pensait que les gens pouvaient se bâtir une vie meilleure. Il y croyait vraiment. Et tu sais, Pique, comment Christie décrivait la femme du Cornemuseur? Il disait, *et alors Gunn le Cornemuseur, il avait une femme, solide comme le roc, et courageuse avec ça, et belle comme un ange, une foi à déplacer les montagnes, et même qu'il faisait aussi bon être auprès d'elle qu'auprès d'un bon feu.*

(Ça me plaît, ça. Tu crois qu'il me raconterait ces histoires, si on allait le voir?)

Peut-être. Mais, tu sais, il se fait vieux, à présent. Il se pourrait qu'il ne s'en souvienne plus très bien.

(Si, j'suis sûre qu'il s'en souviendrait. Il peut pas les avoir oubliées. Pas Christie.)

*L'histoire de Lazare Tonnerre,
telle que racontée par Morag*

Alors, Lazare Tonnerre, ton grand-père, il habitait dans la vallée Wachakwa où tous ses enfants sont nés, là, juste en dessous de la ville de Manawaka, où moi aussi j'ai grandi. Il y avait ton père, et deux filles, Piquette et Valentine, et aussi deux garçons plus jeunes, Paul et Jacques. Et leur mère, la femme de Lazare, elle... je ne sais pas très bien ce qui s'est passé. Peut-être qu'elle est morte, ou alors... ma foi, je n'en sais rien.

(Comment ça se fait que tu sais pas?)

Je sais pas, c'est tout. Peut-être qu'un jour tu reverras ton père et qu'il pourra te le dire. En tout cas, Lazare aussi, il racontait des histoires à sa famille pendant les soirées d'hiver, quand l'air était glacial et que le blizzard hurlait dehors et que la neige venait s'entasser contre la porte. Il arrivait que les enfants aient faim, et Lazare leur racontait ces histoires, celles de son père, le vieux Jules Tonnerre, qui s'était battu dans l'Ouest, là-bas, et il a vraiment existé, et aussi celle du Chevalier Tonnerre, qui vivait il y a plus longtemps encore et qu'a peut-être existé, peut-être pas, mais peu importe — et on disait que c'était le meilleur cavalier de tous les Métis et le meilleur chasseur de bisons à des kilomètres à la ronde, à cette époque.

(Pourquoi ils avaient faim, les enfants?)

Ils étaient très pauvres. C'était pendant la Dépression — ça veut dire que des tas de gens étaient pauvres, qu'ils ne trouvaient pas de travail et qu'ils n'avaient rien à manger.

(Oh!)

Bref, Lazare avait des tas d'ennuis, mais ses enfants n'ont jamais crevé de faim. De temps à autre il partait poser des pièges, du côté de Galloping Mountain.

(Galloping Mountain? C'est une vraie montagne?)

Mais oui. Au nord de Manawaka, même qu'il y a beaucoup de sapins, immenses, et un lac, et c'est un coin où vivent beaucoup de gens du même peuple que ton père.

(J'irai là-bas, un jour.)

Mais oui, ma chérie. Bref, parfois Lazare y allait seul, là-bas, mais de temps à autre il emmenait ton père. Et puis après ils revenaient dans la vallée, chez eux, dans leur cabane.

(Et là ils mangeaient, hein? Et il racontait des histoires. J'aurais bien voulu y être.)

Ouais. Enfin, c'était pas si simple. Lazare devait pas toujours avoir le moral, à s'occuper tout seul de tous ces mômes, là-bas. Mais il tenait bon quand même.

(Pourquoi, pas si simple?)

Eh bien, je ne l'ai jamais très bien connu, moi-même, mais je me souviens de la dernière fois que je l'ai vu. C'était après l'incendie.

(J'aime pas cette partie de l'histoire. J'veux plus que tu me la racontes.)

Bon, d'accord, alors.

(Il était courageux, quand même, hein?)

Ça oui, il était courageux.

Une lettre arrive de Christie, disant que l'hiver à Manawaka a été plus froid que dans toutes les toilettes de l'enfer, mais qu'il va plutôt bien dans l'ensemble et comment vont Morag et Pique. Il demande aussi, blaguant à moitié, quand Morag ira dans le Sutherland, et quand elle se décidera, oui ou non, à aller voir d'où venait son peuple?

Oui, quand va-t-elle y aller? Un pèlerinage aux sources. Est-ce que le mot est trop fort? Probablement pas. Pourquoi, alors, hésite-t-elle depuis si longtemps?

Elle a peur d'être déçue, de ne rien apprendre de capital, en fin de compte. Elle a peur de ne rien éprouver, qu'il n'y ait pas d'explication. Ou alors elle craint d'éprouver trop de choses, au contraire, et que, des explications, il n'y en ait partout, sur ces rochers et ces métairies en ruine, ou ce qu'il en reste de nos jours.

Eh bien, à cette époque le malheur s'abattit sur les villages et les fermes du Sutherland... Et parmi tous ces gens, qui se trouvaient là, sur les rochers, il y avait un cornemuseur, du clan des Gunn, qu'il était, et il y en avait un paquet, des Gunn, qu'avaient tout perdu, et qui vivaient là comme des sauvages sur ces rochers battus par les vents.

Morag répond à Christie et lui dit *Bientôt*.

M. Sampson n'était pas tant irrité qu'inquiet de l'absence de Morag, en fin de compte. Comme il était débordé, il n'a pas pu garder ses comptes à jour, si bien qu'il est persuadé que la pénurie les guette. Morag consent à travailler l'après-midi, en plus du matin, pendant les deux prochaines semaines, quoiqu'un peu à contrecœur. Elle n'a rien écrit du tout pendant la maladie de Pique et voilà qu'elle ne pourra pratiquement rien faire au cours des quinze jours qui viennent. Au bout d'un mois passé hors du

roman, s'y replonger sera un supplice. Elle pense aux écrivains qui ont une fortune personnelle (elle n'en connaît aucun) et leur jette mentalement un mauvais sort.

D'un autre côté, si elle n'avait pas accepté de travailler l'après-midi, elle n'aurait jamais fait la connaissance de McRaith, qui peint le matin et se balade l'après-midi.

Il y a bien une heure qu'il est là, devant l'un des comptoirs, à feuilleter un grand livre, quand Morag s'approche de lui. Elle ne veut pas l'interrompre ; elle a envie de lui parler, parce qu'elle le trouve attirant, tout simplement. Elle se demande bien pourquoi. Il n'est pas particulièrement beau. La quarantaine environ, c'est un homme baraqué, à la barbe rousse touffue, aux sourcils en broussaille, à la chevelure épaisse et aussi touffue que la barbe, bien que le haut du front ait tendance à se dégarnir.

« Puis-je vous aider ? » dit Morag, regrettant aussitôt ce cliché de vendeuse.

Il lève les yeux, sourit d'un air gêné et referme le livre, qu'elle reconnaît comme étant une édition de luxe de reproductions de Paul Klee.

« Hélas, je crains que non. » L'accent est vaguement écossais, mais avec quelque chose en plus, de murmuré, de presque cérémonieux dans la voix, qu'elle n'a jamais entendu auparavant. « Mais je ne peux pas me permettre de déboursier huit livres pour un bouquin, et il est un peu gros pour que j'essaie de le voler discrètement.

— Le feriez-vous s'il était moins gros?

— Peut-être l'emprunterais-je, mais le remords m'obligerait sans doute à le rendre. Question d'éducation.

— Presbytérienne, vous voulez dire?

— Exactement. Plus du tout pratiquant dans mon cas, mais enfin, on le reste toujours un peu.

— Je sais. J'ai reçu la même éducation. »

Il s'appelle Daniel McRaith, et il est originaire de Crombruach, un village de cette région du Ross-shire connue sous le nom d'Île noire. D'où son accent des Highlands.

« Je ne sais pas distinguer un accent écossais d'un autre, dit Morag. Là d'où je viens, la plupart des familles écossaises étaient originaires des Highlands, mais elles parlaient le gaélique, quand elles sont arrivées il y a environ cent cinquante ans, et elles l'ont perdu. Même celles qui sont arrivées plus tard, remarquez, ont perdu l'accent écossais, dès la deuxième génération.

— Nous aussi, nous avons perdu le gaélique, la plupart d'entre nous, en tout cas.

— Et pourtant — et c'était vrai de Christie, mon beau-père, aussi, à certains moments — il en reste quelque chose dans votre façon de parler, comme si c'était traduit d'une autre langue. Christie ne savait pas un mot de gaélique. Mais il en demeurerait comme un écho en lui.

— L'idée est séduisante, dit Daniel McRaith, mais peut-être pas tout à fait exacte.

— Vous voulez dire... trop romantique?

— Peut-être.

— Peut-être, répète Morag. Mais peut-être pas. »

McRaith se dit peintre, et non artiste. Le mot artiste lui paraît prétentieux. Il arrive à vivre de sa peinture, désormais, bien que modestement ; avant, pendant des années, il a dû boucher les trous en travaillant comme aide-maçon à Glasgow, ce dont il avait horreur. Ce n'est pas tant le travail physique qu'il détestait, mais la laideur de cette ville noircie par les fumées d'usines.

« Une fois rentré chez moi, je m'apercevais que presque malgré moi je peignais des enfants que j'avais vus là-bas ; et l'air qu'ils avaient — amers et vieux à huit ans — me mettait presque en colère contre les miens, parce qu'ils étaient bien portants, ce qui est tout de même un comble, si on y réfléchit. Dieu sait pourtant qu'il y a de la pauvreté à Crombruach, mais elle n'est pas aussi choquante. »

Les siens. Ses enfants. Et alors, et après? Qu'y a-t-il de bien extraordinaire à cela? Elle vient à peine de faire sa connaissance. Quelle importance peut bien avoir pour elle le fait qu'il soit marié? Quoi de plus naturel pour un homme de son âge?

M. Sampson s'agite, adresse des signes exaspérés à l'intention de Morag. Deux clients attendent vainement, des livres dans les mains, cherchant des yeux à qui s'adresser pour payer, alors que lui-même est

occupé avec un autre client. Morag et Dan McRaith se donnent rendez-vous le soir même, dans un pub voisin.

Angie promet de venir jeter un œil sur Pique de temps à autre, et Morag sort. Pleine de sentiments contradictoires, comme d'habitude. A-t-elle tort de laisser Pique toute seule? Et s'il y avait le feu? Et si quelqu'un s'introduisait dans l'appartement? Etc. D'un autre côté, Pique n'est plus un bébé, elle n'est pas stupide et elle connaît le numéro de téléphone d'Angie. Et puis pourquoi est-ce que Pique, chaque fois que Morag sort, mais alors chaque fois, ou bien fait une scène, ou bien (comme ce soir) s'éternise exprès devant son souper, lambine pour mettre son pyjama et accomplir les gestes les plus simples comme celui de se brosser les dents, ce qu'elle met vingt minutes à faire? La réponse, bien entendu, est évidente. Mais elle ne lui plairait pas. Morag ne peut pas dire à l'enfant *J'ai besoin d'avoir une vie à moi*, parce que c'est une notion que Pique ne comprendra que beaucoup plus tard, trop tard pour que cela soit d'une quelconque utilité à Morag. Morag ne peut pas non plus se permettre (quoique ça lui arrive parfois) de se fâcher contre Pique, car cela ne mènerait à rien si ce n'est à une bonne crise de culpabilité de sa part, sans compter que ça donnerait à Pique une bonne raison de pousser des hurlements, de pleurer et donc de continuer son numéro, ce qui ne ferait que retarder encore son départ.

Au Fox & Grapes ce n'est pas encore l'affluence. Dan McRaith est au bar, une chope de bière dans l'une de ses puissantes mains. Il lui commande un verre et ils se trouvent une table.

« Santé.

— Santé.

— Après trois verres comme celui-là, dit-il, vous feriez mieux de me dire d'arrêter, parce que, au bout du troisième, j'oublie que ma capacité n'est pas sans limites et mes finances non plus.

— Pourquoi voulez-vous que je vous dise d'arrêter? C'est vous que ça regarde. »

Les yeux noisette de McRaith la regardent, amusés.

« C'est bien, dit-il, à condition que vous ne restiez pas là à penser que je bois trop. Bridie ne dit jamais rien. Mais elle pense fort. Elle est passée maître dans l'art du silence éloquent.

— Bridie? C'est un drôle de nom », dit Morag. Un nom qui évoque une éternelle jeune mariée, quelque chose d'enfantin, d'affecté¹.

« Diminutif de Bridget, dit McRaith. C'est ma femme. »

Morag prie à présent pour qu'il ne se lance pas dans une confession ennuyeuse, comme ceux qui se sentent incompris par leur

1. *Bridie* fait penser à *bride*, qui signifie précisément « jeune mariée ».

femme. Il n'en fait rien. Ou alors, d'une autre façon.

« Et voilà, dit-il l'air songeur, je la trahis une fois de plus. Ça m'arrive, parfois. Je ne crois pas qu'elle parle de moi à qui que ce soit.

— Vous vous êtes marié jeune, Dan?

— À vingt ans. Et j'en ai quarante-cinq. J'ai sept enfants. Sauf que les deux aînés ne vivent plus à la maison. Dieu merci.

— Sept! Mais pourquoi autant?

— Bridie croit aux familles nombreuses, et comme élever des enfants s'est révélé être son principal intérêt dans la vie, il m'a semblé que ça n'aurait pas été sympa de ma part de m'y opposer. Elle ne s'est jamais opposée au fait que je peigne, alors qu'elle avait de bonnes raisons de le faire. Et vous, vous n'en avez qu'un, Morag?»

Drôle de façon d'amorcer des relations qui vont, de toute évidence, être sexuelles, que d'évoquer leur progéniture respective. Pourtant, Morag est attirée par lui, à la fois physiquement et moralement, et elle sent que c'est réciproque. Tout se passe comme si, n'étant pas jeunes, ni inexpérimentés, ni libres, ils avaient tous deux besoin de se sonder quant à la réalité de leurs engagements. La seule autre possibilité est de jouer la comédie, de feindre de n'attacher aucune importance à tout cela et, en désespoir de cause, d'affirmer qu'il faut vivre le moment présent et ne pas penser à l'avenir. Il est arrivé à Morag de jouer cette comédie-là. Mais pas là. Plus maintenant.

« Un seul, oui, dit Morag. En avoir sept ne doit pas être facile. N'en avoir qu'un non plus, remarquez.

— Et seule ?

— Oui. Ça aussi. »

Elle lui parle un peu de Brooke, de Jules, de Pique. Et même de Christie et de Manawaka. Est-ce possible ? Morag Gunn, assise dans un pub, à raconter des choses dont elle parle si rarement ? Il faut croire que oui.

McRaith lui dit qu'un ami lui laisse une chambre, dans sa maison, dans une des rues les plus minables de Camden Town, et qu'il vient s'y réfugier de temps à autre quand la maison de Crombruach devient trop insupportablement petite et bruyante. Bridie en est peinée, mais elle ne le dit pas. Il éprouve de la culpabilité en la quittant pour venir ici, mais il le fait quand même.

Morag va chez lui, et ils font l'amour. Que cela ait été si vite ne lui paraît pas étrange.

Il y a bientôt deux mois que McRaith est à Londres, et presque autant que Morag le connaît. En tant qu'atelier, sa chambre n'est pas terrible, mais elle est pourvue d'une faîtière et d'une assez grande fenêtre exposée à l'est. Elle est sommairement meublée : un lit, une commode, un vieux tapis persan usé jusqu'à la corde. Ses huiles, ses pinceaux et tout son attirail sont rangés dans un bureau à cylindre qui se rabat, à peine taché de quelques petites éclaboussures de toutes les

couleurs. La pièce est parfaitement en ordre et les peintures sont toujours rangées quelque part quand Morag arrive. Il est d'une pudeur presque maladive vis-à-vis de son travail. Son chevalet, campé devant la grande fenêtre, est toujours soigneusement tourné vers l'extérieur quand Morag est là, pour qu'elle ne voie pas la toile à laquelle il travaille. Les tableaux achevés (ou provisoirement mis de côté) sont empilés contre un mur, mais retournés, à l'abri des regards. Sur la commode, il n'y a qu'une seule chose — une vasque pleine de morceaux de roche avec de drôles de formes et de drôles de couleurs provenant de Crombruach. Peut-être ces pierres sont-elles nécessaires à McRaith, pour qu'il n'oublie pas ces formes, ces textures. Ou peut-être que ce sont des talismans.

Elle y va presque tous les après-midi, ce qui est loin d'être un arrangement idéal. Elle travaille le matin à la librairie. Dan consacre ses matinées à son travail. Elle est censée consacrer ses après-midi au sien. Pique n'est pas couchée avant neuf heures passées, de sorte que le soir n'est pas non plus un bon moment pour travailler. Le choix pour elle n'est pas des plus simples.

Comment s'organiser pour que chacun y trouve son compte? Que faire, Seigneur? Comment y arriver? Peut-être que je devrais apprendre à travailler le soir, tard, afin de ne léser personne? Merde alors, pourquoi faut-il que je fasse attention à ne léser personne? De toute façon je ne pourrais pas. À cette heure-là, je suis bien trop claquée.

« Morag ? » C'est Dan qui appelle.

« Oui. Oh, m...

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Je t'attendais après le déjeuner.

— Exact, dit Morag, furieuse. J'arrive tout de suite.

— Tu m'as l'air plutôt énervée, Morag.

— Vraiment ? »

Elle arrive, monte les trois étages qui mènent à la chambre de Dan. Il lui prend son manteau, l'air désemparé.

« Qu'est-ce que tu as, aujourd'hui ?

— Je travaillais à *Jonah*. Je m'y suis mise dès que je suis rentrée de la librairie ; après j'ai oublié l'heure. J'imagine que j'aurais dû t'appeler. Mais ça va se reproduire, Dan, et je n'y peux strictement rien, bon Dieu. Je ne suis à la disposition de personne. De personne. Et si ça ne te convient pas, ma foi, j'en suis désolée... mais c'est comme ça. »

Dan rit, d'un air presque surpris. Met son bras autour des épaules de Morag.

« Je suis désolé, Morag... j'aurais dû y penser. Je ne voulais pas te donner l'impression que tu m'appartiens. Tu sais que ce n'est pas du tout comme ça que je vois les choses.

— J'espère. Parce que...

— T'en fais pas, va. Je comprends. Seigneur, si tu savais à quel point je suis content de savoir que tu vas me tenir tête. Qu'au besoin même, tu m'engueuleras. C'est ce qui

rend les choses si difficiles avec Bridie... Oh, Morag, chérie, je suis désolé, je ne devrais pas te parler d'elle. Ce n'est pas juste, ni envers elle ni envers toi. Mais des fois j'ai envie de lui dire — *je lui dis*, des fois —, pour l'amour du ciel, femme, ne reste pas là avec ton air de petit oiseau blessé — si tu n'es pas d'accord avec moi, *dis-le*. Tu vois, Morag, c'est justement une des choses que j'aime le plus chez toi.

— Je sais. Vraiment, Dan.

— Bon, ben, tu ferais mieux de rentrer, maintenant.

— Maintenant que je suis là, dit Morag en riant, mais en s'en voulant un peu, je n'ai plus tellement envie de repartir.

— Tu m'en vois ravi. Mais je veux pas que tu penses que tu t'es fait...

— Avoir? Non, rassure-toi.»

Dan traverse la pièce le cou rentré dans les épaules, comme un marin dans la tempête. La vie, pour lui, est pleine d'embûches. Il vit dangereusement et s' imagine des catastrophes mineures qui, du coup, se produisent fréquemment. C'est le genre d'homme à trébucher au milieu d'une pièce vide, même sans avoir bu une goutte. Et pourtant il ne donne pas l'impression d'être maladroit. La gaucherie de ses mouvements lui vient de l'intérieur; ils ont une grâce particulière. Il observe ces mystères dont il est entouré de toutes parts avec méfiance, émerveillement et gratitude.

« Nous n'avons évidemment plus de whisky, dit-il, mais, si ma mémoire est bonne, tu trouveras deux Guinness dans l'armoire. »

Sa mémoire n'est pas bonne. Dans l'armoire, il n'y a qu'une Guinness, qu'ils partagent.

« Mais tu as acheté du whisky il y a à peine quelques jours, dit Morag.

— Essaierais-tu de me faire la leçon, Morag Dhu? Je serais toi, j'évitais. »

Morag Dhu. Morag la noire. À cause de ses cheveux, pas de son tempérament, du moins l'espère-t-elle. Elle lui a demandé comment s'épelle le mot en gaélique, mais il ne le sait pas.

« Je ne te fais absolument pas la leçon. Tu ne bois pas quand tu travailles. J'aurais préféré du whisky à cette espèce de mélasse noire, c'est tout.

— Comment sais-tu que je ne bois pas quand je travaille? C'est vrai, du reste, mais tu ne m'as jamais vu travailler. Moi non plus, d'ailleurs, je ne t'ai jamais vue travailler. J'ai l'impression que je ne fais rien de bon ici. Jamais. Je quitte Crombruach pour échapper à cette maison de fous, là-bas, et je viens ici, tout ça pour peindre de la merde.

— Tu devrais peut-être rentrer, Dan.

— Non, dit McRaith, pas encore. »

Ils font l'amour, alors, sorte de prolongement à leur conversation, la même chose sous une autre forme. Ils peuvent discuter pendant des heures; mais quand ils font

l'amour ils ne parlent pas. Ils n'ont pas besoin de mots violents, de paroles enflammées. C'est chaque fois différent. Si rapide, parfois, qu'ils en restent étonnés, amusés, pris de court, se surprenant l'un l'autre. Aujourd'hui, c'est lent, c'est tendre, jusqu'à l'orgasme lui-même.

« Il y a une chose que j'ai toujours aimée, chez toi, dit McRaith, comme s'ils se connaissaient depuis des années, c'est que tu n'as encore jamais demandé à voir mon travail. C'est vrai que je ne t'ai pas demandé à voir le tien, non plus, quoique... j'ai un peu triché en allant chercher deux de tes livres à la bibliothèque.

— Non ?

— Si. C'est étrange — que ça puisse être toi, et pas toi en même temps.

— C'est exactement ça. » Mais elle ne tient pas à s'étendre sur le sujet, bien qu'elle soit émue à l'idée qu'il ait compris.

« Si t'as envie de jeter un œil à ceux qui sont entassés là, Morag Dhu, dit McRaith avec une hésitation qui relève à la fois de la pudeur et de l'orgueil, vas-y. Je les ai rapportés de Crombruach... dans l'espoir de les vendre.

— Ça doit être difficile pour toi de t'en séparer, non ?

— Combien de fois relis-tu tes livres, une fois qu'ils sont publiés ?

— Jamais. D'accord, je vais regarder, mais je ne pourrai rien te dire. Dans ce domaine-là, je n'y connais rien.

— Pour l'amour du ciel ! Regarde, c'est tout. Qui t'a demandé de dire quelque chose ? »

Morag regarde. Se promenant nue et par conséquent moins vulnérable qu'elle ne l'aurait été, habillée, parmi les tableaux de McRaith.

Des huiles, sombres pour la plupart, mais pas pesantes pour autant. Des tons d'un noir vert, une centaine de gris et de bruns différents, mais des couleurs chaudes, aussi, en petites touches suggestives. Certaines semblables aux roches de Crombruach, au rivage en miniature qui se trouve sur la commode, sans forme reconnaissable ou identifiable, du moins pour elle. D'autres portent quelque part en elles l'empreinte de fossiles et de coquillages, des coquillages marins à volutes, des fossiles de fougères ou de poissons d'un autre âge et, en arrière-plan, ou au travers, on dirait que des yeux humains vous regardent, craintifs, en colère. Certains de ces regards semblent distants, déformés... non, pas déformés ; la chair reflète les souffrances de l'âme, une souffrance plus vive que celle que pourrait éprouver la chair, même brûlée. Une femme effrayante, affublée d'un châle écossais en haillons, dont les yeux ne sont que deux orbites ébahies, la bouche muette s'ouvrant en un cri sans fin, et en arrière-plan une ferme qui brûle.

Morag se retourne et le regarde, après avoir contemplé ce dernier tableau.

« La dépossédée. »

Elle remet doucement la toile en place. Elle se redresse, elle se redresse de toute sa taille. Puis elle le rejoint près du lit, où il est allongé. S'agenouille par terre et pose sa tête et ses cheveux noirs sur sa poitrine pleine de poils roux, sur l'arc double de ses côtes. McRaith pose ses mains sur les épaules de Morag et tous deux restent ainsi sans bouger un long moment.

Quel avenir, Morag ne demande pas. Bridie demeure irréaliste à ses yeux, et les enfants de Dan sont des enfants imaginaires. Pourtant, à Crombruach, Bridie est là, son sang mêlé à celui de Dan dans cette horde bien réelle de petits, son choix à elle, son emprise sur lui. Son choix à lui aussi. Il n'a pas dit *non*. Il n'a pas refusé à Bridie les enfants qu'elle désirait, même si la présence de tous ceux qui dépendent de lui maintenant lui pèse. Si grand que soit son besoin d'évasion, pourrait-il jamais les quitter plus que pour quelque temps? Bridie ne demandera certainement pas le divorce. Quel genre de femme est Bridie? Morag ne tient pas à le savoir. Morag n'a aucun désir d'épouser McRaith, ni même de vivre avec lui de façon plus ou moins permanente. Ce sera très bien si les choses peuvent continuer comme elles sont.

« Me décriras-tu un jour? dit Dan.

— Où veux-tu en venir?

— Réponds-moi, le feras-tu?

— Non. Enfin... je ne crois pas.

— Tu penses que tu n'en as pas le droit, hein, c'est ça, Morag Dhu ?

— C'est ça, oui, je pense que je n'en ai pas le droit.

— Si je te peignais, toi ou une partie de toi, est-ce que ce serait différent ?

— Je ne sais pas. Je ne veux ni que tu le fasses ni que tu ne le fasses pas. Je t'en donnerais le droit si tu le voulais.

— Ce n'est pas ton corps que je peindrais. Ne te méprends pas... tu es très bien faite, non, ce serait juste ton visage, je pense, et tes cheveux. Laisse-moi le regarder, Morag, pour que je m'en souviene. »

Un jour, il lui montre le portrait de Morag Dhu, le seul tableau qu'il ait peint et n'ait pas détruit depuis qu'il est à Londres. Ce n'est pas une grande toile... assez petite, en fait. Ce n'est même pas le visage. Ses traits sont dans l'ombre. On ne voit vraiment que ses cheveux noirs, et ses yeux, oui, les yeux de Morag, il n'y a aucun doute, pleins de colère, de frayeur, d'une force effrayante.

FILM DES SOUVENIRS : L'ÎLE NOIRE

Il y a trois ans que Morag et Dan McRaith se sont rencontrés. Ça lui paraît beaucoup plus récent parce qu'elle le voit peut-être deux ou trois fois par an pendant quelques semaines, parfois deux mois d'affilée. Entre-temps, ils

s'écrivent, lui des petits messages griffonnés à la hâte, elle de longues lettres tapées à la machine. Quand il repart une fois de plus, il lui arrive de penser à lui, à Crombruach avec Bridie, et d'enrager. Pour lui, c'est un arrangement idéal — une femme dans chaque port. Et elle, dans tout ça ? Dans ces moments-là, couchée, ne trouvant pas le sommeil, elle se sent humiliée, d'être là à attendre son retour, furieuse contre elle-même, mais n'y pouvant rien. Elle lui a écrit des dizaines de lettres, lui disant qu'elle ne veut plus continuer comme ça, qu'elle se fout éperdument de l'épouser, mais déteste se voir dans le rôle de la maîtresse de qui que ce soit, qu'elle approche de la quarantaine et fait du surplace, que sa vie piétine, sans plus, et ainsi de suite. Elle déchire toujours ces lettres-là. Elle sait que Dan ne voit pas les choses comme ça, qu'il rirait à l'idée que Morag soit sa *maîtresse*, mot archaïque s'il en est. D'ailleurs, ce n'est pas vrai, elle ne piétine pas. *Jonah* est terminé, il a été accepté et va bientôt paraître. Quand McRaith n'est pas à Londres, Morag, qui ne partage pas son temps et ne se disperse pas, travaille évidemment beaucoup mieux. S'il était là tout le temps, elle s'impatienterait, elle lui en voudrait, comme elle en voudrait à n'importe qui de lui imposer une présence constante. Elle sait très bien que, dans ces circonstances, il compterait sur elle pour préparer les repas, faire son linge en plus du sien et de celui de Pique. C'est le schéma auquel Dan est habitué, il convient sans doute à Bridie, mais ne conviendrait pas à Morag.

Vu sous cet angle, c'est le rêve. Alors pourquoi est-ce que ça continue de m'être pénible? Je déteste l'idée que Dan n'ait jamais vu Pique, qu'il y ait tout un pan de ma vie dont il ne sait rien, et qu'il y ait un autre pan de ma vie dont Pique non plus ne sait rien. Et je suis jalouse de ses enfants, de Bridie, du fait qu'ils occupent une si grande place dans sa vie. Bridie drapée dans ses silences désapprobateurs, à ce qu'il paraît. Ils ne sont pas heureux ensemble... nom de Dieu, pourquoi ne se séparent-ils pas? Mais je ne peux pas lui dire ça.

C'est le soir, Pique est en train de lire dans son lit. Le téléphone sonne, c'est Dan. Il a l'air terriblement perturbé. Les symptômes ne sont désormais que trop familiers à Morag.

« Morag, est-ce que tu crois que tu pourrais venir, là, tout de suite? Pas pour longtemps, mais j'ai besoin de te parler.

— Qu'est-ce qu'il y a? Tu rentres chez toi?

— Morag Dhu, je ne supporterai pas cette putain de ville une minute de plus. Aujourd'hui j'ai failli passer sous les roues d'un autobus. Un de ces jours, ça finira par m'arriver. Et en plus je ne fais rien de bon. Tout ce que je produis ici, c'est de la merde. Il faut que je reparte.

— Bon, j'arrive. »

Aide et réconfort. Elle n'a rien contre, du reste, lui aussi l'a aidée et réconfortée, à l'époque où elle écrivait *Jonah*. Quoique pas pour ce qui est de Pique et du reste, mais il faut dire qu'elle ne lui a jamais rien demandé, non plus.

Morag va très rarement chez Dan le soir, tout simplement parce qu'elle déteste mentir à Pique et qu'elle ne voit pas comment aller chez Dan sans dire des mensonges, ce qui crée aussitôt des complications et lui donne le sentiment de trahir doublement la fillette, d'abord en la quittant pour aller chez lui, ensuite en n'étant pas franche.

« Qui était-ce, maman ? » s'enquiert Pique.

Morag entre dans la chambre de Pique.

« Oh, un ami ». Puis, résolument, « un peintre, qui s'appelle Daniel McRaith... Il va rentrer chez lui, en Écosse, et il a invité quelques amis pour la soirée. Ils aimeraient bien que je sois des leurs ; un petit moment, seulement. D'accord ? »

Elle ne ment qu'à moitié. Est-ce mieux pour autant ?

« Bon, d'accord. » Pique accepte mieux qu'avant les rares sorties de Morag. Mais elle n'aime toujours pas ça.

« Je monte prévenir Angie.

— D'accord, Maman... Tu resteras pas trop longtemps, dis ?

— Non, promis. »

Pique soupçonne-t-elle quelque chose ? Pourquoi diable a-t-elle pris tant de soin à lui cacher cette liaison ? Si Dan était libre, elle ne l'aurait pas jugé nécessaire. Mais on ne peut pas dire à une enfant, *Écoute, il y a cet homme, il a sept enfants et une femme dans le nord de l'Écosse, je l'aime, je vais chez lui et je fais l'amour avec lui chaque fois que je*

peux, et ça va continuer, si grand que soit le chagrin que cela pourrait causer à sa femme si elle le savait. Ce qui, je le crains, ne ferait aucun doute.

Dan arpente la pièce comme un cheval de course impatient de prendre le départ.

«Morag... je suis désolé, vraiment. Mais il faut que je parte.

— Oui, je sais. Pourquoi, je l'ignore, mais je sais qu'il le faut.»

McRaith leur verse un whisky à tous les deux. Il a les mains qui tremblent.

«Si seulement je pouvais t'expliquer ! dit-il, malheureux. Je ne sais pas... Pour moi, c'est l'enfer.

— De quoi parles-tu ?

— Du fait que je n'arrive pas à rester en place, voilà ce qui ne va pas. Je retourne à Crombruach où je peux travailler... Je n'arrive jamais à rien ailleurs, à dire le vrai. Et puis, au bout d'un certain temps... écoute, ce n'est pas que je déteste mes enfants...

— Je n'ai jamais pensé ça de toi.

— Au contraire. Je les aime comme on aime ses enfants, ou du moins est-ce ce que je me dis, la plupart du temps. Mais...

— Dan, dit Morag, se sentant fatiguée. On a déjà parlé de ça une centaine de fois. Pars. Pars. Mais pour l'amour du ciel cesse de chercher à expliquer ou à te justifier.

— Je ne cherche pas à me justifier », dit-il avec irritation. Puis, s'asseyant à la table, il

lève les yeux vers elle et hausse les épaules. « Si, tu as sans doute raison. Je voudrais que tu puisses venir à Crombruach, Morag, juste une fois... pour voir. Tu comprendrais — mon besoin de retourner dans ce pays, je veux dire le *lieu* géographique, la mer, le rivage, et aussi pourquoi j'ai besoin de m'échapper, j'en avais besoin même avant de te rencontrer. Maintenant c'est cent fois pire, parce que j'ai envie de revenir pour te voir et que je me sens encore plus coupable de partir... enfin, de les quitter tous.

— Voyons, Dan, tu me vois allant à Crombruach? Ne sois pas ridicule.

— Tu veux dire... à cause de ce que Bridie pourrait penser? Le pub local est aussi un hôtel, tu sais. Tu pourrais y prendre une chambre. Tu parles toujours d'aller dans le Sutherland, et tu n'y vas jamais. C'est assez loin de Crombruach, mais je pourrais t'y conduire. Ce serait une bonne occasion d'y aller. Si tu emmènes Pique avec toi, Bridie ne pensera pas à mal. Ce n'est pas comme ça qu'elle fonctionne.... »

Une femme avec un enfant. c'est sans doute parfaitement honorable, aux yeux de Bridie? Bridie le serait, elle, sans nul doute. Perfide Morag.

« Dis donc, tu as pensé à tout, on dirait? Et comment vas-tu expliquer ce qui t'a amené à m'inviter à Crombruach? Ou comment il se fait que tu me connaises, même?

— Tu cherches trop la petite bête, Morag. Je dirais à Bridie que je t'ai rencontrée deux ou trois fois dans des soirées chez Andrew.

Ce ne sera pas la première fois que j'inviterai des amis de Londres là-bas, tu sais.

— Et si elle ne te croyait pas? »

McRaith a l'air soudain affligé.

« Non, je sais qu'elle me croira, dit-il.

— Dan... »

Ils s'étreignent. Mais ils ne feront pas l'amour ce soir.

« Je ne pourrais pas y aller, dit Morag. Je ne pourrais tout simplement pas.

— Très bien. Je t'écirai, Morag Dhu. »

Le pire, c'est le matin tôt. Le soir, elle travaille tard, écrit des lettres, ébauche quelques nouvelles, boit un peu de vin jusqu'au moment où elle pense pouvoir s'endormir. Mais elle se réveille douloureusement consciente de l'absence de Dan à ses côtés, pleine du désir de sentir sa peau contre la sienne, passant en revue toutes les choses qu'elle aimerait lui dire, partager avec lui, avant de réaliser qu'il n'est plus là, à quelques rues d'elle.

Un mois passe, elle demande à Pique ce qu'elle pense de l'idée d'aller passer les vacances de Pâques en Écosse, d'aller dans un hôtel, un vrai, et de rendre visite à des amis qui ont des enfants dont certains ont son âge. Pique est emballée. Morag écrit à McRaith, qui répond par retour du courrier.

Le train de nuit pour Inverness. Étendue sur la couchette inférieure d'un compartiment de seconde, Morag écoute les bruits du train. Et s'il s'avérait qu'elle avait fait une grosse erreur? En plus, elle ne pourra pas toucher Dan, pas du tout. Qu'est-ce qui a bien pu lui prendre d'y aller?

La curiosité. C'est tout. Il faut que je voie. Il faut que je connaisse Crombruach, Bridie, que je comprenne pourquoi il reste. Et puis, si je dois jamais aller dans le Sutherland, autant que ce soit avec lui.

Le jour point, Morag regarde par la fenêtre du train. Des coteaux rocailleux défilent, des sapins, des bouleaux. Des petits ruisseaux bruns dévalent le long de lits pierreux. Une gare apparaît, le temps d'un éclair. Le train ne s'arrête pas, mais Morag a le temps de lire la pancarte :

CULLODEN

Alors ça existe! Il y a un endroit dans le monde qui porte ce nom. Morag a envie de pleurer, mais Pique s'est réveillée et le steward est à la porte pour leur proposer un thé.

Dan les attend à la gare d'Inverness. Il est vêtu de son habituel pantalon de velours côtelé brun et d'un chandail de pêcheur blanc cassé à torsades. Elle se rend compte qu'à Londres ces vêtements faisaient un peu peintre qui veut se donner l'air « artiste », bien que ça ne l'ait jamais frappée. Ici, en revanche, ils ont l'air de ce qu'ils sont vraiment, le costume local, qu'on porte parce qu'il tient chaud.

« Pique, je te présente Dan McRaith. » Cela paraît tellement incongru.

« Bonjour. Vous avez une ferme ?

— Bonjour, Pique. Non, pas une ferme. Notre maison était une maison de pêcheur, autrefois.

— Vous avez un chien ?

— Oui. Un colley.

— J'ai toujours rêvé d'avoir un chien », dit Pique en lançant à Morag un regard plein de reproche.

Le trajet en voiture dure plus d'une heure, à travers un paysage vallonné où alternent champs cultivés et pâturages. Morag remarque à peine le paysage. Sur la banquette arrière, Pique bavarde gaiement. Dan lui répond très simplement. Il conduit sans se presser. Assise à côté de Dan, Morag ne pense qu'au désir qu'elle a de le toucher, et au fait qu'elle ne le peut pas.

Le village de Crombruach est à l'embouchure du fjord. Les maisons en pierre d'un rose gris s'étagent à flanc de colline. Les rues sont étroites, pavées de pierres inégales. Le port a un quai brise-lames, à l'abri duquel sont amarrés une demi-douzaine de bateaux. Des bateaux de pêche ? Ils n'ont rien de commun avec les chalutiers de Colombie britannique, et ressemblent plutôt à des doris, à moteur mais ouverts. Dire que les hommes vont en mer sur ces coquilles de noix !

Ils se rendent à l'auberge du village pour y déposer les valises de Morag. Puis à la

maison de McRaith. Ils s'arrêtent devant une rangée de maisons de pierre, pas même séparées les unes des autres. Toutes contiguës, sur un seul rang, elles s'alignent du côté de la rue qui fait face au port battu par les vents.

« Nous y sommes », dit McRaith.

Dans la maison, les plafonds sont bas, ainsi qu'il le lui a dit. Il y a deux pièces et demie au rez-de-chaussée et deux pièces à l'étage. En bas, la cuisine, qui sert en même temps de salle de séjour, est organisée autour d'un poêle à charbon en fonte noir. Il y a aussi une vieille table en assez mauvais état, un assortiment de chaises plus ou moins cassées, deux chats, un fatras d'anoraks et de bottes en caoutchouc, des livres, des seaux, des cannes à pêche, des piles de vieux journaux, un évier plein de vaisselle lavée mais non essuyée, une boîte en carton remplie de jouets cassés, un vieux colley qui bâille près du poêle, rêvant de troupeaux à garder, un pot à confitures vide rempli d'herbes et de fougères séchées et un autre rempli de narcisses en plastique.

Une femme descend l'escalier qui donne dans la cuisine, flanquée de deux garçons aux cheveux cuivrés qui ont l'air d'avoir environ six et neuf ans. Bridie. On fait les présentations, que Morag entend à peine et dont elle ne gardera, plus tard, aucun souvenir, tout occupée qu'elle est à observer Bridie. Bridie regarde manifestement Morag avec autant d'attention.

Tu parles, qu'elle ne se doute de rien, avec ou sans enfant ! Mon Dieu, mais qu'est-ce qui

m'a pris de venir ici ? Comment ai-je pu être aussi naïve ? Trop tard, maintenant. Il faut aller jusqu'au bout. Avec dignité. Allez, Morag. Fais un effort.

Bridie n'a que quelques années de moins que Dan, elle doit avoir environ quarante-cinq ans. Elle a l'air plus âgé que lui. Ça déjà, ce n'est pas juste. C'est une femme mince, menue, aux mains rouges et gercées par l'eau chaude et l'air froid. Ses traits, fins, indiquent qu'elle a dû être sinon belle, du moins extrêmement jolie autrefois. Elle a les cheveux bruns coupés court. Sa jupe en tweed brun et son pull-over brun à col roulé sont propres, le genre pratique, et à voir ses chaussures, des souliers de marche en cuir bien cirés, on peut penser qu'elle s'est plus ou moins habillée pour l'occasion.

Ce n'est qu'à ce moment-là que Morag prend la mesure de l'erreur qu'elle a commise en venant ici. Bridie ne pourra plus être une femme imaginaire à ses yeux. Là, tout à coup, pour Morag, elle est devenue réelle. Son visage crispé, tendu, résolu, se dressera désormais et pour toujours entre Morag et McRaith.

Les mains de Bridie esquissent le geste automatique de s'essuyer au tablier qu'elle ne porte pas, ce dont elle s'aperçoit aussitôt. Le cœur de Morag fait un bond dans sa poitrine, elle a soudain envie de lui dire *Je ne voulais pas vous faire du mal, si c'est le cas ; je ne savais pas que vous existiez.*

« Nous n'avons pas grand-chose à offrir aux amis londoniens de Dan », dit Bridie avec

la même intonation que lui, basse et presque cérémonieuse.

Morag comprend alors que ce qu'elle a pris pour des soupçons, tout à l'heure, quand Bridie l'a regardée, n'en était pas du tout. Ce n'était que de la timidité, doublée d'un sentiment d'infériorité, et peut-être même d'animosité face aux amis londoniens de Dan, des gens de ce monde scintillant, ainsi qu'elle se l' imagine probablement, où elle-même ne va jamais et ne veut pas aller.

« Mais vous prendrez bien un petit déjeuner, poursuit Bridie.

— Oui, avec plaisir. Mais ne vous dérangez...

— Ça ne me dérange pas du tout, dit Bridie, je m'en occupe. »

Mais dans sa voix, là, on sent un fond de quelque chose, comme si elle se sacrifiait. Dan ne dit rien, mais fronce les sourcils.

Après qu'ils ont mangé, Pique sort avec les deux plus jeunes et le colley pour aller voir le port et la mer. Deux autres jeunes font une entrée fracassante dans la maison — une fille d'une douzaine d'années et un garçon de quatorze ans, Mary et Robert.

Bridie débarrasse la table. Morag offre son aide. Bridie refuse poliment.

« Vous et Dan, continuez sans moi, dit-elle. J'ai du travail.

— Tu ne pourrais pas t'arrêter un peu, lui dit Dan, sans élever la voix, mais avec colère,

et venir t'asseoir pour boire un café et bavarder avec nous ? »

Bridie le regarde d'un air perplexe, comme si elle essayait de comprendre ce qu'on attend d'elle.

« Très bien, alors », dit-elle.

Elle s'assied au bord d'une chaise et boit son café, à petites gorgées, comme si elle était en visite dans sa propre maison. Morag et McRaith parlent — de l'éventuel voyage dans le Sutherland, qui serait plus court par bateau, mais il ne connaît personne qui ait une embarcation suffisamment sûre et qui soit disponible en ce moment. Ils se mettent aussi à parler du roman de Morag, tout naturellement, en comparant les chalutiers évoqués dans *Jonah* aux bateaux du port de Crombruach. Bridie ne dit rien. Que pense-t-elle ? Morag se tourne vers elle.

« Et les aînés, ils sont où ? »

— Oh... ils n'habitent plus ici.

— Sarah n'est partie que depuis cette année, dit Dan, prenant le relais. Elle vient d'avoir dix-huit ans. Elle suit des cours de gestion à Inverness. Et ça fait déjà quelque temps que les garçons, les deux aînés, ont quitté le bercail. L'un est professeur dans une école, l'autre est à Édimbourg, à l'université.

— Ça doit être un soulagement d'avoir de grands enfants, lance de nouveau Morag à l'intention de Bridie.

— Ils s'en sortent bien, dit Bridie. Mais ils nous manquent. Quand ils sont votre vie, c'est difficile de les voir partir. »

Ma foi, cette remarque-là doit donner à McRaith l'impression de se sentir de trop, à ce stade. Il y a une telle ambiguïté, dans ce qu'éprouve Morag, qu'elle abandonne toute tentative d'y voir clair pour l'instant. Bridie ne manque pas de caractère, en tout cas — ça, c'est sûr. Mais sa façon de lutter n'est pas nette. Sans doute est-ce la seule qu'elle connaisse, cela dit, ne lui a-t-on jamais appris à se battre autrement.

Morag et Dan se remettent à parler — de Londres. C'est moche, mais comment faire autrement ? Bridie se lève pour aller vaquer à ses travaux dont le nombre semble illimité. Elle a une vieille machine à laver, qu'elle charge d'au moins trois tonnes de linge, avec un grand savoir-faire, et un effacement qui n'en est pas tout à fait un puisqu'elle réussit tout de même à attirer subtilement l'attention.

« Viens, je vais te montrer où je travaille », dit Dan, finalement.

Du côté de la maison qui donne sur la mer, il y a un apprentis que McRaith a construit pour en faire son studio. Il n'est pas en pierre, mais en bois, pas très solidement bâti, mais avec une bonne fenêtre exposée à l'est, afin de recevoir la lumière du matin. Comme à Londres, les toiles sont empilées en bon ordre ; le chevalet est tourné de façon à se trouver à l'abri des regards. Les tubes de peinture ne sont pas en pagaille ; tout est à sa place — c'est, à l'instar de Morag, sa façon de se défendre contre le chaos extérieur et le désarroi intérieur.

« Ce n'est pas bien grand, dit-il, mais c'est chez moi. La plupart des gens n'imagi-

raient pas qu'on puisse travailler ici. Mais moi, je ne sais pas pourquoi, c'est le seul endroit où j'arrive à travailler. Tu vas peut-être mieux comprendre, Morag Dhu. D'ici, je vois le fjord. C'est le lieu qui est important pour moi. Le reste, les circonstances, tout ce qu'il y a autour — ma foi, c'est là, c'est comme ça.

— Tu veux dire ta famille, tout ça ?

— Oui. Et en même temps non, ce n'est pas si simple.

— Je commence à comprendre que non, en effet. »

Il lui entoure l'épaule de son bras, d'un geste doux et, d'une certaine façon, distant.

« Morag Dhu. Je suis désolé.

— Bridie ne devait pas avoir plus de dix-sept ans, quand tu l'as épousée.

— Exactement, oui. Nous sommes tous deux nés dans ce village. Je ne peux pas partir. Et comment pourrais-je lui demander de partir ? Elle aussi est chez elle. Si seulement elle pouvait trouver autre chose, ou quelqu'un qui lui donne envie d'aller ailleurs. Mais non. Je ne crois pas qu'elle ait jamais connu un autre homme. Si seulement elle pouvait. »

Morag le regarde, avec amour, mais aussi avec animosité. Il croit vraiment à ce qu'il dit.

« Si elle venait à Londres avec toi, un jour, dit Morag, et qu'elle couche avec Andrew, comment réagirais-tu ? »

McRaith réfléchit.

« Elle ne serait pas attirée par Andrew, dit-il enfin. Il n'est pas son genre. »

Morag éclate de rire et il la regarde un instant, l'air intrigué, puis se met à rire lui aussi. Mais comprend-il vraiment ce qui la fait rire. Et rit-elle vraiment ?

Ils sont huit à table, ce soir-là. Bridie refuse une fois de plus l'aide de Morag. Pique est rentrée avec Ian et Jamie, et un nombre incalculable de coquillages ramassés sur la grève.

« Tu verrais, m'man — rien que sur la plage, tu marches et tu en trouves des millions. Je pourrai emporter les miens à la maison, dis ? »

— Mais oui, ma chérie », dit Morag.

Elle voit McRaith qui la regarde, la voit sous un autre jour, la mère de Pique, l'enfant qui était aussi irréelle pour lui que Bridie et ses enfants pour Morag. Il sourit, et Morag a soudain peine à se tenir droite et à parler calmement.

Après souper, les enfants ressortent un moment, emmenant Pique avec eux. Pique a-t-elle souffert de ne pas faire partie d'une tribu, d'une famille nombreuse ? En voyant la façon dont elle vit ce moment, Morag regrette tous ces jours où Pique est rentrée seule de l'école à l'appartement où elles n'étaient que toutes les deux.

McRaith ouvre tous les placards de la cuisine, manifestement à la recherche de quelque chose.

« Où diable as-tu bien pu cacher mon whisky ? » demande-t-il enfin à Bridie.

Elle n'a pas bronché. Elle est assise près du petit poêle noir et, pour une fois, n'est occupée à rien d'autre qu'à flatter les oreilles du colley.

« Je ne l'ai pas caché.

— Mais alors, où est-il, bon Dieu ? » Il a l'air honteux en disant cela.

« Sur l'étagère du bas, à droite, dans le buffet, là où tu l'as laissé. »

McRaith regarde et, bien entendu, le trouve.

« Pardon, ma reine, dit-il. Je t'ai accusée à tort, une fois de plus. »

Bridie ne dit rien. Que pourrait-elle dire, d'ailleurs ? Ses fameux silences. Morag pense maintenant que c'est lui qui les provoque, en lui lançant des choses auxquelles elle ne peut répondre ni avec colère ni avec esprit. Le silence est sa seule réplique, peut-être parce qu'elle n'a jamais trouvé autre chose à lui répondre. Elle avait dix-sept ans. Il a évolué, s'est intéressé à d'autres choses. Pas Bridie, et elle le sait parfaitement. Elle tient sa maison. Elle s'occupe de ses enfants, prépare les repas. Et au fil des années elle a découvert, à sa grande surprise, peut-être, qu'en guise de reproches les silences sont infiniment plus efficaces que les mots. Le fait

de lui adresser des reproches lui procure-t-il une satisfaction quelconque? Ou bien est-elle, dans ces moments-là, si engluée dans sa propre souffrance qu'elle n'a aucune conscience de celle de Dan?

En réalité, au plus profond de lui, McRaith ne veut pas d'une femme qui lui tienne tête. De temps à autre, peut-être, mais pas tout le temps. McRaith, Morag commence à le comprendre, reste avec Bridie précisément à cause du genre de femme qu'elle est. Il n'y a pas que le lieu qui retient McRaith à Crombruach. Il y a Bridie, qui fait partie de son paysage, comme lui-même fait partie du sien. C'est comme ça.

L'après-midi, Morag et McRaith vont se promener — il n'y a pas grand-chose d'autre à faire à Crombruach —, toujours accompagnés des enfants. Dans les champs, à flanc de colline, les agnelets venus bravement au monde dans le froid du printemps pullulent. Les coteaux sont rocailleux, couverts de mousse, mais au creux des vallons la terre est noire, et riche. Le long du rivage les galets sont roses, couleur d'ambre, de jade, brillants au bord de l'eau, avec de longues traînées de varech brun-jaune et luisant. À la tombée de la nuit, quand la marée vient recouvrir la grève, des flottilles de cygnes sauvages évoluent sur les eaux grises du fjord, les jeunes derrière, suivant le mouvement, les grands mâles en tête, leurs puissantes ailes blanches repliées.

McRaith montre du doigt l'autre côté du fjord, vers le nord.

« Tout là-bas se trouve le Sutherland, Morag Dhu, d'où les tiens sont partis. Quand veux-tu que nous y allions? »

Morag réfléchit.

« Je croyais qu'il fallait que j'y aille. Mais non, finalement non.

— Comment ça?

— Je ne suis pas sûre de pouvoir l'expliquer. Ça a un rapport avec Christie. Les mythes sont ma réalité à moi. En quelque sorte. Et puis je n'ai plus besoin d'y aller parce que je sais, maintenant, ce que j'étais venue chercher ici.

— Et c'était quoi?

— C'est un sacré pays, ici, avec une histoire, c'est sûr, dit Morag. Mais ce n'est pas le mien, si ce n'est de très, très loin. J'ai toujours pensé que c'était le pays de mes ancêtres, mais non.

— Et c'est quoi, alors, le pays de tes ancêtres?

— Le vrai pays de Christie. Celui où je suis née. »

McRaith tient sa main dans la sienne, dans la poche de sa houppelande. Autour d'eux les enfants courent, virevoltent.

Au bout de cinq jours, Morag et Pique quittent Crombruach pour rentrer à Londres. McRaith les conduit à la gare d'Inverness. Pique se dépêche d'aller acheter des bonbons. Morag et Dan, conscients de sa présence, et conscients aussi d'une fin que ni l'un ni l'autre n'avait prévue, s'étreignent tout doucement.

« Prends soin de toi, mon amour. »

Tous deux le disent en même temps.

De retour à Hedgerow Walk, Morag envisage de rentrer au pays, d'emmener Pique voir Christie. Déménager paraît compliqué ; elle fait des projets, mais ne bouge toujours pas. Elle ne peut pas retourner à Manawaka pour de bon. Non. Mais il faut qu'elle y aille, même pour quelque temps, bientôt. Christie sera... comment ? Veut-elle que Pique le voie tel qu'il risque d'être devenu ? Elle a peur de retourner là-bas.

C'est deux mois après leur retour de Crombruach que le télégramme arrive pour Morag, envoyé par le médecin qu'elle avait vu à Manawaka.

CHRISTIE LOGAN TRÈS MAL STOP POUVEZ-VOUS
VENIR PAUL CATES.

« Pique, nous rentrons au pays.

— Au pays ? (Ça veut dire quoi, *au pays* ?)

— Au pays, oui, chez nous. »

FILM DES SOUVENIRS :
DES MONTAGNES DE LARMES

L'autocar qui file sur l'autoroute, et Morag qui regarde par la fenêtre les blés verts, le commencement de l'été, l'herbe haute au bord de la route, le trèfle jaune clair, le laiteron jaune foncé et les asters pourpres. Des bouquets de peupliers et de chênes rabougris défilent, les feuilles des peupliers captant comme toujours le moindre souffle de vent, jamais au repos, ces feuilles.

Pique est restée à Winnipeg, chez la mère d'Ella. Il est trop tard, désormais, pour que Christie la voie. Morag a laissé passer trop de temps. Il ne voudrait pas que la petite le voie dans l'état où il est. Dans quel état est-il ?

La gare routière de Manawaka. Pas plus animée qu'avant. Des nouvelles affiches de Coca-Cola, c'est tout. Bien sûr, les jeunes visages des filles derrière le comptoir du snack lui sont étrangers. Peut-être sont-elles les filles de gens que Morag a connus autrefois. Elle scrute leurs visages, y cherchant quelque chose qui aurait un sens pour elle, en vain. Elle téléphone au Dr Cates.

« J'arrive à l'instant. Comment va Christie ?

— Pas terrible, Morag, dit Paul Cates sur un ton las, qui donne l'impression qu'il est beaucoup plus vieux que l'homme dont elle a le souvenir. Christie a soixante-seize ans, vous savez. Il n'est pas éternel. »

Non ? Serait-ce, pour une raison mystérieuse, absurde, une surprise pour elle ?

« Qu'est-ce qu'il a, docteur Cates ? »

Le Dr Cates tousse puis pousse un soupir, à peine audible au bout du fil.

« Ça fait déjà quelques années que son cœur lui joue des tours, Morag. Et il ne se soigne pas beaucoup. Mais, cette fois, il s'agit d'une congestion cérébrale. Il n'est pas complètement paralysé. Il pourrait s'en remettre, mais...

— Mais *quoi* ?

— Je ne suis pas sûr qu'il en ait envie. Je me trompe peut-être. Dur à dire. Mais, avec le cœur qu'il a, ça peut lâcher à tout moment.

— Quand puis-je aller le voir, docteur Cates ?

— Vous pouvez monter à l'hôpital tout de suite si vous voulez, Morag. Je vais les prévenir que vous arrivez.

— Je passe juste à la maison déposer ma valise. Attendez — est-ce que la maison sera ouverte ? »

Le rire grêle du Dr Cates.

« On voit que ça fait longtemps que vous êtes partie. Vous ne trouverez toujours pas beaucoup de portes fermées à clé, par ici. Et puis qu'est-ce que Christie pourrait bien avoir qui vaille qu'on le vole ? »

Morag prend sa valise et s'y rend à pied. Pourquoi ne prend-elle pas un taxi ? N'importe où ailleurs dans le monde, elle l'aurait fait, mais pas ici. Pénitence qu'elle s'inflige, sans doute, ou bien reste de l'époque où elle n'aurait pas eu les moyens de se payer un

taxi. La maison de la rue de la Colline n'a pas changé, depuis son dernier séjour, elle est seulement devenue d'une saleté, d'une puanteur et d'un désordre vraiment affligeants. Personne n'est venu y faire le ménage depuis des lustres. Erreur — de toute évidence, quelqu'un a tout récemment fait l'effort de se frayer un passage à travers la crasse accumulée sur le linoléum de la cuisine, entre les piles de vieux journaux et les toiles d'araignée poussiéreuses qui flottent comme de la gaze grise dans tous les coins. Quelqu'un a désespérément tenté de frotter le plancher. La poubelle, sous l'évier, est vide. Sûrement pas Christie. Eva Winkler, peut-être, venant de la ferme un samedi soir pour rendre visite à sa mère, qui serait passée chez Christie.

Si j'étais restée, ou si j'étais revenue, je serais morte, morte, morte. Vraiment ? Qui a eu la vie la meilleure, Eva ou moi ? Elle, sans aucun doute, selon moi. Moi, sans aucun doute, selon elle.

Morag ne prend même pas la peine de monter sa valise dans son ancienne chambre. Elle la laisse dans la cuisine et ressort aussitôt. Tout est silencieux. Du haut de la Colline et de la rue principale lui parviennent une pétarade de moto, le vrombissement des voitures. Mais ici, le long des trottoirs déserts, il n'y a que le silence, rompu de temps à autre par un bruit de voix, derrière les stores baissés des maisons. L'odeur des grappes de lilas mauves est suffocante.

Au bureau de la réception de l'hôpital, elle a l'impression d'arriver d'une autre planète, elle éprouve le besoin de s'excuser.

« Je viens voir M. Logan, c'est... mon père adoptif. Je sais que ce n'est pas l'heure des visites, mais...

— Ah oui, dit la fille derrière le bureau, vous devez être Mlle Gunn.

— C'est ça.

— J'ai lu vos livres, mademoiselle Gunn, dit la fille d'un air timide, et je voudrais vous dire qu'on est drôlement contents que vous soyez de Manawaka. Ils ont vos livres à la bibliothèque. »

Des charbons ardents sur ma tête. Dois-je aussi implorer le pardon de cette enfant ? Elle ne comprendrait pas ce que je veux dire, si je le faisais.

« Vraiment ? J'en suis très heureuse. Je... merci. Puis-je aller voir Christie... M. Logan... maintenant ?

— Bien sûr. Je vais juste appeler Mlle Patterson. Elle vous montrera où c'est. »

Christie.

« Comment va-t-il ? » demande Morag à l'infirmière tandis que leurs pas résonnent le long des couloirs où flotte un fort relent d'antiseptique.

« Eh bien, je dois vous avertir, mademoiselle Gunn. Il ne peut presque plus parler. Et quand il y parvient, c'est quasiment inintelligible. Je crois bien que ça le met en boule.

— Mon Dieu. Mon Dieu. Cela n'a rien d'étonnant. Est-ce qu'il peut bouger ?

— Il arrive à bouger son bras droit, dit l'infirmière. Du moins un peu. »

Christie, étendu, recroquevillé sous les draps trop blancs. Il n'a jamais été grand, mais maintenant on dirait qu'il est encore plus petit. Il a l'air tout en os et en peau sèche, brune, tachetée, tendue, transparente sur le squelette. Il est ridiculement rasé de près, aucune trace des poils grisâtres d'autrefois — c'est le genre de choses qu'ils font pour les gens, à l'hôpital. Il a les yeux clos.

« Christie... c'est moi, Morag. »

Il entend, manifestement, et il comprend ce qu'elle dit. C'est juste qu'il ne peut pas répondre. Ses yeux s'ouvrent brusquement et, curieusement, ils sont du même bleu limpide que des années auparavant. Il marmonne quelque chose, mais elle ne distingue rien d'humain dans ses paroles. Pour Christie Logan, ne pas pouvoir parler... qu'est-ce que ça doit être ! Christie, qui racontait des histoires, faisait parler les ordures, hurlait sa souffrance comme une cornemuse entonnant un pibroch.

« Je... je suis désolée de n'être pas venue plus tôt, Christie. »

Il fait des efforts désespérés pour parler, mais n'y parvient pas. Il ouvre la bouche, essaie. Les mots ne viennent pas. Il y a dans ses yeux une telle souffrance, une telle conscience que Morag a un mal fou à soutenir son regard. Le son qui s'échappe alors de sa gorge est une sorte de coassement rauque et inarticulé. Il détourne les yeux, mais elle a

eu le temps d'y voir la honte qu'il éprouve d'apparaître ainsi diminué devant elle.

Puis sa main droite, comme une serre d'aigle, se tend vers elle, agrippe sa main. Ils restent ainsi de longues minutes, l'un et l'autre incapables de parler, bien que pour des raisons différentes, et Morag sent battre le pouls de Christie.

Une petite blonde entre d'un air affairé. À son extrême jeunesse et à son uniforme bleu rayé, on devine que c'est probablement une infirmière stagiaire. Elle porte un objet recouvert d'une serviette blanche.

« C'est l'heure du bassin ! » claironne-t-elle, quelqu'un lui ayant apparemment dit que le premier devoir d'une infirmière était de montrer de la bonne humeur en toute circonstance.

De son bras valide, Christie repousse mollement la fille et l'objet qu'elle porte. De sa gorge sort un son que Morag n'a jamais entendu venant d'une gorge humaine, et qu'elle espère ne plus jamais entendre. Un grondement... comme un grondement sourd de chien conjugué à un sanglot d'homme, déchirant.

« Pour l'amour du ciel, s'écrie Morag. Vous ne pouvez pas le laisser tranquille, au moins jusqu'à ce que je m'en aille ? »

— J'aurais tiré les rideaux autour du lit, vous savez, dit la fille, mi-offusquée, mi-inquiète.

— Fichez-moi le camp, dit Morag d'un air féroce. Allez, dehors.

— Je vais devoir le signaler à l'infirmière en chef...

— Eh bien, allez-y, signalez. Signalez. Écoutez, je suis désolée. Je sais que ça fait partie de votre travail. Mais, de grâce... pas maintenant. »

L'infirmière détail. Pendant un bref instant, Morag est incapable de faire face à Christie. Lorsqu'elle finit par le regarder, elle est stupéfaite. Il s'est ressaisi et, là, sur son drap d'hôpital, il l'épie d'un œil moqueur et pénétrant, la bouche ouverte en un rire muet. Morag rit aussi, bien que ce ne soit qu'un simulacre de rire, mais c'est leur façon de se protéger, à elle et à Christie, ça l'a toujours été.

Elle voudrait rester là avec lui, demeurer à son chevet. Elle voudrait aussi s'en aller, ne pas être obligée de le voir ainsi. Il y a une chose qu'il faut qu'elle lui dise. Elle se demande si elle va pouvoir trouver les mots.

« Christie... Je me suis beaucoup bagarrée avec toi, Christie, mais tu as été un vrai père pour moi. »

Les mots qu'il lui répond sont inarticulés, chuchotés, mais elle les entend.

« Ben... ça alors¹ ! » dit Christie Logan.

Une autre façon d'exprimer la surprise aurait été de dire, « Ben merde alors² ! ». Mais

1. En anglais *Well, I am blessed!*, littéralement « Je suis béni » : relier à la note suivante.

2. En anglais *Well I am damned!*, littéralement « Je suis damné », d'où un jeu de mots intraduisible tel quel dans un dialogue en français.

ce n'est pas ce qu'il a dit. Elle voit dans ses yeux que c'est un choix délibéré.

De retour dans la maison de la rue de la Colline, Morag grimpe l'escalier jusqu'à son ancienne chambre. Elle est envahie de poussière pareille à des plumes ou des fougères grises dans les coins et à des guirlandes au plafond, mais sinon elle est inchangée. La même commode, crasseuse, le même lit étroit recouvert d'un couvre-lit en patchwork. Elle n'a pas le courage de chercher des draps. Elle met sa robe de chambre et s'étend sur le couvre-lit. C'est la première fois qu'elle se retrouve seule dans cette maison, chose qu'elle a beaucoup redoutée, mais maintenant aucun de ses fantômes ne lui semble menaçant. Prin est là, et aussi Gunn le Cornemuseur, Clowny Macpherson, ainsi qu'une autre Morag, plus jeune. La présence, sentie ou imaginée, d'êtres réels ou fictifs, de nombreuses versions d'elle-même se mêlent, communient ici, dans sa tête, dans cette chambre au papier maculé par les ans. Dehors, une pluie fine se met à tomber et une odeur de terre mouillée, d'herbe et de lilas des prairies entre par la fenêtre ouverte.

Au réveil, Morag ne sait plus où elle est.

« Morag ! »

Cette voix de femme, Morag prend tout à coup conscience qu'elle est réelle, qu'elle ne

fait pas partie d'un rêve ou d'un cauchemar. Elle descend l'escalier, encore tout endormie, et découvre Mme Winkler, hideusement frêle en apparence, bien qu'elle soit probablement aussi coriace qu'une racine de pissenlit, en réalité, pour avoir survécu si longtemps.

« Téléphone, Morag, c'est l'hôpital. Y veulent que t'y ailles, tout de suite.

— Y a-t-il moyen d'avoir un taxi, madame Winkler ?

— Ma foi, j'pourrais pas t'dire, dit Mme Winkler, l'air perplexe. Mais à pied c'est pas loin, tu sais. »

Mais quand Morag arrive à l'hôpital, Christie Logan a déjà rejoint ses ancêtres.

Quand Prin est morte (cela semble déjà si loin), Morag a dû se charger de tout organiser pour les funérailles. Christie n'a absolument rien fait. N'empêche qu'il était présent, et qu'ils ont veillé Prin, tous les deux assis à la table de la cuisine, devant une bouteille de whisky. Maintenant il n'y a plus personne. Morag prend les mesures nécessaires, comme un automate, sans réfléchir, sans même penser à son deuil.

Les sapins aux larges branches noires sont les mêmes, mais la grande et morne bâtisse en bois a changé. Elle a été repeinte d'un vert pomme criard. Le panneau « Pompes funèbres Cameron » a disparu. À la place, il y a une enseigne au néon d'un rouge écarlate avec des lettres gigantesques, laquelle

semble à première vue indiquer qu'on a affaire à quelque secte évangéliste pratiquant le culte de la publicité.

JAPONICA CHAPEL

En dessous, en lettres plus discrètes, on lit ces mots :

Parking gratuit pour les clients

Mourez aujourd'hui, vous êtes sûrs d'avoir un parking à perpétuité. Une bonne affaire. Morag a téléphoné avant de venir, si bien qu'elle est attendue. Un homme courtaud, énergique, bâti comme un tonneau, vêtu d'un pantalon brun clair et d'une chemise à carreaux jaunes et bruns, bondit à sa rencontre.

« Monsieur Jonah ? s'enquiert-elle.

— C'est moi, claironne-t-il. Hector Jonah. À votre service, mademoiselle Gunn. Vous permettez que je vous appelle Morag ? Vu que vous êtes d'ici et que j'ai lu vos livres, c'est comme si je vous connaissais déjà. Ici, on ne fait pas de façons. Bien sûr, il y en a qui en font, mais je ne suis pas de ceux-là, à moins, évidemment, que le client ne préfère quelque chose de plus formel, auquel cas je me fais un plaisir de l'obliger.

— Oui... bien sûr, comme vous voulez.

— Moi, je viens de vous le dire, c'est Hector. Mais entrez, entrez donc. »

Le bureau est petit, mais il y règne un ordre méticuleux. Le plancher est recouvert d'un linoléum à carreaux bleus et cerise. Un

bureau imposant occupe une grande partie de la pièce. Il y a un fauteuil pivotant pour Hector et deux maigres fauteuils en skaï pour les clients.

« Vous savez, poursuit Hector, quand j'ai appris la mort de ce bon vieux Christie, ça m'a fait de la peine. C'est vrai que je ne l'ai pas très bien connu moi-même, mais...

— Personne ne le connaissait vraiment, Hector. Il a vécu presque toute sa vie dans cette ville et tout le monde le connaissait de vue, l'appelait Christie, mais personne ne le connaissait vraiment, ni ne lui parlait beaucoup, à dire le vrai. »

Hector, qui se dirige vers l'armoire, s'arrête en chemin.

« Et pourquoi donc, selon vous, Morag ?

— Oh, vous savez, c'était l'éboueur de la ville, le Charognard, comme on l'appelait à l'époque, avec le mépris qui allait avec. Il était plus ou moins considéré comme un franc-tireur, mais ça, vous le savez sûrement.

— Ma foi, moi, comme je vous l'ai dit, j'ai jamais su grand-chose de lui, dit Hector sans se mouiller. Des ouï-dire, c'est tout. Puis-je vous offrir un petit verre de sherry, Morag ? Ou alors du rye ? Mais en général les dames préfèrent le sherry, vu que c'est... disons plus doux. »

Morag sourit, inexplicablement émue par son côté m'as-tu-vu, son numéro de relations publiques, et par l'authentique sollicitude qui se cache derrière le clinquant et le vernis du personnage.

« Pas cette dame-là, dit-elle. Vous pouvez me verser un rye bien sec. Merci. C'est très gentil à vous.

— Oh, pas vraiment, en réalité, dit Hector, apparemment mû par le remords. Ça fait partie du business. Quoique normalement je le dirais pas. D'un autre côté, la plupart des gens qui entrent ici sont dans un sale état, évidemment affligés et tout, disons un peu sonnés du fait qu'un de leurs proches a quitté cette vallée de larmes. Alors ils ont besoin d'un petit remontant, ceux qui ne font pas partie d'une ligue antialcoolique, et croyez-moi ils sont nombreux. Vous pensez peut-être que ça ne fait pas très sérieux, ce que je vous dis, mais, dans ce métier, il faut bien se laisser aller de temps à autre à rire un peu, ou bien alors on finit par se taper la tête contre les murs, moi je vous le dis. Vivre toute la sainte journée en compagnie des morts n'est déjà pas facile, pour être franc, mais, avec les parents, c'est encore plus difficile parce que, ou ils s'effondrent ou alors ils serrent les dents, et ils sont si fragiles, si tendus qu'on a l'impression qu'à tout moment ils vont craquer, qu'il suffirait de souffler un peu fort pour qu'ils se brisent comme un verre qui tombe par terre. Je suppose que je ne devrais pas parler comme ça, mais, vu que vous êtes écrivain, cela me paraît naturel de parler, encore que, dans ma profession, vous savez, il faut être discret, très discret, autrement dit faut apprendre à la boucler. C'est que vous avez l'air de plutôt mieux vous contrôler que la moyenne, Morag. »

Celui-là, il apprendra à la boucler le jour où il mangera des pissenlits par la racine. Mais il y a tout de même quelque chose de sympathique, chez Hector.

« Je ne me contrôle pas mieux qu'un autre, dit Morag, j'ai pas la même façon de le montrer, c'est tout. Il y a longtemps que Niall Cameron est mort ? »

— Quelques années, dit Hector. Vous le connaissiez ?

— Oui. Je le connaissais. Je suis allée à l'école avec une de ses filles. C'était un type bien.

— À ce qu'il paraît, oui, dit Hector, mal à l'aise, même si la boisson a fini par le tuer. Je veux dire... oui, c'était un brave homme. Mais il n'avait plus très envie de vivre, n'est-ce pas ? »

Morag rit, mais son rire a une drôle de résonance, dans ce décor, si bien qu'il paraît plus choquant et plus amer qu'elle ne l'aurait voulu.

« Je suppose qu'il en avait envie et pas envie en même temps, dit-elle. C'est un trait assez répandu, par ici. »

Être ou ne pas être — c'est bien la question. La bataille qui se livre sur le terrain de la pensée, le terrain miné de la pensée. Niall. Lachlan. Lazare. Piquette. Prin. Christie. Jules ? Morag ?

« Mme Cameron et Rachel, elles ont déménagé il y a quelques mois de ça, sur la Colline, dit Hector. Mme Cameron disait toujours

qu'elle vous avait connue pas plus haute que trois pommes. Mais jamais devant Rachel, ce qui fait que je me suis toujours demandé pourquoi. C'était après que votre deuxième livre était entré à la bibliothèque municipale.»

La boulangerie Parsons — Morag y allant pour acheter des beignets à la confiture pour Prin. Mme Cameron et Mme McVitie. Pauvre petite — elle ne va donc jamais chez le coiffeur, et ces robes qui lui arrivent à la cheville à cette pauvre petite. Morag derrière le comptoir, chez Simlow — le tailleur qui aurait été si joli sur une femme de trente ans plus jeune que Mme Cameron, et Stacey courant, s'enfuyant du magasin tellement elle avait honte.

« Ouais. Ben vous avez eu raison de vous poser la question. Ce n'était pas tout à fait comme elle le racontait. Dites-moi, Hector, j' imagine qu'on n'appelle plus ça le Dépotoir, si? »

Hector, derrière son bureau, pivota doucement dans son grand fauteuil mobile, et lui lança un regard de biais.

« Vous voulez dire... la Décharge municipale? »

— Oui. C'est ça. La Décharge municipale. Alias le Dépotoir. C'est là que Christie devrait être enterré.

— Doux Jésus, dit Hector, vous plaisantez, j'espère? Vous devez savoir que...

— Oui. Je sais. Ne vous en faites pas. Tout va bien. Je sais qu'on ne peut pas enterrer les

gens comme ça, n'importe où. Seulement... quand Prin est morte, Christie a dit qu'il aurait aimé l'enterrer au Dépotoir. C'est difficile à expliquer, je sais, mais il ne voyait pas les choses comme nous. Et lui-même avait déjà enterré quelqu'un, là-bas. Au Dépotoir.

— *Quoi ?*»

Morag sourit. C'est à Christie, en réalité, qu'elle aimerait parler de ça. Mais là où il est, il ne risque pas de lui répondre, ni même de l'entendre.

« Pas de panique. Cela s'est passé il y a très longtemps. Je ne crois pas qu'il ait eu l'intention de me le dire. Ça lui a échappé, c'est tout. C'était un bébé avorté, je l'ai compris plus tard, enveloppé dans du papier journal entouré d'une ficelle et qu'on avait mis avec les ordures. Pas très malin de leur part, quand on y réfléchit, mais faut croire que la famille ne devait pas raisonner très juste à ce moment-là. La ficelle a dû se défaire. Il n'a pas dit de quelle famille il s'agissait. Seulement que la fille avait probablement assez souffert. Je n'ai jamais su qui c'était, ni ce qu'elle est devenue. Et elle n'a jamais su que son enfant inachevé avait trouvé une sépulture. »

Elle ne mentionne pas que des années plus tard un autre enfant inachevé y a trouvé une sépulture, lui aussi.

Hector la regarde comme s'il essayait de voir au-delà d'elle, mais peut-être est-ce précisément ce qu'il tente de faire.

« Je n'ai jamais entendu parler de ça.

— Personne ne l'a jamais su, à part Christie et moi, et aussi... bref. Ça n'a plus d'importance.

— Je me disais que vous voudriez sans doute le faire incinérer, dit Hector. C'est-à-dire que c'est plus moderne...

— Non, dit Morag gentiment, mais avec fermeté. Je tiens à ce qu'il soit enterré dans le cimetière de Manawaka, à côté de sa femme. Il y a une petite pierre à cet endroit, pour Prin. J'en veux une autre. En granit gris. Avec leurs deux noms. Je sais, ce n'est pas grand-chose. Mais c'est ce qu'on va faire.

— Très bien. Oui, aucun problème, je m'en occupe.

— Ah ! Autre chose, Hector... est-ce que vous connaîtriez un cornemuseur, par hasard ?

— Doux Jésus, murmure Hector. Un *quoi* ?

— Un cornemuseur. Au cimetière je ne veux pas de service religieux ni de discours. Juste un cornemuseur.

— Dans quoi me suis-je encore fourré ? dit Hector. Et si on organisait un service religieux ici d'abord, quelque chose de court, qu'en pensez-vous ? Et ensuite là-bas, juste les quelques mots de la fin. »

Le Service des morts. *Car je suis un étranger auprès de vous, de passage ici-bas, comme tous mes ancêtres avant moi.*

« D'accord, Hector. Mais pas ici — sans vouloir vous offenser. À l'Église unie de Dieu, si le pasteur consent à prononcer les mots

d'usage sur la dépouille de Christie, qui n'a jamais mis les pieds à l'église.

— Pas de problème. » Hector est soulagé.
« Alors c'est entendu ?

— Non. Je veux quand même le cornemuseur. »

Hector, qui pensait qu'elle se contrôlait mieux que la plupart des gens. Là, il se dit qu'il a affaire à une folle, c'est sûr. Il soupire, mais se montre à la hauteur de la situation.

« Ma foi, il y a bien Scotty Grant, qui a coutume de sortir sa cornemuse quand arrive le printemps. Il en joue en marchant de long en large dans son jardin ; mais je ne sais pas si... J'essaierai, en tout cas. »

Morag se lève.

« Merci, Hector !

— De rien, dit Hector. À votre service. »

Puis, prenant soudain conscience de l'absurdité de ces dernières paroles, tous deux éclatent de rire.

Morag fouille la maison de la rue de la Colline. Finit par trouver les seules choses ayant appartenu à Christie qu'elle veut garder. Quatre livres. Deux lourds volumes — *Les poèmes d'Ossian — Version gaélique originale, avec une traduction littérale en anglais et un commentaire sur l'authenticité des poèmes par le Révérend Archibald Clark, pasteur de la paroisse de Kilmallie, suivie de*

l'adaptation de Macpherson, en 2 volumes, 1870. Et aussi deux petits livres. Le 60^e Régiment d'artillerie canadien, 1919. Et Les Clans et Tartans d'Écosse. Elle y cherche le mot noir dans le glossaire gaélique. Le livre dit *dubh, dhubh, dhuibh, dhuibhe, dubha*, mais omet d'indiquer dans quelles circonstances chacune de ces formes est usitée. Morag Dhu. Elle ne trouve partout qu'ambiguïté.

Les funérailles de Christie Logan ont lieu par un matin sans nuages, sous un ciel d'un bleu clair lavé de frais par les récentes averses. À l'église, il n'y a ni musique ni oraison, rien que le service minimal, les paroles traditionnelles. Au cimetière de Manawaka, en haut de la colline, le vent souffle, brûlant, poussièreux, charriant le parfum douceâtre écoeurant des pivoinés, mais aussi la bonne odeur âcre et sèche des grands sapins sombres aux branches basses qui veillent sur ces lieux comme des anges de lumière. Loin en contrebas, on entend l'eau ambrée, peu profonde de la rivière Wachakwa rouler sur les cailloux.

Puisqu'il a plu au Père Tout-Puissant de rappeler auprès de Lui l'âme de notre frère défunt, nous livrons son corps à la terre...

Les mots sont murmurés avec une bienveillante maladresse par un jeune pasteur dont Christie Logan n'était manifestement pas le frère, bien que ce ne soit aucunement la faute du pasteur. Peut-être même se demande-t-il qui était ce Christie, peut-être

aimerait-il le savoir, si Morag pouvait se résoudre à parler du passé. Mais ce n'est pas possible, pas maintenant, pas ici.

Puis le pasteur et les porteurs (tous des inconnus, qu'Hector a persuadés de servir) s'en vont. Seuls demeurent Morag et Hector, ainsi qu'un autre.

Scotty Grant n'est pas aussi vieux que Morag se l'était imaginé. C'est, à vrai dire, un bel homme d'une soixantaine d'années, avec le cou et les bras cuivrés de qui a passé la majeure partie de sa vie au grand air, à se battre avec la terre qu'il a maintenant vendue ou, si ses espoirs se sont réalisés, ce qui est peu probable, transmise à ses fils. Il porte une chemise de travail bleue, à col ouvert, et un pantalon gris fripé. C'est aussi bien — un kilt dans ce contexte aurait semblé un peu grotesque. Peut-être cela sera-t-il une farce, de toute façon. Est-ce que Christie aurait ri?

« Vous êtes sûre que c'est ce que vous voulez? » demande Scotty d'un air incertain.

Morag le foudroie du regard, en colère parce qu'elle n'est pas encore capable de pleurer. Mais elle ne doit pas s'en prendre à lui.

« Oui, monsieur Grant... s'il vous plaît. »

Il porte la cornemuse à ses lèvres et le grave murmure du bourdon se fait entendre. Puis il attaque un air, et arpente la colline d'un pas rythmé tout en jouant. Et Morag sait alors, avec une grande force de conviction, que ce sont bien là les vraies funérailles de Christie.

Et Gunn le Cornemuseur, c'était un grand costaud, un homme au cœur pur dont la voix résonnait haut et fort, qui avait du courage à revendre et une sacrée force de conviction.

Le cornemuseur joue «Les Fleurs de la forêt», le pibroch traditionnel, la complainte pour les morts, sur la tombe de Christie Logan. Et c'est à ce moment-là seulement que Morag donne libre cours à son chagrin.

DIX

Les saules des bords de la rivière étaient passés du vert argent au vert doré par l'alchimie de l'automne. Les érables commençaient à se parer d'une gamme infinie de roux, pourpre, écarlate, rouge pâle. L'air devenait vif, annonciateur de gel. Le soir, Morag allumait le poêle à bois. Ce serait bientôt au tour de la chaudière.

Elle avait travaillé toute la journée, sans avoir à se creuser la tête, les mots venant d'eux-mêmes, jaillissant, si vite même qu'elle avait du mal à suivre sur les touches. Une sensation bizarre. Comme si quelqu'un d'autre dictait. Ce qui n'était pas vrai, bien sûr, mais c'était l'impression qu'elle avait. Où était le personnage et qui était-il ? Peu importait. Ce n'était pas son problème. Possession ou auto-hypnose — cela ne faisait aucune différence. Il n'y avait qu'à laisser venir.

À la tombée de la nuit, Morag avait une crampe à la main droite. La crampe de l'écrivain — une blague. Non, cela se produisait parfois. Il fallait s'arrêter. Sortir, marcher, se détendre un peu.

Descendant vers la rivière, à travers les hautes herbes que personne ne tondait plus, Morag comprit ce que ce jour avait de particulier. C'était là, en elle, une idée vague, mais ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle le vit. Il n'y avait pas d'hirondelles. Hier encore on les voyait strier l'air à toute allure. Mais là, c'était fini. Comment savaient-elles quand partir, et pourquoi partaient-elles toutes

ensemble, toutes sans exception? Pas de retardataires, aucune qui ait une notion imparfaite du temps ou de la saison. Hier ici, parties aujourd'hui. Il y avait peut-être une raison, mais elle aimait autant ne pas la connaître.

De retour dans la maison, Morag se mit à feuilleter les livres qu'elle avait commandés et qui venaient d'arriver, des livres sur les herbes et les fleurs sauvages. L'un vous apprenait tout ce qu'il y avait à savoir sur les plantes de la région, lesquelles, bouillies ou crues, pouvaient assurer votre subsistance s'il vous arrivait de vous perdre dans les bois. Ou, à défaut, comment les préparer pour en faire de véritables mets.

Minute. Et les plantes vénéneuses, alors? Morag alla rapidement au chapitre en question. Oh ciel! ne jamais tenter de cueillir des champignons sauvages à moins de s'y connaître vraiment — c'était apparemment la règle numéro un. L'Ange destructeur. Un nom de l'Ancien Testament, terrible. Quel beau nom! Un champignon épouvantable. Et la ciguë d'eau? Aucun antidote connu. Aux yeux inexpérimentés de Morag, ça ressemblait à s'y méprendre à de la carotte sauvage. Même famille — persil sauvage. Mais personne n'irait s'amuser à manger de la carotte sauvage, tout de même? Il n'empêche, supposons qu'on confonde la très mortelle ciguë d'eau avec quelque innocente plante comestible? Symptômes très fâcheux. « Vomissements, coliques, vertiges et perte de conscience, suivis de convulsions violentes, et, pour finir, mort du sujet. » Très réjouissant, vraiment.

MORAG (convoquant le fantôme): Catharine, je parie que vous saviez ce qu'était la ciguë d'eau. Et la reconnaître. Ce n'est pas vous qui auriez fait bouillir une méchante potée de ciguë en pensant avoir affaire à du chou gras. Mais vous n'aviez donc jamais peur qu'un de vos enfants vous revienne un beau jour en mâchonnant une plante mortelle? Comment faisiez-vous pour ne pas craquer à cette idée?

CATHARINE PARR TRAILL: L'ignorance, ma chère, engendre la peur et l'inquiétude. J'ai eu bien soin d'apprendre toutes ces choses à mes petits, de les éclairer dès leur plus jeune âge sur les dangers à éviter dans nos bois et nos belles forêts. Tout petit, un enfant est très vite capable de reconnaître les plantes. Et moi j'avais l'esprit assez tranquille pour me consacrer à des tâches plus urgentes. Vous, si je peux me permettre, vous auriez tendance à voir des dangers partout.

MORAG: Ça, vous pouvez le dire, que je vois des dangers partout, mais vous savez pourquoi? Pour m'éviter de penser aux vrais dangers, voilà pourquoi. Laissez-moi donc m'inquiéter en paix des possibles dangers de la ciguë d'eau, douce Catharine, car elle ne pousse vraisemblablement pas dans ces parages. Laissez-moi à ma peur des loups voraces et des vipères aux crocs empoisonnés, puisque leur rareté dans la région est bien connue. Ce sont mes démons intérieurs, voilà ce qu'ils sont. Mais il y a une chose que je vais cesser de faire, Catharine. Je vais cesser de me culpabiliser parce que je ne serai jamais aussi travailleuse, ni aussi bien

informée, ni à tous points de vue aussi extraordinaire que vous l'étiez. Et je ne serai jamais plus désireuse non plus d'être comme Okay et Maudie, qui travaillent comme des bêtes, à la sueur de leur front. Même Pique, grands dieux, qui bosse du matin au soir comme caissière dans ce fichu supermarché, et qui, quand elle rentre, doit encore nourrir des poulets piaillants, laver la vaisselle, désherber le potager, etc. Je ne suis pas faite comme vous, sainte C., ni comme ces jeunes, du reste. Je me situe quelque part entre les deux. Et pourtant, à ma façon, j'ai travaillé sacrément dur, moi aussi, et je n'ai pas fait tout ce que j'aurais aimé faire ; mais je ne me suis pas non plus repliée comme un éventail en papier. On ne me verra jamais labourer cette fichue terre, mais c'est tout de même une sorte de jardin que j'ai là, même si ce n'est qu'un jardin de fleurs sauvages. Il en faut. Et pas seulement pour des gens comme moi. Je ne chercherai plus à être une pionnière de jadis ou d'aujourd'hui. Adieu, donc, douce sainte — dorénavant je ne vous invoquerai plus. Du moins je l'espère, pour vous autant que pour moi.

C. P. TRAILL (d'une voix lointaine, à présent, et qui faiblit rapidement) : Face à un problème grave, surtout ne pas rester assise les bras croisés à se lamenter désespérément ; mieux vaut se lever et faire quelque chose.

MORAG : Je m'en souviendrai.

Quand Pique, Dan et les Smith arrivèrent, ce soir-là, Morag était encore plongée dans ses livres, celui sur les plantes et les fleurs sauvages, cette fois.

« Ça m'a l'air passionnant, dis donc ? déclara Pique. C'est quoi, Ma ? Un livre porno ? Tiens, un livre sur les *herbes* ? »

— Exact, dit Morag. Sais-tu que, d'après un livre que j'ai lu récemment, les Esquimaux ont vingt-cinq mots pour désigner la neige, alors qu'ils n'en ont qu'un seul pour fleur ? Pourtant, il pousse des myriades de fleurs sauvages, chez eux, pendant le peu d'été qu'ils ont. Il est essentiel pour leur survie de connaître les différentes formes que peut prendre la neige, alors que connaître les différentes espèces de fleurs sauvages ne l'est pas. Pour nous non plus il n'est pas essentiel de connaître les plantes sauvages pour survivre, du moins plus maintenant, ou pas encore. Mais bon, elles sont là quand même. Étonnant, non ? »

Okay sourit bêtement, mais Maudie réagit aimablement.

« Je trouve ça super, Morag, d'avoir envie de les connaître. »

— Oh, ne crois pas ça, dit Pique en riant. Je parie qu'elle ne pourrait pas en identifier plus d'une demi-douzaine. Ce sont les noms qui la fascinent. Pas vrai, maman ? »

Cette fille me connaît.

« Si, admit Morag. Je crois bien que tu as raison. Mais écoute ces noms. »

Tom parut plus intéressé que les autres. Il s'approcha et se pencha sur le livre pendant que Morag lisait tout haut. Dan et Pique sortirent leurs guitares et entreprirent de les accorder. Okay alla tranquillement dehors jeter un œil à l'échelle de la jetée de Morag qu'il avait offert de réparer. Maudie sortit son éternel et admirable tricot, en murmurant qu'il fallait qu'elle finisse le chandail d'Alf avant les grands froids.

« Tiens, écoute ça, Tom.

Potamot crépu
Pâturin
Herbe aux sorcières
Amarante charnue
Silène de nuit
Spirée ulmaire
Lythrum salicaire
Langue-de-chien
Glécome lierre
Prunelle
Morelle noire
Achillée sternutatoire
Antennaire négligée
Armoise vulgaire
Vergerette du Canada
Gnaphale visqueuse
Épervière orangée

— Ça alors, dit Tom, c'est super. »

Lui et Morag échangèrent un regard plein de jubilation et de reconnaissance mutuelle. Mais cet agréable moment ne devait pas durer.

« Nous avons acheté notre premier cheval, Morag, dit Dan.

— Vraiment? Quelle sorte?» Non qu'elle s'y connaisse.

« Un palomino hongre. Mesure... On l'a eu pour deux cent soixante-quinze dollars.

— *Tu* l'as eu, c'est *toi* qui as payé, dit Pique, d'un air pas vraiment réjoui.

— Ce que tu veux dire, c'est que ça m'a quasiment foutu sur la paille, dit Dan, en fronçant les sourcils. Alors pourquoi ne le dis-tu pas?

— Eh bien, oui, ça t'a mis quasiment à sec. »

Morag, pensant à Pique derrière sa caisse, eut soudain une bouffée de colère à l'égard de Dan. Surtout pas. Ça ne la regardait pas.

« Eh bien, s'entendit-elle dire tout de même, c'est sûrement un très bon cheval, mais j'imagine que ce n'est pas précisément ce que recommande le *Magazine de l'éleveur de chevaux* quand on a décidé de se lancer dans l'élevage.

— Oh toi, Ma, n'te mêle pas de ça », lança Pique, furieuse.

Okay entra dans la maison à cet instant et, sentant qu'il y avait de l'eau dans le gaz, eut aussitôt pour réaction de trébucher sur la chaise berçante, laquelle se renversa, les pattes de la chaise manquant ses yeux de très peu, vu qu'il n'avait pas ses lunettes.

« Fais gaffe, papa, dit Tom.

— Toi je t'ai pas sonné », dit Okay avec une brutalité inaccoutumée.

Okay élevait si rarement la voix en parlant à Tom que Morag en fut choquée. De toute évidence, tout n'était pas rose chez les Smith en ce moment.

Ne t'en mêle pas. Avance avec précaution, Morag.

Les yeux sombres de Dan trahissaient l'effort qu'il faisait pour contenir sa propre colère. Vis-à-vis de Morag, pour avoir ouvert sa grande gueule. Vis-à-vis d'Okay pour l'avoir interrompu, peut-être même aussi à vis-à-vis de Pique pour l'avoir défendu alors qu'elle était loin d'être contente de son achat.

« Les poulinières viendront plus tard, dit-il d'une voix basse et dangereusement sourde qui rappela Jules à Morag. On peut se passer d'un étalon. C'est un service qui peut se louer. Alors qu'avec le palomino, je peux donner des leçons d'équitation. Il est calme, et on lui a appris à se tenir. Il est un peu grand pour les enfants en dessous de onze ou douze ans, mais pour les autres il est parfait.

— Moi je pense que tu l'as pris surtout pour le monter toi-même », dit Pique.

Dan se tourna vers elle, hors de lui.

« Si je l'avais pris pour moi, tu ne crois pas que j'en aurais choisi un plus grand, et plus fougueux ?

— De toute manière, j'y comprends rien, dit Pique. J'y connais rien en chevaux. J'ai jamais appris.

— Eh bien, c'est le moment ou jamais.

— Merci. Sans façon. »

Les ancêtres de son père, chevaliers des Prairies, jadis. Elle n'a jamais appris. Bon, et après? Était-ce si important? Non, sauf que c'était une bête mythique. Qui représentait quoi? Beaucoup diraient la virilité, l'orgueil mâle, mais on pouvait y voir aussi un symbole de liberté.

Okay et Maudie étaient tous deux des êtres foncièrement pacificateurs, ne différant que dans la mesure où une colère exprimée rendait Maudie malade, physiquement, au point d'être parfois obligée de se précipiter aux toilettes pour vomir, même si elle se déclarait convaincue (et mentalement l'était sans aucun doute) de la nécessité d'exprimer ouvertement sa colère avant que celle-ci ne vous ronge les sangs; alors qu'Okay pensait qu'on pouvait y faire face sans l'extérioriser, ce qui ne l'empêchait pas, au besoin, de descendre dans l'arène pour essayer de calmer le jeu.

« En ce qui me concerne, le cheval est O.K., dit Okay. Si Dan veut le monter, Pique, je ne vois pas ce qu'on peut y trouver à redire. Mais Dan et moi on va aussi faire autre chose, Morag. C'est Royland qui nous en a donné l'idée. »

Il avait habilement fait dévier la conversation de la zone dangereuse. Bravo, Smith.

« C'est quoi, votre idée? demanda Morag.

— Eh bien, on parlait avec Royland, l'autre jour, et il m'a engueulé. Il a dit que si on avait l'intention de faire autre chose que de

cultiver un jardin potager, ce dont, comme il dit, n'importe quel imbécile est capable à condition d'être prêt à travailler un peu, et si on envisageait sérieusement d'exploiter une ferme, alors il serait temps de s'activer un peu plus. D'abord, nous procurer de l'argent par les moyens dont nous disposons, moi en écrivant davantage de ces éternels articles scientifiques — ce qui n'est pas mon passe-temps favori, mais ne me dérange pas outre mesure, une fois que je m'y suis mis — et Dan en travaillant en ville cet hiver. Ensuite, au printemps, il faudrait que Dan et moi on trouve du travail chez un fermier des environs, pour l'été. Dan connaît les chevaux, mais il y connaît rien en agriculture. Royland dit que Charlie Greenhouse ne trouve personne pour l'aider à la ferme — il a soixante-cinq ans et compte prendre sa retraite et déménager à McConnell's Landing dans un an ou deux — et qu'il nous embaucherait probablement. *C'est une espèce de vieux grigou*, a dit Royland, *et vous n'allez pas beaucoup l'aimer, mais il a cultivé la terre toute sa vie et il s'y connaît mieux que personne.* »

Tout coléreux et rebutant qu'il fût, et Charlie Greenhouse l'était, sans aucun doute, il pouvait leur enseigner des tas de choses qui ne se trouvaient pas dans les livres. Certes, ils ne le trouveraient pas facile à vivre. Charlie détestait les arbres, qu'il considérait comme l'ennemi naturel de l'homme. Il semblait aussi détester la terre, mais au moins en savait-il assez pour ne pas essayer de la combattre par des moyens impossibles. Charlie rappelait à Morag certains fermiers des Prairies... il luttait avec la terre comme Jacob

avec l'Ange du Seigneur, jusqu'à ce qu'enfin (peut-être) elle lui accorde ses bienfaits. Okay et Dan ne partageraient pas le point de vue de Charlie. Ils étaient différents — ils avaient vu Carthage ; ils avaient parcouru les rues d'Ascalon ; ils avaient une idée de ce qu'était Babylone, la grande cité où l'on faisait commerce d'or, d'argent et d'âmes ; ils avaient été dans la fosse aux lions ; ils avaient eu des visions semblables à celles qu'avait eues le prophète Daniel tandis que Balthazar festoyait. C'était dans l'ignorance la plus totale qu'ils étaient revenus au terroir, peut-être dans l'attente de miracles qui n'auraient pas lieu, mais au moins considéraient-ils la terre comme un don à préserver et non comme un fléau.

Morag se tut un moment, ne voulant pas parler de peur d'en dire trop, trop tôt.

« Ça va aller, va », dit-elle enfin, ne sachant pas si c'était vrai ou non, mais le souhaitant.

Et Pique, dans tout ça ? Elle n'était pas vraiment chez elle, ici. Peut-être ne le serait-elle jamais. Liée à Dan, mais jusqu'à quel point ? Fallait-il qu'elle reparte, qu'elle se remette en route ? Pour combien de temps ?

Pique prit sa guitare et se mit à chanter. Un espace de silence se fit autour d'elle, comme si tous, tous ceux qui étaient dans la pièce, ici, maintenant, voulaient la toucher, l'étreindre, mais ne pouvaient pas, n'osaient troubler son besoin de s'isoler. Elle se mit à chanter une des chansons de Jules, la chanson de Lazare. Sans que sa voix faiblisse, alors qu'elle pleurait.

Au matin, groggy d'insomnie, Morag sortit de la maison pour se rafraîchir les idées. Il faisait carrément froid. L'automne touchait à sa fin. L'hiver arrivait. Assise sur la jetée, Morag eut soudain conscience d'un son reconnaissable entre tous au-dessus de sa tête. Très haut dans le ciel, elles volaient en formation en V, les meneuses en tête, le vol retentissant de ce cri rauque, profond, sonore et soutenu qu'aucun mot ne saurait saisir mais qui ne peut pas s'oublier. Un son et un spectacle d'une splendeur telle qu'on ne peut y répondre que par le silence. Lorsque ces oiseaux partaient, l'hiver était sur le point de faire son apparition. Quand ils revenaient, on savait que c'était le printemps.

Un vol d'oies sauvages en route vers le sud.

FILM DES SOUVENIRS :
LA TERRE PROMISE

«Tu ne vas pas lire les critiques?» demande Ella.

Walton & Pierce lui ont fait suivre une liasse de coupures de presse sur *Jonah*. Morag les a parcourues, puis mises de côté. Elles semblent favorables dans l'ensemble. Et puis après?

«Si, si, Ella. Plus tard. Mais je n'arrive pas à sauter de joie.

— Et sa parution au Club du livre du mois, alors? Ça ne te donne pas un tout petit peu de joie quand même?

— Si. »

Mais non, il n'y a rien à faire. Milward Crispin, son fidèle agent, lui a téléphoné de New York. *Jonah* a été choisi pour le Club du livre du mois, *Les Ravages de l'innocence* et *La Fille de Prospero* vont paraître en livres de poche, et une option sur les droits cinématographiques des *Ravages* a été prise. Ce projet-là a peu de chances d'aboutir, dit Crisp, mais l'option à elle seule rapporte de l'argent. L'avenir paraît radieux. Morag, pendant ce temps, voit tout en noir. Il y a déjà un mois qu'elle et Pique sont à Toronto, chez Ella et Mort, depuis la mort de Christie, en fait. Ella vient d'avoir des jumeaux, et elle est complètement débordée. Elle n'arrête pas de dire à Morag que c'est vraiment chouette qu'elle soit là pour l'aider, pendant que Morag lave des couches ou de la vaisselle, ou tient un bébé qui hurle de faim dans ses bras en attendant qu'Ella ait fini de nourrir l'autre. En fait, elle a besoin de Morag à peu près autant que d'une bonne grippe. Deux personnes de plus dans les pattes, et Morag qui n'a pas plus d'entrain qu'un ballon crevé.

« Ella, il va falloir que je me bouge le cul et que je décide quoi faire. Tu es bien bonne de nous avoir prises chez toi comme ça, mais...

— Dis, voudrais-tu être assez aimable pour la fermer, dit Ella. Avant de culpabiliser tu pourrais au moins attendre que Mort et moi on te regarde de travers, tu ne crois pas ?

— Bon. D'accord. Je suis désolée. »

Un mot vraiment inutile, Désolé. C. Logan. Christie, tu faisais parler les ordures—tu lançais ces os pourris comme des dés ou comme des objets rituels ayant un pouvoir magique. Mais toi, tu avais un vrai don de voyant. Et moi? Est-ce que je fais seulement semblant de voir, quand j'écris? Qu'ai-je donc compris de toi, Christie, avant qu'il ne soit trop tard? J'ai raconté des histoires à ma fille, à ton sujet, mais jamais je ne l'ai emmenée te voir. J'ai bâti une légende autour de toi pendant que l'être vivant que tu étais restait là, tout seul, dans cette maison qui tombait en poussière.

Morag passe ses journées comme un zombie ou une somnambule. En fait elle n'a envie que de ça, dormir. Elle découvre qu'elle peut dormir autant qu'elle veut, même le jour. L'insomnie serait presque souhaitable, ne serait-ce que pour lui prouver qu'elle est toujours en vie. Elle se réveille chaque matin en pensant à sa propre mort. Lorsqu'elle se lève, elle tousse à en avoir la nausée. Mortimer s'en inquiète, lui dit qu'il faut qu'elle arrête de fumer et lui propose de lui faire une ordonnance pour une faible dose de tranquillisant. Elle promet (hypocritement) de fumer moins, mais refuse les cachets, par peur d'en devenir aussitôt dépendante. Pour Pique, ce sera bientôt la rentrée des classes. Où? Morag se refuse à affronter le problème. La Celte noire l'a, de toute évidence, prise à la gorge, et n'a pas la moindre intention de lâcher prise. Morag Dhu.

La grande ville ajoute à la déprime de Morag. Elle refuse d'aller s'y promener, per-

suadée qu'elle va se retrouver devant l'immeuble où elle a vécu, jadis, avec Brooke, ou qu'elle le rencontrera dans la rue, bien qu'il n'habite probablement plus là. Elle ne s'y aventure qu'une seule fois. Elle passe rue Jarvis, devant le meublé où Jules habitait dans le temps. À quoi s'attendait-elle? Pensait-elle pouvoir le faire se matérialiser devant elle?

Sauvez-moi, ô Dieu, car les eaux déferlent sur mon âme. Psaume 69.

Ce n'est pas Dieu, toutefois, qui lui fournit un début de solution, en fin de compte, mais l'agence immobilière Goldenrod. Ou bien est-ce bel et bien le destin qui avance masqué?

Il est tard dans la matinée, et les jumeaux sont momentanément endormis. Morag et Ella sont en train de prendre un café. Pique dessine avec des craies de couleurs sur de grandes feuilles de papier. Morag jette un œil à la page « petites annonces » du journal.

Agence immobilière Goldenrod

À vendre — près de McConnell's Landing : ferme de 32 hectares sur la rivière, bon puits, maison avec quatre chambres solidement bâtie en rondins, intérieur à rafraîchir, sous-sol avec chaudière comme neuve, forcé de vendre — À saisir, pour une vie de détente dans un cadre rustique. Appelez Steve Harchuk.

Cette annonce frappe Morag comme la foudre divine entre les deux yeux.

« Ella... je sais ce que je vais faire. Je vais acheter cette ferme-là, si elle est dans mes moyens.

— Tu vas *quoi*? Morag, tu as perdu la tête.

— Fais voir, maman, s'écrie Pique, en bondissant sur ses pieds. Est-ce que c'est une vraie ferme? Je pourrai avoir un chien?

— Écoute, Morag, poursuit Ella, pardonne mes cris d'alarme, mais tu ne crois pas que tu risques d'être un peu isolée? Tu vas vraiment apprendre à conduire? Et puis d'ailleurs, quand on veut acheter une maison, et plus encore une ferme, est-ce qu'on ne va pas en voir des tas d'abord? Montre-moi ça — intérieur à rafraîchir. Ça veut dire que l'intérieur est entièrement à refaire. Oh, Morag, je suis désolée. Je n'ai pas le droit de te décourager. Mais...

— Ce sera très bien, tu verras », dit Morag, imperturbable.

Dans l'autocar à destination de McConnell's Landing, Morag regarde fixement par la fenêtre, en proie à une immense appréhension. Et si la propriété était déjà vendue? Et si c'était vraiment en très mauvais état? Qu'est-ce qu'elle pourrait bien faire de trente-deux hectares?

Lorsqu'elle rentre à Toronto, ce soir-là, elle a fait une offre d'achat et laissé un chèque en acompte pour preuve de la sincérité de ses intentions.

De la terre. Une rivière. Une maison en rondins presque centenaire, bâtie par Simon

et Sarah Cooper, un couple de vrais pionniers. Une histoire. Des ancêtres.

CINÉMA INTÉRIEUR

Dehors, le blizzard fait rage, la neige s'accumule contre les murs de la maison et les châssis des fenêtres. Le thermomètre indique moins quarante. (C'est le chiffre magique de la température hivernale. Seulement pour les gens des Prairies? C'est bien plus qu'une température — cela dénote une endurance exceptionnelle et on le dit avec fierté, presque avec vénération. Là-bas, on ne dit jamais quarante au-dessous de zéro. Le mercure descend-il aussi bas dans le sud de l'Ontario?) À l'intérieur de la petite maison, tout n'est que chaleur, gaieté. Morag, après une excellente journée de travail sur son nouveau roman, qui est presque terminé (et sera reconnu comme son meilleur à ce jour), est en train de lire confortablement assise dans son fauteuil, près du poêle à bois noir qui crépite joyeusement (et en toute sécurité ; les tuyaux sont tout neufs). Pique est paisiblement occupée à faire de la broderie (qui ça? *Pique*?). Bon, alors Pique est paisiblement en train de... disons, construire une maison en rondins miniature, une réplique exacte de celle-ci, à titre de travaux pratiques pour son cours d'histoire à l'école, cette maison étant d'un grand intérêt d'un point de vue historique. Au sous-sol, la chaudière comme neuve ronronne — une merveille, cette chaudière, jamais le moindre problème. Morag est envahie d'une sensation de bien-être. La remise

contient assez de bois de chauffage pour tout l'hiver. Les murs du sous-sol sont couverts d'étagères chargées de conserves en pots, prunes, compotes de pommes, bleuets, piments en sauce, et de confitures de toutes sortes, le tout fait de ses propres mains avec les produits de son jardin. Tout va pour le mieux. Son compte en banque se porte bien. Le sympathique fermier d'à côté est célibataire (veuf? oui). Bien que ce soit loin d'être un intellectuel, c'est un homme qui a beaucoup lu. Qui est séduisant. Et, et...

FILM DES SOUVENIRS :
MC CONNELL'S LANDING

Morag et Pique emménagent début octobre. Morag a eu beau faire la tournée de tous les vendeurs de meubles d'occasion de la région, la maison a l'air nue. Le vieux linoléum se fendille, et la chaudière «comme neuve» a très certainement été neuve en effet, mais il y a une vingtaine d'années, et elle est sujette à des sautes d'humeur telles que Morag craint qu'elle n'explose ou qu'elle ne refuse tout bonnement de fonctionner. Une salle de bains vient d'être installée en haut, à la place d'une des chambres à coucher, mais le chauffe-eau n'a pas encore été posé. L'eau du bain est glaciale. Les murs, il y a des années, ont été recouverts d'un papier peint à motifs floraux hideux, des pivoines roses et du muguet languissant, arrangés en ce qui ressemble à des couronnes funéraires. Le papier a jauni et se décolle par lambeaux de la plupart des murs. Dans

les armoires des chambres à coucher, des piles de vieux journaux et de vêtements mités, gracieuseté des locataires précédents. Le sous-sol n'est accessible que par une trappe et une échelle hasardeuse. Pourquoi n'a-t-elle pas remarqué ces détails lors de sa première visite ?

La vieille grange en pin gris, si belle de loin, a maintenant l'air de tomber en ruine. Et elle abrite des chauves-souris.

Quatre vitres sont fêlées et ont été réparées avec du ruban adhésif. La pompe électrique qui amène l'eau du puits est souvent bloquée par des bouchons d'air, ou se désamorce pour d'autres raisons, en émettant des sifflements asthmatiques désespérés. Morag bombarde le plombier d'appels téléphoniques calmement paniqués.

La prairie qui sépare la maison de la rivière est couverte d'herbes hautes d'environ un mètre. Au printemps, il va falloir acheter une tondeuse électrique. Qui tondra l'herbe ? Morag ?

La nuit, Pique a peur. Morag aussi, bien qu'elle n'en laisse rien voir. Pique déclare que, si une chauve-souris réussit à s'introduire dans sa chambre, elle en mourra. Morag lui hurle de ne pas être aussi stupide ; les chauves-souris sont des bêtes inoffensives. Puis se fait des reproches, étant donné qu'elle-même se dit que, si une chauve-souris s'introduit où que ce soit dans la maison, elle en mourra.

« Est-ce qu'il y a des coyotes dans ce bois, maman ? demande Pique.

— Non, il n'y a pas de coyotes dans ce bois. »

Qu'est-ce qu'elle en sait ?

Découverte d'une colonie de souris dans le petit placard sous l'escalier. Pique, non sans perversité, se prend d'affection pour ces créatures et accuse Morag de meurtre quand la colonie, à grand-peine et avec moult grimaces de la part de Morag, est enfin détruite.

L'hiver va bientôt s'installer. Pique et Morag vont geler dans cette vieille baraque délabrée, c'est sûr. Elle comprend, maintenant, pourquoi elle l'a payée relativement peu cher.

Qu'ai-je fait ?

« Viens, ma puce, allons voir la rivière avant qu'il fasse nuit. »

Elles marchent dans l'herbe haute. Pique, soudain tout heureuse, se met à courir en balayant l'herbe de ses bras. Sur l'autre rive les érables sont arbres de feu. La rivière emporte les derniers reflets du jour sur ses eaux miroitantes.

« Tu sais quoi, Pique ? On va être bien, ici.

— Bien sûr, dit Pique. Je l'ai tout de suite su. »

Oh pardon. Je pensais que tu ne le savais pas, justement.

Elles lèvent les yeux et voient un vieil homme approcher. Il a une barbe grise, très soignée. Il porte un pantalon en velours côtelé brun fripé et un coupe-vent écossais bleu.

« Je m'appelle Royland, dit-il. J'habite à côté, un peu en aval d'ici. Suis pas venu plus tôt parce que j'ai pensé que vous voudriez peut-être vous acclimater un peu, d'abord. Et puis après je me suis dit que vous auriez peut-être besoin d'un coup de main pour quelque chose.

— Eh bien, merci. Je m'appelle...

— Je sais, Morag Gunn. Stevie Harchuk me l'a dit.

— Voici ma fille, Pique.

— Bonjour, fit Royland. Demain, il faut que je trouve un puits, Pique. C'est mon métier. Je suis sourcier. Tu veux venir avec moi, vu que c'est samedi?

— Oh oui alors ! Je veux bien. C'est quoi, un sourcier?

— Tu verras. »

Un son rauque et insolite au-dessus d'eux leur fait lever les yeux. Très haut dans le ciel, elles volent en formation en V, les meneuses en tête. Une fois de plus, le vol retentit de ce cri rauque, profond, sonore, soutenu, qu'aucun mot ne saurait saisir mais qui ne peut s'oublier.

Les oies sauvages font route vers le sud.

FILM DES SOUVENIRS :
L'OMBRE D'UN ÉDEN

Trois ans plus tard le roman est fini, Morag vient de terminer les quelques révisions de

dernière minute. Il a été accepté, mais il ne paraîtra sans doute pas avant un an. Trois ans passés à essayer de s'y mettre, rapidement le matin après le départ de Pique pour l'école, et à essayer d'en sortir l'après-midi, avant que Pique ne rentre à la maison. Morag éprouve un grand soulagement de l'avoir terminé, et en même temps ce grand vide qui suit toujours l'achèvement d'un livre. Elle fait un paquet de la liasse de feuilles prête à être envoyée aux éditeurs, fait les cent pas, pense appeler Ella et décide qu'une lettre coûtera moins cher. Les finances sont en baisse. Pourvu qu'ils se dépêchent de lui envoyer une avance sur droits d'auteur.

Ma chère Ella

Je viens à l'instant de mettre la dernière main à *L'Ombre d'un Éden*. Je ne voulais pas en parler jusqu'à présent, mais maintenant je peux. Peut-être, toi et Mort, pourriez-vous venir passer un week-end? Amenez les enfants. Pique les adore et les surveillera pour qu'ils ne tombent pas dans la rivière. Qu'en dis-tu? C'est quand tu veux.

C'est étrange — les histoires que me racontait Christie au sujet de Gunn le Cornemuseur et des Écossais du Sutherland, et maintenant mon livre, qui se situe à la même époque. Le roman les suit pendant la traversée jusqu'à la baie d'Hudson tout cet hiver-là, à Churchill, puis pendant la longue marche jusqu'à York Factory, au printemps. Christie disait toujours qu'ils avaient couvert environ mille milles à pied — cent cinquante, en réalité, mais tu sais, il avait raison, ça a dû leur en paraître mille. Pendant cette marche et le voyage par voie d'eau

jusqu'à la rivière Rouge, ils avaient à leur tête un jeune homme répondant au nom de Archie MacDonald, mais dans mon esprit le cornemuseur qui les mena au son de sa cornemuse sera toujours Gunn le Cornemuseur, ce géant qui n'a probablement jamais existé dans ce qu'on appelle la réalité, mais qui vivra toujours. Christie connaissait des vérités profondes que je commence seulement à entrevoir.

J'avais sans cesse à l'esprit les histoires que Jules m'avait racontées un jour, il y a très, très longtemps, sur le Chevalier Tonnerre. Ce qui me fait penser à une chose — qui doit remonter au Vieux Jules. Chevalier, on l'appelait aussi Prince des Braves, m'a dit Skinner, et son fusil s'appelait La Petite. En réalité, ces noms-là se rapportaient à Gabriel Dumont, lieutenant de Riel en Saskatchewan, beaucoup plus tard. Pas grave : le grand-père de Skinner avait bien le droit de les emprunter. J'aime l'idée que fiction et histoire s'entremêlent. L'histoire qui raconte comment le Chevalier trouva son cheval, Roi du Lac, j'ai récemment découvert qu'elle est tirée d'une légende cree — le Vieux Jules ne le savait probablement pas. On se demande depuis combien de temps cette histoire se transmettait déjà lorsqu'elle est parvenue aux oreilles du Vieux Jules.

Assez parlé de tout ça. Je crains d'avoir quelque peu négligé Pique, ces temps derniers, pour essayer d'aller au bout de ce livre. Et il ne faut pas. Surtout ces temps-ci, parce qu'elle est très malheureuse. Mon Dieu, c'est de ça que je voulais te parler avant tout, et je ne l'ai pas fait, du coup je me fais l'effet d'une sans-cœur, bien que je sois tout aussi affectée que Pique, ou que

j'aie cru l'être. Notre cher Flamme (le setter irlandais que nous avons eu peu de temps avant votre dernier passage, à toi et à Mortimer, il y a un an environ) s'est fait écraser la semaine dernière. En bon voisin qu'il est, Royland s'est chargé de l'enterrer. Je ne crois pas que j'aurais pu. Pique ne veut pas entendre parler d'un autre chien, et j'avoue que je n'en ai pas tellement envie non plus. C'est la première fois que Pique est confrontée à la mort, parce que Flamme faisait vraiment partie de la famille. La mort de Christie ne l'a pas affectée autant, parce qu'elle ne le connaissait qu'à travers les histoires que je lui avais racontées, et en ce sens il n'est jamais vraiment mort pour elle.

Essaie de venir un week-end, je t'en prie. La terre est splendide, les récoltes commencent à mûrir — pas chez moi, cela dit. Ici, au ranch Gunn, nous avons une magnifique récolte d'herbes folles que j'espère laisser en pacage à un fermier pour ses vaches, en échange de crème fraîche, une idée que je trouve géniale, si tu veux mon avis.

Affectueusement à vous tous,

MORAG

FILM DES SOUVENIRS :
ME CONTREDISE QUI OSE

« B'jour, Ma, dit Pique en laissant claquer la porte grillagée.

— Bonjour, ma puce. »

Ce truc de dire *Ma* est nouveau. C'est comme si Pique, à quinze ans, avait soudain décidé que *maman* faisait trop bébé et *mère*

trop formel. Une façon de proclamer son indépendance, d'affirmer qu'elle n'est plus une petite fille et que leurs rapports doivent bientôt devenir ceux de deux adultes qui se parlent d'égale à égale. L'un dans l'autre, Morag s'en réjouit. Mais il va falloir qu'elle s'y fasse.

Pique est grande, maintenant, presque aussi grande que Morag, et elle est bien faite, mince, et dotée de ce que la génération de Morag aurait appelé une belle poitrine. Sauf que les seins en forme de poire ne sont plus à la mode et que Pique n'arrête pas de se plaindre de ce que les siens sont trop gros.

Pique et Morag habitent à McConnell's Landing depuis quatre ans. Il y a eu de grands changements. Pique, presque une adulte désormais. La maison en rondins, rénovée peu à peu, à mesure que les finances de Morag le permettaient. Une grande fenêtre, Morag pouvant ainsi voir la rivière de la longue table en chêne de la cuisine quand elle écrit. Une nouvelle cuisinière électrique. Une chaudière neuve. Le vieux linoléum ôté, et le plancher d'origine, en pin, sablé et restauré.

La terre de Morag s'est réduite à quelques hectares de prairies et de bois. Elle a vendu le reste, en partie parce qu'elle avait besoin d'argent, mais aussi parce qu'elle n'aimait pas voir la terre inutilisée et qu'elle a mis très peu de temps à se rendre compte qu'elle-même ne la cultiverait pas.

Pique, mordant dans une pomme, feuillette distraitemment la pile de coupures de

journaux sur la table, *L'Ombre d'un Éden* ayant enfin paru.

« C'est arrivé, aujourd'hui, Ma ?

— Oui. Il y en a de bonnes, Dieu merci. Et aussi des vaches.

— Et qu'est-ce que ça te fait ? Ça te met pas en boule quand les gens disent des vacheries sur toi ?

— Ben, tu sais, je ne peux pas dire que je m'en réjouisse. Mais, d'un autre côté, ça ne me détruit pas non plus, comme avant. »

Ce à quoi il va falloir qu'elle s'habitue, dans les critiques de *L'Ombre d'un Éden*, c'est que la plupart d'entre elles parlent de Morag Gunn comme d'un écrivain mûr, confirmé. À quarante-quatre ans — un écrivain confirmé ? Il y a si longtemps qu'elle se considère comme une débutante que ça lui fait un drôle d'effet de se rendre compte qu'elle n'entre plus dans cette catégorie. Il y a maintenant des tas d'écrivains assez jeunes pour être ses enfants, sans compter que certains d'entre eux sont sacrément bons. Morag lit leurs œuvres, pas par devoir, mais parce qu'ils la fascinent, et ces dernières années elle s'est fait un certain nombre d'amis parmi eux. Oui, *auteur mûr, confirmé* est l'expression qui convient. Mais il va falloir qu'elle s'y fasse. Qu'elle médite là-dessus. Qu'elle l'accepte.

Pique a reposé les articles et regarde par la fenêtre. Elle se retourne et Morag voit à ses yeux que quelque chose ne va pas.

« Qu'est-ce qu'il y a, ma puce ?

— À quel âge la loi vous autorise-t-elle à quitter l'école ?

— Quoi ?

— Le sais-tu ? Je demande, c'est tout. Si tu veux pas me le dire, je peux facilement aller me renseigner ailleurs, tu sais.

— Je ne suis pas sûre de le savoir, Pique. Mais pourquoi ?

— Parce que je me tire de cette école dès que je pourrai, voilà pourquoi ! »

Les remarques de Pique à propos des critiques. *Ça te met pas en boule quand les gens disent des vacheries sur toi ?*

« Que s'est-il passé, Pique ? »

L'adolescente s'assied et, tête baissée, ramène ses longs cheveux noirs comme un voile ou un masque sur son visage.

« Je vois pas très bien l'utilité de ce qu'ils nous enseignent, c'est tout.

— Je ne crois pas que ce soit tout. Est-ce que je me trompe ? »

Pique reste un moment silencieuse. Puis elle explose, d'une voix crispée de souffrance.

« Tu peux pas comprendre. On t'a jamais traitée de sale métisse, toi. Personne t'a jamais dit que ta mère était folle parce qu'elle vivait ici toute seule et qu'elle écrivait des livres cochons et que des fous venaient de la ville lui rendre visite. Hein, dis-moi ? »

Ces préjugés d'un autre âge, dont Morag et Jules ont été victimes dans leur enfance, des

préjugés d'un autre âge aussi dans la vie de Pique. En Angleterre, se dit rétrospectivement Morag, c'était plus facile qu'elle ne le réalisait à l'époque : l'école primaire de Hampstead était pleine de petits Pakistanais, d'Africains et de Jamaïcains, et aussi pleine d'enfants dont les parents étaient écrivains ; au milieu de tout ça, Pique était une enfant comme les autres, elle ne détonnait pas. McConnell's Landing, c'était une autre paire de manches. Quand Pique était arrivée à l'école, au début, on lui avait mené la vie dure. Peu à peu, comme elle tenait le coup (au prix de quelles angoisses, Morag ne le saura jamais), les injures avaient diminué, pour reprendre de plus belle, l'adolescence venue.

« C'est vrai, je n'ai pas vécu tout à fait la même chose. Ton père, oui ; je me souviens que les gens faisaient toutes sortes de commentaires sur lui et sa famille, quand il était enfant, mais au moins il pouvait casser la figure de presque n'importe quel garçon qui lui faisait ce genre de réflexion. Moi, c'étaient des commentaires sur Christie, le Charognard, l'éboueur de la ville, et sur mes robes qui m'arrivaient presque aux chevilles et qui avaient l'air d'un sac. J'ai toujours cru que je pourrais épargner ces souffrances-là à ma fille. Je n'ai pas réussi, tu vois. C'est différent, pour toi, mais au fond c'est pareil. Que s'est-il passé aujourd'hui ?

— Oh ben, c'est juste ce gars prétentieux qu'a commencé à me draguer, tu vois. Et quand je lui ai plus ou moins dit d'aller au diable, il m'a dit *Allons donc, m'raconte pas*

de salades — tu sais bien que les petites mētisses comme toi, ça demande qu'à se faire mettre.»

Oh mon Dieu.

« Bon sang, mais qui est-ce? dit Morag, furieuse. Je vais aller voir le principal.

— Non, Ma, surtout pas. Le père du gars en question fait partie de la commission scolaire. Aller voir le principal n'arrangera rien. Il sera navré et tout, mais il n'y pourra rien. Ouais, peut-être qu'il faudrait réagir, se battre. Mais pas comme ça.

— Comment, alors?

— Je ne sais pas, dit Pique. Du moins pas encore. »

Comment faire pour épargner à ses enfants au moins certains types de souffrance? Impossible. Où est-il question d'un ciel nouveau, d'une terre nouvelle, dans la Bible? C'est exactement ce qu'il nous faudrait, Seigneur, mais on dirait qu'il va falloir attendre encore longtemps.

« Très bien alors, je ferai ce que tu voudras que je fasse, Pique.

— Pour le moment, je crois que je préfère que tu ne fasses rien, Ma. »

La voix de Pique, à cet instant, est loin, très loin d'être jeune.

Elles soupent en silence, mais un silence complice, pas distant. Vers neuf heures, Pique est en train de regarder la télévision dans le petit salon qui sert rarement (la

grande cuisine, comme celles d'autrefois dans les fermes, faisant naturellement office de salle de séjour). Morag écrit des lettres. La camionnette se gare bruyamment derrière la maison. Morag regarde par la fenêtre, mais dans l'obscurité ne distingue pas bien la silhouette qui en descend. Elle va à la porte, l'ouvre, attend. Curieux : dans une ville elle n'ouvrirait jamais avant de savoir qui est le visiteur inattendu. Ici, elle ne pense pas une seconde qu'il pourrait s'agir d'une présence menaçante.

L'homme fait le tour de la maison pour arriver à la porte d'entrée. Se passe la main dans les cheveux, qu'il a grisonnants, en un geste gauche, ou embarrassé.

« Salut, Morag, dit Jules. Je peux entrer ? »

Elle a tout d'abord l'impression d'être la proie d'une hallucination. Mais non, c'est bien lui. Avec sa bonne odeur qu'elle sent aussitôt, comme par le passé. Elle est incapable de dire un mot. Elle lui ouvre les bras, et il l'étreint.

« Ces maudites lunettes, dit-il. Toujours aussi gênantes. »

Il les lui ôte et les pose délicatement sur la table. Puis il l'embrasse. Elle répond d'abord à son baiser avec fougue, puis se détend, réalisant que ce n'est plus tout à fait comme il y a dix ans. L'ardeur, le besoin d'étreinte a diminué. Ils s'embrassent comme deux personnes qui se connaissent depuis très, très longtemps et ne se sont pas vues depuis longtemps.

« Skinner... »

Le vieux surnom lui vient, malgré elle. Jules rit.

« La seule autre personne qui m'appelle comme ça, aujourd'hui, c'est mon frère, Jacques. Même Billy Joe m'a jamais appelé comme ça.

— Tu chantes donc toujours avec Billy Joe, dis-moi ?

— Ouais. On a fait cavalier seul pendant quelques années, Billy était parti dans le Nord, pour être avec les siens, mais on s'est remis à travailler ensemble il y a un an ou deux.

— Mais comment as-tu su que je vivais ici, Jules ?

— C'est pas sorcier, tu sais. J'ai téléphoné à ton éditeur. Ils m'ont donné ton adresse. »

Il n'aurait pas fait ça, autrefois.

« Comment as-tu trouvé, alors ? Route départementale numéro un, c'est pas très précis. »

Jules l'étreint brièvement, comme amusé.

« Qu'est-ce que tu crois, Morag, presque tout le monde à McConnell's Landing te connaît. Y pensent que t'es complètement timbrée. »

Bien sûr, il a vieilli. Il doit avoir dans les quarante-sept ans, maintenant. Il ressemble encore plus à Lazare qu'il y a dix ans, et il lui ressemblait déjà beaucoup. Ses cheveux sont plus longs, le gris y domine. Sa vieille

ceinture à boucle de cuivre souligne son ventre, qui a épaissi, et ses yeux sont les yeux durs et las d'un homme qui doit encore livrer bataille mais n'y trouve plus grand intérêt. Il porte un pantalon de velours côtelé violet et une chemise mauve à manches bouffantes, à la russe, et cette façon de s'habiller lui donne moins d'assurance que le simple jean sans ornement et la chemise bleue d'ouvrier d'il y a une dizaine d'années. À Toronto, il y a quinze ans, il lui arrivait de porter des chemises en satin à sequins, mais seulement sur scène, et il parlait avec mépris de ce genre d'accoutrement. *Quinze ans?* Tant que ça? Pique a maintenant quinze ans. Ça fait donc presque seize ans, en réalité.

Morag prend conscience qu'elle n'est pas la seule à se livrer à cet examen. Et Jules, que pense-t-il? *Dix ans ont changé cette femme.*

« Nous avons tous les deux vieilli, dit Jules de cette voix sourde qui a toujours dénoté, chez lui, de la colère ou de la douleur, ou bien les deux à la fois.

— Pourquoi es-tu venu, dis-moi?

— Faut-il que j'aie une raison, Morag?

— Non.

— Peut-être que j'avais tout simplement envie de te voir. P't-êt' que j'me suis dit qu'il était temps qu'je la revoie, Pique, j'veux dire.

— Est-ce que ça veut dire que tu vas rester un peu? »

Est-ce une simple demande, ou bien une supplique? Peu importe.

« Non, dit Jules. Faut qu'je reparte demain. »

Et il dormira seul dans la chambre d'amis, elle le sent, que ce sera son choix. Et pourtant, elle a curieusement conscience de ce qu'elle ne le prend pas mal. C'est lui, maintenant, qui tend la main le premier. Leurs mains se joignent. Pas d'explication ; simple réconfort face au temps qui passe.

« T'as des nouvelles de Christie, Morag ?

— Il est mort il y a quelques années.

— J'suis désolé. C'était un gars bien, Christie.

— Oui, c'est vrai. »

Morag a soudain conscience de ce que les voix de la télévision dans le salon se sont tues. Pique se tient sur le pas de la porte de la cuisine. Grande, bien bâtie, ravissante, et terriblement vulnérable. Ses yeux noirs jaugeant la situation.

« Toi, je te connais », dit-elle à Jules.

Rien d'autre. Sur un ton neutre, ni accusateur ni interrogatif. Jules, qui avait fait preuve d'une parfaite décontraction quand Pique avait cinq ans, manque un peu d'assurance, à présent. Morag ne peut rien dire, n'ose pas.

« T'as changé, dis donc, Pique, dit-il enfin. C'est drôle, je voudrais t'appeler par ton vrai nom, mais c'est comme ta mère, j'peux pas.

— À cause de ta sœur, dit Pique.

— Ouais. T'aurais pas une bière, Morag ? »

Morag va lui en chercher une. Jamais il ne s'excusera auprès de Pique d'avoir été

absent, et se défendre équivaudrait à mettre ça sur le dos de Morag, puisque c'est elle, à l'origine, qui a voulu avoir Pique. Malgré tout, Pique est sa fille et jamais de sa vie il ne la reniera. Voit-elle tout cela? Pourquoi le verrait-elle?

«Tu chantes toujours? demande Pique.

— Oui, toujours. C'est comme ça que je gagne ma vie. J'aurais dû naître plus tard. Il y a un tas de nouvelles boîtes, maintenant, où on te prend pas pour un fou si tu chantes des chansons de ton cru, mais la plupart de ces boîtes-là sont pour les jeunes, et ils veulent des chanteurs jeunes. Moi, j'me fais vieux.

— T'es pas vieux, c'est pas vrai!» Une jeune voix qui lance un cri contre le temps, contre ce qui saute aux yeux.

Jules rit. Puis s'absente un moment pour aller dans la camionnette, en revient avec sa guitare.

«Tu veux que je t'en chante une, Pique?»

Elle fait oui d'un hochement de tête, sans parler. Morag soupçonne Pique de vouloir lui dire qu'elle apprend à jouer de la guitare, qu'elle chante, elle aussi, qu'elle écoute les disques de Baez, Dylan, Cohen, Joni Mitchell, Buffy Sainte-Marie, James Taylor, Bruce Cockburn et une douzaine d'autres dont Morag confond les noms, qu'elle les passe et les repasse sans arrêt, pour apprendre. Pique écoute aussi des groupes, mais ce sont les chanteurs solo, ceux qui chantent leurs propres chansons, qui l'attirent le plus. Pique ne

peut rien dire de tout ça à Jules pour l'instant. Plus tard, peut-être. Si seulement il restait plus longtemps. Mais il ne peut probablement pas.

« Tu dois pas t'en souvenir, dit Jules, mais quand t'étais petite, à Vancouver, je t'ai chanté la chanson qui parle de mon grand-père, Jules Tonnerre, ton arrière-grand-père. Il s'était battu avec Riel, là-bas, à Batoche, le dernier combat, en 1885. Tu te souviens de la chanson? »

Pique fronce les sourcils. Il y a bien longtemps de cela. Entre cinq et quinze ans, ça fait une sacrée différence.

« Vaguement, dit-elle, pas tellement, en fait.

— Ben alors la voilà », dit Jules.

Il accorde sa guitare et se met à chanter.

*Les Métis sont venus des quatre coins de la prairie
Pour rester libres et garder leur patrie,
Se sont rassemblés dans la vallée Qu'Appelle
Aux côtés de leur chef, Louis Riel.*

*Ils ont pris leurs fusils pour défendre leur terre,
Au nom de leur peuple, au nom de leurs pères,
Et parmi ceux qui sont partis en guerre,
Y a ce jeune Métis, et c'est Jules Tonnerre.*

Il les chante toutes, les quinze strophes, mais sans que cela paraisse long. Sa voix est plus rauque qu'il y a dix ans, mais toujours aussi puissante. Il bat la mesure du pied. Pique, assise par terre près du poêle à bois, garde la tête baissée. On ne voit pas ses yeux. Jules termine et prend la bière que Morag a placée à côté de lui. Puis lui et

Pique se regardent. Pique hoche à nouveau la tête, sans dire un mot. Rien, apparemment, n'a besoin d'être dit. Les épaules de Jules se détendent visiblement. Tout va bien, alors.

Cela me ressemble si peu. Moi j'aurais cru nécessaire de dire ce que j'en pensais, d'analyser les paroles, probablement, blablabla. Pas elle, Jules non plus. Ils ont une autre façon de se parler, que je comprends, même si ce n'est pas la mienne.

Jules se tourne vers Morag.

« Tu te rappelles, à Vancouver, je voulais écrire une chanson sur Lazare, même que j'y arrivais pas ? »

— Oui, je me le rappelle.

— Eh ben, j'ai fini par y arriver. T'en as parlé à Pique, de Lazare ?

— Un peu, oui. »

Jules rit.

« Un peu, tu dis ? Eh ben, en voilà un peu plus. »

Et il se remet à chanter. Pique baisse à nouveau la tête, ses cheveux tombant comme un voile, ou un masque sur son visage.

*C'était le roi du Rien, le Lazare,
Jamais eu le moindre sou, ce lascar,
Souvent au chômage, dans le malheur en
permanence,
Un jour ici, un jour là, toujours dans l'errance.*

*Il vivait dans la Vallée, le Lazare,
Pas là-haut sur la colline,
Où cette maudite ville vous lamine,
En bas, où c'était sa place, à ce lascar.*

*C'était ce qu'on appelle un Métis, le Lazare,
Un sauvage, comme on disait en ville, un type
bizarre,
Sa démarche, oh si lente, personne voulait savoir,
On préférerait de loin ne pas voir.*

*Aux yeux de la police, il était rien, le Lazare,
Qu'une espèce de loque sans un liard.
Il buvait quand ça allait mal, et c'est arrivé plus
d'une fois,
On le jetait dans la prison de Manawaka.*

*La bagarre, ça lui faisait pas peur, au Lazare,
Il y a que comme ça qu'il pouvait gagner, ce
grand gaillard.
Mais après on le retrouvait en tôle, par tous lâché,
Vu que la colère d'un Sauvage est un vilain péché.*

*Sa femme a fini par le quitter, le Lazare,
Quand elle a compris que c'était le roi des tocards.
Plus de femme, plus rien, pas même une prière,
Rien c'était son Tout à lui, à ce roi de misère.*

*Une belle bande de gamins, il avait, ce Lazare,
Et chassant le lapin, même dans le brouillard,
Et comme ses ancêtres le bison, pour qu'ils aient à
manger,
C'est en bas dans la Vallée qu'il les a tous élevés.*

*Mais il en a perdu, des enfants, le Lazare,
Dans le feu, le pire moment à passer, un vrai
cauchemar,
Ou dans les villes au cœur de pierre, la mort les a
fauchés,
Et alors il a su qu'il était vraiment seul, de tous
abandonné.*

*Il s'est jamais pendu, le Lazare,
Il est pas non plus tombé sur son poignard.
Si ça vous épate pas qu'il soit resté debout,
Essayez donc vous aussi de tenir comme lui,
jusqu'au bout.*

*Allez, reviens, remonte de cette Vallée, cher
Lazare,
Va donc leur dire ce que c'est que d'en baver tous
les soirs,
Va leur dire à ces bons citoyens qui t'ont traité
comme un chien
Que tu vis encore, cher Lazare, que tu n'es pas
Rien.*

Morag ne pense plus à Pique ni à ce qu'elle pourrait penser ou éprouver. Elle est à nouveau dans la vallée, le jour où elle a parlé pour la dernière fois à Lazare, après la première fois avec Jules, quand Lazare avait levé sa bouteille et dit *Celle-ci, là, cette femme, elle est à moi, maintenant*, et Jules qui était en colère, en colère. Lazare.

Pique lève la tête.

«J'aurais jamais imaginé que c'était comme ça.

— Y a un tas de choses que t'imagines pas, dit Jules non sans une certaine dureté. Ta mère t'a probablement pas dit que quand ma sœur est morte, avec ses enfants, elle était complètement pétée, qu'elle s'était soûlé la gueule avec un piquette maison, à cause qu'elle se foutait pas mal de vivre ou de mourir, et qu'elle avait ses raisons.

— Non, j'ai juste entendu parler de l'incendie. Je connais l'histoire. Faut-il que tu

me la racontes encore? J'ai pas envie de l'entendre. »

Jules prend une autre bière. Il paraît soudain à Morag beaucoup plus vieux que ses quarante-sept ans, et aussi beaucoup plus jeune. On dirait qu'il flotte dans ses vêtements violets, comme s'il n'était plus que l'ombre de lui-même, avec des yeux implacables.

« Ouais ben, faut croire qu'il faut qu'j'te la raconte à nouveau. »

*Ma sœur, ses yeux
De neige et de feu
Ce qu'ils ont pu voir
Vous pouvez pas savoir.*

*Ma sœur, son corps
De neige et de feu
L'était déjà plus le sien
Depuis des temps anciens.*

*Ma sœur, son homme
De neige et de feu
Lui a crevé le cœur
Et l'a larguée, ce sale menteur.*

*Ma sœur, ses enfants
De neige et de feu
Pour qu'ils vivent elle a prié
Mais tous ont été décimés.*

*Ma sœur, sa mort
De neige et de feu
En bas dans la vallée enfin
A consumé son chagrin.*

*Ma sœur, ses yeux
Dans la neige et le feu
Ce qu'ils savaient
On ne le saura jamais.*

Pique garde la tête baissée. Morag elle-même est incapable de dire un mot. Ce qui passe par la tête de Pique, elle ne peut que le deviner. Et Pique n'a pas la moindre idée de ce qui se passe dans la tête de Morag. Le feu, Lazare, debout, seul, dans la neige. Jules, des années plus tard, disant, *Raconte-moi, dis-moi ce qui s'est passé.*

«C'est une belle chanson, dit enfin Pique, façon de prendre un peu ses distances, mais peut-être aussi pour d'autres raisons.

— Ouais », dit Jules.

Il range sa guitare dans son étui.

«J'ai pas encore réussi à écrire des chansons pour aucun des autres, enchaîne-t-il. J'ai jamais réussi à en faire une pour moi non plus, remarque. C'est fou, hein? Je suppose que t'as pas su ce qu'est arrivé après, Pique. C'était après la mort de Lazare. Mon frère Paul, il avait vingt-cinq ans, et y faisait le guide, là-bas, dans le Nord, et y z'ont dit qu'y s'était noyé. Pourtant, j'peux t'dire qu'y savait manier un canoë comme personne, alors j'suis pas sûr qu'y s'soit vraiment noyé. Ça s'peut, je sais, ça arrive. Mais il avait emmené deux touristes avec lui, et une chose est sûre, c'est qu'eux, y sont revenus, et y sont allés au poste de police le plus proche raconter qu'y s'était noyé. Y z'avaient un tas de fusils avec eux, ces gars-là, j'imagine, et sans doute aussi pas mal d'alcool. Moi je crois pas qu'y s'soit noyé. Jacques a jamais réussi à faire ouvrir une enquête. Après ça, ma sœur Val est morte. Depuis des années, elle faisait tout pour y arriver, elle a fini par réussir.

— Comment est-elle morte? » La voix de Pique n'a pas d'âge.

« Elle avait trente-sept ans, dit Jules d'un air mauvais. J'ai toujours pensé qu'elle mourrait au cours d'une querelle d'ivrognes, mais non. C'est la mort de Paul; ça l'a achevée. C'est elle, surtout, qui s'en était occupée, quand il était enfant. Elle a fini par mourir d'alcool et de drogue, à Vancouver, dans la rue. À faire la pute. »

Pique le regarde, avec des yeux douloureux, perturbés, en colère.

« Pourquoi est-ce que tu me racontes ça? Hein, pourquoi? »

Jules abat son poing sur la table.

« Ça fait trop de morts, dit-il. Trop qui sont morts trop tôt. Et j'ai pas l'intention de faire partie de ceux-là. Et j'veux pas que t'en fasses partie, toi non plus. »

Pique se met à pleurer, alors, en silence, et il met doucement son bras autour de ses épaules.

« Jacques, mon aut' frère, y vit là-bas, sur Galloping Mountain. J pense que t'aimerais bien ça, la montagne. Si un jour tu vas dans l'Ouest, va l'voir, d'accord? Y parle mieux que moi. »

Pique lève la tête et lui sourit, et il y a une telle tristesse dans les yeux de Jules que Morag voudrait bien le prendre dans ses bras. Mais ne peut pas bouger, ni parler.

« Tiens, j'veais t'montrer que'qu'chose, dit Jules, pour alléger l'atmosphère. La seule

chose que j'aie qu'ait appartenu à Lazare, et encore c'était même pas vraiment à lui. C'est drôle, non ? »

Il fouille dans son portefeuille et en tire une épingle en argent, noircie de n'avoir jamais été nettoyée.

« Mais c'est une épingle de kilt, dit Morag. Comment diable Lazare l'a-t-il eue en sa possession ?

— Ah c'est comme ça que ça s'appelle ? Eh ben, quand mon père était enfant, y lui arrivait de faire les quatre cents coups avec un aut' gars qui s'appelait John Shipley, et Lazare a troqué son couteau cont' cette broche, pensant qu'elle devait valoir plein de fric, j'suppose, sauf qu'après, il a eu peur d'essayer de la vendre — les gens auraient cru qu'il l'avait volée, tu comprends ? Quand j'suis revenu de la guerre, Lazare m'en a fait cadeau. J'aurais aimé demander au dénommé Shipley de me rendre le canif en échange de sa broche, mais il s'était tué quelques années avant la guerre, m'a dit Lazare, au volant de sa camionnette qu'avait pas pu éviter un train de marchandises qui arrivait. »

Morag le dévisage, l'air incrédule. Ce n'est pas possible. On dirait bien que si, pourtant. Tout est possible.

« Jules...

— Ouais ? » Puis, voyant son expression : « Putain, mais qu'est-ce qui se passe, Morag ?

— Même s'il ne s'était pas tué, dit Morag, d'une voix qui lui semble ne pas lui appartenir, il n'aurait pas pu te le rendre. Il l'avait

échangé contre un paquet de cigarettes. À Christie Logan. Christie n'a pas mentionné le nom du type, mais il m'a raconté l'histoire. Christie n'a jamais su à qui le couteau avait appartenu, autrement il l'aurait rendu à Lazare. C'est à moi qu'il l'a donné, il y a des années. Ça et quelques livres, c'est tout ce que j'ai de lui.

— Tu déconnes, dit Jules. C'est une blague ou quoi ?

— Non, c'est pas une blague, dit Pique. Tu l'as mis où, Ma ?

— Dans ma commode, le tiroir du haut. »

Pique monte à l'étage et revient. Elle est sur le point de tendre le canif à Jules. Puis elle hésite, et le remet finalement à Morag. Immobile sur sa chaise, Jules rentre la tête dans les épaules, se cache les yeux.

C'est un couteau de chasse ordinaire, émoussé et légèrement rouillé par le temps et le manque d'usage. Sur le manche, une marque : 

« Je me suis toujours demandé ce que voulait dire cette marque sur le manche, dit Morag. Maintenant je comprends, c'était un T. »

Elle donne le couteau à Jules.

« Tiens. Prends-le. Il est à toi. »

Il le prend sans un mot, le tourne et le retourne dans ses mains, passant ses doigts sur la lame.

« Putain ! dit-il enfin. Ça alors ! Suffirait de le nettoyer et de l'aiguiser, tu sais ? C'est encore un bon couteau. »

Pique a l'air de vouloir dire quelque chose, mais se ravise et reste silencieuse, comme si elle reconnaissait que tout cela ne regardait que Jules et Morag, au fond.

« Tiens, dit-il en poussant l'épingle de kilt vers Morag, de l'autre côté de la table. Un bon échange. »

Elle la prend, l'examine. Aucun des deux n'a remercié l'autre. Pas besoin. C'est un bon échange. Morag se dirige vers sa bibliothèque et en sort *Les Clans et Tartans d'Écosse*, de Christie. Le feuillette, cherchant cette épingle de kilt-là parmi les illustrations. Pique la regarde faire, curieuse, mais Jules est toujours en train d'examiner le couteau.

« La voilà, dit Morag. C'est celle du Clanranald MacDonalds. D'où John Shipley pouvait-il bien la tenir ? On ne le saura jamais, évidemment. Le blason, d'après ce qui est dit ici, c'est *Sur un château à trois tours, un bras en armure, recourbé, tenant une épée*. Leur devise était *Mon espoir en toi est constant* — ce sont les mots gravés sur l'épingle. Quant à leur cri de guerre, c'était *Me contredise qui ose*. »

Le clan Gunn, d'après ce livre, et ainsi qu'elle se le rappelle pour l'avoir consulté bien des années auparavant, n'avait ni blason ni armoiries. Mais il y a toujours possibilité d'adopter, nul n'est mieux placé que Morag pour le savoir.

Mon espoir en toi est constant. On dirait une voix resurgie du passé. Mais la voix de qui? Est-ce important? Non. Ce qui compte, c'est que la voix est là et qu'elle a entendu ces mots qui lui ont été donnés. Elle ne reniera pas ce qui lui a été donné. *Me contredise qui ose.*

V

LES DEVINS

ONZE

Les oies sauvages étaient parties depuis une semaine, le vent fraîchissait. Les feuilles commençaient à tomber et l'herbe en était jonchée, érable rouge, orme jaune, chêne brun.

Pique, qui avait quitté son travail au supermarché, était en train de boire un café en compagnie de Morag.

« Ma, dit Pique, je t'ai jamais parlé de la fois où je suis allée à Manawaka, n'est-ce pas? Peut-être que je devrais. Je me disais... je sais pas... je crois que je me disais que ça pourrait te faire de la peine, ou quelque chose comme ça. Je suis descendue dans la vallée voir la cabane des Tonnerre, celle que mon père a reconstruite après l'incendie. Il n'en restait pas grand-chose... elle s'était plus ou moins affaissée, et les planches étaient en train de pourrir. Mais j'étais contente d'y être allée. C'était comme si je savais, désormais, qu'ils avaient vraiment vécu là, autrefois. L'herbe tout autour était haute, et dense, et il y avait ces érables des Prairies, tout fins, et des chalefs argentés. J'ai bien aimé l'endroit. Aucune trace d'incendie, plus rien. Je suis restée toute la nuit, sans dormir vraiment, à penser, tu sais. C'était très tranquille. J'entendais la rivière — c'est plus un ruisseau, en fait, non? C'était presque comme des voix. Au matin... »

Elle hésita.

« Continue, dit Morag.

— Eh bien... au matin, je suis montée au cimetière de Manawaka et j'ai trouvé la tombe de Christie et Prin Logan. On y avait planté des zinnias et il y avait quelqu'un, en train de désherber. Une drôle de petite femme d'une cinquantaine d'années, assez quelconque, avec des cheveux filasse, l'air de porter le monde sur ses épaules, si tu vois ce que je veux dire. Mais elle a été très sympa. Elle m'a plu. Je lui ai dit qui étaient mon père et ma mère, et elle a eu l'air surpris, mais tout ce qu'elle a dit, c'est *Ab ben ça alors; je suis bien contente que Morag ait eu un enfant, en fin de compte*. Elle a dit que tu te rappellerais pas son nom de femme mariée, mais que tu connaîtrais son nom de jeune fille. C'était...

— Je sais, dit Morag. Eva Winkler.

— C'est ça. Comment t'as deviné?

— Ça ne pouvait être qu'elle.

— Ma... tu vois, tu pleures, je t'ai fait de la peine. Je suis désolée.

— Ce n'est rien. Je t'assure. C'est juste que... c'est difficile à expliquer, tu sais.»

Trop de temps a passé. Impossible de résumer tout cela en quelques mots. Accepter, lâcher prise.

« Ça y est, Ma, j'ai pris une décision, dit Pique. Je vais repartir dans l'Ouest.

— Où ça, Pique?

— Seulement jusqu'au Manitoba. Je vais aller chez mon oncle Jacques, à Galloping Mountain.

— Chez lui? Il est au courant?

— Bien sûr. Je lui ai écrit.

— Ah bon? Et à quoi ça ressemble, Pique? Le sais-tu?»

Ça pourrait être pris pour de la méfiance. Elle n'aurait pas dû dire ça. Tout de même, une ferme ou sait-on quoi, à Galloping Mountain. Moins quarante tout au long de l'hiver. Des toilettes extérieures, probablement.

«J'y suis déjà allée, dit Pique. En quittant Manawaka. Mon père m'avait dit que je devrais y aller un de ces jours, tu te rappelles? La fois où il est venu ici, il y a trois ans, il a dit ça. Alors j'y suis allée. Il a une petite ferme, Jacques, et l'hiver il pose des collets avec ses garçons. Chez eux, c'est pas le luxe, mais Jacques, c'est quelqu'un. C'est pas qu'il essaie de vous en imposer... pas du tout. C'est juste qu'il sait ce qu'il fait, et qu'il ne laisse personne lui marcher sur les pieds. Lui et Mary — c'est sa femme — ils ont quatre enfants à eux, en plus des autres.

— Les autres?

— Les trois enfants de Valentine, dit Pique, lentement. C'est Mary et Jacques qui les ont élevés.

— Je vois. Je ne savais pas que Val avait...

— Ouais. Bref, ils ont vécu à la montagne toute leur vie, ou presque. Et puis il y a le fils de Paul... il doit avoir à peu près quatorze ans.

— Jules n'a jamais parlé de... Est-ce que la femme de Paul est morte?

— Non. Elle a la tuberculose. Et il y en a aussi d'autres, plus jeunes.

— À qui?»

Des enfants de Jules? Si c'était le cas, Pique ne le dirait pas. Quelle importance cela avait-il, de toute façon?

«Jacques va de temps à autre à Winnipeg, assister à des réunions de Métis, et tout ça. Il lui arrive de ramener un gamin dont les parents sont morts ou qui l'ont abandonné. Tu comprends. Ils en ont déjà pas mal bavé, alors certains d'entre eux ne sont pas faciles. C'est ce que je vais faire — aider Mary avec le boulot qu'elle a et les enfants qui ne vont pas encore à l'école.

— Ça m'a tout l'air... eh bien, d'une sacrée maison de fous.

— Ah ça, c'est sûr! dit Pique en riant. Toi, Ma, tu pourrais pas supporter. Avec tous ces enfants, la maison est un vrai bordel. Moi ça me dérange pas. Bon, parfois oui, je suppose, mais pas tant que ça.

— Mais où est-ce qu'ils trouvent l'argent, bon sang? La ferme ne doit pas rapporter une fortune?

— Le fait est qu'il en rentre pas des masses. Mais certains travaillent à l'extérieur... les deux fils aînés de Valentine, et la fille de Jacques, Val, qui doit avoir un an de plus que moi.

— Et Dan, dans tout ça, qu'est-ce que tu en fais, Pique ? »

Pique eut l'air soucieux.

« Lui veut rester ici, et moi je veux partir. Il ne comprend pas que, pour moi, c'est une nécessité. Peut-être que je reviendrai, ou alors il décidera de venir passer quelque temps là-bas. Ou peut-être que je ne reviendrai pas et qu'il ne me rejoindra pas non plus. Je ne suis pas devin. »

Et pourtant si, d'une certaine façon. Mais, quelle que fût l'idée que Pique se faisait de ce que l'avenir lui réservait, elle n'avait pas l'intention d'en parler.

« Pique, j'espère... »

Quoi ? que Pique ne se lançait pas dans quelque chose qui serait au-dessus de ses forces ? Qu'elle ne faisait pas une erreur de jugement en partant ? Allons donc ! Depuis quand pouvait-on entreprendre quoi que ce soit avec succès garanti ? Laisse-la partir. Cette fois, il fallait que ce soit possible, et ça l'était.

« J'espère que tout ira bien pour toi, Pique. »

Pique eut un sourire timide.

« Merci. J'imagine que ça ira, et en même temps je peux pas en être sûre. J'aimerais être capable de t'expliquer, Ma. Je ne vais pas là-bas juste parce qu'ils ont besoin de moi. Je ne peux qu'apporter ma contribution, dans la mesure du possible. C'est plutôt moi, en fait, qui ai besoin d'eux, en ce moment.

Pour quelque temps, en tout cas. Je ne sais pas combien de temps ils voudront bien que je reste. Je ne sais pas combien de temps j'aurai envie de rester. Mais pourquoi je pars... ma foi, c'est comme la dernière fois que je suis partie. J'étais incapable de *dire* exactement, et pourtant je savais pourquoi. Est-ce que je pourrais te chanter une chanson que j'ai écrite? Je ne l'ai pas encore chantée à Dan, ni aux Smith, mais je vais le faire. En tout cas, je l'espère. Peut-être que ça permettra à Dan de comprendre... Je ne sais pas. »

Morag s'était demandé pourquoi Pique avait apporté sa guitare, aujourd'hui. Elle avait dû avoir dans l'idée de chanter quelque chose, sans l'avoir vraiment décidé, hésitant à se montrer aussi vulnérable. Il était plus facile, d'une certaine façon, de se montrer vulnérable devant des inconnus.

Pique chanta. Morag avait entendu Pique chanter bien des fois auparavant, mais jamais une chanson qu'elle avait composée elle-même.

*Il y a une vallée,
Par mon nom j'y suis liée,
Qu'avait l'air si profonde quand tu me la
racontais.*

*Il y a une vallée, là-bas, tout en bas,
C'était comme une prière, j'en rêvais,
Mes pères y vivaient autrefois.*

*Il y a une montagne,
Par mon nom j'y suis liée,
Tout près du ciel, si haute quand tu me la
racontais.*

*Il y a une montagne, là-haut, tout là-haut,
Je voulais en respirer l'air, j'en rêvais de facto,
J'en entendais les voix qui jamais en moi ne
mourraient.*

*À la poussière d'une route des Prairies j'ai goûté
Pour l'enfant que j'étais, un fardeau furent mes
pensées,
Mais j'ai laissé derrière moi toutes mes craintes.
Quand ces fantômes amis m'ont rejointe,
Réveillée, et vers ma patrie m'ont guidée.*

*Elles sont pareilles, ma montagne, ma vallée,
Mes deux demeures à jamais indomptées.
Quand je pense à ceux dont je suis née,
J'y peux rien, je me sens déchirée.
Vallée ou montagne, par mon nom j'y suis liée
Vallée ou montagne, par mon nom j'y suis liée.*

Après, le silence. Pique ne pouvait pas parler avant Morag, et Morag resta un moment sans pouvoir dire un mot. Les souffrances infligées sans le vouloir à Pique par sa mère, par les circonstances... Morag s'était pourtant assez tourmentée à ce sujet, comme si à force de les imaginer elle pourrait parvenir à les rendre vraiment imaginaires. Mais elles étaient bien réelles. Pique, pourtant, n'accusait personne... Il ne s'agissait pas de ça. D'autant que le parcours de Pique n'était pas exceptionnel, même si, pour l'instant, il lui apparaissait comme tel. Morag tendit la main, prit celle de Pique et la retint un moment dans la sienne.

« Est-ce que tu me copieras les paroles, Pique ? »

C'était manifestement tout ce qu'elle pouvait dire. Les doigts de Pique se resserrèrent autour de ceux de Morag, puis la lâchèrent.

« Bien sûr. Je vais te les recopier tout de suite. »

*

Ce soir-là, alors que Morag était en train de souper, seule, le téléphone sonna. Morag, qui voulait être tranquille pour pouvoir penser, répondit à contrecœur.

« Allô ?

— Morag ? Billy Joe. Je m'suis dit que j'ferais bien d't'appeler. C'est Jules, il va pas bien.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Ben, j'sais pas trop quoi t'dire. Il est malade, quoi.

— Mais qu'est-ce qu'il a ? Il est à l'hôpital ?

— Non. Y veut pas y aller.

— Tu me dis ce qu'il a, oui ou non ? »

Alors, d'une voix hésitante, Billie lâcha le mot.

« De quoi, Billy. De la gorge ?

— Ouais.

— Où est-il ? »

Billy lui donna l'adresse.

« Tu crois qu'il voudra bien me voir, Billy ?

— J'pense, oui.

— Il n'a pas dit qu'il voulait me voir ?

— Ben, non. Mais...

— Ça ne fait rien. Il ne le dirait pas. Ça n'a pas d'importance. Je prends le bus de sept heures. Je serai là vers dix heures. Est-il... y a-t-il une femme avec lui?

— Non, plus maintenant, dit Billy Joe. Plus depuis qu'ça a empiré. »

Royland conduisit Morag à l'arrêt d'auto-bus de McConnell's Landing. Elle lui expliqua ce qui se passait.

« Écoute, Royland, téléphone à A-Okay, veux-tu ; dis juste à Pique que je suis allée passer quelques jours avec Ella et Mortimer, et que je serai de retour avant qu'elle parte.

— D'accord. Mais tu es sûre qu'elle ne devrait pas être tenue au courant?

— Non, je ne suis sûre de rien. Mais je pense qu'il vaut mieux attendre de voir comment il va, et ce qu'il veut que je lui dise.

— Bon, d'accord. Ça va aller, Morag? Tu me parais assez secouée. Tu veux que je vienne avec toi?

— Non. Mais merci quand même. »

Le bus semblait ramper sur la route. Morag fit taire ses pensées, comme elle le faisait parfois, quand c'était nécessaire. Si elle se mettait à penser à Jules, maintenant, à toute sa vie, à quoi il ressemblait quand il était jeune, elle ne pourrait pas affronter ce qu'elle pourrait avoir à affronter.

Ils habitaient du côté de Spadina, une maison à deux étages qui semblait s'être

affaissée sur elle-même avec les années et le manque d'entretien. Billy Joe vint ouvrir. Il l'attendait. Morag ne l'avait pas vu depuis... combien de temps? Près de dix-neuf ans. Était-ce possible? Mais oui. Billy Joe paraissait plus petit que dans son souvenir. Il avait toujours les cheveux aussi noirs que des plumes de corbeau, mais il avait le visage marqué, sillonné de rides, bien qu'il ne pût avoir qu'une cinquantaine d'années. Il évita son regard.

«J'sais pas si j'ai bien fait d'appeler, Morag. J'y ai pas dit, pas encore. Tu peux rien faire. On a deux chambres tout en haut. Viens.»

Devant la porte de la chambre de Jules, Billy s'arrêta. Il avait l'air étrangement décidé, comme si Jules n'allait pas approuver ce qu'il avait fait, mais aussi comme s'il savait que c'était nécessaire et que Jules le voulait, sans se l'avouer.

«Vas-y», dit-il.

Puis il la laissa et se retira dans sa chambre. À présent Morag avait peur. Pas peur que Jules se moque d'elle ou qu'il la mette dehors, non. Plus maintenant. Juste peur de ce qu'elle allait voir, de l'état dans lequel elle allait le trouver. Peur d'avoir à regarder quelque chose qu'elle aurait du mal à supporter. Elle ouvrit la porte. Une ampoule au plafond, pas plus de quarante watts, était allumée, et la petite chambre était dans la pénombre. Une seule pièce, le décor habituel. Un linoléum défraîchi au sol. Une table, deux chaises, un réchaud, une armoire. Des vieux

rideaux de dentelle troués aux fenêtres. Et dans un coin, un lit à deux places avec une couverture grise.

Jules était étendu de tout son long sur le lit, les bras croisés derrière la tête. Il portait un vieux blue-jean et une chemise écossaise en flanelle, du genre de celles qu'on trouve à 3,99 dollars dans les supermarchés. Il était plus lui-même que la dernière fois qu'elle l'avait vu. Sauf que sa ceinture de cuir n'était pas celle qu'il avait toujours portée. Celle-là était plus large, neuve, avec une boucle à agrafe en cuivre, à motif torsadé. Mais Morag se rappela qu'il avait donné sa vieille ceinture à Pique. Ses cheveux étaient à présent presque aussi longs et gris que ceux de Morag. Il avait beaucoup maigri, mais ce n'était pas la minceur tout en muscles du jeune homme qu'elle avait connu — c'était autre chose, l'érosion de la chair. Son visage était plus émacié, mais c'était toujours le visage de Skinner Tonnerre, et derrière ce visage, comme imprimé à l'intérieur, celui de Lazare. Aucun signe extérieur de la maladie. À quoi s'était-elle attendue ?

Les yeux ouverts, il regardait fixement la faible lueur du plafond. Il entendit la porte s'ouvrir et tourna la tête.

« Billy ? »

Puis, la voyant, il se souleva sur un coude.

« Bon Dieu, Morag, mais... qu'est-ce que tu fais ici ? »

Sa voix avait toujours eu cette sonorité rocailleuse. Cela s'était-il aggravé, ou était-ce

seulement dans son imagination? Elle referma la porte derrière elle.

« Billy Joe m'a téléphoné. T'as peut-être pas très envie de me voir ici, Skinner. Mais je suis là. Je ne resterai pas longtemps. »

Jules se laissa retomber. Et, bizarrement, se mit à rire. Un son rauque qui le fit tousser convulsivement. Il se détourna et cracha dans une cuvette posée à côté du lit.

« Tu veux un peu d'eau? demanda-t-elle, désespérée.

— Du rye, oui, parvint-il à dire enfin. Y a une bouteille, dans l'armoire. Va la chercher, veux-tu? La salle de bains est en bas. Tu peux aller me chercher de l'eau? »

Elle fit ce qu'il lui demandait et leur versa à tous deux un verre bien tassé. Jules ne se leva pas du lit. Il se souleva à nouveau sur le coude, et vida son verre.

« Dis-moi, Morag, t'es venue pourquoi, au juste? »

Pas moyen aujourd'hui de lui parler autrement qu'elle l'a toujours fait. Pas moyen de lui dire tout ce qu'elle aimerait lui dire, non plus. Peut-être que rien de tout cela n'a vraiment besoin d'être dit, en fin de compte.

« Espèce d'idiot, j'avais envie de te voir, c'est tout. Billy m'a dit. Ne lui en veux pas.

— Non, t'inquiète. »

Ce Jules-ci était différent. Peut-être que lui aussi avait compris que, s'il fallait se battre, il n'était pas nécessaire de se battre tout le

temps, en permanence. Ou bien le voyait-elle, comme toujours, à travers ses yeux à elle? Mais peut-on voir les gens autrement qu'avec ses propres yeux? L'essentiel, pour le moment, était de ne pas intervenir, de conjurer la peur. Bien entendu, elle le ferait quand même. C'était dans sa nature.

« Jules... tu ne crois pas que tu devrais aller à l'hôpital? Qu'a dit le médecin? Peut-être qu'ils pourraient... »

Elle s'assit près de lui sur le lit. Il posa une main sur son poignet, pas le geste d'énervement qu'il avait eu des années auparavant. Là, c'était une simple pression, presque neutre.

« Non, dit Jules, y a plus rien à faire. Tu sais, Morag, ça m'foutait en colère qu'on n'emmène pas Lazare à l'hôpital. Et j'ai essayé, tu t'appelles, de convaincre Val d'y aller, mais elle a pas voulu y rester, et j'm'étais dit qu'elle était folle. Maintenant j'comprends. Quand y z'en sont arrivés à avoir besoin de l'hôpital, c'était d'jà trop tard. Sauf que, pour eux, c'était pas pareil. Pour eux, c'était la faute de quelqu'un ou la faute de tous, et ça r'montait à loin, alors que, pour moi, c'est juste de la malchance. J'ai eu de la chance pendant un temps. Elle m'a lâché, c'est tout. »

Quelque chose, en Morag, se révolta contre cette idée.

« Si tu avais été président de la Banque royale du Canada, on aurait fait venir les plus grands spécialistes du continent et... »

Jules rit à nouveau.

« Et, au bout du compte, ça n'aurait strictement rien changé. Tu m'vois là-bas? Des gens qui vous enfoncent des trucs partout, des tubes dans le nez, s'faire charcuter, un morceau par-ci, un morceau par-là? Très peu pour moi. Le président de la Banque royale, il peut se les garder.

— Bon. D'accord, je ne dis plus rien. »

Il lui fit signe de remplir son verre. Ce n'est que lorsqu'elle vit la sueur perler à son front et autour de la bouche que Morag se rendit compte qu'il était habité par une souffrance physique d'une intensité qu'elle n'avait jamais éprouvée et qu'elle ne pouvait imaginer.

« Jules... est-ce qu'on t'a donné un truc pour... je veux dire...

— Ouais. Dans l'armoire, deuxième étagère. »

Elle alla chercher le flacon de médicaments, il en avala trois et se recoucha un moment. Puis se souleva à nouveau et but.

« J'chante plus, ici, depuis quelque temps, dit-il. Ça n'aurait pas duré, d'toute façon. Y a un tas de jeunes chanteurs, maintenant, et des bons. Si t'avais vu les boîtes minables où on a chanté, Billy et moi, ces deux dernières années! Bah, c'est pas grave! J'm'en suis plutôt bien tiré. J'ai tout de même fait ce que j'ai voulu, dans l'ensemble. »

À quoi pensait-il, là? Aux publics indifférents, aux coins sordides qu'il avait connus?

Elle ne le saurait jamais. Il gardait ses souffrances pour lui.

« Pique va de nouveau partir dans l'Ouest, Skinner. »

Il se redressa un peu et la regarda.

« Ah oui? Où ça? »

— Chez Jacques. Elle y est déjà allée, après t'avoir vu à Toronto, la dernière fois. Elle est allée à Manawaka, puis à Galloping Mountain. Elle ne me l'a dit que tout récemment. Elle lui a écrit. Il n'est pas comme toi. Tu n'écris jamais, tu te rappelles? Elle part bientôt. Peut-être qu'elle reviendra, peut-être pas. »

Jules étendit le bras pour chercher son verre, par terre. Quand il lui fit face à nouveau, ce fut avec un reste de l'ancienne colère, de l'ancienne douleur.

« Tu la laisses faire, d'accord? Surtout laisse-la faire. »

Même là, il se croyait obligé de parler comme ça. Et il l'était peut-être, oui, peut-être.

« Elle m'a chanté une de ses chansons, dit Morag. Je t'ai apporté les paroles. C'est tout. Juste les paroles. Pas la musique. J'y connais rien. Alors tu peux pas l'entendre. Sauf si elle vient te voir. »

— Non, dit Jules. J'veux pas qu'elle vienne me voir. Pas comme j'suis là. Et lui dis pas, tu entends? Si tu lui dis, elle viendra. Ouais, j'aurais bien aimé l'entendre. Mais y a pas moyen. Fais voir. »

Il tendit la main vers la feuille de papier et lut les paroles. Rendit la feuille à Morag, puis se ravisa et la reprit.

« Ouais. Ben j'la garde. Tu peux en faire une autre copie. T'as qu'à lui dire... Oh, et puis merde, t'as pas besoin de lui dire quoi que ce soit. Personne. »

Ils burent encore un peu de rye, parlant peu. On aurait dit que Jules avait épuisé sa voix, il crachait plus souvent dans la cuvette à côté de lui. Il commençait à être un peu ivre, mais les pilules et le rye avaient atténué la douleur. Celle de la gorge, en tout cas. La nuit avançait. Au bout d'un moment, Morag se leva, éteignit la lumière, se débarrassa de ses chaussures et s'étendit à côté de lui. Tous deux vêtus, étendus côte à côte en silence, reliés uniquement par les mains.

Puis Jules se tourna vers Morag et mit son bras autour d'elle, et elle aussi mit son bras autour de lui. Un son bref monta dans l'obscurité, qui n'était autre que la plainte d'un homme qui sait qu'il va mourir.

Au matin, Morag s'en alla avant qu'il ne s'éveille.

Morag, incapable d'écrire, assise à sa table, regardait la rivière. Cela faisait quatre jours qu'elle était revenue. Prétendant que tout allait bien. Pique se préparait à partir dans une semaine environ, peu précise, comme toujours, quant au moment exact de son départ.

Comment puis-je ne pas lui dire au sujet de Jules ? Comment lui dire ? Il ne veut pas que je le lui dise. Il ne veut pas la voir. Il veut la voir, mais pas qu'elle le voie.

Souvenir d'il y a une éternité : l'enfant disant *Je monte juste une minute voir mon père et ma mère*. Et Mme Pearl, retenant l'enfant fermement par le poignet et disant *Pas question que t'y ailles, ils vont trop mal pour te voir maintenant ; ils veulent pas*. Mais ils voulaient la voir ; ce qu'ils ne voulaient pas, c'est qu'elle les voie. Le décalage entre la réalité et la façon dont elle est perçue, l'enfant de jadis se demandant ce qu'on lui cachait, se demandant pourquoi ils ne voulaient pas la voir. Morag avait cinq ans. Pique n'était plus une enfant. Pourtant elle allait vouloir le voir et ne comprendrait sans doute pas pourquoi il ne fallait pas qu'elle le voie.

Ce soir-là, la camionnette remonta l'allée. La vieille camionnette de Jules. L'espace d'un instant, Morag pensa qu'un sursis lui avait peut-être été accordé, que le médecin avait fait une erreur de diagnostic.

Billy Joe descendit de la camionnette et entra. Le visage aussi impassible que d'habitude, ou presque.

« Billy. Il est mort, c'est ça ? »

— Ouais. Il est mort. »

Morag leur versa à chacun un verre et Billy Joe but sans mot dire.

« Ça n'a pas traîné, dis donc ! s'exclama Morag, assommée. Mais j'imagine que ça

vaut mieux pour lui, même si c'est difficile à accepter. C'est pas si rapide, d'habitude, si ?

— Il a pas attendu », dit Billy Joe.

Rien de plus. Il a pas attendu.

« Je vois. » D'une voix incroyablement calme. « Billy... comment a-t-il... »

Billy Joe se tourna vers elle. Jules avait été son partenaire, son frère de scène. Comment pouvait-elle comprendre quoi que ce soit à tout ça, ce que Jules et Billy avaient été l'un pour l'autre, depuis plus de vingt ans ?

« C'est pas important, comment y l'a fait », dit-il d'un ton sans réplique.

Inutile de demander. Billy Joe ne dirait rien.

Il plongea dans sa poche et en sortit quelque chose. Le couteau de Jules, le couteau de son père, Lazare. Morag le regarda.

« Billy...

— Il voulait que Pique ait son couteau, c'est tout », dit Billy Joe, très doucement.

Morag prit le couteau dans sa main. La lame avait été aiguisée depuis que Jules l'avait récupéré trois ans plus tôt. L'acier était bien entendu impeccable.

« Où... où est-il, Billy ?

— J'ai télégraphié à Jacques. Il a dit d'expédier le corps à Galloping Mountain. C'est c'que j'ai fait. Jacques voulait envoyer de quoi payer les frais, mais y a pas eu b'soin. Avec quelques copains, on s'est chargés de ça. »

Le cimetière des Métis, à la montagne, où les croix de bois gris s'élevaient sur les tombes des Tonnerre. Près duquel Jacques Tonnerre avait choisi de vivre, de vivre.

« Morag, dit Billy Joe, j'allais y aller, là.

— Oui. Bien sûr. »

Morag aurait voulu se cramponner à lui, et pleurer. Mais elle ne le put. Lui non plus. Et pourtant, à la porte, ils s'étreignirent quand même, l'espace d'un instant. Puis Billy Joe s'en alla sans ajouter un mot.

Morag téléphona chez Okay et dit à Maudie de demander à Pique de venir. Morag n'avait pas pleuré. Quand Pique arriva, elle vit aussitôt le couteau sur la table.

« Ma... il lui est arrivé quelque chose, c'est ça ?

— Oui. Il est mort. D'un cancer de la gorge. »

Brutalement, comme ça. Incapable de le dire autrement. Pique ne dit rien. Puis s'écroula, à genoux, posa sa tête sur les genoux de Morag et pleura. Mais ensuite, quand elle se releva et qu'elle vit le visage de sa mère, c'est elle qui réconforta Morag.

Au bout d'un moment, elles furent de nouveau en mesure de parler.

« Il savait pas que j'partais chez Jacques, Ma. J'aurais aimé qu'il le sache.

— Il le savait.

— Comment ça ?

— Je le lui ai dit. Je... je suis allée le voir. C'est là que je suis allée, il y a quelques jours. Billy m'avait téléphoné.

— Pourquoi tu me l'as pas dit ? » La voix de Pique, cinglante, blessée.

« Il ne voulait pas. Il ne voulait pas que tu le voies dans cet état. Il souffrait beaucoup. Je lui ai montré les paroles de ta chanson.

— Il a pas entendu la musique, dit Pique. J'aurais aimé qu'il l'entende.

— Je sais. Il est toujours trop tard pour quelque chose. Mais il a gardé les paroles. »

Pique prit le couteau.

« Est-ce que... c'est pour moi ?

— Oui.

— À quoi il servait, Ma ?

— Quoi ? Ah, ça ? Lazare s'en servait pour poser ses collets quand il était jeune. »

Pique s'inventerait-elle un Jules, qui serait à la fois plus et moins vrai que le vrai, le jour où elle écrirait une chanson sur lui, ainsi qu'elle le ferait un jour, la fameuse chanson qu'il n'était jamais parvenu à écrire lui-même ?

Pique avait décidé de partir en train, cette fois, Dieu merci, pas en auto-stop. Le jour de son départ, Morag décida de ne pas l'accompagner à la gare, en fin de compte. Elle préféra dire au revoir à Pique ici. Inutile de

rendre la séparation encore plus difficile. C'était sans doute un signe qu'elle vieillissait, mais tant pis.

Pique vint seule lui dire au revoir.

« Bonjour, Ma. »

Morag se demanda quand elle entendrait à nouveau Pique dire ça. Mais se garda bien de l'exprimer tout haut.

« Bonjour, ma puce.

— Écoute, je vais pas rester longtemps, dit Pique, avec nervosité. Je ne supporte pas les adieux interminables. Ça me tue.

— J'te comprends. Moi aussi.

— Ma... J'exagère peut-être de te demander ça, mais... j'imagine que tu ne voudrais pas me donner l'épingle de kilt, si ? »

Morag y réfléchit un moment. Puis fit non de la tête.

« Pas tout de suite, Pique. C'est comme un talisman pour moi. Mais tu l'auras, quand j'en aurai fini.

— Ce qui veut dire ?

— Quand j'aurai rejoint mes ancêtres. »

Pique fit la grimace.

« Pas mal, l'euphémisme, tu me l'as encore jamais fait, celui-là.

— Ce n'est pas un euphémisme, dit Morag, et ce n'est pas nouveau non plus.

— En fait, je ne pensais pas vraiment que tu voudrais t'en séparer, dit Pique, mais bon,

j'me disais, on sait jamais. Je comprends. J'espère que je l'aurai pas avant longtemps, alors.»

Elle frissonna légèrement, ses yeux s'assombrirent.

« Ma..., ajouta-t-elle, tu vas prendre soin de toi, hein? Ça va aller, tu es sûre?

— Mais oui. Ça va très bien, je t'assure. »

Et au fond, en un sens, c'était vrai.

Pique entoura les épaules de Morag de son bras fin et bronzé.

« Bon, ben... au revoir, alors.

— Au revoir. Chemine avec Dieu, Pique.

— Toi alors, tu as de ces expressions!

— Non, tu m'en diras tant! »

Elle regarda Pique partir, traverser le pré jusqu'à la rivière, monter dans le canot. Puis elle rentra.

En fin d'après-midi, Morag entendit le train siffler à McConnell's Landing. Le train roulait vers l'Ouest.

Ayant finalement réussi à se remettre au travail quelques jours seulement après le départ de Pique, Morag n'était pas d'humeur à se laisser interrompre. Mais c'était Royland qui était sur le pas de la porte. Il venait très rarement pendant ce qu'il savait être ses heures de travail.

«Je sais que c'est pas le moment, dit Royland. Mais peut-être que pour une fois tu m'en voudras pas.

— Royland... mais que se passe-t-il?»

À première vue, Royland avait le même air que d'habitude. Et aussi la même saharienne, le même pantalon usé, la même barbe grise, toujours aussi soignée. Son sourire habituel. Et pourtant...

De grâce, mon Dieu, un tout petit peu de répit. J'en ai eu assez avec tout ce qui s'est passé ces derniers temps.

«J'suis allé chez Tim Mackie, aujourd'hui, dit Royland. Son vieux puits perd de l'eau.

— Et alors?

— Et alors, rien. J'ai tout de suite su qu'il ne se passerait rien. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Rien. Ce n'est pas si inhabituel. Ça arrive souvent... je veux dire... qu'on perde le don en vieillissant. C'est un fait. Moi, je l'ai eu pendant longtemps.

— Royland... Un échec, ça arrive à tout le monde, mon Dieu!

— Non, dit Royland sur un ton catégorique. J'ai eu le don pendant longtemps, maintenant je l'ai plus, c'est aussi simple que ça.»

Le Vieil Homme de la Rivière, qui a perdu ses pouvoirs. Qu'arrivait-il aux anciens *chamans*? Les honorait-on en tant qu'anciens de la tribu, ou bien les chassait-on? Royland, lui, ferait partie des premiers. Mais cela changerait-il quelque chose à ce qu'il ressentait?

« Royland... je suis vraiment désolée.

— Bof, je suppose qu'il n'y a pas vraiment de quoi. Je ne vais pas mourir de faim. J'ai quelques économies, et j'suis propriétaire de ma maison, si bien qu'avec ma retraite, j'peux toujours m'en sortir. C'est pas ça, le problème.

— Je sais. »

Royland s'assit et accepta une tasse de café, mais ne la but pas.

« C'est pas facile à accepter, dit-il. Mais tu sais, Morag, il y a une chose que je t'ai jamais dite.

— Quoi ?

— Ce don-là, j'l'ai jamais compris, dit lentement Royland, et tout le monde ne l'a pas, mais ce que je me suis bien gardé de dire, c'est qu'il y a pas mal de gens qui l'ont et qui pourraient le développer. Il n'est pas nécessaire d'avoir le troisième œil, tu sais. Ou alors, si c'est le cas, pas mal de gens l'ont. Ça, tu le savais pas, hein ?

— Non. Non, je ne savais pas.

— Okay a essayé, dit-il. Ce qu'il était nerveux, et méfiant avec ça ! Mais il pourrait apprendre, s'il voulait. C'était évident. Je crois qu'il en a été un peu ébranlé, d'ailleurs. Mais il pourrait.

— Vraiment ? Est-ce qu'il en a l'intention ?

— S'il arrive à ne plus essayer de chercher à comprendre, dit Royland, peut-être bien, oui. Ça ne dépend que de lui. »

Les héritiers. Était-ce cela, en fin de compte, que Morag avait toujours senti qu'elle devait apprendre du vieil homme? Elle l'avait toujours su, sans vraiment le savoir. Le don, ou une part de grâce, quelle que soit la façon de l'appeler, vous était finalement repris, pour être donné à quelqu'un d'autre.

«Ça, ce qui m'arrive... dit Royland, y a pas de quoi en faire un drame, tu sais.

—Je sais, dit Morag, maintenant je le sais.»

Après le départ de Royland, Morag s'assit dans son fauteuil devant la baie vitrée. En contemplation. Pouvait-on appeler cela une activité? Espérons-le. Vu le temps qu'elle y passait.

Au moins Royland savait-il qu'il avait été un vrai devin. L'eau était là, chaque fois, c'était une preuve tangible. Une eau véritable, qui mouille. Qui coulait entre les doigts, qu'on pouvait boire. Les tours de magie de Morag étaient d'un autre ordre. Elle ne saurait jamais si ça marchait ou non, ni dans quelle mesure. Il ne lui était pas donné de le savoir. D'une certaine façon, ça n'avait pas d'importance. Les tenter, c'était ça l'important.

Morag sortit, traversa la prairie et alla voir la rivière. Le soleil, à présent au plus bas, se posait sur ses vagues, envoyant à nouveau une flottille de taches de lumière danser à la surface de ses eaux vert bronze. L'eau coulait du nord au sud, suivant le courant, bien visible, mais un vent soufflait en provenance

du sud, plissant l'eau dans la direction opposée, de sorte que la rivière, comme ça arrivait si souvent par ici, semblait couler dans les deux sens.

Regarde devant toi vers le passé, et derrière toi vers le futur, jusqu'au silence.

Jusqu'où, dans la rivière, pouvait-on voir en profondeur? Pas bien loin. Près de la rive, l'eau était claire, on y voyait des coquilles cassées, propres, de créatures sans vie, désormais, un ondolement d'herbes submergées, la danse des petits poissons vivants, les sinuosités du sable doré sous la caresse du soleil. Juste un tout petit peu plus loin, l'eau devenait plus profonde et dissimulait sa vie aux regards.

Morag retourna dans la maison, pour mettre la dernière main à ce qui lui restait à écrire de son histoire personnelle et fictive, et lui donner un titre.

ALBUM

LA BALLADE DE JULES TONNERRE
(Écrite par Jules « Skinner » Tonnerre
en l'honneur de son grand-père qui s'est battu
aux côtés de Louis Riel en 1885.)

*Les Métis sont venus des quatre coins de la prairie
Pour rester libres et garder leur patrie,
Se sont rassemblés dans la vallée Qu'Appelle
Aux côtés de leur chef, Louis Riel.*

*Ils ont pris leurs fusils pour défendre leur terre,
Au nom de leur peuple, au nom de leurs pères,
Et parmi ceux qui sont partis en guerre,
Y a ce jeune Métis, et c'est Jules Tonnerre.*

*Il a pas plus de dix-huit ans,
Il a pas peur, il a du cran.
Et aussi du cœur, ô combien !
Il sait d'où viennent les siens.*

*Macdonald, il est là, trônant à Ottawa,
Buvant son whisky, palabrant comme un roi
Qui envoie dans l'Ouest ses dix mille soldats,
Jurant que les Métis s'en relèveraient pas.*

*Les jeunes Anglais de l'Ontario
Partent dans l'Ouest au grand galop.
Ils ne savent pas pourquoi ils se battent,
Mais avec un canon on joue pas une sonate.*

*C'était près de Batoche en Saskatchewan,
Mais chez les Métis on manque de munitions.
« Si j'étais un loup, dit Jules, j'irais me terrer comme
l'iguane,
Mais je suis un homme, il n'en est pas question. »*

*Et Riel, il marche en brandissant sa croix,
Bénissant ses hommes pour pas que la mort les foudroie.
« Dieu garde Riel », dit Jules Tonnerre,
Mais les canons anglais n'écoutent pas les prières.*

*Et voilà Dumont lancé sur son bel étalon,
Qui chasse l'ennemi comme il chassait le bison.
C'est le cœur le plus brave de toute la prairie,
Mais aux Métis lui-même ne peut éviter la tuerie.*

*Jules Tonnerre et ses frères, tous alors
Se battent comme des bêtes, autrement dit à mort.
« Avant que la terre se referme sur nous,
On chargera nos fusils de clous et de cailloux. »*

*Ils chargent leurs fusils de clous et de cailloux,
Se battent tous ensemble, secouent le joug,
Mais Jules s'écroule, une balle dans la cuisse,
Priant Dieu pour que la mort ne vienne pas jouer les
nourrices.*

*Quand il revient à lui, plus rien ne bouge.
Y a des morts partout, tout couverts de rouge,
On n'entend que les oiseaux dans toute la prairie.
« Alors c'est fini, qu'y dit Jules, je n'ai plus de patrie. »*

*À Regina, Riel on l'a pendu,
Aux U.S.A., Dumont est descendu.
« J'ai eu ma part de ce pain de misère,
Mais ils m'auront pas », dit Jules Tonnerre.*

*Il a pris sa croix, il a pris son fusil,
S'en est retourné d'où il était parti.
Il s'est mis à la bière et aussi aux prières,
Mais le cœur n'y était plus, à Jules Tonnerre.*

*Il a quand même fini par élever un fils,
Vivant jusqu'au bout sa pauvre vie de Métis.
Mais on entend sa voix quand le vent se réveille,
Dans cette prairie-là, du côté de Qu'Appelle.*

*On dit que les morts se réveillent en songe
Et que la vérité survit au mensonge.
Dans le vent de la nuit, c'est leurs voix qui s'élèvent,
Celles de Jules Tonnerre et des Métis qui se soulèvent.*

The Mé-tis they met from the whole prai-rie To keep their lands, to
keep them free, They ga-thered there in the valley Qu'Ap-pelle A-
long-side their lea-der, Lou-is Ri-el.

The image shows a musical score for a song. It consists of three staves of music, each with a treble clef and a 6/8 time signature. The lyrics are written below the staves. The first staff contains the lyrics 'The Mé-tis they met from the whole prai-rie To keep their lands, to'. The second staff contains the lyrics 'keep them free, They ga-thered there in the valley Qu'Ap-pelle A-'. The third staff contains the lyrics 'long-side their lea-der, Lou-is Ri-el.'.

LAZARE
(Écrite par Skinner Tonnerre
en l'honneur de son père, Lazare Tonnerre.)

*C'était le roi du Rien, le Lazare,
Jamais eu le moindre sou, ce lascar,
Souvent au chômage, dans le malheur en permanence,
Un jour ici, un jour là, toujours dans l'errance.*

*Il vivait dans la Vallée, le Lazare,
Pas là-haut sur la colline,
Où cette maudite ville vous lamine,
En bas, où c'était sa place, à ce lascar.*

*C'était ce qu'on appelle un Métis, le Lazare,
Un sauvage, comme on disait en ville, un type bizarre,
Sa démarche, oh si lente, personne voulait savoir,
On préférerait de loin ne pas voir.*

*Aux yeux de la police, il était rien, le Lazare,
Qu'une espèce de loque sans un liard.
Il buvait quand ça allait mal, et c'est arrivé plus d'une
fois,
On le jetait dans la prison de Manawaka.*

*La bagarre, ça lui faisait pas peur, au Lazare,
Il y a que comme ça qu'il pouvait gagner, ce grand
gaillard.
Mais après on le retrouvait en tôle, par tous lâché,
Vu que la colère d'un Sauvage est un vilain péché.*

*Sa femme a fini par le quitter, le Lazare,
Quand elle a compris que c'était le roi des tocards.
Plus de femme, plus rien, pas même une prière,
Rien c'était son Tout à lui, à ce roi de misère.*

*Une belle bande de gamins, il avait, ce Lazare,
Et chassant le lapin, même dans le brouillard,
Et comme ses ancêtres le bison, pour qu'ils aient à
manger,
C'est en bas dans la Vallée qu'il les a tous élevés.*

*Mais il en a perdu, des enfants, le Lazare,
Dans le feu, le pire moment à passer, un vrai
cauchemar,
Ou dans les villes au cœur de pierre, la mort les a
fauchés,
Et alors il a su qu'il était vraiment seul, de tous
abandonné.*

*Il s'est jamais pendu, le Lazare,
Il est pas non plus tombé sur son poignard.
Si ça vous épate pas qu'il soit resté debout,
Essayez donc vous aussi de tenir comme lui, jusqu'au
bout.*

*Allez, reviens, remonte de cette Vallée, cher Lazare,
Va donc leur dire ce que c'est que d'en baver tous les
soirs,
Va leur dire à ces bons citoyens qui t'ont traité comme
un chien
Que tu vis encore, cher Lazare, que tu n'es pas Rien.*

La-za-rus, he was the king of Noth-ing;

La-za-rus, he ne-ver had a dime.

He was some-times on Re-lief, he was

per-ma-nent on grief, And No-where was the

place he spent his time.

La-za-rus, he lived down in the val-

-ley, La- za- rus, he ne-ver lived in

Town. Now that damn town,

still, see, it sits up on the hill, Oh but

La-za-rus, oh he be-longed way down.

LA CHANSON DE PIQUETTE
(Écrite par Skinner Tonnerre, pour sa sœur.)

*Ma sœur, ses yeux
De neige et de feu
Ce qu'ils ont pu voir
Vous pouvez pas savoir.*

*Ma sœur, son corps
De neige et de feu
L'était déjà plus le sien
Depuis des temps anciens.*

*Ma sœur, son homme
De neige et de feu
Lui a crevé le cœur
Et l'a larguée, ce sale menteur.*

*Ma sœur, ses enfants
De neige et de feu
Pour qu'ils vivent elle a prié
Mais tous ont été décimés.*

*Ma sœur, sa mort
De neige et de feu
En bas dans la vallée enfin
A consumé son chagrin.*

*Ma sœur, ses yeux
Dans la neige et le feu
Ce qu'ils savaient
On ne le saura jamais.*

My sis-ter's eyes Fire and snow—

What they'd be say-ing You could-n't know.

My sis-ter's bo-dy Fire and

snow— It was-n't hers Since long a—

go.

LA CHANSON DE PIQUE
(Écrite par Pique Gunn Tonnerre.)

*Il y a une vallée,
Par mon nom j'y suis liée,
Qu'avait l'air si profonde quand tu me la racontais.
Il y a une vallée, là-bas, tout en bas,
C'était comme une prière, j'en rêvais,
Mes pères y vivaient autrefois.*

*Il y a une montagne,
Par mon nom j'y suis liée,
Tout près du ciel, si haute quand tu me la racontais.
Il y a une montagne, là-haut, tout là-haut,
Je voulais en respirer l'air, j'en rêvais de facto,
J'en entendais les voix qui jamais en moi ne
mourraient.*

*À la poussière d'une route des Prairies j'ai goûté
Pour l'enfant que j'étais, un fardeau furent mes
pensées,
Mais j'ai laissé derrière moi toutes mes craintes.
Quand ces fantômes amis m'ont rejointe,
Réveillée, et vers ma patrie m'ont guidée.*

*Elles sont pareilles, ma montagne, ma vallée,
Mes deux demeures à jamais indomptées.
Quand je pense à ceux dont je suis née,
J'y peux rien, je me sens déchirée.
Vallée ou montagne, par mon nom j'y suis liée
Vallée ou montagne, par mon nom j'y suis liée.*

There's a val-ley holds my name, now I know In the
tales they used to tell it seemed so low There's a
val-ley way down there I used to dream it like a prayer And my
fa-thers, they lived there long a- go.

Préface — La devineresse Christine Eddie	11

LES DEVINS

I Rivière d'hier et d'aujourd'hui	17
II Le Dépotoir	45
III La Ville céleste	279
IV Rites d'initiation	471
V Les devins	709
Album	737

MARGARET LAURENCE, née Jean Margaret Wemyss, a vu le jour en 1926 à Neepawa, au Manitoba. Celle que l'on surnomme « Peggy » n'a que quatre ans lorsque sa mère, Verna Jean Simpson, décède. Son père, l'avocat Robert Harrison Wemyss, se remarie avec la tante de la petite fille, Margaret Campbell Simpson, venue aider la famille, avant de mourir à son tour en 1935. Après ses études, Margaret Laurence est embauchée par le *Winnipeg Citizen* puis épouse, en 1947, l'ingénieur Jack Laurence. Le couple s'installe d'abord en Angleterre avant de déménager en Somalie et au Ghana, un séjour qui marque profondément l'écrivaine.

Désormais mère de deux enfants, Jocelyn et David, Laurence revient au pays en 1957, rompt avec son mari et repart vivre un temps en Angleterre. Son premier roman, *This Side Jordan*, est publié en 1960, suivi par ses mémoires somaliennes, *The Prophet's Camel Bell* (*Une maison dans les nuages*), en 1963. En 1964 paraît son futur classique, *The Stone Angel* (*L'ange de pierre*), véritable assise d'un ambitieux édifice littéraire mondialement connu sous le titre de cycle de Manawaka. Sous le couvert de la fiction, Laurence y transpose certains événements de sa vie dans un lieu imaginaire inspiré par sa ville natale. Suivront, au cours des années suivantes, *A Jest of God* (*Une divine plaisanterie*, 1966, Prix littéraire du Gouverneur général du Canada), *The Fire Dwellers* (*Ta maison est en feu*, 1969), le recueil *A Bird in the House* (*Un oiseau dans la maison*, 1970) et, enfin, *The Diviners* (*Les Devins*, 1974, Prix littéraire du Gouverneur général du Canada), roman complexe et mature qui vient clore de façon magistrale ce que plusieurs considèrent comme le plus important cycle roma-

nesque canadien. L'écrivaine manitobaine a également, tout au long de sa prolifique carrière, publié de nombreux articles et essais ainsi que des œuvres pour la jeunesse. En 1972, deux ans avant qu'elle ne revienne s'installer définitivement à Lakefield, en Ontario, Margaret Laurence est nommée Membre de l'Ordre du Canada. S'en suit une longue période de silence littéraire pendant laquelle Laurence doit constamment se battre contre la censure de ses livres et la reconnaissance de la littérature au Canada. Au fil des ans, l'auteure s'investit de plus dans plusieurs causes environnementales et pacifistes. Cette grande dame des lettres canadiennes met fin à ses jours le 5 janvier 1987 après avoir appris, quelques mois plus tôt, qu'elle souffrait d'un cancer incurable. Ses mémoires intitulés *Dance on the Earth* ont été publiés en 1988. Encore aujourd'hui, Margaret Laurence demeure l'écrivaine la plus lue au Canada. Elle a exercé une profonde influence sur des écrivains majeurs tels Robertson Davies, Alice Munro et Margaret Atwood.

Née en France, CHRISTINE EDDIE a grandi en Acadie avant de se poser au Québec où elle vit depuis plus de trente ans. Elle a d'abord publié des nouvelles et un conte pour enfants (*La croisade de Cristale Carton*, Hurtubise HMH, 2002) avant son premier roman, *Les carnets de Douglas*, paru chez Alto en 2007. Fort bien accueilli par la critique, ce roman a notamment remporté le Prix France-Québec, le Prix Senghor du premier roman francophone, le Prix du club des irrésistibles et il a été finaliste au Prix des libraires du Québec. *Les carnets de Douglas* a aussi été publié en France (Éditions Héloïse d'Ormesson et Le livre de poche) et traduit en anglais. *Parapluies*, (Alto, 2011), le second roman de Christine Eddie, paraîtra également en France (Éditions Héloïse d'Ormesson) en 2012.

Composition : Isabelle Tousignant
Conception graphique :
Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ TRANSCONTINENTAL GAGNÉ
LOUISEVILLE (QUÉBEC)
EN JANVIER 2012
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec